00100104

00100104

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 11 March, 2020

CHARLES-QUINT

CHRONIQUE

DE SA VIE INTÉRIEURE ET DE SA VIE POLITIQUE

DE SON ABDICATION

ET DE

SA RETRAITE DANS LE CLOITRE DE YUSTE

PAR

AMÉDÉE PICHOT

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD, DU DERNIER ROI D'ARLES, ETC.

10016

PARIS.

FURNE ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS,

Et aux Bureaux de la Revue Britannique, rue Ne-St-Augustin, 60.

1854

AVANT-PROPOS

(POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU LIVRE, DU HÉROS ET DE L'AUTEUR).

I.

« Si doy la rienda al discurso,
No se, vive Dios, no se,
Ni que tengo de dudar
Ni que tengo de creer. »

CALDERON.

Le volume que je publie aujourd'hui doit être suivi d'un autre intitulé : HISTOIRE DE LA LUTTE DE CHARLES-QUINT CONTRE LE SULTAN DES TURCS, LES PAPES DE ROME ET LES ROIS TRÈS CHRÉTIENS. C'est annoncer que Charles-Quint et Solyman seront les deux figures saillantes du tableau, et que, sur le second plan, pâliront un peu celles de François Ier, de Henri II, de Léon X, de Clément VII et de Paul IV. Si j'ajoutais à mon titre les noms de Luther et d'Henri VIII, ce serait le programme d'une histoire aussi étendue que celle de Robertson; mais je n'ai pas l'ambition de refaire cet ouvrage, qui restera malgré ses inexactitudes. Les limites du mien seront beaucoup plus étroites, quoique je me propose d'y comprendre, dans une espèce d'épilogue, la bataille de Lépante, glorieuse journée où l'Europe entière, ralliée sous le pavillon du fils de Charles-Quint, donna enfin raison à sa politique. Je contemplais récemment encore, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, les étendards conquis sur les Turcs, et je me disais que ce n'était pas à Rome, mais sur le mausolée de l'Escurial, que don Juan d'Autriche et, après lui, Sobieski, auraient dû suspendre ces trophées, comme un hommage au monarque dont la pensée les inspira et triompha avec eux.

Voilà le point de vue où je me placerai dans une narration suivie des faits et gestes de Charles-Quint. La première partie du présent ouvrage ouvre déjà ce point de vue et y prépare mes lecteurs par des esquisses auxquelles se mêle assez de polémique pour que l'auteur risque de paraître avoir entrepris une campagne contre les historiens qui ont déjà traité le même sujet que lui, encore plus que contre les antagonistes de

son héros. Je ne m'en défends pas. Les juges du camp décideront si je suis resté maître du terrain. Mais il était essentiel pour moi de restituer à Charles-Quint son vrai caractère, de le réhabiliter en quelque sorte moralement, avant de raconter l'épisode le plus héroïque de son règne. Bref, j'ai essayé de dire ce qu'il fut avant de dire ce qu'il fit. Mon point de départ deviendra désormais celui des historiens français et étrangers qui voudront refaire une histoire de Charles-Quint ou de François Ier.

Tous les traits de la nouvelle physionomie morale que j'attribue à Charles-Quint, se trouvent dessinés dans la masse de documents exhumés récemment des archives espagnoles, belges, allemandes, etc., etc.; — ils se trouvent dans ces lettres et ces pièces diplomatiques, où le grand empereur du XVIe siècle nous apparaît enfin tel qu'il fut sur le trône, entouré de ses hommes d'État et de ses capitaines, — tel qu'il fut chez les moines hiéronymites, au milieu des serviteurs qui se dévouèrent à être les courtisans de sa solitude. Ces documents ne sont pas tous publiés encore; j'ai pu obtenir, par extraits sinon intégralement, une communication obligeante de quelques-uns de ceux qui restent inédits, et j'y ai glané quelques faits nouveaux dont j'ai tiré parti dans mon travail; mais le mérite que j'ose surtout revendiquer, c'est d'avoir le premier donné à ces faits nouveaux, comme aux faits depuis long-temps connus, leur vraie couleur et leur interprétation logique. Si le Charles-Quint de cette chronique n'est plus le souverain impeccable de ses anciens historiographes et panégyristes, il n'est pas davantage l'ambitieux sans scrupule, l'hypocrite impassible, le libertin usé par la débauche, le dévot que la superstition ou les remords ont fait tomber en démence, comme le représentent tant d'auteurs estimables d'ailleurs. Malgré ses faiblesses d'homme et ses fautes de roi, que je n'ai pas dissimulées, je crois que mes lecteurs admireront encore dans Charles-Quint une des grandes intelligences de la civilisation moderne, le politique conséquent — et, en même temps (révélation qui n'est pas la moins curieuse), le cœur le plus romanesque, le chevalier le plus respectueux pour les dames et le mari le plus fidèle, lui « le contemporain de François Ier avec ses maîtresses et de Henri VIII avec ses femmes. »

Parmi les reproches adressés à Charles-Quint, il en est un dont, à mon grand regret, je n'ai pu qu'imparfaitement laver sa mémoire: c'est le reproche d'intolérance religieuse; mais là encore je crois avoir réduit à leur juste valeur et les exagérations de ceux qui l'ont maudit comme le digne père de Philippe II, et les exagérations de ceux qui, non contents de l'exalter comme complice de l'Inquisition, ont voulu, par une fraude pieuse, lui attribuer le remords de n'avoir pas manqué à sa parole de chevalier et de roi quand il l'avait engagée aux hérétiques. Je prie seulement

les lecteurs qui me trouveraient encore trop indulgent pour l'empereur *très catholique* du seizième siècle, de se transporter, par l'imagination, en France même, dans ce dix-septième siècle appelé le grand siècle, sous ce roi très chrétien appelé le grand roi et dont la cour était réellement le foyer de toutes les intelligences. La révocation de l'édit de Nantes, — que nous détestons aujourd'hui comme une mesure non moins fatale à la monarchie elle-même qu'aux victimes qu'elle proscrivit et expatria, — n'eut-elle pas pour approbateurs tous les esprits les plus éminents, Mme de Sévigné aussi bien que Mme de Maintenon, Bossuet aussi bien que le janséniste Arnauld, qui écrivait, au sujet des *Dragonades*, « qu'on avait pris contre les protestants des mesures un peu vio-» lentes, mais nullement injustes (1) ? »

Les auteurs les moins passionnés, des historiens philosophes tels que Voltaire et Robertson, ne se sont pas aperçus qu'ils répétaient sur Charles-Quint les contradictions les plus bizarres, double expression des erreurs de l'ignorance et des calomnies de la haine. Cette espèce de tradition peut seule expliquer comment, hier encore, un auteur écossais d'un rare esprit, M. Stirling, en mettant en œuvre quelques-uns des mêmes documents sur lesquels je m'appuie, au lieu d'arriver aux mêmes conclusions que moi, reproduisait deux ou trois des fausses assertions que j'ai réfutées victorieusement. C'est que, lorsque ces documents me sont parvenus, les contradictions que je signale m'avaient frappé depuis long-temps, — une étude impartiale m'avait déjà mis sur la voie, — j'avais, pour ainsi dire, deviné le vrai Charles-Quint sous le travestissement que lui imposait le préjugé traditionnel de l'histoire.

Cette confirmation d'une vérité d'abord conjecturale deviendra, je l'espère, aussi évidente pour les lecteurs que pour moi, par l'ensemble de mon travail, composé de deux parties distinctes et qui, cependant, se tiennent plus étroitement qu'il ne paraît d'abord : l'une et l'autre sont l'*histoire* du caractère de Charles-Quint plutôt que celle des évènements de son règne. J'aurais pu donner plus de développement aux esquisses de la première partie, mais elles sont complétées dans la seconde. Ayant été devancé en Angleterre par M. Stirling, auteur d'une relation du séjour de l'ex-Empereur à Yuste, et une comparaison non moins redoutable

(1) Voir un article du *Journal des Débats* du 5 octobre 1853, par M. S. DE SACY, dont le nom, héréditairement illustre dans les lettres, rappelle une des victimes du Jansénisme, persécuté à son tour. — Voir sur le même sujet, dans le même journal, un article plus récent par M. H. RIGAULT.

Le critique cite Bossuet qui, dans *sa Politique tirée de l'Écriture-Sainte*, dit : « Ceux qui ne veulent pas que le prince use de rigueur en matière de religion, parce que la religion doit être libre, sont dans une erreur impie ; » — doctrine développée dans le sermon sur l'*unité de l'Eglise*.

m'étant réservée en France, je ne me suis pas contenté d'imprimer la forme qui m'est propre à ceux de mes matériaux tombés dans le domaine commun : j'y ai ajouté beaucoup en puisant à d'autres sources, et surtout j'ai pu y entremêler quelques-unes de ces appréciations sur lesquelles mon droit de priorité reste incontestable. Si l'on me dit que ceux de ces faits qui sont rétrospectifs et celles de ces appréciations qui se fondent sur des actes, des lettres ou des paroles d'une date antérieure à l'abdication de Charles-Quint, auraient dû figurer dans la première partie de l'ouvrage, je répondrai que par là mon livre acquiert une certaine unité que j'ai cherché aussi à réaliser matériellement en ne faisant qu'un seul volume avec les éléments de deux.

Ce n'est pas à moi de définir à quel genre appartient cette Chronique. Cependant, si je l'appelle Chronique plutôt qu'Histoire, c'est parce que non-seulement quelques détails rentrent dans la Chronique proprement dite, mais aussi parce que j'attache à ce mot le sens qu'il eut longtemps en espagnol. Qu'on refuse à l'auteur le titre d'historien, il se contentera de celui de *Coroniste*, que prenaient les anciens historiographes de Charles-Quint. Si, par hasard, je n'avais produit qu'une biographie, on conviendrait encore que la biographie d'un personnage qui a exercé une si grande influence sur son époque a une importance historique. J'espère enfin qu'on m'accordera d'avoir écrit quelques pages d'histoire, soit dans ma première partie, soit dans la seconde, — plus spécialement consacrée à l'épisode du séjour de Charles-Quint à Yuste, cette retraite où l'Empereur, malgré son abdication, régna encore pendant près de deux ans. En tout cas, je tâcherai que l'histoire de la lutte de Charles-Quint contre Solyman soit une de ces narrations suivies qui ont valu le titre d'historien à des savants dont je respecte très sincèrement le talent classique.

Ce qui précède sera considéré, sans doute, comme un avant-propos suffisant par ce public qui lit un ouvrage à cause du sujet qu'il traite, sans se préoccuper de l'auteur, de sa ville natale, de son origine, de sa vie privée, etc., etc. Mais, après avoir consciencieusement abdiqué sa personnalité dans le cours de son livre, un auteur conserve dans sa préface le privilége du monologue. Une partie de ce qui suit n'est pas étranger à l'histoire de Charles-Quint; mais une partie aussi s'adresse exclusivement à ces amis de l'auteur (amis connus et amis inconnus) qui l'ont suivi avec un bienveillant intérêt dans sa vie littéraire, et qui ont daigné prêter attention au petit bruit qui s'est fait parfois autour de son nom, moins sans doute à cause de ce nom même que grâces à ceux auxquels il a eu la bonne fortune de l'associer. Je vais esquisser un chapitre tout entier de l'histoire de Charles-Quint avec l'unique but d'établir la date et

le principe des études qui sont résumées dans cet ouvrage. On a dit assez long-temps que je chevauchais en croupe de Walter Scott et de Byron, alors même que j'avais publié quatre éditions de mon *Charles-Edouard* et quelques ouvrages d'imagination. Me voici en croupe de Charles-Quint. Dieu fasse que ce ne soit pas sur le petit cheval borgne qui désarçonna enfin ce prince, proclamé le meilleur cavalier de son temps (1).

II.

Lorsque fut proclamée l'élection de Charles-Quint à l'Empire, un poète, que l'évêque Sandoval nomme Jeronimo comte de Nogarol, adressa à l'élu un tétrastique latin dont le sens serait rendu assez fidèlement par ces quatre vers :

« France, Allemagne, Espagne aspiraient à l'Empire ;
Charle est élu... Comment ne pas l'élire ?
Espagnol, Allemand et Français à la fois,
Il réunit en lui tous les titres des trois. » (2)

Avant et pendant les débats du collége électoral, Charles et ses partisans avaient fait ressortir cette triple nationalité qui fut réellement admise par les électeurs. Mais ceux-ci, tant les princes ecclésiastiques que les princes laïques, se croyant affranchis de tous leurs engagements envers les rois de France et d'Espagne, parurent tout-à-coup, au dernier moment, incliner vers le choix d'un prince allemand comme le plus convenable aux intérêts de l'Allemagne. Sous cette impression, l'archevêque de Mayence, chargé de soutenir les titres du petit-fils de Maximilien, dut appuyer plus particulièrement dans ses discours au collége sur l'origine germanique de son candidat. Il fit donc valoir sa possession héréditaire de l'archiduché d'Autriche et de quelques autres États enclavés dans l'Empire : « *Possidet enim in Germaniâ ditiones plurimas quæ parent nostro imperio et quarum aliquæ antea pepererunt imperatores.* » Comment cet argument fut-il rétorqué par l'archevêque de Trèves, le seul des sept électeurs resté fidèle à François Ier, et qui, en effet, plaida chaudement sa cause devant ses collègues : « En vérité, » dit-il, « si,

(1) Voir sur le dernier cheval de Charles-Quint, le § VI de la deuxième partie, page 308, et l'Appendix.

(2) « Postulat imperium Gallus, Germanus, Iberus ;
Rex genus hoc triplex Carolus unus habet
Cæsare in hoc populo fiet satis omnibus uno :
Imperium est igitur, Carole jure tuum.

pour nous faire élire Charles, il suffit qu'il possède quelques États appartenant à l'Empire, il faut tenir compte aussi au roi de France de ce qu'il possède Milan et *le royaume d'Arles*, antique siége de vos vieux empereurs: « *Et si hoc satis est causæ cur Carolum eligimus quia tenet quas-* » *dam ditiones pertinentes ad Imperium, valeat idem in Gallo quod Medu-* » *lanum et* REGNUM ARELATENSE *veterum vostrorum imperatorum in potestate* » *sua habet.* » Je puis citer le texte latin des harangues électorales, grâce à un petit volume que j'ai acquis en bouquinant à Gand dans mon dernier pèlerinage fait aux lieux où Charles-Quint naquit et passa son enfance. On verra que je m'en suis servi pour esquisser la scène de l'élection, et je m'en servirai encore pour la raconter avec plus de détails dans l'histoire de la lutte de Charles-Quint contre Solyman, cette scène en étant le prélude (1). Ici, je ne veux que faire remarquer la mention de cette vieille cité d'Arles, tour à tour royaume et république, dont je suis indigène.

Après qu'Arles se fut constituée en ville libre et indépendante, les empereurs d'Allemagne n'en prenaient pas moins le titre de roi d'Arles. Ils le prirent encore lorsque Charles d'Anjou eut confisqué notre république au profit des comtes de Provence, et plus tard, même, lorsque la Provence tout entière fut annexée à la France. Des royaumes sans rois, des rois sans royaume, des républicains sans république, des républiques sans républicains... ces phénomènes de l'histoire se sont reproduits sans cesse sur une petite échelle ou sur une plus grande! Voilà pourquoi nous trouvons dans nos annales *deux derniers rois d'Arles* (sans compter le mien), l'empereur Frédéric II (quinzième roi), en 1218, et l'empereur Charles IV en 1364. « Le 4 juin de cette année, cet empereur, fils de » Jean, roi de Bohême, entra dans la ville d'Arles avec le plus grand » appareil. Le lendemain, mercredi, il fut couronné roi d'Arles dans l'é- » glise métropolitaine, par le cardinal-archevêque de Lagarde, en pré- » sence des ducs de Bourbon et de Savoie, du grand-sénéchal de Pro-

(1) Ce volume est intitulé : *Electio et coronatio Caroli Quinti Imp. Aug.* docte et eleganter per GEORGIUM SABINUM, Brandenburgen. conscripta. Il fut imprimé à Cologne en 1550, *cum gratiâ et privilegio Cæsaris ad decennium.* Le privilége de Charles-Quint avec le visa de Perrenot (cardinal Granvelle) avait été donné à Bruxelles le 17 mai de la dite année. A la suite de l'œuvre de Sabinus, qui était présent à l'élection, en sa qualité de secrétaire du marquis de Brandebourg, est un résumé de la vie de Charles-Quint par Nicolas Mameranus, frère de Henri Mameranus l'imprimeur. Nicolas, poète-lauréat de l'Empereur, vivait familièrement à la cour : on l'y trouvait gai, plaisant... non sans une petite teinte de ridicule. — Robertson a cru que Sabinus n'avait rédigé que la relation du cérémonial de l'élection, tandis que ce sont les discours des électeurs qui donnent à son petit volume toute sa valeur historique. M. Mignet, qui vient d'écrire une analyse si érudite des intrigues électorales de 1519, a négligé ou ignoré peut-être le texte de ces discours, dont j'ai cité un paragraphe si curieux sur la réputation de continence qu'avait Charles-Quint à la date de son élection. Voir le troisième § de la première partie de mon ouvrage.

» vence, ainsi que de plusieurs autres grands seigneurs. Le roi confirma » tous les anciens priviléges de l'église métropolitaine et tous ceux de » la commune. Charles IV, après avoir séjourné pendant deux mois dans » cette ville, se rendit à Marseille d'où il partit bientôt pour Avignon. Il » y fut reçu par le pape Urbain V avec tous les honneurs possibles. Il » traversa le Rhône et s'arrêta à Villeneuve, où Louis de France, » duc d'Anjou, lui donna à dîner. Ce fut là que l'empereur se démit » volontairement de la souveraineté et du titre de roi d'Arles, en faveur » de Charles V, roi de France, pour réparer l'injustice que Charles-le-» Chauve avait faite en démembrant de ses États ce royaume en faveur » du glorieux Boson, son beau-frère (1). Depuis lors le titre de roi d'Arles » finit pour les empereurs; mais il subsiste encore chez les Impériaux, » qui s'attribuent toujours le droit et la souveraineté de ce royaume, » comme il paraît dans les titres des archevêques de Trèves. Cet électeur » donne sa voix dans les élections des rois des Romains et au sacre des » empereurs, avec la qualité de Primat des Gaules et de chancelier du » royaume d'Arles, quoiqu'il n'en fasse aucune fonction. » (*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Arles*, par M. de Lalauzière, page 240.)

On voit que, lors de l'élection de 1519, l'archevêque de Trèves, Richard de Greiffenclau de Wolrath, était parfaitement dans son rôle, et que François Ier devait se croire le légitime possesseur du VIEUX ROYAUME D'ARLES. Charles-Quint ne l'entendait pas ainsi. Au premier prétexte qui s'offrit à lui, il traita François comme un usurpateur. Dans une lettre à son frère Ferdinand, datée de Victoria le 16 janvier 1523, il écrivait :

« Aussi, mon frère, par mes lettres en allemand, je vous escripz et à » ma Chambre Impériale, pour faire procéder au ban impérial et con-» fiscation contre le dict roy François, notre ennemy, des terres qu'il » *usurpe* et occupe subjectes à l'Empire, sicomme du royaulme d'Arles, » du Dauphiné, Lyonnois, comté de Valence, Dyois, comté de Pro-» vence, principauté d'Orange, Montélimar, etc. (2)

J'ai cité une réponse de Charles-Quint à Henri VIII, qui prouve que l'Empereur refusa, après la bataille de Pavie, de détrôner son captif et de partager la France avec le roi d'Angleterre; mais il ne cessa jamais de considérer comme usurpés sur lui « le duché de Bourgogne » et « l'ancien royaume d'Arles. » Lorsqu'il fit en personne son expédition de l'année 1536, — une des erreurs de son règne, — il s'imaginait rentrer dans son bien. Heureusement pour la France et son roi (qui avait tort), la

(1) L'historien dauphinois de Bayard, M. Alfred de Terrebasse, s'occupe d'une histoire de Boson, et son érudition fera connaître ce roi, jusqu'à ce jour fort mal connu, même des érudits.

(2) LANZ, *Correspondenz des Kaisers*, tome 1er, page 83.

Provence était alors très sincèrement ralliée à la nationalité française. Le roi venait de s'y montrer et y avait été parfaitement accueilli. Il avait visité Arles, et notre Abrégé Chronologique atteste qu'il sut apprécier nos richesses monumentales : « Ce père des lettres et des arts, pendant » son séjour, donna les plus grandes preuves de son goût pour les an- » ciens monuments des Romains. Il parut fort affecté de la négligence » que les magistrats avaient eu de laisser masquer le superbe amphi- » théâtre par la construction de plusieurs petites maisons. Sa Majesté » fut fort satisfaite de la réception qu'il avait reçue des Arlésiens, ses » fidèles sujets. »

Quand Charles-Quint se présenta l'année suivante, ce n'était pas « en père des lettres et des arts, » mais en conquérant : aussi la réception fut tout autre.

Aix lui ouvrit ses portes et il s'y fit sacrer *roi d'Arles* dans l'église métropolitaine de Saint-Sauveur. Sachant qu'Arles se préparait à se défendre, l'Empereur résolut de s'en emparer par la force ; mais les habitants s'étaient émus d'un beau zèle : les femmes, elles-mêmes, donnèrent l'exemple, et l'on vit les dames d'Allen, de Castellane-Laval, de Quiqueran, de Porcelets, rivalisant avec les dames de Marseille, porter des matériaux pour la réparation des remparts ! Le 17 août, Arles pouvait enfin braver l'armée impériale, dont l'avant-garde fut signalée sur la lisière des marais de Montmajour. Le général de Charles-Quint, Alphonse d'Avalos marquis de Vasto, parut, ce jour-là, avec deux officiers et dix cavaliers d'escorte, sur la hauteur des Mouleirès d'où il voulait reconnaître la ville.

Les Arlésiens pouvaient très bien l'apercevoir du rempart de la porte de l'Aure. Ils crurent que c'était l'Empereur lui-même, et le seigneur de Porcelets, qui commandait ce poste, ayant fait un signe, un artilleur pointa sa pièce et y mit le feu. Le général espagnol aperçut la flamme de la mèche et eut juste le temps de s'effacer derrière la chapelle de Saint-Pierre. Le boulet alla tomber à la place même qu'il venait de quitter. Comme ni lui ni aucun des cavaliers de son escorte ne reparaissaient, l'artilleur, qui avait rechargé son canon, envoya un second boulet qui frappa le même but que le premier, comme pour dire au général ennemi qu'il ne l'aurait pas manqué s'il eût osé se montrer une seconde fois. Le marquis de Vasto n'accepta pas un pareil défi. Il rebroussa chemin avec son escorte, ramena le gros de l'armée à Aix et fit son rapport à l'Empereur, qui « leva le siége d'Arles avant de l'avoir commencé. »

Peu de jours après, Charles-Quint décidait sa retraite, et voici ce qu'il écrivait au comte Henri de Nassau pour l'expliquer. Après avoir parlé de la résistance qu'il devait s'attendre à trouver à Avignon, ville près de

laquelle était campé Montmorency, gardant le pont du Rhône et protégeant la ville, il ajoutait : « Arles est semblablement fortifié et bien » pourvu de gens, *l'approche très difficile* et encore comme impossible » d'y asseoir camp convenablement pour l'extrême stérilité du lieu et » environs d'iceluy, etc. (1)

Par les ordres de François Ier, pour affamer l'ennemi, toute la Provence avait été saccagée et brûlée depuis Marseille jusqu'à Avignon. Il est historiquement vrai que Charles-Quint recula devant ce désert improvisé plutôt que devant les troupes qu'on lui opposa : mais pour ceux qui connaissent la localité, *l'approche difficile d'Arles* ne peut se comprendre qu'en tenant compte de la reconnaissance faite par le marquis de Vasto et des deux boulets lancés à l'adresse de l'Empereur lui-même.

Nos aïeux poussèrent encore plus loin l'animosité contre Charles-Quint personnellement : « Quelque temps après, » dit notre chronologue, « le seigneur de Châteauneuf de Mollegés, plein de zèle pour la » ville d'Arles, sa patrie, et de fidélité pour son roi, pénétré d'indigna- » tion contre les cruautés inouïes que les ennemis avaient commises en » Provence, résolut de s'en venger. Il partit avec quinze légionnaires, » accompagné d'Albode, de Boniface, de Balbs et d'Escragnole, ses amis, » et ils s'enfermèrent dans la tour du Muy, située sur le chemin où » l'Empereur devait passer, dans le dessein de lui ôter la vie ; mais ils se » trompèrent et tuèrent le prince Pierre de Nassau. Dans l'instant, ces » *braves gentilshommes* furent assaillis par l'escorte du prince, avec la » rage que doit *inspirer une action si noire*. Les uns moururent les armes » à la main et les autres furent pris et pendus. »

J'ai cité textuellement pour laisser l'annaliste louer et blâmer en même temps ces braves gentilshommes dont la *noire action* ressemblait plus à un *guet-apens* qu'aux embûches autorisées par les lois de la guerre.

J'espère qu'on ne saurait en dire autant du coup de canon qu'éluda si prudemment et si lestement le marquis de Vasto (2).

Ce que je viens de raconter suffirait sans doute pour expliquer comment le nom du grand Empereur Charles-Quint fut un des premiers noms de l'histoire moderne qui se gravèrent dans ma jeune mémoire. Quoique, aujourd'hui encore, les traditions historiques soient un peu négligées dans ma ville natale, où l'archéologie proprement dite « la

(1) LANZ, *Correspondenz des Kaisers*, tome II, page 250.

(2) Si les descendants des « braves gentilshommes » croyaient avoir besoin d'une excuse pour leurs aïeux, je la leur fournis dans le paragraphe IV de cet ouvrage, où je fais voir que François Ier excitait ses sujets à faire une guerre déloyale à son adversaire, en le représentant comme un assassin, un empoisonneur, etc.

science et le culte des monuments antiques, » a inspiré à mes contemporains des études et des ouvrages dignes des encouragements d'un autre François Ier (1), je n'étais pas le seul enfant d'Arles à qui un père ou un oncle lettré disait quelquefois en montrant du doigt la butte des Mouleirès et la chapelle Saint-Pierre : « C'est derrière cette chapelle que s'éclipsa le général de l'Empereur. » On pourra voir dans l'Appendix pourquoi cette première leçon d'histoire me fut peut-être répétée plus souvent qu'à d'autres. J'y rejette un fragment d'autobiographie auquel je ne voudrais pas donner une importance exagérée, quoiqu'il se fonde pour moi sur des preuves morales en même temps que sur des témoignages matériels. J'y ai déjà fait allusion plus d'une fois dans les ouvrages — (trop nombreux, hélas!) — que j'ai successivement publiés depuis trente ans, soit avec mon nom, soit avec des pseudonymes.

III.

J'étais bien loin de penser, en commençant ces études, que Charles-Quint y jouerait le beau rôle, et que mon impartialité me forcerait de tirer parfois à boulets rouges sur François Ier. On en sera encore fort surpris dans ma ville natale, et je risque d'y perdre tout-à-fait ma nationalité, tant « le père des arts et des lettres » y est resté populaire, depuis que le Père Bovis, falsifiant l'histoire, imprima sérieusement que « François vint en personne empêcher Charles de passer la Durance, alla chasser les Espagnols de Rome et délivra Clément VII de sa prison, etc.» (2).

Oui, moi aussi, nourri des souvenirs que je viens d'évoquer, moi aussi, sous l'influence de la tradition domestique, comme Arlésien et comme Français, je me croyais né, pour ainsi dire, l'ennemi personnel de Charles-Quint. Sans doute, je n'avais pas appris l'espagnol exprès pour chercher des armes contre lui, mais je me félicitais de pouvoir plus facilement en trouver en consultant les documents écrits dans la langue de Cervantes. Les idées libérales s'emparant de moi, sous la restauration, comme de la plupart des jeunes adeptes de la politique, j'avais d'abord choisi pour sujets de mes premiers tableaux d'histoire l'insurrection des *Comuneros* et le double épisode de l'invasion de la Provence par Charles-Quint. Si j'avais publié ces travaux à l'époque où je les annonçai comme sous presse sur la couverture d'un autre ouvrage, le lecteur eût entendu gronder dans la préface et dans le volume, le canon du siége de 1536. Je suis,

(1) J'aime à signaler ici les excellentes études archéologiques de mes compatriotes Honoré Clair, Jacquemin, Estrangin, etc., etc.

(2) Voir la *Couronne royale des rois d'Arles*, par le révérend père Bovis, page 486.

hélas! obligé de reconnaître aujourd'hui, qu'une seconde fois ses boulets n'auraient soulevé qu'une vaine poussière. Oh! qu'Horace avait raison! *nonum ponatur in annum*. Quel que soit le succès du livre que je publie aujourd'hui, on me rendra du moins cette justice que j'ai acquis le droit de modifier mes propres opinions, sinon celles des autres, sur Charles-Quint et sur François Ier. Ce changement ne date pas d'hier; il n'a pas été produit par les documents posthumes qui nous ont ouvert enfin ce cloître où, depuis, trois siècles, l'Empereur restait revêtu d'une robe de moine pour l'édification de la postérité. Ce que je ne songe pas à nier, c'est que la publication simultanée de ces documents, en Angleterre et en France, a nécessairement hâté mon travail, quand je me suis vu menacé de perdre ma juste part dans la découverte du nouveau caractère de Charles-Quint. Mais si je n'avais été préparé depuis longtemps, aurais-je pu me mettre à l'œuvre avec tant d'assurance? Aurais-je surtout trouvé tout d'abord ce qui a échappé à mes habiles concurrents?

Si j'ai la prétention d'être sur mon terrain dans l'histoire de Charles-Quint comme j'y étais dans celle de Charles-Édouard, on ne m'attribuera pas, je l'espère, la prétention d'en exclure les écrivains qui m'y ont devancé, ni ceux qui y viendront après moi. Je suis très disposé à échanger avec les uns et les autres des obligations mutuelles. La chose a même déjà eu lieu, puisque la seconde partie de mon ouvrage paraissait dans le recueil mensuel que je dirige, tandis que M. Mignet publiait un travail analogue dans un autre recueil mensuel, le *Journal des Savants*. Il est juste de faire remarquer que si M. Mignet avait commencé sa publication six semaines avant moi, j'avais terminé presque un an avant lui. Enfin, pour tous les faits nouveaux et les appréciations nouvelles dont je revendique l'initiative dans cette seconde partie comme dans la première, j'ai pu prendre date à l'abri de toute contestation, M. Mignet ayant interrompu pendant près d'une année sa publication, qu'il n'a pas terminée encore à la date de ma préface.

Il ne resterait à régler que la question de procédé; c'est à celle-là que je tiens le plus, mettant au défi le plus vieux gentilhomme de m'en remontrer là-dessus. J'avoue donc qu'en principe j'ai toujours pensé que lorsqu'un écrivain de quelque valeur a fait connaître qu'il s'occupait d'un sujet, il n'est pas très loyal, pour peu qu'on ait de bons rapports avec lui, de venir lui faire une concurrence directe. Heureusement ce n'est pas M. Mignet qui peut prétendre ici que je viens sur ses brisées? J'en appellerais à des amis communs, et entre autres à M. Cousin, pour ce qui est du *Manuscrit Gonzalez*, qui ne raconte que le séjour de Charles-Quint dans le cloître. — Pour ce qui est de l'histoire

de Charles-Quint en général, si M. Mignet l'avait déjà entreprise il y a trois ans, et s'il me l'avait dit, j'espère avoir prouvé surabondamment qu'il m'était impossible de me retirer, même devant un historien tel que M. Mignet, après avoir toute ma vie, en quelque sorte, annoncé le projet d'écrire au moins un épisode de cette histoire. C'eût été d'autant plus pénible pour moi, que je venais d'éprouver depuis peu un des inconvénients de cette concurrence qui n'implique pas toujours la question de procédé. Mes amis savent que ce n'est pas de Charles-Quint seulement que je naquis *l'ennemi personnel*, mais encore de Charles d'Anjou, qui fit capituler la ville d'Arles et étouffa notre république dans les bras de sa victoire. C'était vraiment trop pour un démocrate de ma force que de vouloir conspirer loyalement contre deux monarques à la fois. J'avais cependant fait quelques belles découvertes aussi sur le fougueux frère de saint Louis! Toute la première partie de mon ouvrage comprenait l'histoire de nos communes méridionales, et, afin que la seconde partie, moins originale en elle-même, contînt aussi quelques faits nouveaux, j'avais assez bien utilisé, pendant six mois de résidence en Italie, la complaisance des bibliothécaires du Vatican, de la Minerve et autres. M. Mignet (à qui, par parenthèse, j'avais exposé un jour mon plan, jaloux de l'approbation d'un juge si éminent), M. Mignet sait aussi bien que moi que s'il est un livre dont on puisse difficilement improviser l'exécution, c'est celui qui vous a coûté dix ans d'études. Mais on improvise réellement un livre au bout de six mois, si on est homme d'esprit, et surtout gentilhomme riche avec des secrétaires et des copistes. Un de ces gentilshommes, homme d'esprit certainement, j'aime à le dire (car je ne dénigre personne, ni les vivants ni les morts), aspirait à l'Académie, et, quoiqu'ayant déjà fait assez pour en être, il eut, par excès de conscience, l'ambition de produire quatre volumes d'histoire de plus. Il fit un Charles d'Anjou. Ce n'était pas précisément le mien; mais la place était prise pour quelque temps encore. Par le temps qui court, on peut risquer en concurrence un volume unique, on n'en risque pas quatre (1).

J'ai cité assez consciencieusement dans mes notes tous mes documents, anciens et modernes, pour n'avoir plus qu'à remercier collectivement les auteurs qui vivent encore, et grâce auxquels j'aurais pu citer plus de pièces que je n'en ai lues. En puisant aux sources, j'ai tâché de ne pas trop alourdir les récits par le bagage de l'érudition. Si on respire dans quelques parties de mon livre un certain parfum des Espagnes, c'est que j'ai toujours nourri de vives sympathies pour ces poétiques royaumes.

(1) Je saisis volontiers l'occasion de dire que la seconde partie de l'*Histoire de Charles d'Anjou*, est aussi traitée avec un grand talent par M. de Cherrier, dans le dernier volume de son bel ouvrage sur la lutte des Papes et des Empereurs.

Je n'ai jamais fait qu'une courte promenade de l'autre côté des Pyrénées; mais, à une certaine époque de ma vie, j'ai beaucoup vécu avec des Espagnols, j'ai des parents espagnols, j'ai dû moi-même porter un nom espagnol, et enfin j'ai cultivé la littérature espagnole presque autant que la littérature anglaise (1).

J'aime à reconnaître ici que l'ouvrage anglais de M. Stirling m'a été plusieurs fois utile, bien moins pour le récit du séjour de Charles-Quint à Yuste (car j'ai pu avoir la libre communication du *Manuscrit Gonzalez*, dont il déclare n'avoir pu faire qu'un usage assez restreint), que pour l'indication de quelques-uns des nombreux ouvrages qu'il a appelés à son aide (2). La troisième édition de M. Stirling est encore plus riche sous ce rapport, puisque je trouve qu'à son tour il a tiré parti de documents qu'il ignorait dans les éditions précédentes, entre autres du manuscrit de l'Anonyme hiéronymite, où j'avais puisé quelques-uns des plus curieux paragraphes des extraits de mon ouvrage qui ont paru dans la *Revue Britannique*. D'après une lettre qu'il a bien voulu m'écrire, je suis très porté à croire que M. Stirling modifiera, dans une quatrième édition, son jugement sur Charles-Quint, et je serai très fier d'être tout-à-fait d'accord avec un écrivain si ingénieux. Puisse mon livre avoir la moitié du succès que le sien a justement obtenu !

IV.

Nos divers dépôts de documents inédits sont plus riches que ne peuvent le savoir les conservateurs eux-mêmes, fort érudits, mais n'ayant en général que des catalogues imparfaits. Au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque Impériale, dernièrement encore, j'ai découvert une copie de l'*Itinéraire* de Charles-Quint par le Franc-Comtois Vandenesse, et grâce à une indication tout-à-fait récente, une espèce d'Album généalogique de la lignée d'Autriche (3), orné de miniatures très curieuses, parmi lesquelles sont les portraits de Charles-Quint à l'âge de vingt-sept ans (encore sans barbe, par parenthèse), de Ferdinand son frère, de leur père Philippe-le-Beau, et de Maximilien, leur grand-père. Ce manuscrit, sur vélin, a dû

(1) Pour aller au devant de toute interprétation, je dirai brièvement que mon oncle maternel, alors aux États-Unis, ayait dû fonder avec ses associés une maison de commerce au Mexique, et que, pour satisfaire à la loi d'Espagne (Voir mon chapitre sur la douane de Séville), je devenais le titulaire de cette maison, au moyen de mon adoption par une famille espagnole qui m'autorisait à porter son nom.

(2) Voir pour le *Manuscrit Gonzalez*, les Pièces et Notes justificatives.

(3) *Lignée d'Autriche.* A. F. 10,197. Ce manuscrit provient de la Bibliothèque de l'archevêque de Reims. — *La royale lignée de la Sacrée, Impériale et Catholique Majesté Charles V, roi des Espagnes.* Noé est identifié à Janus, Cham à Zoroastre, etc.

appartenir, dans l'origine, à la tante de l'Empereur, Marguerite d'Autriche (seul portrait de femme dans le volume), sinon à Charles-Quint lui-même. Je crains seulement que le miniaturiste ne se soit un peu trop livré à sa fantaisie. Généalogiquement, nous avons là les principaux ancêtres de Charles-Quint depuis Noé, dont la ressemblance est assez difficile à garantir. La Bibliothèque ne possède pas une collection très nombreuse de médailles de Charles-Quint, mais j'ai pu en admirer quelques-unes de très belles et celle, entre autres, où sont réunies les deux têtes de l'Empereur et de l'Impératrice. Elle est postérieure à 1539, puisque Isabelle y est traitée de *Diva*.

Un dernier mot pour ne pas m'exposer à un remords. Loin de moi la pensée de multiplier les détracteurs de Charles-Quint pour le plaisir de les réfuter tous en masse. Quoique M. de Châteaubriand, aussi sévère que Voltaire, eût dit, dans une de ses pompeuses antithèses : « Toute la » destinée de Charles-Quint pesa sur celle de François Ier... François Ier » mourut en chrétien qui reconnaît sa fragilité, Charles-Quint s'en alla » comme un ambitieux qui se *revêt du froc et du cercueil*, dépité de n'a- » voir pu se parer de la dépouille du monde, » cela n'a pas empêché M. de Lamartine, dans un rapprochement entre la retraite de Yuste et la prison de Sainte-Hélène, de dire que « Napoléon n'eut ni le détache- » ment volontaire de Dioclétien, ni l'*abnégation solitaire et pieuse* de » Charles-Quint (1). » M. Michelet n'a pas vu, comme moi, dans Charles-Quint, un roi plus chevaleresque peut-être que celui pour qui mourut Bayard, mais il l'a proclamé le souverain modèle des temps modernes, « le véritable successeur de Charlemagne, le défenseur du monde chré- » tien (2). » Les modernes historiens belges, entre autres MM. de Gerlache et David, ont même été trop sévères pour Robertson, qui, selon M. de Gerlache, *a indignement travesti Charles-Quint dans un prétendu chef-d'œuvre* (3). Le savant M. Gachard vient, tout récemment, de faire un appel à la Belgique pour élever une statue au souverain « qui plaçait au premier rang dans son affection et son intimité les Belges, ses compatriotes. » Il se manifeste enfin, en Allemagne comme en Belgique, une véritable réaction historique qui nous promet une riche série de documents nouveaux (4). J'aurai donc, j'espère, quelques auxiliaires parmi mes confrères les historiens et chroniqueurs, mais avec le regret de ne pas

(1) LAMARTINE. *Histoire de la Restauration.* Voir dans la seconde partie de mon volume, ce que j'ajoute et retranche à ce rapprochement.

(2) MICHELET. *Histoire de France.*

(3) DE GERLACHE. *Introduction à l'Histoire des Pays-Bas.*

(4) « Une statue de Charles-Quint existait à Gand avant 1794 ; elle fut renversée lors de l'entrée des Français dans cette ville. » *Extrait du* tome XXI, n° 1, des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique.* (Voir aux Pièces et Notes justificatives.)

compter dans le nombre un ancien collaborateur, qui déclare tantôt que Charles-Quint n'eut pas de cœur, et tantôt que c'était un *cœur de bronze*, fermé « aux sympathies humaines, sachant se passer d'en faire naître » aussi bien que d'en éprouver (1). » M. Prescott, lui, s'étonne des larmes que Charles-Quint versa en entendant Pizarre raconter ses périls et ses souffrances; mais, du moins, il ne les nie pas (2).

Si je ne suis pas très rassuré relativement à l'accueil que les historiens réservent à mon livre, comment ne pas être plus inquiet encore en pensant aux auteurs dramatiques qui ont mis à la scène un Charles-Quint bien autrement *travesti* que celui de Robertson? Heureusement, j'ai fait il y a long-temps ma profession de foi littéraire en fait de tragédies, de drames et de comédies. Si Casimir Delavigne vivait, je lui redirais encore ce que je lui ai dit autrefois à lui-même et ce que j'ai imprimé, que son *Don Juan d'Autriche* est une pièce excellente, quoique Charles-Quint, non-seulement y soit un vrai moine, mais encore y intrigue pour devenir prieur du monastère, comme s'il s'agissait une seconde fois de la couronne impériale. Casimir Delavigne pouvait faire Charles-Quint pape s'il l'eût voulu. Je ne m'y suis jamais opposé. Je ne songe pas non plus à expulser le Charles Quint d'*Hernani* de l'armoire où le conduit une galante aventure, tandis que je le représente, à cette date, absorbé par les luttes du gouvernement représentatif. Dans les *Contes de la reine de Navarre*, la noble et belle impératrice Isabelle ne me paraît pas jouer un rôle digne d'elle, et l'on sera de mon avis, si j'ai réellement rendu une vie historique à ce personnage dont Robertson parle à peine... Mais même quand il s'agit d'une Impératrice, comment oserais-je contester à M. Eugène Scribe les priviléges de son art? — à M. Eugène Scribe qui fait mieux que de surpasser le fameux Lope de Vega par sa prodigieuse fécondité, — à M. Eugène Scribe qui, traduit dans toutes les langues, représenté dans tous les pays où il y a un théâtre, a réalisé dans le monde dramatique cette monarchie universelle à laquelle Charles-Quint n'aspira jamais dans le monde politique... malgré ce qu'en ont dit presque tous les historiens!

AMÉDÉE PICHOT.

Paris, février 1854.

(1) ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. *Hist. d'Espagne*, tome VI, liv. XI, chap. II.

(2) « Mais lorsqu'il se décrivit isolé dans l'île déserte, abandonné par le » gouvernement de son pays, n'ayant plus qu'une poignée de partisans fidèles, » — l'Empereur, *quoiqu'il ne fût pas aisé de l'émouvoir* (though not easily moved), » fut touché jusqu'à verser des larmes. » PRESCOTT, *Conquest of Peru*. tome 1er, book III, page 304.

CHARLES-QUINT.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LES AÏEUX DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT. — CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE. — MARIE DE BOURGOGNE ET MAXIMILIEN Ier. — ISABELLE ET FERDINAND. — PHILIPPE-LE-BEAU ET JEANNE D'ARAGON.

Avant de commencer son « Histoire des faits et gestes du très grand et très vaillant empereur Charles-Quint, » le grave évêque de Pampelune, F. Prudentio de Sandoval, retrace la double généalogie paternelle et maternelle de ce prince : « A l'imitation des anciens, » nous dit-il, « mais en se dispensant de ces fables qui faisaient descendre directement Alexandre de Jupiter et Jules-César de Vénus ; » il se contente donc, « se renfermant dans la précision et la vérité, » de faire remonter l'origine allemande de Charles à Francus, fils d'Hector, ancêtre d'un second Francus, fondateur du royaume des Francs, — et son origine espagnole, à Pelage, prince du sang royal des Goths.

Nous croyons aux influences généalogiques, à la transmission héréditaire des qualités morales, aussi bien que des traits caractéristiques de la physionomie ; mais c'est en restreignant ces influences dans des limites raisonnables, c'est en les subordonnant à celles qui les combattent ou les fortifient : — à l'éducation du corps et de l'âme, aux exemples immédiats que la famille et le monde mêlent aux leçons de nos premiers maîtres. Ce qui est vrai pour les sujets, l'est à plus forte raison pour les princes. Assurément, les précepteurs de Charles-Quint devaient lui citer volontiers les noms et les actions de ses ancêtres les plus reculés ; ils devaient entretenir au moins leur élève des comtes de Hapsbourg jusqu'à Rodolphe, qui entra, par alliance, dans la maison d'Autriche, aussi bien que de ces descendants du roi Pelage, qui s'assirent sur les divers trônes de Castille et de Léon ; cela faisait partie de leur cours d'histoire. Mais plus souvent et avec plus de détails, sans doute, fixant son attention sur des temps plus rapprochés, ils lui retraçaient la fin tragique de Charles-le-Téméraire, suivie de la fin prématurée de sa fille, Marie de Bourgogne, la vie agitée de l'empereur Maximilien, les sages lois et les conquêtes de Ferdinand, l'habile politique et les vertus d'Isabelle, la glorieuse et aimable reine. Voilà, sans contredit, des noms qui peuvent compter, quoique plus récents, dans la généalogie de Charles-Quint : voilà les exemples qui durent confirmer en lui certains penchants héréditaires et en modifier d'autres. Citer brièvement quelques anecdotes de ces ancêtres immédiats de l'héritier des empereurs germaniques, des rois goths et des ducs de Bourgogne, c'est nous préparer à retrouver dans leur descendant plusieurs traits qui les rappelleront, — quelque chose de plus que la lèvre proéminente de la maison d'Autriche.

La catastrophe de Nancy n'avait pas absous Charles-le-Téméraire de toutes les violences qu'on lui reprochait; mais, comme toutes les catastrophes, elle avait jeté une auréole sur cette grandeur déchue. A côté des traîtres qui avaient comploté

la ruine du duc en flattant sa folle ambition, quelques serviteurs fidèles ne craignaient pas d'invoquer un peu de pitié pour la mémoire du fils de Philippe-le-Bon et le père de Marie de Bourgogne, l'orpheline laissée par lui en présence d'un roi tel que Louis XI, aussi dangereux protecteur que dangereux ennemi. Si Napoléon eût péri dans le désastre de Moscou, plusieurs de ceux qui, plus tard, lui reprochèrent son ambition, pour s'excuser d'abandonner son fils, n'auraient pas déserté la cause du jeune roi de Rome. Nul ne songea du moins, dans le duché de Bourgogne et dans les Flandres, à punir la fille du vaincu de Nancy des guerres malheureuses entreprises par Charles-le-Téméraire. Marie se trouvait à Bruxelles avec sa belle-mère, Marguerite d'York, sœur d'Edouard IV d'Angleterre, que le duc avait épousée en 1467. Agée de vingt-un ans, elle fut reconnue avec acclamation, et les Flamands s'armèrent pour la défendre contre le roi de France, qui, tout en demandant sa main pour le Dauphin son fils, *âgé de huit ans*, commençait par s'emparer d'une partie des domaines et des villes de la fiancée. Il fallait à la fois négocier et combattre. Marie envoya à Louis XI le chancelier Hugonet et le seigneur d'Humbercourt, ses ministres, avec une députation de la commune de Gand et des autres États de Flandre. Louis eut l'art de rendre ces ministres suspects à la députation, et puis dénonça la duchesse elle-même comme lui ayant écrit de ne reconnaître que Hugonet et Humbercourt, qui avaient seuls le secret de ses conseils. On sait qu'à leur retour, ces deux infortunés se virent accusés de trahison par les États. Marie ne put les sauver du supplice auquel ils furent condamnés, et ce fut vainement qu'accourue sur la place même de l'exécution elle tenta d'attendrir leurs bourreaux par ses larmes : elle ne put qu'assister à leur mort... leur sang rejaillit presque sur elle. Ainsi, Marie se voyait, au début de son règne, menacée de subir la pire des dominations, celle de la populace — ou la tutelle du monarque qui venait de lui aliéner les cœurs de ses sujets. Elle n'avait pas le courage de lutter

seule ni au dedans ni au dehors : elle écouta volontiers ceux qui l'engagèrent à ne pas attendre la fin de son deuil pour accepter un époux. Les concurrents ne manquaient pas. Sans parler du Dauphin de France, dont elle avait dû autrefois épouser aussi l'oncle, le duc de Berry, frère de Louis XI, — Charles avait voulu la marier à Nicolas d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine, et puis au fils de l'empereur Frédéric III. A une entrevue de Charles avec Frédéric dans la ville de Trèves, le duc de Bourgogne avait distingué le jeune Maximilien, l'avait loué devant sa fille, et celle-ci conservait un tendre souvenir de l'archiduc, moins âgé qu'elle, mais de deux ans seulement. Cette union avait été négociée plusieursfois diplomatiquement et sans résultat, Charles voulant que Frédéric érigeât d'abord le duché de Bourgogne en royaume, ce que Frédéric refusait de faire avant le mariage. Marie n'avait plus de conditions à imposer. Elle éluda les intrigues de ceux qui la pressaient, tantôt en faveur du fils du duc de Clèves, tantôt en faveur d'Adolphe de Nassau, duc titulaire de Gueldre, jusqu'au jour où arrivèrent l'évêque de Metz et les électeurs de Mayence, de Trèves et de Bavière, qui venaient renouveler, au nom de l'empereur, la demande de sa main pour le jeune archiduc. Ce fut l'évêque de Metz qui la harangua et qui, son discours solennel terminé, lui présenta un anneau de la part de Maximilien. Marie rougit de plaisir, plus touchée par la vue de cet emblême que par l'éloquence du prélat. A l'entrevue de Trèves, entre Frédéric III et Charles-le-Téméraire, elle avait tellement approuvé les éloges donnés par son père au fils de l'empereur, qu'elle avait échangé son anneau contre le sien, et c'était cet anneau, conservé comme un tendre gage, que Marie reconnaissait. Ce n'est pas tous les jours que la politique couronne ainsi les premières amours des princesses. Le mariage fut bientôt conclu, et, deux mois après, Maximilien, fiancé de la duchesse de Bourgogne, faisait son entrée triomphante dans la ville de Gand, avec une suite nombreuse, comme un de ces héros de chevalerie qui délivraient les orphelines menacées par un sombre tyran ou un artificieux

magicien. Louis XI allait, en effet, trouver un adversaire presque aussi redoutable que son ancien rival Charles. Le jeune Maximilien le força de rendre les villes qu'il avait prises, Le Quesnoy, Cambrai, Bouchain, et d'accepter une trêve, signée à Sens le 17 septembre 1477. Deux ans après il gagnait une grande bataille.

L'union à la fois politique et romanesque de Maximilien et de Marie fut heureuse, mais cruellement terminée par la mort imprévue de Marie. Pendant qu'elle chassait à l'oiseau, une chute de cheval lui occasionna une blessure grave, qui cependant aurait pu ne pas être mortelle si une pudeur excessive ne l'avait empêchée de la révéler soit aux médecins de la cour, soit à son époux : au bout de trois semaines, elle expirait au milieu des larmes de tous ses serviteurs. Elle n'était âgée que de vingt-cinq ans.

Quoiqu'il se remaria plus tard pour assurer ses droits sur le duché de Milan (1), la douleur de Maximilien pesa toujours, dit-on, comme un nuage sombre sur sa pensée, dans le cours d'une vie traversée par toutes sortes de vicissitudes. Plus d'une fois sa raison semblait au moment de succomber, et quelques-uns des historiens les plus sévères pour lui expliquent par l'amertume de ses souvenirs les fautes de sa politique et les bizarreries de son caractère (2).

Marie exerçait non-seulement un charme personnel mais encore s'entourait volontiers de ce noble luxe qui s'associe au culte des arts. Elle avait trouvé ce culte en progrès en succédant à son père, qui l'avait favorisé, lui aussi, et elle s'était montrée sous ce rapport la digne petite-fille des ducs de Bourgogne. Elle avait surtout encouragé la fabrication de ces

(1) Il épousa Bianca-Maria Sforza, sœur du duc et qui, comme Marie, mourut aussi à la chasse d'une chute de cheval.

(2) « Maximilien Ier, ce chevaleresque empereur, ce héros du Theuerdank, se plaisait à venir demeurer au Tyrol avec son épouse chérie, la belle Marie de Bourgogne, pour laquelle il avait dans l'âme une si profonde affection, que trente ans après l'avoir perdue, il ne pouvait encore parler d'elle sans être attendri jusqu'aux larmes... » X. MARMIER. (*Souvenirs du Tyrol.*)

belles tapisseries que les Belges confectionnaient alors pour les palais des papes et des empereurs, de ces tapisseries pour lesquelles, quelques années plus tard, Raphaël ne dédaigna pas de peindre ses fameux cartons; elle aimait la peinture et la musique, elle aimait la littérature, et, femme lettrée elle-même, appréciait la riche bibliothèque formée par Philippe-le-Bon plus encore que ces fines dentelles dont les ouvrières de la Flandre garnissaient les corbeilles des princesses. Les qualités royales de Marie et ses goûts étaient aussi les qualités et les goûts de Maximilien, prince chevalier, prince poète et artiste, qui, s'il n'était pas né héritier d'une couronne, aurait couru les aventures en paladin, curieux d'armes de guerre et de manuscrits enluminés, employant ses loisirs tantôt à chercher des inventions mécaniques, tantôt à écrire sur presque toutes les branches des connaissances humaines, depuis la morale et la religion jusqu'à la gastronomie et l'art de cultiver les jardins (1).

Marie lui laissait deux enfants, Philippe et Marguerite, dont les États de Flandre lui disputèrent la tutelle; car veuf il excitait leur défiance, parce qu'ils craignaient qu'il n'inspirât à son fils des sentiments trop allemands. Les secours de l'Empereur son père ne lui suffirent pas toujours pour dompter les communes belges et en obtenir les subsides qu'il réclamait d'elles. Il passait pour prodigue et gagna le surnom de prince *sans argent :* parvenu à l'Empire, il ne fut guère plus puissant comme empereur que comme simple archiduc; car il éprouva que l'unité allemande était un être de raison, et la Réforme religieuse venait encore en fractionner de plus en plus les forces collectives qu'il eût voulu rallier autour de lui. En guerre continuelle avec la France, Venise, les Suisses ou ses propres vassaux, tour à tour vainqueur et vaincu, captif et ayant à réprimer la mutinerie de ses troupes, Maximilien n'en fut pas moins accusé d'aspirer à la monarchie universelle : il se consola en entrevoyant dans l'avenir son petit-fils plus riche et

(1) On lui attribue des découvertes dans la pyrotechnie et un perfectionnement dans la fonte des canons.

plus puissant que lui, grâce à la découverte du Nouveau-Monde et à la double combinaison matrimoniale par laquelle il avait allié l'Autriche à l'Espagne.

Oubliant que l'Empereur avait à défendre ses frontières contre les Turcs et que ce pouvait être une politique habile d'aller en Turquie même opérer une diversion, on cite encore, parmi les preuves du caractère romanesque de Maximilien, le projet qu'il manifesta plusieurs fois de se mettre à la tête d'une croisade, cherchant à se passer de l'assentiment légal de la Diète par ses sollicitations auprès de chaque prince et chaque État en particulier, s'exaltant peu à peu lui-même jusqu'à invoquer des prodiges qui lui semblaient les preuves de l'intervention divine (1). Plusieurs seigneurs se croisèrent, séduits par son enthousiasme, et des sommes considérables furent recueillies dans toute la chrétienté pour le seconder; mais le pape Alexandre VI leur donna une autre destination, et les obstacles intérieurs se multiplièrent pour retenir Maximilien en Europe. Dans la dernière Diète qu'il présida, en juillet 1518, tout en proposant de faire élire Charles, son petit-fils, roi des Romains, il tenta encore d'allumer le saint zèle de la croisade; mais on éluda de nouveau cette entreprise traitée de folie. Au lieu de s'armer contre le Turc, c'était contre le pape que les Allemands, à la voix de Luther, parlaient déjà de lever l'étendard de la Réformation. Avant de mourir, Maximilien, qui avait eu à se plaindre de la papauté, vit tout le danger de ces querelles religieuses, et écrivit à Léon X pour le supplier d'aviser. Il avait atteint sa soixantième année lorsqu'il mourut le 11 janvier 1519, ayant hâté sa fin par une intempérance de table (2), mais édifiant par son calme tous ceux qui, rassemblés au

(1) La pierre d'Ensisheim, aérolithe qui est resté long-temps un mystère pour la science, et dont la *Revue Britannique* a raconté l'histoire dans un article sur tous les aérolithes connus, année 1853, livraison de juin.

(2) Comme son père Frédéric, il aimait immodérément le melon, et ce fut une indigestion de melon qui lui fut funeste comme à son père. On verra le melon figurer aussi parmi les friandises végétales de son petit-fils.

pied de son lit, reçurent sa bénédiction. Entre autres chimères qu'on a prêtées à Maximilien est celle d'avoir aspiré à la papauté en concurrence avec Léon X, comme on devait insinuer plus tard que la même ambition et le même désappointement conduisirent Charles-Quint dans le cloître. On avait prétendu encore qu'en vieillissant, l'Empereur *sans argent*, à qui, jeune, on reprocha tant sa prodigalité, se faisait avare comme son père Frédéric. Il ne voyageait plus qu'avec un grand coffre dont il gardait seul la clé et avec lequel il s'enfermait pour admirer le trésor qu'il était censé contenir. Il lui parlait, ajoutait-on, comme à une ancienne maîtresse, lui demandant pardon de l'avoir si long-temps négligée. Ce coffre renfermait un cercueil, un suaire, un poële et tous les objets nécessaires à ses funérailles (1) ! Inhumé d'abord à Neustadt, le corps de Maximilien fut ensuite transféré à Inspruck où Ferdinand Ier lui fit ériger un magnifique mausolée. Ce prince-auteur a laissé de singuliers mémoires romanesques intitulés *le Roi sage ou le Roi blanc* (Weiss Kœnig), sommaire de tout ce qui concernait sa naissance, ses études et ses actions, dicté probablement par lui-même à Mark Treitzsaurwein, un de ses secrétaires. Comme pendant de ce monument *illustré* par 231 planches gravées sur bois, un autre secrétaire de Maximilien avait publié par son ordre, en 1517, un in-folio également enrichi d'illustrations calligraphiques sous le titre de *Dangers et partie de l'histoire du célèbre chevalier Theuerdank.*

Par son mariage avec l'héritière de Charles-le-Téméraire, Maximilien avait commencé cette série de conquêtes par

(1) On a substitué plus d'une fois le nom de Charles-Quint à celui de Maximilien pour raconter cette anecdote. Don Salazar de Mendoça, dans ses *Dignitades de Castilla*, la cite d'après l'autorité de Pierre Grégoire, de Toulouse, qui, dans son livre *de Republica* (Lugduni, 1609), prétend l'avoir trouvée dans *une Oraison funèbre de Charles-Quint.* On rapporte encore de Maximilien, qu'il ordonna qu'après sa mort on lui coupât les cheveux, qu'on lui arrachât les dents, qu'on les broyât, qu'on les réduisît en cendres, et enfin, que son corps, renfermé dans un sac rempli de chaux vive, fût déposé sous un autel de l'église de Newstadt. (Voir *Biographie universelle*, Art. *Maximilien.*)

alliance qui accrurent si rapidement la grandeur territoriale de la maison d'Autriche :

> Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube
> Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.(1). »

De son temps on ne concluait guère de paix sans un mariage; les souverains majeurs non-seulement se mariaient eux-mêmes mais encore fiançaient d'avance leurs enfants mineurs et parfois même leurs enfants encore à naître ; un double mariage était le chef-d'œuvre de la diplomatie : c'est ainsi que, dès l'année 1495, la fille de Maximilien, Marguerite, était fiancée à l'infant don Juan, et l'archiduc Philippe, son fils, à l'infante Juana, seconde fille de Ferdinand et d'Isabelle. Si la première de ces unions n'avait été troublée par la mort de l'infant, Charles-Quint, qui devait naître de la seconde, n'aurait eu qu'une chance éloignée d'hériter de tous les royaumes des Rois Catholiques. Par la mort de leur fils unique, suivie de la naissance d'un enfant mort, leur héritage passait à leur fille aînée, reine de Portugal, à qui semblait réservé de réunir les deux peuples de la Péninsule sous un seul sceptre; mais la mort de cette reine et celle de son fils retardèrent encore presque d'un siècle l'évènement prévu, qui ne se réalisa qu'au profit de la descendance mâle de l'infante Juana, c'est-à-dire de Philippe II.

Bientôt le fils aîné de cette princesse, sur la tête duquel se concentrèrent toutes les espérances des deux maisons, allait se trouver le successeur immédiat de ses deux grands-pères, l'empereur Maximilien et le roi Ferdinand survivant tous les deux aux princes leurs fils.

Destiné à être orphelin en bas âge, il eût été heureux pour Charles-Quint de passer son enfance auprès de son aïeule Isabelle; mais il n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit celle qui eût si bien remplacé la mère dont le privait un malheur

(1) Laisse Mars et la guerre, Autriche fortunée,
N'as-tu donc pas pour toi Vénus et l'hyménée ?
Épigramme souvent citée de Mathias Corvin.

plus cruel que la mort. En croissant en âge, il ne cessa d'entendre vanter Isabelle comme la plus grande des reines de l'Espagne, sinon de toutes les reines. Grande par le cœur aussi bien que par le génie, elle a mérité que le même titre lui fût décerné par la postérité, et de nos jours son dernier historien, quoique citoyen d'une république, est celui qui l'a louée avec le plus d'enthousiasme (1).

Nous indiquerons seulement quelques-uns des traits de cette vie qui jette un éclat à la fois si brillant et si pur dans l'histoire d'Espagne, — quelques-uns de ceux qui durent faire le plus d'impression sur l'esprit de ce petit-fils dont elle avait préparé la grandeur et la gloire.

Isabelle, née en 1450, était la fille du second lit de Jean II, roi de Castille, et sœur de Henri, fils du premier lit, qui fut le successeur immédiat de son père et à qui il semblait peu probable qu'elle succéderait un jour elle-même. Elle était encore enfant lorsque son père mourut après un règne de quarante-huit ans, si, comme on l'a dit avec raison, on peut appeler règne la longue minorité de ce faible prince gouverné par ses favoris, et qui, en rendant le dernier soupir, regrettait de n'être pas né sous le chaume plutôt que dans un palais. Un tel monarque ne pouvait léguer à son héritier qu'une autorité chancelante et facilement disputée par les factieux. Henri, cet héritier, n'était pas d'un caractère à la raffermir, lui qui mérita le surnom d'*Impuissant* dans toutes les acceptions de ce terme de honte. Isabelle, jusqu'à sa seizième année, fut élevée sous l'œil maternel. Loin d'une cour dissolue, elle reçut de sa mère de tels principes de vertu, que lorsqu'elle fut appelée dans le palais de son frère, elle résista à la corruption dont elle respirait l'air malgré elle et aux intrigues des mécontents révoltés à qui il fallait une

(1) Voir l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, par W. Prescott, et le parallèle qu'il fait entre Isabelle et Élisabeth d'Angleterre. M. Prescott n'aurait produit que l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle, qu'il serait encore le premier historien des États-Unis et égal à ceux dont la race anglo-saxonne se glorifie dans les deux hémisphères.

princesse royale pour détrôner plus sûrement Henri. Dans les discordes civiles où elle se trouva mêlée, Isabelle dut toutefois ne pas répudier les chances de l'avenir, et, tout en restant fidèle au roi légitime, faire garantir ses propres droits. Le rôle important qui lui échut alors ne lui inspira pas un vain orgueil, et elle comprit, comme Marie de Bourgogne, que sa jeunesse avait besoin d'un bras viril pour appui; mais, comme Marie, elle prétendit ne pas se laisser imposer un époux. C'était à un vieillard, le Grand-Maître de Calatrava, que son frère voulait l'unir; elle choisit elle-même Ferdinand, le fils du roi d'Aragon, qu'elle préféra au roi de Portugal et au duc de Guienne, frère de Louis XI. Ferdinand, plus jeune qu'elle d'une année, se montra digne de cette préférence : il avait d'autres qualités royales que sa bonne mine et son adresse dans les exercices guerriers. Dans leur première entrevue, qui eut lieu avec un mystère romanesque, il vit dans Isabelle quelque chose de plus que sa beauté, dont le caractère était remarquable en Espagne à cause de la blancheur de son teint, de l'azur de ses yeux et de la couleur de ses cheveux d'un blond ardent. Sa fortune était encore incertaine : c'était une dot à conquérir, et, en fait d'argent, il n'était guère plus riche qu'elle : au bout de deux heures d'entretien, tout fut convenu entre les jeunes fiancés et, une fois d'accord, ils eurent le courage, elle de déclarer à son frère qu'elle avait trouvé l'époux qui lui convenait, lui qu'il combattrait tous les ennemis de sa fiancée quels qu'ils fussent, les factieux au dedans, les jaloux couronnés au dehors, et jusqu'à son propre frère s'il se montrait injuste envers sa jeune sœur. Henri voulut, en effet, la déshériter et la guerre civile éclata; mais le parti d'Isabelle ne faisant que grossir, Henri se rapprocha d'elle. Il subissait déjà l'ascendant de la jeune princesse, et il eût changé en sa faveur les termes de son testament, quand l'heure de la mort sonna pour lui. Ce testament, qui reconnaissait une infante (Juana la Beltranija), déclarée illégitime par les États, n'empêcha pas Isabelle d'être proclamée reine de Castille et de Léon, *reine propriétaire*, disait la pro-

clamation, termes qui éveillèrent d'abord la susceptibilité de Ferdinand alors en Aragon. Mais la nouvelle reine lui fit comprendre qu'elle n'en serait pas moins épouse soumise et que cette distinction assurait les droits du seul enfant qu'ils eussent encore puisque c'était une fille. Cependant avec un tact parfait Isabelle sut toujours maintenir ses prérogatives à l'égard de Ferdinand malgré son affection pour lui et résoudre le problème d'une égalité et d'une indépendance mutuelles, problème si difficile pour d'autres ménages que ceux des rois. Au reste, il fallut commencer par défendre les premiers royaumes de la *communauté* conjugale contre le roi de Portugal, qui se déclarait le champion et le fiancé de la Beltranija. Ferdinand y contribua en gagnant la bataille de Toro, victoire double, car elle était remportée aussi sur les factions.

Ferdinand et Isabelle, qui régnèrent réellement à compter de ce jour-là, purent hériter plus paisiblement de l'Aragon et penser à conquérir Grenade sur les Maures. Tout en préparant cette guerre à la fois religieuse et politique, Isabelle s'occupa de raffermir les bases de l'autorité royale ébranlée par tant de secousses successives. Elle supprima, dans l'intérêt de ses peuples et dans ceux de la monarchie, les abus du régime féodal, réorganisa les tribunaux, força au respect des lois ceux qui se croyaient au-dessus d'elles par leur richesse et par leur naissance, rétablit l'ordre dans les finances, perfectionna la police civile de la Sainte-Hermandad, réforma le clergé lui-même tout en acceptant le concours dangereux de l'Inquisition, et parvint à s'entourer d'une cour qui donnait l'exemple de la décence et des mœurs. Agissant par elle-même dans toutes ces choses, elle stimulait par son activité la diligence et le zèle de ses secrétaires. Elle montait à cheval pour passer les troupes en revue, donnait des audiences publiques et travaillait la nuit quand le jour ne suffisait pas à l'expédition des affaires. Devenue ainsi l'âme de ses royaumes, pouvant tout exiger de chacun, ayant fondé l'ordre et la discipline sans étouffer l'enthousiasme chevaleresque et le

patriotisme, Isabelle put diriger en personne la conquête du dernier royaume que l'islamisme possédât encore sur le sol de la péninsule espagnole.

La poésie et le roman ont disputé à l'histoire le récit de cette conquête de Grenade, entreprise avec la foi des croisades, et dans laquelle la reine montra le courage et le talent d'un grand capitaine, remplaçant son époux absent, et étonnant les officiers les plus expérimentés par ses inspirations guerrières. L'épisode le plus merveilleux, peut-être, de ce grand événement, c'est Colomb attendant que les rois catholiques aient le loisir d'accepter le monde nouveau qu'il vient leur offrir. Ce fut Isabelle, on le sait, qui, la première, crut en lui par sympathie pour son âme héroïque, plutôt que convaincue de ses calculs géographiques. Ce fut elle qui, une fois sa parole donnée, s'associa à la gloire de la découverte, en restant la protectrice fidèle du grand homme, qu'elle défendit contre les incrédules, puis contre les calomniateurs. Jamais, si elle ne l'avait pas devancé dans la tombe, elle n'eût été complice des affronts faits à sa vieillesse (1).

Au milieu des illustrations si diverses de son règne, cette grande reine est encore supérieure à tous ceux qui concourent à la glorification de son nom. Les plus éminents semblent, au contraire, emprunter un nouvel éclat à l'honneur de servir celle qui joint tant de majesté à tant de douceur. Parmi ces illustrations, nous trouvons Christophe Colomb, qui, sous ses auspices et par son appui, découvre l'Amérique; Gonzalve de Cordoue qui, après avoir fait ses premières armes sous ses yeux, à Grenade, est désigné par la reine à son mari, pour conquérir le royaume de Naples; le cardinal Mendoze et le

(1) Quand on marchandait la part de Colomb, quand Ferdinand objectait l'épuisement du trésor : « Eh bien ! » s'écria Isabelle, « j'engagerai, s'il le faut, les joyaux de ma couronne. » — « Au milieu de l'incrédulité générale, » dit l'amiral (lettre écrite sur son troisième voyage), « le Tout-Puissant inspira à la reine, ma souveraine, l'esprit d'intelligence et de résolution, tandis que tous autour d'elle, aveuglés par l'ignorance, ne voyaient que les obstacles et les dépenses de l'entreprise. Son Altesse l'approuva, au contraire, et l'appuya de tout son pouvoir. »

cardinal Ximenès, l'un prélat mondain comme Wolsey, l'autre austère jusqu'à la sainteté, tous deux ministres dignes de gouverner seuls

Pourquoi faut-il qu'au milieu de ce concert d'admiration et d'amour, un cri de douleur et d'amers reproches s'élève contre la mémoire sacrée d'Isabelle, le cri des Juifs et des Maures expulsés ou livrés à l'Inquisition? N'oublions pas, dans notre siècle, que ce cri, pendant la vie de la reine et pendant les générations successives de ses descendants, a été couvert par l'acclamation approbative, non-seulement des Espagnols, mais encore des autres peuples à qui la philosophie moderne n'a pu qu'après des siècles de prédication, faire distinguer la vraie piété de l'intolérance bigote. Isabelle, en cette grave affaire, soumit trop humblement à ses guides spirituels, ses meilleurs sentiments et ce qui lui sembla l'intérêt des Espagnes ramenées à la double unité de leurs croyances et de leur nationalité. Malheureusement, cet exemple fut une des leçons traditionnelles léguées aux héritiers de ses couronnes.

Quoique le Dieu de charité n'ait pu que détourner sa face des sacrifices humains conseillés par Torquemada, confesseur royal et premier inquisiteur-général de Castille et d'Aragon, nous ne saurions pousser notre haine du fanatisme jusqu'à voir un châtiment du ciel dans les malheurs domestiques qui vinrent soudain troubler le cours des prospérités d'Isabelle et hâter le terme de ses jours. Le déclin de sa santé datait de la mort de sa mère, en 1496, — de sa mère, objet de sa tendre vénération, qu'elle se plaisait à servir de ses mains et à combler des attentions les plus délicates. N'aimant pas moins ses enfants que sa mère, ce lui fut une nouvelle épreuve bien cruelle, quand, l'année d'après, elle perdit son fils, l'infant don Juan, prince de vingt ans, qui donnait de si douces espérances à ses parents et à tous les Espagnols; puis, au bout d'une autre année, sa fille aînée, la reine de Portugal. Enfin, lorsque la grand'mère de Charles-Quint aurait eu tant besoin des consolations de sa dernière fille, quel coup terrible de voir

la passion jalouse de Jeanne d'Aragon pour l'archiduc son mari altérer sa raison! Ce furent là les peines les plus amères d'Isabelle, et qui lui firent oublier les torts de Ferdinand envers elle-même; car ce monarque, sans jamais cesser de l'honorer, avait fini par la négliger quelquefois pour des maîtresses plus jeunes, elle qui faisait un culte de sa constance conjugale. Esclave de tous ses devoirs, Isabelle lutta contre ses peines de cœur et ses infirmités croissantes, pour s'appliquer, jusqu'au dernier jour, à tous les soins qu'exigeaient ses provinces les plus lointaines. Comme plus tard du monastère où se retira Charles-Quint,—de la chambre d'Isabelle malade partaient encore les ordres intelligents auxquels on obéissait au loin, et elle y recevait tous ceux qui venaient l'y entretenir d'affaires, entre autres Prospero Colona, qui dit à Ferdinand, malade, lui aussi, en ce moment, qu'il était surtout venu « voir une señora qui, de son lit, gouvernait le monde (1). »

L'alarme fut générale quand on sut que la reine avait reçu l'extrême-onction; les églises se remplissaient de ses sujets éplorés, et, quand elle expira, il n'y en eut aucun qui n'exprimât, à sa manière, un chagrin comme celui de son secrétaire, Pierre Martyr, écrivant à l'archevêque de Grenade: « Le monde a perdu » son plus bel ornement; perte déplorable, non pas seulement » pour l'Espagne qu'elle a conduite si loin dans la voie de la » gloire; mais pour toutes les nations de la chrétienté; car » elle était le miroir de toutes les vertus, le bouclier de l'in- » nocence, et l'épée vengeresse redoutable aux méchants. Je » ne sais aucune femme, dans les temps anciens ou modernes, » qui, à mon jugement, soit digne d'être nommée à côté de » cette reine incomparable!... La douleur fait tomber ma main » sans force... (2) » Pierre Martyr, le secrétaire d'Isabelle, nous rappelle lui seul auprès d'elle, par son caractère et son

(1) « *Veruna señora que desde la cama mandava el mundo.* » SANDOVAL: *Histoire de l'emp. Carlos* V; t. 1er, p. 8. Ed. d'Anvers.

(2) *Pet. Martyr, opus epist.* 279.

talent, ce que furent plus tard, auprès de Charles-Quint, le majordome Quixada et le secrétaire latin Van Male

On aime à suivre encore la pensée de la reine catholique dans l'admirable testament qu'elle rédigea avant de mourir, testament sur lequel Charles-Quint calqua en partie le sien, et qu'il avait présent à l'esprit, sinon sous les yeux, quand il écrivit ses instructions à son fils. Isabelle commence par recommander qu'on lui fasse les funérailles les plus simples dans le monastère des Franciscains de Grenade, et qu'on donne aux pauvres la somme que coûteraient des obsèques plus pompeuses : « Mais si le roi, mon » seigneur, préfère un sépulcre dans un autre lieu, ma volonté » est que mon corps y soit transporté et déposé auprès du sien, » afin que l'amour dont nous avons joui en ce monde et dont, » avec la grâce de Dieu, nous pouvons espérer que nos âmes » jouiront dans le ciel, soit représenté par le rapprochement de » nos corps. » Entre autres legs pieux, elle dote des filles pauvres et consacre une somme considérable au rachat des captifs en Barbarie. En donnant de bons conseils à l'archiduc et à sa fille sur le gouvernement de leurs États et les droits constitutionnels de leurs peuples, elle leur recommande la même harmonie conjugale dont elle leur laisse l'exemple, les suppliant de témoigner à Ferdinand toute l'affection filiale et la déférence due à ses qualités éminentes; c'est d'ailleurs à celui-ci qu'elle décerne la régence en cas d'absence ou d'incapacité de l'infante, jusqu'à la majorité de Charles son petit-fils, prévoyance trop bien justifiée déjà. Elle avait été amie aussi tendre et sûre que bonne fille, bonne épouse et bonne mère : aussi n'oublie-t-elle aucun de ceux qui l'ont aimée d'amitié, entr'autres Beatriz de Bobadilla, marquise de Moya, sa compagne d'enfance et qui lui ferma les yeux (1); elle n'oublie aucun de ses serviteurs intimes, et enfin,

(1) Isabelle se lamentait devant Beatriz de Bobadilla et conjurait le ciel de la préserver du mariage dont son frère la menaçait : « Dieu ne le permettra pas, » s'écria Beatriz, « *ni moi !* » et, tirant un poignard caché dans son sein : « Je jure, » continua-t-elle, » de le plonger dans le cœur du Grand-Maître de Calatrava, dès qu'il paraîtra ici ! »

toujours indulgente pour le roi qu'elle n'avait jamais cessé de chérir du plus chaste amour : « Je supplie, dit-elle, le roi mon » seigneur, d'accepter tous mes joyaux ou ceux qu'il voudra » choisir, afin qu'en les voyant il puisse se rappeler l'affec- » tion si tendre que j'eus toujours pour lui pendant ma vie et » qu'il se dise que je l'attends dans un meilleur monde, souve- » nir qui peut l'encourager à vivre de plus en plus justement » et saintement dans celui-ci. » Par un codicille, Isabelle re- venait sur la préoccupation que lui causaient certaines lois et certaines réformes en matière de jurisprudence et d'impôts; elle recommandait à ses successeurs la situation des pauvres In- diens, ses nouveaux sujets, qu'elle les priait « de convertir, de civiliser, de traiter avec la plus grande douceur, en redressant les torts qu'ils pouvaient avoir souffert dans leurs propriétés et leurs personnes... » Certes, ce n'est pas elle qui les eût voués à l'esclavage.

On a dit qu'Isabelle avait voulu que Ferdinand jurât de lui être plus fidèle après sa mort que de son vivant, ou du moins, de ne pas épouser une seconde reine. Par la confiance que son testa- ment témoigne à son époux, elle semble supérieure à cette jalou- sie posthume, que Ferdinand ne respecta pas long-temps, du reste... Il est vrai que ce fut plutôt par rancune contre son gen- dre (1) que par une infidélité de cœur, quoiqu'on puisse hésiter dans l'appréciation de ses motifs en voyant un prince de son âge rechercher une jeune princesse de dix-huit ans, et un aussi sage politique faire un choix impopulaire à des conditions qui ris- quaient de démembrer au moins un des royaumes dont la réunion avait été le but de toute son ambition d'accord avec Isabelle. Remarquons encore que Ferdinand, dont on a voulu faire le prince modèle de Machiavel, a été accusé comme Maxi- milien son contemporain et plus tard son petit-fils, de viser à fonder la monarchie universelle. Par le fait, c'est encore un de

(1) « En vous laissant duper par la France, » lui écrivit-il, » vous m'avez poussé *malgré moi* à ce second mariage. »

ces souverains dont on a peut-être tour à tour trop vanté l'habileté et calomnié les sentiments : d'où tant de contradictions difficiles à concilier dans les portraits d'un prince — si rusé et quelquefois dupe du *bon* Louis XII lui-même — si sévère et d'une affabilité si ingénieuse que ceux qui traitaient avec lui redoutaient encore plus ce moyen de séduction que son génie. Certainement il perd une partie de son ascendant le jour où Isabelle n'est plus là pour le couronner du reflet de ses vertus; mais il reste encore assez remarquable par lui-même, le monarque qui, triomphant de la plupart des difficultés de sa position nouvelle, reconquiert en Espagne l'ascendant qui lui échappait, et, en Italie, se crée une popularité dont la mémoire lui survécut à Naples (1). Si sa clémence maintes fois éprouvée était chez lui un calcul de l'esprit plutôt qu'un instinct du cœur comme chez Isabelle, peut-on exiger davantage d'un roi? La vérité est qu'entre les souverains ses contemporains tout était ruse de guerre: quand on les voit, empereurs, papes et rois, se tromper et se trahir sans cesse, on est tenté de croire que les perfidies heureuses de Ferdinand ne faisaient que devancer celles qu'on méditait contre lui. Maximilien, le beau-père de sa fille et Philippe-le-Beau son gendre, sont les premiers à conspirer pour lui disputer les avantages que lui accordaient le testament d'Isabelle; le Pape, après avoir excommunié ses ennemis et l'avoir dispensé de tenir parole à ses alliés (2), n'hésite pas à lui donner l'exemple en le trahissant lui-même. Le *bon* Louis XII enfin, si empressé à lui accorder en mariage sa jeune nièce Germaine de Foix, cesse de protester contre l'extension de ses conquêtes le jour où il peut en demander sa part. Tout cela ne justifie pas la politique personnelle de Ferdinand-le-Catholique, mais excuse un peu son désir de se créer une nouvelle famille, sa défiance

(1) Pendant deux siècles, l'anniversaire de sa mort fut célébré comme un jour de deuil, à Naples.

(2) Quand il se retira de la ligue de Cambray : « c'est, » dit-il, « d'après l'approbation et le consentement du Saint-Père, » ce qui était littéralement vrai.

surtout à l'égard de ses proches, ses précautions contre ses alliés, et ses autres vices, plus ou moins avérés, mis en opposition avec les vertus de sa première femme dont le nom fut si glorieusement uni au sien pendant près de trente ans d'un règne qui en dura quarante-sept.

Quoiqu'il ne négligeât pas, en mourant, de fixer le douaire de Germaine de Foix, Ferdinand, par ses dernières dispositions, voulut que ses restes fussent réunis à ceux d'Isabelle, qui l'attendaient encore dans la chapelle de l'Alhambra. Plus tard, Charles-Quint leur fit ériger, dans la cathédrale de Grenade, un superbe mausolée, surmonté de leurs effigies, avec cette inscription :

MAHOMETICÆ SECTÆ PROSTRATORES
ET HERETICÆ PERVICACIÆ EXTINCTORES,
FERNANDUS ARAGONUM ET HELIZABETA CASTELLÆ,
VIR ET UXOR UNANIMES,
CATHOLICI APPELLATI
MARMOREO CLAUDUNTUR HOC TUMULO (1).

Charles-Quint, qu'on a accusé d'avoir plutôt pris pour modèle Ferdinand qu'Isabelle, n'avait pas été élevé, sous les auspices de son aïeul allemand, dans le respect de son aïeul espagnol, qu'on lui représentait comme l'usurpateur de ses prérogatives. Ferdinand n'avait jamais dissimulé sa préférence pour son second petit-fils, auquel il eût voulu confier la régence de ses propres royaumes, au mépris du droit d'aînesse, ou, dit-on encore, uniquement pour manifester sa haine de l'archiduc, devenu directement son compétiteur par la mort de Philippe-le-Beau, son père. On ajoutait enfin, non sans preuves, que si le roi, plus que sexagénaire, avait hâté sa fin, c'était pour avoir voulu se rajeunir par des philtres, et forcer la nature à lui donner un autre héritier que le fils de sa fille.

(1) « Sous ce tombeau de marbre, sont renfermés Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, surnommés les Rois Catholiques, mari et femme n'ayant qu'une âme, vainqueurs des sectateurs de Mahomet, destructeurs de l'opiniâtreté hérétique. »

Lorsque Ferdinand mourut, Philippe, son gendre, avait cessé de vivre dix ans auparavant. Charles-Quint, enfant, connut donc à peine son père, et entendit plus souvent parler de sa mort que de sa vie, dont aucun épisode ne pouvait faire sur le jeune prince une de ces impressions fortes et durables qui évoquent souvent l'image d'un père dans le cœur d'un fils. D'ailleurs, il n'y avait en lui rien qui rappelât Philippe; car les traits caractéristiques des races, au moral comme au physique, ne se transmettent pas toujours par une hérédité immédiate, la nature ayant aussi son caprice de substitution, qui semble exclure l'influence d'un individu intermédiaire, ou qui la reporte à une autre génération. *Felipe el Hermoso* justifiait son surnom par la régularité de son visage, un teint fleuri, de longs cheveux flottants et une taille élégante; mais Pierre Martyr le flatte comme s'il préparait son épitaphe, lorsqu'en déplorant sa mort prématurée, il ajoute à ces dons ceux d'une intelligence supérieure. S'il avait les grâces, la vivacité de la jeunesse et quelques-uns de ses bons sentiments, il en avait aussi tous les défauts, l'irréflexion, la légèreté, l'impatience, avec un amour du plaisir et une indolence plus espagnole qu'allemande, qui le livraient à l'ascendant de tout caractère mieux trempé que le sien. Tous ses actes, du jour où il fit éclater les prétentions d'un prince ambitieux, lui furent dictés par un favori, l'artificieux don Juan Manuel, qui, ayant été d'abord ambassadeur de Ferdinand, avait intérêt à brouiller ensemble le beau-père et le gendre. C'était don Manuel qui conduisait ses intrigues avec les cours étrangères et les nobles de Castille; c'était lui qui favorisait ses dissipations; c'était lui qui gouvernait; exemple qui ne fut point perdu pour l'instruction de Charles-Quint, lorsque, après avoir paru d'abord, lui aussi, comme son père, si peu porté à se donner la peine de gouverner, et si docile aux inspirations de ses ministres, il changea tout-à-coup de système, au risque de se faire accuser d'ingratitude, comme son aïeul, par ceux qui avaient entrepris de régner sous son nom. Fatalement pour Philippe et pour don Manuel lui-

même, ce favori avait donné une brillante fête, où le prince, après avoir copieusement banqueté, voulut faire une partie de paume pour aider à sa digestion. Dans l'animation du jeu, il se désaltéra avec un verre d'eau froide, qui lui occasionna un violent accès de fièvre. Les médecins espagnols, de tout temps grands partisans de la lancette, accusèrent de sa mort les médecins belges, auxquels il s'abandonna et qui négligèrent de le saigner (1).

Ici commencent ce désespoir et ce deuil prolongé de doña Juana, dont le récit même, le simple récit, ne pouvait qu'inspirer une pitié douloureuse aux plus indifférents de ses contemporains. Il est facile de deviner quel effet un pareil drame devait produire sur l'esprit du jeune prince, qui était le fils du prince mort et de sa veuve. La passion de Juana pour son époux vivant, avait été surexcitée par une jalousie que les torts de Philippe ne justifiaient malheureusement que trop. Cette passion et cette jalousie survécurent à celui qui en était l'objet. Déjà, au lit du malade, Juana ne voulait pas qu'il reçût d'autres soins que les siens. Quand il eut rendu le dernier soupir, elle parut frappée elle-même du coup mortel, muette et immobile, ne répondant plus à ceux qui lui parlaient, n'imposant silence que par un geste, et ne donnant signe de vie que lorsqu'elle se penchait vers Philippe, prenant l'attitude d'écouter, comme s'il allait sortir de ce sommeil dont le réveil n'arrive que dans un autre monde. Cet espoir fut la consolation de sa folie pendant de longues années en même temps qu'il en était le symptôme le plus caractéristique; car, par une contradiction bizarre, elle se décida à laisser embaumer au moins ce corps qu'elle ne voulait plus quitter, de peur que sur une autre qu'elle ne tombât le premier regard du ressuscité. Ce ne fut pas sans

(1) Ainsi mourut à Lyon, trente ans plus tard (1536), le prince François (Dauphin de François Ier), grand joueur aussi de paume, et qui, échauffé par le jeu, envoya un des pages lui chercher un vase d'eau fraîche au puits voisin. Mais on prétendit que son gentilhomme, Montecuculli, avait été payé par Charles-Quint pour verser du poison dans cette eau fatale.

peine qu'on obtint de Juana que Philippe serait ensuite déposé dans un cercueil. Mais elle s'imagina, probablement, que dans un cercueil dont elle aurait seule la clef, Philippe ne pourrait lui être enlevé. Enfin on parvint aussi à lui persuader qu'elle devait confier ce dépôt précieux aux caveaux de Grenade. Elle voulut alors l'y conduire elle-même. Après qu'elle eut vérifié le contenu du cercueil, de peur de supercherie, et qu'elle se fut assurée de la solidité de la serrure, on le plaça sur un char funèbre, attelé de quatre chevaux. Un long cortége de prêtres et de seigneurs se mit en marche de Burgos à Grenade, le soir du 20 décembre, car la reine ne voulait faire ce voyage que de nuit, en disant: « — Qu'une veuve qui avait » perdu le soleil de son âme, ne pouvait jamais plus se mon» trer à la lumière du jour. » On s'arrêtait donc, avant que le jour parût, dans une église ou dans un monastère sur la route, et le service des morts se célébrait de nouveau comme si Philippe venait de décéder. Pendant ces haltes, une garde de hallebardiers interdisait l'approche des femmes, de peur qu'une de celles qui avaient été préférées jadis à la reine, ne vînt encore lui disputer ce cœur qu'elle ne pouvait croire à jamais insensible. Un matin, au moment où elle avait franchi la grille d'une abbaye qui se trouvait marquée sur l'itinéraire, elle frémit d'horreur en reconnaissant que c'était un couvent de nonnes. Il fallut que la procession mortuaire se remît en marche immédiatement, et allât camper en plein air, malgré un vent violent qui éteignait les torches. Soupçonnant une trahison, Juana ne se rassura en partie qu'après avoir ouvert et refermé le cercueil pour vérifier si son trésor était intact.

Ce lugubre voyage ne s'accomplit pas ainsi jusqu'à Grenade, la reine refusant d'aller plus loin que Tordesillas, où elle eut une entrevue avec Ferdinand; il fut effrayé lui-même de l'aspect hagard de sa fille qu'il pouvait à peine reconnaître sous son costume en désordre. Juana, de son côté, à la vue de son père, éprouva une émotion qui l'arracha un moment à la monomanie de son désespoir. Elle consentit à fixer sa résí-

dence au château de Tordesillas, à condition, toutefois, que l'époux dont elle ne pouvait encore se séparer serait déposé dans un monastère contigu, parce que d'une de ses fenêtres elle pouvait y apercevoir son tombeau provisoire.

En 1518, lorsque Charles-Quint passa de Belgique en Espagne pour s'y faire reconnaître par les Cortès de ses royaumes péninsulaires, ce fut à Tordesillas qu'il alla visiter sa mère dont le nom figurait conjointement avec le sien dans les actes publics. C'était leur première entrevue depuis son enfance. La triste veuve de Philippe-le-Beau fut encore plus émue en revoyant le premier fils donné par elle à Philippe, qu'elle ne l'avait été en présence de son père, le roi catholique : quelques larmes, dont la source semblait être tarie depuis tant d'années, jaillirent soudain de ses yeux. Charles se précipita dans ses bras et resta, pleurant aussi, pendant près d'une demi-heure, sur ce cœur qui s'était cru inconsolable.

Quelques intervalles lucides dans la sombre existence de Jeanne d'Aragon, sans jamais faire espérer son complet rétablissement, faillirent, au contraire, l'exposer à de funestes complications. Il faudrait avoir soi-même subi l'éclipse de sa raison pour pouvoir dire si cette destinée de l'être affligé de démence n'est pas surtout affreuse lorsque, rendu à la conscience de soi-même par l'éclair fugitif qui disperse les fantômes de sa nuit morale, il peut apprécier sa dégradation habituelle dans le monde réel, son délaissement dans la solitude, ou la pitié humiliante dont il est l'objet. Telle fut la destinée de celle que l'histoire appelle *Joana la Loca*, « Jeanne la Folle. » A côté de ce malheur, un autre n'est guère moins digne de nous toucher, quelle que soit notre condition sociale : celui d'en voir frappé l'être que nos instincts les plus purs nous portent à chérir et à vénérer, que son état condamne à une réclusion nécessaire, que nous n'oserons plus visiter qu'à la dérobée, que nous n'approcherons plus qu'avec un vague effroi, et peut-être avec une honte sympathique. Tel fut le malheur de Charles-Quint pendant tout le demi-siècle que sa

mère passa dans cet état où l'on n'appartient ni à ce monde ni à l'autre, cause qui serait bien suffisante pour expliquer ses accès de mélancolie, et aussi son saint respect pour la fidélité conjugale (1).

(1) Lorsque Philippe-le-Beau mourut, sa veuve était enceinte de la princesse Catherine, qui naquit en 1507. Les enfants de Philippe et de Jeanne étaient :

1° Éléonore, deux fois reine, reine de Portugal et reine de France, née en 1498 ;
2° Charles-Quint, né en 1500 ;
3° Isabelle, reine de Danemarck, née en 1501 ;
4° Ferdinand Ier, empereur, né en 1503 ;
5° Marie, la reine de Hongrie et de Bohême, née en 1505 ;
6° Catherine, reine de Portugal, épouse de Jean III, née en 1507.

II

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE CHARLES-QUINT. — CHARLES-QUINT ROI CONSTITUTIONNEL.

Le 24 février 1500, la princesse Jeanne, déjà mère d'une fille, touchait au terme d'une seconde grossesse. Philippe-le-Beau donna un grand bal à la ville de Gand dans le palais nommé la Cour des Princes. Jeanne voulut absolument y assister, parée de ses plus beaux atours, pour ne pas perdre un moment de vue son époux et soupçonnant qu'une beauté flamande l'avait rendu infidèle (1). Au milieu de la nuit, se méprenant sur les premiers symptômes qu'elle ressentit, elle se dirigea vers un cabinet où ses dames inquiètes pénétrèrent en ne la voyant pas revenir au bout d'une demi-heure. Elles la trou-

(1) Nous voyons ici l'Infante Juana, parée de tous ses atours et assistant à un bal le neuvième mois de sa grossesse. Elle finit, à ce qu'il paraît, par mener une vie plus retirée, s'il faut en croire Vincent Quirini, accrédité auprès de Philippe-le-Beau, de 1505 à 1506, par la république de Venise : « Cette princesse, » dit-il, « tourmentait tant son mari, que le malheureux roi avait lieu d'en être peu satisfait. Elle ne parlait qu'à un petit nombre de personnes et n'en affectionnait aucune. Elle vivait toujours retirée dans sa chambre, où elle se consumait de jalousie ; elle aimait la solitude, fuyait les fêtes, les distractions et les plaisirs, et surtout elle ne voulait compagnie d'aucune dame, ni flamande, ni espagnole, ni vieille ni jeune, ni quelle qu'elle fût. »

vèrent saisie des douleurs de l'enfantement. Les secours arrivèrent à temps, et à trois heures et demie du matin, Jeanne donnait naissance au prince qui devait porter dans l'histoire le nom glorieux de Charles-Quint. Le petit cabinet, dont on devine l'usage primitif, fut depuis converti en boudoir de reine et embelli de bas-reliefs de sculpture représentant les grandes actions de l'Empereur. Ces bas-reliefs existaient encore en 1769 quand un incendie détruisit une partie du palais (1).

Lorsqu'on apprit à la reine Isabelle la naissance de son petit-fils et la date de l'heureux évènement, cette pieuse princesse fit la remarque que le 24 février était le jour consacré à la fête de saint Mathias, en rappelant dans les termes mêmes de l'Écriture, que saint Mathias était ce disciple du Sauveur dont le nom sortit le premier de l'urne, *cecidit sors super Mathiam*, quand les apôtres se réunirent pour remplacer Judas Iscariote parmi les douze. Plus tard, on fit de cette simple citation latine une prophétie de la reine à qui le ciel révélait ainsi que le nouveau-né serait élu à l'Empire d'Allemagne (2). Charles-Quint lui-même considéra toujours le 24 février comme un de

(1) Nous avons fait dernièrement un pèlerinage à Gand, pour recueillir tout ce qui pouvait y rappeler Charles-Quint. Il ne reste plus guère qu'une porte et une tourelle de ce château, qui comptait, dit-on, autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année. Après l'incendie de 1769, la chapelle, encore bien conservée, fut convertie en une filature. Le réduit où Charles-Quint avait vu le jour, servait de dépôt pour de vieux rouages. Toute cette partie de l'ancienne *Cour du Prince* est englobée dans la fabrique de MM. Coppens. (Voir le *Guide de Gand*, par M. Aug. Voisin, et une notice de M. A. Van Lakeren, insérée dans le *Messager des arts et des sciences historiques*, année 1841.)

(2) Mathias était un des soixante-douze disciples. Les apôtres, qui hésitaient entre lui et Joseph Barnabas, s'en remirent au sort pour désigner le plus digne d'entre eux : « *Sors cecidit super Mathiam ;* » la reine Isabelle citait naturellement ces mots latins, tant paraphrasés depuis, et qui constituent presque toute l'histoire du saint. L'aïeule de don Carlos ne songeait nullement à prédire qu'il serait un jour élu empereur, comme son patron Mathias avait été élu apôtre. L'évêque Sandoval, en rapportant la citation d'Isabelle, ajoute au moins qu'elle la fit « *con no so* » *que spiritu*, » — « je ne sais avec quelle inspiration. » Mais, M. Prescott, quoique ayant présent à l'esprit l'expression évangélique, semble accepter la prophétie à la lettre. (Voir l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle.* Tome III, p. 61 de la 10e édition américaine.)

ses jours heureux, grâce à la protection de l'apôtre de l'élection.

Le treizième jour après sa naissance, le 5 mars, eut lieu le baptême dans l'église de Saint-Jean, aujourd'hui l'église de Saint-Bavon. Le nom de Charles était donné à l'enfant en mémoire de son bisaïeul, Charles de Bourgogne. Ce baptême fut l'occasion de fêtes publiques dont la description détaillée nous a été transmise par les chroniqueurs. La cour, l'Église et le peuple rivalisèrent d'inventions ingénieuses et de magnificence pour manifester leur joie. On avait établi surtout une curieuse galerie en cordage qui allait de la tour de Saint-Nicolas jusqu'à la tour du Beffroi, espèce de pont-tube aérien où l'on se promenait la nuit aux flambeaux. Les bateliers de Gand se distinguèrent aussi par un vaisseau gigantesque décoré de tapisseries, avec des agrès tout dorés et sur lequel un orchestre faisait entendre de merveilleux concerts. Maximilien accordait à son petit-fils le titre de duc de Luxembourg, qu'avaient porté les empereurs Sigismond, Charles IV, Venceslas et autres Césars d'Allemagne. De ce titre, on tira encore des augures pour la grandeur future du nouveau-né qui recevait aussi l'ordre de la Toison-d'Or. Les riches cadeaux lui vinrent de tous les côtés : entre autres un casque d'or et d'argent surmonté d'un phénix d'or, offert par le prince Charles de Croï, un de ses parrains; une épée offerte par le marquis de Berg, prince de Vargas, second parrain; et deux bassins d'or remplis de pierres précieuses, donnés l'un, par Marguerite d'York, l'autre par Marguerite d'Autriche, ses deux marraines. La ville de Gand avait fait faire pour le prince né dans ses murs un petit navire d'argent massif pesant cinquante livres, et les prélats de Flandres lui firent hommage d'un beau volume de l'Ancien et du Nouveau-Testament avec ces mots gravés sur la reliure : « *Scrutamini scripturas :* » « Lisez et relisez ce livre. »

Selon l'usage du temps, l'année même de sa naissance, le petit prince était fiancé, par son grand-père Maximilien, avec *Madame* Claude, fille de Louis XII, projet d'union que l'année d'après

Philippe, son père, stipula de nouveau en traversant la France. Sous les auspices et la direction de l'Empereur, deux femmes supérieures, sa tante Marguerite d'Autriche et Marguerite d'York, l'une, veuve de l'infant don Juan, l'autre, sœur d'Edouard IV, surveillèrent sa première éducation. Lorsqu'il eut sept ans, Marguerite d'Autriche, devenue régente des Pays-Bas, lui choisit pour précepteur Adrien Florent ou Floricson, d'Utrecht, doyen de l'Université de Louvain, et pour gouverneur, Guillaume de Croï, marquis de Chièvres, toujours avec l'approbation de Maximilien qui, à la mort de Philippe-le-Beau, avait réclamé la curatelle de son petit-fils (1).

Ces deux instituteurs, l'un de la classe bourgeoise, l'autre d'une des grandes familles de la Flandre, dirigèrent concurremment l'esprit et le cœur du jeune prince ; Adrien, naturellement plus porté vers les sciences et les lettres classiques, Chièvres, vers les études de la noblesse et des princes, tous les deux hommes graves, d'ailleurs, le gentilhomme presque aussi pieux que le théologien. Naturellement aussi leur élève montra plus de goût pour les exercices chevaleresques, pour les armes, l'équitation et la chasse, que pour les langues mortes et surtout le latin, qu'il se repentit plus tard d'avoir négligé : mais il aimait l'histoire, les mathématiques, les beaux-arts, etc.; quant aux langues vivantes, qu'on apprend en les parlant encore mieux que par les livres, il sut de bonne heure le français et le flamand d'abord, plus tard et un peu moins bien, l'espagnol, l'allemand et l'italien, etc., etc., pouvant s'appliquer à lui-même un de ses axiomes familiers, quand il disait qu'on est autant de fois homme qu'on sait de langues différentes. On a eu tort de prétendre que Charles-Quint n'eut pas d'enfance parce qu'il fut un enfant sérieux, réfléchi, docile à ses

(1) Quirini, parlant des enfants laissés par Philippe-le-Beau, dit : « Le premier est le prince Carlos, âgé de six à sept ans, assez beau et bien fait. Il montre dans tous ses actes d'être assez vif, ardent et fier ; assez semblable au vieux duc Charles de Bourgogne.... La résidence du duc Carlos est à Malines, en Brabant, et si bien gardée du peuple, que ces gens se feraient plutôt mettre en pièces que de le laisser partir du pays. »

maîtres, à ses gouverneurs, à ses tantes, ne se hâtant pas de parler avant de savoir et réservant son opinion avec une prudence ou une timidité capables de tromper ceux qui confondent la pétulance et la présomption du premier âge avec la précocité de l'intelligence. Sous cette apparence qui n'avait rien de brillant, beaucoup ne le devinaient pas : quelques observateurs plus sagaces le jugèrent bientôt mieux par certains traits qui décelaient sa sensibilité et son esprit. Parmi les jeunes seigneurs admis à la fréquentation du royal élève d'Adrien et de Chièvres, les préférences de Charles prouvèrent qu'il distinguait ceux qui méritaient réellement son amitié. Quelques-uns demeurèrent ses amis toute leur vie. Sa partialité pour les Flamands, qu'on lui reprocha tant en Espagne, s'explique par ses sympathies de jeunesse. Il est une anecdote qui répond à ces historiens qui refusent au jeune prince comme à l'Empereur, le *cœur* de sa grand'-mère Isabelle. Charles chassait un jour avec un de ces jeunes gentilshommes belges, appelé M. de Bossu, lorsque celui-ci, emporté par son ardeur, s'approcha de trop près d'un cerf aux abois qui le blessa d'un coup d'andouiller : on croyait alors, et cette croyance subsiste encore en plus d'un pays, qu'une semblable blessure laissait dans le sang un poison mortel. Pendant que les autres chasseurs déploraient le sort du blessé, Charles se penche sur lui et applique ses lèvres sur la plaie au risque de s'empoisonner lui-même pour sauver son ami. Cet acte de dévouement ne fut jamais oublié par M. de Bossu. Ce seigneur, par la suite, attaché à la maison impériale avec les fonctions de grand-sommelier de corps et puis de grand-écuyer, servit Charles-Quint dans plusieurs ambassades, et eut la douleur de survivre à l'Empereur qui ne cessa de voir en lui son ami d'enfance. Le poète Schiller a immortalisé l'amitié de Charles et de M. de Bossu, dont il s'est inspiré pour peindre celle de don Carlos et du marquis de Posa (1).

Jusqu'en 1516, époque de la mort du roi Ferdinand, Charles,

(1) — « Ay determiné vous en escrire et vous envoyer le sieur de Boussu, mon » grant somelier de corps, présent porteur, pour vous en prier de ma part, auquel

ayant ses deux grands-pères au-dessus de lui, n'avait aucune initiative à réclamer dans l'administration des États qui étaient gouvernés en son nom. A la mort de Ferdinand, il ne se montra nullement impatient de sortir de tutelle et d'aller recevoir en Espagne la couronne qui attendait son front de seize ans. Ximenès put *régner* toute une année encore, ce qu'on pourrait remarquer avant de répéter que le jeune roi eut l'ingratitude de dépouiller immédiatement ce grand ministre des pouvoirs de la régence. Charles envoya, il est vrai, en Espagne, son précepteur Adrien qu'il adjoignait au cardinal, puis M. de Lachaulx et le Hollandais Amerstoff, que Ximenès reçut avec la déférence contrainte d'un vieillard qui craint que son autorité ne lui échappe. Mais le cardinal, secondé par la nationalité défiante des seigneurs espagnols, continua d'exercer seul tous les pouvoirs. Il avait été, du reste, ministre aussi jaloux du feu roi Ferdinand que du jeune roi don Carlos, et, certes, il méritait tous les égards de ses souverains, ce moine ministre qui, tandis que Ferdinand et Gonsalve triomphaient de la politique et des armes de la France à Naples et en Navarre, avait consolidé l'ascendant monarchique en Espagne et conquis Oran sur les Maures. Mais évidemment, lorsque Charles-Quint, un an plus tard, lui conseilla le repos, Ximenès en avait besoin, et il y aurait peut-être contradiction à faire mourir d'un dépit d'ambitieux, à plus de quatre-vingts ans, celui qui est proclamé un saint. Au reste, tous les premiers actes de Charles à son arrivée en Espagne, en 1517, lui étaient encore dictés par ses gouverneurs flamands : il avait pris pour devise *Nondùm* : « Pas encore, » et cette devise modeste, inscrite sur un écu blanc et poli qui avait frappé l'attention de tous les seigneurs espagnols au tournois donné à Bruxelles avant son départ, ces seigneurs la remarquèrent encore aux joûtes qui, quelques

» vous prie croire comme moy mesme, etc. » Lettre de l'Empereur à sa sœur la reine de Hongrie, à la date du 3 janvier 1531. — LANZ, T. 1er, p. 417.

M. de Bossu, ou Boussu-Longueval, fut ambassadeur de Charles-Quint à la cour de François Ier, etc. C'est lui qui joue un si étrange rôle dans le *Luther* du poète allemand Werner. (*Voir plus loin.*)

mois après, se renouvelèrent à Valladolid. Dans ces fêtes, où brillèrent les sires de Croï, de Beaurain, de Zanzille, de Frennes, etc., chevaliers belges, les comtes de Haro, d'Aramonte, d'Aguilar, de Mendoze, etc., chevaliers espagnols, Charles-Quint, armé de pied en cap, voulut entrer lui-même en lice, rompit trois lances sur quatre contre son écuyer, le comte de Lannoy, et, âgé à peine de dix-sept ans, il fit admirer son adresse sinon sa force. « Les panaches volaient en l'air, » dit Pierre Martyr, les armures tombaient en éclats, le sang » des cavaliers et des chevaux ruisselait. Jésus ! Jésus ! criaient » les spectateurs, les dames pleuraient de pitié. » Ces jours-là, c'était surtout M. de Chièvres qui se montrait fier de son élève, espérant bien qu'il serait long-temps encore fidèle à la devise latine, qui ne charmait pas moins le savant précepteur qu'un chapeau de cardinal allait bientôt classer parmi les candidats à la papauté.

Charles eut à régler, d'abord, une affaire délicate. On avait fait un parti à son frère Fernando. Entouré de flatteurs et de conseillers intéressés à lui persuader qu'il pouvait lutter au moins de popularité avec son aîné, l'infant fut invité à changer toute sa maison. Ferdinand pleura, bouda ; mais il finit par entendre raison et il se rallia sincèrement à Charles qui fut réellement pour lui un bon frère.

Quand il eut enlevé ce chef, ou plutôt ce drapeau, à ceux qui méditaient de le lui opposer, Charles se présenta devant les Cortès de ses royaumes, comme était obligé de le faire tout roi de Castille et d'Aragon en montant sur le trône, pour obtenir légalement la levée régulière des impôts, outre le don de joyeux avènement. Les Cortès de Castille, profitant de la circonstance, voulurent faire leurs conditions, et rédigèrent une longue remontrance formulée en quatre-vingt-huit questions, sur lesquelles il fallait répondre catégoriquement. En 1517, Charles, âgé de dix-sept ans (ayant tout juste l'âge de son siècle), se trouvait en présence de la représentation nationale à peu près dans la même situation que Charles Ier d'Angleterre, en 1640, devant son

Parlement, et Louis XVI, en 1789, devant l'assemblée des notables. N'ayant autour de lui que des ministres impopulaires, odieux même comme étrangers, il eut à combattre et les prétentions de la noblesse et celles des députés des villes, à la tête desquels se manifesta un orateur démocratique, le docteur Zumel, représentant de Burgos, qui, fort du droit qu'il défendait, plus fort encore de son éloquence, devint le chef d'une opposition avec laquelle le roi et ses ministres durent compter. Zumel résista à tout : aux séductions et aux menaces. Il fallut transiger pour différer une guerre civile qui eût été plus dangereuse alors que deux ans plus tard. En 1517, on peut dire que tout se termina dans le cercle du système parlementaire, le prince faisant une concession pour en obtenir une, mais surtout éludant les points difficiles par ces promesses verbales qui n'enchaînent jamais d'une manière absolue, quand on a, comme Charles-Quint, la précaution de faire presque toutes les siennes en disant qu'on avisera et consultera le bien général. Il fut très heureux que les Cortès de Castille n'eussent pas formulé en charte leurs demandes de garanties pour l'avenir et le redressement de leurs griefs pour le passé ; mais cette assemblée, selon son usage, s'immisça dans une foule de détails qui détournaient l'attention de ces grands principes sur lesquels s'échafaude une révolution. Non-seulement Charles défendit assez bien ses prérogatives, mais encore il obtint le vote d'un subside de 200 millions de maravédis, comme don de joyeux avènement.

Les Cortès d'Aragon ne furent pas si généreuses, mais elles firent moins d'opposition, quoique Charles reconnût que la Constitution aragonaise, presque républicaine, limitait encore plus que celle de Castille les priviléges de la royauté. Au bout de huit mois de discussion en Aragon, il transigea encore, non sans réfléchir, sans doute, à la difficulté qu'il aurait à gouverner ses royaumes avec tant de prétentions, les unes nobiliaires, les autres démocratiques, et desquelles pouvait sortir si facilement un conflit entre les deux pouvoirs. Les Cortès de Catalogne

disputèrent également sur leurs droits et sur les subsides.

En 1519, Charles était encore à Barcelonne, achevant son éducation constitutionnelle devant une troisième assemblée, lorsqu'un nouvel horizon s'ouvrit devant lui.

Ce fut en se rendant de Saragosse à Barcelonne qu'il reçut la nouvelle de la mort de son aïeul, l'empereur Maximilien, qui, depuis quelque temps, cherchait à le faire nommer roi des Romains, ce qui eût assuré sa nomination à l'Empire. Profitant de ce prélude de candidature qui avait dû lui préparer la voie, Charles n'hésita donc pas à se mettre sur les rangs; ses conseillers flamands ne l'en dissuadèrent pas, espérant bien gouverner un jeune empereur aussi facilement qu'un jeune roi d'Espagne. Ministres d'un empereur, ils entrevoyaient pour eux un surcroît de puissance capable d'en imposer à ces assemblées délibérantes qui embarrassent plus un ministre qu'un souverain. Certains du succès, ils ne traitaient déjà plus les royaumes de la Péninsule que comme des provinces de l'Empire, bonnes à exploiter pour leur fortune particulière, ainsi que faisaient les Espagnols des Indes. Aussi appelaient-ils quelquefois, entre eux, les Espagnols *leurs Indiens*. Les Cortès de Castille avaient réclamé contre la promotion d'un neveu de Chièvres à l'archevêché de Tolède, demandant qu'au moins le jeune prélat fût soumis à la loi de la résidence, au lieu de dépenser en Flandres les immenses revenus de son siége. Cette assemblée avait insisté pour que les emplois de la cour et de l'administration ne fussent pas exclusivement livrés aux étrangers. Charles s'y était engagé, et, en effet, il avait non-seulement appelé dans son conseil trois grands du royaume, mais encore réservé à des Castillans la plupart des emplois vacants; malheureusement il ignorait que ces emplois étaient un objet de trafic et que le prix de la faveur passait en Flandres, si bien que les belles pièces d'or à deux têtes (la tête de Ferdinand et celle d'Isabelle) devenaient d'une rareté proverbiale en Espagne. Chaque fois qu'un Espagnol

en apercevait une, il la saluait et lui adressait ces deux vers :

Salve os Dios, ducado de a dos
Que Monsieur de Xevres no topó con vos (1).

M de Chièvres, meilleur gouverneur que ministre, et qu'on surnommait *la Chèvre* ou *le Bouc*, donnait l'exemple de cette rapacité, qui ne fit que s'accroître quand il se vit le ministre d'un futur César. L'ancien secrétaire d'Isabelle écrivait à Marliano, évêque de Tuy : « Jusqu'aux cieux s'élèvent des voix qui disent » que le Bouc (*il Capro*) pousse le roi, afin de pouvoir détruire » cette vigne après l'avoir vendangée..... Personne n'accuse » le roi..... Que pourrait faire un jeune homme sans barbe » sous la tutelle de pareils tuteurs et maîtres ? etc. (2). »

Tous les sujets du *jeune homme sans barbe* ne le jugèrent pas avec la bienveillante loyauté de Pierre Martyr, et quelques-unes de ces voix qui s'élevaient au ciel contre Chièvres et les Flamands, accusaient Charles-Quint, non-seulement d'être incapable, mais encore antipathique à l'Espagne, et de n'aspirer à l'Empire que parce qu'il dédaignait, comme au-dessous de lui, les royaumes que les Rois Catholiques avaient conquis glorieusement sur les Maures. Si les exactions, les simonies, le trafic des places et le détournement des impôts appauvrissaient de plus en plus les Espagnes, c'était, répétait-on, parce que les derniers ducats à deux têtes se dirigeaient du côté de l'Allemagne pour y gagner les électeurs. Quand la candidature de Charles eut réussi, au lieu de s'honorer d'avoir pour roi un Empereur, les Cortès, convoquées de nouveau pour voter un *don gratuit*, proposèrent des remontrances qui tendaient à forcer leur prince à choisir entre l'héritage de Ferdinand et celui de Maximilien.

Les esprits s'exaltèrent tellement, que cette fois la lutte entre les représentants de la nation et le roi s'écarta tout d'abord des

(1) « Que Dieu soit avec toi, Ducat à deux têtes, puisque Monsieur de Chièvres ne t'a pas rencontré. »

(2) *Petri Martyri Epistolæ.*

formes parlementaires de sa première phase. Charles, élu empereur, se vit menacé d'être retenu comme prisonnier par ses sujets d'Espagne. Son jeune sang s'indigna d'abord ; mais Chièvres et les Flamands, craignant pour leur personne ou pour leur butin, exagérèrent le danger que courait leur monarque, afin de l'entraîner avec eux. Ce fut littéralement en fugitif que l'Empereur s'embarqua à la Corogne pour aller ceindre la couronne de Charlemagne. En partant, il nomma pour régent son honnête mais faible précepteur, moins impopulaire que son gouverneur M. de Chièvres, et récemment décoré de la dignité de cardinal.

Le départ de Charles fut le signal d'une insurrection qui mérite un intérêt égal, certainement, à celui qui s'attache aux grandes révolutions politiques de l'Angleterre et de la France ; mais le dénouement, tout favorable à la cause du pouvoir monarchique, réduit naturellement beaucoup l'importance des héros populaires qui combattirent pour les antiques franchises des communes de Castille. Grâce à ces franchises, qui remontaient aux siècles des rois goths, sinon jusqu'aux Romains, l'Espagne avait donné à l'Europe du moyen-âge l'exemple d'une souveraineté nationale bien autrement libérale que le système constitutionnel fondé sur la Grande Charte anglaise. La lutte armée de la liberté contre la monarchie fut fatale à la nation et à ses héros politiques. La noblesse castillane se divisa et finit par étouffer le mouvement au lieu de le dominer. Les gentilshommes restés fidèles à la cause des communes purent se dire trahis avant d'être vaincus. Il ne manque, certes, que le succès au plus pur des champions de la liberté moderne, don Juan de Padilla, et à la plus admirable des héroïnes, Maria Pacheco, sa femme, pour avoir, dans le panthéon de l'histoire, un piédestal aussi élevé que celui des révolutionnaires qui ont fondé une monarchie constitutionnelle ou une république démocratique dans les deux mondes.

Dans cet épisode de son règne, Charles-Quint est absent jusqu'au jour où il reparaît pour triompher à la fois des vain-

queurs et des vaincus. Nous ne croyons pas le moment venu de raconter une guerre civile où toutes nos sympathies seraient peut-être pour ceux qui, à nos yeux, méritaient un meilleur sort — sans que nous voulions, toutefois, nous associer aux malédictions d'un historien espagnol, notre contemporain, plutôt dictée par les opinions du libéralisme moderne que par celles des martyrs de Tolède (1).

En renonçant à retracer ici la lutte des communes contre Charles-Quint, nous ne pouvons dire comment l'Empereur profita de leur défaite pour réduire tout à la fois les prétentions de la Grandesse et celles des villes. Les Cortès convoquées sous son règne conservèrent le droit de remontrance, mais à la condition de n'en faire usage qu'après l'impôt voté. Charles dédommagea très adroitement les députés individuellement de ce qu'il enlevait à l'Assemblée. La députation ouvrait la porte de la faveur et donnait assez d'avantages pour qu'on cite un député qui, en 1534, acheta sa nomination 14,000 ducats.

(1) *Historia del levantamiento de las comunidades de Castilla*, por don Antonio Ferrer del Rio. 1 vol. Madrid, 1850.

III

CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier. — L'ÉLECTION A L'EMPIRE. — WOLSEY.

La mort de Maximilien vint surprendre l'Allemagne au milieu des agitations d'une crise intérieure, en même temps que, sur sa frontière, un péril plus imminent chaque jour menaçait en elle la Chrétienté tout entière. Ce grand corps fractionné en tant d'États ayant chacun sa constitution propre et dont les plus voisins se jalousaient le plus entre eux, allait se diviser plus profondément encore par les dissidences religieuses au moment où son unité nationale lui eût été si nécessaire pour résister à l'invasion musulmane. Il y avait autre chose que la réforme de l'Église dans le protestantisme de Luther : — il y avait le germe de ces doctrines anti-sociales qui, effrayant Luther lui-même, provoquèrent ses anathèmes quand elles se manifestèrent sous la bannière des anabaptistes de Munster. Ce n'était pas une guerre de souverain à souverain, d'empire à empire, que la guerre avec les Turcs : — Selim Ier, avec ses formidables armées de terre et sa flotte de deux cents voiles, s'avançait pour conquérir ou pour détruire. Maximilien n'avait-il donc été qu'un rêveur quand il tentait de ressusciter l'esprit des croisades contre un pareil ennemi? Quoique l'Allemagne eût refusé de s'associer à la hardiesse de ses desseins, traités de rêves chimériques, un dernier intérêt, commun à tous ses peuples et à tous ses princes, lui démon-

trait du moins la nécessité d'élire pour successeur de Maximilien un César qui, au même dévouement pour la cause chrétienne, joindrait une prépondérance politique capable de relever la dignité impériale, dont, en ce moment suprême, l'instinct populaire déplorait l'abaissement et la dépendance. La candidature du roi de France était donc la première indiquée. François, qui possédait la plus belle des couronnes de l'Europe, en avait augmenté encore le lustre par ses victoires récentes. Démentant les craintes exprimées sur lui par Louis XII (1), il avait réparé les défaites et les fautes de ce monarque, franchi les Alpes en précurseur de Napoléon, vaincu les Suisses dans une bataille de géants, et mérité enfin l'honneur d'être armé chevalier de la main de Bayard. Henri VIII d'Angleterre, après avoir espéré un moment qu'il pourrait lui disputer l'Empire, y renonça bientôt en dissimulant de son mieux sa vanité déçue. Le seul compétiteur à redouter pour le roi de France était le roi des Espagnes, héritier direct de la dynastie autrichienne, possesseur d'États non moins importants que la France, et à qui le monde découvert par Colomb promettait une source de fabuleux trésors. Mais la comparaison personnelle des deux princes était tellement à l'avantage de François, que celui-ci pouvait, sans trop d'injustice, représenter Charles comme un adolescent encore sous la tutelle de ses gouverneurs, d'une aptitude douteuse, recherchant son alliance comme une protection, et qui, n'ayant encore combattu que dans les tournois, se déclarait l'humble admirateur du héros de Marignan (2). Jouant le galant généreux, François affectait de répéter : « — Mon cousin de Castille et moi nous nous » disputons les faveurs de la même belle; quel que soit celui » qu'elle préférera, l'autre doit s'y résigner et ne pas garder » rancune à son rival plus heureux. » — Beau vainqueur en guerre comme en amour, François voyait ce jeune rival avec le

(1) « Ce gros garçon gâtera tout, » avait dit Louis XII de son successeur.

(2) LANZ. *Correspondenz des Kaisers*, tome 1er, page 49. Lettre où Charles complimente Madame Louise de Savoie de la victoire de Marignan.

sentiment qu'inspire à un roué de vingt-cinq ans l'écolier ou le page qui courtise la même dame que lui.

Quant à Charles, sans aller aussi loin que ceux qui ont prétendu que, lent à se développer physiquement, il ne révéla son génie et son activité qu'en 1529, on pourrait s'étonner qu'en 1518 il osât courir les chances d'une lutte si inégale, — si sa candidature n'eût fait partie de l'héritage du César son aïeul. Maximilien, pendant les deux dernières années de sa vie, l'avait préparée, en effet, avec un zèle et des dépenses qui devaient en assurer le succès. Charles, naturellement, croyait pouvoir, en son nom, réclamer de la majorité électorale un suffrage promis et même payé d'avance. Une fois entré dans la lutte, soit par l'initiative de son ambition, soit qu'il ne fît encore rien que par ses ministres, il ne recula plus et il alla jusqu'au bout avec la résolution opiniâtre de son caractère, alors même que ses agents, perdant courage, proposaient de lui substituer son frère. Non-seulement il accepta toutes les exigences vénales des électeurs comme faisait François lui-même, mais il n'épargna rien pour attirer à lui tous les personnages qui concouraient indirectement à l'élection, n'importe par quel crédit, n'importe par quelles influences (1).

Les électeurs, au nombre de sept, avaient, certes, comme tous les princes allemands, le sentiment de la nécessité des temps. Ils étaient même les plus intéressés de tous à la conservation et à la défense de cet Empire dont ils possédaient le plus précieux privilége. Si la sécurité qui manquait à l'Allemagne n'était pas rétablie par le nouvel élu, leur vénalité eût fait le plus faux des calculs. Aussi, en vendant leur vote tantôt à François et tantôt à Charles, ils croyaient encore remplir leur devoir envers la patrie germanique, puisqu'ils n'admettaient à cette enchère secrète que deux candidats également dignes de la cou-

(1) Un agent électoral était attaché à chaque électeur, etc. Le collége se composait des trois électeurs ecclésiastiques (les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne), du duc de Saxe, du comte palatin du Rhin, du margrave de Brandebourg et du roi de Bohême (Louis, encore mineur en 1519.)

ronne. En se faisant garantir des pensions et des dots matrimoniales, ne stipulaient-ils pas aussi que le futur César se dévouerait à préserver au-dedans la pureté de la foi et à repousser au dehors les Infidèles? Bref, ils agissaient comme ont agi depuis, comme agissent toujours les colléges électoraux dans tout pays où c'est de l'urne d'un scrutin que sortent soit un monarque électif, soit une délégation collective de la souveraineté populaire. Mais, ce qui n'arrive pas toujours ni partout, ces mêmes électeurs si cupides, lorsqu'ils virent approcher le jour solennel et l'épreuve décisive, — comme s'ils retrouvaient soudain une conscience scrupuleuse, — comme s'ils avaient peur de commettre un sacrilége en jurant qu'ils avaient les mains pures, — exigèrent que les deux candidats les déliassent formellement de tout engagement pris envers eux avant le vote. Ainsi redevenus libres, ils procédèrent à la discussion franche des titres de François et de Charles; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, — quoique nous ne sachions pas qu'on en ait fait encore l'observation, — contrairement à ce qui arrive plus ordinairement, le seul honnête prince du collége, le seul, du moins, qui était resté à l'écart de toute intrigue, fut celui qui domina la majorité. Ce dénouement absout-il ces prélats et ces princes, devenus électeurs sincères à la dernière heure? Non, certes; mais il restitue à l'élection une partie de sa valeur morale, et, légitimant le choix du candidat préféré, permet à l'histoire de dire que ce choix fut l'expression de l'opinion la plus populaire.

Il n'eût donc pas suffi à Charles de gagner individuellement les archevêques de Mayence et de Cologne, l'électeur palatin Louis de Bavière et le marquis de Brandebourg, ni de détacher les Suisses et le Pape du parti de François Ier, ni de prendre à sa solde Franz de Sickengen, ce chef fameux qui avait le crédit que donne une armée de 15,000 condottieri également prêts à la guerre civile et à la guerre étrangère; il fallait encore que, dans le collége et en dehors du collége, on pût avoir foi à son manifeste de candidat où il disait, rappelant les actes de ses deux

aïeux et surtout Ferdinand-le-Catholique : « — Il n'y a rien » de si notoire ni plus vray que si Dieu nous fesoit ceste grâce » de parvenir à la dignité et majesté impérialle, nous pourrions » tant plus aisément exécuter le bon vouloir en quoi nous » sommes ; car ce que nostre dict grand-père, roi d'Aragon, a » faict en plusieurs années contre les Infidèles, — par l'ayde » et puissance de cette nation germanique, *nous ferions un* » *gros exploict sur les dicts Infidèles en brieff tems*, avec l'ayde » des subjects des royaulmes et aultres pays que possédons à » présent. Car nostre vraye intention et vouloir est de nourrir » et mestre paix par toute la Chrestienté, et de dresser totale- » ment nostre force et puissance à la deffension, conservation » et augmentation de nostre foy (1). »

A l'appui de cette promesse de faire un *gros exploict* sur les Infidèles, l'électeur de Mayence, l'avocat de Charles dans le collége, déclare qu'on peut bien croire un prince qui, deux fois l'ennemi des Turcs comme Espagnol et comme Autrichien, avait à défendre contre eux ses domaines en Espagne et son archiduché d'Autriche en Allemagne.

Les ambassadeurs et les agents de Charles n'avaient cessé de paraphraser la même déclaration depuis cinq mois. C'était tellement la question prédominante, c'était si bien l'intérêt à la fois politique, religieux et militaire des Allemands, que François Ier, lui aussi, le futur allié de Solyman, se proclamant le vrai champion de la Chrétienté contre l'Islamisme, promettait de commencer son règne impérial par une guerre sainte. En aspirant à l'Empire, il n'avait d'autre but, répétait-il, que de réunir les forces de la France et de l'Allemagne pour combattre le sultan. L'électeur de Trèves était son avocat dans le collége : quel fut son grand argument lorsqu'il répondit à l'électeur de Mayence ? « — C'est parce que nous devons dans cette élection » consulter non-seulement les intérêts de l'Allemagne, mais

(1) Voir le reste de ce document dans les papiers du cardinal de Granvelle. — CHARRIÈRE : *Négociations de la France dans le Levant.* — LE GLAY : *Négociations entre la France et l'Autriche*, etc., etc.

» encore ceux de toute la Chrétienté, qu'il faut nous munir d'un » défenseur contre les Turcs. Après avoir soumis l'Asie, il n'est » pas douteux qu'ils ne portent de nouveau la guerre en Eu- » rope. Ils envahiront la Hongrie et l'Italie. En pareil danger, » quoi de plus désirable que d'avoir un Empereur qui réunira » sous ses drapeaux les armées de l'Allemagne et celles de la » France »

Mais comme l'archevêque de Trèves exaltait les qualités personnelles de François Ier et ses récentes prouesses comparées à la jeunesse inexpérimentée de son compétiteur imberbe, les partisans de Charles trouvaient dans cette même comparaison un autre argument en faveur de leur candidat, en vantant sa vertueuse adolescence, sa piété, sa pudeur, argument précieux à recueillir parce que nous aurons à le rappeler ailleurs (1). A peu près dans les mêmes termes qu'eux, l'archevêque de Mayence, l'avocat de Charles dans le collége, aux faits et gestes du beau vainqueur de Marignan, opposa cette timidité pudique et cette continence qui faisaient probablement sourire son galant compétiteur: « — C'est un grand mérite dans ce jeune » prince et l'indice de plusieurs autres vertus, qu'il aime la » chasteté et qu'il ne se livre à aucune passion impudique. » C'est pourquoi on doit croire qu'il sera le gardien de la re- » ligion, de la justice et des bonnes mœurs. D'un semblable » naturel on ne peut rien craindre de tyrannique. » Ainsi s'exprime l'électeur Albert, comme s'il s'agissait d'élire un évêque plutôt qu'un César (2). On pense bien qu'il faisait valoir, d'ailleurs, en faveur de Charles, la recommandation de son aïeul

(1) « Quod naturâ ab obscœnis libidinibus abhorret. » SABINUS. *Electio*, etc.

(2) « Magna laus in juvene et hæc est, et signum multarum aliarum virtutum, quod pudicitiam amat, quod nullis libidinibus obnoxius est. Quare religionis, justiciæ et pudicitiæ custodem fore credibile est. In tali naturâ nihil tyrannicum exoreri potest. IBID.

L'argument de l'archevêque de Mayence rappelle l'éloge que Jean-Jacques Rousseau fait de l'innocence et de la candeur de son *Emile* : — « Oui, je le soutiens, » et je ne crains pas d'être démenti par l'expérience : un enfant qui n'est pas mal » né et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus géné- » reux, le plus aimant et le plus aimable des hommes. » *Emile*, liv. IV.

Maximilien, son origine germanique, les vertus héréditaires de sa race et la preuve de capacité qu'il avait donnée en apaisant la sédition dans ses royaumes d'Espagne.

La cause de François et celle de Charles furent donc également bien défendues. Cependant, tout en plaidant, l'un pour le prince espagnol, l'autre pour le prince français, ni l'électeur de Mayence, ni l'électeur de Trèves ne dissimulèrent qu'il serait plus digne de l'honneur allemand de choisir un prince allemand. En vain Charles se prévalait de son titre d'archiduc impérial (1); en vain François Ier rappelait qu'il possédait dans ses États « cet ancien royaume d'Arles, antique siége de l'Empire (2), » les électeurs, oubliant l'argent touché et les pensions promises, se rallièrent à ce sentiment de la nationalité germanique : ils offrirent, d'un commun accord, la couronne de Charlemagne et d'Othon à l'un d'entre eux, Frédéric, l'électeur de Saxe. Ce fut ce prince, surnommé le Sage, qui fit à la fois acte de désintéressement et d'impartialité par son refus. Ce fut lui qui rallia l'unanimité des suffrages en faveur de Charles, les électeurs se réservant, toutefois, d'imposer à l'élu l'engagement de maintenir les constitutions de l'Empire, de n'appeler aucun étranger aux grandes charges, de respecter, en un mot, toutes les clauses de la Bulle d'or. Les ambassadeurs de Charles ayant signé en son nom ces capitulations, l'élection fut annoncée solennellement au peuple, et Frédéric, frère de l'électeur palatin, partit pour aller en porter la nouvelle en Espagne. Cette mission souriait à ce prince, dévoué personnellement au nouveau César, dont il avait aimé la sœur Éléonore. Le chancelier Mercurin Gatinara répondit à l'ambassade par un discours disert, dans lequel son jeune maître était assimilé à Salomon, demandant au Seigneur de lui accorder le don de la Sagesse pour suppléer à son inexpérience. Tout en remerciant les électeurs et leur promettant

(1) « Et si hoc satis est causæ cur Carolum elegimus quià tenet quasdam di» tiones pertinentes ad imperium. » SABINUS.

(2) « Valeat idem in Gallo qui Medulanum *et regnum Arelatense* veterum vos» trorum imperatorum sedem in potestate sua habet. » (IBID.)

de s'inspirer de leurs conseils, Charles, par la bouche de son orateur, leur rappelait aussi que l'Espagne avait autrefois fourni à l'Empire deux Césars qu'il prendrait pour modèles : Trajan et Théodose (1).

Ce ne fut donc pas précisément à ses *intrigues* électorales que Charles-Quint dut son avènement à l'Empire (2). Nous verrons s'il fut fidèle aux déclarations de son manifeste.

On sait comment François Ier tint la promesse qu'il avait faite de ne pas bouder le rival heureux qui lui enlevait « sa maîtresse germanique. » Il oublia le traité de Noyon, par lequel Charles-Quint, qui devait devenir son gendre quand Madame Louise, sa fille, serait d'âge, acceptait comme dot ses droits prétendus sur le royaume de Naples et payait lui-même, en attendant qu'elle eût douze ans, une pension annuelle de 100,000 écus d'or à son problématique beau-père. Ce prince fomenta sourdement la révolte à Vienne, revendiqua tout ce qu'il pouvait revendiquer en Italie, en Bourgogne, en Navarre, etc., etc., rechercha l'alliance de l'Angleterre et se prépara à séduire Henri VIII par son amabilité au camp du Drap-d'Or.

Henri, époux de Catherine d'Aragon, était l'oncle du nouvel empereur. Charles résolut de le surprendre par une visite familière et de prévenir ainsi François Ier. En s'embarquant à la Corogne, il ordonna qu'on fît voile pour Douvres et entra dans ce port vers le milieu de mai 1520. A cette nouvelle, Henri VIII, qui était à Cantorbéry, se fit précéder par le cardinal Wolsey, qu'il suivit de près, première circonstance heureuse pour Charles, à qui il importait de plaire aussi à ce ministre alors tout-puissant sur

(1) Il ne serait pas exact de dire que Frédéric de Saxe fut élu empereur, et qu'à son refus on procéda à une nouvelle élection. Frédéric prévint le vote en faisant connaître qu'il refuserait. C'est ce qui ressort de son discours en faveur de Charles-Quint, recueilli avec les autres par G. Sabinus, secrétaire du marquis de Brandebourg, que Robertson cite sans paraître les avoir lus.

(2) On trouve dans les *Négociations entre la France et l'Autriche* (Le Glay), toutes les intrigues de l'élection. Voir aussi les *Mémoires de Fleuranges*, les *Manuscrits Dupuy et de La Mare*, à la Bibliothèque Impériale, etc., etc.

l'esprit du roi. Il captiva également l'un et l'autre dans cette entrevue qui dura quatre jours. Henri promit de lui rendre sa visite à Gravelines où le jeune Empereur vit encore venir Wolsey avant son maître, et il acheva de le gagner complètement, comme l'atteste une lettre extraite récemment des archives d'Angleterre :

« Sire, celles-ci, écrites de ma propre main, seront seulement » pour instruire Votre Grâce de ce que j'aperçois et vois dans » la personne de l'Empereur, qui, je le certifie à Votre Grâce, » pour son âge, se montre très habile, très prudent et entendant bien ses affaires; parle froidement, posément, mais avec » assurance, s'exprimant bien quand il parle et à propos. On » ne peut douter par toutes les apparences qu'il deviendra un » prince très sage, porté à la vérité, fidèle à sa promesse, résolu non-seulement avec fermeté, saintement et pour toujours, » à s'allier à Votre Grâce de préférence à tout autre, mais encore à demander vos bons avis et à ne rien faire sans les avoir » pris. De même que Votre Grâce a la plus grande confiance » en moi, me mettant sur les épaules le fardeau de vos affaires, » quoique je me reconnaisse au-dessous de cette lourde tâche, » de même l'Empereur est bien décidé à m'imiter. C'est ce qu'il » m'a répété deux fois en me prenant à part et me serrant la » main en signe de sa bonne foi et loyauté. Puis il l'a déclaré » et répété aussi à tous les membres de votre conseil privé avec » un tel accent de vérité, qu'on voyait bien que cela partait du » cœur, sans fausses couleurs, fiction ou dissimulation. Donc, » Sire, vous avez cause de remercier Dieu tout-puissant qui » vous a fait la grâce de si bien conduire vos affaires que vous » êtes non-seulement le maître souverain de ce royaume qui » n'est qu'un coin dans le monde; mais encore que par votre » sagesse et vos conseils l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et les » Pays-Bas, c'est-à-dire la plus grande partie de la Chrétienté, » seront sous votre règle et votre gouvernement. Quant à la » France, ce nœud étant à présent bien serré, elle ne manquera » pas de faire comme le commandera Votre Grâce. Quel honneur

» c'est pour Votre Altesse! aussi n'en douté-je pas, vous re-
» mercierez Dieu tout-puissant, — et je vous le recommande
» afin qu'il donne une bonne fin à un aussi glorieux commen-
» cement, ce à quoi j'emploierai ma pauvre personne, mon
» expérience, mes biens et mon sang.

» De Gravelines, le 28 août, de la rude main de
» votre très humble chapelain (1). »

Après cette lettre, après une nouvelle entrevue de Charles et d'Henri, le monarque anglais se trouva tout acquis à l'Empereur. Pendant deux ans et plus, François Ier en fut pour ses frais d'amabilité et de magnificence au camp du Drap d'Or jusqu'au jour où, comme le disent la plupart des historiens, — Wolsey reconnut, lui le plus sagace des diplomates et le plus rusé, qu'il avait été trompé par un jeune prince de dix-neuf ans! — ce qui équivaut presque à dire que dans sa lettre et ses rapports secrets adressés à Henri VIII, l'ambitieux cardinal avait fait un faux portrait de Charles-Quint ou qu'il fut la dupe d'une candeur hypocrite.

Ce début de l'Empereur dans sa carrière politique mérite qu'on s'y arrête. C'est déjà beaucoup, il nous semble, que le jeune élu prouve à François Ier qu'il n'est plus un ingénu novice. Charles d'Autriche mérita-t-il réellement, par son double jeu contre Wolsey, qu'on le surnommât plaisamment Charles *qui triche?* (2) Nous ne le croyons pas. Wolsey aspirait à être pape; « deux fois de suite, ajoute-t-on, l'appui que lui avait promis l'Empereur auprès du conclave ne lui fut pas donné. » Or, ici encore le portrait fait par Wolsey se trouve être ressemblant, et dans les deux vacances successives du Saint-Siége, qui eurent lieu à trois ans d'intervalle, nous avons aujourd'hui la preuve par les lettres et les dépêches de l'Empereur, qu'il tint loyalement sa parole.—Lors de l'élection d'Adrien, Wolsey était

(1) *State papers published under the authority of H. M. commissioners.* Vol. VI-XI, 4° London, — 1849 et 1852. »

(2) Brantôme.

son candidat; lors de l'élection de Clément VII, Wolsey l'était encore. Comment donc Adrien fut-il nommé? Par un de ces revirements imprévus qui se renouvellent de temps en temps dans les conclaves comme dans toutes le assemblées électorales. On pourrait dire qu'Adrien devint pape *quoique* ancien précepteur de Charles-Quint, et non *parce que*. Il ne craignit pas de le faire sentir fort adroitement à son élève, qui ne pouvait réclamer auprès de lui d'autre mérite que d'avoir été fort joyeux de sa nomination. (1)

Adrien une fois élu, Charles, en effet, dut se consoler naturellement de l'échec de Wolsey, et, après avoir soutenu *sincèrement* celui-ci, put *sincèrement* aussi féliciter son ancien

(1) Tout cela ressort des lettres et dépêches de Charles et de ses ambassadeurs, ainsi que des lettres et dépêches de Wolsey. Voir l'*Histoire du règne de Henri VIII*, par M. Sharon Turner, qui a cité tous les documents qu'on trouve au *British Museum*. Voir aussi *the Correspondance of Charles V and his ambassadors*, extraite des archives de Vienne et éditée par M. W. Bradford.

La lettre de Charles-Quint à Henri VIII, prouve avec quelle chaleur il avait adopté la cause de son *especial ami* le cardinal Wolsey :

« Mon bon oncle, frère et père. — A vous de très bon cueur me recommande, ayant par votre premier secrétaire Paceo (Pace), receu les lettres que m'avez nouvellement inscriptes de votre main et tant par icelles que par relation de votre dict secretaire, entendu bien au long votre pensement et desir touchant l'élection du nouveau pape, ay trouvé vray conformité de correspondance à ce que par avant avoye pensé de la personne de mon especial amy Monseigneur le cardinal de York, selon que lui-mesme aura pu cognoître par les lettres que je vous escripviz sur ce, incontinent que jeuz les nouvelles du trespas ; car, certes, la prudence, doctrine, integrité, experience et aultres vertus et bonnes mœurs qui sont en luy, le rendent meritoirement digne de tenir tel siége. Parquoy incontinent que ay sçeu votre intention et la sienne, ay depeché sur ce mes lettres pertinentes en la meilleure forme que l'on a sceu deviser pour promouvoir ledit sieur cardinal au dit Sainct Siége, comme par la copie de mes lettres données audit Paceo avec les originales se pourra assez cognoître et pouvez être asseuré et le dit cardinal aussy, que en cest affaire tant que en moi sera n'épargneray chose quelconque pour la conduire à bon effet et voudray bien que luy-même puest veoir de l'œil et cognoître la bonne assistance que lui vouldray faire, non seulement de lettres et paroles, tant de moy et de mes amys, mais aussi quand il seroist besoin avec la main, y employant toute l'armée que j'ay en Italie, qui n'est pas petite, car oultre celle qui est en Lombardie sont demeurez en notre royaulme de Naples cinq cents hommes d'armes et cinq cents chevaux légers de l'arrière-garde, desquelz on se pourroit ayder soubdainement à une nécessité, comme vous dira plus amplement mon ambassadeur et à tant feray fin, priant le benoît fils de Dieu qu'il vous doint bonne vie et longue, etc., etc. »

précepteur. Mais on avait dit à Adrien que Charles avait eu plutôt regret que joie de son élection, et que don Juan Manuel, l'ambassadeur de Charles, avait agi contre lui. Charles le nie et il prétend avec raison que lorsque les cardinaux se sont tournés du côté d'Adrien, ils savaient fort bien faire quelque chose d'agréable à l'Empereur. Adrien répond alors de sa main à son élève :

« Jè suis plus que certain de la joie que aves eu de mon élec-
» tion à la papalité et me suis toujours tenu pour asseuré que si
» par vostre pure affection et entière amour vous seul eussies
» deubt élire un Pape, vous fussies décliné vers moy et m'eus-
» siez donné vostre vote; mais je savois qu'il ne convenoit ni à
» vos affaires ni à la république chrestienne que sollicitissiez
» pour moy, pource que eussiez solut et enfreint l'amitié avec
» cestuy qui de tous estoit le plus nécessaire aux choses de l'I-
» talie (Wolsey). Je savois aussi que mon élection vous donneroit
» quelque tristesse et déplaisance pour le détriment à venir es
» choses de par de çà, à cause de mon absence » (son absence d'Espagne); « mais l'excessive et véhémente délectation surve-
» nue en chassera et expulsera toute tristesse non-seulement
» contraire mais encore quelconque. Je crois bien toutefois que
» à contemplacion de Vostre Majesté, comme le sacré collége
» des cardinaux doit avoir dit à don Jehan Manuel, j'aye esté
» eslu sachant iceux cardinaux moi estre agréable à Vostre Ma-
» jesté, et jamais n'eussent osé eslire homme malagréable et à
» vous et au roy de France. Je suis toutefois bien joyeux non
» estre parvenu à l'élection par vos prières, pour la pureté et
» sincérité que les droits divins et humains requièrent en sem-
» blables affaires; je vous en say néammoins aussi bon gré ou
» meilleur que si par vostre moyen et prières vous le m'eussiez
» impétré, etc. (1). »

Il est bien évident qu'Adrien, qui sait à quoi s'en tenir, veut avoir été élu par l'inspiration du Saint-Esprit plutôt que par le

(1) Cette correspondance d'Adrien et de Charles-Quint se trouve dans le recueil de LANZ, tome 1er, page 58, etc.

crédit de l'Empereur, ce qui ne l'empêche pas de protester de son dévouement à Charles. Mais l'Empereur trouva ce dévouement à peu près stérile, quoiqu'il lui eût écrit avec une noble ambition : « Et me semble que le papat estant entre vos mains » et l'Empyre en la mienne, est pour faire par ensemble de » bonnes et grandes choses ! » Adrien, cet honnête pape, n'était pas l'homme pour seconder Charles-Quint dans les grandes choses. Ses louables intentions ne suffirent pas pour rallier les princes chrétiens sous la bannière de son élève, quand celui-ci voulut aller secourir l'île de Rhodes assiégée par Solyman. Elles ne suffirent pas pour étouffer l'hérésie en Allemagne ni pour réformer l'Église catholique à Rome, ce qu'il ne croyait pas moins nécessaire. Ses tentatives de réforme furent justement ce qui contribua le plus à son impopularité. Quand il mourut, en 1523, l'ingrat peuple romain envoya par ironie des couronnes à son médecin comme *au libérateur de l'Italie.*

Ce fut le cardinal de Médicis qui lui succéda. Si ce n'eût pas été Médicis ce n'eût pas été Wolsey, parce qu'il était Anglais. Les cardinaux voulaient un pape qui, avant tout, ne fût ni Anglais, ni Espagnol, ni Français, ni Allemand. La clameur populaire leur demandait un choix « ultramontain. » Dans cette élection purement italienne, Charles-Quint tint parole encore à Wolsey, mais échoua une seconde fois (1). Ambitieux déçu et dépité,

(1) Lettre de l'Empereur à son ambassadeur en Angleterre :

« Pampelune, 27 novembre 1523.

» ... Pour réponce au contenu en vos dites lettres du 6e octobre. Le principal point est touchant la promotion de Mr le Légat à la dignité papale, a quoy avons désiré toujours et en avons vraye bonne intention et affection favoriser ledit légat de tout notre pouvoir ; ayant bonne souvenance comme nous et le Roy nostre bon père et frère étant à Wyndesort, lui fismes ouverture de cette matière, l'exhortant d'y penser et lui promettant toute assistance pour ce qu'il nous semble que sa promotion et élection pourra être cause de quelque grand bien à la chretienté et à nos communes affaires, et à ces causes avez très bien fait de nous dépêcher le courrier tout exprès et affin que connoissiez la diligence que incontinent qu'avons pu, avons fait faire par de ça pour le dit légat, vous envoyons la copie des lettres qu'avons escriptes à sa faveur au duc de Sesse, notre ambassadeur à Rome, etc. » (*Correspondance de Charles-Quint*, extraite des archives de Vienne et publiée par M. Bradford.)

Wolsey put d'abord se croire joué; mais il reconnut bientôt qu'il s'était abusé lui-même en attribuant à l'Empereur un crédit que celui-ci n'avait pas à Rome : voilà la véritable raison pour laquelle, quand son intérêt l'appela du côté de la France, il n'hésita pas à changer de langage auprès de Henri et à défaire ce qu'il avait fait.

Si Charles-Quint à vingt ans et à vingt-trois avait réellement trompé un politique tel que Wolsey, il ne l'eût fait que par le plus facile de tous les expédients : le mensonge. Nous n'admirerions guère cette mauvaise foi précoce, car Charles aurait ainsi justifié d'avance toutes les accusations de duplicité qui lui furent adressées plus tard et dont tant d'auteurs se font encore les échos. Robertson n'hésite pas à attribuer l'élection d'Adrien aux intrigues de l'ambassadeur espagnol. Il lui paraît également démontré que, dans l'élection de Clément, Charles-Quint joua encore Wolsey. Nous possédons un document d'où il ressort que dans cette seconde élection, Henri VIII, tout en désirant la tiare pour son ministre, ne voulait solliciter pour lui que s'il avait réellement plus de chances que Médicis. Il expédia donc à Rome deux lettres, l'une en faveur du cardinal italien avec l'instruction d'en faire usage selon les circonstances. Il engageait l'Empereur à faire comme lui (1). La lettre unique de celui-ci en faveur de Wolsey, quoique déjà partie, arriva trop tard aussi bien que celle du roi. Si donc Charles-Quint avait écrit deux lettres comme Henri, c'eût été à la suggestion du roi d'Angleterre et vraisemblablement avec l'approbation de Wolsey lui-même, qui, forcé de trouver l'expédient habile parce qu'il venait du roi son maître, le laissait ainsi donner au jeune et candide Charles-Quint une première leçon de haute diplomatie.

(1) (Ibid.) *Lettre de l'évêque de Badajoz*, ambassadeur de Charles-Quint en Angleterre.

IV

CHARLES-QUINT EMPEREUR. — LE COURONNEMENT ET LE SACRE. — RIVALITÉ DE FRANÇOIS Ier ET LA GUERRE CONTRE LES TURCS. — LES PAPES. — LA RÉFORMATION.

Avant de se rendre en Allemagne pour y être couronné, Charles-Quint passa encore quelques mois dans les Flandres, s'occupant de l'administration de ces provinces, et donnant volontiers ce témoignage d'intérêt au pays où il était né. Il n'arriva à Aix-la-Chapelle qu'au mois d'octobre 1520, et son couronnement eut lieu le 23.

Cette cérémonie, imposante en elle-même et célébrée avec toutes les pompes traditionnelles, avait sans doute un caractère religieux aussi bien que politique. C'était un sacre dans lequel l'archevêque de Cologne et les électeurs ecclésiastiques oignaient de l'huile sainte le front et la poitrine du successeur des Césars d'Occident. Le souverain était béni par l'Église en même temps que salué des acclamations du peuple; mais, au point de vue religieux, il manquait à son titre la consécration directe par le Souverain-Pontife, qui constituait une espèce de droit divin et la légitimité impériale. Dans ce siècle, le sacre par le pape ajoutait donc beaucoup à l'autorité de l'empereur élu, et, dans le nôtre, il n'a pas été dédaigné par un souverain non moins grand que Charles-Quint, dernier César qui, depuis Charlemagne, eût été sacré par le successeur de saint Pierre.

Ce fut à Bologne, quinze ans après le premier couronnement de Charles-Quint à Aix-la-Chapelle, que le pape Clément VII sacra celui à qui les Électeurs avaient dit en le faisant asseoir sur le trône impérial : « Souviens-toi que ce trône ne t'est pas donné par droit héréditaire ni succession paternelle, mais par les princes et les électeurs d'Allemagne (1). » D'après le droit public d'alors, l'empereur élu n'était légalement que roi des Romains et ne recevait le titre d'empereur que par courtoisie jusqu'à ce que le Pape eût confirmé l'élection. La description des deux sacres de Charles-Quint devient doublement intéressante si on les rapproche l'un de l'autre. Dans le sacre papal à Bologne, presque tous les insignes, le sceptre et l'épée comme le diadême et la pomme d'or, sont symboliques. Dans le sacre d'Aix-la-Chapelle, tout est littéral, tout parle aux sens plus qu'à la foi; les prélats remettent à Charles-Quint la couronne même de Charlemagne, son sceptre, son épée et jusqu'au costume conservé depuis des siècles dans le trésor impérial de Nuremberg (2).

En attendant la confirmation papale, Charles-Quint prit à Aix-la-Chapelle le titre d'empereur sans restriction, et nul ne le lui contesta, ainsi qu'il était arrivé à son aïeul Maximilien qui, pour beaucoup, n'avait jamais été que le *roi des Romains*. Charles, d'ailleurs, espérait bien que ce ne serait pas un vain titre. A la devise *Nondùm* il substitua alors celle de *Plus Ultrà* et il garda présente à l'esprit la profession de foi électorale dans laquelle il avait promis de faire « un gros exploict sur » les infidèles, mettre paix par toute la chrestienté et dresser » totalement sa force et puissance à la deffension, conservation » et augmentation de nostre foy. »

« Il est à noter, dit l'historien Sandoval, que le même jour

(1) Sandoval a raconté tous les incidents de cette solennité, tome 1er de son Histoire.

(2) Il est à regretter que M. l'abbé Héry ait négligé ce rapprochement, en racontant le sacre de Bologne dans son intéressant volume *sur le Couronnement des Empereurs par les papes*. — Paris, 1853.

» qu'on couronna l'Empereur à Aix-la-Chapelle, on couron-
» nait à Constantinople Solyman, le Grand-Turc, par suite de la
» mort de son père Selim, — ce qui semble une mystérieuse
» faveur du ciel que le même jour où l'on remettait l'épée contre
» le peuple de Dieu, à un barbare puissant, cruel et tyran, était
» remise aussi l'épée légitime de l'Empire, l'épée de la vérité
» catholique, au meilleur empereur et chef qu'ait eu l'Église,
» par la vertu et le bras duquel Dieu devait défendre son épouse,
» comme on le verra. »

Charles-Quint eût voulu n'avoir à tirer l'épée de Charlemagne que contre ce formidable adversaire. Dans sa volumineuse correspondance, alors qu'il est occupé à faire face à d'autres ennemis, on le voit toujours préoccupé de celui-là : « Le dit très cruel Turc, ennemy de tous bons chrestiens. » Le 25 août 1522, au moment du siége de Rhodes, il écrit au seigneur Poupet de La Chaulx : « Vous savez que sans notre culpe
» avons été aggressé et provocqué aux grans guerres qui rè-
» gnent présentement, pour lesquelles avons suppourté et fesons
» journellement inumérables frais et dépens dont nos finances
» et trésor sont fort abbaissez. Parquoy pourrions avoir juste
» et légitime cause de nous descharger et excuser de résister
» audit Turc et à son dict siége de Rhodes;... mais nous n'en
» sommes pas moins résolu à nous employer que icelle isle
» de Rhodes soit préservée, deffendue et délivrée desdits enne-
» mys infidèles tyrans, sans y rien épargner, ains y employer
» tous nos royaumes et seigneuries et notre propre vie si be-
» soing seroit, etc. (1). »

En 1524 c'est à son frère Ferdinand, qui est devenu son bras droit, qu'il écrit : « Au surplus, mon frère, vous savez assez et
» il est à tous notoire, comme tousiours mon désir et princi-
» pale affection a esté d'avoir et entretenir paix et repos en la
» chrétienté. Et tout ce que j'ay fait et faiz présentement n'est

(1) Voir dans Lanz la lettre de Charles-Quint à M. de Lachaulx : « Nous avons reçu lectres du grand-maître de Rhodes, lequel nous advertit du péril imminent, etc., etc. » LANZ, tome 1er, p. 66.

» sinon tendant à l'effet de la dicte paix, moyennant laquelle » les armes et forces des chrestiens se puissent joindre et unir » afin de non seulement répulser les Turcs et infidèles en leurs » emprinses, mais aussi leur faire la guerre, augmenter, exhau- » cer et amplyer la foy et religion chrétienne (1)

Nous pourrions citer deux cents lettres où éclate la même pensée et qui ne sont pas de vaines paroles sous la plume du prince qui vengea la Hongrie du désastre de Mohacz, indemnisa les chevaliers de Saint-Jean de la prise de Rhodes en leur donnant Malte, fit reculer Solyman déjà aux portes de Vienne, alla conquérir Tunis sur les Barbaresques, et s'exposa au sort de saint Louis devant Alger. Si Charles-Quint ne peut poursuivre ses avantages sur les Turcs, s'il est plus souvent forcé de se défendre contre eux que de les attaquer, c'est François Ier surtout qui l'arrête, tantôt par une diversion opérée sur ses derrières, tantôt par une alliance sacrilége avec ces infidèles auxquels, comme il l'avait promis aux électeurs d'Allemagne quand il briguait l'empire, il devait opposer le bras d'un autre Charles-Martel.

Pour nous, malgré les qualités brillantes de François Ier (car il en avait, plus brillantes que solides), malgré sa valeur personnelle et la puissance dont il disposait (grâce à l'unité de la France, à peu près complète sous son règne), il nous semble que ce monarque, appelé si souvent l'émule de Charles-Quint, descendit volontairement à un rôle inférieur dans l'histoire en se faisant, pour ainsi dire, le second du sultan Solyman. Le vrai rival de l'empereur chrétien, ce n'est pas le roi de France, ce fils aîné de l'Eglise; c'est le successeur de Mahomet, — Charles-Quint représentant le principe de la civilisation chrétienne, et Solyman le principe antagoniste. Nous ne saurions attribuer au roi chevalier un système politique pour justifier sa félonie et sa déloyauté. On a voulu dire qu'il avait entrevu l'utilité de nos relations commerciales avec le Le-

(1) Ibid, tome 1er, page 81.

vant et fondé le protectorat de la France en faveur de l'Église latine à Jérusalem (1). S'il l'eût emporté sur Charles-Quint à la Diète de Francfort, il ne se fût pas contenté de si peu, il faut le supposer pour sa gloire. Lors de sa candidature, il avait eu un moment la pensée de prendre les devants sur l'élection, et de se proclamer empereur de Constantinople. Ce défi fanfaron jeté au Croissant allait bien à son caractère; mais François Ier eût fait quelque chose de plus sérieux pour la religion et pour le commerce en s'alliant à Charles-Quint afin de repousser les Turcs jusqu'en Asie. Aussi, quand nous lisons dans l'histoire ses humiliations de vaincu à Pavie et ses tristesses de captif à Madrid, c'est bien moins lui que la France qui excite notre compassion.

Du dépit d'une querelle personnelle plutôt que de la question de prépondérance dans le système européen naît cet antagonisme des deux monarques, ce duel à mort qu'ils recommencent sans cesse et partout, — en Navarre, où François Ier a l'air de soutenir avec tant de désintéressement la cause de la famille dépouillée par Ferdinand-le-Catholique, — dans le duché de Bourgogne, où les sympathies de la nationalité ne suffisent pas à lui créer le bon droit, — en Italie, où il défend et trahit tour à tour si légèrement les princes et les républiques qui s'allient à lui et l'acceptent comme suzerain, — en Allemagne enfin, où, au besoin, il se ligue en même temps avec les Turcs et les protestants. Non, ni l'honneur de la France ni son intérêt ne sont avec François Ier quand il combat si vaillamment pour une mauvaise cause; ce qui ne veut pas dire que nous approuvions la trahison du connétable de Bourbon à qui Bayard, qui ne connaissait que le drapeau de la France, a raison de dire : « Ne pleurez pas sur moi : je meurs en faisant mon devoir, pleurez sur vous-même qui combattez contre votre roi, votre patrie et vos serments. » Mais, si Bayard eût été appelé au conseil, il eût osé parler avec la même vérité au roi de France. Ce n'est pas lui

(1) François Ier dut probablement contribuer à faire expulser des échelles du Levant, les consuls espagnols qui y avaient devancé les siens. Les Catalans en avaient du moins à Constantinople, à Alexandrie et à Tunis.

qui eût dit à François Ier qu'il pouvait manquer à la parole donnée à Charles-Quint après le traité de Madrid, ou sacrifier Venise par le traité de Cambray. Bayard eût encore moins approuvé, — car de telles armes étaient peu à son usage, — les accusations verbales de François contre Charles-Quint, voulant faire passer l'Empereur pour un assassin et un empoisonneur. François Ier crut-il jamais lui-même que Charles-Quint avait fait empoisonner le Dauphin son fils et dressé le guet-apens dans lequel tombèrent ses *ambassadeurs* Rincon et Fregoso? Probablement non; mais une mauvaise passion corrompit ses meilleurs instincts. Il n'eut pas cette haine d'un cœur héroïque qui sait rendre justice à un noble adversaire. Il fut jaloux avec toutes les petitesses de la jalousie. Quand nous n'avons pas la force d'étouffer en nous ce sentiment bas, ce qui est émulation chez les grandes âmes n'est plus qu'envie chez les petites. La supériorité morale de Charles-Quint n'humiliait pas moins François Ier que son titre d'empereur: il eût été aussi heureux de le rabaisser moralement, de lui ravir une vertu, que de le vaincre en champ clos et de lui prendre une province. En faire un empoisonneur et un assassin c'était l'attaquer dans une de ses plus hautes forteresses, son honneur. Quel beau texte de manifeste contre celui qui l'accusait lui-même, le roi gentilhomme, de ne pas garder sa parole! François saisit donc le prétexte des bruits qui coururent sur la mort du Dauphin pour imputer à Charles-Quint un forfait qui eût été d'autant plus lâche et odieux, que le Dauphin, jeune prince plein de cœur, professait une admiration chevaleresque pour le monarque à qui son père l'avait jadis livré en otage. Montecuculli lui-même, celui qu'on disait avoir versé le poison à son maître, n'osa indiquer que très indirectement l'Empereur comme un de ses complices quand on le mit à la torture; mais il nomma deux de ses généraux, Gonzague et Leyva. Cela suffit pour incriminer Charles, qui, avec plus d'apparence de raison, aurait pu répondre que s'il y avait eu empoisonnement, chose plus que douteuse, l'Italien Montecuculli, au lieu d'être son sicaire payé, serait plus vraisembla-

blement celui de Catherine de Médicis, dont le mari devenait l'héritier de la couronne par suite du crime.

L'imputation d'assassinat n'était guère mieux fondée. Les ambassadeurs assassinés, Rincon et Fregoso, deux transfuges, l'un Espagnol, l'autre Italien, n'étaient que des agents d'intrigues qui se transformèrent en ambassadeurs, afin que leur mort, restée un problème, parût au moins une violation du droit des gens. Et puis, quelle adroite diversion que le bruit fait pour ce double meurtre, au moment où François Ier lui-même paraissait honteux d'avoir reçu en audience publique les envoyés du sultan, au grand scandale de toute la chrétienté. Ici encore nous surprenons François Ier en conspiration flagrante avec le Turc (conspiration qu'il légua à son fils Henri, comme nous le verrons dans l'histoire des dernières années du champion fidèle de la chrétienté au XVIe siècle). Ajoutons seulement que si parfois Charles-Quint a donné des prétextes de récrimination à ceux qui n'ont vu en lui que l'ambitieux méditant la conquête de la France beaucoup plus que celle de la Turquie, il répondait toujours à une incessante provocation, comme, par exemple, lorsqu'il se mit lui-même à la tête de la seconde invasion de nos provinces méridionales. Charles pouvait se croire autorisé à traiter François comme l'ennemi public de la chrétienté, à cause de ses alliances avouées ou secrètes soit avec le sultan soit avec les pirates barbaresques. Comme pour le justifier enfin, le jour arriva où, sous prétexte de ne pas laisser prendre Nice par Barberousse tout seul, François envoyait ses galères et ses troupes pour faire de compte à demi avec ce renégat le siége de cette ville !

Si jamais Charles-Quint put croire avoir bien mérité de toute l'Europe et vaincu l'envie de François lui-même, alors devenu d'ailleurs son beau-frère, ce fut quand il réalisa en partie son vœu de chevalier et d'empereur chrétien en délivrant à Tunis vingt mille esclaves qu'il vêtit à ses frais et qui allèrent dans toute l'Europe répandre la gloire de leur libérateur ; il n'avait pas seulement commandé en capitaine dans cette campagne, haran-

gué les siens sous le feu de l'ennemi, porté dans ses mains une croix pour étendard et combattu en soldat, il aurait pu encore, sans trop d'orgueil, écrire à François avec un peu d'emphase espagnole, que parmi les captifs rendus à la liberté se trouvaient un certain nombre de ses propres sujets; mais il se contenta de lui dire avec la simplicité la plus laconique :

« Tunis, 23 juillet.

» Très hault, etc., nous supposons que notre chier et feal » chevalier, conseiller et ambassadeur résidant devers vous, le » vicomte de Lombeke, vous aura adverty de ce que lui avons » escript de tems a aultre de notre voyage depuis notre parte- » ment de Barcelonne et même la prinse de la Goulette, et » comme la chose est passée et maintenant lui ecripvons la dé- » faite et fuyte de Barberousse, prince de cette cité de Tunis, » délivrance et liberté de XVIII à XX mille chrestiens captifs, » comme de luy pourrez entendre plus au long, ne fesant » doubte que ce vous sera gros plaisir de savoir ceste bonne » nouvelle tant utile au commun de la république chres- » tienne, etc., etc. ».

Ce n'est qu'à sa sœur la reine de France qu'il mentionne le fait qui pourra causer un remords à François :

« Madame ma meilleure sœur, vous entendrez de mon am- » bassadeur comme depuis la prinse de la Goulette, Barberousse » a été défaict et s'est enfuy, et aussi la prinse de cette cité et » comme le tout s'est passé, ce qui me gardera d'en être plus » prolixe. Bien vous advertis-je que, entr'aultres choses, jay in- » continent faict metre pleinement et favorablement en liberté » les gens de mes cousins les Daulphin et duc d'Orléans, qui se » sont trouvés en nombre de diz, — lesquels furent prins avec » les galères de feu le capitaine Porlendo — et joinctement tous » autres subjects du roi très chrestien monsieur mon frère, trou- » vez captifs en ce lieu qui sont en tout LXXXI, et feray tenir » main qu'ilz s'en retournent seculrement en France, me re-

» mettant des particularitez de cette victoire à mon dict am-
» bassadeur, etc. »

A peine de retour en Europe et ayant congédié son armée d'Afrique, Charles-Quint apprend que François Ier a accrédité secrètement un Milanais, Miraviglia, qui résidait à Paris, pour aller à Milan promettre son appui au duc Francesco Sforza s'il veut se déclarer contre l'Empereur, tandis que du Bellay, son envoyé en Allemagne, intrigue auprès de la ligue protestante, l'engage à relever l'étendard de la Réforme, représente son maître comme assez porté à se faire luthérien, et invite Mélanchton à se rendre à Paris pour s'y concerter avec le roi, etc. Puis, tout-à-coup, François lui-même envahit les États du duc de Savoie, sous prétexte que le duc, allié de Charles, a autrefois secondé le Connétable transfuge.

L'indignation et le ressentiment de Charles-Quint trahirent ce jour-là sa prudence habituelle; car ce fut contre l'avis de ses généraux et en s'obstinant dans son projet de vengeance une fois conçu, qu'il crut pouvoir attenter à l'unité nationale de la France. Il oublia ce qu'il avait répondu lui-même à Henri VIII qui lui proposait le partage des États de François après Pavie, et, peut-être, rêva-t-il un moment qu'il pourrait rétablir par la conquête cet ancien royaume d'Arles qui fut jadis le premier fief des Empereurs d'Allemagne (1). Mais il ne rencontra que des ruines et la solitude autour des trois principales villes de la Provence, ne put entrer qu'à Aix, et, après une campagne sans gloire, il dut s'estimer heureux de battre en retraite pour prévenir un désastre complet. C'était

(1) Tout ce que prétendait Charles-Quint, c'était de réaliser par la conquête, la confiscation prononcée à plusieurs reprises, par la Chambre Impériale, « contre le dict roy François notre ennemy, des terres, autrefois usurpées et *subjectées* à l'empire, si comme du royaulme d'Arles, du dauphiné Lyonais, comté de Valence, principauté d'Oranges, Montelimar, etc. » Cette prétention, il l'avait déjà eue en 1523. » (Lanz. Tome 1er. Lettre au roi des Romains, etc.) Mais il n'eut jamais celle de confisquer et de conquérir la France proprement dite, même quand François fut son prisonnier. En effet, après la bataille de Pavie, Henri VIII lui avait fait proposer par Wolsey de détrôner François Ier et de partager son royaume, se réservant la part du lion à lui Henri, comme véritable roi légitime de la France et en

une belle armée perdue pour lui que celle qu'il ramenait entamée par la peste et la famine encore plus que par les combats et les siéges. Il accepta du moins la leçon et eut le courage d'avouer qu'il s'était trompé. Son expédition de Provence est une de ces entreprises auxquelles il faisait allusion lorsqu'il disait à un ambassadeur vénitien : « Je suis naturellement » porté à persister d'une manière opiniâtre dans mes opinions. » — « Mais, Sire, répondit Contarini, persister dans de bonnes » opinions n'est pas de l'opiniâtreté, c'est de la fermeté. » — « Je persiste quelquefois aussi, dans les mauvaises, » reprit » Charles-Quint n'acceptant pas le compliment.

Ce qui peut nous étonner, c'est que Charles-Quint avec l'opiniâtreté dont il s'accusait ici, ait pu tant de fois pardonner à François Ier malgré ses continuels manquements de foi. Le jugeait-il donc moins sévèrement que nous? son pardon était-il un pardon chrétien ou un pardon politique? Ce sont de singuliers épisodes dans leur lutte, que ces trèves où les deux ennemis se traitent de frères pendant quelques mois, ne rivalisant plus que de courtoisie et de générosité chevaleresque après s'être adressé les injures les plus sanglantes. L'un et l'autre du reste se montraient réellement alors ou grands acteurs ou cœurs également romanesques. Il devait y avoir dans ces deux visages intelligents et des regards sympathiques et un secret aimant d'attraction inexplicable pour eux-mêmes.

Il est une autre excuse pour François Ier dont il faut lui accorder le bénéfice. Ce ne fut pas seulement le roi de France que Soliman eut pour allié contre Charles-Quint : directement ou indirectement les papes eux-mêmes firent en mainte circonstance les

ayant déjà le titre. Afin de se ménager une garantie mutuelle, Henri livrait sa fille Marie à Charles-Quint, pour l'épouser quand il voudrait, c'est-à-dire quand elle serait d'âge (elle n'avait alors que neuf ans), et exigeait en retour que Charles-Quint lui livrât François Ier qu'il aurait gardé à Windsor ou à la tour de Londres. Cette proposition se trouve textuellement dans le tome VI des *Papiers d'État* (*State Papers*), publiés en 1852 par l'autorisation des commissaires de la reine d'Angleterre. Charles-Quint répondit froidement à Henri VIII, qu'il « *ne croyait pas* que le peuple *de France consentît jamais à un démembrement de la monarchie française.* » Henri, piqué, feignit alors de prendre le parti de François Ier.

affaires du Sultan. Les contradictions de la cour de Rome étaient vraiment incroyables dans cette crise de la chrétienté catholique attaquée à la fois par l'hérésie et l'islamisme, lorsque le pontife tantôt prêchait la croisade contre les infidèles, tantôt dénonçait l'Empereur comme le plus dangereux ennemi de l'Église. Il faut admirer le César espagnol d'avoir toujours su distinguer entre le pape et la papauté. Il faut l'admirer d'être resté conséquent à lui-même en continuant, malgré les Clément, les Jules, les Paul, de se proclamer — ce qu'il était réellement — plus catholique que les successeurs de saint Pierre (1). Mais le siége de Rome par une armée impériale, mais Clément VII prisonnier comme prince rebelle, la cité éternelle profanée dans ses vieux monuments et dans ses églises, le Souverain-Pontife avili, les cardinaux et les prêtres insultés au pied des autels, toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut répétées pendant des mois par une soldatesque plus sauvage que ne l'avaient été les hordes payennes... pouvons-nous considérer comme de justes représailles ce double attentat contre la civilisation et la religion? Qu'auraient fait de plus que Charles, précurseur de Sobieski, ces Turcs qu'il avait repoussés de Vienne, ces pirates commandés par des renégats qu'il alla chercher dans leur repaire de Tunis? Charles ne fit-il pas un acte de solennelle hypocrisie, en se contentant de voiler d'un crêpe les autels des cathédrales d'Espagne et en adressant au ciel des prières pour la délivrance du Pape auquel il demandait une rançon? — Nous n'aurions pas besoin de nouveaux documents s'il était besoin de prouver que l'Empereur ne fut nullement complice de l'expédition de Rome, encore moins des atrocités qui s'y commirent; les haines des Guelfes et des Gibelins, renouvelées tout-à-coup en Italie par le népotisme de Clément lui-même, avaient admirablement préparé les voies au Connétable de Bourbon, devenu malgré lui un chef de condottieri, indépendant de l'Empereur et en même temps dépendant de ses

(1) « Avons résolu comme le premier prince chrétien, vray protecteur et défenseur de la sainte foy et religion chrétienne, advocat et aîné filz de notre mère Sainte Église, etc., etc. » *Lettre à M. de Lachaulx.* LANZ, tome 1er, page 66.

bandes sans solde. Charles-Quint profita de la captivité du Pape, prince temporel; mais la profanation de Rome dut l'affliger sérieusement, parce qu'il comprit très bien que le blâme en rejaillirait sur sa popularité dans tous les pays catholiques et surtout dans ses royaumes d'Espagne où il se trouvait lors d'un évènement si imprévu. La question est parfaitement résolue pour qui lit avec attention les causes et les conséquences du sac de Rome dans les écrivains contemporains. La postérité doit absoudre Charles-Quint comme fit Clément lui-même, qui accepta sa simple déclaration et qui ne lui imposa même aucune pénitence avant de lever ses censures (1).

Il est certain que moins Charles-Quint était porté à faire de concessions à l'autorité temporelle du Saint-Siége, plus il tenait à se montrer soumis à son autorité spirituelle. Nous ne saurions, comme catholiques, ranger sa persistance dans la foi romaine au nombre de ses mauvaises opinions dans lesquelles il avait le tort de s'opiniâtrer quelquefois. Les protestants lui reprochent une politique à courte vue, parce qu'à son avènement à l'Empire sa politique se subordonna à sa religion, et maint critique catholique ajoute que puisqu'il se décida à rester du parti de Rome contre Luther, il aurait dû déployer à la fois plus d'énergie et d'activité pour supprimer les doctrines nouvelles, qui, par

(1) « La cérémonie du sacre de Bologne s'accomplit selon le programme accoutumé, sauf l'incident suivant : — Après le chant de l'épître, Charles se leva du trône où il était assis, vint s'agenouiller, couronne en tête, devant le Pape, et déclara à haute voix « que c'était sans ordre de sa part et même contre sa volonté, » que l'armée, commandée par le connétable de Bourbon, avait marché sur Rome ; » qu'il n'avait su qu'alors qu'ils étaient accomplis, tous les crimes et tous les sa» crilèges dont cette armée s'était rendue coupable contre le vicaire de Jésus-Christ, » les personnes et les choses religieuses ; qu'il avait publiquement déploré ces » excès, et que, cependant, en signe de dévotion à Sa Béatitude Clément, il mettait » par la présente déclaration, lui et son armée aux pieds du Souverain Pasteur » de l'Église, prêt à accorder toute réparation qui lui serait demandée, fallût-il » même remettre son épée entre les mains du Pape. » — Clément se contenta de répondre quelques paroles de bienveillance et d'oubli, puis, prenant l'*anneau de royauté* qui lui était présenté dans un bassin de vermeil par l'évêque de Pistoye, il le passa au doigt de Charles. »

(*Couronnement des Empereurs par les Papes*, par M. l'abbé Héry. — Paris, 1853, p. 206.

le fait, pendant les trente-six ans de son règne, ne firent que se propager en Allemagne. Charles-Quint avait-il le choix? s'il se fût déclaré luthérien n'aurait-il pas tout juste gagné à ce changement de religion un changement d'ennemis? Plus d'un prince se fit luthérien parce que Charles-Quint restait catholique. L'Empereur était le seul peut-être en Allemagne qui eût voulu franchement relier tous les éléments de la nationalité germanique par la double unité d'une même foi et d'un seul empereur. Ceux qui prétendent qu'il devait se faire hardiment luthérien, oublient qu'il eût perdu l'Espagne, Naples, son influence sur l'Italie, sans être plus sûr de l'Allemage. C'est une belle théorie que celle qui dit à un souverain de se mettre à la tête d'une révolution pour la contrôler. On oppose Guillaume III d'Angleterre à Charles-Quint, parce que l'on ne tient pas compte de la différence de leur point de départ.

Mais, dit-on, pour rester catholique l'Empereur devait étouffer la Réforme dans son germe, ou, en d'autres termes, imiter Sigismond et faire monter Luther sur le bûcher de Jean Huss. Nous ne pouvons nous décider à dire que Charles-Quint fut trop tolérant en Allemagne, parce que, selon nous, il aurait dû l'être un peu plus dans les Pays-Bas. Mais le fait est là et nous ne nions pas que la politique religieuse de Charles-Quint aurait pu être plus habile, sinon plus sévère. On promet de nous raconter à ce point de vue l'histoire de cette Réforme allemande « qui fut le nœud du règne de Charles-Quint, » — « lequel ne » comprit, dit-on, ni la portée de la doctrine de Luther, ni le » génie de ce redoutable adversaire. » Nous y verrons le pouvoir de l'Empereur « invaincu jusque-là, reculer pour la première fois devant *la puissance d'une idée.* » En attendant, on peut lire dans Robertson la première rencontre de Charles-Quint et de Luther, cet autre ennemi de l'empereur catholique bien autrement redoutable en effet que Solyman, l'incarnation de l'idée mahométane, et que François Ier, ce roi sans idée... mais fort de la nationalité française dont il était le drapeau vivant. Cet historien nous semble avoir parfaitement analysé les

passions et les intérêts qui s'armèrent de *l'idée* luthérienne contre Charles-Quint et auxquelles il fut souvent forcé de faire plus de concessions qu'il n'aurait voulu. Il nous montre, lui aussi, l'Empereur cruellement harcelé en Allemagne comme ailleurs par ses ennemis intérieurs et ayant fort à faire pour les vaincre chez eux en même temps qu'il les défend de temps en temps à la frontière contre les Turcs. On voit là combien il eût été puéril à lui de rêver la monarchie universelle, cette folie qu'on lui a imputée comme à ses deux grands-pères Maximilien et Ferdinand-le-Catholique.

Nous reviendrons sur cette question en examinant les rapports de Charles-Quint avec son frère Ferdinand.

V

LA COUR ET LE CABINET DE CHARLES-QUINT. — ACTIVITÉ ET UBIQUITÉ DE L'EMPEREUR. — SON COSTUME AVANT ET APRÈS SON VEUVAGE. — LES GRANDS FONCTIONNAIRES DE LA COUR. — LE FOU ET LE NAIN. — LE CONFESSEUR. — LES RELATIONS VÉNITIENNES. — PORTRAIT DE CHARLES-QUINT AUX DIVERSES ÉPOQUES DE SA VIE. — LA LÈVRE AUTRICHIENNE. — QUIRINI. — CONTARINI. — TIEPOLO. — NAVAGERO. — CAVALLI. — BADOUARO, ETC. — LES INFIRMITÉS DE CHARLES-QUINT ET SES DEUX PÉCHÉS MORTELS. — CORRESPONDANCE DE SON CONFESSEUR. — LE CARDINAL D'OSMA. — MONUMENTS DE LA DIPLOMATIE ITALIENNE. — LES AMBASSADEURS DE VENISE. — VAN MALE, ETC.

Dès le jour où Charles-Quint put ajouter le titre d'empereur à tous ses titres héréditaires, il tint à prouver qu'il n'avait pas une ambition stérile, mais qu'il saurait remplir tous les devoirs qui lui étaient imposés. En effet, il put suffire par son activité extraordinaire au gouvernement multiple d'un ensemble d'États disséminés sur presque toutes les parties du globe et dont il déplaçait continuellement le point central, voulant que ce point central fût toujours là où il était. Quand on parcourt les lettres de sa volumineuse correspondance, les unes dictées, les autres écrites de sa main, ses discours préparés sur le papier, ses documents et instructions diplomatiques, il semblerait qu'il gouvernait avec une plume pour sceptre. En suivant ses mouvements dans l'*Itinéraire* de Vandenesse, en le voyant aller sans cesse d'une province à une autre, du Nord au Midi et de l'Est au Couchant, présider les Diètes en Allemagne, discuter avec les

Cortès en Castille, tenir tête aux négociateurs et aux capitaines étrangers en Italie, faire des siéges et livrer des batailles en Afrique, etc.; on se demande si l'année n'avait que douze mois, les journées que vingt-quatre heures pour ce monarque nomade qui pouvait dire que le soleil ne se couchait jamais sur ses domaines. A ce qu'il fit réellement il faut ajouter ce qu'il voulait faire; car, homme de prévision, il travaillait à la fois pour le présent et l'avenir. Ne négligeant aucun détail, jaloux de tout savoir et de tout vérifier, ne se contentant point de bien choisir ses agents, mais encore les munissant d'instructions détaillées, il était partout présent, de sa pensée sinon de sa personne, soit dans son rôle de pacificateur et de diplomate, soit dans ses expéditions militaires.

La cour de Charles-Quint et son cabinet ont été peints à diverses époques par ces ambassadeurs vénitiens que la république de l'Adriatique chargeait de le suivre et de l'étudier plus attentivement qu'aucun des princes contemporains, pour tâcher de deviner les desseins d'une politique si discrète. Nous citerons de leurs relations quelques jugements sur les hommes et les choses. Nous avons consulté ces relations sans croire qu'elles fussent toujours impartiales, et nous les citerons en faisant nos réserves contre l'esprit de médisance si naturel à l'Argus diplomatique qui arrache un secret à un courtisan ou à un commis. Nous les avons contrôlées l'une par l'autre pour rester libre dans le choix de nos extraits et nous dispenser d'un long commentaire (1).

(1) Dans son mémoire sur *les monuments de la diplomatie vénitienne*, M. Gachard, qui nous a épargné par ce travail érudit beaucoup de recherches, dit : — « On sait le rôle brillant que joua la diplomatie vénitienne au moyen-âge et jusqu'à la paix de Munster. Mêlés alors à tous les grands évènements de l'Europe, les Vénitiens s'appliquaient surtout à cultiver l'amitié, à apaiser les discordes, à étudier la politique et les desseins des princes avec lesquels ils entretenaient des relations ; leurs ambassadeurs, toujours choisis parmi les hommes les plus habiles de l'État, servirent merveilleusement leurs vues. »

L'Anglais sir Henri Wotton était un peu sévère pour l'agent diplomatique, lorsqu'il le définissait : « Un homme de talent envoyé à l'étranger pour y mentir au profit de son pays. » Les diplomates vénitiens avaient des qualités éminentes comme observateurs, et avec un peu du style de Machiavel, ils eussent été de vrais *artistes*

La cour et le cabinet de Charles-Quint se modifièrent successivement, soit par le nombre de ses conseillers, de ses capitaines et de ses serviteurs officiels ou domestiques, soit par l'importance de leurs attributions respectives, à mesure que leur maître lui-même monta en grade dans la grande hiérarchie du système monarchique de l'Europe, — Charles ayant été successivement archiduc, comte de Flandres et duc de Bourgogne, — roi de Castille et d'Aragon, — empereur d'Allemagne. Simple archiduc, Charles avait déjà comme son père une cour assez brillante, la cour bourguignonne telle qu'elle existait autour de Charles-le-Téméraire et de sa fille Marie. Roi d'Espagne, il arriva avec cette cour dans ses royaumes; puis, quand il y revint plus tard empereur et se maria, il la conserva encore quoiqu'il affectât d'y être plutôt le roi espagnol que le César germanique (1). Renouvelant la tradition de la cour d'Isabelle son aïeule, il sut ramener à lui une partie de la Grandesse et des nobles hidalgos en flattant leur goût pour l'apparat, les titres, les hautes fonctions du palais et ce luxe de la vie extérieure que l'Espagnol rachète par la parcimonie ou les privations de la vie domestique. Dans la description des fêtes publiques, des joûtes et des carrousels, des banquets et des bals auxquels assiste la cour et où Charles-Quint figure personnellement, son costume avant l'année de son deuil n'est pas encore le sombre pourpoint qu'il ne quitta plus après 1539. Si sa robe royale (*ropa*) est de velours noir (*terciopelo negro*), il porte en même temps une tunique ou saye chevaleresque (*sayo*) de velours blanc tailladé

en fait de portraits historiques. Dans leurs relations, on admire souvent une indifférence philosophique, qui garantirait presque l'impartialité de leurs éloges et celle de leur critique, s'ils étaient plus souvent d'accord entre eux. C'est surtout parce que nous avons mis quelques contradictions de ces subtils observateurs en regard du caractère toujours conséquent de Charles-Quint, étudié par eux à diverses dates, que ces contradictions ont dû nous frapper.

(1) Il dit un jour : « J'attache plus de prix au titre de comte de Barcelonne qu'à celui d'Empereur romain. » (CAPMANY, *Memorias*, vol. I.) — La Grandesse d'Espagne, comme le remarque M. L. Ranke, avait surtout été mécontente, à son avènement, de voir les premières dignités de la cour entre les mains des Flamands, et d'être éloignée d'un service qui l'aurait mise en contact immédiat avec le roi.

(*acuchillado*) avec des bouffants blancs (*papos blancos*) (1).

On voit défiler dans son cortége des centaines de seigneurs attachés à la maison du souverain par quelque fonction héréditaire, quarante pages, six chapelains, des musiciens, des hérault, des rois d'armes, des alcades de cour et une garde espagnole. Dans l'intérieur du palais, outre les pages, le service exigeait un personnel nombreux: les gentilshommes de la chambre, les barberos et les valets de chambre sous le grand-chambellan; — un panetier, un sommelier et les officiers de la bouche sous le majordome et le grand-maître de la maison; — les écuyers, les selliers, les palfreniers, sous les ordres du grand-écuyer. N'oublions ni le bouffon ou le fou en titre d'office ni le nain, qui étaient là, — parodies officielles, caricatures privilégiées, épigrammes vivantes. — investis du droit de censurer tous les courtisans et le souverain lui-même, à la seule condition de le faire rire en lui disant la vérité (2). Mais, ainsi que du temps d'Isabelle, cette cour obéissait à une discipline sévère. Charles et son impératrice, qui était aussi entourée de dames d'honneur et d'officiers attachés plus spécialement à sa personne, donnaient tous les deux l'exemple des

(1) «Il parut ainsi en 1527 au baptême de l'infant Philippe.» SANDOVAL, tome 1er, p. 619. Plus tard, quand son costume devint sombre, il resta trop jaloux de sa dignité pour ne pas tenir toujours à la forme du vêtement. En 1551, Marino Cavalli, un des ambassadeurs vénitiens qui exagéraient peut-être l'économie de l'Empereur, disait: — « Il ne s'habille et ne s'est jamais habillé avec pompe; il a coutume de porter tantôt la saye ou tunique et la cape (il sajo e capa), tantôt des vêtements courts qui vont jusqu'aux genoux, *mais si bien entendus et si bien ajustés, qu'il n'est possible de mieux faire; — tanto bene intese e assetate che non è possibile di più.* » *Relazione de Marino Cavalli*, d'après le texte cité par M. Gachard, qui a relevé les graves fautes du texte de la *Collection Alberi*.

(2) « Le dimanche, 1er jour de febvrier 1545, à Bruxelles, fut faite une jouste en cour... Le soir furent donnés les prix: le premier au comte d'Egmont, pour avoir rompu plus de lances; le deuxième, au nain de Sa Majesté, pour avoir esté le premier sur les rangs et le plus galant. »

(*Journal manuscrit des Voyages de Charles-Quint*, par VANDENESSE.)

Ce nain, venu de Pologne, s'appelait romanesquement «Corneille de Lithuanie,» parodiant ainsi, même par son nom, les paladins de chevalerie, Amadis de Gaule, Palmerin d'Angleterre, etc., héros de roman encore fort admirés des lecteurs du *Chevalier Delibéré*, etc.

bonnes mœurs et de l'observance des devoirs religieux. La chronique scandaleuse, qui avait si beau jeu à la cour de France, reste muette en Espagne depuis le mariage de Charles-Quint jusqu'à la mort de sa royale compagne. Les anecdotes recueillies sur Charles nous le montrent s'égarant quelquefois à la chasse : on s'inquiète de son absence prolongée après la chute du jour : on le cherche de tous côtés aux flambeaux, et il est ramené avec le cerf ou tout autre gibier qui l'a entraîné assez loin pour faire craindre qu'il n'ait été enlevé par des Maures. Il s'exposa plus d'une fois à cette dangereuse aventure; mais l'Impératrice n'avait pas d'autre inquiétude que celle-là, quand un soir elle fit sonner les cloches et mettre des lumières à toutes les fenêtres pendant qu'on le cherchait (1).

Cependant Charles-Quint, qui n'est pas un saint (nous le répèterons quelquefois, car alors même que nous lui découvririons de nouvelles vertus, oubliées par ses panégyristes, nous ne voulons pas faire un saint du prince dont on a si légèrement fait un moine), Charles-Quint diffère au moins sur un point de la sage aïeule, son modèle. Isabelle était sobre; son petit-fils ne l'était pas tous les jours, tantôt faisant un repas trop abondant, tantôt refusant de s'abstenir d'un mets qui lui était contraire, — justifiant assez bien son appétit de gros mangeur, dans l'exercice continuel d'une vie si active, par le besoin de réparer ses forces, justifiant moins bien sa gourmandise par les caprices d'un estomac que cette gourmandise peut-être, encore plus qu'une mauvaise conformation des os maxillaires, avait rendu si difficile et si capricieux. C'était prendre l'effet pour la cause. Roi et empereur, ce péché le suivit partout : nous

(1) SANDOVAL. *Veda y hechos del Emperador.* Tome 1, p. 3e. — Veut-on un contraste à ces anecdotes où nous voyons Charles-Quint aimer la chasse pour la chasse elle-même, il faut citer Brantôme :

« Le roi François, » dit Brantôme, « ayant choisi et fait une troupe qui s'appelait la petite bande, des dames de cour des plus belles, gentilles, et plus de ses favorites, souvent se dérobant de sa cour, s'en partoit et s'en alloit en d'autres maisons courir le cerf et passer son temps, et y demeuroit là quelquefois, ainsi retiré, huit jours, dix jours, etc. »

verrons qu'il le suivit encore sur le chemin du cloître et dans l'enceinte du cloître. C'est le seul contre lequel son confesseur sentait qu'il admonestait en vain son auguste pénitent.

En nommant les grands fonctionnaires de la cour nous aurions peut-être dû commencer par le confesseur qui, soit auprès du *roi d'Espagne*, soit auprès de *l'Empereur*, était un personnage doublement important. En effet, si le chambellan dans l'intérieur du palais et le grand-écuyer à la guerre répondaient du corps de Sa Majesté, le confesseur répondait de son âme (1). « Le confesseur, dit Cavalli, était tenu d'être toujours à l'église » sous le baldaquin de l'Empereur, de l'avertir quand il devait » s'agenouiller, se relever et aller à l'offrande, de lui indiquer » sur le missel les oraisons de l'office, etc. Il dirigeait enfin la » chapelle et la musique chantante, qui se composait de qua- » rante chantres, « les meilleurs de la chrétienté, choisis dans » les diverses provinces des Pays-Bas, la meilleure école de mu- » sique de ce temps-là. » (2) Mais il paraîtrait que le confesseur avait de plus une prérogative politique, les affaires de l'Église étant presque toutes des affaires d'État. « Le confesseur, » ajoute Cavalli, a entrée dans tous les conseils où se traitent » des objets relatifs à la conscience : c'est pourquoi il intervient » dans les questions de guerre et même de justice, principale-

(1) Quand l'Empereur allait à un tournois ou à une bataille, le grand-écuyer, devenu en quelque sorte un chambellan militaire, devait l'armer et le chausser au départ, le désarmer et le déchausser au retour.

Parmi les grands dignitaires de la cour de Charles-Quint, nous devons citer le duc d'Albe, grand-majordome, le comte de Nassau, grand-chambellan, le comte de Lannoy, grand-écuyer. Aucun de ces trois hommes remarquables ne joua son rôle dans l'histoire en qualité de grand-écuyer, de majordome, de grand-chambellan ; ce ne fut point à ces titres et à ces fonctions qu'ils durent la faveur et la confiance dont les honorait leur empereur. Avec Charles-Quint, aucune place ne relevait assez un homme pour l'égaler à lui ; aucun homme n'était assez grand pour ajouter quelque chose à l'importance d'une charge de cour. Après M. de Lannoy, M. de Boussu, l'ami d'enfance de Charles-Quint, fut grand-écuyer, et il est mentionné par B. Navagero, comme étant, en 1546, un des trois principaux officiers de la cour, avec M. de Rye, Bourguignon, chargé à la fois des fonctions de grand-sommelier et de grand-chambellan; le duc d'Albe, grand-maître de la maison, ayant sous lui deux majordomes, Monfalconetto, Piémontais, et Don Juan Manrique de Lara.

(2) *Relazione de Marino Cavalli.*

» ment quand on délibère sur les collations de bénéfices. Il finit » toujours par devenir évêque et parfois cardinal : rien de plus » juste, car c'est une bien grande charge que d'avoir à discou- » rir et à décider sur les affaires concernant les hérétiques, les » nouveaux chrétiens d'Espagne, les Mores, les usures, les » guerres contre les chrétiens et les guerres contre les infidèles, » les bénéfices, les conciles et presque tout ce que fait l'Empe- » reur : en toute chose, en effet, il y a des questions de cons- » cience. »

Ces attributions du confesseur remontaient au règne d'Isabelle ; quoique Charles-Quint consultât comme elle son confesseur sur tous les points où son avis devait avoir une valeur, quoiqu'il se laissât réprimander et exhorter par lui comme son aïeule par le sien, nous ne voyons pas qu'aucun de ses directeurs spirituels ait jamais eu dans ses conseils ni sur son esprit l'influence d'un Torquemada ou d'un Talavera, encore moins d'un cardinal Mendoze et d'un Ximenès : des confesseurs ou des ministres ecclésiastiques de cette taille ne lui auraient pas convenu long-temps, et, tels qu'étaient les siens, il put en changer sept ou huit fois sous son règne sans qu'aucun laissât un vide difficile à remplir, sans que ses historiens en aient fait la remarque.

Il changea moins souvent les ministres et les membres de ses conseils ; mais il ne fut pas plus dominé par eux que par ses confesseurs, du jour où, affranchi de la tutelle de ses gouverneurs flamands, il eut prononcé la phrase équivalant à celle de Louis XIV après la mort de Mazarin (1). Charles-Quint consultait soit un seul ministre, soit l'être collectif appelé

(1) M. L. Ranke, qui prolonge un peu trop, selon nous, l'*inertie* primitive de Charles-Quint, rappelle qu'en 1529, il fit son voyage d'Italie malgré son conseil privé, qui l'avait averti aussi de se défier de Doria, et cherchait à lui rendre Gênes suspecte. Or, justement Charles-Quint accorda sa confiance à Doria et alla débarquer à Gênes : « Tel était Charles-Quint, » dit M. Ranke ; « aucune de ses décisions ne portait l'empreinte de l'influence d'un ministre. On ne trouvait en lui ni passion ni précipitation ; toutes ses résolutions étaient mûries, tout était réfléchi, sa première parole était aussi la dernière. »—Voir aussi SIGONIUS, *de Vitâ Andreæ Doriæ.*

conseil ou cabinet ; il permettait qu'on discutât sa propre opinion ; mais il se réservait les conclusions ou la décision définitive, et sa résolution arrêtée, il la dictait indifféremment soit au ministre en personne, fût-ce Gatinara ou Granvelle, soit à un de ses secrétaires particuliers, quand il ne préférait pas l'écrire lui-même de ce style positif, clair et sans phrase, qui ne brille ni par la concision ni par l'élégance, encore moins par la poésie de la forme.

Gaspard Contarini, un des hommes éminents que Venise envoya auprès de Charles-Quint, écrivait à la date de 1525 :

« Les conseillers de l'Empereur sont tantôt plus ou moins » nombreux selon qu'il le juge convenable ; maintenant il y en » a huit et un secrétaire. Des huit deux sont Espagnols, quatre » Flamands, un Savoyard et un Italien. Les deux Espagnols » sont le grand-commandeur de Saint-Jacques (Fernando de » la Vega) et don Hugo de Moncada. Les Flamands sont le » comte de Nassau (le comte Henri, etc.), qui a remplacé » comme grand-chambellan le seigneur de Chièvres (mort » à Worms en 1521) ; le vice-roi de Naples (Charles de Lan- » noy, le grand-écuyer) ; monseigneur de Beaurain (Adrien de » Croy), fils du feu seigneur de Rœulx, et de La Chaulx, Charles » Poupet de La Chaulx (chambellan et premier sommelier de » corps, etc.), qui se trouve en ce moment en Portugal. Le Sa- » voyard est M. de Bresse, grand-maître de la maison de » l'Empereur ; l'Italien est le grand-chancelier (Mercurino » Arborio de Gatinara, qui avait succédé en 1528 à M. de Sau- » vage) qui est parvenu à cette dignité après avoir rempli plu- » sieurs missions sous l'empereur Maximilien et exercé la » charge de président de Bourgogne que lui avait conférée Ma- » dame Marguerite.

» Ce dernier ministre est d'un tempérament sanguin ; il est al- » lègre, prudent et habile à négocier, un peu vétilleux, très en- » treprenant et si grand travailleur qu'on pourrait à peine y » croire. Il fait un repas par jour, le dîner ; jamais il ne soupe. » Il écrit de sa main presque toute chose. Les affaires privées,

» aussi bien que celles de l'État, sont toutes traitées par lui. Quand » viennent des lettres du dehors, César les envoye incontinent » au chancelier, qui les lit toutes, puis écrit un sommaire de » leur contenu et rédige un projet de réponse. Il va ensuite au » conseil où, après lecture du sommaire et du projet de ré- » ponse, on délibère et presque toujours les conclusions du » chancelier sont adoptées. Tous les rapports à faire, soit en » matière de finance, soit en matière de guerre et de marine, » sont discutés, rédigés et finalement ordonnés par le chance- » lier qui, en vérité, se donne un mal qu'aucun autre, je crois, » ne se donnerait comme lui. »

Contarini ne loue pas au même degré le comte de Nassau, qu'il peint comme aimant la vie agréable et facile; Lannoy sobre, mais colère, —prudent et adroit, mais ne dissimulant pas sa jalousie du connétable de Bourbon; le seigneur de Beaurain, un des compagnons flamands de la jeunesse de l'Empereur, d'un dévouement à l'épreuve; Lachaulx, très fin, mais égoïste. Il montre le conseil divisé en deux factions dont l'une pousse l'Empereur à attaquer la Turquie, à abaisser la France et à conquérir le monde; l'autre, qui voudrait que l'Empereur s'alliât à la France pour dominer l'Italie. Voici le portrait de l'Empereur lui-même, à la date de 1525 :

« L'Empereur est de taille moyenne, ni très grand ni petit, » blanc de peau, plutôt pâle que coloré, bien proportionné de » corps, avec la jambe très belle, le bras bien fait, le nez un » peu aquilin, mais très peu; l'aspect grave, mais ni rude ni » sévère. Nulle partie du corps n'est à critiquer en lui, excepté » le menton et aussi toute la mâchoire inférieure, qui est si » large et si longue qu'elle ne paraît pas naturelle mais posti- » che, d'où vient qu'il ne peut, en fermant la bouche, joindre » les dents d'en bas avec celles d'en haut et qu'il reste entr'elles » l'espace de la grosseur d'une dent. C'est ce qui fait qu'en » parlant et surtout en terminant son discours, il balbutie quel- » ques paroles que souvent on n'entend pas bien. Dans » les joûtes d'armes et au jeu de cannes (jeu favori alors), il

» est aussi adroit qu'aucun des cavaliers de sa cour. D'un tem
» pérament mélancolique-sanguin, son caractère est d'accord
» avec son tempérament. Il est très religieux, juste, exempt de
» tout vice, ne s'adonnant à aucun des plaisirs auxquels s'a-
» donnent habituellement les jeunes gens et ne goûtant vivement
» aucun passe-temps. Quelquefois il va à la chasse, mais rare-
» ment, et il ne se plaît qu'aux affaires et aux délibérations de ses
» conseils où il est très assidu et où il passe presque tout son
» temps. Il est très peu affable, plus avare que libéral, d'où on
» lui veut peu de bien. Il ne montre pas l'ambition d'acquérir
» de nouveaux États, quoiqu'il aime à guerroyer et soit dési-
» reux de se trouver en campagne, — surtout d'aller com-
» battre les infidèles. Il souhaite aussi beaucoup venir en Italie,
» pensant que de ce voyage dépend sa grandeur... J'oubliais
» d'ajouter cet autre trait du caractère de César, qu'il parle peu
» et qu'il est naturellement très modeste, ne s'exaltant pas trop
» dans les choses prospères, ne se laissant pas trop abattre par
» les choses adverses... En vérité, dans cette si grande victoire
» qu'il vient d'obtenir sur le roi très chrétien, sa modestie a été
» merveilleuse, il ne fit voir d'orgueil ni par un signe, ni par
» un mot, ni par un mouvement. Ce qu'on ne peut louer en lui,
» c'est qu'il garde mémoire des injures qu'on lui a faites, etc. »

Nous avons omis dans ce portrait les mots *occhi avari*, rendus par *yeux petits* et qui pourraient bien signifier seulement que Charles-Quint tenait ses paupières baissées. En effet, dans un portrait de cette époque rappelé par M. L. Ranke, Charles-Quint est représenté avec de *grands yeux* pleins de feu, « la bouche *encore fermée*, un peu impérieuse. » M. Ranke ajoute : « La séparation entre la partie supérieure et la partie
» inférieure de son visage se développa peu à peu et cette tran-
» sition caractérise la différence des portraits qui furent peints
» à ces deux époques de sa vie. Dans les derniers, la partie in-
» férieure du visage est proéminente, la bouche reste ouverte,
» les paupières sont baissées. »

Dans sa septième année, Charles était représenté comme un

bel enfant par Quirini (l'ambassadeur vénitien envoyé auprès de Philippe-le-Beau, en 1506). Il ressemblait alors, dit-on, aux portraits du duc Charles-le-Téméraire. Il était devenu un bel adolescent lorsqu'il fut peint par Lucas Cranach, le maître Cranach, ami de Luther, que cet artiste a peint aussi. Plus tard il posa trois fois pour les divers portraits que nous devons au Titien, le seul artiste par le pinceau duquel il eût voulu que sa ressemblance fût transmise à la postérité et qui, aux diverses époques où il fixa la figure de l'Empereur sur sa toile, a si bien sauvé ce qu'il pouvait y avoir de disgracieux dans ses pommettes saillantes et dans la disproportion de la partie inférieure de son visage (1).

Dans la citation de Contarini, prenons note de l'avarice de Charles-Quint et de son caractère vindicatif. Les ambassadeurs vénitiens qui se succèdent auprès de l'Empereur, ont presque tous un vice à lui imputer ; mais ce n'est pas toujours le même, et parfois le vice dénoncé par l'un est presque transformé en vertu par un autre. L'Empereur *avare* de Contarini, devient un empereur *économe* et distribue même des largesses assez considérables quand Nicolas Tiepolo est auprès de lui, en 1531. Aussi Tiepolo le proclame-t-il « le plus grand Empereur que la chrétienté ait eu depuis Charlemagne, si on considère bien toutes ses qualités. »

(1) La grosse lèvre de la dynastie autrichienne provenait d'une princesse polonaise nommée Cymburgis, qu'épousa le duc Ernest, le *prince de fer*, père de Frédéric III ou IV, et, par conséquent, grand'-mère de l'empereur Maximilien Ier. « Malgré sa beauté et ses autres grâces, » dit l'historien Coxe, « Cymburgis était » douée d'une force masculine. Digne compagne du *prince de fer*, elle cassait les » noix entre ses doigts et enfonçait un clou avec son poing en guise de marteau. » D'après une note de M. Bradford (*Correspondance de Charles-Quint*, p. 342), un des augustes membres de la famille régnante, tient à cette origine de la conformation héréditaire du visage de la dynastie autrichienne, dont nos Bourbons de la branche aînée (Charles X du moins) se ressentaient un peu. Brantôme en donne une autre, en parlant de Marie de Hongrie qu'il peint très belle, sauf sa *lèvre à la mode d'Autriche*. Il ajoute que la reine Eléonore, l'autre sœur de Charles-Quint, lors de son passage à Dijon, se fit ouvrir les tombeaux de ses ancêtres les ducs de Bourgogne. Quelques-uns des corps étaient si bien conservés, qu'elle put reconnaître la ressemblance de leurs portraits, et remarqua surtout la proéminence de la mâchoire inférieure. « Ah ! » s'écria la reine, « j'avais toujours cru que nous tenions notre bouche de la maison d'Autriche ; mais je vois maintenant que c'est un héritage de Marie de Bourgogne et de ses aïeux. »

Le portrait de Charles-Quint, par Tiepolo, mériterait d'être cité en entier. Mais il est fort long, le Vénitien louant « sa justice, son peu d'ambition, son amour de la paix, sa modération, etc. » — « Pour ce qui est de ses actes de libéralité et de munificence, » il ne se montre réellement splendide ni dans ses vêtements ni » dans ceux de ses serviteurs, étant économe au point de ne » porter communément que des habillements de soie, et maintes » fois on a vu ses gens attendre le renouvellement de leur livrée » plus qu'il ne paraissait convenir à la grandeur d'un tel prince. » — En réponse aux critiques qui l'accusent d'être peu libéral et de faire attendre tantôt par calcul, tantôt par oubli, les gratifications qu'il promet : « ces mêmes critiques, dit Tiepolo, ne » peuvent nier qu'il ne dépense pour sa table et celle de ses » officiers, pour la chasse et d'autres choses ordinaires, enfin » pour des gratifications même, beaucoup plus que ne dépensait » le Roi Catholique dont chacun faisait l'éloge. Il ne laisse pas » d'ailleurs de récompenser d'une manière ou d'une autre tous » ceux qui l'ont servi, quand il le peut ou que l'occasion s'en » présente, en leur conférant des évêchés, des abbayes, des » charges, ou bien des domaines sinon de l'argent comptant. » Seulement dans ses largesses il se montre plus libéral et plus » prompt à donner à l'égard des Flamands qu'envers les Espa- » gnols et les Italiens, et, à la vérité, il a plus de sympathies » pour les premiers, étant né et ayant été élevé parmi eux. » — Tiepolo arrive aux preuves : — « Il donne beaucoup à divers » seigneurs, aux ambassadeurs des princes et à d'autres per- » sonnes de cette qualité (1) : je tiens de quelqu'un qui a eu à » examiner ses comptes, que, à son départ de Bologne, il gra- » tifia de plus de 300,000 écus un grand nombre de sei- » gneurs espagnols, qui, de là, retournèrent dans leur pays. A » Bruxelles, au mois de juillet passé (1531), on dressa l'état » des dépenses extraordinaires, faites par lui depuis le 21 » mars 1530 jusqu'au 12 juillet suivant, elles montaient à

(1) Wolsey et plus d'un seigneur de la cour de Henri VIII, étaient pensionnaires de Charles-Quint.

» 270,000 écus et elles ne comprenaient que de pareilles gra-
» tifications. » Tiepolo explique enfin que Charles-Quint n'ai-
mait pas à *donner* avant d'avoir payé ses dettes et que, dans l'intérêt de sa vraie dignité, il préférait s'acquitter envers ses créanciers à s'environner d'un éclat qui en aurait augmenté le nombre. « Tout considéré donc, je trouve qu'on peut dire qu'il
» n'est pas prodigue, mais qu'on ne saurait dire qu'il n'est
» pas libéral. »

Tiepolo passe aussi en revue les ministres et les conseillers de l'Empereur, et mentionne parmi ceux dont il prend plus volontiers les avis, le secrétaire Covos, Espagnol; de Granvelle, Bourguignon; don Garcia de Padilla, l'archevêque de Bari; M. de Nassau, grand-chambellan; M. de Beaurain, grand-maître; M. de Praët, second chambellan, et M. de Noircarmes, grand-sommelier. — « Mais les deux premiers seuls (Covos et
» Granvelle) expédient toutes les affaires. — Aucun de ses
» conseillers, d'ailleurs, n'a aujourd'hui une telle autorité
» qu'il ne s'en réfère toujours à l'Empereur... qui entend ne
» dépendre d'aucun de ses ministres et veut que chacun le
» sache, etc..»

A quelques années de là (1541), c'est Bernard Navagero qui vient représenter Venise à la cour de Charles-Quint, et qui adresse à sa république une *relation* plus souvent citée que celles de tous les autres ambassadeurs vénitiens. Navagero est très favorable à l'Empereur, mais il n'est pas d'accord avec Tiepolo qui vantait sa modération et son amour de la paix : — Selon Navagero, « quoiqu'il ait eu et quoiqu'il ait encore de
» grands généraux à son service, — (Prosper Colonne, Pescaire,
» Bourbon, Antonio de Leyva, le duc d'Albe, Fernand de Gon-
» zague, le prince Doria,) — l'opinion générale est que l'Empe-
» reur n'a pas de plus grand général de terre que lui-même...
» Ce prince ne peut pas dissimuler le plaisir qu'il éprouve à
» se trouver à la guerre. Dans les camps, il est tout joyeux,
» tout plein de vivacité, et tandis que dans les villes et ailleurs
» il se montre grave et réservé jusqu'à l'extrême, une fois à

» l'armée, il veut être partout, voir et entendre toute chose, » et oubliant quel grand empereur il est, il remplit l'office » d'un simple capitaine (1). »

Navagero peint aussi Charles-Quint dans sa cour, et nous devons citer ce petit tableau d'intérieur qui nous prépare à celui du séjour à Yuste. — « L'Empereur est âgé de quarante-» six ans. Au milieu de ses grandeurs et de ses victoires on l'a » toujours vu retenu et modeste. Il se trouve enflammé d'une » grande ferveur religieuse et il s'efforce d'exciter sa cour à » suivre l'exemple qu'il lui donne à cet égard. Aussi, n'y a-t-il » pas de meilleur moyen de gagner ses bonnes grâces que de » faire preuve de modestie et de remplir les devoirs qu'impose » la religion. Il en résulte que sa cour est au-delà de toute » expression remarquable par les mœurs et la décence qui y » règnent.

» Dans les audiences qu'il donne aux personnes publiques, » l'Empereur est rempli de patience : il répond d'une manière » satisfaisante sur chaque chose en particulier et rarement, ou » pour mieux dire, jamais il ne prend de décision à l'heure » même, mais il remet l'affaire à M. de Granvelle. Après avoir » délibéré avec lui sur chaque point, il le résoud d'après son » propre sentiment, mais avec lenteur; car telle est sa nature. » Ceux qui le blâment sous ce rapport, l'appellent irrésolu et

(1) Selon certains auteurs, c'était en Allemagne que Charles-Quint avait le moins de popularité, « quoiqu'il imitât scrupuleusement, » dit M. Ranke, « l'étiquette » adoptée par les anciens empereurs, quoiqu'il s'efforçât d'adopter les mœurs » allemandes, quoiqu'il portât encore en Allemagne la barbe à la mode de ce pays... » Les Italiens vantaient sa *simplicité* quand, simplement vêtu, il faisait son entrée » dans leurs villes au milieu d'un cortége brillant; mais, pour les Allemands, » cette négligence était un manque de dignité. Un jour, surpris par la pluie devant » Naumbourg, Charles envoya chercher sa vieille toque (*gorra*) dans la ville, et, » en attendant, cacha sous son bras sa toque neuve de peur de la mouiller. » Pauvre empereur, *dit en lui-même* Sastrow, qui cache des tonneaux d'or et » reste exposé à la pluie pour ne pas perdre un bonnet de velours. » *Vie de Barthelemy Sastrow.* J'en demande pardon à M. Ranke, mais « *le dit en lui-même* Sastrow » dénonce un biographe qui fait parler même le silence de son héros. Les tonnes d'or de Charles-Quint étaient, hélas ! trop souvent vides, malgré son Pérou et son Mexique.

» lent ; ceux au contraire qui l'en louent, disent qu'il est pru-
» dent et réservé. Il donnait autrefois beaucoup d'audiences
» privées ; maintenant, après son repas, il ne reçoit plus que
» deux ou trois personnes et, encore, les renvoie-t-il après à
» ses ministres. D'où il résulte que ceux-ci étant en petit
» nombre et les affaires très nombreuses, personne ne vient en
» cour pour demander justice, qui ne se trouve obligé d'y rester
» beaucoup plus long-temps qu'il ne voudrait.

» L'Empereur se lève très tard ; dès qu'il est habillé, il entend
» une messe particulière et, au dire d'aucuns, c'est pour l'âme
» de l'Impératrice. Ensuite, après avoir donné quelques au-
» diences, il va à la chapelle assister à une messe publique, au
» sortir de laquelle il dîne (il est alors midi environ). C'est ce
» qui a donné lieu en cour au dicton *della messa à la mensa*
» (de la messe à la table). Il mange beaucoup à ce repas et plus
» peut-être que ne le comportent sa complexion et le peu d'exer-
» cice qu'il fait, vu qu'il se nourrit surtout de choses qui engen-
» drent des humeurs épaisses ou visqueuses, et auxquelles il
» doit les deux infirmités qui l'affligent, l'asthme et la goutte.
» Il croit pouvoir y remédier en mangeant peu le soir; mais les
» médecins disent que mieux vaudrait pour lui diviser sa
» nourriture journalière en deux portions égales. Quand il se
» porte bien, il croit ne pouvoir jamais être malade et il écoute
» peu, par conséquent, les conseils de ses médecins; mais lors-
» qu'il se sent sérieusement indisposé, il ne néglige rien pour
» se guérir.

» L'Empereur est libéral en certaines choses : ainsi il ré-
» compense ceux qui l'ont servi à la guerre et ceux auxquels
» il porte une affection particulière, bien qu'en cela il procède
» avec lenteur. Quant à ses habillements, à sa table, à sa mai-
» son, à sa chasse, à ses écuries, etc., il agit plutôt en modeste
» prince qu'en grand empereur. Lorsqu'il fait des libéralités,
» ce qui n'est pas dans sa nature, il se trouve obligé de donner
» beaucoup, car il doit distribuer toutes les commanderies des
» trois ordres d'Espagne, qui sont très nombreuses et très ri-

» ches. Il en est de même des bénéfices et évêchés. Dans ces » occasions il procède avec beaucoup de conscience, n'ayant » égard qu'à la vertu et au mérite de ceux à qui il donne. En » ce qui concerne les évêchés, l'avis et le conseil de son confes- » seur, qui est un Dominicain espagnol, ont beaucoup d'in- » fluence sur ses déterminations.

» L'Empereur fait profession de garder sa parole et d'ac- » complir tout ce qu'il promet. Il fait profession encore d'aimer » la paix et de ne vouloir la guerre que s'il est défié. Il se mon- » tre constant à maintenir grands ceux que grands il a faits, et » si l'un d'eux est accusé ou blâmé, même avec vérité, il s'en » rapporte là-dessus plutôt à son jugement qu'aux paroles des » autres ; c'est un prince qui écoute tout le monde et en croit » les siens dans les affaires d'importance ; mais il veut que » toute décision dépende de lui, et dès qu'il est convaincu d'une » chose point n'est facile de le faire revenir. — Ses plaisirs sont » d'aller à la chasse, avec peu de compagnons ou seul, l'arque- » buse en main. Il s'amuse aussi d'un nain que lui a donné le » roi de Pologne, lequel nain est très bien fait et a de l'intel- » ligence. Il est encore un bouffon venu récemment d'Espagne, » nommé Perico, qui le fait rire et qui, pour plaire à l'Em- » pereur, quand il appelle Philippe son fils, l'appelle lui *Signor* » *di Todos*. Il y aurait bien des choses à dire encore sur le ca- » ractère, les habitudes et les manières, les qualités et les ver- » tus de César ; mais pour conclure je me résume en disant que » par ce que j'ai vu moi-même en mon temps et par ce que » sont forcés d'avouer tous ceux qui pratiquent cette cour, je » déclare qu'il n'existe aucun prince plus vertueux et qui donne » meilleur exemple à tous que l'Empereur. » *Relazioni*, etc., ser. p. 341-344.

On ne saurait laisser de côté les relations de Marino Cavalli, qui remplit successivement les fonctions d'observateur diplomatique auprès de Solyman, de François Ier, de Charles-Quint, etc. Ce fut vers 1548 qu'il se rendit dans les Pays-Bas où était l'Empereur, dont il calcule les revenus estimés à sept millions

de ducats, en ajoutant que nul n'en faisait meilleur emploi. Nous avons déjà cité ce qu'il dit de la cour. Cavalli décrit aussi le conseil de gouvernement qui, selon lui, se composait de docteurs-régents pour chaque pays : un de Sicile, un de Naples, un de Bourgogne, un de Castille, un d'Aragon, etc., sous la présidence de Granvelle, suppléé quelquefois par son fils, le futur cardinal.

C'est Cavalli qui nous apprend la raison de la lenteur que mettait Charles-Quint à récompenser ses serviteurs : « Parce » que, dit-il, il y trouve cet avantage de les forcer à continuer » leurs services, de peur de perdre ce qu'ils attendent pour le » passé. » Cavalli rencontre encore à la cour impériale le nain polonais ; il mentionne le valet de chambre Adrien et le maître d'hôtel Monfalconetto : avec l'un Charles-Quint s'entretenait familièrement, et l'autre, Monfalconetto, esprit plaisant, l'amusait par ses saillies. L'Empereur aimait toujours la chasse et, selon l'agent vénitien, il en revenait parfois avec un ou deux cerfs ou sangliers ; mais plus souvent il se contentait de tirer un gibier plus menu ou même d'abattre un corbeau, une corneille, un pigeon. La santé de Charles était bien ébranlée : Cavalli l'attribue à ses attaques de goutte et d'asthme, mais aussi *un peu* à un ressentiment du mal dont mourut François Ier. Ce qui n'empêche pas le Vénitien d'ajouter : « L'Empereur est » très religieux. Il entend deux messes par jour ; les vêpres et » le sermon les jours de fête seulement : il dit beaucoup d'o- » raisons, se confesse et communie quatre fois par an : ce qui » prouve qu'il vit en bon chrétien et comme un simple gentil- » homme ; *il n'a aucun vice*, et jusque dans ses moindres actions » il est aussi réglé, aussi réservé, aussi judicieux qu'il est pos- » sible de l'être. » Cavalli va plus loin en répétant que Charles-Quint ne se fâche et ne s'emporte jamais. Quant à la supposition du mal dont il insinue qu'on gratifiait Charles-Quint (dans sa relation ce n'est qu'un *on dit*), l'ambassadeur ne la réfute-t-il pas lui-même en répétant après Contarini, Tiepolo et Navagero, que l'Empereur donnait l'exemple des bonnes mœurs à

sa cour? (1) Aussi cette supposition nous paraît-elle moins grave que la phrase à la fois plus générale et plus positive que glisse dans sa *Relation* de 1557 un autre Vénitien, Frédéric Badouaro : « S. M. e stata nei piaceri venerei di non temperata volonta » in ogni parte dove s'e retrovata con donne di grande ed anche » di picola conditione. » (2) Le même Badouaro, plus sévère que ses prédécesseurs en parlant de Charles-Quint, ne mérite pas le même crédit qu'eux, et, par conséquent, il serait oiseux de le réfuter par lui-même comme Marino Cavalli. Nous ne pouvions toutefois nous dispenser de les citer l'un et l'autre afin d'expliquer une des interprétations données à la mélancolie de Charles-Quint, qui, selon les uns, — « passait des heures » dans sa chambre tendue de noir et *éclairée* de sept flam- » beaux, » pour y méditer sur la mort de sa mère (qui n'était pas encore morte quand on l'y surprit un jour en prière, au dire de Badouaro lui-même), tandis que, selon les autres, c'était pour y cacher à tous les yeux les conséquences de ce mal dont l'apparition avait coïncidé en Europe avec la découverte du Nouveau-Monde (3). »

(1) On peut s'étonner que, lorsqu'en 1554, Henri II, intéressé à représenter Charles-Quint près de mourir, chargea ses ambassadeurs d'exagérer au sultan ses maladies réelles, il ait oublié celle-là. Il se contenta de faire dire à Solyman, que son redoutable antagoniste avait perdu *une de ses mains, plus deux doigts* de l'autre, et qu'*une de ses jambes s'était raccourcie*, ajoutant que ses facultés intellectuelles étaient encore plus avariées, car il ne pouvait plus s'occuper d'affaires, et n'avait d'autre distraction que de monter et démonter ses pendules. On trouverait donc peut-être dans quelque relation turque, que Charles-Quint était *manchot*, *boiteux* et *idiot*.

(2) « *L'Empereur*, dit celui-ci, *a été d'une véritable intempérance pour les plai-* » *sirs de Vénus, partout où il se trouvait avec des dames de grande et même de petite* » *condition.* »

(3) C'est M. Mignet qui, en citant cette phrase de Badouaro sans commentaire, lui a donné une valeur qu'elle ne saurait avoir; si bien que M. Stirling l'a introduite à son tour dans une troisième édition de son ouvrage : *Cloister life of the Emperor Charles V.* M. Stirling rapproche, il est vrai, l'assertion de Badouaro de celle de Zenocarus, qui nous dit que Charles-Quint était mysogine, fermant sa fenêtre quand il voyait *passer une femme dans la rue*.

Nous remarquerons d'abord que Federico Badouaro n'exerça ses fonctions qu'auprès de Philippe II, et ne vit même pas Charles-Quint, déjà retiré en Espagne. Ensuite, nous citerons sur Badouaro lui-même et sa moralité, ce qu'en dit Ginguené (*Biogr. universelle*, t. III.) — Badouaro avait fondé une Académie véni-

Quand bien même il y aurait quelque chose de vrai dans les médisances recueillies par les deux derniers ambassadeurs vénitiens que nous venons de citer, et qui démentiraient, au bout de trente ans, tous les témoignages rendus pendant ces trente ans aux bonnes mœurs de l'Empereur, il faudrait au moins laisser à Charles-Quint le bénéfice de cette réserve et de cette décence qui régnèrent toujours à sa cour. Ce serait alors sans doute de l'hypocrisie ; mais n'est-ce pas de cette hypocrisie-là qu'on pourrait dire qu'elle fut un hommage public et constant à la vertu? Charles-Quint n'aurait pas été du moins un fanfaron de vices ; ennemi du scandale qui double le péché, jeune, il aurait conservé, dirions-nous, un semblant de pudeur, — plus âgé, un semblant de dignité. Il est vrai encore que dans ce système, Charles-Quint hypocrite aurait essayé d'en imposer non-seulement aux hommes mais encore à Dieu... c'est-à-dire à son confesseur. On va en juger :

Un savant allemand a recueilli aux archives de Simancas et publié la correspondance de Garcia de Loaysa, cardinal d'Osma, avec Charles-Quint, pendant les années 1530, 1531 et 1532 (1).

En 1529, Garcia de Loaysa était depuis sept ans ce directeur spirituel dont les ambassadeurs vénitiens ont signalé l'influence sur l'Empereur, lorsque celui-ci l'emmena avec lui d'Espagne en Italie. Né à Talavera, vers l'an 1479, d'une famille illustre, entré fort jeune chez les Dominicains de Salamanque et devenu un des supérieurs de l'ordre, Loaysa eut, en 1523, l'occasion d'être entendu à Valladolid par Charles-Quint. Très sensible

tienne en 1558, l'Académie *della fama*, qui finit par n'être pas très *bien famée*, puisqu'elle fut supprimée et son fondateur mis en prison. Or, Badouaro, d'après Luca Contile, avait fait, au nom de son Académie, en apparence toute littéraire, quelque chose qui devait lui coûter *l'honneur et peut-être la vie.* « Mazzuchelli ajoutait, » dit Ginguené, « que *Badouaro avait commis une infidélité grave* dans » l'administration de la caisse de l'Académie. » En supposant qu'un historien voulût douter des bonnes mœurs de Charles-Quint, nous serions très surpris s'il s'appuyait encore sur l'autorité de Badouaro, dont le manuscrit existe à la Bibliothèque Impériale, sous le n° 10,083. 2. 2. A.

(1) Un vol. édité à Berlin par G. Heine, docteur en philosophie, 1848. M. Heine a traduit ces lettres en allemand.

à la belle éloquence religieuse, l'Empereur le choisit pour son confesseur. Ce fut à Bologne que Clément VII le décora de la pourpre, et Charles-Quint, voyant qu'il plaisait au Pape, le laissa auprès de Sa Sainteté comme ambassadeur lors de son départ pour l'Allemagne (1). Loaysa aimait Charles « comme un fils; » c'est l'expression d'une de ses lettres dans lesquelles il entretient souvent l'Empereur dans la même dépêche de sa tendresse paternelle pour lui, des affaires d'État et de la nécessité de vivre en bon chrétien. Il use largement de son ancien privilége de directeur spirituel, et, à l'imitation du cardinal Talavera, le confesseur d'Isabelle, il cherche à prévenir Charles contre toutes les tentations qui pourraient être dangereuses soit pour sa gloire terrestre soit pour le salut de son âme. On doit croire qu'après l'avoir confessé pendant sept ans il connaissait bien toutes ses faiblesses. La morale de Loaysa est sévère ou du moins un peu prêcheuse, même en faisant la part des exagérations du style de la vie dévote. Si le jeune prince candide et pudique « *pudicitiæ amans* » de l'archevêque de Mayence ne fut réellement qu'un « cœur négatif, » qui « n'eut pas de jeunesse, » qui « faisait le mal sans passion et le bien sans enthousiasme, » cherchant plutôt le plaisir en curieux qu'en homme sensuel et « le dominant même quand il y cédait » (2), Loaysa devait certes, comme on l'a insinué, fatiguer son pénitent de ses prônes paternels (3) ; mais si l'Empereur avait conservé quelques restes de sa candeur juvénile, l'affection du bon prêtre devait le toucher, alors même qu'aux éloges se mêlaient ces censures qui, selon l'expression de Louis XIV, rendent les rois plus mécontents d'eux-mêmes que contents de leurs prédicateurs.

(1) Le cardinal d'Osma retourna en Espagne en 1537, fut archevêque de Séville, grand-inquisiteur, et mourut à Madrid, le 21 avril 1546.

(2) *Hist. d'Espagne* de M. Rosseeuw Saint-Hilaire.

(3) « Aussi a-t-on dit encore que l'Empereur l'exila dans l'ambassade de Rome pour se débarrasser de ses sermons. On ignorait qu'il lui avait recommandé de lui écrire souvent, etc. »

Selon le confesseur de Charles-Quint, il est deux péchés que Sa Majesté doit surtout redouter parmi les sept que l'Église nomme mortels ou capitaux : Loaysa semble ne pas admettre que *l'inertie*, qu'on avait autrefois imputée à Charles et dont il se défiait encore, fût le résultat naturel et par conséquent excusable de son développement tardif (1); il l'appelle *indolence*, *oisiveté*, PARESSE, et en fait un dangereux penchant qu'il faut sans cesse combattre ; mais il ne nie pas que jusque-là Charles ne l'ait assez héroïquement combattu. Seulement il l'exhorte à ne pas négliger le tribunal de la pénitence, « de peur que le » retard de la confession n'occasionne une accumulation de » fautes. » Loaysa démontre à l'Empereur qu'il faut effectuer immédiatement tous ses bons sentiments et écarter les mauvais dès qu'ils paraissent, « parce qu'il est clair que si vous les laissez » entrer dans la première salle, ils ne s'arrêteront pas qu'ils ne » se soient emparés de toute la maison. »

Quant au péché de gourmandise, Loaysa a deux raisons pour le dénoncer : « Sire, je supplie Votre Majesté de ne pas manger de ce

(1) C'est encore l'opinion de M. L. Ranke qui, oubliant ses succès aux joûtes et carrousels de Bruxelles et de Valladolid, dit : « La vie de Charles-Quint commença » tard à se développer et déclina de bonne heure. Il avait été long-temps sans gran- » dir, et l'on essaya de divers régimes hygiéniques pour favoriser sa croissance. Le » développement de son corps fut extraordinairement en retard jusqu'en 1521. A » cette époque, on remarqua que sa barbe commençait à pousser, et que sa figure » prenait un caractère plus mâle. » M. Ranke cite *Th. Leodius, de vita Frederici Palatini*. M. 10 et *Pierre Martyr*, *epistolarum opus*, ep. 734. Mais M. Rosseeuw Saint-Hilaire a trouvé ailleurs que dans Pierre Martyr les preuves à l'appui de son système, qui est de dire que Charles fut un enfant précoce : « Les sciences posi- » tives convenaient surtout à cet esprit sérieux, et ses maîtres bientôt n'eurent » plus rien à lui apprendre : de là cette gravité précoce qui le rendait si propre à » régner sur le peuple castillan ; de là cette assiduité au travail qui ne se démentit » pas pendant toute sa vie. Charles, à vrai dire, n'eut jamais d'enfance. Dès l'âge » de seize ans, il ouvrait lui-même toutes les dépêches au moment où elles arri- » vaient, fût-ce au milieu de la nuit : il se tenait ainsi au courant de toutes les » affaires, avec plus d'ardeur que de capacité, toutefois, s'il faut en croire Pierre » Martyr, le seul de ses panégyristes qui, en le louant, ait conservé la liberté de le » juger. » *Hist. d'Esp.*, tome v, page 299. L'historien, oubliant la tutelle prolongée de Charles sous Chièvres, ajoute : « *Bien jeune encore, il avait compris toute la grandeur de sa tâche.* » Toutes les contradictions des ambassadeurs vénitiens se retrouvent au bout de trois siècles chez les historiens français, allemands, anglais et espagnols, parce qu'on néglige de rapprocher les dates de certains jugements, et qu'on isole trop la phrase qu'on cite du paragraphe dont elle fait partie.

» qui est contraire à sa santé : tout le monde sait que votre estomac » a pour ennemi le poisson. Pour l'amour de Dieu, souvenez-vous » que votre vie appartient aux autres autant qu'à vous-même, et » si Votre Majesté veut détruire ce qui lui appartient, il n'est pas » juste qu'elle détruise notre bien propre. Certes, je vous parle » ainsi non sans beaucoup de peine, mais on m'a dit que quel- » quefois on entend de plus loin votre poitrine que votre lan- » gue. Il y a quelque temps, Votre Majesté désirait faire quel- » que pénitence pour ses vieux péchés ; à ces pénitences substi- » tuez aujourd'hui la résistance à la gourmandise, ce qui ne » sera pas moins méritoire qu'un cilice ou la discipline. » (20 décembre 1530.)

Le 3 janvier suivant, Loaysa traite encore le même sujet : « Je » recommande trois choses à Votre Majesté : la première, qu'elle » vive toujours dans l'amour de Dieu ; la seconde, que dans le » boire et le manger elle se gouverne plutôt par le conseil de la » nécessité que de l'appétit ; la troisième, que puisque tous les » peuples jugent que Votre Majesté est née pour de grandes et » vertueuses choses, elle ne se laisse pas aller à la paresse du » lit, qui vous rendrait indigne de votre heureuse naissance et » convertirait vos glorieux projets en oisiveté répréhensible. »

Cette prédication contre la paresse paraît vraiment étrange adressée à un prince aussi actif que Charles-Quint ; mais il fallait bien qu'elle fût fondée sur quelque disposition naturelle dont avait profité autrefois M. de Chièvres pour prolonger l'autorité de sa tutelle et se rendre gouverneur-ministre (1). Aussi Loaysa y revient souvent :

« Un jour Votre Majesté me dit qu'elle désirait consacrer sa » vie à la défense de la foi, parce que c'était par ce seul moyen

(1) Ce jugement du confesseur coïncide, en effet, avec l'opinion de Micheli (ambassadeur de Venise auprès de Henri VIII), sur laquelle s'appuie M. L. Ranke, pour dire que *jusqu'à trente ans*, Charles avait laissé faire ses ministres et ses généraux. Le même historien qui, à l'époque où il écrivait son chapitre sur Charles-Quint, dans son histoire des *Osmanlis et la monarchie espagnole*, 1839, ignorait la lettre du confesseur Loaysa (publiée seulement en 1848), répète que l'activité et l'énergie de l'Empereur *surprirent tout le monde en* 1530.

» que vous pensiez reconnaître les grâces infinies de Dieu à » votre égard. C'est aujourd'hui qu'est venu le temps pour Vo- » tre Majesté de montrer si ces promesses étaient hypocrites et » fausses ou si elles étaient cordiales et vraies. Or, Dieu ne vous » demande pas votre vie pour la défense de sa foi, mais seule- » ment votre diligence, votre ardeur et une partie de vos revenus, » avec un tel avantage en retour, que vous ne pouvez hésiter à » les mettre sous vos pieds. Ne songez pas à des fêtes, et ne vous » laissez pas décourager par des travaux qui ne seront sans » doute pas moindres que ceux de Bologne, mais desquels doi- » vent naître la gloire et l'honneur que vous avez toujours » désirés. Il est clair, Sire, que de l'oisiveté, des plaisirs, des » vices et des amusements ne sortirent jamais couronne ni triom- » phe. Il y a toujours eu dans votre personne royale un combat » entre l'indolence et la gloire; — jusqu'à présent en Italie c'est » l'indolence qui est vaincue; j'espère donc qu'avec la miséri- » corde de Dieu, en Allemagne et jusqu'à votre retour en Castille, » l'amour de votre honneur et de votre réputation triomphera » de votre ennemi naturel qui est la tentation de vivre tranquil- » lement et de perdre en vain le meilleur de votre tems (1). »

Pour réfuter en même temps deux jugements contradictoires sur Charles-Quint, nous disons qu'une pareille lettre ne saurait s'adresser ni à un héros sans passions, à qui il n'avait fallu aucun effort de vertu et de courage pour rester maître de lui-même, ni à un prince qui s'était souvent endormi dans les jardins d'Armide, ou, selon l'expression moins poétique du diplomate vénitien : « qui s'était abandonné à l'intempérance de » sa galanterie avec les dames de haute et basse condition. » Nous verrons bientôt que Charles-Quint avait eu, comme tous les jeunes

(1) « Espero en la misericordia de Dios que con menor difficultad vencerá l'amor de vuestra honra y reputacion a vuestro natural enemigo que es holgar y gastar lo mas del tiempo en vano. »

(Lettre datée de Rome, le jour de l'Assomption, 1530.)

L'*holgar* est ici le *quiès* des Latins, la récréation dans le repos, synonyme du *descanso* espagnol, du *far niente* italien, et mis par Loaysa en opposition avec l'amour de la gloire ou la vie héroïque.

princes, ses tentations; mais la correspondance intime de son directeur spirituel ne nous permet-elle pas de conclure qu'il n'y succomba pas aussi souvent que quelques-uns l'ont prétendu? Un confesseur aussi sévère que le cardinal d'Osma sur le péché de gourmandise et le péché de paresse, aurait-il lâchement gardé le silence sur le péché de luxure?

Nous croyons devoir faire observer encore qu'à la date des lettres du cardinal casuiste, Charles-Quint se trouvait l'époux absent d'une compagne adorée, et que peut-être cette tentation de déserter la cause de sa gloire et celle de l'État, sur laquelle le confesseur le prêche, n'était que l'impatience qu'il aurait pu avoir de retourner en Espagne. N'est-ce pas là quelque chose de plus qu'une conjecture quand nous lisons dans une des lettres de Loaysa : « Pour votre repos, il est certain que le meilleur serait d'arranger vos affaires avec cette nation et de vous en retourner en Espagne; mais sans doute aussi, pour votre glorieuse renommée et pour gagner plus vite la vie éternelle, il est nécessaire que les affaires de la foi restent réglées et affermies? (1) »

Il nous semble que ce qui précède équivaut à une démonstration, si nous avons rencontré le vrai sens du langage tenu par Loaysa au prince dont il avait, pendant sept ans, reçu tous les aveux au tribunal de la pénitence. Pour ceux qui trouveraient ce langage bien sévère, appliqué à la *paresse* de Charles-Quint, nous ajouterons encore que nous avons remarqué dans le style du dévot confesseur une expression à double sens qu'il applique aux faiblesses les plus naturelles, pour ne pas dire les plus légitimes, de la pauvre humanité. C'est le mot *sensualidad*, que nous ne saurions nous décider à traduire par *sensualité*, quand Loaysa exhorte son pénitent, qui vient de perdre l'Infant

(1) « Para vuestro descanso, cierto está que lo mejor seria asentar vuestros negocios con esta nacion y volveros a España, pero, sin duda, para vuestra gloriosa fama y para ganar mas ligeramente la vida eterna es necessario que las cosas de la fé queden solidas y asentadas. » Roma, 16 septembre 1531.

Cartas al Emperator Carlos V, page 35.

Fernando, à ne pas se livrer à la *sensualidad* d'écouter trop long-temps sa douleur paternelle. Le désir d'aller rejoindre l'Impératrice était donc à plus forte raison une sensualité pour le stoïcisme chrétien de cet homme de Dieu (1).

Mais il est temps de raconter le mariage de Charles-Quint, quoique auparavant nous ayons à prouver par un autre récit qu'une fois au moins le jeune empereur aurait justement encouru une sévère remontrance de son directeur spirituel, si c'était déjà Loaysa qui alors dirigeait la conscience impériale.

(1) En citant les relations vénitiennes, nous avons profité des traductions existantes; mais avec le texte sous les yeux, et ramenant quelquefois l'expression française à un sens plus littéral. Nous allons prouver, en nous amendant nous-mêmes, combien cette méthode est essentielle pour ne pas tomber dans de regrettables erreurs. Dans notre premier travail sur Charles-Quint, en citant les lettres du cardinal d'Osma, nous avions suivi la traduction de M. Bradford, et là où le confesseur dit à son pénitent : — « A une certaine époque, Votre Majesté désirait faire quelques pénitences pour ses anciens péchés, » M. Bradford lui fait dire : « A une certaine époque, j'avais désiré que Votre Majesté fît quelques pénitences, » — ce qui n'est pas la même chose; mais voici qui est plus grave : là où le confesseur oppose chez Charles l'amour de l'honneur et de la gloire à son ennemi naturel, qui est l'amour du repos et la perte de temps, — ce qu'il exprime par le verbe *holgar*, dont le sens est là si parfaitement indiqué, — M. Bradford traduit par « *votre ennemi naturel*, qui vous entraîne à festoyer et à perdre le meilleur de votre temps dans les orgies et la débauche, *riot and debauchery*. » Avec de pareilles traductions, on pourrait se passer de Cavallo et de Badouaro, pour faire de Charles-Quint un coureur de grisettes et de lorettes. Nous nous étonnons nous-mêmes d'avoir pu réfuter ce dernier, après être tombé dans le piége de cette version anglaise.

Nous aurons à citer encore et les lettres de Loaysa, cardinal d'Osma, et les relations des ambassadeurs vénitiens. Nos recherches ayant plutôt pour but l'étude de l'être moral que la rectification moins intéressante, quoique curieuse aussi, du fait historique quand il a été falsifié, faute de documents authentiques, nous avons dû surtout consulter ces relations riches en aperçus, en appréciations et en jugements comme

ceux que nous avons rapportés par extraits. Mais c'est dans les lettres et dépêches presque quotidiennes des ambassadeurs, qu'on peut trouver la chronique des évènements, le journal des nouvelles. Cette correspondance était envoyée par des courriers ou par des occasions particulières, ou enfin par la poste ordinaire, après l'établissement des postes régulières au XVIe siècle (1). On a jusqu'ici peu exploré les lettres et dépêches vénitiennes dans les archives de Venise, qui renferment six cent treize millions de feuilles (huit millions six cent soixante-quatre mille sept cent neuf volumes) réparties dans deux cent quatre-vingt-dix-huit salles, salons ou corridors (2)! Il ne faut pas les confondre avec les *relations*, qui étaient les rapports que tout agent diplomatique, au retour de sa mission, était tenu de rédiger et de remettre au Sénat. Aux termes d'une ordonnance du Grand Conseil, du 17 août 1497, au Sénat seul il appartenait de nommer les ambassadeurs. La durée de chaque mission était ordinairement limitée à trois ans, soit que la république jalouse et méfiante craignît d'être induite en erreur par une ambassade permanente, soit que les nobles Vénitiens eux-mêmes se refusassent à une absence plus longue qui eût ressemblé à un exil; d'autant mieux que c'étaient des fonctions plus pénibles que lucratives, si on en juge par les doléances de quelques-uns et surtout de ceux qui suivaient Charles-Quint, comme Cavalli, qui exposait au Sénat qu'il avait fait dix-

(1) *Histoire du progrès du droit des gens en Europe et en Amérique*, par M. H. Wheaton, savant ouvrage qui, sous la forme de mémoire, avait concouru pour le prix proposé par l'Académie des Sciences morales, avec le mémoire couronné dont l'auteur fut M. le vicomte Maurice d'Hauterive.

(2) M. L. Ranke, qui a si utilement exploité cette mine, dit: On est presque sûr d'y trouver sur les grands évènements contemporains, des renseignements précieux et des détails intéressants. Cette chronique, composée jour par jour par des hommes bien informés, le plus souvent impartiaux (ce qui s'explique par la position de la république) et ayant suivi de près les choses, est un trésor immense et inépuisable. »

En citant sur ce renseignement l'article *Daru*, dans la *Biographie universelle*, M. Gachard le confirme par un autre qu'il doit à M. le baron Goethals, aide-de-camp de S. A. R. le duc de Brabant.

huit milles à cheval (1). Ils aimaient donc à retrouver la promenade en gondole au bout de leurs trois années. Mais aucun ambassadeur ne pouvait être autorisé à revenir avant d'avoir accompli au moins deux années d'absence, — sauf une cause légitime et l'assentiment de tous les ordres de l'État. Un secrétaire attaché à chaque mission était choisi par le Sénat et conservait son poste sous une suite d'ambassadeurs, peut-être pour contrôler les actes de son chef, ce qui est nié mais nous paraît assez conforme à l'esprit de la République.

La liste des diplomates vénitiens accrédités auprès de Charles-Quint comprend :

1° Gaspard Contarini, nommé en 1520 et dont les fonctions se prolongèrent extraordinairement jusqu'en 1525, son successeur n'étant arrivé qu'à cette date et nul ne pouvant quitter sa résidence avant de remettre ses pouvoirs à son remplaçant. C'était un homme docile et honnête, *huomo de grande dottrina e bontà*, dit Paruta. En mission auprès de Paul IV, en 1534, il plut à ce pape qui le nomma cardinal et il passa au service diplomatique de la cour de Rome.

2° Il eut pour successeurs André Navagero et Laurent Priuli, nommés conjointement; ils ne se mirent en route pour l'Espagne qu'au mois d'août 1525. André Navagero y resta seul jusqu'en 1528, Priuli étant rentré à Venise au bout de peu de temps.

3° Nicolas Tiepolo, qui assista au sacre de Bologne et suivit Charles-Quint en Allemagne et dans les Pays-Bas jusqu'en 1532.

4° Marc-Antoine Contarini, qui accompagna Charles-Quint dans son expédition de Tunis en 1535.

(1) « Ho cavalcato più di diciotto mila miglia etc. » *Relat. degli Amb. venet.*, J. T. Tome II, page 222.

M. Gachard penche à croire que les ambassadeurs vénitiens n'acceptaient qu'à contre-cœur leurs fonctions; cela pouvait être vrai pour un Vénitien qu'on arrachait à ses habitudes en le chargeant d'une mission étrangère; mais nous voyons que ces missions étaient généralement confiées à des diplomates de profession, tels que Contarini, Navagero, etc., qui, à peine de retour à Venise, repartaient pour une autre ambassade.

5° Jean-Antoine Veniero, accrédité jusqu'en 1535.

6° Mocenigo, de 1537 à 1560.

7° Marino Giustiniano, qui était avec l'Empereur à l'expédition d'Alger en 1541, et qui y mourut.

8° Nicolas de Ponté, qui tomba malade et fut suppléé quelque temps par le secrétaire Daniel Buonriccio.

9° Bernard Navagero (de 1543 à 1546), qui, après de brillantes missions dans plusieurs cours et entre autres à Constantinople, fut nommé cardinal comme Gaspard Contarini.

10° Marino Cavalli, de 1547 ou 1548 à 1551.

11° Dominique Morosini, qui était avec Charles-Quint en Allemagne lors de la retraite d'Inspruck.

12° Frédéric Badouaro, qui semble n'être arrivé à la cour de l'Empereur qu'après l'abdication. Sa relation porte la date de 1557.

Dans cette liste ne figurent que les ambassadeurs ordinaires ou résidents ; la République envoyant aussi à Charles-Quint des ambassades extraordinaires composées de plusieurs membres, quand survenait quelque circonstance qui l'exigeait (1).

Pour compléter le tableau de la vie privée de Charles-Quint, tel que nous l'ont transmis les ambassadeurs vénitiens, nous avons un recueil inappréciable, les lettres latines que son secrétaire Van Male écrivait au seigneur L. de Praët (2). Mais à la date de cette correspondance (1550 à 1556), l'Empereur n'est déjà plus jeune : ses attaques de goutte plus fréquentes et ses autres infirmités l'enchaînent souvent à un lit de douleur. Les confidences épistolaires de Van Male au seigneur de Praët sont surtout curieuses comme une sorte de préface à ces lettres datées de Yuste dans lesquelles nous

(1) On en trouve la liste dans les *Monuments de la diplomatie vénitienne*, ce mémoire de M. Gachard, qui nous a servi de guide pour la liste des ambassadeurs résidents.

(2) Louis de Flandres, seigneur de Praët, descendait des maisons de Flandres et de Bourgogne, mais non pas dans la ligne droite et légitime. Il fut premier chambellan et ambassadeur.

assisterons aux dernières luttes de Charles-Quint contre sa mauvaise santé : cependant nous y trouvons encore César dans toute son activité intellectuelle : il s'y révèle à nous avec ce culte des arts et des lettres pour lequel il avait su se ménager des loisirs dans l'âge de la force physique et qui, mieux que la science des médecins, charma plus tard ses heures de souffrance pendant le jour et ses nuits d'insomnie. C'est là que nous apprenons qu'il eut le temps de traduire un poème, d'écrire des mémoires, de dicter de la polémique, d'inventer et de construire de ses mains des pièces de mécanique, entr'autres une voiture de chasse qui malheureusement faillit, lorsqu'il l'essaya, être fatale à ses dents ébranlées (1). Plus jeune, il avait aimé à aller s'entretenir avec les artistes dans leurs ateliers, avec les littérateurs dans leur cabinet d'études, avec les ouvriers dans leurs ateliers, honorant partout le génie et le travail (2). Dans un âge plus avancé, il s'attache un secrétaire littéraire, grâce auquel non-seulement il n'abandonne pas la lecture des grands historiens anciens tels que Thucydide, Tacite, César, mais encore il se fait traduire Josèphe et commenter la Bible. Naturellement le secrétaire de l'empereur infirme devait nous le montrer quelquefois entre ses deux médecins, l'Espagnol Caballus et le Belge Corneille Baersdorp, qui, ayant chacun leur système, font des expériences sur le corps de l'auguste malade comme ils auraient fait *in animâ vili*, et qui fournissent à Van Male plus d'une scène comique qu'il raconte dans son style tour à tour d'une élégance cicéronienne et d'une latinité barbare à force d'être pédante. Enfin, quoique valétudinaire lui-même, Van Male se permet de rire des querelles du

(1) « Non aspernatur exercitationes campestres, in quem usum paratam habet tormentariam rhedam, ad essedi speciem, præcellente arte et miro studio proximis hisce mensibus a se constructam. Nuper autem, propterea quod non bene conveniat, credo, Diana cum Vulcano et Marte, res illa parum feliciter tentata, pauculos ac raros dentes quos illi natura reliquos fecit, omnes labefacit ac penè excussit. »

Malinæi epistolæ. — Jun. 1551.

(2) Il aimait entre autres à s'entretenir avec l'historien Guichardini, et à aller voir le Titien dans son atelier.

charlatan Caballus, qu'il appelle un «grand onagre,» et de son docte ami Baersdorp. Tout son respect pour la majesté de César ne l'empêche pas d'imputer, lui aussi, aux caprices déraisonnables de l'estomac impérial plutôt qu'aux erreurs de la médecine, soit la goutte soit les autres infirmités qui défiaient l'empirisme de l'un et la science de l'autre. Il ne fait pas du reste la moindre allusion à la maladie que Marino Cavalli glisse entre les éloges donnés aux vertus exemplaires de l'Empereur. Comme Van Male accompagna Charles-Quint dans sa retraite, nous reparlerons là plus longuement de lui et de ses fidèles services.

VI

L'EMPEREUR DANS LES PAYS-BAS. — SES SYMPATHIES FLAMANDES. — LA PROSPÉRITÉ DE CES PROVINCES. — POPULARITÉ DE L'EMPEREUR. — BEUCKELS. — LES FÊTES. — MARGUERITE VANGEST. — MARGUERITE D'AUTRICHE.

A peine couronné à Aix-la-Chapelle, Charles-Quint se voyait rappelé dans ses États héréditaires par les menées sourdes et les attaques ouvertes du roi de France. Non content de provoquer, comme nous l'avons déjà dit, une émeute à Vienne et d'offrir aux communes insurgées d'Espagne l'appui des troupes envoyées par lui en Navarre sous prétexte de reconquérir ce royaume pour son souverain légitime, François Ier encourageait Robert de La Marck à ravager le Luxembourg.

La diète de Worms n'était pas terminée encore lorsque l'Empereur, sentant le besoin d'avoir un allié dévoué et un lieutenant sur la frontière d'Allemagne, mariait sa sœur Marie à Louis, roi de Hongrie, et son frère Ferdinand à la sœur de ce prince, préparant ainsi son élection comme roi des Romains. Forcé de temporiser avec la Réforme religieuse, il ne répondit que par l'édit de Worms au refus qu'avait fait Luther de se rétracter, et partit pour Mayence d'où il se rendit dans les Pays-Bas. Il y séjourna plusieurs mois pour surveiller tous les mouvements de François Ier; mais, même en opposant une défense armée aux tentatives d'invasion, il ne cessait de négocier soit avec la France, soit avec l'Angleterre, jusqu'à ce qu'il eût fortifié ses positions défensives.

Quoique Charles-Quint employât utilement le séjour qu'il fit alors dans les Pays-Bas, quoiqu'il y fût surtout occupé de la guerre, tantôt ses soldats repoussant ceux de François jusqu'au-delà de la frontière, mais tantôt forcé aussi de prendre lui-même des précautions pour n'être pas surpris par l'ennemi, son retour fut l'occasion d'une suite de fêtes. Ses fidèles communes de Flandres aimaient à lui prouver que loin d'imiter les communes d'Espagne, qui avaient vu avec déplaisir leur souverain solliciter et accepter la couronne des Césars, elles étaient doublement glorieuses de saluer un empereur né parmi elles et accusé par ses autres sujets de favoriser partialement ses compatriotes. Charles avait, en effet, jusqu'ici mérité ce reproche, et naturellement ce n'était pas sans une sympathie réelle qu'il se retrouvait au milieu de cette noblesse dont les fils furent les compagnons de ses premières études et de ses premiers jeux, au milieu de ce peuple qui l'avait gardé enfant avec un soin jaloux mais dévoué, et dont la familiarité n'avait nullement effarouché sa fierté. Dans les kermesses et les fêtes populaires, il aimait à voir s'épanouir à son approche les bonnes physionomies flamandes, et il ne repoussait pas les mains un peu rudes qui lui offraient le pot de bière mousseuse, liqueur qu'il préféra toute sa vie aux vins de France, d'Allemagne et d'Espagne. Dans les joûtes, dans les tournois, les acclamations de la foule lui rappelaient les applaudissements obtenus par ses premiers coups de lance ; dans les bals, pouvait-il, prince de vingt et un ans, être insensible à l'émotion que son entrée faisait naître parmi ces jeunes dames au teint blanc et rose, contre le sourire desquelles il n'avait plus pour égide l'autorité de son mentor, le doyen de Louvain ? (1)

(1) L'évêque Watson, citant Bentivoglio, atteste cette familiarité courtoise de Charles-Quint lorsqu'il était en Flandres, et l'empressement avec lequel il y laissait de côté cette cérémonie qui rend si difficile aux princes de savoir s'ils sont aimés ou de montrer qu'ils méritent de l'être. *Hist. of Philippe II*, vol. 1, p. 91. — Bentivoglio parle des beautés belges, grandes, blanches, bien faites, etc. (*donne di corpo grande, di carnagione bianca, di fattezze delicate, di membri bien proportionnati e composti*). *(Relazione delle provincie unite di Fiandra)*

Quoiqu'il se fût très bien tiré aussi du rôle qu'on lui avait attribué dans les fêtes espagnoles, celles des Pays-Bas étaient encore plus de son goût. S'il n'avait pas craint en Espagne de combattre le taureau avec la lance, il appréciait mieux encore, en vrai fils de la Flandre, ces banquets pantagruéliques où les corps de métier faisaient rôtir un bœuf tout entier sur la place du marché, le découpaient et le mangaient en l'arrosant de la bière ou du vin que répandaient les fontaines publiques, pendant que les jeunes garçons grimpaient aux mâts de cocagne ou que les femmes disputaient le prix de la course. Il aimait ces processions symboliques dont les personnages parcouraient les rues décorées avec ces belles tapisseries si admirées des ambassadeurs vénitiens, qui les comparent aux mosaïques de Venise (1).

Quel prince ne se plaît là où il se sait populaire? Écoutons ce qu'écrivait le Vénitien Contarini, deux ou trois ans après l'époque où nous nous arrêtons avec Charles-Quint parmi ses compatriotes : « L'esprit de ce pays à l'égard de » son prince est excellent. Tous l'aiment beaucoup et tous » naturellement sont grands ennemis des Français, excepté » la ville de Bruges, qui a la réputation d'être plus portée vers » la France que pour la maison d'Autriche, depuis que ses » habitants firent prisonnier l'empereur Maximilien et que » l'empereur Frédéric, qui vint pour délivrer son fils avec une » puissante armée, leur fit beaucoup de ravages. »

Enfin, pour un prince qui savait calculer, ce devait être un double plaisir de reconnaître dans les manifestations de la joie publique un symptôme certain de la prospérité publique. Quoique ce fût surtout pendant les dernières années de son règne que les villes de Flandres atteignirent l'apogée de leur dévelop-

(1) « On voit ici, » disait Soriano, « à quel degré de perfection peut atteindre » l'habileté de ceux qui fabriquent les tapisseries. De même que nos maîtres mosaïstes » produisent avec de petites pierres d'admirables copies, de même avec des fils de » laine et de soie, l'ouvrier de ces provinces sait donner au travail, non-seulement » des couleurs, mais encore des effets de lumière et d'ombre, reproduisant les » paysages et les figures aussi bien que les peintres. » Soriano.

Voir aussi toutes les descriptions des fêtes des *serments* ou corps de métiers flamands.

pement, on voyait déjà, en 1520 et 1521, les premiers progrès de ce grand mouvement industriel et commercial qui frappait Marino Cavalli en 1551 et lui faisait écrire à la Seigneurie :

« Les Pays-Bas ont beaucoup de ressemblance avec les États » de la République. Anvers peut très bien être comparé à Ve- » nise sous le rapport du commerce ; Louvain à Pavie pour » son Université ; Gand à Vérone pour son étendue ; Bruxelles » à Brescia pour sa situation. Anvers a 70,000 ou 80,000 ha- » bitants, et il se fait dans cette ville tant d'affaires de change et » autres que j'en ai été étonné et émerveillé, voyant que sous » ce rapport Venise même était surpassée par Anvers. Les mar- » chandises ont dans ces provinces leurs localités réconnues. » Pour les draps c'est Lille, Commines, Courtray et autres » lieux environnants ; pour les tapisseries, Bruxelles, Aude- » narde, Enghien ; pour la toile, le fromage et le beurre, la » Hollande ; pour les poissons salés, la Zélande ; pour les osta- » des et les camelots, Valenciennes et Lille. C'est à Bruges que » sont apportées toutes les laines d'Espagne, et à Menin que se » fabriquent les nappes et les serviettes. Toutes ces marchan- » dises, après avoir enrichi les villes précitées, sont transportées » à Anvers comme au centre du commerce. Il y a partout une » telle circulation d'argent et un débit de toutes choses si abon- » dant, qu'il n'est pas d'individu, si bas placé et si indolent qu'on » le suppose, qu'il ne faille considérer comme riche dans sa » position relative. » Ajoutons à cette statistique, limitée aux Flandres et à la Zélande, que la Hollande faisait alors partie des Pays-Bas espagnols, et qu'Amsterdam comme Anvers, préludait à sa prospérité maritime et commerciale. Les premiers navires hollandais franchissaient déjà l'Escaut pour aller dans les mers boréales pêcher le hareng, devenu une source de richesse nouvelle depuis la découverte de ce Beuckels, à qui Charles-Quint fit ériger plus tard une statue (1).

(1) Charles-Quint savait honorer l'industrie aussi bien que les arts. Un des bienfaiteurs des Pays-Bas fut certainement le pêcheur Guillaume Beuckels qui, au commencement du xve siècle, trouva l'art de saler et d'encaquer les harengs. Il

Nous n'anticipons pas trop en citant Cavalli et Soriano, sur la prospérité industrielle et commerciale des villes néerlandaises; car en 1525 Contarini avait dit presque la même chose des mêmes villes, et, en 1546, Navagero nous justifie en démontrant que Charles-Quint avait une autre raison que ses sympathies natives pour caresser les Pays-Bas: « — L'Em-» pereur, dit-il, a tiré de ces provinces *en un peu moins de* » *vingt ans : « in poco meno de venti anni » « pour le moins dix-*» *huit à vingt millions d'or, somme qui excède, assure-t-on,* » *tout ce qu'elles avaient jamais payé à tous leurs autres sou-*» *verains ensemble.* Malgré tout ce qu'ont payé ces provinces, » elles sont encore très riches, etc. » (1).

Un historien a fait observer avec raison que l'Amérique (qui jamais, il est vrai, ne rendit au père ce qu'elle rendit à son fils Philippe II), ne devait pas être aussi précieuse à l'Empereur que les Pays-Bas. « C'est dans les Pays-Bas, disait Soriano, que se » trouvent ces trésors, ces mines de l'Inde, qui ont fourni à » l'Empereur les moyens de faire ses guerres, ce sont les Pays-» Bas qui ont maintenu la puissance et la dignité de sa cou-» ronne. » (2)

On voit qu'en 1521 le jeune empereur avait plus d'un motif pour faire quelque séjour dans ces contrées et pour y accepter avec bonne grâce toutes les fêtes et tous les bals qu'on lui offrit.

Ce fut dans un de ces bals, à Audenarde, que se fit voir pour la première fois aux yeux de Charles-Quint, celle qui aurait pu

---

était né à Bieruliet, dans la Flandre hollandaise, où ses concitoyens lui avaient érigé un petit tombeau. L'Empereur y fit un pèlerinage avec sa sœur la reine de Hongrie, et voulut que Beuckels eût une statue.

(1) *Monuments de la diplomatie vénitienne*, considérés sous le point de vue de l'histoire moderne en général et de « l'histoire de Belgique en particulier, » par M. Gachard. Bruxelles, 1853. — M. Gachard, que ces citations intéressaient plus particulièrement, a consulté un texte manuscrit plus exact que celui d'Alberi, et qui existe à Madrid.

(2) Soriano, cité dans l'*Histoire des Osmanlis et de la monarchie espagnole pendant les* XVIe *et* XVIIe *siècles*, etc.

exercer une certaine influence sur son caractère, — soit que ce caractère fût déjà formé quoique dissimulé, soit qu'il fallût une dernière crise du tempérament pour qu'il se montrât en même temps que le premier duvet de la barbe.

Au milieu d'un groupe de jeunes filles de la noblesse belge, Charles en distingua tout d'abord une plus belle que ses compagnes. Dans sa physionomie heureuse éclatait un enchantement naïf causé par la fête elle-même et par l'admiration pour l'Empereur à qui la ville l'offrait. Car c'était un spectacle doublement nouveau pour elle, comme l'attestait cette fraîcheur que ternissent trop vite les éblouissantes veillées de la danse. L'attraction fut mutuelle..... s'il est une fascination dans les yeux d'une jeune beauté, il en est une aussi dans ceux d'un prince couronné qui laisse voir sa soudaine préférence. Charles-Quint ne tarda pas à se trahir autrement que par le regard : il fit remarquer la jeune fille aux seigneurs qui l'entouraient, vanta son visage, sa taille, sa grâce, tout ce qui le charmait en elle, et demanda qui elle était. Il apprit qu'elle se nommait Marguerite Vangest, issue d'une noble famille d'Audenarde, et qu'elle était orpheline, ayant perdu dès l'enfance Jean Vangest son père et Marie Coc-quamba sa mère, morts d'une épidémie. Elle était confiée à la tutelle d'Antonin de Lalaing, comte d'Hochsted, dont l'épouse, Elisabeth de Culenbourg, l'élevait comme sa fille. Jusqu'à cette soirée brillante, Marguerite Vangest avait vécu dans la solitude du toit domestique, fuyant les plaisirs mondains par dévotion et se préparant à prendre le voile (1). Elle avait cédé cependant aux sollicitations de la comtesse d'Hochsted et peut-être à la curiosité si naturelle de voir l'Empereur, en se laissant conduire à ce bal; mais avant que Charles entrât dans la salle elle s'était naïvement livrée aux éblouissements et aux séductions de la fête. A compter de cette nuit, Dieu ou du moins le couvent eut un rival dans ce cœur qui ne se connaissait pas lui-même et

(1) Elle avait refusé plusieurs mariages selon Strada : « Compluribus expetita certatim ad nuptias, horum spes omnium diù frustrata est objectu castitatis, intra religiosa claustra propediem dedicandæ : » *De bello Belgico.* 1ª dec.

qui croyait peut-être encore n'éprouver pour Charles que l'amour d'une sujette dévouée à son Empereur.

Cependant l'admiration de Charles pour Marguerite Vangest avait été observée par un de ces courtisans ambitieux ou cupides qui savent que les services rendus à la passion d'un prince sont en général un moyen plus sûr de capter sa confiance que les services rendus à sa gloire et aux vrais intérêts de son gouvernement (1). Il se rappelait Philippe-le-Beau et le favori don Juan Manuel dont le crédit survivait encore auprès de l'Empereur, puisqu'il était son ambassadeur à Rome. Ce courtisan résolut de donner Marguerite pour maîtresse à Charles-Quint, par une de ces intrigues que le drame espagnol n'a pas toujours inventées, mais dont l'historien doit abandonner les détails au roman et au drame. Quoique la réciprocité des sentiments de Charles-Quint et de Marguerite Vangest dût faire supposer à leur intermédiaire qu'il lui serait facile de les rendre complices volontaires de sa machination, il fut forcé pour réussir en partie, de tromper la religion de l'Empereur et d'employer contre l'innocence de la jeune fille un de ces moyens qui ne livrent qu'une victime à un débauché riche ou puissant. Il l'enleva de nuit et la conduisit tremblante au rendez-vous après avoir troublé sa raison par un narcotique (2).

Ce ne fut que peu de temps après que Charles-Quint, apprenant toute la vérité, au lieu de remercier le courtisan, lui exprima son indignation. Il se reprocha à lui-même sévèrement un attentat qui souillait à la fois l'honneur d'une jeune fille et sa propre gloire (3). Le mystère du moins pouvait encore protéger

(1) « Ex eo videlicet genere qui ad principum gratiam non nisi malis artibus aditum habent. » (*De Bello Belgico.*)

(2) « Puellam per tenebras dolo subreptam induxit ad Cæsarem, etc. » (IBID.)

(3) « Clàm haberi partum curavit quò matris pudori consuleretur et famæ suæ... » (IBID.) Strada ajoute cette observation remarquable : « Cujus *haùd sanè prodigus in eo genere Carolus fuit, nec labes suas cum pompâ et scenâ produxit*; car toujours Charles se montra jaloux de sa gloire, n'affichant pas avec pompe ses faiblesses en ce genre. »

la pudeur de Marguerite, jusqu'à ce qu'elle prît le voile. Mais elle devint mère, et une servante qu'il fallut mettre dans la confidence y mit elle-même son mari, lequel se trouva être moins discret encore que sa femme. La jeune mère ainsi trahie, voulut du moins que sa faute fût en partie couverte par le grand nom du père de son enfant et déclara qui il était. L'enfant était une fille qui reçut le nom de Marguerite comme sa mère. Charles-Quint la reconnut aussitôt et la fit élever comme princesse du sang impérial.

Par la suite, cette fille ne devait pas démentir ce noble sang. Son éducation fut d'abord confiée à la tante de l'Empereur, la princesse Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien; puis continuée par Marie de Hongrie, quand cette reine, devenue veuve du roi Louis, tué à la bataille de Mohacz, gouverna à son tour les Pays-Bas. Ce fut elle surtout qui forma le cœur et l'esprit de la jeune Marguerite. De bonne heure celle-ci imita ce modèle, et, comme Marie, se fit un caractère viril qui se manifestait dans son goût pour les exercices violents aussi bien que dans sa gravité précoce. A l'âge de douze ans, la fille de César n'aimait que les promenades à cheval et la grande chasse. Elle courait les bois avec sa tante, nullement effrayée de la mort qu'y avaient trouvée successivement les deux épouses de Maximilien, Marie de Bourgogne et Bianca Sforza. La nature elle-même sembla se prêter à cette transformation de la fille de Charles-Quint, en donnant à sa lèvre supérieure ce duvet qu'on a prétendu avoir révélé si tard le sexe de son père (singulière compensation de la nature envers celui-ci). Il est douteux toutefois qu'à l'âge de quinze ans, en 1536, Marguerite d'Autriche justifiât déjà par cet ornement viril de son visage, le parti qu'avait pris l'Empereur de la fiancer au duc de Florence, Alexandre de Médicis. En effet, ce prince, après l'avoir épousée, la négligeait encore comme une enfant qui pouvait attendre qu'il s'occupât d'elle, et il lui préférait d'indignes rivales, lorsque, entraîné à un rendez-vous de plaisir, il y périt sous le poignard de Lorenzo, son perfide cousin. Cosme de Médicis, qui succéda à

Alexandre sur le trône ducal, sollicitait aussi la main de la jeune veuve; Charles-Quint lui préféra Octave Farnèse, fils du duc de Parme et petit-fils du pape Paul III. Ce second mariage ne fut d'abord pas plus heureux que le premier; mais la bonne intelligence se rétablit entre le duc et la duchesse Marguerite, qui devait gouverner les Pays-Bas sous Philippe II.

Charles-Quint eut toujours pour Marguerite d'Autriche l'affection d'un père, et nous retrouverons son portrait parmi ceux dont il décora sa retraite de Yuste. Mais la mère de cette fille naturelle ne joua aucun rôle à la cour, après même qu'elle eut avoué tout haut sa maternité. Tout porte à croire qu'un couvent la sépara à jamais de l'Empereur et de la jeune princesse. Avant son mariage, Charles-Quint n'eut jamais une maîtresse en titre, s'il en admira et aima une autre que Marguerite Vangest.

Charles-Quint se maria en 1525. Ce fut pour lui l'acte le plus sérieux de sa vie. La politique fut consultée d'abord dans le choix qu'il fit; mais une fois l'acte accompli, on peut dire que par son respect pour le mariage et par sa fidélité conjugale, il ne fut pas seulement le digne représentant du principe chrétien en opposition à Solyman le représentant de l'islamisme, il le fut encore en opposition à François Ier, que ses mœurs non moins que sa politique, semblaient rendre l'allié naturel du Sultan.

Dans l'épisode des amours de Charles-Quint et de Marguerite Vangest, n'ayant guère d'autre autorité que Strada pour les détails, nous nous sommes privé de quelques additions qui nous avaient été transmises sur les lieux sans preuves suffisantes. C'est surtout quand l'histoire ressemble au roman, que l'on doit l'appuyer sur des documents authentiques, comme ceux que nous avons eu la bonne fortune de découvrir sur Clémentine Walkenshaw (la mère de la duchesse d'Albany), dans notre *Histoire de* CHARLES-EDOUARD. C'est à notre grand regret que nous laissons le voile du mystère plutôt que celui du couvent sur Marguerite Vangest; mais ce mystère même n'a-t-il pas quelque chose de pudique? Strada l'a parfaitement rendu et compris dans sa belle phrase latine sur le secret dont Charles-Quint voulait s'entourer: *Quò magis consuleretur matris pudori et famæ suæ.*

PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS MENTIONNÉS DANS LES SIX PREMIERS PARAGRAPHES DE LA CHRONIQUE DE CHARLES-QUINT.

Année 1500, Naissance de Charles-Quint.
— 1504, Mort d'Isabelle de Castille.
— 1504 à 1516, Régence de Ferdinand-le-Catholique.
— 1506, Mort de Philippe-le-Beau.
— 1509, Ximenès en Afrique. — Prise d'Oran.
— 1516, Mort de Ferdinand-le-Catholique.
— 1516, Avènement de Charles-Quint au trône d'Espagne.
— 1517, Mort de Ximenès.
— 1519 (12 janvier), Mort de l'empereur Maximilien Ier.
— 1519 (28 juin), Charles-Quint élu empereur.

[Les grands électeurs de l'Empire, à cette époque, étaient Albert, archevêque de Mayence; Herman, archevêque de Cologne; Richard, archevêque de Trèves; Frédéric, duc de Saxe; Louis, roi de Bohême et de Hongrie; Joachim, marquis de Brandebourg; et Louis, comte palatin du Rhin.]

— 1520, Couronnement de Charles-Quint, à Aix-la-Chapelle.
— 1520, Avènement du sultan Solyman.
— 1521, Diète de Worms.
— 1520 à 1522, Insurrection des Comuneros.
— 1521, Élection du pape Adrien.
— 1522, Prise de Rhodes par Solyman.
— 1523, Élection du pape Clément VII.
— 1525, Charles-Quint fait don de l'île de Malte aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.
— 1525, Bataille de Pavie.
— 1526, Bataille de Mohacz.
— 1526, Mariage de Charles-Quint.
— 1526, Traité de Madrid.
— 1527, Sac de Rome et mort du connétable de Bourbon.
— 1529, Traité de Cambrai.
— 1530, Sacre de Charles-Quint à Bologne.
— 1530 et 1531, Diète d'Augsbourg et ligue de Smalkalde.
— 1532, Solyman se retire devant Charles-Quint.
— 1534, Election de Paul III (Alexandre Farnèse.)
— 1535, Prise de Tunis.

VII

LES FIANCÉES DE CHARLES-QUINT. — LES MARIAGES PORTUGAIS. — L'IMPÉRATRICE ISABELLE. — FÊTES DU MARIAGE. — NAISSANCE ET BAPTÊME DE PHILIPPE II. — LES INFANTS ET LES INFANTES. — LE JEUNE PRINCE DE DANEMARK. — MORT ET FUNÉRAILLES DE L'IMPÉRATRICE. — LE VEUVAGE DE CHARLES-QUINT. — PREMIÈRE PENSÉE DE L'ABDICATION. — GOUTS MONASTIQUES.

Aux premières Cortès de Castille tenues par Charles-Quint à Valladolid en 1518, l'assemblée des procuradores présenta au nouveau roi une requête en soixante-quatorze paragraphes, dont le 11e paragraphe était conçu en ces termes : — « Qu'il plaise à » Sa Majesté de se marier le tôt possible, selon le besoin qu'en » ont ses royaumes, afin qu'un si haut prince puisse donner » à ces royaumes des fils de bénédiction qui règnent sur eux » pendant de longues années. » Le roi répondit : « Qu'il y re- » garderait et ferait ce qui conviendrait le mieux à son hon- » neur et au bien de sa personne, ainsi qu'à ses royaumes et à » sa succession. » (1)

Quelque pressée que fût la Castille de voir son souverain marié, Charles-Quint attendit encore sept ans avant de pouvoir répondre au vœu de ses peuples.

(1) « Respondiò el rey : que miraria en ello, y haria lo que mas conveniesse a su honra y bien de su persona, y por estos reynos y succession dellos. » — SANDOVAL, tome 1er, p. 89.

Charles-Quint devait ne se marier qu'une fois, mais il avait eu plusieurs fiancées. La première était Madame Claude, fille du roi Louis XII, qui, après l'avoir promise à Charles-Quint, la donna plus tard à François Ier (alors qu'il n'était encore que comte d'Angoulême), en le créant duc de Valois,—seule conquête peut-être que François eût rétrocédée assez volontiers à son rival, s'il l'avait pu. Charles dut épouser ensuite — Madame Renée, sœur de Madame Claude, qui lui eût apporté en dot le duché de Berry et deux cent mille écus d'or, — puis successivement (en 1516 par le traité de Noyon), la princesse Marie de France, âgée d'un an, à laquelle son père François Ier donnait pour dot ses prétentions sur le royaume de Naples, et (en 1520) —Marie Tudor, fille aînée de Henri VIII, que, trente-cinq ans plus tard, il aurait pu épouser encore. Tous ces projets de mariage et d'autres encore s'évanouirent avec les intérêts qui les avaient dictés.

En 1525, lorsque l'Empereur pensa sérieusement à faire asseoir à côté de lui une princesse sur le trône, ce fut vers le Portugal qu'il tourna les yeux. Déjà, en 1515, sa sœur aînée, doña Léonor, avait épousé Emmanuel-le-Grand, le roi alors régnant, — et, plus récemment, sa sœur la plus jeune, doña Catalina, venait d'être unie à Jean III, successeur d'Emmanuel (1). Doña Léonor, qui, à peine veuve, était revenue auprès de Charles en Espagne, avait pu lui parler de l'infante Isabelle, fille du feu roi et de sa première femme, doña Maria de Castille. Ce fut M. de La Chaulx qu'il chargea d'aller demander sa main, de

(1) Le roi de Portugal était veuf et âgé de 50 ans. Quoique Charles-Quint, en fait d'alliances matrimoniales, consultât plutôt, pour les princesses de sa famille, les convenances politiques que les affections du cœur, ce n'est pas à lui qu'il faudrait reprocher un mariage, arrêté dès l'année 1515; mais justifions au moins la bonne reine Eléonore de l'ambition nouvelle que lui attribue un historien moderne, d'après Sandoval, quand il assure qu'on avait songé d'abord au fils de Manuel; — « *mais l'infante, impatiente de régner, préféra le père au fils afin d'être plus tôt reine !* » *Hist. d'Espagne,* tome II, page 311. Il paraît qu'elle eût préféré, au fils et au père, le prince palatin Frédéric. Sandoval ne rapporte qu'un *on dit*, « *otros dixeron,* » et il ajoute: « Mieux vaut le soleil levant que le soleil couchant. » Ce n'était pas l'avis de don Manuel, qui demanda l'infante pour lui-même. En 1535, le prince Frédéric épousa la princesse Dorothée, de Danemark.

régler toutes les conditions de cette alliance et d'épouser la princesse par procuration. Charles-Quint continuait en cette circonstance la politique des Rois Catholiques, politique qui, en multipliant les mariages entre les deux cours, devait, un peu plus tôt ou un peu plus tard, compléter dans l'avenir l'unité de la Péninsule ibérienne, soit que la main qui en tiendrait tous les sceptres réunis fût espagnole, soit qu'elle fût portugaise; car jusqu'ici les chances avaient alternativement été pour Lisbonne et pour Madrid. Sous Ferdinand et Isabelle même, un moment leur fille aînée avait porté tous ses droits sur leurs royaumes dans la famille d'Avis, au préjudice de Juana, la cadette, et, par conséquent, de Charles-Quint lui-même. Les Portugais acceptaient alors comme les Espagnols cette éventualité. Dans chaque nouveau traité d'alliance entre les deux familles si souvent mêlées, il ne fallait prévoir et prévenir que ces nullités matrimoniales qui pouvaient quelquefois être opposées par un prétendant à un autre, comme sous le roi don Alfonse. Les dispenses papales à cause des degrés de consanguinité étaient par conséquent examinées avec soin par les docteurs canoniques des deux nations.

A la date du 20 octobre 1525, il résulte d'une lettre du seigneur de La Chaulx (1), que cette grande affaire était si avancée que l'on s'occupait déjà de l'itinéraire que suivrait l'Infante, depuis la frontière où remise de sa personne devait être faite aux chevaliers castillans, jusqu'à Séville où le fiancé impérial la recevrait d'eux solennellement. Ce ne fut toutefois que le 9 mars de l'année 1526, que Séville vit arriver la nouvelle impératrice

Quelques jours auparavant, Charles-Quint avait reçu les adieux de François Ier, dont il avait brisé les fers en lui accordant la main de sa sœur Éléonore, qui quitta son deuil de veuve pour la cérémonie préliminaire des fiançailles. Après avoir échangé ses serments de réconciliation avec son captif qui allait

(1) Lanz. *Correspondenz des Kaisers Karl.*, tome 1er.

devenir son frère, Charles lui avait dit : « Je ne vous demande » qu'une chose : si vous devez me tromper en tout ou en partie, » que ce ne soit pas du moins en ce qui touche ma sœur et votre » épouse, parce que ce serait une injure que je ne pourrais m'em- » pêcher de venger. » Pouvait-il, sans un certain remords, confier Éléonore à un prince dont la loyauté conjugale devait lui être suspecte après l'abandon où avait vécu la reine Claude, sa première femme ? Malgré cette légitime inquiétude au sujet de sa sœur, c'était sous d'heureux auspices que Charles prenait une compagne. La paix régnait dans tous ses États, paix glorieuse conquise par la victoire. Séville, la plus riche sinon la plus belle de ses villes d'Espagne, chargée de les représenter toutes, n'exagérait pas trop en le proclamant par ses inscriptions de fête le plus grand et le plus fortuné des monarques ses contemporains. Sept arcs de triomphe exprimaient ce sentiment auquel applaudissait un concours nombreux d'Espagnols et d'étrangers. Sur un de ces arcs était célébrée la PRUDENCE du prince, sur un autre son COURAGE qui l'avait placé à la tête de la république chrétienne, sur un troisième sa CLÉMENCE, sur le quatrième sa JUSTICE. Le cinquième et le sixième étaient dédiés à la PAIX et aux vertus théologales ; le septième enfin, à la GLOIRE, qui couronnait les augustes époux avec cette inscription :

QUOD TOTUS ORBIS
FELICISSIMIS IMPERATORI ET IMPERATRICI DEBUIT
S. P. Q. H. EXSOLVIT (1).

La pompe des fêtes nuptiales rappela aux vieillards les splendeurs des plus glorieux jours du règne précédent ; mais ce qui charmait le plus toute cette population enthousiaste, c'était la beauté de la nouvelle souveraine. On aimait à lui trouver une ressemblance avec la reine Isabelle, comparaison qui l'embellissait encore aux yeux de Charles en lui créant tout d'abord une popularité parmi ses sujets d'Espagne. La céré-

(1) « Ce que l'univers entier doit à nos très fortunés souverains, l'Empereur et l'Impératrice, le Sénat et le peuple de Séville le leur payent. »

monie ecclésiastique fut célébrée par l'archevêque de Tolède. Le soir, M. de La Chaulx ouvrit le bal. Le roi de Portugal était arrivé pour féliciter, en personne, l'Empereur et l'Impératrice; un autre mariage, celui de la reine Germaine et du duc Ferdinand d'Aragon (1) allait être l'occasion de nouvelles joûtes, de nouveaux bals, de nouvelles réjouissances, — lorsque le cinquième jour, un courrier arriva d'Allemagne avec de tristes dépêches qui apprenaient à Charles-Quint la mort de celle de ses sœurs (nommée, elle aussi, Isabelle), qui avait épousé le roi de Danemarck. Immédiatement aux habits de gala l'Empereur fit substituer les habits de deuil. Mais on reprit le cours des fêtes après le deuil expiré.

Ainsi commencèrent pour Charles-Quint les joies et les douleurs de la famille.

Le mardi 22 mai 1527, entre quatre et cinq heures du soir, naquit Philippe, son fils aîné, dans la ville de Valladolid, où se tenait l'assemblée des Cortès du royaume. L'Impératrice, au moment suprême de sa délivrance, montra un courage qui lui eût mérité une chaîne d'or comme à Jeanne d'Albret, la mère de Henri IV. La sage-femme, voyant qu'Isabelle s'efforçait de maîtriser ses souffrances, lui dit : « Sérénissime Seño-» ra, ne gémissez pas tant en vous-même ; poussez plutôt un » bon cri : cela vous soulagera. » L'Impératrice répondit en portugais : « Ne me parlez pas de cette manière, commère ; je » mourrai s'il le faut, mais je ne crierai pas. » Les souffrances devenant plus vives, Isabelle ordonna qu'on éteignît toutes les lumières de sa chambre, afin que si la douleur altérait le calme de son visage, aucune des personnes qui la secouraient ne pût le voir. Ce soin jaloux de sa dignité suffirait à prouver qu'Isabelle de Portugal était bien une impératrice selon le cœur et le caractère de Charles-Quint.

(1) Elle avait épousé en secondes noces, après la mort de Ferdinand, le marquis de Brandebourg. Son troisième mariage avec don Ferdinand d'Aragon, fut différé jusqu'à ce que la cour eût quitté le deuil. Charles-Quint avait toujours respecté en elle la veuve de son aïeul.

Dès que le prince fut né et enveloppé de ses langes, l'Empereur le prit dans ses bras et lui adressa ces paroles : « Que » Dieu, notre Seigneur, te rende bon chrétien ! A Dieu, notre » Seigneur, je demande qu'il t'accorde sa grâce ! Plaise à Dieu, » notre Seigneur, qu'il daigne t'éclairer pour que tu saches » gouverner les royaumes dont tu seras l'héritier ! » Quoiqu'il tombât une grande pluie, l'Empereur s'en alla à pied jusqu'au monastère de Saint-Paul pour y remercier Dieu.

Le baptême fut une nouvelle occasion de solennités pour l'Église et de réjouissances publiques : aux joûtes, au jeu de cannes, succédèrent les combats de taureaux : Charles-Quint entra lui-même en lice et se signala par un beau coup de lance *(diò una buena lançada)* ; mais les fêtes du baptême, comme celles du mariage, furent interrompues par la nouvelle de la mort du connétable de Bourbon. Charles-Quint prit le deuil et fit célébrer un service funèbre auquel il assista, ne voulant pas se montrer ingrat envers un capitaine qui l'avait bien servi, quoique traître à son propre roi. Et d'ailleurs il répondait ainsi aux déclarations de guerre de François Ier qui, selon ses prévisions, n'avait pas manqué de vouloir se soustraire à l'exécution du traité de Madrid, laissant en Espagne sa fiancée Éléonore et ses fils, otages livrés par leur père. Quand Charles-Quint connut le sac de Rome et les outrages faits au Pape, il voulut que l'Église d'Espagne prît le deuil « Un peuple chrétien, » dit-il, ne doit pas se réjouir quand son prince est dans les » chaînes (1). »

Le second enfant de l'Empereur et de l'Impératrice, fut une fille, venue au monde en 1528, et nommée Maria : —celle qui

(1) Charles-Quint avait interdit de même toutes les réjouissances publiques, quand il avait appris que François Ier était son prisonnier, déclarant « qu'un roi chrétien ne doit pas triompher de sa victoire sur un autre, mais en rapporter à Dieu seul tout l'honneur ! » paroles taxées d'hypocrisie raffinée, mais qui pouvaient bien n'être qu'une leçon donnée au captif, dont il ne songeait pas, certes, à briser les fers sans conditions, et, entre autres, sans la promesse de s'allier avec lui contre le Turc.

devait être impératrice elle-même en épousant son cousin Maximilien, le fils de l'empereur Ferdinand.

En 1530, Charles-Quint était à Bologne quand Isabelle accoucha d'un second Infant auquel fut donné le nom de Fernand, nom réclamé par la noblesse espagnole, en mémoire de tant de rois qui l'avaient glorifié et même sanctifié. La naissance de ce second fils ne réjouit guère moins l'Empereur que la naissance du premier; car il pensait et disait qu'un souverain doit demander à Dieu plusieurs enfants mâles (1). Aussi éprouva-t-il un vif chagrin quand il apprit la perte de ce second Infant, qui mourut l'année suivante. Le cardinal d'Osma lui écrivait à cette occasion la lettre où il l'exhorte à ne pas trop se livrer à la *sensualité* des larmes :

« — Dieu a enlevé l'Infant Don Fernando pour le ciel; mais » puisque cette mort est l'œuvre de Celui qui nous aime mieux » que nous ne nous aimons, il est raisonnable que Votre Majesté » la supporte avec patience et qu'elle s'arrache à la tristesse que » la sensualité engendre en nous dans de pareilles circonstances (2). Que Votre Majesté, soumettant son cœur à la volonté » de Dieu, retire de ce châtiment la purification de sa conscience et le mérite d'une plus large part à la gloire céleste. » David, avant que son fils chéri ne mourût, faisait éclater sa » peine extrême, priant Dieu de délivrer l'enfant de sa maladie; » mais dès que l'enfant fut mort, la volonté de David se conforma si bien à la volonté Divine, qu'il mérita d'obtenir un » plus grand nombre de fils et que de sa postérité naquît le » Fils de Dieu... etc.» Cette consolation toute chrétienne, Charles-Quint dut l'accepter avec les réserves d'un cœur de père;

(1) « Pour commencer, » écrivait-il à son frère, « je vous remercie de la joye qu'avez eu de la naissance du second fils que Dieu m'a donné... Faites-moi savoir l'accouchement de la reine ma sœur, votre femme, quand il plaira à Dieu que ce soit... et j'espère et prie Dieu que ce sera aussi ung filz, *car bien avons affaire de ceulx qu'il plait à Dieu nous donner.* » — LANZ, tome 2, page 260. Lettre du 11 janvier 1553.

(2) « La tristeza que la sensualitad en. semejantes casos engendra, etc. » *Cartas al Emperator*, page 26.

mais il se la rappelait sans doute lorsque, deux ans après, il vit mourir sous ses yeux, à Ratisbonne, un jeune neveu qu'il aimait beaucoup, le prince Jean de Danemarck, fils de sa sœur Isabelle et de ce roi Christian II qui, le jour où expirait son fils, commençait, dans le donjon de Sienderbourg, une captivité qui devait durer douze ans.

« Madame ma bonne sœur, » écrivit alors à la reine Marie cet empereur dont on dit encore qu'il n'eut pas une seule affection naturelle : « Ceste ne sera sinon pour vous advertir » de la perte que avons faite de notre petit neveu de Danemarke, » lequel il a plu à Dieu de prendre avant-hier, dimanche matin. » Ce m'a esté ung aussi grand déplaisir que saurois avoir, car » c'estoit le plus joli petit garson s'il estoit possible de voir » pour son âge; je l'ai autant senti que fis la perte de mon filz, » car je le cognossois plus et estoit ja plus grand et le tenois » comme pour tel. Toutefois, il ce faut conformer avec la vo- » lonté de Dieu, etc. (1). »

Nous recueillons, partout où nous les trouvons, les paroles sorties de ce cœur qu'on a nié.

En 1535, naquit l'infante Juana, celle qui devait épouser un Infant de Portugal et que nous verrons, jeune veuve, gouverner l'Espagne en l'absence de son père et de son frère. L'Impératrice elle-même remplaçait l'Empereur en Espagne, pendant ses fréquents voyages et ses expéditions militaires.

En 1539, son époux était auprès d'elle à Valladolid, lorsqu'elle s'alita le 21 avril, enceinte de nouveau depuis huit mois. C'eût

(1) LANZ. *Correspondenz des Kaisers Karl. V*, tome II, p. 3. Dans le reste de cette lettre, Charles-Quint fait allusion au père de son jeune neveu, et dit qu'il vaudrait mieux pour Christian d'être dans le cercueil de son fils que là où l'*on dit qu'il est*. On avait muré la porte du donjon de Christian, et il ne recevait plus le jour que par une lucarne. Il n'eut d'autre compagnon qu'un nain, et plus tard qu'un valet qui remplaça le nain pendant douze années quand celui-ci mourut. Quoique Charles-Quint fût peu sympathique à son beau-frère, il avait recueilli ses enfants, le prince Jean et ses deux sœurs, qu'il fit élever et qu'il maria. Quant à Christian lui-même, ce fut par l'intervention de l'Empereur qu'il recouvra enfin sa liberté.

été d'un fils de plus qu'elle eût doté la maison impériale, si Dieu avait voulu accorder à Charles-Quint la consolation promise par le cardinal d'Osma. Mais Philippe II ne devait avoir que des sœurs. — « Le 18 du mois d'avril, » dit Sandoval, « une » effrayante éclipse de soleil avait eu lieu en Espagne ; immé- » diatement après, apparut une comète chevelue qui, pendant » trente jours, se montra à l'Occident du côté du Portugal, et, » — ajoute le bon évêque, écho de l'opinion du temps, — « comme il arrive lors de la mort des grands princes, ce double » prognostic annonçait la mort déplorable de l'Impératrice. » Isabelle souffrit jusqu'au 1er mai et expira ce jour-là, âgée de trente-huit ans (plus jeune d'une année que son époux), après avoir mis au monde un enfant qui ne vécut que quelques heures. Voici comment s'exprime le journal de Vandenesse : — « L'Impératrice resta exposée sur son lit jusqu'au soir, le » visage découvert. Ainsi qu'elle l'avait expressément recom- » mandé, on s'abstint d'ouvrir son corps. — L'Empereur, qui » ne l'avait pas quittée un moment jusqu'à ce qu'elle fût morte, » se retira chez les Hiéronymites, hors les murs de Tolède. » Il y demeura jusqu'au 27 juin. Ce jour-là eurent lieu de » superbes funérailles, après lesquelles il se rendit à Illescas, où » il passa la nuit, et le lendemain à une maison de campagne, » près de Madrid, d'où il ne sortit que le 19 juillet pour entrer » dans la ville. »

C'est dans Sandoval que nous trouvons le détail de ces funérailles où figurèrent le cardinal de Tolède, don Juan de Tabera, avec son chapitre, tous les chapelains des trois chapelles royales, le maréchal de Castille, le corrégidor, les membres de l'Ayuntamiento, trente-deux grands d'Espagne, les majordomes de l'Empereur et de l'Impératrice, toutes les confréries, le clergé de toutes les paroisses, les prébendiers, les membres de la chapelle Muzarabe, les moines de tous les couvents, — excepté ceux de Saint-Jérôme de la Sisla, parmi lesquels s'était retiré l'Empereur, — divers prélats, la garde de l'Empereur, les pages, les Maceros de la maison de l'Empereur précédés des

croix de sa chapelle, les membres du conseil d'État, etc. Le jeune prince, en soutane (loba) et la capuche sur la tête, entre le cardinal Tabera et le marquis de Villena, suivit le cercueil depuis l'église Saint-Thomas jusqu'au pont d'Alcantara. C'était là que l'attendaient les marquises de Lombay et d'Aguilar, la comtesse de Faro, doña Beatriz de Silveria et les autres dames d'honneur qui reçurent le corps. La litière fut posée sur deux mules noires enharnachées d'étoffes de brocard et de velours cramoisi. De là, le convoi partit pour Grenade escorté du cardinal de Burgos, des évêques de Léon et de Coria, des marquis de Villena et de Lombay, d'autres seigneurs, de la plupart des officiers et des serviteurs de la maison de l'Impératrice. Le même historien termine en ces termes la description de la translation du corps d'Isabelle au caveau de Grenade :

« — Le sermon des obsèques fut prononcé par don Fray » Antonio de Guevara, évêque de Mondenedo. Pour dire » quelle était cette princesse, il répéta ce que disaient tous ceux » qui l'avaient connue; qu'elle était très belle (comme il ap- » paraît bien par ses portraits, malgré la différence qu'il y a de » la vie à la peinture); mais que si elle était belle de corps, elle » fut bien plus belle dans son âme. Sa mort ne fut pas pleurée » seulement en Espagne : — à Paris, le roi François lui fit » faire un service solennel, car ce grand prince était accom- » pli en tout. » On doit remarquer cet éloge de François Ier, que Sandoval, peu indulgent ailleurs pour ce prince, croit devoir faire ici en reconnaissance de l'hommage que le roi de France rendit à la mémoire de sa belle-sœur. — Après avoir nommé tous les enfants d'Isabelle, Sandoval ajoute : — « L'Em- » pereur ressentit plus que personne la perte de sa chère et » bien-aimée épouse qui avait été pour lui une si douce et » sainte compagne. On arriva à Grenade : au moment de faire » la délivrance du corps de l'Impératrice, on ouvrit le cercueil » de plomb qui le contenait et l'on souleva le linceul qui cou- » vrait son visage; mais ce visage se trouva si cruellement dé- » figuré par la mort, que l'horreur et l'épouvante se peignirent

» dans tous les regards : aucun de ceux qui l'avaient connue et » qui la revoyaient ainsi n'aurait pu affirmer que c'était le » visage de l'Impératrice : le marquis de Lombay lui-même, » qui devait faire la délivrance du corps à l'église avec le ser- » ment d'usage devant les témoins et le greffier, hésitait à » prononcer ce serment. « N'était, dit-il, la surveillance soi- » gneuse avec laquelle j'ai transporté et gardé ce corps, je ne » pourrais jurer que ce soit là en effet le corps de l'Impératrice » et non un autre. »

Le marquis de Lombay, fils aîné du duc de Gandie, et un moment duc de Gandie à son tour, était le célèbre François Borja ou Borgia, qui alors, jeune et brillant courtisan, devait renoncer à tous ses titres pour prendre l'humble dénomination du Père François Pécheur sous la robe de jésuite. L'Impératrice elle-même l'avait marié à la belle Éléonore de Castro, son amie. Après la scène funèbre des caveaux de Grenade, dont il avait été l'acteur principal, ce fut à lui d'aller en rendre compte à l'Empereur qui avait quitté enfin le couvent de la Sisla de Tolède et qui l'attendait dans une autre retraite des environs de Madrid(1). Charles, après l'avoir entendu, lui fit part alors de la pensée qu'il avait conçue de dire adieu au monde et de s'enfermer dans un monastère. Le marquis combattit cette résolution de son maître en lui parlant au nom de la religion même qui avait besoin de son champion le plus zélé ; au nom de ses peuples qu'il ne pouvait sacrifier ainsi à sa douleur même la plus légitime ; au nom de son fils enfin, d'un âge trop tendre pour ne pas plier sous le fardeau d'un héritage tel que celui auquel il serait appelé par cette abdication imprévue. Le noble marquis fit d'autant plus d'impression sur l'Empereur qu'il lui avouait avoir formé lui-même une résolution pareille, mais pour ne l'exécuter, s'il survivait à sa propre femme, qu'a-

(1) L'itinéraire de Vandenesse nous montre Charles-Quint, passant la nuit du 27 juin à Illescas, et le lendemain 28, se rendant à une retraite des environs de Madrid, où il demeura jusqu'au 13 juillet, avant d'entrer dans la ville.

près avoir mis ordre à ses affaires temporelles et assuré l'avenir de ses enfants. C'est ainsi que plus tard cette douloureuse entrevue du grand-écuyer avec l'Empereur fut racontée par ce seigneur lui-même, qui avait long-temps gardé le secret à son maître. Cédant à ces représentations et faisant un effort pour surmonter son désespoir, Charles-Quint se décida à renvoyer à d'autres temps l'accomplissement de la pensée de retraite qui ne le quitta plus au milieu de la vie active à laquelle il fut ramené après la première période de son deuil.

Nous avons tenu à reproduire dans sa simplicité le récit du mariage de Charles-Quint : s'il était pour nous le héros d'un roman ou d'un drame et non le héros de l'histoire, nous aurions par devers nous des indices suffisants pour faire parler sa tendresse conjugale, mais ce ne sont que des indices. Il n'existe aucune des lettres intimes dans lesquelles il dut quelquefois l'exprimer. Les lettres connues de Charles à Isabelle ne ressemblent en rien, par exemple, à celles que Napoléon écrivait à Joséphine ; ce sont les lettres officielles de l'Empereur absent à l'Impératrice régente, la communication des évènements politiques, des affaires d'État, et entre autres les dépêches de cette première guerre d'Afrique qui dut exalter encore l'affection de la petite-fille des Rois Catholiques pour un époux combattant en chevalier croisé les ennemis irréconciliables de la foi chrétienne, de l'Espagne et du Portugal. Charles et Isabelle s'aimèrent de cet amour profond mais calme qui fait le bonheur domestique, qui remplit l'âme sans la troubler, et dont le chaste mystère est respecté dans une cour même, quand c'est une cour pieuse et où préside le décorum comme était celle de Valladolid et de Tolède. Quelque tendre que puisse être cet amour chez un prince grave et digne, tel que nous apparaît Charles-Quint marié, il existe une pudeur pour voiler les sentiments les plus purs comme pour voiler une faiblesse. Il en est une enfin qui nous dérobe les souffrances intérieures quand sonne l'heure des malheurs domestiques. Au risque de passer pour froid, impassible, insensible, l'homme à la fois aimant et

digne, s'il est religieux surtout, sait alors se montrer résigné et dévorer ses larmes. Tel fut Charles-Quint, quand, sorti du couvent des Hiéronymites de Tolède, il reparut au milieu de sa cour portant sa solitude en lui-même, supprimant toute vaine démonstration de son veuvage inconsolable, ne conservant, après la première rigueur du deuil extérieur, que la sévérité de son costume, la tenture noire de la chambre nuptiale, la célébration quotidienne d'une messe des morts dans sa chapelle particulière, et l'habitude de se recueillir de temps en temps seul dans son appartement ou dans un couvent (1).

En public, le 1er mai resta pour Charles-Quint un triste anniversaire, qu'il célébrait plus solennellement; mais à la longue les indifférents perdirent de vue l'origine de ces habitudes de sa vie régulière et les chroniqueurs étrangers les interprétaient diversement, les uns par des suppositions plus ou moins naturelles sinon très exactes, les autres par des conjectures étranges ou malveillantes.

Nous croyons donc devoir nous ranger à l'opinion de ceux qui font remonter à la mort de l'Impératrice la pensée première de l'abdication de Charles-Quint; mais nous distinguons entre une pensée et un projet arrêté. A plus forte raison repoussons-nous l'assertion de l'historien don Juan Antonio de Vera y Figueroa, qui dit:

« Il avait prémédité cette retraite dans le temps même que » l'Impératrice vivait. Il était d'accord avec elle qu'ils se reti- » reraient du monde, et qu'ils choisiraient, elle un couvent de

(1) Quoique M. L. Ranke soit aussi de ceux qui ont vu dans Charles-Quint une décadence morale coïncider avec la décadence physique; quoiqu'il ait répété, sans trop s'expliquer pourquoi, en citant Zenocarus, Hormayer, Galuzzi (*Storia del gran-ducato di Toscana*), « que Charles-Quint passait des heures entières dans son appartement tendu en noir, éclairé par sept flambeaux, » quoique enfin, dans ses deux chapitres sur l'Empereur et sa cour, il n'ait pas dit un mot de l'Impératrice, morte ou vivante, cet historien a presque touché du doigt le motif des retraites de Charles-Quint, lorsqu'il dit: « .... Le penchant pour une sombre solitude, qu'il nourrissait depuis long-temps, prit complètement le dessus; *dans le fond*, c'était le même penchant qui avait tenu si long-temps sa mère étrangère au monde. » *Histoire des Osmanlis et de la monarchie espagnole*, p. 125.

» religieuses, lui la maison de Saint-Juste. » (1) Malgré le goût du couvent, qui existait réellement dans la famille d'Espagne comme dans celle de Portugal, deux cœurs bien épris ne préméditent pas ainsi leur séparation volontaire. Nous comprenons qu'ils puissent projeter ensemble de ne pas attendre l'extrême vieillesse pour renoncer aux pompes des cours et vivre l'un pour l'autre dans quelque paisible retraite ; mais chez un mari amoureux de sa femme comme Charles-Quint, comment concilier l'élan d'un ascétisme purement cénobitique avec son souhait de multiplier les frères légitimes de Philippe II ? Si les deux époux si heureux de leur mutuelle tendresse parlèrent jamais entr'eux de finir leurs jours dans une solitude religieuse, ce ne devait être que si parfois un mélancolique pressentiment ou une vague crainte des incertitudes de la vie leur faisait prévoir que l'un des deux précéderait l'autre dans la tombe.

Mais don Juan Antonio semble croire que déjà Charles-Quint désignait le monastère de Yuste (qu'il appelle Saint-Juste) comme celui où il désirait finir ses jours sous la robe des fils de Saint-Jérôme. Or, même en ne faisant dater l'intention de l'Empereur que du moment où il perdit l'Impératrice, il est difficile de déterminer à quelle époque précise il fixa son choix sur cette maison de l'Estramadure. Il est même douteux qu'il l'eût jamais vue lorsqu'il y entra pour n'en plus sortir vivant. Avait-il fait une excursion à Yuste en 1525, lorsqu'il alla en pèlerinage à Notre-

(1) *Histoire de l'Empereur Charles-Quint*, traduction du Sr Du Perron Le Hayer, Bruxelles, MDCLXII, p. 332. M. Stirling adopte cette version dès le début de son ouvrage.

Th. Gonzalez, dans la partie de son manuscrit dont la rédaction lui appartient, ne croit pas que Charles-Quint ait exprimé, avant la mort d'Isabelle, son intention d'abdiquer. — « Y habiendo sabido la desfigurada que pusó la muerte a su muger, que era en vida estremamente hermosa, se espresó en terminos de dar de mano al mundo y se asegura que comunicó este pensamiento al marques de Lombay. » — Fol. 3. — « Ayant appris comment la mort avait défiguré sa femme qui, de son vivant, était extrêmement belle, il exprima son intention de dire adieu au monde, et l'on assure qu'il la communiqua au marquis de Lombay. »

Remarquons, en passant, que Robertson n'a pas même mentionné la mort d'Isabelle ; cette affliction aurait peut-être paru trop romanesque à son compatriote le philosophe Hume.

Dame de la Guadalupe? ou en 1526 lorsque, se rendant à Séville pour recevoir sa royale fiancée, il passa par Talavera de la Reyna et s'arrêta six jours, du 24 février au 1er mars, dans le vieux château d'Oropèse? En 1534, il était à Salamanque : après y avoir subi les hommages classiques de l'Université, aurait-il été chercher par un long détour la distraction d'une partie de chasse jusqu'aux bois de châtaigniers de Quacos? En 1542 il tint les Cortès de Castille à Valladolid : entre deux séances, pendant que les députés des communes discutaient s'ils devaient voter les 1,200,000 ducats que l'Empereur leur demandait, eut-il le temps de pousser jusqu'à Placencia, comme le rapporte Robertson, et de cette ville jusqu'à Yuste où, frappé de la ravissante situation du monastère, il aurait dit aux personnes de sa suite : « Voici un lieu où Dioclétien se serait retiré avec plaisir? » Nul document authentique ne permet de se rattacher à une de ces traditions ou conjectures plutôt qu'aux autres.

Mais le paragraphe de don Antonio de Figueroa semble prêter aussi un argument à ceux qui veulent que Charles-Quint ait montré dès sa jeunesse une vocation prononcée pour la vie claustrale, soit par dévotion pure, soit par cette disposition toute particulière du caractère espagnol, qui remplissait les grottes de Monserrat, celles de la Sierra de Cordoue et les autres thébaïdes péninsulaires, de solitaires contemplatifs désabusés avant l'âge ou cherchant la quiétude de l'âme après l'excessive agitation (1). Parmi les auteurs qui veulent que Charles-Quint ait fini par se faire moine, il en est qui croient pouvoir le suivre en quelque sorte sur la route du couvent, de station en station, jusqu'à celle où il prononça ses vœux et s'ensevelit littéralement avant d'être mort. On verra bientôt combien cela ressemble peu à Charles-Quint, même lorsqu'il aura franchi le seuil de Yuste. Il est vrai cepen-

(1) Justement cet observateur érudit et spirituel, M. Ford, l'auteur du *Manuel des Voyageurs (handbook) en Espagne*, après avoir analysé le *desengaño* espagnol, (cette *sensualité* de la solitude, comme l'eût appelé le cardinal d'Osma), ayant besoin de citer un illustre exemple, cite Charles-Quint.

dant que l'histoire, appuyée sur l'Itinéraire de son secrétaire Vandenesse, nous fait voir l'Empereur dans ses voyages et ses expéditions militaires, devenir parfois l'hôte d'une abbaye, comme, par exemple, dans sa campagne de France de 1544, où il s'établit du 13 au 16 septembre à l'abbaye de Saint Marceau de Soissons. Une maison religieuse semble lui plaire surtout si elle se trouve sur son chemin aux approches du 1er mai, comme en 1541, lorsqu'il se loge chez les Chartreux de Staubingen près de Ratisbonne et y célèbre le plus triste de ses anniversaires, — ou en 1542, lorsque la même date semble l'avoir ramené chez les Hiéronymites de la Sisla pour s'y renfermer pendant quelques jours encore après le service funèbre. Plus habituellement Charles-Quint se retirait à Valladolid, dans l'abbaye de l'Abruxo, qui contenait un appartement royal à son usage, le même, probablement, qui servit à sa fille Juana quand elle faisait une retraite pendant le carême. A son retour de l'expédition d'Alger, les Hiéronymites de Mijorado eurent aussi Charles-Quint pour leur hôte. Nous ne nions pas qu'il eut ses accès de dévotion et ses jours d'un recueillement plus solitaire, pour lesquels une enceinte claustrale devait lui paraître plus convenable qu'un palais; mais parfois le hasard, parfois la nécessité de son itinéraire, parfois d'autres motifs expliquent peut-être tout aussi naturellement le goût de Charles-Quint pour l'hospitalité monastique. Ainsi, mainte abbaye royale était tenue d'héberger le prince régnant, par une obligation inhérente aux statuts de la fondation. Telle autre était peut-être le seul édifice de la localité assez vaste pour recevoir un illustre visiteur et sa suite. Au XVIe siècle, un prince moins pieux que Charles-Quint eût volontiers fait sa résidence habituelle de ces saintes demeures richement dotées, entourées d'étangs poissonneux, de forêts giboyeuses, de jardins d'utilité ou d'agrément parfaitement entretenus. Nous avons vu et nous verrons que Charles-Quint eut ses faiblesses. Malgré les embellissements que les comtes de Flandres ses aïeux avaient fait au palais de Bruxelles, « un beau palais, dit Contarini, avec des

» dépendances propres à toutes sortes d'exercices chevaleres-
» ques et un parc rempli de cerfs, » nous ne sommes pas surpris
d'apprendre que l'Empereur allait volontiers résider au monas-
tère de Grœnendaël, situé aux portes de la ville. « Il y dînait le jour
» de Pâques avec les religieux et écoutait dévotement les lec-
» tures qu'on faisait pendant le repas de ces bons pères, suivant
» l'ordonnance du concile de Trente (1); » mais cette date même
prouve qu'il y avait dîné aussi pendant une partie du carême.
Il est si facile de tomber dans les piéges tendus par le démon à
nos meilleurs sentiments, pécheurs sensuels que nous sommes!
qui sait si Charles-Quint n'avait pas quelque faiblesse pour le
poisson des moines de Grœnendaël quand les règlements du ca-
rême l'empêchaient de tirer ses cerfs du parc de Bruxelles? Une
tradition nous le montre du moins chassant le Vendredi-Saint
sur les bords de l'étang de l'abbaye, et c'est une distraction un
peu profane pour un pareil jour en un pareil lieu :

« Le Vendredi-Saint de l'année 1535, après avoir fait ses dé-
» votions dans le cloître, l'Empereur alla chasser avec quelques
» gentilshommes de sa suite : ayant aperçu un héron à une
» hauteur d'environ neuf cents pieds, il le visa et, contre son
» attente, il l'atteignit. L'oiseau tomba dans l'étang de Grœ-
» nendaël, au milieu duquel, en mémoire de ce tour d'adresse,
» on éleva une colonne surmontée d'un héron en bronze. Sur le
» bord de l'étang, on plaça la statue de l'Empereur armé d'une
» escopette dont le « canon servait de canal à une fon-
» taine. » (2)

Peut-être venons-nous d'imiter le directeur spirituel de Charles-Quint, lorsqu'il forçait son royal pénitent de soumettre les actes les plus simples de sa vie au verre grossissant de l'examen de conscience. Ce ne sera pas la dernière fois que nous procéderons ainsi; parce que ce qui nous intéresse surtout dans

(1) *Introduct. aux lettres de Van Male sur la vie intérieure de Charles-Quint*, par le baron de Reiffenberg.

(2) Ibid., p. xlii.

l'étude des grands hommes, c'est l'étude de l'homme lui-même qu'aucune gloire humaine ne saurait élever au-dessus de l'humanité, qu'aucune vertu ne saurait exempter du retour de certaines faiblesses. Aussi ne regrettons-nous pas de trouver auprès de César, le censeur ecclésiastique qui demande des comptes à l'orgueil après le succès, qui justifie la Providence aux jours des revers et des tristesses, qui invoque à propos le scrupule avant une faute et apprend à se défier de la dévotion elle-même.

On a cité comme une autre preuve du goût de Charles-Quint pour les pratiques de la vie dévote, que lorsqu'il visita l'Université d'Alcala, vainement les dignitaires de cette école savante, fille du cardinal Ximenès, le conduisirent à un trône préparé dans l'église pour qu'il y prît place pendant la messe : « L'Empereur préféra aller siéger dans une stalle du chœur avec les chanoines, prétendant qu'il n'y avait pas de place plus honorable pour lui que celle qui le classait parmi de si savants théologiens. » (1) Quant à nous, c'est moins un acte de piété monastique que nous voyons là qu'un adroit hommage rendu à la science et particulièrement à la théologie si l'on veut. Charles-Quint était parmi des confrères ; car, ce qu'on a oublié c'est qu'il avait le titre de chanoine de la basilique de Saint-Jean de Latran, titre à lui décerné lors de son sacre par le Pape, et qu'après lui acceptèrent aussi Henri IV et les rois de France ses successeurs.

Nous croyons nous être préparé à prouver que si, lorsque Charles-Quint abdiqua, il nourrissait depuis dix-sept ans le projet de sa retraite, il en avait trop différé l'exécution pour qu'il eût pu dire lui-même qu'il réalisait une pensée qui datait de 1539. Si les raisons qu'il en donna n'étaient pas les seules, c'étaient les raisons déterminantes et les seules vraies que pût avouer sa politique.

(1) Alf. Sanctii : *De rebus Hispaniæ anicephaleosis.* 4°. Compluti : 1634. M. Stirling s'est emparé de ce trait pour représenter Charles-Quint comme ayant toujours aspiré à la vie monastique. *Cloister Life*, 3e éd., p. 255.

VIII

CHARLES-QUINT ET PHILIPPE II. — POINT CULMINANT DE LA PUISSANCE DE CHARLES-QUINT. — ÉDUCATION POLITIQUE DE PHILIPPE II ET SON PREMIER MARIAGE. — AVÈNEMENT DE MARIE TUDOR. — UN ESPRIT FRAPPEUR AU XVIe SIÈCLE. — PHILIPPE II EN ANGLETERRE. — SON MARIAGE AVEC MARIE TUDOR, ETC.

Lorsqu'après plus de deux mois d'une retraite absolue, Charles-Quint retrouva le courage de regarder en face la vie telle que Dieu l'a faite pour le roi comme pour les sujets, avec toutes ses alternatives de joie et de deuil, il put encore remercier la Providence qui lui laissait dans son affliction les tendres espérances du père et la noble ambition du souverain. Il retrouvait autour de lui la jeune famille que l'Impératrice lui avait donnée, des ministres intelligents et des généraux habiles pour l'aider à assurer l'héritage de son fils, en consolidant sa propre puissance. Quelque amère que fût pour lui la perte de sa compagne bien-aimée, quelque charme qu'il y eût dans le culte de ses regrets, dans la pensée mélancolique de s'ensevelir vivant auprès de son cercueil, comme Jeanne d'Aragon sa mère avait voulu le faire auprès du cercueil de son époux, sa saine raison et sa piété devaient finir par le réconcilier avec les devoirs de sa vie active, avec sa gloire même, quoique dans ces épreuves pénibles par lesquelles Dieu nous fait passer, un héros

religieux puisse bien penser que la gloire n'a été qu'un piége tendu à son orgueil, justement humilié.

Dix-sept ans s'écoulèrent, remplis de nouvelles vicissitudes. Lorsque enfin, en 1556, Charles-Quint réalisa solennellement le projet de son abdication (quelle que fût la date de ce projet), il en exposa avec simplicité et vérité les motifs sérieux et déterminants. Mais les hommes sont souvent mal disposés à croire ce qui est simple et vrai. L'impression générale fut l'étonnement, et l'on prétendit que l'orgueil de Charles-Quint ayant épuisé tous les autres moyens d'exciter l'admiration, avait surtout voulu « *étonner* le monde, » opinion propagée d'écho en écho dans toutes ces histoires qui répètent encore aujourd'hui, à peu près dans les mêmes termes, que ce grand acteur politique avait eu pour but « de quitter la scène par un dernier coup de théâtre (1). » Avant d'admettre une opinion pareille, nous serions tentés de nous demander si, pour satisfaire plus sûrement sa vanité puérile, Charles-Quint n'eût pas mieux fait d'abdiquer à l'époque où il eut la première pensée de le faire qu'à celle où il le fit, — à l'époque où, n'ayant obtenu que des succès, il conservait les forces nécessaires à l'achèvement de ses desseins, plutôt qu'à celle du déclin de sa fortune, où il ne trompait personne en se déclarant arrivé à une vieillesse précoce. En 1539, la trente-neuvième de sa vie et la vingtième de son règne impérial, il y aurait eu à s'étonner sans doute de voir un prince accusé de tant d'ambition déposer volontairement le faisceau de ses sceptres. En 1539 l'Empereur était à l'apogée de sa prospérité mondaine : pendant que Cortès détrônait pour lui Mon-

(1) C'est la théorie paradoxale de Montesquieu dans son dialogue de *Sylla et d'Eucrate :*

« Qu'est-ce que, dans Montesquieu, cette conversation de Sylla et d'un sophiste grec, dont vous étiez hier si fort occupé ?... Rien de cette pompeuse analyse des actes de Sylla n'est vrai ; et la faire admirer, c'est fausser de jeunes esprits. Il y a cependant un grand mot dans ce dialogue de brillant sophiste : « J'ai étonné les hommes, dit Sylla, et c'est beaucoup. » Sans doute, mais ce n'est pas tout. »

(*Paroles de Napoléon à M. de Narbonne*, rapportées par M. Villemain.)

tezuma dans le Nouveau-Monde, *il* avait triomphé de son rival chrétien à Pavie et de son rival turc à Vienne ; *il* avait conquis Tunis en Afrique, Coron et Patras en Grèce ; il régnait en maître ou en protecteur sur les principaux États de l'Italie : à Naples, à Milan, à Florence et à Gênes. Il avait mieux qu'une flotte depuis que Doria était devenu son amiral (1). Enfin il était réconcilié avec le Pape qui avait consenti à le sacrer, et respecté par les protestants d'Allemagne qui avaient marché sous ses drapeaux contre les Turcs. Tel nous apparaît Charles-Quint en 1539, n'ayant pas encore remporté la bataille de Mulhberg qui devait le grandir comme capitaine, mais n'ayant pas eu non plus à punir la révolte de Gand, sa ville natale;—n'ayant pas subi le désastre d'Alger, ni perdu la bataille de Cérisoles, revanche de Pavie; ni pris la fuite à Inspruck par suite de la trahison d'un prince qu'il comparait à Absalon, le fils rebelle de David; ni levé le siége de Metz. En 1556, chacun de ces revers, quoique en partie réparés, avait dû réveiller successivement dans l'âme de Charles-Quint le souvenir de cette sombre phase de sa vie où, pendant plus de deux mois, il s'était renfermé dans les murs de la Sisla de Tolède. Si le laps des années avait rendu moins vif le sentiment qui seul à cette date eût dicté son renoncement au monde, ce sentiment existait toujours et il s'y joignait d'un autre côté la conscience de l'affaiblissement de ses forces physiques. Avant 1548, la violence croissante de sa goutte le réduisit mainte fois à remplacer le cheval par la litière.

C'est surtout depuis l'année 1548 que Charles-Quint dispose tout pour sa retraite, et veut que son fils soit préparé à lui succéder. Dans cette année-là il fut assez gravement malade pour envoyer chercher Philippe en Espagne, en désespérant presque de le revoir. Aussi avait-il rédigé pour lui des instructions qui devaient le guider en toute éventualité, commentaire politique

(1) Doria, lorsqu'il servait la France, avait battu la flotte de Charles-Quint et sauvé Marseille. Il attendit que le temps de son engagement fût fini, pour passer du service d'un souverain à celui de l'autre.

et religieux de son testament dont il lui recommandait l'exécution (1). Heureusement rétabli, il put aller attendre le jeune prince à Bruxelles, où il voulait le faire reconnaître par les États de Flandres, se proposant de le présenter ensuite aux princes allemands.

De bonne heure, l'Empereur s'était occupé de l'éducation de ce fils unique, le traitant un peu en enfant précoce, lui déléguant avant sa majorité une partie de ses pouvoirs, comme en « avancement d'hoirie, » voulant accoutumer ses sujets à voir en lui un autre lui-même, et bien différent de ces pères couronnés, que l'histoire nous montre jaloux de l'héritier qu'ils supposent toujours impatient de régner à son tour. A l'âge de six ans Philippe fut confié à de savants précepteurs, et entre autres à don Juan Siliceo, qui devint par la suite archevêque de Tolède. A treize ans il était régent des royaumes d'Espagne avec un conseil de gouvernement, et, en 1548, il administrait ces royaumes depuis plusieurs années.

A seize ans (1543) Philippe avait été marié à sa cousine, l'infante Marie de Portugal, fille du roi Jean III et de Catherine, la plus jeune sœur de Charles-Quint. Cette princesse mourut (1545) quatre jours après être accouchée de l'infortuné don Carlos. Avant 1548, il était déjà question de remarier le prince d'Espagne, soit à une princesse de France, soit à une princesse de la famille des Bourbons de Navarre, soit à une fille de son oncle Ferdinand, soit enfin à une autre cousine portugaise. Lorsque Philippe arriva à Bruxelles, l'Empereur voulut qu'il fût reçu avec solennité, et les villes néerlandaises rivalisèrent de magnificence pour fêter leur futur souverain par des tournois, des joûtes, des bals, etc. Philippe ne gagna pas d'abord les cœurs. Les bons Flamands, accoutumés à la

(1) Le testament que nous connaissons de Charles-Quint est de l'année 1554; mais les *instructions* à son fils prouvent qu'il en avait fait un en 1548. — « Os encomiendo muy mucho la observacion y complimiento de mis testamentos y codicilos y tambien los de la Imperatriz que Dios aya ! » Voir ces instructions dans SANDOVAL, *Hist. del Emp.*, tome II, page 487. Ed. d'Anvers.

partialité du père, trouvaient le fils « trop Espagnol, » froid, hautain, dédaigneux pour leurs usages et leur langue. Il n'eut guère plus de succès en Italie et en Allemagne, quoiqu'il finît par se rendre aux sages remontrances de sa tante, la reine de Hongrie, et à celles de l'Empereur. Il y avait chez lui aussi, comme autrefois chez Charles-Quint, ce goût du repos et de la rêverie, texte des sermons du confesseur Loaysa.

En 1551, Marino Cavalli écrivait à la république de Venise : « Le prince a vingt-quatre ans. Sa complexion est très délicate, et sa taille au-dessous de l'ordinaire. Il ressemble beaucoup à son père par les traits du visage et le menton. Il ne mange pas de poisson ni d'autres mets qui ne sont pas bien nourrissants. Il n'est pas très fort de corps; cependant, depuis qu'il a été en Flandres et s'y est livré aux exercices des seigneurs bourguignons, il est devenu un cavalier très passable. Il se montre libéral, mais c'est d'une façon à faire augurer qu'il s'en lassera bientôt. Il est bien rare qu'il aille dehors en compagnie. Son plaisir est de demeurer dans son appartement avec cinq ou six favoris, et de causer avec eux de choses particulières. Si quelquefois l'Empereur le mande, il s'excuse, pour jouir de sa tranquillité accoutumée. Il s'habille avec somptuosité et élégance, aime beaucoup qu'on soit respectueux envers sa personne, et conserve avec chacun, de quelque rang qu'on soit, une plus grande retenue que l'Empereur, ce dont les sujets, excepté les Espagnols, ont du mécontentement, et avec raison, car ils sont habitués à voir le père s'accommoder parfaitement à tous les divers usages et à toutes sortes de gens, l'Empereur ayant été doué par la nature pour plaire tour à tour aux Flamands et aux Bourguignons par la familiarité, aux Italiens par l'esprit et la finesse, aux Espagnols par la noblesse et la gravité. Aussi, voyant la différence du fils, ils éprouvent un vrai déplaisir du changement. » Ce contraste peint admirablement et l'Empereur et le prince; mais Cavalli signale les progrès faits par celui-ci à l'école paternelle, en ajoutant : « Chaque jour, l'Em-

» pereur fait venir son fils pendant deux ou trois heures dans » sa chambre, soit pour le faire assister avec lui au conseil, » soit pour l'endoctriner tête à tête. Aussi dit-on qu'il a déjà » bien profité de cet enseignement, et donne l'espérance d'aller » plus avant. Mais la grandeur de son père et le fait de sa » haute naissance, joint à celui de n'avoir jusqu'ici été mis à » aucune épreuve, empêcheront qu'il puisse être jamais trouvé » égal, même de loin, à l'Empereur, ce qui est le malheur des » gens qui naissent trop favorisés de la fortune, etc. »

Philippe avait d'autres juges mieux disposés à son égard que ceux dont Cavalli se fait ici l'écho, et Charles-Quint, sans être un père trop indulgent, put voir en lui un successeur aussi supérieur à Henri II, qui venait de monter sur le trône de France, qu'il l'avait été lui-même à François Ier. Regretta-t-il alors, pour Philippe, d'avoir, en 1530, fait élire son frère Ferdinand roi des Romains? Aurait-il voulu que ce frère, à son tour, substituât son neveu à son propre fils, ou qu'il cédât même la couronne de fer à ce neveu avant d'être promu à l'Empire? S'il exprima ce désir, en s'appuyant sur une convention de famille, nous verrons, en parlant de ses rapports avec son frère, qu'il insista moins qu'on ne l'a prétendu, d'autant mieux qu'il se présenta bientôt une occasion de mettre sur la tête de Philippe une couronne qui, jointe à ses couronnes héréditaires, devait compenser pour le petit-fils des Rois Catholiques le titre de roi des Romains, sinon celui d'Empereur.

Dans ses instructions paternelles, rédigées en 1548, Charles-Quint lui disait : « Le moyen le plus sûr de maintenir les vas- » saux et les sujets dans la fidélité à leurs souverains, est d'a- » voir des fils en qui consiste la consolidation des États, chacun » desquels espère être gouverné par l'un d'eux, et cela est vrai » principalement de ces pays de Flandres. C'est pourquoi il me » paraît non-seulement convenable, mais encore nécessaire que » vous vous remariez, en consultant, autant que possible, dans » le choix du parti et de la famille, l'intérêt de vos peuples, et, » avec l'aide de Dieu, la chance d'augmenter le nombre de vos

» fils. Cette considération, l'amour que je vous porte comme » père, et celui que je porte à vos royaumes, me font insister » pour vous conseiller et vous prier de le faire (1). »

Lorsqu'en 1551 Charles-Quint fit repartir Philippe d'Augsbourg pour l'Espagne, avec le renouvellement de ses pouvoirs comme régent, c'était du côté du Portugal qu'il devait de nouveau tourner ses regards. Un second mariage de l'Infant avec une princesse de sa famille maternelle, était conforme aux traditions de la politique espagnole. En quittant la cour de Lisbonne, la reine Éléonore, veuve du roi Emmanuel, y avait laissé une fille qui, du chef de sa mère, avait à prétendre à des sommes assez considérables pour constituer une riche dot. Cette seconde doña Maria, tante de la première (2), comptait déjà trente-trois ans; mais, quoique Philippe n'en eût que vingt-sept, la différence d'âge ne pouvait être une objection quand il s'agissait d'un mariage politique, d'un mariage par raison d'État : le prince n'en fit aucune. Seulement, il était naturel qu'il ne montrât pas une très vive impatience, et la négociation traîna en longueur, le roi de Portugal, probablement, n'étant pas très pressé de se dessaisir d'une dot qu'on exigeait comptant. Toutefois, les deux cours touchaient enfin à un accord parfait, quand la mort du jeune Édouard VI, fils et successeur d'Henri VIII, et l'avènement de sa sœur aînée, Marie Tudor, firent changer de vues à Charles-Quint. Justement, la reine Marie venait elle-même au-devant de ses désirs en lui demandant conseil : 1° sur la conduite qu'elle avait à tenir envers ceux qui avaient voulu faire monter à sa place sa cousine Jane Grey sur le trône; — 2° sur le rétablissement du culte catholique; — 3° sur le choix d'un mari.

(1) *Avisos y instruccion del Emperador al principe su hijo.* SANDOVAL, tome II. Dans les paragraphes suivants, Charles-Quint recommande à son fils l'établissement de ses filles.

(2) Quoique avant le mariage Philippe appelât Marie Tudor sa tante, *tia*, elle n'était que sa cousine-germaine, fille de la sœur de Charles-Quint; mais doña Marie de Portugal était la tante de sa première femme. Les mots *tio* et *tia* ont en espagnol un sens plus étendu ou moins déterminé que les mots *oncle* et *tante* en français.

Charles, sur ces trois points, répondit avec sa rare prudence. Laissant à son ambassadeur, Simon Renard, le soin d'amener adroitement la fille d'Henri VIII, à préférer elle-même Philippe à tous ses concurrents, il se contentait d'insinuer galamment que si son âge ne lui interdisait pas d'aspirer lui-même à l'honneur de sa main, il n'oublierait pas que cet honneur lui avait été autrefois réservé (1).

La nouvelle fiancée substituée ainsi dans la pensée de Charles-Quint à l'Infante Marie de Portugal, avait quatre ans de plus que celle-ci; mais elle était encore d'âge à remplir un des buts du second mariage que l'Empereur recommandait naguère à son fils, « l'augmentation de sa postérité mâle. » Quant à la personne, la reine Marie Tudor n'avait rien qui rappelât la majesté un peu forte d'Henri VIII ni la beauté noble et gracieuse de Catherine d'Aragon. Elle était petite de taille, maigre, délicate et d'une physionomie triste, avec des yeux noirs plutôt faits pour inspirer la crainte que l'amour (2). Charles-Quint n'eût pas proposé une pareille fiancée à son fils s'il n'eût été veuf d'une première union; car, en d'autres circonstances, il avait prouvé qu'il comptait pour quelque chose l'assortiment des personnes, des âges et des goûts, même dans les alliances princières; mais il savait que Philippe était disposé à sacrifier ses goûts à l'intérêt de l'État. Cependant il voulut que le prince restât libre dans sa décision, et il lui écrivit, à la date du 30 juillet 1553 : « Mon fils, rien dans le moment ne pouvait se » présenter qui fût plus opportun en ce qui intéresse la France » et ces États-ci. Les Anglais feront, je pense, tous leurs ef- » forts pour que leur reine ne se marie pas hors du royaume... » Mais si le mariage doit avoir lieu avec un étranger, je pense

(1) « Nous ne voudrions choisir autre parti en ce monde que de nous allier nous-même avec elle... Mais au lieu de nous, ne lui saurions mettre en avant personnage qui nous soit plus cher que notre propre fils. » *Manuscrits de Renard*, III, folio 49, griffet XIV. — *Hist. d'Anglet.* du Dr LINGARD, tome VII.

(2) « E donna di statura piccola, di persona megre e delicata, dissimile in tutto al padre ed alla madre... ha gli occhi tanto vivi, che inducano non solo reverencia ma timor. » *Relazione de Gio-Michele. Manuscrit Barberini*, cité par LINGARD.

» aussi que les Anglais ne se porteront sur personne d'aussi » bonne volonté que sur moi, parce qu'ils m'ont toujours mon- » tré de l'inclination. Cependant je vous assure que des États » plus nombreux et plus importants encore, ne me séduiraient » pas ni ne me détourneraient du dessein dans lequel je suis et » qui est bien différent (1). Donc, au cas où ils m'enverraient » proposer ce mariage, j'ai cru qu'il serait bon de leur en sug- » gérer la pensée pour vous. Ce projet serait ensuite conduit à » bonnes fins. Les avantages qui s'ensuivraient sont si no- » toires et si grands, que je n'ai nul besoin de vous les particu- » lariser. Je ne veux que vous les mettre devant les yeux pour » que vous les examiniez et m'avisiez en toute diligence de ce » qui vous en semblera, afin que tout se fasse à votre satisfac- » tion, et gardez-le en grand secret (2). »

La conduite de Philippe fut telle que l'attendait probablement l'Empereur. Il répondit, à la date du 22 août, en fiancé à qui l'on propose deux partis dont aucun n'intéresse particulièrement son cœur, et s'en remettant à l'opinion de son père, après avoir insinué qu'il vaudrait mieux qu'il eût à choisir pour lui-même, il ajoutait : « En cas que Votre Majesté persiste dans » ce qu'elle juge à propos de traiter pour mon compte, Votre » Majesté sait que, comme fils obéissant, je n'ai d'autre volonté » que la sienne, à plus forte raison dans une affaire de cette » importance et de cette qualité. Ainsi donc, il m'a semblé » que je devais m'en remettre à Votre Majesté, pour qu'en tout » elle fasse ce qui lui paraîtra convenable et conforme à ses » desseins (3). »

Simon Renard continua donc sa diplomatie selon les instructions de l'Empereur, et il finit par l'emporter dans le cœur hésitant de Marie, sur un commencement d'inclination qu'elle avait laissé paraître en faveur de Courtenay, jeune seigneur du sang royal, vaniteux et indiscret, qui ne sut profiter ni de

(1) Allusion évidente à son projet d'abdication.

(2) « Y tened lo en gran secreto, etc. » *Manuscrit Gonzalez.* (3) *Ibid.*

ses avantages personnels, ni des sentiments manifestés par le parti national, ni des bons conseils des ambassadeurs de France et de Venise. Simon Renard écarta plus facilement les autres prétendants, tous étrangers, — le roi de Danemarck, l'Infant de Portugal et le prince de Piémont, — faisant valoir les avantages réels qu'il y avait pour l'Angleterre dans une alliance avec Charles-Quint, réfutant les opposants avec habileté, ou les ramenant à la cause espagnole par des arguments *financiers* dont il avait ordre de ne pas être avare (1). En effet, l'Empereur qui, la veille, négociait un mariage portugais en vue surtout de la dot, ne marchandait plus sur les moyens de conclure le mariage anglais, exclusivement politique. Il se rappelait que, pendant tout son règne, l'Angleterre, instrument docile des caprices et des passions de Henri, l'avait souvent embarrassé en passant subitement de son parti à celui de François Ier, et il ne pensait pas pouvoir payer trop cher une union qui allait contrebalancer celle que les Guises avaient contractée avec l'Écosse. Il promit donc de pensionner sous la fille les conseillers de la couronne et les parlementaires, comme il avait pensionné Wolsey sous le père. Plus d'un noble lord fut sensible à ses arguments aussi bien que plus d'un membre des Communes, tout en stipulant d'ailleurs les garanties nationales aux quelles Charles-Quint consentit très franchement (2).

Quoique tenant surtout au rétablissement de la religion catholique, Charles n'était pas d'avis qu'il fallût précipiter les choses dans cette grave affaire; mais Marie Tudor, plus ardente que lui, se décidait surtout pour Philippe par un sentiment religieux, et cette femme de trente-sept ans s'enflamma

(1) Un moment, on avait voulu faire peur à Charles-Quint du vieux cardinal Pole; mais Pole, absent d'Angleterre, était seulement contraire au mariage espagnol, qu'il approuva depuis. « M. de Noailles écrivait à sa cour : « Quant au car» dinal, je ne sçay qui parle que la royne y eut opinion; car il n'est ne d'aage ne » de sancté convenable à ce qu'elle demande et qui lui est propre. »

(2) Lorsqu'un moment Elisabeth pensa, par la suite, à épouser le duc d'Anjou, elle ordonna à ses ministres de prendre pour modèle le traité de mariage de Marie Tudor et de Philippe II.

d'amour dès que sa résolution fut prise, persuadée en reine dévote que dans son futur elle aimait le champion de la vraie foi (1).

L'opposition de la classe populaire au mariage espagnol, entretenue par les mécontents et les ministres calvinistes, était plus dangereuse que celle des grands et de la bourgeoisie. Au premier bruit des négociations, le peuple anglais s'était ému, les catholiques eux-mêmes, craignant que cette alliance avec le fils de l'Empereur ne fît descendre l'Angleterre du rang d'un royaume indépendant à celui d'une province de sa vaste monarchie. A Londres, les ministres protestants, d'accord avec le diplomate français, M. de Noailles, firent jouer contre l'Espagne une singulière machine de guerre. On inventa une de ces manifestations spirituelles qui, de nos jours, mettent en émoi tout le continent américain. Une muraille de la rue d'Aldergate se trouva tout-à-coup douée de la parole, débitant certaines phrases mystérieuses, dont des intermédiaires traduisaient le sens à la foule. C'était un *Esprit*, une voix de l'autre monde, qui, avertissant une génération dépravée, menaçait les Anglais de la guerre, de la famine, de la peste et d'un tremblement de terre, si la reine contractait un mariage avec le prince espagnol et si elle rétablissait la célébration de la messe. L'affluence de ceux qui venaient écouter la voix et ses interprètes effraya les magistrats de la Cité : ordre fut donné de démolir la muraille parlante. Alors sortit d'une cachette voisine le prétendu esprit, qu'on découvrit être une jeune fille de dix-huit ans nommée Élisabeth Crofts. Elle avoua qu'elle avait été instruite dans son rôle par

(1) « Lorsque Marie Tudor, à son avènement, informa à la fois l'Empereur et le roi de France, de l'intention qu'elle avait de rétablir le catholicisme, Henri l'approuva en lui offrant le secours de ses troupes pour l'aider ; Charles lui conseilla de procéder sans précipitation, et d'attendre le consentement de son Parlement : « Non trop se hâter avec zèle ; mais qu'elle s'accommode avec toute douceur, se conformant aux définitions de son Parlement, sans rien faire toutefois de sa personne qui soit contre sa conscience, ayant seulement la messe à part dans sa chambre, etc. » *Manuscrits de Renard*, cités par LINGARD, tome VII, page 152.

un certain Drakes, qui la payait. On la mit au pilori (1). La ruse, comme on le devine, tourna alors contre ses inventeurs.

Toutes les tentatives de rébellion ayant été réprimées, les oppositions légales ayant été réduites au silence, la reine déclara à Simon Renard que Philippe ne pourrait pas arriver trop tôt au gré de son impatience. Pour donner plus de solennité à cette résolution, Marie fit venir l'ambassadeur de Charles-Quint dans son oratoire, « où était exposé le Saint-Sacrement, et, après avoir récité le *Veni Creator*, » elle lui jura, à genoux, « en face de l'Hostie, d'épouser le prince d'Espagne. » Ce serment avait pour témoins les lords du conseil. L'ambassadeur de Charles-Quint épousa la reine au nom du prince d'Espagne, en lui remettant une bague précieuse, envoyée pour cette cérémonie ou comme présent par l'Empereur (2).

Pendant quelques mois encore cependant, Simon Renard répétait à son maître qu'il fallait laisser calmer les défiances populaires de peur que le prince ne reçût un accueil froid et même pire encore, — s'il ne différait sa venue jusqu'à l'automne, « *pour ce ordinairement, les humeurs des Anglais boulissent plus en l'esté qu'en aultre tems.* »

Enfin, quand le moment fut arrivé, Charles-Quint écrivit à son fils qu'il pouvait se mettre en route. Le comte d'Egmont lui porta ces dépêches à Valladolid où Philippe attendait ce dernier avis et une nouvelle délégation du pouvoir royal conféré par l'Empereur à l'Infante Juana, devenue veuve et qui arrivait du Portugal. Cette princesse devait, en l'absence de son frère, re-

(1) HOLLINGSHED, — STRYPE, — STOWE, et une note de l'*Histoire d'Angleterre*, de LINGARD, tome VII, page 197. — *Le mur parlant de Londres* était la première édition du fameux *esprit frappeur* de Cock-lane, qui se fit découvrir aussi à Londres, après avoir mystifié le fameux Samuel Johnson. Les esprits frappeurs d'Amérique sont arrivés en Europe, mais nous ne savons s'ils y font de la politique.

(2) *Correspondance inédite de Simon Renard*, déposée aux archives belges, avec une foule de pièces diplomatiques et de lettres inédites, dont nous avons dû l'obligeante communication à l'archiviste M. Gachard. — Voir le tome VII de LINGARD, page 194.

présenter à la fois l'Empereur et le roi, assistée d'un conseil de régence. Ce conseil, elle le présidait encore quand Charles se retira chez les Hiéronymites de Yuste. Philippe était prêt. En fiancé généreux, il se fit précéder en Angleterre par don Ruy Gomez de Silva, porteur d'un magnifique diamant et d'autres bijoux pour la reine, estimés cent mille ducats. Il se rendit à la Corogne, où mouillait une flotte de soixante-dix navires et de vingt ourques, qui, avec une escadre d'arrière-garde commandée par don Luis de Carvajal, ressemblait plutôt à une *armada* d'invasion qu'à un cortége de noces. Ce fut là qu'il s'embarqua, emmenant dans sa suite l'amiral de Castille, le grand-majordome de l'Empereur, le capitaine des gardes, d'autres grands fonctionnaires de la cour et les fils des plus grands seigneurs qui s'étaient offerts pour lui servir de pages. On mit à la voile le 13 juillet, et au bout de sept jours d'une navigation heureuse, on était le vendredi 20 dans la rade de Southampton.

Les « humeurs des Anglais » n'étaient pas en effervescence; mais le climat anglais préparait une cruelle épreuve à ce glorieux fiancé ainsi qu'à ses brillants compagnons qui arrivaient du beau climat de l'Espagne. A Winchester, où devait avoir lieu l'entrevue du couple royal, le catholicisme venait justement de rétablir, le 13 juillet, l'antique fête de saint Swithin, qui est le saint Médard britannique : or, comme il avait plu ce jour-là, il avait plu toute la semaine avec la certitude de trois semaines encore de la même intempérie humide; ce qui explique pourquoi Philippe se reposa quatre jours entiers à Southampton, où l'attendait l'amiral d'Angleterre, qui lui présenta, de la part de Marie, une *jarretière* riche de pierreries. Ce qui ne lui plut guère moins fut un genet d'Espagne que sa royale fiancée lui avait envoyé aussi et qui l'attendait sur la plage, somptueusement caparaçonné. Digne fils de Charles-Quint, il avait bonne grâce à cheval, et à peine en selle il se fit admirer de la foule qui lui cria : « Dieu bénisse Votre Grâce! » Philippe ne se contenta pas de ce souhait, il demanda immédiatement où était

l'Eglise et voulut y aller remercier Dieu de son heureuse traversée. De là, remontant à cheval, il se rendit à l'hôtel qui lui était destiné et dit aux seigneurs anglais qui lui avaient fait escorte (1) : « Seigneurs, ce n'est pas le manque d'hommes ni d'argent qui m'a fait quitter l'Espagne. C'est Dieu qui m'a amené ici pour être l'époux de votre reine. Je viens vivre parmi vous comme un Anglais et non comme un étranger. Vos assurances de fidélité et de loyal hommage me font plaisir : en retour vous trouverez toujours en moi un prince reconnaissant et affectueux ! » Ce petit discours avait été préparé par Charles-Quint : Philippe l'avait appris par cœur et il le récita en latin ; puis, se tournant vers les seigneurs espagnols et flamands de sa suite : « Seigneurs, leur dit-il, je désire que tant que vous resterez en Angleterre, vous vous conformiez aux coutumes d'Angleterre, » — et afin de leur donner l'exemple, il demanda, pour boire son premier *toast*, un pot de bière anglaise qu'il vida en prince anglais. » M. de Noailles, écrivant ce détail à sa cour, prétendait que Philippe goûtait la bière pour la première fois de sa vie. On a peine à croire cela du fils de l'Empereur qui préférait, lui-même, la bière au vin. Charles-Quint avait dû lui en faire au moins goûter quand il le présenta aux Flamands. Les seigneurs espagnols se conformèrent de leur mieux à la recommandation de leur roi ; mais les quatre jours qu'ils passèrent à attendre un rayon de soleil durent leur paraître longs. Le cinquième jour enfin, on se décida à franchir les cinq lieues qui séparent Southampton de Winchester, trajet pour lequel il fallut braver la continuation du déluge anglais et une route fangeuse. Aussi, quand tous ces beaux cavaliers castillans mirent pied à terre, ils ne purent se présenter à la reine qu'après avoir complètement changé de costume.

Le mariage fut célébré par l'évêque de Winchester le jour de la fête de « Monseigneur saint Jacques, » patron de l'Espagne. La

(1) C'étaient entr'autres le duc de Norfolk, les comtes d'Arundel, de Shrewsbury et de Derby.

jeunesse et la bonne mine du prince qui, se rappelant les sages avis de son père, saluait autour de lui avec grâce, finirent par lui attirer quelques applaudissements de la foule, d'abord assez mal disposée. Au moment où la cérémonie allait commencer, s'avança le conseiller Figueroa avec un document revêtu du sceau impérial et une lettre de Charles-Quint annonçant que pour qu'une aussi grande reine que Marie n'épousât pas un prince au-dessous d'elle par le rang et les titres, l'Empereur avait renoncé, en faveur de son fils, au royaume de Naples et au duché de Milan. En conséquence, la messe dite, quatre rois d'armes vinrent au pied de l'autel proclamer en quatre langues (latine, espagnole, anglaise et française), PHILIPPE et MARIE, roi et reine d'Angleterre, *de France*, de Naples, de Jérusalem et *d'Ecosse*, défenseurs de la sainte foi catholique, prince et princesse des Espagnes et de Sicile, archiduc et archiduchesse d'Autriche, duc et duchesse de Milan, de Bourgogne et de Brabant, comte et comtesse de Hapsbourg, de Flandres, de Tyrol, etc., etc. Après la distribution du pain bénit, le roi offrit la main à la reine et il la conduisit au palais épiscopal où ils dînèrent en public. Le roi but à la santé des seigneurs anglais, la reine à la santé des seigneurs espagnols : — ce fut ainsi qu'ils donnèrent le signal des fêtes.

Ces fêtes durèrent quelques jours, puis les époux se rendirent à petites journées à Windsor et de Windsor à Londres, où les réjouissances populaires purent quelque temps faire illusion à Philippe. Les deux chambres du Parlement prêtèrent aussi un loyal concours à toutes les mesures qui leur furent soumises (1); mais Philippe s'aperçut bientôt qu'il n'avait triomphé que provisoirement des antipathies d'un peuple qui les manifeste quelquefois assez grossièrement sans respect pour la majesté souveraine. Malheureusement, par sa tendresse jalouse, Marie,

(1) « Elles le supplièrent même, par une pétition, d'accepter d'avance la régence s'il arrivait malheur à la reine lorsqu'elle lui donnerait un héritier.»
(NOAILLES, t. v. 137.)

qui, sous ce rapport, avait quelque ressemblance avec Jeanne d'Aragon, n'était ni d'une beauté ni d'un caractère à charmer un mari plus jeune que sa femme. L'espoir seul d'avoir un héritier de ce mariage politique, retint Philippe en Angleterre auprès de la reine, jusqu'au jour où Charles-Quint devait le rappeler dans les Pays-Bas.

Le mariage de Philippe fut, comme on voit, le commencement de l'abdication de l'Empereur, puisque Charles-Quint se dépouilla, pour son fils, de deux couronnes, dont l'une n'était qu'un vain titre (celle de Jérusalem), mais dont l'autre avait une haute valeur. Le nouveau roi d'Angleterre se trouvait donc être en même temps roi de Naples et de Sicile (1).

(1) On ne peut nier que dans la négociation du mariage de Philippe avec Marie Tudor, Charles-Quint, très bien servi par Simon Renard, n'ait fort habilement joué son jeu pour arriver à son but ; mais il sut s'arrêter aux limites de la finesse diplomatique, quoiqu'il eût affaire à des adversaires qui se montrèrent bien moins scrupuleux que lui. Miss A. Strickland a raconté cet épisode de la vie de Marie, avec une foule de détails nouveaux. Voir son intéressante *Histoire des reines d'Angleterre*, qui mériterait d'être traduite en français.

Nous avons fait remarquer, page 131, une allusion de Charles-Quint à son projet d'abdication : or, dès l'année 1546, le Vénitien B. Navagero écrivait dans *sa relation*, en parlant des circonstances difficiles où se trouvait l'Empereur :

« Avec tout cela, il sent l'approche de la vieillesse avec l'augmentation de ses infirmités, la goutte et l'asthme qui épuisent ses forces et l'espoir d'être présent de sa personne à aucune entreprise future. Bref, il m'a été dit par quelqu'un qui est intimement bien informé de ses sentiments, qu'il a le désir et l'intention de se retirer en Espagne pour le reste de ses jours, et d'abandonner le soin du gouvernement à son fils. » *Relazioni, Ser.* 1, tome I.

Voir plus loin, page 192, ce que dit Charles-Quint dans le discours de son abdication.

IX

CHARLES-QUINT ET FERDINAND. — LES RAPPORTS DES DEUX FRÈRES. — LES PROTESTANTS ALLEMANDS. — MELANCHTON. — DÉDICACE DE LUTHER.

Le frère de Charles-Quint était né trois ans après lui à Alcala de Henarès (1503).

Sandoval nous a transmis un portrait de ce prince à l'âge de neuf ans, qui prouve qu'il fut un enfant plein de grâce et de vivacité, fort aimé de son aïeul Ferdinand, qui trouvait que le jeune Infant lui ressemblait beaucoup; de là cette préférence qu'il lui accordait sur son aîné, au point de l'avoir désigné pour lui succéder au moins dans son royaume d'Aragon.

Ce fut une singulière transformation que subit l'Infant Ferdinand qui, arraché en quelque sorte à ses premières affections, et transféré, les larmes aux yeux, d'Espagne en Autriche, se trouva là, au bout d'un certain nombre d'années, devenu plus Allemand qu'aucun des princes de l'Empire germanique. Le climat et les mœurs de l'Allemagne lui semblaient également antipathiques. En vain il conjurait son frère de faire de lui un Italien plutôt qu'un homme du Nord, de lui donner, par exemple, à gouverner le duché de Milan, possession précaire disputée par la France, plutôt que cet archiduché, fatal héritage de leur ancêtre Rodolphe de Hapsbourg, qu'il eût échangé même volontiers contre la plus obscure principauté de

la Castille ou de l'Aragon. Charles l'enchaîna doublement à l'Allemagne en lui faisant épouser Anne Jagellon, sœur de Louis, roi de Hongrie, qui avait épousé lui-même leur sœur Marie. Cette alliance révéla bientôt à l'Infant, archiduc malgré lui, qu'il avait aussi sa royale ambition. Louis n'avait pas d'héritier lorsqu'attaquant les Turcs avec plus de courage que de prudence, il perdit la vie sur le champ de bataille de Mohacz. Les trônes de Hongrie et de Bohême étaient alors à peu près électifs. Ferdinand aspira à y monter et obtint la préférence sur Jean de Zapoloya, son compétiteur. Charles-Quint ne fut pas sans exercer une influence directe ou indirecte sur cette élection. Ferdinand, le front ceint d'une double couronne, ne regrettait plus Alcala de Henarès, lorsque Charles-Quint, sacré par le Pape à Bologne, se rendit en Allemagne pour y reprendre l'œuvre de la Diète de Worms. L'Empereur comprit bientôt qu'il lui fallait un représentant et un lieutenant de résidence au milieu de ces princes jaloux de leurs droits et qui, pendant son absence, oubliaient volontiers tous leurs engagements; il jeta les yeux sur son frère, qu'il résolut de faire nommer roi des Romains. On se récria sur cette prétention, contraire à la bulle d'or et aux priviléges des électeurs qui voyaient bien que Charles voulait rendre l'empire héréditaire dans sa famille. Charles triompha des opposants, et Ferdinand se chargea de justifier son choix en se montrant de plus en plus zélé pour les intérêts allemands, — dévoué à son frère, sans doute, mais osant n'être pas toujours de son avis et le ramenant parfois au sien, quoiqu'il le consultât en toutes choses avec toutes les formes d'une affection respectueuse (1).

Bernard Navagero, dans un paragraphe de sa relation, disait en 1546 :

« Si Charles-Quint fit élire roi des Romains son frère plutôt

(1) Voir ses lettres dans LANZ; elles sont toutes en espagnol la plupart. La langue allemande lui parut toujours difficile; mais il ne conserva de son ancienne éducation que l'habitude d'écrire dans l'idiome péninsulaire.

» que son fils et s'il ne chercha qu'à l'élever en grandeur, Ferdi-
» nand le méritait bien; car, lors de l'insurrection des Comune-
» ros, c'était Ferdinand qu'on appelait et qu'on désirait pour le
» trône; mais il ne voulut jamais pactiser avec les insurgés, et,
» dans toutes ses actions, il n'a pas montré seulement qu'il aimait
» et honorait l'Empereur comme son frère aîné, mais encore qu'il
» le révérait comme un père et lui obéissait comme un serviteur.
» C'est vraiment chose admirable que l'affection qui règne entre
» ces deux frères, si différents de caractère et d'habitudes,
» l'Empereur flegmatique et lent, le roi des Romains colère et
» prompt, le premier grave et sévère avec tout le monde, l'au-
» tre gai et affable, trop peut-être. »

Navagero ajoute que les deux frères étaient également ambitieux et désireux de s'agrandir; mais que l'un, Charles-Quint, savait cacher son ambition, tandis que Ferdinand ne savait pas la dissimuler. Il y a toujours quelque trait épigrammatique sous les éloges des ambassadeurs de Venise. Navagero semble ici modifier ce qu'il a dit de la modération de Charles-Quint, en lui attribuant une ambition cachée par opposition à l'ambition plus franche de Ferdinand. Un autre ambassadeur, Tiepolo, est d'accord avec lui pour reprocher au roi des Romains cette ambition comme excesive : « De grandes pensées l'occupent toujours et
» son ambition est excessive, aussi ne laisse-t-il échapper aucune
» occasion d'accroître ses États et sa puissance. »

En 1532, Tiepolo ne pouvait encore faire allusion à l'empressement avec lequel Ferdinand confisqua un jour le Wurtemberg qu'il lui fallut restituer; car il avait bien assez de se défendre en Hongrie contre Solyman et son concurrent Jean de Zapoloya, wayvode de Transylvanie, qui se mettait honteusement sous la protection des Turcs. Quelques-uns des actes de Ferdinand sembleraient prouver que, moins scrupuleux que son frère, il pensait qu'en politique la fin justifiait les moyens quand on faisait la guerre aux infidèles ou qu'on avait à se défendre d'une trahison. Le cardinal Martinuzzi, faussement accusé peut-être, en fit la fatale expérience, malgré son

caractère de prince de l'Église. Mais ni les Vénitiens, ni les Allemands surtout, ne se montrent très sévères quand ils jugent Ferdinand, qu'ils ne craignent pas de placer parfois au-dessus de Charles-Quint, moins populaire que lui en Allemagne. Nicolas Tiepolo répète qu'il se distingua à la guerre et dans le gouvernement, égalant l'activité de son frère, s'il ne la surpassait pas : « Aimant, lui aussi, à tout faire par lui-même, » dit Tiepolo, « il est plus exact aux audiences et au conseil. De là » il résulte que les expéditions se font plus vite dans ses chan- » celleries que dans celles de l'Empereur, et c'est chose mer- » veilleuse de voir deux frères, que le même esprit, que la même » volonté anime, si différents, si opposés même, de tempérament » et d'habitudes. L'un et l'autre sont également doués de sagesse » et de prudence ; ils entendent parfaitement les affaires ; mais » l'Empereur est plus réservé, plus circonspect, plus grave ; » le Roi plus prompt et plus expéditif. J'ajouterai que le Roi a » plus de vivacité dans l'esprit, qu'il parle bien de toutes choses » concernant l'État et le gouvernement, et d'une manière très » convenable de celles qui se présentent journellement dans les » conversations privées, de façon qu'il paraît n'en ignorer » aucune ; enfin qu'il accueille avec beaucoup de courtoisie les » seigneurs avec qui il lui arrive d'avoir affaire. »

Tiepolo dit que Ferdinand parlait non-seulement l'allemand, le français et l'espagnol, mais encore l'italien et le latin, « quoi- » qu'il prétendît, comme Charles-Quint, ne parler le latin qu'à » la mode militaire... Il est magnifique dans sa manière de » vivre. Dans ses habillements et dans ceux des gens qui le » servent il se montre honorablement. Quand il assiste à quelque » cérémonie, il y déploie plus de somptuosité que l'Empereur. » On ne peut savoir d'une manière certaine s'il est libéral, à » cause de l'état d'épuisement où il trouva son Trésor, par suite » des prodigalités de l'Empereur Maximilien ; mais il est réputé » bon administrateur de ses revenus, et l'on estime qu'il en » fait un meilleur usage que l'Empereur des siens. »

Lorsque plus tard Ferdinand se vit Empereur à son tour et

plus avancé en âge, il paraîtrait qu'il scandalisa quelquefois, au contraire, les ambassadeurs vénitiens par son mépris pour le cérémonial diplomatique, se faisant voir à eux au saut du lit avec son serre-tête en toile et passant ses bas en leur présence, violation de l'étiquette que la bonhomie allemande excusait partialement chez le frère de Charles-Quint, mais qui l'eût choquée chez celui-ci (1).

Dans le parallèle des deux frères, les Vénitiens sont tous d'accord pour vanter leur fraternelle affection mêlée de déférence de la part de Ferdinand. — « En résumé, » disait Tiepolo, « à voir la conformité de sentiments qu'il y a entre les » deux frères et le profond respect que le roi des Romains » porte à l'Empereur, on est persuadé que tant que l'Empe- » reur vivra, ses volontés en tout seront pour le Roi des lois » sacrées, et que ce dernier aura pour amis et pour ennemis » ceux qui seront amis ou ennemis de l'Empereur. » Nous avons déjà cité les expressions de Navagero sur le dévouement de Ferdinand à Charles-Quint : c'est le même ambassadeur qui nous a transmis cette anecdote : « Lors de leur première ren- » contre à la Diète de Spire, Ferdinand ayant fait la remarque » que l'Empereur était devenu chauve et blanc, celui-ci lui » répondit : « C'est pour vous, mon frère, et *pour vos enfants.* »

Ce n'est qu'en 1551 que Marino Cavalli signale un refroidissement dans cette constante amitié, « et cela, dit-il, à cause » de la prédilection exclusive que l'Empereur a montrée pour » l'agrandissement de son fils. »

Tous les historiens parlent de ce nuage qui s'éleva entre les

(1) « Non e S. M. molto ceremoniosa, ma molto umile e libera talche per la sua umilta è poco temuta ed obbedita. Non veste pomposamente : va levandosi la mattina dal letto, s'introduce ogn'uno nella camera ed ivi comparisce allacciandosi le calze, con un scuffiato di tela in testa, onde a ogn'uno risponde, e parla con ogn'uno, e quando noi eravano nella camera di S. M. parlando con lei e stando S. M. e noi en piedi, due o tre volte si parti da noi, lasciandosi e retornando solo per parlare con questo e con quello con poca dignità e riputatione. » *Relaz. delli ambassadori estraordinarii veneti, Zuanne Capello e Bernardino Navagier all imper.* Fernando, 1558. *Manuscrit de M. Ranke.*

deux frères, mais sans fonder leurs assertions sur des documents positifs qui manquent aussi pour la controverse. Une lettre de Charles-Quint à sa sœur la reine de Hongrie, dans laquelle il se plaint de Ferdinand, n'est pas assez explicite sur le sujet de la plainte pour écarter les doutes; Ferdinand lui-même, à la même date (1551), se plaint à son tour et envoie à son frère un Mémoire, sous prétexte qu'il a été interrompu par un accès de colère quand il a voulu s'expliquer de vive voix. L'allusion au projet prêté à Charles-Quint de faire abdiquer Ferdinand en même temps que lui au profit de Philippe II, reste assez obscure; car il s'agit surtout d'un subside que le roi des Romains, contre l'avis de l'Empereur, voulait demander à la Diète, dans la prévision de l'éternelle invasion des Turcs en Hongrie. Or, dans toutes les lettres du roi des Romains écrivant à l'Empereur, c'est toujours la même menace qui le préoccupe. Le cimeterre de Solyman est son épée de Damoclès; il se voit sur la frontière comme la sentinelle perdue de l'Empire, et il ne cesse d'invoquer des secours d'hommes et d'argent qui se font quelquefois attendre : Charles-Quint non-seulement ne pouvait tous les ans accourir de sa personne parce qu'il avait à surveiller aussi l'ennemi commun sur ses autres frontières, mais encore il n'était pas toujours en mesure de fournir le *nerf de la guerre*.

Les divisions intérieures de l'Allemagne et le mauvais vouloir de quelques-uns de ses princes venaient d'ailleurs accroître souvent l'anxiété du roi des Romains. On peut supposer que Charles-Quint crut un jour trop littéralement à l'expression de quelque accès de découragement, et s'imagina que Ferdinand avait, comme lui, l'intention de renoncer à ses couronnes. Probablement même, lorsqu'il le fit élire roi des Romains, ne l'avait-il pas fait sans quelque réserve et sans la condition que la couronne de fer resterait toujours à la disposition de l'Empereur. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, après une longue série de lettres exprimant la mutuelle confiance des deux frères, nous découvrons celle dans laquelle Ferdinand se

dit réduit à formuler ses griefs en un Mémoire, sous prétexte qu'à leur dernière entrevue, l'Empereur « s'étant mis en colère » l'a interrompu et empêché de s'expliquer avec lui de vive voix (1). Puis, à la date de deux jours plus loin, c'est Charles-Quint lui-même qui s'adresse à sa « bonne sœur » la reine de Hongrie, pour se plaindre de Ferdinand et de son fils. Celui-ci s'était rendu auprès de lui dernièrement en Espagne, et avait éludé de répondre sur « les choses que nous avions » à traiter pour le bien de nos maisons, et, oultre ce, on m'a » averty que mondit beau filz doit avoir dict à quelque propos » qu'il avoit jà pour soy trois voix dont l'Électeur de Mayence » donneroit l'une et celle du roy de Bohême ne leur pouvoit » faillir, et si ainsi est, vous verrez comme ils nous ont for- » compté et combien cela est loing de ce que avions promis l'ung » à l'aultre de non négocier ni traicter aulcune chose en cecy » jusques eussions entre nous résolu ce que pour le meilleur » nous debvrions faire, que je garde de mon cousté et aussi à » mon filz pieusement. Et enfin je suis jusques au boult de pa- » tience, remémorant ce que j'ai faict pour eux et que, après » qu'ils ont tiré de moy ce qu'ils ont voulu, nous tombons en telz » termes. »

Charles-Quint se montre surtout irrité de ces paroles dont son frère s'était servi pour repousser ce qu'il lui demandait : « Suis plus tenu à Dieu, à ma conscience et à mon honneur » que à Votre Majesté, principalement en choses que tant im- » porte. » A quoi Charles-Quint réplique, prenant toujours sa sœur pour juge :

« Et me semble qu'il me faist grand tort, ayant tant fait pour » luy, et n'a occasion d'entrer avec moy en ces termes jusques à » me dire qu'il est plus obligé à son âme et à son honneur que à

(1) Lanz, tome III, page 11. — « Monseigneur, voyant que le jeudy 22 du mois passé au soir que vous parlay sur l'affaire de Hongrie que Votre Majesté se mit en colère, et que à cause de cela et que V. M. me interrompit aulcunes fois mes propos, je ne voulsiz plus parler, etc. » 14 Décembre 1550.

» moy, ne l'ayant jamais requis de chose qui deust donner » chemin à telz propos. »

Evidemment, si le sujet de la mésintelligence était complexe, si, comme il arrive quelquefois, on se taisait sur ce que l'on avait le plus à cœur de dire, Charles-Quint dut se trouver dans une humeur analogue à celle de Napoléon vis-à-vis de son frère le roi de Naples ou de son frère le roi de Hollande, quand il changea l'un de royaume et força l'autre d'abdiquer (1); mais ce fut le roi des Romains qui l'emporta, et l'Empereur qui céda, d'après cette considération « que la discorde serait la » ruine de tous deux et de nos subjets, et par conséquent de » toute la Chrétienté. » Quelques mois après, Charles-Quint, écrivant à Ferdinand, le traite de *monseigneur mon bon frère* et appelle Maximilien et Marie *nos fils et filles*,— se félicitant de pouvoir annoncer à Ferdinand que leurs enfants reviennent d'Espagne par la voie de Barcelone à Gênes sous l'escorte de Doria et sans avoir à redouter « *l'armée de mer du Turcq.* »

Il est vrai encore que le 21 mars 1552, l'Empereur, comme un beau-père ou un oncle de comédie, après avoir grondé sa bonne sœur Marie elle-même, se plaint — « de ce que la reine

(1) Dans la lettre de Ferdinand, il semblerait, disons-nous, qu'il ne s'agissait que de la situation de la Transylvanie; selon Ferdinand, il était de l'intérêt de la Hongrie et de l'Empire tout entier, de conserver ou de défendre cette province, ce qui ne pouvait se faire sans demander un subside à la Diète; l'Empereur s'opposait à cette demande, ne croyant pas que la chose fût opportune ou urgente.

Mais la lettre de Charles-Quint à sa sœur, commence par une allusion qui nous autorise à dire qu'il y avait une autre cause de dissentiment :

« Madame ma bonne sœur, j'avoie quelque espoir par ce que l'on m'escrivoit » d'Espagne et aultres advertissements que l'on me mandoit de plusieurs coustels, » que le roi Monseigneur mon frère et notre neveu mon beau filz, le roi de Bohême, » se laisseroient persuader *à ce dont il est question* pour établir et conserver la » grandeur de notre maison, etc... mais y commence à perdre le bon espoir, consi- » dérant l'escript qu'il me donna avant hier soir, etc. » Puis Charles-Quint explique l'*escript* qui n'a pour but que de justifier la demande d'une collecte *à l'encontre du Turc*; mais dans les détails de la dispute, Charles-Quint raconte à sa sœur qu'il a dû dire à Ferdinand : « A la fin il faudra ou que lui ou que moi nous soyons » l'Empereur; qu'il fasse sa demande aux États, je saurai leur parler moi-même, » les advertir plainement et à la vérité de ce qui se passe, etc. »

D'Augsbourg, 16 décembre 1530.

» de Bohême, sa fille, sans égard à l'extrémité où il se trouvait, » avait, à l'instance de son mari et assurément avec connais- » sance du roi des Romains, demandé trois cent mille ducats » qui lui reviennent pour sa dot, sous prétexte qu'ils avaient » l'occasion d'acquérir un duché de quarante mille écus de » rente. »

Après cet incident, qui n'a pas de suite dans la *correspondance*, nous retrouvons les deux frères parfaitement réconciliés, Charles-Quint parlant en bon père de sa fille la reine de Bohême, de son gendre et de toute la nombreuse famille de Ferdinand qu'il regarde comme la sienne. Bientôt l'opposition des princes luthériens, d'accord avec la France, force l'Empereur à se mettre sur la défensive. Maurice le trahit et Charles-Quint quitte Inspruck en fugitif, trop heureux de pouvoir accepter le traité de Passau, lui qui, naguère, imposait son édit de tolérance connu sous le nom de *l'intérim* aux protestants et aux catholiques. Dans ce déclin de sa fortune, son frère est avec lui sans qu'il soit plus question de ce qui les a divisés un moment, jusqu'à ce que, l'heure de l'abdication venue, c'est Ferdinand qui supplia Charles-Quint de la différer pour assurer son élection, et Charles-Quint qui s'y prêtera avec bonne grâce, malgré son vif désir de se dépouiller de sa couronne impériale comme des autres.

Nous ne nous flattons pas d'avoir bien éclairci cet épisode obscur de l'histoire des deux frères. Un seul fait reste positif : quelle que fût la secrète pensée de Charles-Quint lorsqu'il présenta son fils aux Allemands dans l'année 1548, les princes protestants s'alarmèrent du projet qu'on put très bien lui attribuer, de substituer Philippe à Ferdinand comme roi des Romains, et Maurice de Saxe en fit plus tard un des prétextes de sa défection. Prouver que Ferdinand fut *jusqu'à un certain point* le complice de Maurice serait bien difficile ; mais il dut naturellement tirer avantage de la mauvaise impression produite par la présence de Philippe II en Allemagne, soit que Charles-Quint se fût contenté de s'ouvrir à lui de ses inten-

tions, soit qu'il les eût fait connaître aux électeurs de l'Empire. Par sa situation personnelle, Ferdinand devait être supposé avoir d'autres intérêts et d'autres opinions que Charles-Quint. On lui fit honneur du traité de Passau, ou du moins de la franchise libérale avec laquelle il accepta et fit respecter cette Grande Charte du protestantisme allemand. Ce qui acheva de le populariser, fut le bruit que son fils Maximilien s'était fait secrètement luthérien. La malveillance du pape Paul IV contre le père et le fils confirma ce bruit et les servit tous les deux.

Dans sa lutte contre le protestantisme allemand, Charles-Quint ne finit pas comme il avait commencé. On en a conclu qu'il avait pendant vingt ans dissimulé en Allemagne son intolérance. Cette longue dissimulation eût été le plus faux des calculs; car « lorsqu'il leva le masque, » comme on dit, au lieu d'avoir gagné du temps, il en avait perdu; au lieu d'avoir fortifié sa position, il l'avait si bien affaiblie que sans ses troupes espagnoles et ses troupes flamandes il se fût trouvé avec une bien petite armée en présence des confédérés, comme un peu plus tard cela lui arriva, en effet, par la trahison de Maurice de Saxe. La vérité est que, pendant vingt ans, depuis la première Diète de Worms jusqu'à la seconde, Charles-Quint aima à se flatter que les princes dissidents, s'ils n'étaient pas ramenés à l'unité du dogme, resteraient fidèles à l'unité politique, et que s'ils ne se soumettaient pas aux bulles du Pape, ils reconnaîtraient du moins l'autorité d'un concile. Il laissait donc toujours la discussion ouverte, faisant des concessions provisoires jusqu'à son fameux compromis appelé l'*intérim*, qui mécontenta également les catholiques et les réformés, comme cela arrive généralement de tous les compromis. Cette discussion prolongée favorisa le progrès du protestantisme allemand; puis, quand la Réforme vit des princes à sa tête, elle prit l'attitude d'Église militante, prétendit dicter des conditions au lieu d'en accepter, et, sacrifiant la nationalité à l'esprit de secte, ne craignit pas d'invoquer contre le chef élu de l'Empire le secours de la France. Le protestantisme en armes fut vaincu alors, parce que

parmi les confédérés deux princes restèrent d'abord fidèles à l'Empereur, soit qu'ils eussent eux-aussi un intérêt à part, soit que l'Empereur leur parût réellement avoir le droit pour lui. Mais plus tard, en arborant à leur tour l'étendard de l'insurrection, ces mêmes princes, surprenant Charles-Quint, se rendirent les maîtres de la situation, ce qui amena le traité de Passau, véritable *édit de Nantes* pour l'Allemagne luthérienne, et que Ferdinand, avons-nous dit, eut le mérite de ne pas révoquer lorsqu'il succéda à son frère. Dans aucun des incidents de cette longue lutte, Charles-Quint ne se montra intolérant, encore moins persécuteur. Il ne le fut pas pendant qu'on discutait, et, quand il tira le glaive, la guerre, plutôt insurrection civile que guerre religieuse, eût pour second dénouement, très rapproché du premier, un traité de tolérance. Citons encore ici ce qu'écrivait un des ambassadeurs vénitiens, Nicolas Tiepolo, dans la relation duquel les constitutions de l'Allemagne et les sentiments de ses princes occupent une si large place :

« Dans l'intérêt de la religion, dit Tiepolo, l'Empereur s'est » donné des soins et des fatigues extrêmes. Ménageant les » princes et les États du pays pour arranger les dissidences qui » s'y étaient manifestées, il a tout fait pour ramener à l'ancienne » religion catholique les partisans des erreurs nouvelles. Il n'a » rien négligé enfin de ce que l'on était en droit d'attendre » d'un empereur chrétien plein de zèle pour l'honneur de la foi » et de l'Église du Christ, à la seule réserve qu'il ne voulait pas » prendre les armes contre ces hommes obstinés et endurcis » dans leurs détestables opinions. »

Tiepolo cite à l'appui de ce jugement la conduite libérale que tint l'Empereur à la diète d'Augsbourg, puis à celle de Spire, et il répète : « Ainsi Sa Majesté a voulu agir avec la » plus grande prudence et essayer de tous les moyens plutôt » que d'employer la force, et, s'il faut en venir à cette extré- » mité, elle aura pour excuse aux yeux de tous de n'avoir né- » gligé aucune tentative paternelle afin de ramener les éga-

» rés au chemin de leur salut; ils n'auront donc à s'en pren-
» dre qu'à leur invincible obstination s'ils se sont attirés sa
» colère. »

Nous ne trouverons pas partout Charles-Quint aussi tolérant qu'en Allemagne; aussi devons-nous encore citer l'hommage que lui rendait Melanchton en 1531.

Ce que Melanchton, à cette date, trouve de plus remarquable dans l'assemblée de la Diète d'Augsbourg, — « c'est, dit-il, l'Em-
» pereur lui-même, que le succès qui a comblé tous ses désirs
» n'a jamais pu faire sortir des bornes de la modération; quel
» prince me citerez-vous dans l'histoire dont la fortune n'ait
» pas changé les sentiments? celui-ci est le seul sur le carac-
» tère duquel elle n'ait pu faire aucune impression... sa vie
» privée est pleine de traits admirables de retenue, de sobriété,
» de modestie. La discipline domestique, si sévère autrefois
» chez les Allemands, ne se trouve plus maintenant que dans
» la famille impériale. Aucun homme vicieux ne peut s'insi-
» nuer auprès de lui. Il n'a pour amis que les plus grands
» hommes et il les a choisis à cause de leurs vertus. Vous
» pouvez juger par là quels doivent être les sentiments et
» quelles doivent être les mœurs de l'Empereur. Toutes les fois
» que je l'ai vu il m'a semblé voir devant moi un de ces demi-
» dieux qu'on dit avoir vécu jadis parmi les hommes. Voilà ce
» que j'ai à vous mander de l'Empereur et vous en serez
» sûrement charmé. Qui ne se réjouit pas de voir réunies dans
» un si grand prince, les qualités les plus belles et les plus
» éclatantes? » (*Epist. select.* PHILIPPE MELANCHTON, 1565, page 363.)

C'est là un vrai panégyrique, une apothéose. Eh bien! encore une fois, à l'époque où Melanchton s'exprimait ainsi, lui, l'apôtre de la modération protestante, Charles-Quint espérait être et il était encore le modérateur des dissidents. Une transaction pouvait se faire sous son autorité protectrice. Son ancien confesseur, le cardinal d'Osma, qui le représentait auprès de Clément VII, lui écrivait au nom du Pape dans le sens de

la conciliation (1). Ce ne fut que plusieurs années après, que le protestantisme allemand, se croyant assez fort pour se constituer en Église politique contre le pouvoir temporel en même temps que contre le pouvoir spirituel, proclama fièrement son indépendance et repoussa un moment de son propre sein les réformateurs pacifiques tels que Melanchton. Dans l'un et l'autre système, la modération n'eut plus qu'à déplorer les excès de la lutte, et Charles-Quint lui-même put être accusé à la fois d'intolérance par les luthériens insurgés et de tiédeur schismatique par les catholiques ultramontains.

Il paraîtrait, du reste, que si le doux Melanchton louait Charles-Quint, le fougueux Luther avait tenté de faire sa cour à Ferdinand en s'adressant à la reine de Hongrie sa sœur pour lui dédier un de ses livres. Ferdinand, qui n'était encore que roi des Romains, repoussa le livre et l'auteur en engageant la reine à se défier de l'hérésie. Voici la lettre de Ferdinand :

« Madame ma bonne sœur. Je me recommande humblement » et affectueusement à votre bonne grâce. J'ai reçu la lettre » que vous avez bien voulu m'écrire en réponse à celle que » je vous envoyai avec le livre de Luther. Certes, nous ne » pouvons ni vous ni moi empêcher Luther d'écrire ce qu'il » lui plaît ; mais j'espère qu'il ne m'adressera jamais un livre » laudatif qui ferait entendre que je favorise et maintiens la » doctrine qu'il appelle l'*Evangile*. Je suis sûr que vous, en sage » et chrétienne princesse, vous saurez vous conduire confor- » mément à ce que vous m'avez écrit. Je ne vous importunerai » donc pas de mes réflexions répétées à ce sujet. Je vous sup-

(1) « De nuevo trabajeis de persuadir a esos herejes tomen algun buen medio » en sus errores, moderandolos en la sustancia, permitiendolos en lo ceremonial » de tal manera que queden vuestros servidores en todo caso, y ansi lo sean de » vuestro hermano y si quiseren ser perros sean le y cierre V. M. sus ojos, » etc. » Roma, 18 nov. 1531. *Cartas al Emp.*, p. 51.

— Il y a dans les lettres de Loaysa plusieurs autres passages semblables, pour autoriser et exhorter même Charles-Quint à accepter un *juste-milieu* protestant, qui lui permette de *fermer les yeux*, pourvu que les hérétiques (*chiens* s'ils veulent être *chiens* « perros ») restent du moins ses fidèles sujets, etc.

» plierai seulement d'être prudente relativement à deux points » sur lesquels vous ne m'avez pas répondu, à savoir sur les » livres imprimés à Anvers et sur le soin qu'il faut prendre » pour les personnes qui vous entourent et dont la conduite ne » doit pas donner prétexte à répandre le bruit que vous deve- » nez luthérienne, ce que aucuns commencent à craindre et » à murmurer tout bas.

» Je vous prie de me pardonner si je vous en ai trop dit sur » cette affaire; car, certes, Madame ma bonne sœur, je l'ai fait » par des motifs de bienveillance et d'amour fraternel, parce » que les temps où nous vivons exigent que chacun conserve » sa conscience nette, et Dieu sait que je n'ai pas d'autre motif » en vous écrivant ceci.

» Je prie Dieu de vous accorder, Madame ma bonne sœur, » une heureuse et longue vie.

» D'Olmütz, le vendredi-saint, 19 avril 1527.

» Votre bon et humble frère,

» FERDINAND. »

Une seconde lettre prouve que la reine de Hongrie se justifia complètement (1).

(1) Nous trouvons cette lettre dans le volume de la *Correspondance de l'Empereur Charles-Quint*, recueilli à Vienne par M. Bradford, p. 243; mais nous n'en avons pas le texte original.

X

LA FEMME SOUS L'EMPIRE DE CHARLES-QUINT. — RÉGÉNÉRATION DE LA SOCIÉTÉ ROMAINE PAR LE MARIAGE CHRÉTIEN. — LA FEMME EN GRECE ET A ROME. — LOIS D'AUGUSTE POUR RAMENER LES CITOYENS ROMAINS AU FOYER DOMESTIQUE. — LE CÉLIBAT ET LA CONTINENCE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN. — LA TERREUR DES TURCS. — SOLYMAN. — LES ODALISQUES ET LES MAITRESSES DE FRANÇOIS 1er. — ROXELANE ET LA DUCHESSE D'ÉTAMPES. — LES FEMMES POLITIQUES SOUS CHARLES-QUINT. — SES SŒURS : ÉLÉONORE, MARIE DE HONGRIE, ISABELLE DE DANEMARK, LA PRINCESSE JUANA, CATHERINE D'ARAGON. — LES FEMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE. — LES VEUVES CHASTES DE L'ITALIE, DE L'ESPAGNE, DU PORTUGAL ET DE L'ALLEMAGNE. — LES FEMMES SAVANTES SOUS LA REINE ISABELLE.

Pour apprécier tout ce que le christianisme fit pour le sexe le plus faible, lorsqu'il vint régénérer le monde ancien par la reconstitution de la famille, c'est-à-dire par la sanctification du mariage qui en est la garantie, il faut se rappeler ce qu'était la femme non pas seulement chez ces barbares qui l'emmenaient à la suite de la horde d'invasion avec le bétail et les bagages, mais encore chez ces nations parvenues au plus haut degré de la civilisation payenne : — chez les Grecs d'Athènes, qui délaissaient l'épouse légitime dans le gynécée pour aller faire des dissertations philosophiques, parler beaux-arts ou amour avec l'Hétaïre (1); — chez les Romains, qui avaient fini par se dégoûter du lien conjugal et protestaient de tant de manières contre les priviléges et les droits donnés par la loi à

(1) « Quant au vrai amour, » dit PLUTARQUE (*Œuvres morales*, *Traité de l'amour*, page 600), « les femmes n'y ont aucune part. »

leurs nobles matrones. Les Censeurs de la république avaient eu entr'autres fonctions celle d'obliger les citoyens à se marier; mais l'un d'eux ne dissimula pas un jour dans sa harangue que le mariage était à ses yeux un « mal nécessaire » qu'un vrai Romain devait subir par patriotisme : « S'il était possible de n'avoir point de femme, nous nous délivrerions de ce mal, disait » Metellus Numidicus; mais comme la nature a établi que l'on » ne peut vivre heureux avec elles, ni subsister sans elles, il » faut avoir plus d'égards à notre conservation qu'à des satisfactions passagères. » Ainsi s'exprimait un grave magistrat au temps le plus glorieux de Rome, cent vingt-quatre ans avant J.-C. Un siècle plus tard, ce fut surtout pour ramener les Romains au mariage, comme le fait observer Montesquieu (1), que César et Auguste rétablirent la Censure et voulurent eux-mêmes être Censeurs, inventant l'un et l'autre de nouvelles peines et de nouvelles récompenses afin de fortifier les anciennes lois. Les lois nouvelles et les lois anciennes furent encore éludées, et les plus intrépides citoyens, ceux qui affrontaient le plus vaillamment l'ennemi sur les champs de bataille, semblaient redouter de se trouver tête à tête avec une compagne légitime sous le toit conjugal. Les chevaliers romains osèrent donc réclamer de l'Empereur la révocation de sa propre loi. Auguste, alarmé, convoqua les chevaliers, fit mettre d'un côté ceux qui étaient mariés et de l'autre ceux qui ne l'étaient pas : « Ces derniers parurent en plus grand nombre; ce qui étonna les citoyens et » les confondit. Auguste, avec la gravité des anciens Censeurs, » leur parla ainsi : — Pendant que les maladies et les guerres » nous enlèvent tant de citoyens, que deviendra la ville, si on » ne contracte plus de mariages? La Cité ne consiste point dans » les maisons, les portiques, les places publiques : ce sont les » hommes qui font la Cité. Vous ne verrez point, comme dans » les fables, sortir des hommes de dessous terre pour prendre » soin de vos affaires. Ce n'est point pour vivre seuls que vous

(1) *Esprit des lois*, livre XVIII, chap. 21.

» restez dans le célibat : chacun de vous a des compagnes de » sa table et de son lit; vous ne cherchez que la paix dans vos » dérèglements. Citerez-vous ici l'exemple des vierges vestales? » Donc si vous ne gardiez pas les lois de la pudicité, il faudrait » vous punir comme elles. Vous êtes également de mauvais » citoyens, soit que tout le monde imite votre exemple, soit » que personne ne le suive. Mon unique objet est la perpétuité » de la République. J'ai augmenté les peines de ceux qui n'ont » point obéi et à l'égard des récompenses elles sont telles que » je ne sache pas que la vertu en ait eu encore de plus » grandes : il y en a de moindres qui portent mille gens à » exposer leur vie; et celles-ci ne vous engageraient pas à » prendre une femme et à nourrir des enfants! (1) »

Mais ni l'intervention personnelle du prince, ni les prérogatives étendues accordées aux citoyens mariés, ni la pénalité des lois *Pappiennes* et de la loi *Julia* n'auraient triomphé de l'éloignement qu'avaient les Romains pour les soins et les embarras de la famille : ces lois en faveur du mariage tombaient même en désuétude, quand le christianisme réconcilia l'homme et sa compagne en faisant un sacrement de leur union en même temps qu'il glorifiait toutes les douces vertus de la mère, de la sœur, de la fille, vertus d'instinct, sans doute, mais qui n'ont été sanctifiées dans aucune religion comme dans celle du Christ. Tels étaient les nouveaux charmes dont l'amour chrétien dotait la femme, et tel était l'attrait du mariage d'après la loi nouvelle, que l'Eglise put sans la moindre contradiction, à côté des saintes joies de la vie domestique, exalter aussi la perfection des mystiques joies du célibat,—la sainteté des vierges et la sainteté des veuves. La prééminence accordée par l'Eglise au célibat était toute spirituelle, et quelques philosophes en ont mal interprété le caractère lorsqu'ils le représentent comme funeste à la population.

(1) Montesquieu a abrégé cette harangue rapportée dans DION. Voir un curieux article : *On Woman's rights. Quarterly Rev.* n° CXLI. — De tous les poètes de la cour d'Auguste, Virgile, Horace, Gallus, Tibulle, Catulle, Properce, Ovide, un seul était marié... et c'était Ovide !

La continence observée jusque dans le mariage, par quelques vertueuses femmes de la légende, ne fut jamais qu'une rare exception, et, au besoin, elle prouverait encore tout ce que la fiancée chrétienne apportait de sainte indépendance sous le toit conjugal redevenu le sanctuaire des bonnes mœurs (1).

Quand le vieux monde romain était depuis long-temps converti à la loi nouvelle, quand les peuples barbares, renonçant à la vie nomade, avaient successivement adopté le même principe social, peut-on s'étonner de la terreur que répandit le progrès de l'invasion musulmane, la seule de toutes ces invasions dont les armées fanatiques, menaçant l'Europe dans sa religion et ses mœurs domestiques, eussent jusqu'ici considéré comme partie du butin les femmes destinées à peupler les harems de leurs chefs et les enfants pour les transformer, par une éducation sacrilége, en futurs séïdes du faux prophète (2). Entre tous les sentiments d'horreur provoqués par les conquêtes des Sarrazins, des Maures et des Turcs, on peut deviner ceux des mères et des chastes filles nourries dans les idées de la piété chrétienne, soit de celles qui ornaient de leurs vertus le foyer paternel, soit de celles qui s'étaient consacrées à l'époux mystique derrière les murs d'un cloître.

L'islamisme poursuivit sa sanglante propagande à la honte de la République chrétienne : mais de tous ses propagateurs aucun encore n'avait été aussi formidable que ce sultan Soliman, monté sur le trône trois siècles après que le fondateur des

(1) Voir l'admirable légende de sainte Cécile, que nous croyons avoir racontée dans son véritable esprit. : — *Revue Britannique*, livraison de novembre 1852. Voir aussi les exemples de ces saints ménages de la primitive Église, où l'homme et la femme vivent à la fois pour Dieu et l'un pour l'autre. Montesquieu n'a pas osé dire toute sa pensée, lorsqu'il craint d'avoir été trop loin contre la continence, et s'écrie : « A Dieu ne plaise que je parle ici contre le célibat qu'a adopté la religion. » *Esprit des lois*, livre XXIII, chap. 12.

(2) On faisait tous les cinq ans une levée des enfants chrétiens de l'Empire : « Scelta di picoli giovanetti figlioli di Christiani, » comme l'appelle BARBARI. Aucun Pacha ne revenait d'une guerre, sans offrir au sultan un présent composé de jeunes esclaves, etc. Voir les *Relations des ambassadeurs vénitiens*, et PAUL JOVE, « *Ordo militiæ turcicæ*, etc. »

Osmanlis labourait encore la terre avec ses serviteurs, à qui il donnait le signal du repos en déployant un drapeau au-dessus de sa tête. Les Osmanlis appellent Solyman « celui qui accomplit le nombre de 10 » (nombre sacré en Orient), parce qu'il naquit au commencement du dixième siècle de l'Hégire et fut le dixième successeur de cet Osman, moitié patriarche, moitié bandit, dont il venait réaliser le « songe qui lui avait fait voir un arbre sortant de son nombril et ombrageant toute la terre. » Mais Solyman avait mieux que le prestige des traditions superstitieuses renouvelées à son profit; il avait toutes les qualités qu'il fallait réunir pour être le « commandeur des croyants, » l'audace de conception, le génie entreprenant, l'ardeur bouillante, l'orgueil du conquérant, non sans un certain mélange de magnanimité barbare.

Lorsque François Ier captif implora la commisération et le secours de Solyman son allié en lui faisant représenter par son ambassadeur Jean Frangipani, que Charles-Quint se préparait à profiter de sa prépondérance, désormais sans contre-poids en Italie comme en Allemagne, pour diriger ses armes contre le sultan lui-même, — Solyman, dans une lettre remplie de consolations en style oriental, lui répondit que sa cour était *l'asile des rois*, son trône *le refuge du monde*, etc., etc. Il y avait quelque chose d'imposant dans les titres que prenait ce protecteur, — « sous l'invocation des miracles du Prophète, de la constel-
» lation du Patriarchat, du coryphée de la légion des saints,
» de Mohammed le très pur et des âmes des quatre amis qui sont
» Ebou Bekr, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu
» soit sur eux tous) :

» Schah sultan Souleïman Khan, fils de Selim Khan,
» toujours victorieux, moi qui suis le sultan des sultans, le
» distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre
» de Dieu sur la terre, l'empereur et le seigneur suzerain
» de la mer Blanche et de la mer Noire, de la Roumélie
» et de l'Anatolie, etc.; de l'Égypte, de la Mecque, de Mé-
» dine et de Jérusalem, les villes saintes, de quantité d'au-

» tres royaumes, provinces et villes, conquêtes de mes » glorieux prédécesseurs, aussi bien que des nombreux pays » que ma glorieuse majesté a soumis à mon sabre flamboyant, » etc. (1) »

Cette emphase n'était pas précisément ridicule, quand celui qui l'employait dans son protocole diplomatique pouvait en quinze jours arriver sous les murs de Vienne avec deux cent cinquante mille hommes. Charles-Quint victorieux ne pouvait lui-même s'empêcher de le reconnaître, quoique Solyman, moins indulgent pour lui, trouvât risible de le voir s'intituler *empereur*, « comme s'il pouvait en exister deux au monde! » — Le grand-visir Ibrahim, plus arrogant, il est vrai, que son maître, pouvait dire impunément aux envoyés de Ferdinand que Charles-Quint avait vu avorter tous ses desseins : « Il n'est » pas digne d'un empereur de commencer une chose et de » ne pas la finir, de dire et de ne point faire. Il a annoncé un » concile qui n'a pas eu lieu; il a assiégé Ofen et ne l'a pas » pris. Il aurait dû rétablir la paix entre son frère Ferdinand » et le roi Jean Zapoloya et il ne l'a pas tenté. Si je voulais » aujourd'hui convoquer un concile, je placerais Luther d'un » côté, le Pape de l'autre, et je les forcerais tous deux à rame- » ner l'unité de l'Église. (2) » Ibrahim ajoutait avec la même ironie en prenant dans la main une lettre de Charles-Quint : « Cette lettre n'est pas d'un souverain prudent et modéré : » Charles-Quint y énumère avec orgueil ses titres et d'autres » encore qui ne lui appartiennent pas; comment ose-t-il se » dire roi de Jérusalem? Ne sait-il donc pas que le *grand em-* » *pereur* est maître de cette ville? Pense-t-il enlever au sultan » ses États, ou bien par là veut-il lui montrer son mépris? J'ai

(1) Cette lettre est due aux recherches du savant M. Reynaud. Voir la lettre entière dans l'*Histoire des Ottomans* de M. DE HAMMER, t. V.

(2) *Histoire des Ottomans*, par M. DE HAMMER, p. 192. « Ego inquit, si nunc vellem, possem Lutherum ab unâ et Papam ab alterâ parte statuere et utrumque ipsorum cogere ad celebrandum concilium. » *Rapp. des ambass*, archives de la maison imp. de Vienne. Cité par M. DE HAMMER.

» bien entendu dire que des seigneurs chrétiens font le pèle-
» rinage de Jérusalem en habits de mendiants; Charles-Quint
» croit-il que pour visiter Jérusalem en mendiant il en sera
» roi? J'interdirai désormais l'accès de cette ville à tous les
» chrétiens. » Ibrahim faisait observer que François Ier était plus modeste quand il écrivait au sublime Solyman, « c'est pourquoi le grand Padischah l'a traité en frère; » et paraphrasant à son insu le verset du psaume *exaltavit humiles et debellavit superbos,* le grand-visir terminait en disant : « Si
» Charles-Quint fait la paix avec nous, alors seulement il sera
» empereur; car nous le ferons reconnaître comme tel par les
» rois de France et d'Angleterre, le Pape et les protestants!
» Croyez-vous que l'amitié qui unit en ce moment Charles-
» Quint et le Pape soit bien réelle, à moins que ce dernier n'ait
» oublié le sac de Rome et les indignes traitements qu'il a es-
» suyés dans sa captivité? J'ai acheté pour soixante mille du-
» cats un diamant enlevé de sa tiare. Ce rubis » (montrant une bague à son doigt) « était à la main du roi de France lorsqu'il
» fut fait prisonnier; il est depuis passé en ma posses-
» sion! (1) »

Voilà le langage que des ambassadeurs chrétiens étaient réduits à entendre de la bouche des Osmanlis, quand les divisions des princes catholiques et des princes protestants leur rendait une trêve indispensable, même après avoir fait reculer l'ennemi de la chrétienté. En vérité, ceux qui prétendent que Charles-Quint trahit sa propre fortune en ne se faisant pas luthérien, devraient aller un peu plus loin et lui reprocher de ne pas s'être fait Turc.

Si nous écrivions ici l'histoire de la lutte du sultan et de l'Empereur, belle histoire dont les rivalités de François Ier ne seraient peut-être qu'un épisode, nous dirions qu'au moment même où le grand-visir Ibrahim, croyant avoir conquis la Hongrie, humiliait dans Ferdinand la dynastie austro-espa-

(1) *Histoire des Ottomans*, par M. DE HAMMER.

gnole, heureusement Charles, obligé de résister aux Turcs sur mer commme sur terre, opposait avec succès à Khaïreddin Barberousse le prince André Doria, en attendant qu'il pût aller en personne sur la terre d'Afrique s'emparer d'un des repaires principaux de ce pirate-amiral qui se vantait que son turban au faîte d'une perche suffirait pour faire fuir les chrétiens. Mais pendant tout son règne, la puissance des Osmanlis se relevait à chaque échec qu'il leur infligeait, et leurs historiens n'ont peut-être pas tort de prétendre que Solyman eût fini par l'emporter, s'il n'avait eu, lui aussi, son François Ier à surveiller dans le sophi de Perse, dont Charles-Quint entretenait adroitement l'hostilité (1).

Un autre auxiliaire vint combattre aussi pour Charles-Quint.

On a dit de Solyman comme de Charles qu'il avait porté à son apogée la grandeur de son empire, mais en y semant les germes de la décadence développés après sa mort. — Sans vouloir examiner ici tous les détails de cette proposition, nous découvrons dans l'histoire, que de son vivant même Solyman laissa s'élever à sa cour une influence funeste qui déjà conspira heureusement en faveur de Charles-Quint et contribua à sauver de l'invasion musulmane la chrétienté fatalement divisée. Si l'Europe et l'Asie s'étaient vainement unies pour arrêter les progrès des Turcs sous Bajazet; si Mahomet II, après avoir pris Constantinople, avait rendu tributaires de ses flottes les côtes de la mer Noire, de l'Adriatique et même de la Méditerranée ; si Sélim et son fils Solyman avaient encore ajouté de nouveaux royaumes à leur empire, c'était surtout parce que chaque génération de ces dominateurs, recrutée et rajeunie par une pépinière d'esclaves, ne connaissait de repos que celui de la tente. Au début de son règne, Solyman avait compris ainsi la mission toute guerrière des Turcs, lorsqu'il fit

(1) Voir dans LANZ, la correspondance entre le sophi de Perse et Charles-Quint.

composer ce livre de la loi, le *Multeka*, qui impose à tous les croyants l'obligation de se propager par d'incessantes conquêtes et non par la multiplication naturelle de la famille. « Il faut » sommer les infidèles, dit le *Multeka*, d'embrasser l'islamisme » ou de payer la capitation; s'ils font mine de s'y refuser, il » faut les poursuivre à coups de flèches ou avec les autres ma- » chines de guerre, brûler leurs maisons, couper leurs arbres, » dévaster leurs moissons. » Pour obéir à cette *trompette de guerre*, comme on a appelé ce livre fanatique, les vrais mis- sionnaires de la féodalité musulmane, les timarli, les janis- saires, les spahis, « devaient ne quitter les crins de leurs che- » vaux qu'à la mort et passer la vie à l'ombre des lances, » jusqu'à ce que tous les hommes de la terre fissent profession » de la foi de Mahomet (1). »

Tel était le principe de la propagation de l'islamisme à l'époque où ses invasions menaçaient sans cesse la civilisation occi- dentale fondée sur le principe tout pacifique de la société chré- tienne, société faite à l'image de la famille, où tous les hommes sont frères par la charité, mais où surtout, avons-nous dit, la femme est réintégrée dans ses droits de mère, de sœur et d'épouse. Sous le principe de l'islamisme conquérant, celui du moins des Turcs et des autres races barbares qui se sont impo- sées elles-mêmes aux Musulmans primitifs, la femme n'est qu'une créature inférieure prédestinée à être l'esclave plutôt que la compagne de l'homme. La polygamie, qui dégrade la mère aux yeux de ses propres enfants, est le système le plus contraire à l'esprit de famille, mais le plus favorable à la vie nomade du guerrier qui s'affranchit bien plus facilement d'une affection partagée entre plusieurs et se trouve bien moins exposé à cette passion exclusive que la femme cherche par instinct à lui ins- pirer. La politique turque défendait surtout aux sultans cette passion si dangereuse qui les eût détournés de la vie des camps. Or, justement, cette passion Solyman la subit avec tou-

(1) Voir le *Multeka*, traduit par M. DE HAMMER, et la préface de JEAN MULLER.

tes ses conséquences les plus funestes. Le *sultan des empereurs et des rois*, le toujours victorieux et le grand législateur turc, devint un jour l'esclave d'une esclave. Cette alliée du principe occidental contre le principe de l'islamisme auprès de Solyman, ce fut la fameuse Roxelane (Kasseki Kourem), dont nos historiens avaient fait une Française, mais qui était Russe. On sait comment cette odalisque parvint à remplacer la sultane légitime et amena Solyman à lui sacrifier son propre fils qu'il fit étrangler presque sous ses yeux (1). Une pareille influence transforma le Salomon turc et lui fit dénaturer l'institution dont il était l'âme. Non-seulement Solyman, dominé par les séductions de cette femme ambitieuse, perdit personnellement beaucoup de son activité comparable à celle de Charles-Quint et de cette ardeur de propagande guerrière qui l'avait ramené trois fois aux portes de Vienne; mais encore il semble avoir, par un tel exemple, légué à ses successeurs ce despotisme oriental qui resta soumis à tous les caprices du harem, tantôt aux caprices des mères et des épouses, tantôt à ceux des favorites et des ennuques (2).

(1) Roxelane, jalouse de Mustapha, fils de sa rivale et devenu l'héritier présomptif, le rendit suspect à son père, de complicité avec Roustem, son gendre. Mustapha, mandé par Solyman, arrive sans se douter qu'il est accusé de trahison, et des muets l'étranglent à un signal de Solyman, caché derrière un rideau. Voir aussi dans l'*Histoire des Ottomans*, l'empoisonnement de Bajazet et de ses quatre fils.

(2) Nous nous rencontrons ici à notre point de vue avec les conclusions plus générales qu'exprime M. de Hammer, après son analyse du caractère du grand Solyman, lorsqu'il dit à propos du crédit qu'eut sur lui le grand-visir Roustem, son gendre, après le grand-visir Ibrahim, son beau-frère : « C'est ainsi que, rejetant l'usage observé par son père Selim, de n'accorder à ses gendres que des fonctions de Sandjaks, et de ne pas les laisser s'immiscer dans les affaires importantes de l'État, il ouvrit une large porte à l'ambition des grands. Sous l'administration de Roustem, commença à se manifester la funeste influence du harem sur les affaires publiques, grâce au crédit de sa belle-mère, la sultane Roxelane, dont les charmes conservèrent jusqu'à sa mort toute leur puissance sur Souleïman. Quoique cette influence, alors favorable à Roustem, semblât affermir le grand-visirat, elle l'affaiblit en réalité, en le subordonnant à la volonté du harem; car, après cette première épreuve, le harem ne se borna plus par la suite à soutenir le pouvoir des grands-visirs, mais employa souvent son crédit à les renverser, et, plus tard, ce ne furent pas seulement les femmes, mais encore leurs gardiens, les eunuques, qui eurent part au gouvernement. » *Histoire de l'Empire ottoman*, tome VIe, p. 283 et suivantes. — M. L. Ranke a jugé de même les conséquences de la faveur de Roxelane, dans son *Histoire des Osmanlis*, etc.

Les chroniqueurs de la cour de France sous Charlemagne et ses successeurs, nous racontent que les femmes avaient été exilées des palais royaux. Ce fut François Ier qui les y rappela; car, sous Louis XII, elles n'y étaient pas encore très nombreuses et n'y jouaient pas un rôle important. On se souvenait de l'arrêt porté contre elles par Louis-le-Débonnaire, qui, scandalisé des désordres de deux des filles de Charlemagne, ne renvoya pas seulement les coupables, mais toute la cour féminine. « *Imperator omnem cœtum femineum (qui permaximus erat) palatio excludi judicavit*, » dit l'historien Aymoin. François Ier peupla ses palais de dames de toutes vertus et de toutes conditions, sans exclure celles qui, « de toute ancienneté, » suivaient par état la maison du roi dans ses voyages (1),— ce qui suffirait à prouver, il nous semble, l'absence de celles qu'un monarque chrétien pouvait bien regretter de ne pas voir autour de la reine. Brantôme approuve fort François Ier d'avoir considéré les dames comme l'embellissement naturel d'une cour. « Pour le regard des » dames, certes, il faut avouer qu'avant lui elles n'y abor» doient, ni fréquentoient que peu et en petit nombre. Il est » vrai que la reine Anne (Anne de Bretagne) commença à faire » sa cour des dames plus grande que les autres précédentes » reines, et sans elle le roi son mari ne s'en fut guère soucié; » mais le roi François, venant à son règne, considérant que » toute la décoration d'une cour étoit des dames, l'en voulut » peupler plus de la coutume ancienne. Comme de vrai, une » cour sans dames est un jardin sans aucunes belles fleurs, et

(1) « François, par la grâce de Dieu, roi de France, etc., à notre ami et feal trésorier de notre épargne, maître Jehan Duval, salut et dilection. Nous voulons et nous vous mandons que, des déniers de notre dite épargne, vous payez, baillez et délivrez comptant à Cecile de Vjefville, dame des filles de joie *suivant notre cour*, la somme de 45 livres tournois, faisant la valeur de 20 écus d'or à 45 sols pièce, dont nous lui avons fait et faisons don par ces présentes, tant pour elle que pour les autres femmes et filles de sa vocation, à départir entre elles ainsi qu'elles aviseront, et ce, pour leur droit du mois de mai passé, ainsi qu'il est accoutumé de faire de toute ancienneté. Donné à Paris, le dernier jour de juin, l'an de grâce 1540, et de notre règne le vingt-sixième. »

» ressemble mieux à une cour d'un satrape ou d'un Turc, où » l'on ne voit ni dame ni demi (*ni dame ni demoiselle*) que non » pas d'un grand roi chrétien. »

Brantôme a raison. François Ier ne songeait nullement à traiter « en satrape ou en Turc » les dames dont il orna sa cour. Elles n'y étaient ni esclaves ni cachées aux yeux profanes. Ce qu'il pouvait y avoir de despotisme oriental dans son caractère était tempéré par la galanterie française dont il est resté le héros dans l'histoire. A sa cour pourrait parfaitement s'appliquer ce que dit Montesquieu d'une manière trop générale : « Les femmes ont peu de retenue dans une monarchie, parce » que la distinction des rangs les appelant à la cour, elles y » vont prendre *cet esprit de liberté* qui est à peu près le seul » qu'on y tolère. Chacun se sert de leurs agréments et de leurs » passions pour avancer sa fortune (1). » François Ier ne se doutait donc guère que, comme Solyman, il introduisait « la politique féminine » dans son gouvernement, et que les dames libres de sa cour avaient certaines analogies avec les belles esclaves du sérail, auxquelles le philosophe législateur fait surtout allusion lorsqu'il dit : « Leurs brouilleries, leurs indiscrétions, leurs ré- » pugnances, leurs penchants, leurs jalousies, leurs piques, » cet art qu'ont les petites âmes d'intéresser les grandes, ne » sauraient être sans conséquence (2). »

Ni la duchesse d'Étampes (3) ni aucune des autres odalisques de François Ier ne furent aussi funestes à ce prince que Roxelane à Solyman, quoiqu'à la cour de France, comme à celle de Constantinople, on pût rejeter sur les caprices féminins

(1) *Esprit des lois*, livre VII, chap. VIII.

(2) IBID.

(3) On a probablement calomnié Mlle de Heilly (la duchesse d'Etampes), en prétendant qu'après s'être long-temps abstenue de toute intrigue politique, elle avait fini par trahir François Ier, en livrant tous ses secrets d'État à Charles-Quint. M. de Bossut-Longueval, l'ambassadeur et l'ami de l'Empereur, se serait chargé d'être le négociateur d'une correspondance qui aurait rapporté à la belle favorite bien d'autres diamants que celui que Charles-Quint lui avait donné lui-même d'une façon si galante, à son passage à la cour de France.

mainte conséquence déplorable de la politique de la cour, ne serait-ce que la trahison du connétable de Bourbon.

Soyons justes envers les Osmanlis. Il n'y avait pas si longtemps encore que le monde occidental sortait de ce moyen-âge, moitié chrétien moitié barbare, où les cours virent si fréquemment l'ambition et l'amour, passions tantôt perfides, tantôt effrénées, souiller et ensanglanter non-seulement la couche mais encore le berceau des princes, en mettant le poignard et la coupe de poison aux mains des femmes, instigatrices ou complices du crime. Dans ce siècle même où un des plus glorieux sultans de l'islamisme écoute derrière une tapisserie les derniers soupirs de son fils, livré au cordon des muets, l'ombre de Roxelane, que nous invoquons ici, pourrait nous montrer par un geste ironique la tête sanglante d'Anne de Boulen, le cadavre mutilé de Darnley.... peut-être même celui de don Carlos, le petit-fils de Charles-Quint, livré à l'Inquisition par la jalousie de son père. Oui, sans doute, les cours chrétiennes, dans ce siècle, eurent encore, comme la cour ottomane, leurs tragédies domestiques; tout ce que nous prétendons dire en nous félicitant d'avoir échappé au prosélytisme conquérant de Mahomet par la résistance de Charles-Quint, c'est que ces actes isolés, et de plus en plus rares, grâces aux mœurs qui se sont adoucies sinon épurées dans les hautes régions du pouvoir, diffèrent essentiellement de celui qui imprime une tache si horrible dans la vie de Solyman. En effet, à la catastrophe du jeune Mustapha se rattache, comme à un *précédent* qui ferait autorité, toute une série de catastrophes analogues formant une sorte de système, qu'on pourrait appeler le despotisme héréditaire modifié par les révolutions du sérail. Ce despotisme eût-il été importé en Europe avec la conquête turque? C'était à craindre, certainement! et nous sommes encore assez chrétiens pour ne pas le regretter. C'est bien assez, selon nous, d'avoir eu à subir le despotisme galant et les révolutions de boudoir sous François Ier, sous Louis XIV et sous Louis XV, monarques dont le plus grand fut peut-être aussi le plus immoral en

voulant joindre la dévotion catholique à la polygamie payenne (1).

L'histoire ne nous montre aucun prince qui ait été plus libre que Charles-Quint de ces influences toujours si pernicieuses, car les Agnès Sorel sont encore plus rares que les Blanche de Castille. Et cependant aucun prince n'eût plus chevaleresquement que lui combattu le dogme musulman qui met en doute si la femme a une âme.

Le dernier historien de l'Empire ottoman justifie Solyman du reproche mal fondé d'avoir éloigné les princes du gouvernement et de les avoir relégués dans le harem : « Car, à l'excep-» tion de deux de ses fils morts en bas-âge, tous les autres ad-» ministraient des Pachalicks et, peu de temps avant sa mort, » il avait nommé son petit-fils Mourad au gouvernement de » Magnésie. » Charles-Quint et Solyman avaient donc le même système dynastique; mais sous la loi chrétienne, Charles-Quint pouvait suppléer au petit nombre des princes de son sang par les princesses, dont quelques-unes, on peut le dire, montrèrent un caractère viril et les autres s'inspiraient docilement des instructions de l'Empereur. Charles, d'ailleurs, se réservait de contrôler leurs actes, et sa tante Marguerite elle-même, veuve de Philibert, duc de Savoie, l'habile régente des Pays-Bas, ayant conclu une trève sans le consulter, en 1525, avait appris qu'elle devait toujours subordonner sa volonté à la sienne (2).

Deux des sœurs de Charles-Quint doivent l'accompagner en Espagne : il doit retrouver à Valladolid sa fille Juana qui y

(1) L'auteur d'un savant article sur Solyman, dans la *Biographie universelle*, t. 43, dit dans un autre ordre d'idées que le nôtre, que « Solyman fut comparable à Louis XIV sous plusieurs rapports physiques, politiques et moraux. » Le même auteur ajoute sérieusement : « Il eut la gloire d'opposer une digue à l'ambition de la maison d'Autriche, et de déjouer les projets de monarchie universelle dont s'était bercé Charles-Quint. » Avons-nous tort de croire qu'il y a encore des gens de mérite qui regrettent que nous ne soyons pas devenus Turcs ?

(2) On en jugera par le début de sa lettre, datée de Tolède le 15 août 1525.

« Madame ma bonne tante, j'ay reçu vos lettres par Richard, et bien veu ce que lui avez baillé pour mémoire, ensemble le traité d'abstinence de guerre que avez conclu par delà; je vous advertys, Madame, que je trouve bien étrange et ne me

exerce les pouvoirs de gouvernante ou régente : nous allons faire connaître ces princesses.

Des quatre sœurs de Charles-Quint, Éléonore, Isabelle, Marie et Catherine, la seconde, Isabelle, mourut en 1527. Elle avait épousé le roi Christian de Danemark, et nous avons déjà dit que l'Empereur fit venir ses enfants auprès de lui, quand il vit ce prince provoquer ses sujets à la rébellion. Isabelle n'a laissé que son nom aux historiens.

Éléonore, la sœur aînée, était la sœur favorite de Charles-Quint, « sa meilleure sœur, » comme il l'appelait en lui écrivant. Elle lui avait voué aussi une affection dévouée. Puisque cette princesse, comme nous l'avons déjà mentionné, avait étouffé un premier amour en épousant le roi de Portugal, Emmanuel, qui la laissa si tôt veuve, il dut moins lui en coûter de se sacrifier une seconde fois à la politique en devenant reine de France, titre digne d'ambition sans doute, mais qu'elle savait bien n'être qu'un vain titre avec un monarque qui avait si complètement négligé sa première femme, la reine Claude, et qui, en effet, après leurs fiançailles, la laissa trois ans encore sans paraître pressé de dégager sa parole, soit envers elle, soit envers Charles-Quint. Avec Éléonore, cependant, devaient être rendus à François ses enfants, devenus les otages du traité de Madrid. Comment croire que la sœur de Charles-Quint lui eût témoigné dans sa captivité des sentiments plus tendres que la pitié d'un cœur de femme pour un roi prisonnier? On l'a dit et nous n'avons

sçauroy contenter que l'on ayt fait telle chose sans premier sçavoir mon intention et en avoir ordonnance et pouvoir de moy... Et veu que le dict traicté avoir été fait sans pouvoir ny ordonnance de moy, je ne le tiendray ni ratifieray ny l'entendz tenir et ratifier, etc. » *Corresp. of Charles V*, p. 152.

Marguerite était fille de Maximilien et de Marie de Bourgogne. Encore enfant, elle avait été fiancée au Dauphin de France, qui épousa Anne de Bretagne. Elle fut fiancée alors à l'infant don Juan, fils de Ferdinand et d'Isabelle. Lorsqu'elle se rendait des Pays-Bas en Espagne, se croyant au moment de faire naufrage, elle s'amusa à composer son épitaphe souvent citée :

Cy gyt Margot, la gente demoiselle,
Qu'eust deux maris et cy mourut pucelle.

Le duc de Savoie l'avait laissée veuve à 24 ans ; mais elle ne se remaria plus.

aucune preuve du contraire; mais soit que sa pitié fût devenue de l'amour, soit seulement une amitié de sœur, Éléonore dut préférer, on ne saurait en douter, François Ier au connétable de Bourbon, le vaincu au traître, — s'il est vrai, encore, qu'elle eût d'abord été destinée à servir de prix à la trahison. Lorsqu'enfin elle occupa à la cour de France la place de la fille de Louis XII, elle y gagna tous les cœurs... excepté celui qui obéissait alors aux lois de la duchesse d'Étampes; on oublia, en la voyant ramener à son époux ses enfants qui, eux aussi, avaient trouvé en elle une seconde mère, que la nouvelle reine venait comme un souvenir vivant de la blessure faite à l'orgueil national. Les protestants eux-mêmes bénirent bientôt la petite-fille des rois catholiques, la proclamant, par la voix de Théodore de Bèze, « une seconde Hélène que le ciel avait créée pour rappeler la concorde parmi les hommes, en réparation des maux enfantés par les charmes de la première (1). » Elle eût été heureuse de réaliser le vœu de Clément Marot :

Au ciel, Madame, je crie
Et Dieu prie
Vous faire voir au printemps
Frère et mari si contents
Que tout rie.

A la mort de François (1547), cette princesse, deux fois veuve, avait voulu se retirer dans les États de Charles-Quint, et elle était allée d'abord rejoindre à Bruxelles sa bonne sœur, la reine de Hongrie. N'étant jamais intervenue dans la politique que par les douces influences de ses qualités aimables, elle avait

(1) Nil Helenâ vidit Phœbus formosius ipsâ,
Te regina, nihil pulchrius orbis habet;
Utraque formosa est. Sed est altera major;
Illa seret litas, Heleneora fugat.

Nulle femme jadis n'eut la beauté d'Hélène,
Nulle n'est de nos jours l'égale de la reine;
Mais de la guerre Hélène alluma les flambeaux;
Éléonor fait fuir la guerre et ses fléaux.

Œuvres de Théod. de Bèze.

désiré dès lors ne plus jouer ce rôle important que l'Empereur attribuait, à défaut de princes, aux princesses de sa famille. Elle n'enviait ni à la reine Marie le gouvernement des Pays-Bas, ni à sa nièce Juana celui des Espagnes, et elle ne tournait les yeux vers la cour de Lisbonne qu'avec la triste pensée d'une mère à qui sa fille fut enlevée trop jeune pour partager ses touchants regrets. Charles-Quint dut donc respecter ses vertus modestes qui contrastaient avec les qualités viriles de la reine de Hongrie. Grâce à ces deux princesses, l'Empereur n'était pas moins heureux frère que son compétiteur François, à qui le ciel donna cette ingénieuse et aimante « Marguerite des Marguerites, » qui considérait, elle aussi, son frère « *comme celui seul que Dieu lui avait laissé en ce monde, père, frère, mari,* » lui écrivant à lui-même : « Quoi que ce puisse être, jusques à » mettre au vent la cendre de mes os pour vous faire service, » rien ne me sera ni charge, ni difficile, ni pénible, mais con» solation, repos et honneur (1).

Sir Roger Ascham, dans son journal de secrétaire d'ambassade, a peint Éléonore allant à la messe le dimanche et de la messe rentrant au palais de Bruxelles pour y dîner. La princesse régente était à Augsbourg et c'était la reine de France qui la représentait à la cour. Sir Roger, protestant facétieux qui ne demandait pas mieux que de médire un peu de cette cour dévote, trouve, même pendant le dîner, ses suivantes plus sérieuses qu'il n'aurait voulu, et comme emprisonnées dans leur costume riche mais sévère, excepté deux d'entre elles qui lui parurent « causer très librement au coin de la cheminée. » Il compare son service à celui de la future reine Élisabeth dont il avait été le maître de latin : « Le service de la reine, comparé » avec celui de Mylady Elisabeth, ma maîtresse, n'est ni aussi » princier, ni aussi honorable. Son premier service consistait » en pommes, poires, prunes, raisins et noix, et elle com» mença par là; puis elle eut des poulets au lard presque cou-

(1) Lettres de Marguerite, etc., etc.

» verts d'oignons qui parfumèrent toute la salle. Vinrent après » un chapon rôti et un pâté de sanglier ; — mais, après avoir » bien regardé, je me dispensai d'assister au second service, de » peur de perdre mon dîner chez moi (1). »

Il paraîtrait, par ce dîner où l'on mangeait le dessert d'abord, que la table des reines était garnie de pièces de résistance. Probablement le pâté de venaison provenait d'un sanglier tué par la reine de Hongrie ; car lorsque Marie Tudor eut à s'occuper de son repas de noces, elle écrivit à cette tante de son fiancé qu'elle désirait manger de sa chasse, et la reine de Hongrie envoya à la reine d'Angleterre, par le lieutenant de la vénerie de Flandres, un sanglier de six ans. Le même sir Roger Ascham inscrivait dans son journal qu'il avait rencontré la reine de Hongrie dirigeant son cheval au galop vers la ville de Tongres et en avant de sa suite quoiqu'elle fût en selle depuis dix jours. Il ajoutait : « C'est une virago. Elle n'est jamais si bien que lorsqu'elle chevauche hardiment et chasse toute la nuit (2). » D'après un auteur espagnol, cette reine chasseresse non-seulement lançait l'épieu avec adresse et vigueur au sanglier ou au cerf, mais elle présidait elle-même à la curée après avoir saigné la bête selon les règles du noble art de la chasse (3).

Ce n'était là que distractions royales pour la troisième sœur de Charles-Quint. Elle ne tenait pas d'une main moins ferme les rênes de la régence des Pays-Bas que la bride de son cheval. L'Empereur avait trouvé aussi en elle une princesse guerrière, une forte tête politique, aussi précieuse pour le conseil que pour l'action, une vraie reine qui, dans son château de Binche, charmait la noblesse belge. « C'est une autre moi-même, » disait-il

(1) TYTLER, *L'Angleterre sous Edouard et Marie Tudor*, tome, II page 124.

(2) IBID.

(3) *Libro de la Monteria del rey Don Alonzo*, fol. Sevilla, 1582 ; cité par M. Stirling, qui renvoie *au discurso* de G. Argote de Molina, fol. 19. — On peut lire aussi une *Notice biographique de Marie, reine de Hongrie*, par M. JUSTE, dans le XVIIe volume de la *Revue nationale de Belgique*, 1847. — Voir enfin, dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, tome VIIIe, le Mémoire de M. le baron de Reiffenberg sur Charles-Quint et sa cour.

quelquefois, et, en parlant ainsi, il faisait sans doute allusion aux sentiments romanesques de la reine de Hongrie qui, en perdant son mari le roi Louis, à la bataille de Mohacz, avait fait serment de rester veuve et fidèle à sa mémoire; serment tenu avec une fidélité inviolable pendant trente-six ans.

D'après Bernard Navagero, les Flamands n'aimaient guère la reine Marie, qu'ils accusaient d'avoir un trésorier florentin trop ingénieux à trouver des expédients pour soutirer l'argent du pays : « C'est une femme qui tient beaucoup de l'homme, car » elle pourvoit aux choses de la guerre et elle en raisonne » ainsi que de la fortification des places et de toutes les ma- » tières d'État. Elle passe pour être très chaste; elle monte » parfaitement à cheval. La chasse et la musique sont ses plus » grandes jouissances. Elle n'est pas très aimée des gens du » pays, auxquels il paraît étrange d'être gouvernés par une » femme. » Avant Marie, c'était encore une femme, l'archiduchesse Marguerite, tante de l'Empereur, qui avait gouverné et bien gouverné les Flamands. Après elle ce devait être une autre Marguerite, en attendant le duc d'Albe, qui devait leur faire regretter ces gouvernements féminins.

Marino Cavalli ne parle plus en 1551 de cette prévention des Flamands contre leur régente, et il les trouve bien gouvernés :

« Les Pays-Bas sont actuellement gouvernés par la reine » Marie de Hongrie, la sœur de l'Empereur, princesse de tant » d'intelligence et de valeur, qui suffirait au gouvernement » d'autres États plus grands encore; car elle est d'une activité » infatigable, et, dans la guerre comme dans la paix, elle a » bien montré jusqu'où pouvaient aller l'esprit et la valeur » d'une femme. Cette princese, outre la force si remarquable » de son caractère, possède aussi celle du corps, car elle » consacre à l'exercice du cheval et de la chasse tout le temps » que lui laissent les affaires d'État. Aussi, depuis bien long- » temps, il n'y a pas eu de femme qui fût supérieure à elle. » De son adresse à cheval elle donna un jour une preuve au

» roi François Ier, qui en fut tout émerveillé. Ils chevau-
» chaient ensemble et, le roi voulant laisser la droite à la
» reine, serra de si près le bord d'un fossé qu'il n'était pas
» possible d'y reprendre la gauche sans le franchir. Ce que
» voyant la reine, elle fit sauter à son genet d'Espagne ce fossé
» qui était fort large et elle continua sa route ainsi du côté
» des champs. Le roi alors consentit à être vaincu en courtoi-
» sie pour que la reine n'eût pas à souffrir plus long-temps de
» la sienne (1). »

Après ces témoignages on peut citer l'incrédulité de Brantôme, qui prétend que la reine de Hongrie avait beau être la rivale de Diane à la chasse, elle n'avait que cela de commun avec la déesse des chastes nuits; mais Brantôme est ici l'écho des rancunes françaises, qui ne pouvaient pardonner à Marie le prompt secours qu'elle amena elle-même à Charles-Quint lors du siége de Metz. Par représailles, les Français ravagèrent et incendièrent sa belle résidence du Hainaut (2).

Si, par sa fidélité à la mémoire de son mari, la reine de Hongrie était la digne sœur de Charles-Quint, il avait aussi sous ce rapport une digne fille dans la princesse Juana. Née en 1535, mariée en 1552 au prince du Brésil, fils de Jean III, elle vivait depuis quatorze mois la plus heureuse des princesses, et le mo-

(1) *Relazioni*, ser. 1, tome 2.

(2) « Ce soir, » dit Fr. de Rabutin en décrivant les ravages commis par l'armée de Henri II, « toute notre armée alla camper à l'entour de Bains, et là furent allumez des feux encore plus grands que les premiers, pour y être enflammez et embrasez les plus beaux chasteaux et maisons de gentilshommes qu'on pourroit bâtir n'édifier; entr'autres fut mis le feu en la magnifique maison de Marimont, construite curieusement pour le singulier plaisir et délectation de la reyne Marie, appropriée de tant de singularitez, qu'il est possible de penser... Autant en fit-on d'un très beau et magnifique chasteau qu'elle avait faict eslever, remply et aorner de toutes choses esquises (à Bains ou Binche), comme de plusieurs variétez de marbres, tableaux, peintures, plates et élevées, statues, colonnes de toutes sortes, etc. » M. Schayes, dans une excellente *Histoire de l'architecture en Belgique*, nous apprend que les châteaux de Binche et de Marimont avaient été construits sur les plans de Jacques de Breuck. Avant de nous récrier sur la barbarie des soldats français, il est juste de rappeler que Marie de Hongrie subissait les représailles de ce qu'elle avait fait elle-même à la maison royale de Folembrai, entre Noyon et Laon. — *Hist. de l'architecture en Belgique*, tome 2, page 523.

ment de devenir mère approchait pour elle, quand le prince royal mourut. Ce fut un deuil universel dans le Portugal, où le prince était aimé. On se rappela à la cour de Lisbonne, que la mère de Charles-Quint, en perdant son mari dans la même situation où se trouvait la jeune veuve, avait perdu aussi la raison. Pour prévenir une catastrophe semblable, on parvint à cacher à Juana le fatal évènement jusqu'après sa délivrance; mais soit que les précautions mystérieuses dont elle fut entourée eussent alarmé et exalté son imagination, soit que quelques apparences merveilleuses ou dénaturées par la superstition portugaise au milieu de la tristesse nationale aient donné lieu à cette tradition populaire, Juana vit ou crut voir d'étranges fantômes dans sa propre chambre. Au moment où elle était saisie des dernières douleurs, une inconnue vêtue de noir vint lui faire un geste sinistre comme pour railler ses espérances maternelles. (1) Puis, des figures mauresques, enchaînées dans une ronde infernale, passèrent et repassèrent auprès de l'alcove royale; elles agitèrent des brandons de feu; elles poussèrent une clameur affreuse à laquelle répondait la voix d'une tempête qui, au même instant, bouleversait les eaux du Tage; les unes se précipitèrent par les fenêtres dans le fleuve, les autres allèrent terminer leur danse au milieu de la cour du palais, où les filles d'honneur les virent s'avancer tout-à-coup avec la flamme de leurs torches (2). Cependant les fidèles remplissaient les églises ou suivaient les processions du clergé, conjurant par la prière tous les mauvais présages, lorsque le 20 janvier 1554, dix-huit jours après la mort du prince royal, naquit

(1) « En faisant claquer ses doigts. »

(2) M. Ferdinand Denis, dans son érudite histoire du Portugal (Paris 1846), mentionne les prophétiques prodiges qui précédèrent et accompagnèrent la naissance de Sébastien, le plus romanesque des petits-fils de Charles-Quint. Il cite les quatre gros volumes in-4° de l'abbé Barbosa Machado : — « *Memoria para a Historia de Portugal que comprehenden a governo del rey Don Sebastiao*, etc. » LISBOA, 1736 — 1751.

Voir aussi MENESES, *Chronica* de Don Sebastiao, fol. LISBOA, 1730. SOUTHEY'S *History of Brazil.* — LACLEDE, etc.

le dernier héritier de la maison d'Avis, qui devait régner sous le nom de Sébastien, et dont la disparition dans la mêlée sanglante d'une bataille contre les Maures d'Afrique termina le règne, sinon la vie. Lorsque la jeune mère apprit qu'elle était veuve, elle voulut faire couper ses beaux cheveux, admirés naguère de son mari, pour les déposer dans son cercueil, et fit le vœu de prendre le voile. Le roi régnant Jean III s'y opposa. Charles-Quint lui écrivit qu'il réclamait son dévoûment filial, et le temps surtout ayant adouci son désespoir, elle se rendit aux ordres de son père en acceptant la régence de l'Espagne pendant l'absence de Philippe II. Mais, exempte de toute ambition personnelle, elle ne cessait de répéter qu'il lui tardait d'être déchargée des soins du gouvernement pour se retirer dans une maison religieuse. C'était d'ailleurs un caractère à la fois soumis et indépendant, remplissant à la lettre les instructions paternelles, mais ne voulant pas qu'à côté d'elle une autre autorité que celle de l'Empereur ou du roi pût se vanter de la diriger.

En esquissant quelques traits de l'histoire de ces trois princesses, qui vont se trouver pour la première fois réunies à Valladolid, nous n'oublions pas que Charles-Quint avait encore à la cour de Lisbonne Catherine, sa plus jeune sœur, et nous retrouverons plus loin sa personnalité non moins caractéristique. Toutes les petites-filles de la reine Isabelle justifiaient, en effet, la confiance du grand Empereur, toutes étaient également remarquables, chacune avec sa physionomie à part et dans laquelle on peut cependant reconnaître la ressemblance de famille.

Parmi les grandes figures de la famille de Charles-Quint, il en est une autre qui réclame aussi de nous quelques lignes, sa tante Catherine d'Aragon, la femme de Henri VIII, première victime des caprices de ce tyran qui invoquait tour à tour les discussions théologiques et les médisances de cour, le divorce légal et la hache du bourreau. La muse de Shakspeare elle-même, qui a méconnu notre Jeanne d'Arc, s'est inclinée devant la chaste et fière Espagnole. Dans le théâtre du poète

comme dans l'histoire, Catherine conserve sa royale dignité devant l'inique tribunal que Henri VIII avait investi du droit de la juger, et six anges, qui viennent assister à sa dernière heure, déposent une couronne de Sainte sur ce front auquel le père d'Elisabeth avait ravi sans pudeur son diadême de Reine (1). Charles-Quint, on le pense bien, ne resta pas indifférent à ce divorce qui détrônait une sœur de sa mère et retranchait l'Angleterre de la communion catholique. Non-seulement il agit auprès d'Henri par des remontrances directes; mais encore, avec sa prudence habituelle, il intervint à Rome, et lorsque le Roi s'en plaignit avec un air de colère à l'un de ses ambassadeurs, Inigo de Mendoza, celui-ci répondit que : « L'Empereur défendrait la Reine malgré la Reine » elle-même (2). » Charles-Quint allait jusqu'à entrevoir dans cette grave affaire une cause suffisante de guerre (3). Malgré ses accès de colère, Henri plus d'une fois tenta de se justifier en s'adressant aux scrupules religieux de son neveu, prétendant avoir consulté consciencieusement les siens... singulière hypocrisie! Autre singularité, Henri semble avoir compté un moment sur ce goût pour le cloître qui était naturel aux princesses espagnoles. On lit dans une lettre de Eustache Chapuys

(1) Voir cette belle vision de Catherine d'Aragon, dans la tragédie de *Henri VIII*, acte IV, scène 1re. Shakspeare est là un poète catholique, et cependant il écrivait sa pièce sous Élisabeth, la fille d'Anne de Boulen.

(2) « Il me répondit à cela avec beaucoup plus de colère qu'il ne convenoit, qu'il vouloit que Votre Majesté sache que plus qu'elle deffendroit la royne, plus elle empireroit son affaire, et que Votre Majesté pensant en cela lui faire du bien, elle lui faisoit plus de mal qu'elle ne croioit. A quoi je lui répliquai, qu'en vérité Vostre Majesté, ni par son autorité, ni en sa conscience, ne pouvoit abandonner sa défense, bien que ce seroyt contre la volonté de la royne, ni la royne ne méritoit pas pour cela d'être plus mal traitée, parce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de l'excuser, etc. » *Lettre d'Inigo de Mendoza à l'Empereur ;* LANZ, tome 1er, page 312.

(3) « Du roy d'Angleterre l'on dict que déjà il tient quasi sa mie pour sa femme, et lui-même dict que si le pape y consent, qu'il le fera, et si non, que aussi fera-t-il. Car il n'en a que faire et appelle quasi le pape hérétique, et dit que pour ce l'on le pourroit déposer... et soit du consentement du pape ou non, se fera ung grand mal et cause suffisante d'une nouvelle guerre. Je crois bien que le roy de France y ayde et sollicite ce qu'il peut pour nous mectre tous deux en guerre et en nécessité, etc. » IBID, page 368. *Lettre de Charles-Quint à son frère.* Janvier 1529.

(le Capucius de Shakspeare) à Charles-Quint : « Il (Henri) a » reprins la practique pour vouloir persuader à la dicte royne de » se *vouloir rendre nonain;* mais c'est toute abusion et peyne » perdue, car la royne n'y condescendra au grand jamais. (1) » Catherine aurait cru commettre un sacrilége si elle était entrée dans le cloître pour faire place à la concubine de Henri : cette mort au monde eût été à ses yeux un suicide. Elle ne l'eût pas commis même après la honteuse sentence des juges qui prononcèrent le divorce.

Nous ne pouvons qu'indiquer brièvement cet épisode de l'histoire de la famille impériale, car il appartient plutôt à l'histoire de Henri VIII qu'à celle de Charles-Quint; c'est là seulement qu'il peut être raconté dans tous ses détails.

Au reste, à cette époque de fermentation intellectuelle, dans ce seizième siècle fécond en individualités originales, ce n'est pas seulement autour de Charles-Quint, — en Espagne, en Italie, dans les Pays-Bas et en Allemagne, où il règne comme Empereur et roi, — que nous admirons un nombre d'illustrations féminines presque égal à celui des illustrations de l'autre sexe. La France aussi avait les siennes autour de François Ier : c'étaient la mère du roi lui-même (2); sa sœur, la reine Marguerite; l'autre Marguerite, sa fille, que Brantôme appelle la Minerve française; madame Renée, fille de Louis XII, etc., etc., sans nommer celles dont l'influence sur la couronne pouvait s'attribuer surtout à la galanterie; mais, justement, ce qui distingue les femmes illustres des États de Charles-Quint, les princesses de sa dynastie comme celles qui brillèrent dans les rangs de la noblesse, c'est que les plus haut placées par la naissance et par l'intelligence, se montrent aussi les plus jalouses de cette sagesse, de ce res-

(1) Lettre du sieur Chapuys à l'Empereur, 6 février 1530, partie écrite en chiffres, extraite des archives de Vienne. *Corresp. de Charles-Quint.*, par le Rev. M. Bradford, p. 299.

(2) Louise, duchesse d'Angoulême : La paix de Cambray (1529) fut son œuvre et celle de la tante de Charles-Quint, Marguerite d'Autriche, duchesse douairière de Savoie, — d'où le nom de la *paix des dames.*

pect de soi-même et de ces sentiments exaltés de fidélité conjugale qui ne leur auraient pas donné, peut-être, beaucoup de crédit à Chambord et à Fontainebleau.

L'exemple des têtes couronnées ne suffit pas toujours pour faire naître les illustrations de ce genre qui quelquefois font même contraste avec les mœurs générales d'une époque. Quelques-unes de celles du règne de Charles-Quint se produisirent loin de la cour, sous le drapeau de la révolte, sur la terre d'exil. Mais nous n'en devons pas moins placer Charles-Quint au centre de ces renommées chastes et pures qui appartiennent épisodiquement à l'histoire de sa vie morale. Parmi les nobles femmes auxquelles nous faisons allusion, nous ne citerons que les plus connues. C'est d'abord doña Maria Pacheco, la veuve de Padilla, l'héroïne de ces Comuneros dont Padilla fut le héros et le martyr. C'est Sybille de Clèves, dont l'amour conjugal fit aussi un vaillant capitaine et que l'Empereur ne put forcer à capituler qu'en feignant de condamner à mort son mari, l'électeur de Saxe. C'est Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, que Charles-Quint remercia délicatement de la victoire de Pavie, sous prétexte que le marquis et elle ne faisaient qu'un par l'intime union de leurs âmes (1). C'est Veronica Gambara, chantée par

(1) Vittoria Colonna, fille de Fabricio Colonna, grand-connétable de Naplès, avait épousé à dix-sept ans Fernand d'Avalos, marquis de Pescaire : ils étaient poètes tous les deux. Après la mort du marquis, Vittoria célébra sa gloire dans la retraite, et finit par se retirer dans un couvent, ayant refusé les partis les plus brillants. Elle fut adorée platoniquement par Michel-Ange. La lettre que Charles-Quint lui écrivit après la bataille de Pavie, se trouve dans le volume de M. Bradford, traduite sur un manuscrit de l'abbé Cannonici.

Il lui disait que la victoire lui était doublement précieuse, parce qu'il l'associait à son nom dans sa pensée, et que ce nom serait à jamais pour lui un nom d'heureux augure, d'autant plus qu'il y rattacherait le souvenir de tous les services rendus par sa famille et par le marquis.

« Avec de pareils titres, notre très illustre et très aimée cousine Vittoria doit participer grandement à la gloire, aux honneurs et à tous les avantages conquis par la victoire de son époux, et puisqu'il n'est rien de si haut que le marquis ne puisse le demander à notre gratitude, telle est l'estime que nous faisons de vos sentiments pour nous, que nous nous regardons comme votre débiteur en conséquence. »

Vittoria lui répondit qu'elle était déjà bien récompensée d'avance, et qu'elle ne savait ce qu'elle devait préférer, ou de la récompense accordée par un si grand prince, ou de la gloire de s'entendre dire par lui qu'il était votre débiteur, etc.

l'Arioste, qui, après la mort de Guibert X, seigneur de Corrége, « quitta les riches habits et les palais somptueux, allant toujours vêtue de noir, habitant un appartement tendu de noir, ayant une livrée noire, des chevaux noirs (1). » C'est toute la pléiade des Gonzague, surtout la marquise de Mantoue, Élisabeth, dont le père Hilarion de Coste a écrit la biographie singulière (2), et la belle veuve Julie, celle qui avait choisi pour devise les mots: *Non moritura*, placés sous une amaranthe, emblême de son éternelle douleur. C'est enfin doña Estafania de Requesens, que Sandoval compare à l'Alceste de la tragédie grecque, et dont l'histoire, comme celle des autres veuves que nous venons de nommer, n'est qu'une variante de la vie chaste de la reine de Hongrie ou de la princesse Juana (3).

En lisant les relations des ambassadeurs vénitiens, nous avions noté un paragraphe qui semblait devoir dénoncer au moins une dame parmi celles qui étaient, de près ou de loin, attachées à la cour de Charles-Quint. C'est Bernard Navagero qui, parlant de la haute faveur de Granvelle et de Covos, ajoute sur ce dernier : « Lorsqu'il est près de l'Empereur tout passe » par ses mains, et lorsqu'il en est éloigné, Sa Majesté lui fait » demander son avis... Il s'est vanté de s'être fait plus de cent » amis par les bons offices qu'il leur a rendus, et qui, s'il en » avait besoin, mettraient plus de mille ducats chacun à son ser-

(1) Nous citons la notice de M. Zirardini sur Véronique Gambara, dans l'*Italie littéraire et artistique*, page 241.

(2) Voir sur Élisabeth de Gonzague, *Les éloges et vies des roynes, des princesses, dames et demoiselles illustres en piété, courage et doctrine, qui ont fleury de notre tems et du tems de nos pères*, par le père HILARION DE COSTE.

(3) Sandoval dit que doña Estafania de Requesens « mourut consumée de douleur après la perte de son époux, lui survivant si peu qu'elle peut être appelée une autre Alceste, une autre Evadné, une autre Porcia, etc. »

Le Portugal aussi avait ses Artémises vouées au noir, témoin doña Maria de Noronha, veuve de l'illustre Jean de Castro, le vice-roi de Goa. « D'une beauté remarquable, recherchée en mariage par plusieurs seigneurs après la mort de son mari, elle conserva, dit M. Ferdinand Denis, l'éternelle mémoire du héros, et fit vœu de chasteté. » *Le Portugal*, par FERD. DENIS. — Paris, 1846.

» vicé. Ce qui fait qu'il est plus agréable encore à l'Empereur,
» ce sont les manières et la douceur de doña Maria de Mendoza,
» sa femme, qui parle à tout le monde avec autant de courtoi-
» sie que d'amabilité. »

L'amabilité de doña Maria de Mendoza pouvait devenir un texte de médisance. Heureusement pour l'honneur de ce nom, nous découvrons que cette señora, si gracieuse pendant la vie de son mari, vécut encore en veuve chrétienne et sainte après sa mort. « En cette année 1547, dit Sandoval, mourut Francisco Covos, né à Tolède, grand-commandeur de Léon, duc de Sabiote, premier secrétaire de l'Empereur... Il avait épousé doña Maria de Mendoza, fille de l'Adelantado de Galice, qui, devenue veuve, vécut et mourut chrétiennement et saintement dans cette ville de Valladolid. (1) »

Pour résumer cette digression, si c'en est une, nous dirons que la femme nous semble jouer dans l'histoire de Charles-Quint un rôle dont tout le sexe peut se glorifier. Associée comme intelligence à l'exercice du pouvoir, aimée dans sa beauté, mais honorée dans sa pudeur et les vertus modestes de son sexe, ne jouissait-elle pas de tous les priviléges auxquels elle peut prétendre depuis que le principe de la civilisation chrétienne lui a restitué son véritable rang dans l'ordre social?

Enfin, si les femmes de l'Espagne pendant le règne de Charles-Quint tenaient si bien leur place sur les trônes, dans les châteaux et ailleurs, il est juste d'en faire remonter l'honneur aux traditions de la cour d'Isabelle. Autour d'Isabelle aussi, et plus immédiatement auprès d'elle, avaient brillé des dames qui à la vertu et à la beauté ajoutaient même une science que le beau sexe espagnol ne cultivait peut-être plus avec la même distinction sous le petit-fils de la grande reine. Excepté la mysti-

(1) SANDOVAL (tome II, page 470) enregistre parmi les morts illustres de l'année 1547, Fernand Cortez, *digno de perpetuo nombre* et le roi Henri VIII, dont le bon évêque se plaît à énumérer les adultères, en traitant fort mal Anna Bolena, que « Henri fit décapiter *por adultera con Jorge Boleno su proprio hermano, con quien ella dormia por aver algun hijo varon, y con otros dos cavalleros.* »

que sainte Thérèse, long-temps obscure dans son couvent, et doña Ana-Henriquez de Rosas, que son savoir fit dénoncer plus tard à l'Inquisition, nous n'en trouvons aucune qui égale la marquise de Monteayudo et doña Maria Pacheco, sœurs de l'historien Diego Hurtado, ni doña Beatriz de Galendo, surnommée la Latine, ni doña Lucca de Medrano, qui professait la littérature classique à Salamanque, ni doña Francisca de Lebrija, qui professait la rhétorique à Alcala (1).

Mais nous sommes sur le seuil du monastère hiéronymite, que ne pouvaient franchir ni les veuves vertueuses ni les femmes érudites, et dans cette retraite de Charles-Quint, ses propres sœurs ne le reverront plus que deux fois.

(1) H. PRESCOTT, *Ferdinand and Isabella*, tome 2, page 196.

XI

L'ABDICATION DE CHARLES-QUINT. — PHILIPPE II A YUSTE. — HENRI II. — PRÉLIMINAIRES DE LA TRÊVE DE VAUCELLES. — MORT DE LA MÈRE DE CHARLES-QUINT. — UN CHAPITRE DE LA TOISON-D'OR. — SÉANCE DES ÉTATS DE FLANDRES. — LE DISCOURS DE CHARLES-QUINT. — SES DERNIERS ACTES OFFICIELS. — RÉCEPTION DES ENVOYÉS DE LA FRANCE. — LE FOU BRUSQUET, ETC. — LA CHRONIQUE POPULAIRE DE CHARLES-QUINT DANS LES FLANDRES.

Le 30 juin 1553, au moment où il s'occupait de marier son fils en Angleterre, Charles-Quint, dans une lettre de sa main, écrivait à Philippe de faire bâtir sur le flanc du monastère de Yuste, dans la province d'Estramadure, une maison suffisante pour pouvoir y vivre avec les serviteurs les plus indispensables à une condition privée (1) : Il mettait dans la confidence de cet

(1) « Que al lado del monasterio de Yuste se le fabricára una casa sufficiente » para poder vivir con la servidumbre y criado mal indispensable in clase de » persona particolar. » *Manuscrit Gonzalez.*

Nous ne sommes encore ici qu'à la page 3 de l'ouvrage de M. Stirling, et il laisse déjà percer le sentiment d'hostilité protestante avec lequel il interprète la plupart des actes de Charles-Quint. « Le même jour, » dit-il, « que Charles suggérait à » son fils la convenance de manquer de foi à la fille unique de sa sœur favorite, il » signait le premier ordre relatif à la maison qu'il voulait faire construire à Yuste. » Aussitôt la trahison accomplie, il se préparait sérieusement à une vie de piété. » L'exagération est ici évidente ; nous avons vu que la négociation du mariage portugais aurait eu une autre issue, si le roi de Portugal ne s'était montré tout aussi peu pressé que Philippe de la conclure, à cause de sa répugnance à se dessaisir de la dot. Charles-Quint remplacait un *mariage d'argent* par un *mariage de raison d'État.* Les deux cousines étaient presque aussi mûres l'une que l'autre. Le cœur du futur était tout-à-fait désintéressé. Charles-Quint ne pouvait avoir beaucoup de scrupules ; mais il est vrai que l'Infante put se trouver abandonnée bien peu cérémonieusement, et qu'un de ses frères ayant été sur les rangs pour épouser Marie Tudor, la maison d'Avis pouvait bouder la maison d'Autriche.

ordre le secrétaire d'État Vasquez de Molina, qui devait s'adresser à fray Juan de Ortega, général des Hiéronymites, pour faire surveiller l'exécution de l'édifice, et au contador Francisco Almaguer, pour que celui-ci lui fournît les fonds nécessaires. Un plan avait été dressé par Gaspard de Vega et Alonzo de Caborrubias. Le plus grand mystère était recommandé à toutes ces personnes. Malgré cette recommandation, le secret de l'Empereur s'ébruita, puisque Vasquez et Almaguer se crurent obligés de s'excuser d'une indiscrétion qu'ils rejetèrent sur les bavardages des moines, « ceux-ci n'ayant pu comprendre qu'il » s'agissait d'une affaire d'État (1). »

Au mois de mai de l'année suivante, en écrivant à Philippe de préparer son départ pour l'Angleterre, Charles-Quint lui enjoignait d'aller au-devant de sa sœur qui arrivait de Lisbonne pour le remplacer comme régente, et de se détourner de sa route pour passer au monastère et y visiter les travaux. Suivant cet itinéraire, Philippe partit de Valladolid à cheval et arriva à Yuste le 23 mai, jour de la procession de la Fête-Dieu, à laquelle il assista. Il conféra avec fray Juan Ortega et l'architecte Gaspard de Vega, qui s'adjoignit fray Antonio de Villacastin, religieux d'une intelligence toute spéciale. Après s'être arrêté deux jours à Yuste, le prince continua sa route pour rencontrer sa sœur et s'entretenir avec elle selon les instructions de son père. La construction de la maison impériale fut poursuivie, mais assez lentement, puisqu'elle n'était pas terminée à trois ans de là, et quoique le 10 janvier 1554, Charles-Quint eût annoncé à sa fille qu'il s'occupait de tout disposer pour venir en Espagne dans le mois de mai de cette année au plus tard (2).

Pendant ces trois ans, l'Empereur eut à redoubler d'efforts

(1) « Habladurias de frayles que per no saber lo que son negocios, no tenian al secreto que estos requieren. « *La retraite de Charles-Quint*, manuscrit espagnol contemporain, analysé par M. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, page 17. — *Manuscrit Gonzalez.*

(2) « Què trataba de accelerar todas las disposiciones necessarias para venir a España para mayo de este año a mas tardar. » (IBID.)

pour maintenir son ascendant sur le continent; car les anciennes hostilités s'y réveillèrent et de nouveaux ennemis lui furent suscités là où il se croyait le mieux défendu. Henri II, héritier de la couronne et des rancunes paternelles, se montrait non moins ardent que François Ier à lui faire la guerre. Ce prince avait commencé la lutte en Angleterre par son ambassadeur, qui n'avait rien négligé pour empêcher le mariage de Philippe II. Charles l'avait battu sur ce terrain, mais non sans qu'il lui en coûtât cher. Les victoires de la diplomatie comme les autres, épuisent quelquefois le trésor du vainqueur. L'Empereur l'éprouva au moment où il avait besoin de renforcer ses troupes sur tous les points. Du côté des Flandres, l'armée française débuta dans la campagne de 1554 par des avantages signalés; car elle s'empara de Mariembourg, de Bouvines et de Dinan, ravagea l'Artois et investit Renty. L'Empereur parvint à dégager cette place importante, et il put aussi se féliciter d'avoir là à son service les talents du duc Emmanuel-Philibert de Savoie. De l'autre côté des Alpes, les rivalités des princes et des villes, les uns sous les drapeaux de l'Empire, les autres sous ceux de la France, éclatèrent de nouveau et troublèrent surtout la Toscane, où les villes qui tenaient pour l'Empire réclamaient des secours en hommes et en argent. Il y allait de l'influence espagnole en Italie. Heureusement pour Charles-Quint, au maréchal Strozzi, envoyé par Henri II, il put opposer un capitaine non moins habile, le marquis de Marignano : la ville de Sienne, qui avait proclamé ses franchises républicaines, dut capituler et perdre à jamais sa liberté après un siége soutenu cependant par le fameux Montluc.

Les affaires de l'Empereur se rétablirent si bien qu'il put, en 1555, faire partager au fils de François Ier le désir de cette paix qui était devenue plus que jamais le but final de sa politique. On ouvrit à Vaucelles des conférences qui auraient dû amener une paix sérieuse tant Charles se montrait disposé à faire des concessions malgré ses derniers avantages; mais Henri, avons-nous dit, fut un peu moins pressé de la conclure en apprenant

que le nouveau pape, Paul IV (Jean-Pierre Caraffa), élu dans sa soixante-dix-neuvième année, commençait son règne par les plus offensantes provocations contre Charles-Quint, réveillant tous les vieux griefs du Saint-Siége contre la domination des impériaux, dépouillant les partisans de l'Empereur au profit de ses neveux, et offrant à la France de riches dépouilles si elle voulait l'aider à expulser les Espagnols de l'Italie. Averti de ces préludes, Charles-Quint, sans toutefois prévoir que les fureurs de ce vieillard le poursuivraient jusque dans sa retraite claustrale, crut devoir lui en imposer un peu avant de se dépouiller de ses armes temporelles. Il écrivit au duc d'Albe, alors en Italie, de lui faire rendre justice par la force si le Pape ne s'exécutait pas de bonne grâce; mais en même temps il envoyait à Rome Garcilaso de la Vega, ambassadeur plus pacifique, pour représenter au Pontife en toute douceur et modestie (*con toda blandura y modestia*) qu'il était étonné, après ce qu'il avait fait pour le siége apostolique, d'apprendre qu'on venait d'emprisonner le cardinal Santa-Fiore sous prétexte qu'un de ses frères, le prieur de Lombardie, avait fait-passer deux galères lui appartenant du service de la France à celui de l'Espagne : « *Est-ce donc un si grand crime au prieur de quitter sponta-* » *nément le service d'un roi qui s'allie avec les Turcs pour la* » *ruine de la chrétienté, afin d'entrer au service de celui qui en* » *est le vrai défenseur?* » (1) Garcilaso avait à réclamer d'autres réparations et restitutions au profit des Marco Colonna, des Sforza, des Gonzaga, des Médicis, des Savella et autres partisans de l'Empereur, les uns spoliés, les autres privés de leur liberté; l'ambassadeur devait tout faire pour éviter une rupture; « mais, disait Charles-Quint, si les fureurs de Sa Sainteté, » au lieu de s'arrêter, étaient poussées plus avant, nous se- » rions déchargés envers Dieu et envers le monde des incon-

(1) « Apartar spontaneamente del servicio de un rey que trae los Turcos para-ruyna de la christiandad por entrar en el de quien es el verdadero propagnaculo y defensa della, etc. « — Voir SANDOVAL, tome II. p. 588.

» vénients et des dommages qui en pourraient résulter. » (1)

Par une autre dépêche datée du 7 du même mois et adressée à l'ambassadeur par Philippe II, nous voyons que ce prince était arrivé à Bruxelles et intervenait déjà dans les actes diplomatiques; car, tout en se référant à la lettre de l'Empereur, il recommandait à Garcilaso de prendre toutes les précautions oratoires pour ne pas blesser le Pape et de lui faire observer avec respect « que lui aussi il pensait avoir bien mérité du Saint-
» Siége dans ce qu'il avait fait en Angleterre depuis son ma-
» riage avec la fille d'Henri VIII. »

Nous verrons comment Paul IV accueillit ces réclamations délicates; mais Charles-Quint espéra qu'elles seraient suffisantes et crut pouvoir enfin accomplir la série de ses abdications.

La mort de sa mère survint à cette époque.

Depuis cinquante ans, Jeanne d'Aragon prouvait qu'on peut long-temps survivre aux plus grandes douleurs, si c'est vivre encore que d'appartenir comme Jeanne au monde des vivants Tout-à-coup ce corps, qui se passait de la santé de l'âme, subit aussi sa crise. La veuve septuagénaire de Philippe-le-Beau, jusqu'ici plongée dans une apathie taciturne, troubla elle-même le repos des serviteurs qui veillaient sur elle par des cris d'impatience, sans pouvoir exprimer autrement le changement qui allait s'opérer en elle. Elle souffrait, et cependant repoussait avec une apparente colère ceux qui voulaient apporter un soulagement à ses maux. Au bout de trois mois de ce nouveau délire, elle retrouva une lueur de sa raison, comme si la mort n'était réellement que le réveil de ce songe funèbre qui durait pour elle depuis un demi-siècle. Un religieux recueillit ses dernières paroles et les transmit à Charles-Quint. Ce religieux était le père Borgia, ce même marquis de Lombay qui, en qualité de grand-écuyer, avait accompagné aux caveaux de Grenade le cercueil de l'Impératrice. On devine combien l'Empereur fut tristement af-

(1) « Pues cuando non cessassen las *furias* de Su Santidad y los quisiére llevar adelante, seriamos descargado con dios y el mundo de los inconvenientes que de aqui podrian resultar. » — Brucelaz, a 4 octubre de 1555.

fecté en lisant les détails de la mort de sa mère, écrits par cette main bien connue. Il dut se recueillir dans sa chambre et y remercier Dieu d'avoir retiré de son purgatoire terrestre l'âme de sa mère, puisqu'on prétendit l'avoir entendu s'écrier : « Je te suivrai de près. » Mais c'est à une origine bien antérieure que remontaient les tentures de deuil de la couche impériale. Les indifférents eussent-ils dit que c'était par goût pour la couleur noire qu'il décorait ainsi sa chambre, si ce goût avait eu une date si récente (1).

Le nom de Jeanne d'Aragon ayant toujours figuré dans les actes publics en Espagne, on a prétendu que sa mort écartait une difficulté qui se fût présentée dans la rédaction de l'acte que Charles-Quint méditait, comme si l'Empereur eût été forcé de demander le consentement de la reine douairière pour se substituer son héritier naturel et unique. Quoi qu'il en soit de cette observation, oiseuse selon nous, l'Empereur avait convoqué, à Bruxelles, pour le 25 octobre 1555, tous les délégués des assemblées provinciales belges, représentant les trois ordres de l'État, la haute noblesse, le clergé, les villes. Quelques-unes de ces provinces et de ces communes, prévenues de l'objet de la convocation, avaient bien prétendu que leurs antiques priviléges leur donnaient le droit d'attendre chez elles aussi bien le souverain qui voulait se démettre, que le souverain qu'il s'agissait d'inaugurer comme son successeur. Ces susceptibilités *constitutionnelles* n'empêchèrent cependant, à ce qu'il paraît, aucun délégué de se rendre aux États-Généraux ; — aucune protestation ne se fit entendre avant ou après la cérémonie, qui eut lieu dans le château de Caudenberg, antique donjon du onzième siècle, reconstruit en 1300 par Jean II, duc de Brabant, et devenu la résidence habituelle de ses successeurs (2).

(1) La mort de Jeanne-la-Folle eut lieu le 11 avril 1555. Elle était tombée malade dans les premiers jours de janvier. Son veuvage datait de 1506, et elle avait 73 ans.

(2) Derrière le palais, s'étendait jusqu'à la seconde muraille de la ville, un parc immense, prolongement de la forêt de Soigne, et où le prince invitait quelquefois les seigneurs flamands à chasser avec lui. A la limite du parc, un petit pavillon de

Déjà, le 22 octobre, dans la grande salle de ce palais, s'étaient réunis, en chapitre solennel, les chevaliers de l'ordre de la Toison-d'or; l'Empereur le présida pour la dernière fois, assis sur une chaise basse à dosseret couverte d'un coussin de drap d'or. Il proclama son fils grand-maître de l'ordre, et, en le revêtant des insignes de cette dignité, que la maison de Bourgogne a transmise à la royauté espagnole, il lui adressa ces paroles : « Voyez, mon fils, je vous fais maintenant chef et souverain » du très noble ordre de la Toison-d'Or. Gardez-le et le main- » tenez en dignité et honneur, comme moi, comme mon père et » tous mes ancêtres l'ont gardé et maintenu. Dieu vous en » fasse la grâce en toute prospérité et accroissement... Prince, » mon fils, continua-t-il d'une voix émue et se tournant vers » les chevaliers, voyez-vous tous ces chevaliers ici, ils ont été » les principaux et les plus fidèles soutiens de mon Empire. » C'est avec leur appui que j'ai surmonté tant de périls et de » dangers : aussi leur ai-je voué un amour singulier. Si vous » agissez comme moi, je suis sûr qu'ils vous montreront la » même affection, la même obéissance, et qu'ils ne vous aban- » donneront jamais en nul besoin; mais, si vous les traitez » autrement, ils seront cause de la perte et de la ruine de » votre État. Aimez-les donc et honorez-les (2).

chasse avait été habité par Charles-Quint, enfant, lorsqu'il venait de Gand ou de Malines à Bruxelles. Devant le palais, une clôture appelée les *bailles de la cour*, encadrait une grande place. La clôture était formée par des piliers surmontés, les uns de statues en bronze doré, les autres d'aigles et de lions également en bronze. On arrivait à la grande salle du palais par un perron, et cette salle communiquait avec la chapelle, de construction plus moderne que le reste de l'édifice, ayant été commencée en 1525 et consacrée seulement en 1553. — Tous ces détails sont empruntés à l'opuscule de M. Th. Juste (*L'Abdication de Charles-Quint*, brochure de 31 pages. Liége, 1851), qui ajoute en note que le vieux château de Caudenberg fut détruit par un incendie en 1531. Sur une partie de l'emplacement du pavillon de Charles-Quint, on a bâti le palais actuel. L'église de Caudenberg s'élève sur le site de l'ancien palais. — Voir aussi l'*Histoire de l'Architecture en Belgique*, par M. Schayes.

(1) Le Petit, *Grande chronique de Hollande*, tome 1er, cité par M. Th. Juste.— Sandoval cite aussi cette séance de l'ordre, et, dans son second volume, il énumère les diverses nominations de chevalier faites par Charles-Quint.

Charles-Quint honorait et aimait lui-même la Toison-d'Or comme une des institutions les plus précieuses de son Empire; il était aussi jaloux des priviléges de cet ordre que des siens propres. Les chevaliers étaient pour lui une véritable cour des pairs, des conseillers de paix aussi bien que des champions de guerre. Dans le chapitre tenu à Tournay, le 3 décembre 1531, où justement l'Infant avait reçu le collier, Charles-Quint, quoique empereur et grand-maître, laissa censurer librement plusieurs des actes de son gouvernement, et, comme on lui reprochait aussi de ne pas avoir un nombre suffisant de conseillers : « Je reçois ces admonitions avec reconnaissance, répondit-il; mais croyez-bien que c'est faute de trouver des personnes assez expérimentées sur lesquelles je pourrais me reposer, que je me vois obligé de me charger seul de beaucoup d'affaires que je voudrais partager avec d'autres. »

Le vendredi 25 octobre, vers trois heures de l'après-midi, les membres des États-Généraux des Pays-Bas vinrent remplir les bancs disposés en amphithéâtre en face d'une estrade où, sous le *dais de Bourgogne*, on avait porté trois fauteuils dont celui du milieu était destiné à l'Empereur, celui de droite au roi Philippe et le troisième à la reine régente, Marie de Hongrie. Charles-Quint attendait dans la chapelle du palais que chacun eût pris place. Il entra, s'appuyant de la main droite sur une canne et de la gauche sur l'épaule de Guillaume de Nassau, prince d'Orange; il était suivi de son fils, de ses deux sœurs, la reine Marie et la reine Éléonore, et de son neveu l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui représentait le roi des Romains dont la présence était nécessaire à Augsbourg. Il salua avec courtoisie les chevaliers de la Toison-d'Or, placés sur une banquette du côté droit, les princes et les grands seigneurs sur une autre du côté gauche, puis un peu plus bas le conseil d'État, le conseil des finances et le conseil privé. Au nombre des princes étaient sa nièce Christine de Lorraine, fille d'Isabelle d'Autriche et de Christian, roi de Danemarck, et le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert; parmi les grands

seigneurs, le nonce du Pape, des cardinaux et les ambassadeurs : — assemblée la plus brillante qu'eût jamais vue la foule belge, qui, malgré les archers et les hallebardiers de la garde, avait fait irruption dans la salle, mais qui contemplait plus avidement encore le souverain qu'elle savait être venu là pour prononcer de suprêmes adieux. L'assemblée se leva spontanément à l'aspect de Charles-Quint et s'inclina pour répondre à sa salutation. Le premier huissier du conseil d'État fit l'appel nominal des délégués des provinces, et lorsqu'à la question s'ils étaient munis de leurs pouvoirs ils eurent répondu affirmativement, l'Empereur ordonna au conseiller Philibert de Bruxelles, président du conseil de Flandres, d'exposer aux États les motifs de cette convocation extraordinaire.

L'orateur, rappelant l'époque où Charles-Quint était sorti de tutelle, dit que ce n'était pas l'âge mais la fatigue de ses travaux et les infirmités qui contraignaient Sa Majesté Impériale à céder le gouvernement à son fils. Il fit de la goutte et de ses tortures une description capable de faire frissonner ses auditeurs. La goutte était, de tous les ennemis de l'Empereur, le seul qui eût triomphé de lui, le seul devant lequel il se retirait pour demander quelque soulagement à un climat plus doux que celui de son pays natal; mais Philibert félicitait ses concitoyens de pouvoir être gouvernés par le prince à qui leur souverain avait transmis avec son sang et ses droits son affection pour eux. Il leur recommandait donc la reconnaissance envers Charles, l'obéissance envers Philippe, le zèle pour la religion et le culte de leurs pères, le respect de la justice, et la bonne harmonie de toutes les provinces entr'elles si elles voulaient constituer un corps d'État capable de résister à l'ennemi commun; il les exhortait enfin à se montrer les dignes sujets des princes légitimes que Dieu leur avait donnés pour leur bonheur.

L'émotion causée par ce discours durait encore, quand l'Empereur se leva, toujours appuyé sur sa canne et sur l'épaule de ce même prince d'Orange qui devait un jour prêter son

influence à la rébellion contre Philippe (1); puis, s'étant raffermi sur ses pieds, il récapitula à son tour les principaux évènements de sa vie, racontant sans vaine ostentation ses succès, comme sans fausse humilité ses revers, attribuant tout à Dieu qui, seul, donne la victoire et permet la défaite, déclarant enfin que c'était pour lui un cas de conscience, vu l'état de ses forces, de confier l'autorité à un prince plus jeune et qu'il espérait avoir rendu capable de continuer son œuvre avec l'aide de Dieu; mais ce discours mérite d'être transcrit en entier, parce qu'il nous semble tout dire et avec une simplicité majestueuse qui rend parfaitement la véritable pensée de cette abdication si long-temps préparée dans le double intérêt du successeur dont Charles-Quint voulait assurer l'héritage et des peuples qu'il lui léguait à gouverner :

« Quoique Philibert de Bruxelles vous ait amplement exposé, » mes amis, les motifs qui m'ont déterminé à renoncer à ces » États et à les donner à mon fils, le roi don Philippe, pour » qu'il les possède, garde et gouverne, je veux aussi vous dire » quelques paroles de ma propre bouche. Vous vous souvenez » que le 5 février de cette année, quarante ans s'étaient écou- » lés depuis que, dans ce même lieu et à cette même heure, » mon aïeul maternel, le roi Ferdinand-le-Catholique étant » mort, je commençai à régner dans ses royaumes, parce que » ma mère bien-aimée, qui est morte depuis peu, restée » avec sa raison égarée depuis la mort de mon père, ne put » jamais la recouvrer assez pour gouverner elle-même. Je tra- » versai donc notre mer océane pour aller en Espagne. Survint » bientôt la mort de mon aïeul Maximilien, il y a aujourd'hui » trente-six ans, et quoique je fusse alors bien jeune encore, à » l'âge à peine de dix-neuf ans, on me confia à sa place la di- » gnité impériale. Je n'y prétendis point par l'ambition dé- » sordonnée de commander à beaucoup de royaumes, mais » pour veiller plus efficacement au bien commun et au salut de

(1) « Que poco despues de venido el Emperador, inquietò aquellos estados, revelandose como ingrato contra el Rey Felipo. » SANDOVAL, tome II, page 596.

» l'Allemagne et de mes autres États, particulièrement de ceux » de Flandres, désirant maintenir la paix de la chrétienté et » rallier toutes ses forces contre le Turc ; mais, quel que fût mon » zèle, je ne pus le montrer comme je l'aurais voulu à cause des » embarras que me suscitèrent d'une part les hérésies de Lu- » ther et celles des autres novateurs de l'Allemagne, de l'autre » les guerres périlleuses auxquelles me contraignirent les » princes mes voisins ou autres par haine ou envie ; guerres » dont avec la faveur divine je me suis jusqu'ici tiré heureu- » sement. En outre, les alliances que j'avais concertées étant » maintefois rompues par les intrigues des uns et l'inconstance » des autres, il m'a fallu changer souvent mes plans, et » voyager sans cesse pour faire la paix ou pour combattre. Il » m'a fallu neuf fois passer en Allemagne, six fois en Espagne, » sept fois en Italie, dix fois en Belgique, quatre fois en » France, deux fois en Angleterre, deux fois en Afrique, ce qui » fait en tout quarante expéditions ou voyages, sans compter » des courses moins importantes pour visiter mes domaines. » C'est ainsi que j'ai franchi huit fois la mer Méditerranée et » trois fois la mer Hispanique, que je vais franchir encore une » fois pour m'ensevelir en Espagne. J'omets de parler du » voyage que je fis à travers la France pour venir dans ces » contrées, quoique ce ne fût pas celui-là pour une cause lé- » gère mais très grave, comme vous le savez tous (1).

» Ces fréquentes absences m'obligèrent de préposer au gou- » vernement de ces provinces ma sœur Marie, ici présente : il » est connu de tous aussi bien que de moi, comment elle vous » a gouvernés et défendus.

» Presque toute ma vie a été agitée par des guerres ; mais » je puis dire en toute vérité, que je ne les ai pas cherchées et » que je n'en ai entrepris aucune sans y être contraint, » et repoussant avec courage les ennemis qui m'attaquaient. » J'ajoute donc que de toutes mes incessantes préoccupations,

(1) Allusion à la révolte de Gand en 1539 et 1540.

» la plus pénible et la plus triste est de vous laisser sans avoir
» mieux assuré la paix et le repos que j'aurais voulu vous don-
» ner. Ma sœur Marie vous a déjà fait connaître, dans la dernière
» assemblée, les causes de ma résolution : je ne l'ai prise que
» parce que je ne peux plus m'occuper d'affaires sans une extrême
» fatigue pour moi et sans nuire aux affaires mêmes. C'est une
» trop grande charge (qui ferait succomber de plus vaillants),
» à laquelle je ne suffis plus, après y avoir épuisé mes forces
» et à cause de mes infirmités croissantes, ne serait-ce que la
» goutte seule qui me mine et me consume. Depuis long-temps
» déjà j'aurais dû déposer un fardeau devenu trop lourd, si l'âge
» encore jeune de mon fils et la situation de ma mère ne m'a-
» vaient obligé à prolonger les efforts de mon corps et de mon
» esprit afin de le porter jusqu'à cette heure ; car il m'en coûtait
» de vous laisser sans vous défendre dans des temps de troubles
» et au milieu de tant d'ennemis. La dernière fois que je
» passai en Allemagne, ma détermination était déjà prise ; mais
» je fus retenu par le misérable état de la république chré-
» tienne livrée à tant de tumultes, à tant d'opinions nouvelles
» en fait de religion et d'hérésies téméraires et scandaleuses,
» à tant de guerres plus que civiles et à tant de désordres dé-
» plorables. Mes maux alors n'étant pas aussi grands, j'es-
» pérais donner une bonne issue aux choses et rétablir la paix.
» Ces espérances m'enchaînèrent à l'accomplissement de mon
» devoir, qui était de sacrifier mes forces, mes biens, mon
» repos et même ma vie au salut de la chrétienté et à la dé-
» fense de mes peuples. J'avais obtenu une partie de ce que je
» désirais tant, lorsque le roi de France et quelques Allemands,
» manquant à l'accord juré, marchèrent contre moi pour me
» surprendre : le roi de France s'empara de Metz, et moi, pour
» restituer cette ville à l'Empire, au cœur de l'hiver, bravant
» la rigueur des frimas et des neiges, je m'avançai à la
» tête d'une nombreuse armée levée à mes frais, montrant
» aux Allemands que ce ne serait pas moi qui laisserais dé-
» membrer l'Empire ni mépriser son autorité et la majesté

» qu'il eut toujours. Les éléments me furent contraires, je » revins ici parmi vous; je pris Therouanne et Hesdin, forçant » le roi de France à rétrograder dans son royaume; puis, quand » il pénétra dans le Hénault, je fus le chercher jusque dans » Valenciennes et le mis en fuite. L'année dernière encore » le même roi vint prendre, par trahison, Mariembourg et » pénétra de nouveau dans l'Artois; je suis allé encore le » chercher jusqu'à Namur pour terminer la guerre par une » grande bataille; mais il se retira jusqu'à Renty d'où il m'é- » chappa par la fuite. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu; mais » les évènements de la guerre dépendent moins des hommes » que de Dieu qui, malgré tous nos efforts et notre courage, » se réserve de donner la victoire ou de permettre la défaite. » Remercions-le de ce qu'il a fait pour nous quand nous avons » triomphé; remercions-le aussi de nous avoir épargné de » grands revers et de grands désastres.

» Aujourd'hui je me sens si fatigué, et vous me voyez si ac- » cablé et si infirme, que ce serait m'exposer à rendre un » compte sévère à Dieu et aux hommes si, ne pouvant plus » vous être d'aucun secours, je persistais à garder le gouver- » nement quand mon fils Philippe est devenu d'âge à me suc- » céder, pour être, je l'espère, un bon prince envers tous mes » bien-aimés sujets. Je renonce donc à ces États; mais ne pen- » sez pas cependant que je le fasse pour m'affranchir des en- » nuis, des soucis et des travaux, quand c'est pour prévenir » les graves inconvénients qui pourraient résulter pour vous » de mes infirmités. Voilà pourquoi je me rends en Espagne, » laissant à mon fils mes États héréditaires, à mon frère, le roi » des Romains, l'Empire. Je vous recommande beaucoup mon » fils, et vous supplie d'avoir pour lui l'affection que vous » m'avez toujours témoignée; conservez aussi la concorde » entre vous-mêmes, l'obéissance à la justice, le respect jaloux » des lois, la déférence due à l'autorité. Gardez-vous surtout » des doctrines nouvelles et hérétiques qui pourraient cor- » rompre la pureté de votre foi Si vous en apercevez quelques

» racines, hâtez-vous de les extirper, de peur qu'il n'en pro-
» vienne le bouleversement de la chose publique et les plus
» grands malheurs.

» Pour dire encore quelques mots de mon gouvernement,
» je confesse avoir erré plusieurs fois, entraîné par la verdeur
» et la vivacité de la jeunesse, par l'inexpérience ou toute autre
» imperfection de la nature humaine ; mais je déclare que ja-
» mais, sciemment et volontairement, je n'ai fait injure ni
» violence à aucun de mes sujets, ni permis qu'on leur fît vio-
» lence et injure. Si cependant la chose avait eu lieu, je pro-
» teste en disant que c'est à mon insu, contre mes intentions
» et ma volonté. Je vous conjure tous ici présents de me le
» pardonner et de m'absoudre de cette erreur ainsi que des
» autres plaintes qui pourraient s'élever contre moi. »

Ici l'Empereur, après avoir repris haleine et porté à ses lèvres un cordial que lui présenta la reine Éléonore, se tourna vers Philippe, et lui dit : « Mon fils, si c'était ma mort qui
» vous mettait en possession de ces provinces, je mériterais
» encore votre reconnaissance pour un si riche patrimoine; à
» plus forte raison quand c'est par ma volonté et parce que
» votre père veut devancer la mort, que vous entrez en jouis-
» sance de cet héritage. J'ai donc le droit de vous demander
» en retour que vous héritiez aussi de mon amour et de ma
» sollicitude pour ces peuples. Les autres rois se réjouissent de
» penser que leurs fils règneront après eux. Moi, jaloux de la
» mort, j'aurai eu le bonheur de vivre assez pour voir en vous
» celui qui me devra la vie et ses royaumes. Cet exemple
» aura peu d'imitateurs comme il a eu peu de précédents;
» mais si voulez qu'on m'approuve, montrez-vous digne de
» gouverner. Vous le serez si vous continuez à cultiver la sa-
» gesse, à craindre Dieu notre maître à tous, à protéger
» l'Église catholique, à maintenir la justice et les lois, vraies
» bases des empires. Je fais un dernier vœu comme père.
» Puisse votre fils mériter de vous succéder quand le moment
» arrivera pour lui de régner à votre place; mais puissiez-

» vous n'être pas forcé, comme moi, de vous démettre en sa » faveur avant l'âge (1). »

Charles-Quint se laissa retomber dans son fauteuil, pâle d'émotion et de lassitude, ayant voulu parler debout. Philippe avait fléchi le genou devant lui et avait demandé à baiser sa main, que l'Empereur posa sur sa tête comme s'il le bénissait. Les larmes coulaient de tous les yeux; et quelque secs que dussent devenir un jour ceux du jeune prince, qui oserait penser que les siennes ne fussent pas alors sincères?

Philippe ayant repris son siége, le syndic d'Anvers, Jacques Maës, répondit au nom des États de Flandres en protestant de leur dévoûment pour l'Empereur qui se retirait à leur grand regret, et pour le prince auquel il transmettait leur affection et leur obéissance.

A son tour Philippe salua les députés; puis, debout, le chapeau à la main, il prononça en français les paroles suivantes : « Je

(1) Jusqu'à cette péroraison adressée à Philippe, l'original du discours français de Charles-Quint ayant été perdu, nous sommes forcés de le retraduire sur la version espagnole qu'en donne Sandoval, et qui a toute l'authenticité d'une version officielle; mais pour cette *retraduction*, nous avons fait comme les sténographes modernes, quand ils peuvent profiter des notes prises par leurs confrères. Nous avons donc collationné notre traduction avec les discours insérés par M. Gachard dans les *Analectes belges, d'après les notes recueillies par un bon personnage estant en l'assemblée*, et avec celui qu'adopte M. de Gerlache dans son Histoire des Pays-Bas. Quant à la péroraison, nous la traduisons du latin de Strada, non sans soupçonner cet historien, grand admirateur des *conciones* de l'antiquité, d'avoir rédigé en rhéteur la paternelle allocution de Charles-Quint. Sandoval se contente de dire que l'Empereur recommanda à son fils l'affection qu'il devait à ses sujets, le zèle du gouvernement, et surtout la fidélité à la foi catholique. Robertson a traduit avec son élégante paraphrase le latin de Strada, sans le citer. Nous avons dû chercher à nous rapprocher davantage du texte.

Nous avons, parmi les témoins contemporains de l'abdication, le chroniqueur Pontus Heuterus (qui nous semble avoir cédé au désir d'intercaler quelques phrases de son cru dans les discours de cette cérémonie imposante) et l'ambassadeur d'Angleterre, sir John Mason, qui fit aussi sa relation, sommairement rapportée dans la *Vie et le temps de sir Thomas Gresham* (Londres 1839), par M. J. W. Burgon. Sir Th. Gresham, fils de sir Richard Gresham, lord-maire de Londres, était l'agent commercial du roi Edouard VI à Anvers. Il fut maintenu à ce poste par Marie Tudor et par Élisabeth qui, non-seulement profitèrent de ses connaissances spéciales, mais encore en firent dans l'occasion un agent politique. Sir Th. Gresham avait aussi la confiance de Marie, reine de Hongrie. C'est à lui qu'est due la fondation de la Bourse de Londres (Exchange-House.)

» désirerais vous exprimer de ma propre bouche les sentiments » d'affection particulière que j'éprouve pour le peuple de » Flandres; mais ne pouvant le faire ni en français ni en fla- » mand, je me fais suppléer par l'évêque d'Arras à qui j'ai ou- » vert mon cœur, et je vous prie d'écouter tout ce qu'il vous » dira comme si je le disais moi-même. » Le futur cardinal de Granvelle, digne fils de l'ancien chancelier de ce nom, déclara que le roi acceptait avec regret, mais avec la soumission d'un fils, la souveraineté et le gouvernement des Pays-Bas, comptant sur les bons conseils et les services de tous pour le seconder, implorant aussi les grâces de Dieu, et promettant d'être bon prince comme ils promettaient d'être fidèles sujets. La reine de Hongrie fit à son tour sa renonciation à la régence qu'elle exerçait depuis vingt-cinq ans, exprimant l'espoir qu'on rendrait justice aux intentions qui l'avaient toujours guidée dans une administration dont elle n'avait accepté la responsabilité laborieuse que par dévoûment à son frère, et remerciant les Etats du loyal concours qu'ils lui avaient prêté jusqu'à ce jour où elle allait enfin goûter un repos depuis longtemps sollicité en vain. Elle concluait par les mêmes vœux que l'Empereur, et par les mêmes exhortations sur la nécessité de l'union entre les provinces et du maintien de l'antique foi catholique.

Le syndic d'Anvers répondit à la reine Marie par de nouvelles protestations de reconnaissance et de fidélité, après quoi l'assemblée se sépara en saluant l'Empereur, qui sortit du palais pour se retirer au bout du parc dans une modeste habitation appelée encore, cent ans plus tard, « la maison de Charles-Quint, » pavillon sans étage auquel on montait par un escalier de dix ou douze marches, et dans lequel l'Empereur n'avait que deux pièces de vingt-quatre pieds en carré, la première servant à la fois d'antichambre et de salle, la seconde de chambre proprement dite (1).

(1) *L'Abdicat. de Charles-Quint*, page 22. — CLAUDE DE L'ÉPINE, *Relation du voyage de Monsieur l'amiral*, dans RIBIER, tome II.

Le serment solennel des Etats au nouveau souverain fut prononcé en sa présence, le 27 octobre, dans la grande salle du palais, pendant que l'Empereur faisait notifier l'acte de son abdication à tous les habitants des Pays-Bas, par une lettre signée de sa main. Deux mois et demi plus tard, le 17 janvier 1556, eut lieu avec moins de pompe, devant quelques seigneurs espagnols appelés comme témoins, la renonciation de Charles à sa souveraineté sur les royaumes et les îles qu'il possédait en Espagne, en Afrique et dans le Nouveau-Monde, — acte dont expédition fut envoyée immédiatement à tous les régents et gouverneurs pour qu'ils eussent à y conformer le style de leur formulaire officiel. A Valladolid, l'infante Juana, confirmée dans ses pouvoirs de régente, fit proclamer son frère roi et arborer les bannières comme cela se pratiquait de temps immémorial à l'avènement d'un nouveau souverain.

Charles était encore l'*Empereur*. C'était Ferdinand, son frère, qui insistait auprès de lui pour qu'il différât, dans son intérêt, et son départ pour le cloître et sa renonciation au titre impérial (1). Il se rendit à ses désirs d'autant plus facilement, qu'il ne prévoyait pas pouvoir s'embarquer pour l'Espagne avant l'été de l'année 1556. En attendant, du fond de son pavillon du parc de Bruxelles, il dirigeait les premiers actes de son fils, et concourait aux négociations toujours pendantes à Vaucelles. Ces négociations, dans lesquelles Marie Tudor intervint aussi,

(1) A la date du 19 octobre 1555, Charles-Quint écrivait à son frère : « Et au re-» gard de l'instance que me faistes de différer mon partement et afin que je re-» tienne ce titre, ou du moins que je tienne secret ce que jen vouldray faire, jusques » au temps de la diette prochaine... j'ai répondu point par point au dit Gosman, etc.» *Corresp. des Kaisers Karl.* V. LANZ, tome IIIe, page 688. — On voit que Charles-Quint était loin de retenir par calcul son titre d'empereur, soit dans l'espoir que son frère se déciderait à y renoncer lui-même en faveur de Philippe, soit même parce qu'il ne voulait y renoncer qu'à la condition que Ferdinand nommerait au moins son neveu roi des Romains, au lieu de son propre fils Maximilien. Nous avons dit à quelle date il avait pu avoir ces idées. Robertson est donc bien loin de la vérité, en répétant, d'après les *ambassades de Noailles*, que Charles différait de compléter son abdication, pour *renouveler ses sollicitations importunes* auprès de son frère. Robertson ajoute même que Ferdinand reçut avec une dédaigneuse indifférence ces ouvertures nouvelles.

n'aboutirent que le 5 février 1556, jour où fut signée la trève. Charles démontra à son fils qu'il pourrait faire plus honorablement des concessions pour une trève qui lui réservait l'avenir que pour une paix définitive. Cinq ans, si la trève durait cinq ans, devaient suffire à la consolidation du nouveau règne. Il ignorait que le roi de France et le Pape, compris aussi dans le traité, avaient leurs arrière-pensées, s'étant engagés par un pacte antérieur à attendre l'occasion la plus favorable pour attaquer l'ennemi commun. On prétend que, dans cette circonstance, Philippe ne craignit pas de protester indirectement contre un traité où la signature de l'Empereur figurait encore à côté de la sienne. Aussi, quand les plénipotentiaires français, Coligny, l'évêque de Limoges, Sébastien de l'Aubespine et ses deux cousins, Damville et Méru, fils du connétable Anne de Montmorency, arrivèrent à Bruxelles pour faire ratifier la trève, Philippe affecta de les recevoir dans une salle tendue d'une tapisserie qui représentait la bataille de Pavie et les diverses circonstances de la captivité de François Ier. Ils firent du moins une différence entre la froideur du jeune roi et la courtoise affabilité du vieil empereur, qui les étonna par sa modestie et sa simplicité. Le jour des Rameaux, les membres de l'ambassade, après avoir franchi l'antichambre du petit pavillon à travers une double haie de seigneurs espagnols et flamands en riches costumes, trouvèrent, dans la seconde pièce tendue de noir, l'Empereur assis (à cause de sa goutte) devant une table couverte d'un tapis *noir*. Coligny lui présenta une lettre de la part du roi son maître. Charles-Quint ayant quelque peine à briser le fil qui servait de cachet, l'évêque d'Arras, debout derrière son siége, voulut lui venir en aide : « Quoi » donc, Monseigneur d'Arras, lui dit Charles-Quint en s'y refu» sant, voulez-vous me ravir le devoir auquel je suis tenu envers » le roi mon bon frère? S'il plaît à Dieu, un autre que moi ne le » fera pas; » et ayant alors brisé le fil par un nouvel effort, il se tourna vers Coligny avec un sourire qui n'était pas sans tristesse : « Que direz-vous de moi, Monsieur l'amiral? Ne suis-je

» pas un brave cavalier pour courir et rompre une lance, moi » qui ne puis qu'à bien grand'peine ouvrir une lettre (1). »

Charles-Quint s'informa ensuite de la santé du roi *son bon frère*, et déclara qu'il se glorifiait de descendre de la royale maison de France par Marie de Bourgogne : « Je tiens à beaucoup d'honneur, dit-il, d'être sorti, du côté maternel, du fleuron qui porte et soutient la plus célèbre couronne du monde (2). » La conversation amena un des seigneurs à dire que Henri II, quoique jeune encore, avait déjà des cheveux blancs. L'Empereur, lui aussi, avait eu de bonne heure la tête grise. Ce fut pour lui l'occasion de raconter une anecdote de sa jeunesse :

« J'étais quasi du même âge que le roi votre maître, lorsque » je revins de mon expédition de Tunis à Naples. Vous con- » naissez la beauté de cette ville et la bonne grâce des dames » qui y sont. Je voulus leur plaire et mériter leurs faveurs. Le » lendemain de mon arrivée, je fis appeler mon barbier de » bon matin pour m'arranger la tête, me friser et me par- » fumer. En me regardant au miroir, j'aperçus quelques che- » veux blancs comme en a aujourd'hui le roi mon bon frère. » Otez-moi ces poils-là, dis-je au barbier, et n'en laissez au- » cun ; ce qu'il fit. Mais savez-vous ce qui m'advint? Quelque

(1) « *Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,* » dit très bien Boileau. Brantôme, traduisant à sa manière ces paroles de Charles-Quint, lui fait dire: «Vous voyez *comme les mains qui ont tant fait de grandes choses* et manié si bien les armes, n'ont pas le pouvoir d'ouvrir une simple lettre.» Nous préférons la version des Mémoires de RIBIER.

(2) Nous lisons dans *l'Itinéraire* de VANDENESSE : « Dans le cours de ce mois (octobre 1550), l'Empereur envoya son hérault Toison-d'Or à Nancy, pour y chercher les restes de son ancêtre Charles, duc de Bourgogne, et les déposer à Luxembourg, à côté de ceux de Henri, duc de Bohême.

Charles-Quint pouvait compter parmi ses aïeux dix rois dans la deuxième race (les Capétiens), et deux dans la branche de Valois. Il descendait en ligne droite de saint Louis, par les rois Philippe-le-Hardi, Philippe-de-Valois et Jean II, dont un fils, Philippe, duc de Bourgogne, épousa Marguerite, fille unique de Louis de Mâle, comte de Flandres. Philippe, duc de Bourgogne, eut pour successeur Jean-sans-Peur, et celui-ci Philippe-le-Bon, père de Charles-le-Téméraire, dont l'unique héritière, Marie de Bourgogne, épousa Maximilien Ier et eut pour fils Philippe-le-Beau, père de Charles-Quint.

» temps après, me regardant encore au miroir, je trouvai que » pour un poil blanc que j'avais fait ôter, il m'en était revenu » trois. Si j'avais voulu faire ôter ces derniers, je serais de- » venu en moins de rien blanc comme un cygne. »

On riait encore de cette saillie, lorsque Charles-Quint aperçut parmi les seigneurs français une ancienne connaissance, Brusquet, le bouffon de cour, celui qui l'avait inscrit d'office sur son *Calendrier des Fous*, lors de son voyage en France. L'Empereur ne pouvait ignorer le dialogue qu'avait eu Brusquet à ce sujet avec François Ier, ni ses autres bons mots, aimant à en faire lui-même et à échanger quelques épigrammes avec ses bouffons et ses nains. Après avoir demandé à Brusquet des nouvelles de sa santé : « Vous souvenez-vous, lui dit-il, du jour où le connétable de Montmorency voulut vous faire pendre? — Si je m'en souviens, répliqua Brusquet; ce fut le jour où Votre Majesté acheta ces beaux rubis et ces escarboucles qui ornent aujourd'hui votre main impériale, — faisant allusion aux nodosités de la goutte qui paralysait les doigts de Charles-Quint. — Merci de la leçon, dit l'Empereur riant de bonne grâce; je ne m'aviserai plus d'attaquer un homme qui pare si bien les bottes qu'on lui porte. »

Brusquet avait eu à subir maintes mystifications dans sa vie, et, comme tous les mauvais plaisants, il préférait qu'on lui rappelât celles qu'il avait faites aux autres. Mais Charles-Quint ne se fâchait jamais quand il s'attirait une bonne riposte en l'ayant provoquée. Ce jour-là surtout il s'était promis de charmer Brusquet lui-même par son agréable humeur, et il y réussit, donnant un démenti à ceux qui appelaient froideur sa dignité habituelle (1).

(1) Voir dans les Mémoires de RIBIER, la *Relation du voyage de Monsieur l'Amiral*, par CLAUDE DE L'AUBESPINE, que nous ne citons qu'avec une variante, indiquée par une biographie de Brusquet. Celui-ci était un Provençal, qui avait voulu d'abord être à la fois chirurgien et vétérinaire, « donnant quelquefois aux hommes de bonnes médecines de chevaux, » comme dit Brantôme. Dans sa querelle avec le connétable, ce fut Henri II, alors Dauphin, qui lui sauva la vie, et Brusquet se fit bouffon en titre d'office. Son *Calendrier des fous* était un livre où il

Les seigneurs français le retrouvèrent tel qu'il s'était fait voir seize ans auparavant à Paris et à Chambord, aussi aimable que François Ier lui-même, et sachant mettre de son parti la duchesse d'Étampes, bien moins par le don de la bague qu'il laissait tomber à ses pieds que par son compliment délicat à la main blanche qui la ramassait pour la lui rendre. Mais il lui en coûtait d'autant moins de faire bon visage à l'amiral de Coligny, que celui-ci, à la cour de France, était du parti de la paix contre le parti belliqueux des Guises.

C'est ici, jusqu'à présent, que les historiens ont terminé le règne de Charles-Quint. A peine l'empereur d'Allemagne, le roi d'Espagne, le souverain des Pays-Bas, etc., a-t-il abdiqué à Bruxelles, qu'il descend littéralement au rang d'un pauvre gentilhomme qui, oublié même de son fils, a hâte de cacher sous le froc sa tête humiliée et de s'ensevelir lui-même avant la mort... Nous allons soulever ce suaire fictif qui, depuis trois siècles, recouvrait les derniers actes du père de Philippe II. Mais qu'il nous soit permis d'abord de faire remarquer que déjà, dans les pages qui précèdent, nous avons pu éclairer d'un jour nouveau les assemblées des Cortès espagnoles, où Charles reçut les premières leçons pratiques du métier de roi, le collége des électeurs d'Allemagne qui l'appelèrent à l'Empire, les deux conclaves de Rome où l'on prétend qu'il joua si perfidement

prétendait inscrire tous ceux qui lui paraissaient faire une folie éclatante, et il y inscrivit Charles-Quint, lorsque l'Empereur consentit à traverser la France pour se rendre à Gand. François Ier lui ayant demandé pourquoi : — « Parce que, » répondit Brusquet, « il faut être fou pour se livrer ainsi à un prince qu'on a maltraité. — Et si je le laisse passer ? » dit François. — « Oh ! en ce cas, » répliqua Brusquet, « j'effacerai son nom pour y substituer le vôtre. » On a souvent mis dans ce dialogue Triboulet au lieu de Brusquet, avec une variante.

l'habile ministre de Henri VIII, sa cour au temps de son bonheur domestique, la chambre de son veuvage tendue de noir, etc. C'est parce que ces révélations se trouvent confirmées par celles du monastère de Yuste, que nous les croyons désormais acquises à l'histoire

Avant de quitter avec Charles-Quint les provinces néerlandaises où nous avons vu qu'il fut toujours plus populaire que dans ses autres États, nous opposerons aux tableaux où il est peint sous des couleurs si sombres, les croquis de ces chroniqueurs flamands qui l'ont travesti à leur manière en exagérant la familiarité, la bonhomie et la jovialité du politique profond, du prince modèle de Machiavel, toujours drapé dans sa dignité, sinon dans sa dissimulation. Quelques épisodes de la vie à la fois « héroïque et burlesque » du Charles-Quint flamand, reproduits par le pinceau d'un Teniers ou d'un Van Ostade anonymes, ont autrefois servi d'enseignes et pendent peut-être encore à la porte d'une taverne de village. Il est aussi des scènes qui, moins triviales, prêtent à Charles-Quint la physionomie de notre Henri IV, de Jacques V d'Écosse ou même de l'Haroun-al-Raschid des légendes persannes. Le peuple, quand il fait ainsi un héros à son image, peut bien exagérer sans doute certains traits jusqu'à la caricature; mais il est rare, alors même qu'il invente un chapitre de biographie, qu'il viole la vraisemblance comme le fait, au besoin, l'histoire officielle. Ce que nous avons dit de la popularité de Charles-Quint dans les Pays-Bas et de ses sympathies flamandes, se trouve confirmé par les traditions auxquelles nous faisons allusion, et qui ont inspiré ces histoires de Charles-Quint, écrites en français ou en flamand, qu'on réimprime encore aujourd'hui par extraits dans la « Bibliothèque bleue » de la Belgique. Mais il faut dire que si nous y retrouvons Charles-Quint plaisant compagnon, amateur de la bonne chère, chasseur adroit, s'exposant à de fâcheuses rencontres dans les tavernes, le joyeux Empereur donne encore un démenti au Vénitien Badouaro, car ce n'est jamais la galanterie qui l'entraîne à ses aventures nocturnes.

La légende belge remonte à la naissance de Charles-Quint, et, comme don Antonio de Vera, elle fait prédire en 1500, par un fameux astrologue (Antonio Miniati), que cette année devait voir naître un prince prédestiné à être le champion de la justice et le libérateur du monde. La légende cite encore le pronostic tiré des jeux du futur empereur. Elle nous raconte les premières prouesses du jeune Charles, tantôt s'armant d'une épée et allant défier dans leurs cages les animaux de la ménagerie de Gand, tantôt s'exaltant à la vue des figures armées des tapisseries du palais et les provoquant au combat. Enfin elle raconte comment il jouait à la guerre avec ses pages et ses favoris, qu'il divisait en deux armées, l'une chrétienne, l'autre turque, mais voulant toujours commander l'armée chrétienne et battre l'armée turque. Le général des Infidèles ayant refusé à la fin d'être toujours vaincu, et demandant à être une fois au moins le chef des Chrétiens, Charles lui donna son chapeau à plumes, son cordon de la Toison-d'Or et tout ce qui pouvait séduire les yeux dans son costume de prince, à la condition qu'il se laisserait encore battre comme par le passé.

A ces récits d'héroïsme enfantin, la chronique en fait bientôt succéder d'autres d'un style moins épique.

Un jour, Charles-Quint se promenait incognito dans le marché de Bruxelles, et il regardait en amateur un chapon qui lui semblait digne de la cuisine impériale, quand une femme du peuple s'approche du marchand de volailles, achète le chapon et l'emporte. Curieux de savoir pour qui pouvait être ce friand morceau, Charles suit la femme jusqu'à sa maison, qui était une échoppe de cordonnier, et, le soir arrivé, l'Empereur revient frapper à la porte. On lui ouvre, non sans quelques pourparlers, et il trouve deux braves confrères de saint Crépin qui s'apprêtent à se mettre à table. A leur grande surprise, l'inconnu dit venir au nom de Sa Majesté, et s'invite lui-même, ayant décidé qu'il goûterait du chapon. Ses hôtes sont subjugués par son air d'assurance et le laissent prendre place. Bientôt un panier de vins vieux, apporté par un laquais, leur prouve que le convive

entend payer son écot; le souper s'achève gaîment et Charles-Quint souhaite le bonsoir à la compagnie, qu'il laisse émerveillée de son appétit et de sa bonne humeur. Le lendemain, le cordonnier est mandé au palais: c'est l'Empereur qui veut lui parler. Il reconnaît alors quel est celui qui s'est invité chez lui, et le remercie de l'honneur qu'il a daigné lui faire; mais Charles-Quint se déclare son obligé et l'engage à solliciter une faveur. « — Sire, dit le cordonnier, je serai plein de gratitude si Votre Majesté veut m'autoriser à prendre pour enseigne une *Botte couronnée!* » La Botte couronnée, naturellement, attira chez le cordonnier tous les courtisans qui avaient à renouveler leur chaussure.

Un bûcheron de la forêt de Soigne dut aussi sa fortune à un souper qui rappelle celui que Richard Cœur-de-Lion fit dans la forêt de Sherwood. Charles-Quint s'étant égaré à la chasse du sanglier, frappe à la cabane de ce bûcheron et s'annonce comme mourant de faim. Son hôte lui sert un repas si frugal que l'Empereur demande s'il n'aurait point par hasard quelque reste de venaison. Le bûcheron, un peu braconnier, se croit dénoncé par un garde. Mais, après s'être consulté avec sa femme, il se décide à s'en remettre à la générosité du chasseur. Quelques jours après on vient l'arrêter au nom de l'Empereur, et il est conduit devant Sa Majesté elle-même. Dès qu'il ose lever les yeux il est rassuré par le sourire du monarque. En effet, Charles-Quint lui dit qu'il désirait s'acquitter envers lui du bon repas qu'il lui avait offert. « — Parle, que désires-tu? » lui demande-t-il. « — Sire, » répond le bûcheron, « accordez-moi la permission de couper des balais dans la forêt. — Je te l'accorde, » dit l'Empereur charmé de sa modération, « et viens après-demain à la porte du palais avec autant de balais que ta femme et toi vous pourrez en apporter. » Le surlendemain devait être un jour de réception et de grand gala à la cour. Tous les seigneurs qui se présentent sont arrêtés par un huissier qui les prévient que, par ordre de Sa Majesté, nul ne peut entrer s'il n'est muni d'un balai. Le bûcheron était là avec sa femme. La recette fut

bonne. Avant la fin de la journée ils avaient débité toute leur charge de balais à un ducat la pièce.

Un courtisan ruiné obtient une audience de Charles-Quint, sous prétexte qu'il a des droits à faire valoir sur lui. L'Empereur l'écoute, et le courtisan lui dit : « Sire, je suis votre *frère*.... car nous sommes tous fils d'Adam et d'Eve. Au nom de cette fraternité, je réclame la générosité de Votre Majesté. » Charles-Quint trouve la demande originale, et répond au solliciteur qu'il lui enverra un don fraternel. Ce don fraternel fut un gigot de mouton. Le courtisan croit qu'il y a eu méprise, et vient se plaindre. « Mon frère, » lui dit Charles-Quint, « faites le tour du monde et adressez votre pétition à tous les fils d'Adam. Si tous vous font le même don que moi, vous reviendrez plus riche que je ne suis. »

Un autre courtisan se plaignait que Charles-Quint distribuait fort mal ses largesses, donnant toujours à ceux qui avaient trop et rarement à ceux qui, comme lui, n'avaient rien. L'Empereur le fit venir. « —Sachez, » lui dit-il, « que je suis le représentant de la Providence, mais son représentant aveugle. Elle me justifiera un jour en se justifiant elle-même. Voici deux cassettes fermées : l'une contient de l'or, l'autre du plomb. Choisissez vous-même. Nous verrons si, en effet, je vous ai fait tort en ne vous comprenant pas au nombre de ceux qui ont droit aux largesses du monarque. » Le courtisan, forcé de se décider, prend une des deux cassettes : c'était justement celle qui ne contenait que du plomb. La Providence et l'Empereur furent justifiés.

Charles-Quint étant en avant de sa suite, entra le premier et seul dans une auberge où il se vit au milieu de quatre hommes à la mine suspecte. A peine était-il assis, un de ces hommes vient lui enlever sa toque, un second son manteau, et les deux autres lui demandent la chaîne d'or qu'il porte au cou. « —Volontiers, » dit Charles-Quint, « mais permettez-moi de vous montrer l'usage du médaillon. » Le médaillon était un sifflet dont l'Empereur tira un son aigu en se tournant du côté de la fenêtre. A ce signal, sa suite et son escorte accourent.

« — Messieurs, » dit-il aux hallebardiers, « voici quatre larrons que je vous recommande, qu'on en fasse prompte justice. » Les quatre voleurs furent pendus sans autre forme de procès.

En général, cependant, Charles-Quint n'enlevait pas une cause aux juges ordinaires. Il fut assigné lui-même un jour à la requête d'un berger qui prétendait qu'un cavalier de son cortége avait écrasé un mouton de son troupeau. Charles-Quint choisit un avocat, plaida contre le berger, et fut condamné à des dommages-intérêts qu'il s'empressa de solder, en félicitant les juges de n'avoir écouté que leur conscience.

On citait à Charles-Quint, comme un des richards de Bruxelles, un simple épicier qui avait réalisé une grosse fortune par son économie et surtout par son empressement à servir le moindre chaland pour le moindre article, n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit. « Je parie, » dit l'Empereur, « qu'il ne se lève pas pour moi ! » Un courtisan tint la gageure. Il était une heure du matin lorsque l'épicier est réveillé en sursaut. Il se met à la fenêtre : « Que vous faut-il, Messieurs? » demande-t-il. « — Pour un liard de moutarde ! » répond Charles-Quint. « — Attendez un moment, » réplique l'épicier, « je suis à vous » : il descend, sert pour un liard de moutarde, et l'Empereur a perdu. « Mais, dit la légende, il s'estima heureux d'avoir fait la connaissance de cet habile marchand qu'il consultait quelquefois. »

Une des enseignes dont nous parlions le représente dans la compagnie d'un rustre qui lui sert de guide à travers champs pendant la nuit, mais qui, ne connaissant pas celui qui l'a réveillé au milieu de la nuit et étant encore un peu ivre de la veille, lui donne la lanterne à porter.

On s'étonnerait de ne pas rencontrer Paep Theun, le fou belge de Charles-Quint, parmi les personnages de son histoire populaire. Paep Theun y joue son rôle. Il le joue même avec tant d'impudence que l'Empereur, pour le punir, défend un jour qu'on laisse entrer le bouffon dans ses cuisines, où probablement il allait écumer les pots et goûter les sauces. Le lendemain matin, on trouva toutes les lunettes des cabinets communs

du palais condamnées. C'était le fait de Paep Theun, et il avait charbonné sur les portes ce distique explicatif :

> Les lieux communs seront désormais superflus,
> Puisque dans cette cour on ne mangera plus.

Charles-Quint finit par exiler Paep Theun qui obtint de vivre dans le pays de Liége : mais comme il s'y ennuyait, il rentra à Bruxelles sur un tombereau. « Voilà Paep Theun de retour ! » s'écria-t-on en le voyant ainsi traverser la ville. Lorsqu'il arriva sur la place du palais, il se fit un grand rassemblement autour de sa voiture. L'Empereur, attiré par le bruit, se met au balcon, aperçoit le fou et lui envoie dire de repartir au plus vite. « Je suis sur la terre du pays de Liége, » lui fait répondre Paep Theun qui avait rempli de terre son tombereau. Le chroniqueur, enchanté de cette saillie flamande, oublie de nous apprendre si elle suffit pour faire révoquer la sentence d'exil prononcée par Charles-Quint contre son fou.

Voilà comment les Plutarques néerlandais aimaient à représenter leur héros national sans crainte de le faire déroger. Voilà comment ils nous le montrent toujours disposé à rire de leurs bouffonneries, dont quelques-unes devaient certainement sembler d'un bien gros sel au prince qui a laissé réellement lui-même des mots ingénieux et d'un excellent goût.

On comprend pourquoi nous n'avons cité que très peu de ces anecdotes plus ou moins authentiques (1).

(1) Nous avons acquis à Gand un petit volume bleu, réimprimé en cette ville à la date de 1846, sous le titre de : *De Heerlyke en vrolyke daden Van Keizer Karel.* C'est la reproduction de l'édition de 1674. Presque toutes les anecdotes qu'il contient et les illustrations sur bois, se retrouvent aussi dans les deux volumes édités par le sieur Jean Raclot et dédiés à l'Électeur de Bavière :

— « *La vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible Empereur Charles-Quint.* Bruxelles, 1699, 2 vol.» Ces deux petits volumes sont devenus rares. Outre les gravures sur bois, ils sont ornés de planches représentant les batailles, etc., etc. Cette histoire populaire de Charles-Quint n'est qu'une compilation, dont les anecdotes burlesques ne sauraient être extraites littéralement dans un ouvrage sérieux.

PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS DU RÈGNE DE CHARLES-QUINT DEPUIS 1535.

Année 1536. Charles-Quint à Rome. — Il dénonce la déloyauté de François Ier, le provoque à un combat singulier et se met à la tête d'une invasion de la France. — Siége de Marseille et siége d'Arles. — Retraite de l'armée impériale.

— 1537. Décret du Parlement de Paris contre Charles-Quint.

— 1538. Trève de dix ans conclue à Nice. — Entrevue de Charles-Quint et de François 1er à Aigues-Mortes.

— 1539. Mort de l'impératrice Isabelle.

— 1539 et 1540. Insurrection des Gantois.

[Il faut étudier cet épisode du règne de Charles-Quint dans *la Relation des troubles de Gand par un Anonyme*, que M. Gachard a publiée à Bruxelles en 1846, et qu'il a fait suivre de trois cent trente documents inédits. L'introduction est un beau morceau de critique historique et bibliographique. L'insurrection commença par un refus d'impôt; mais elle se compliqua d'une lutte entre la bourgeoisie et le bas peuple, et, dans plusieurs passages de son livre, l'Anonyme édité par M. Gachard, attribue aussi en partie à l'influence du Luthéranisme les troubles de 1539. « C'est là une donnée nouvelle et qui mérite l'attention des historiens. Il est certain que les doctrines de Luther comptaient déjà à cette époque » de nombreux adhérents en Brabant et en Flandres. Une lettre du chancelier de » Brabant à la reine Marie en fournit la preuve irrécusable. » *Introduct.* A cette lettre, il faut joindre celle que nous avons citée de Ferdinand à sa sœur, à propos d'un livre de Luther. (Voir notre chapitre sur les rapports de Charles-Quint et de son frère.) S'il est vrai, comme le dit l'Anonyme, que le bas peuple de Gand « n'avait d'autre but que de faire tous biens communs; si, malgré les dénégations de quelques historiens belges, les Gantois avaient fait des démarches auprès de François Ier, afin de s'assurer son appui, on s'explique parfaitement la sévérité du châtiment et la confiscation de toutes les franchises de la ville natale de l'Empereur. Gand fut réellement livré à une démocratie révolutionnaire, qui ne craignit pas de mettre à la torture et puis de décapiter le grand-doyen des métiers, Lievin Pin, vieillard de soixante-quinze ans, accusé d'avoir sacrifié à Marie de Hongrie les priviléges de la commune, et qui dit en mourant à ses meurtriers: « Vous aurez repentance, mais trop tard. » Trop tard, en effet, les Gantois envoyèrent des députés pour implorer la clémence de l'Empereur, qui répondit qu'il ne reparaîtrait parmi eux que « comme un souverain tenant le sceptre d'une main et le glaive de l'autre. » Entré dans Gand en maître, Charles-Quint trouva des conseillers qui l'engageaient à le détruire de fond en comble; entre autres le duc d'Albe, que Charles-Quint conduisit au haut de la tour du beffroi, pour lui faire mesurer du

regard l'étendue de cette grande cité. « Combien croyez-vous, lui dit-il, qu'il faudrait de *peaux d'Espagne* pour faire un gant de cette grandeur ? »

Charles-Quint fit procéder à un jugement en règle, et la condamnation de Gand ne fut prononcée qu'après des plaidoiries pour et contre. Les magistrats et les chefs des métiers durent faire amende honorable la corde au cou. Les portes de la ville et les fortifications furent démolies. Charles confisqua les canons, les armes et la grosse cloche appelée Roland, qui avait sonné le tocsin de la révolte. Outre le subside refusé naguère (400,000 écus d'or), les Gantois eurent à payer (206,000 florins, et une rente annuelle de 6,000, pour l'entretien d'une citadelle qui serait construite sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Bavon. Enfin, neuf factieux des plus violents furent décapités sur le marché au poisson. Un érudit belge, (M. de Reiffenberg), prétend que les sévérités de Charles-Quint, en cette circonstance, parurent si justes au peuple lui-même, qu'il ne perdit pas pour cela sa popularité. Napoléon pensait aussi comme Charles-Quint, qu'on ne réprime pas une révolte par la clémence (1). Nous voyons enfin que les villes de la Flandre ne sympathisèrent pas toutes avec les Gantois, et Bruxelles, entre autres, célébra même leur soumission par une de ces fêtes gastronomiques auxquelles nous avons fait allusion ailleurs. Le Serment de Saint-Sébastien se réunit dans son local habituel, au nombre de deux cents convives environ. Pendant un dîner qui dura dix-huit heures, ces deux cents convives consommèrent 2,500 pots de bière, 8 pièces de vin et 2,260 livres de viande, sans compter le reste du menu. (*Notes sur l'Histoire de Bruxelles.*) Cependant, de peur de paraître partager trop exclusivement l'opinion de l'érudit que nous citions tout à l'heure, disons que le volume de M. Gachard contient une lettre écrite le 9 mai 1541, un an à peine après la sentence de 1540, et écrite à la reine Marie par le comte de Rœulx, pour lui apprendre qu'il y avait encore à Gand et au plat pays, un grand nombre de *coquins*, — « lesquels disaient plusieurs propos tendant à séditions, avec plusieurs blasphèmes, tant de l'Empereur que de » ceux qui le servaient, et s'enhardissent de plus en plus, etc. »

Quant au passage de Charles-Quint à travers la France, M. Gachard dit : « Des » historiens se sont extasiés sur la magnanimité que montra François Ier en laissant l'Empereur traverser son royaume, sans exiger en retour qu'il le satisfît » sur aucun des points qui étaient en contestation entre eux. Les lettres que le Roi, » le Dauphin, le connétable Anne de Montmorency et le cardinal de Lorraine écrivirent à Charles-Quint ; celle que le roi adressa au seigneur de Granvelle, la relation des conférences tenues entre Granvelle et le connétable, feront voir que » François Ier n'aurait pu se conduire autrement sans se déshonorer à jamais. » C'était lui d'ailleurs qui, par ses ambassadeurs, l'élu d'Avranches et l'évêque de » Tarbes, envoyés en Espagne (1538 et 1539), avait sollicité l'Empereur de se » rendre aux Pays-Bas par la France. »]

(1) Voir les lettres de Napoléon à son frère Joseph : — « Ce n'est pas en cajolant les peuples qu'on les gagne.... Je n'entends pas dire que vous ayez fait fusiller aucun lazzarone... Si vous ne vous faites pas craindre dès le commencement, il vous arrivera des malheurs. L'établissement d'une imposition ne fera pas l'effet que vous imaginez. Tout le monde s'y attend et la trouvera naturelle... Vous ne gagnerez rien en caressant trop. Les peuples d'Italie, et en général les peuples, s'ils n'aperçoivent point de *maîtres*, sont disposés à la rébellion et à la mutinerie, etc. »

Année 1541. Diète de Ratisbonne. — Voyage de Charles-Quint en Italie. — Expédition d'Alger à laquelle assiste Fernand Cortez. — Meurtre de Rincon et de Fragoso.

— 1542. Nouvelle guerre avec François Ier. — Convocation du Concile de Trente.

— 1543. Rapprochement de Charles-Quint et de Henri VIII. — Charles-Quint s'empare du duché de Clèves. — Siége de Landrecies. — Nouvelle invasion de la Hongrie par Solyman. — Descente de Barberousse en Italie.

— 1544. Diète de Spire. — Campagne des Français en Piémont. — Bataille de Cerisolles. — Charles-Quint investit Saint-Dizier. — Capitulation de cette place. — Invasion de la France. — Paix de Crespy.

— 1545. Diète de Worms. — Concile de Trente.

— 1546. Mort de Luther. — Négociations de Charles-Quint avec les Protestants.

— 1547. Trève avec Solyman. — Diète de Ratisbonne. — Les Protestants prennent les armes contre Charles-Quint. — Ils sont mis au ban de l'empire. — Charles-Quint reprend l'offensive d'accord avec Maurice de Saxe. — Soumission des confédérés. — Intérim. — Mort de François Ier. — Nouvelle campagne de Charles-Quint en Allemagne. — Grande bataille de Muhlberg. — Défaite de l'électeur de Saxe qui est fait prisonnier. — Héroïsme de Sybille, épouse de l'Électeur. — Maurice créé électeur de Saxe. — Diète d'Augsbourg. — Discussion entre le Pape et l'Empereur. — Charles-Quint veut imposer l'*intérim* aux Catholiques et aux Protestants.

— 1548. Philippe II est appelé par Charles-Quint dans les Pays-Bas.

— 1549. Mort de Paul III. — Élection de Jules III.

— 1550. Maurice de Saxe prépare sa trahison.

— 1551. Traité de Maurice et de Henri II.

— 1552. Maurice se met en campagne contre Charles-Quint, s'empare du château d'Ehrenberg, et surprend l'Empereur à Inspruck. — Traité de Passau. — Guerre avec la France. — Siége de Metz. Révolte de Sienne en Italie. — Mort de Maurice de Saxe.

— 1553. Siége de Thérouanne.

— 1554. Mariage de Philippe II et de Marie Tudor. — Affaire de Renty.

— 1555. Le duc d'Albe généralissime en Italie. — Mort de Jules III. — Élection de Marcel II. — Élection de Paul IV. — Négociations de Vaucelles.

— 25 octobre. — Abdication de Charles-Quint.

CHARLES-QUINT.

DEUXIÈME PARTIE.

I

LE DÉPART ET LA TRAVERSÉE DE CHARLES-QUINT. — LE JEUNE MAXIMILIEN ET LA PRINCESSE MARIE. — LETTRES DE CHARLES-QUINT A SON FRÈRE. — LETTRE A L'AMIRAL DORIA. — ADIEUX A GAND. — CHARLES-QUINT A BORD. — LE VOYAGE. — LE DÉBARQUEMENT. — DÉSAPPOINTEMENT. — LETTRES DE PHILIPPE ET DE JUANA. — ARRIVÉE DE QUIXADA. — DÉPART DE LAREDO.

Quelque temps après la ratification de la trève de Vaucelles, Charles-Quint quitta Bruxelles. Une maladie épidémique régnait dans cette capitale : il alla habiter plus modestement encore le village de Grimberghe, près de Vilvorde, pendant que le roi Philippe II transportait la cour à Anvers où il tint un chapitre de la Toison-d'Or. Le roi ne revint à Bruxelles qu'au mois de mars, pour la convocation des États-Généraux à qui il fallait demander des subsides ; se trouvant ainsi, au début de son règne, comme l'avait été Charles-Quint au début du sien en Espagne, obligé de subir les discussions d'une assemblée délibérante. Quoiqu'il eût fait, lui aussi, en Angleterre, l'expérience

du gouvernement parlementaire, Philippe semblait peu disposé à humilier son orgueil jusqu'à flatter les influences individuelles des députés des villes. Les conseils de l'Empereur et ceux de la reine Marie lui firent comprendre que les impôts extraordinaires ne s'obtenaient qu'à cette condition dans les pays d'États (1). Quoique l'opposition finit par céder, Philippe ne se sentait pas à son aise dans les Pays-Bas : il lui tardait d'aller se fixer en Espagne, et il eût voulu que sa tante consentît à accepter de nouveau la régence. Il sollicitait aussi son père de différer son départ, tant il reconnaissait l'utilité de sa présence pour le diriger. La reine Marie ne se laissa pas fléchir; mais Charles-Quint fut plus complaisant pour son fils, désirant aussi revoir sa fille l'archiduchesse Marie et son gendre Maximilien qui, après s'être fait attendre, arrivèrent à Bruxelles en juillet 1556. Leur séjour dans les Pays-Bas fut célébré par des joûtes, des combats à pied et des banquets, et ils repartirent pour l'Allemagne bien fêtés par la cour et la population. A la date du 8 août, l'Empereur écrivait à son frère : « Notre dit fils, le roy de Bohême, » a esté icy avec la royne ma fille, moins de jours que je n'eusse » voulu ; mais comme on la si fort pressé pour son retour et que » vous le m'aviez si expressément recommandé, je me suis » contenté de ce que vous avez voulu, m'ayant été leur pré- » sence très agréable et vous remercie, Monseigneur mon » bon frère, de ce que vous avez fait pour leur commodité à la » venue... S'estant partis je pars aussi aujourd'hui vers Gand, » pour de là me embarquer par le canal vers les bateaux qui se

(1) La reine de Hongrie écrivait à son frère pour justifier son désir de renoncer à la régence : — « Le gouvernement des Pays-Bas est le plus difficile ; car il faut entreprendre des relations continuelles avec tous les ordres de l'État pour gagner les bonnes grâces, tant de la noblesse que des communes, ce pays n'étant ni une monarchie absolue, ni une oligarchie, ni une république. » (*Papiers de Granvelle.*)

M. Ranke fait observer avec raison que dans la Constitution des Pays-Bas sous Charles-Quint, le prince recevait à peu près, en règle générale, l'argent qu'il demandait ; mais qu'il ne l'obtenait pas toujours sans difficulté. Donc existait, dans tous les États du grand Empereur, ce que nous appelons en style parlementaire moderne, le droit de refus du budget.

Les villes *libres* et les principautés d'Allemagne, Milan, la Sicile, etc., n'accordaient jamais sans discussion de nouvelles taxes ou les *dons gratuits*.

» tiennent prêts pour mon passage, fesant mon compte de, avec » le premier vent et l'ayde de Dieu, faire voile pour l'Espagne. » Ce me fera playsir avant mon partement avoir quelques » bonnes nouvelles de vous, du Conseil de Hongrie et mesmes » que les forces du Turcq ne puissent être fort grandes cette » année étant la sayson tant avancée, etc. »

Dans cette même lettre, Charles-Quint rappelait à son frère qu'il n'aspirait plus qu'à lui remettre à la fois son pouvoir et son titre d'Empereur : « L'un des plus grands désirs que j'aie » en ce monde c'est de me desnuer du tout, non seulement de » l'administration de l'Empire, pour les raisons que si souvent » jay mis en avant, à mon advis justes et raisonnables, mais » aussi de laisser le titre et vous rendre librement la dignité. » Il ajoutait que relativement aux difficultés que pourraient lui opposer encore les électeurs, il priait Ferdinand de faire tous ses efforts pour les persuader, « car il envoyoit ses ambassadeurs » solennels ayant charge en vertu du pouvoir qu'ils portoient » à cest effet de faire es mains desdits électeurs la renoncia- » tion (1). »

Charles-Quint avait d'avance entretenu de son projet quelques-uns des personnages les plus considérables de son empire, tels que le prince Doria, qu'il regardait non-seulement comme son plus grand homme de mer, mais encore comme digne de tous ses respects à cause de son caractère. « Il avait coutume de l'appeler son père, » disait Bernard Navagero (2). Au moment de traverser une dernière fois la mer, il voulut adresser un adieu particulier à l'amiral qui, de son propre aveu, en maintenant Gênes dans son alliance intime, lui avait facilité le moyen de passer tant de fois d'Espagne en Italie et d'Italie en Espagne. C'était le procédé d'une reconnaissance délicate, car

(1) « Si, que Dieu ne veuille, les dits électeurs ne se laissent persuader à trouver bon que je résignasse le titre, mes dicts ambassadeurs auront charge de procurer qu'ils se contentent que retenant le nom et tiltre, je vous rende librement l'administration, etc. » (L'Empereur à son frère. — Bruxelles, 8 août 1556. — LANZ, tome III, page 708 et 709.

(2) « *Lo suol sempre trattare da padre.* » *Relazione de Bernardo Navagero.*

Doria était d'un âge à ne plus pouvoir long-temps rendre aucun service actif à l'Empereur ni à son fils. Charles-Quint lui écrivait le 17 janvier :

« Nos infirmités sont allées se multipliant chaque jour tellement que sentant ne plus pouvoir satisfaire à ce que nous devons à l'expédition des affaires et à l'acquit de notre conscience, il nous a paru convenable de déposer non-seulement le fardeau du gouvernement de l'Italie, mais encore celui des royaumes de Castille et d'Aragon, espérant que notre fils saura y apporter tant de zèle, que Dieu Notre Seigneur en sera bien servi et nos États bien conduits. En nous retirant en Espagne, notre résolution est d'y terminer le reste de nos jours, et, affranchi des affaires, d'y faire pénitence en réparation de quelques-unes des choses dans lesquelles nous avons grandement offensé Dieu. Notre voyage est différé jusqu'au printemps prochain, tant à cause de nouvelles affaires qui sont survenues, qu'à cause de nos infirmités qui ne permettent pas que ce soit plus tôt. Quant à ce que vous nous dites que si votre âge et votre santé ne s'y opposaient, vous désireriez venir nous voir avant notre départ, cela nous charmerait beaucoup sachant combien vous nous êtes attaché. Tel serait même notre plaisir à nous retrouver avec vous, que nous regrettons nous-mêmes de ne pouvoir faire le chemin pour nous le procurer. Mais, à défaut, demeurez persuadé que nous conserverons la mémoire vivante de l'affection et du zèle que vous avez mis à nous servir et que vous montreriez encore, s'il le fallait, au service du roi notre fils. Aussi prions-nous Notre-Seigneur de vous combler de félicités, de prolonger vos jours et de vous maintenir en parfaite santé. Nous aurons la joie de recevoir de temps en temps de vos nouvelles (1). »

Le 13 août, Charles-Quint arrivait à Gand accompagné de ses deux sœurs, des principaux seigneurs des Pays-Bas, des

(1) Lettres du *Manuscrit Gonzalez.* — *Archives de Bruxelles.*

ambassadeurs et d'un grand nombre de hauts fonctionnaires Avant d'aller s'ensevelir dans la retraite, devenu presque littéralement un simple bourgeois de Gand, il venait revoir une dernière fois sa ville natale, où il avait joué enfant, où il avait contracté ces douces amitiés du premier âge dont son titre de prince ne l'avait point privé. Il se logea dans un hôtel qui avait la façade tournée vers ce palais de la Cour des princes où, cinquante-six ans auparavant, sa mère lui avait donné le jour. Ce fut là que, le 26, il fit ses adieux aux ambassadeurs étrangers. Il se dirigea vers les côtes de la Zélande où une flotte de soixante voiles l'attendait dans les eaux de Flessingue. Le 12 septembre, il était encore dans le petit port de Soubourg (1), d'où est datée une lettre par laquelle il annonce à son frère Ferdinand qu'il lui envoie les documents de sa renonciation à l'Empire, documents que le prince d'Orange devait porter à la Diète de Spire avec la couronne et le sceptre. Il terminait en disant : « Je suis tout prest, attendant seulement qu'il plaise à » Dieu nous envoyer vent propice pour, avec les roynes, mes- » dames mes sœurs, faire voille. » Ce vent propice souffla le lendemain 13 et Charles-Quint s'embarqua.

On avait disposé pour lui et les personnes de son service spécial, un vaisseau espagnol à deux ponts, de 566 tonneaux, appelé le *Spiritu-Santo* ou la *Bertendona*, du nom de son capitaine. L'appartement impérial, composé de deux chambres et de deux cabinets, communiquait, par une pièce oblongue formant corridor, avec trois pièces qu'occupaient le sommelier de corps, le valet de chambre et un aide de chambre (*ayuda di camera* ou *barberó*). Cet appartement avait pour emplacement l'espace compris entre la mâture et l'arrière sur le pont le plus élevé. Huit fenêtres vitrées lui donnaient de l'air et la vue de la mer. On l'avait orné intérieurement de sculptures et tendu de drap vert. Le lit était suspendu au plafond comme un

(1) Wester-Souburg, près de Flessingue, ou Zeeburg (Rammekens), d'après M. Groen Van Prinsterer, cité par M. Juste.

hamac, et toutes les précautions avaient été prises pour que, le jour et la nuit, l'auguste passager ressentît le moins possible les effets de l'ébranlement du navire. Les gentilshommes de la maison de l'Empereur étaient logés à l'avant, sur le même pont. Le second pont contenait la cuisine, la paneterie, le garde-manger et les cabines des officiers de bouche. Au fond de la cale, enfin, se trouvaient les provisions de vivres, la cave et de grandes amphores fermées remplies d'eau douce.

Un navire flamand portait les deux reines et les gens de leur service. Le commandement de la flotte et la direction de sa marche étaient confiés à don Luis de Carvajal, celui qui avait convoyé Philippe II de la Corogne à Southampton.

Le 14, un calme plat et puis un vent contraire, forçaient déjà le navire impérial à chercher un port de relâche. Il dut attendre à Rammekens, jusqu'au 16, que le temps changeât de nouveau. Le 17, il franchit les sables de la Zélande. Le 18, entre Douvres et Calais, un amiral anglais vint, avec cinq vaisseaux, saluer le beau-père de sa reine et solliciter la faveur de lui baiser les mains (1). Retenu dans le canal de la Manche jusqu'au 22, Charles-Quint laissa ce jour-là à sa droite l'île de Wight, et, par un vent constamment favorable désormais, ayant mis le cap sur l'Espagne, il put, le 28 au soir, entrer dans la rade de Laredo.

Charles-Quint voulut débarquer le même soir du 28 septembre. Quelque impatient qu'il eût été de se retrouver sur la terre ferme, quelle que fût son émotion intérieure en mettant le pied sur cette terre d'Espagne à laquelle, dépouillé de ses couronnes, il ne venait demander qu'une simple retraite et un tombeau, il ne se précipita pas sur le sable pour l'embrasser, il ne s'écria pas: « O terre! mère commune des hommes, je suis sorti nu de

(1) Il refusa, dit Robertson, une invitation pressante de la reine d'Angleterre, qui aurait désiré qu'il relâchât dans un des ports de ses domaines pour pouvoir lui faire ses adieux. « Ce ne pourrait être, » dit-il, « une chose agréable à une reine de recevoir la visite d'un beau-père qui n'est plus qu'un simple gentilhomme. » Si Charles-Quint dit ces paroles, ce ne fut certainement pas en réponse à l'invitation de sa belle-fille.

ton sein, et nu j'y retourne. » C'est l'exclamation de Job lorsqu'on lui annonce le dernier de ses désastres. Ce fut celle du roi Henri IV l'Impuissant, le frère et le prédécesseur de la reine Isabelle, lorsqu'il apprit que ses nobles rebelles l'avaient solennellement déposé dans la plaine d'Avila, et que ses villes principales l'abandonnaient (1). Charles-Quint connaissait le livre de Job, qu'il se faisait lire par son secrétaire dans ses nuits d'insomnies, et il connaissait l'histoire du roi Henri ; mais il ne crut pas avoir à exprimer ainsi la douleur ou la résignation de l'un ou de l'autre. Il put seulement s'étonner de n'être reçu sur la plage que par l'évêque de Salamanque et l'alcade de cour Durango, qui n'avait pas encore l'argent nécessaire aux approvisionnements, aux moyens de transport, aux autres besoins de son service, et à la solde de la flotte,—première négligence apparente quand il s'agissait de la réception d'un pareil hôte ; mais dont Philippe II était bien innocent, et sur laquelle se sont fondés les historiens qui prétendent que, dès le lendemain de son abdication, jusqu'à son dernier jour, Charles-Quint eut à se plaindre de l'ingratitude de son fils (2). Sans qu'il soit besoin de citer toutes les instructions envoyées long-temps d'avance en Espagne à ce sujet, nous transcrirons seulement quelques passages d'une recommandation itérative faite à la princesse, en date du 8 septembre : « Sérénissime princesse, ma » très chère et bien-aimée sœur, l'Empereur s'embarquera au » premier jour... Quoique Sa Majesté n'ait point songé à s'oc- » cuper de cela, il serait convenable que quelques-uns des » principaux personnages et gentilshommes allassent l'atten- » dre au port où elle descendra, et qu'ils y fussent accompa- » gnés d'un évêque et des six chapelains dont je vous ai déjà » parlé : Sa Majesté monte le vaisseau *Bertendona*, sur lequel » on a disposé pour elle un appartement de toute commodité.

(1) *Job*, chap. 1er. vol. 21. — *Chronique de Castello*, chap. 75 et 76. — PRESCOTT, *Hist. de Ferdinand et d'Isabelle*, tome 1er. page 77 à 79. — L'anecdote se retrouve dans de Thou et Strada, que Robertson a cités.

(2) Assertion de Strada répétée par Robertson et tous les historiens.

» Vous pourvoirez aux approvisionnements de ce navire et du » reste de la flotte, dont l'équipage devra toucher la partie de » sa solde qui lui est encore due, sans qu'il y ait faute, et vous » aurez à m'aviser de ce qui sera fait... Afin de ne causer aucun » dérangement, Sa Majesté a résolu de loger à Valladolid, dans » la maison de Gomez Perez de las Marinas, où demeurait Ruy » Gomez de Silva. Vous ordonnerez qu'on la nettoye, qu'on » l'arrange, qu'on achète et qu'on prépare tout pour que les » pièces soient mises le plus tôt possible en état de recevoir Sa » Majesté qui, en débarquant, enverra Roggier, son *aposenta-* » *dor de palacio*, afin d'apprêter les logements sur sa route et » disposer son appartement de Valladolid selon son goût (1). »

En conséquence de ces recommandations, la princesse, après avoir ordonné d'abord à l'alcade Durango de se rendre à Laredo avec ses alguazils de cour, avait invité l'évêque de Salamanque, don Pedro Manrique, de partir aussi sans délai. « Je » sais, écrivait-elle au prélat, que Sa Majesté vous verra là avec » plus de plaisir qu'un autre, vous qui êtes un de ses plus vieux » serviteurs. » L'amiral de Castille et le connétable furent également désignés par la régente pour aller complimenter son père. Quelle que soit la lenteur proverbiale avec laquelle on exécute aujourd'hui encore en Espagne les ordres les plus pressants, il est évident que cette fois chacun eût été à son poste sans la longue et vaine expectative du départ de l'Empereur, sans cesse annoncé comme prochain depuis cinq mois. Voilà pourquoi non-seulement Charles-Quint ne trouvait à Laredo ni les six chapelains, ni l'amiral de Castille, ni le connétable, ni même enfin son dévoué majordome Quixada, par qui il s'était fait précéder. Tous ces personnages, pris au dépourvu, auraient pu s'excuser en disant qu'ils ne l'attendaient plus à force d'attendre. Mais naturellement il dut avoir, lui aussi, un premier mouvement d'humeur que Martin Gaztelu, l'un de ses secrétaires, exagérait peut-être un peu en transmettant ses plaintes

(1) Extrait des lettres des *Archives de Bruxelles*. — *Manuscrit Gonzalez*.

à Vasquez de Molina, le secrétaire d'État : « L'Empereur est » courroucé qu'on ait négligé de se pourvoir de certaines cho- » ses qu'il convenait de préparer, d'après ce que le roi avait » mandé. Les six chapelains lui font d'autant plus faute, que » ceux qu'il a amenés avec lui sont malades, et chaque matin » il faut aller chercher un prêtre pour lui dire la messe. Il » aurait eu besoin de deux médecins, la moitié des hommes de » sa flotte étant malades ; il est même mort sept ou huit de ses » gens. Le maître des postes aurait dû tenir à sa disposition » des courriers pour ses dépêches et l'Empereur en est privé. » Sans l'évêque de Salamanque qui lui a procuré certaines » commodités, il n'aurait rien trouvé ici de ce qui convient à » une Majesté comme la sienne. On ne lui a pas écrit une seule » lettre ni envoyé savoir comment il vient ; à tout cela on au- » rait dû pourvoir ici, à Santander et à la Corogne. Voilà ce » qui cause ses plaintes et lui fait dire autres choses bien san- » glantes (1). »

La suite de l'Empereur se composait encore d'un personnel assez nombreux pour que ces embarras fussent réels, et il était impossible de se mettre en route avant d'avoir la certitude de loger et de nourrir, à chaque étape, cent cinquante serviteurs de tous grades, outre un empereur infirme et deux reines. Parmi les malades étaient Messieurs de La Chaulx et d'Aubremont, dont l'un avait la fièvre tierce et l'autre la fièvre quarte. Le ciel d'Espagne ne les recevait pas non plus avec sa couleur d'azur. A peine les reines avaient-elles quitté leur navire, ce qu'elles ne firent que le 29 au matin, qu'une tempête sévissait dans la rade, surprenait au large un convoi de navires marchands chargés de laine et en faisait périr quelques-uns, — d'où le bruit qui courut que le vaisseau même qui, la veille, portait l'Empereur, avait aussi sombré, « comme ne devant plus porter César et sa fortune, *quasi non vecturam amplius Cæsarem*

(1) « Y de aqui discanta y dice otras cosas bien sangrientas. » *Manuscrit Gonzalez.*

et Cæsaris fortunam, » phrase de Strada, qui a traduit dans ce latin classique l'évêque Sandoval disant plus simplement que le vaisseau impérial attendit miraculeusement pour se perdre que son illustre passager en fût descendu (1).

Tous ces incidents expliquent l'humeur de Charles-Quint et son séjour forcé à Laredo jusqu'au 6 octobre. Le 1er seulement la princesse Juana était informée de son arrivée et de ses reproches par don Alonzo de Carvajal, le frère de l'amiral de la flotte, qui lui avait été expédié immédiatement. Elle se hâta d'envoyer la somme nécessaire pour la solde des matelots et pour les autres dépenses de l'Empereur (2). En même temps, don Enriquez de Guzman partait chargé de complimenter Charles-Quint en son nom avec don Pedro de Pimentel qui portait cette lettre adressée par don Carlos, âgé alors de douze ans, à son grand-père :

« Sacrée et Impériale Majesté Catholique, j'ai appris que » Votre Majesté est en santé, ce dont je me réjouis au-delà de » tout ce que je peux dire. Je la supplie de me faire savoir si je » dois aller à sa rencontre et jusques à quel endroit. J'envoye » don Pedro de Pimentel, mon gentilhomme de la chambre, » auquel je supplie Votre Majesté d'ordonner ce que je dois » faire afin qu'il me l'écrive. Je baise les mains de Votre Ma- » jesté. Le très humble fils de Votre Majesté. — LE PRINCE. »

Le majordome Quixada, qui avait visité les logements qu'on destinait à l'Empereur dans la ville de Valladolid, s'était rendu de là à son domaine de Villagarcia, où nous verrons plus tard qu'il aimait à passer tous les congés qu'il pouvait obtenir de son maître. Ce fut là que, le 1er octobre, dans la nuit, il fut ré-

(1) Le sage Robertson s'est privé de cette phrase. Gaztelu, dans une de ses lettres, mentionne la tempête et la perte du navire de Francisco Cachopin, qui sombra avec quatre-vingts hommes d'équipage et un chargement d'une valeur de 80,000 ducats ; mais il ne parle pas du vaisseau impérial.

(2) Gaztelu en accusa réception de Burgos le 11 octobre à Vasquez de Molina. « *Han llegado los dineros* necessarios para la paga de la armada y para los demas gastos de Su Majestad. »

veillé par un courrier de la princesse régente qui lui remit cette lettre :

« J'ai eu avis ce matin que l'Empereur, mon seigneur, et les » sérénissimes reines mes tantes, sont arrivés lundi, veille de » Saint-Michel, à Laredo. Sa Majesté est débarquée le jour » même et mes tantes le jour suivant, tous en bonne santé. » J'en remercie Dieu, notre seigneur, et m'en réjouis ainsi » que de raison. Comme l'Empereur aura besoin de vous pour » la route et qu'il importe de savoir le moment où il compte » être dans cette ville, je vous prie de partir, aussitôt ma lettre » reçue, et de vous transporter en poste auprès de Sa Majesté. » Dès que vous y serez, rendez-lui compte des deux logements » que vous connaissez ici et informez-moi en toute diligence » quel est celui des deux que Sa Majesté choisit. Vous lui de- » manderez si elle veut qu'on y place des poêles ou autre chose, » afin qu'elle trouve tout prêt à son arrivée. Je vous prie aussi » de savoir, — si Sa Majesté désire qu'une garde à pied ou à » cheval lui soit envoyée pour son escorte et celle des sérénis- » simes reines mes tantes ; — s'il lui agrée que quelques » grands ou gentilshommes aillent lui faire cortége ; — si elle » veut qu'à Burgos et ici on lui fasse une réception ou à mes » tantes et laquelle ; — si elle ordonne que le Prince, son » petit-fils, aille au-devant d'elle et jusqu'où ; — si elle » trouve bon que moi-même j'y aille ainsi que les conseillers » d'État qui sont à Valladolid. Je désire être instruite diligem- » ment et particulièrement de toutes ses volontés.

» Je vous charge enfin d'avoir soin que, pendant la route, » Sa Majesté et les sérénissimes reines mes tantes ne man- » quent de rien de tout ce qu'elles pourront désirer. Avisez- » en l'alcade Durango et mandez-moi ce qu'il faut que j'en- » voie d'ici. En toutes ces choses vous me ferez grand » plaisir (1). »

On voit que la princesse n'oubliait rien.

(1) *Manuscrit Gonzalez.*

Don Luis Quixada était à cheval avant trois heures du matin, éperonnant sa monture dans la direction de Burgos où il prit la poste, et comme il ne quitta plus guère la selle qu'à Laredo, le 4 octobre dans l'après-midi il était devant Charles-Quint, ayant parcouru en trois jours environ soixante lieues de pays. La vue de ce fidèle serviteur réjouit l'Empereur et, le zèle lui faisant oublier sa fatigue, grâce à son activité, le cortége impérial put se mettre en route le 6 au matin. Il tardait à Charles-Quint de quitter Laredo, ville qui avait compté une population de quatorze à quinze mille âmes sous les Romains, mais déjà bien réduite, quoique supérieure encore à Santander qui a succédé depuis à son importance. Cependant, en souvenir de son hospitalité et peut-être de l'excellent thon de sa baie, Laredo reçut plus tard de Charles-Quint deux beaux lutrins en forme d'aigles aux ailes éployées et un ornement d'autel pour l'église de l'Assomption de la Vierge, où il avait fait ses dévotions devant une image miraculeuse de Notre-Dame, très vénérée des pêcheurs de la côte (1).

(1) *Handbook* de M. Ford. — *Dict. géogr.* de Madox, cité par M. Stirling.

II

ITINÉRAIRE DE LAREDO A VALLADOLID. — CHARLES-QUINT ET L'INFANT DON CARLOS.

Nous allons suivre Charles-Quint jusqu'au terme de sa dernière pérégrination, nous arrêtant chez ses hôtes et puis nous enfermant avec lui dans la retraite pour y vivre de sa vie de chaque jour, admis à son intimité parmi ses serviteurs, témoins des premiers mouvements de sa pensée, dépositaires de ses secrets, échos de ses moindres paroles. Sur ce théâtre étroit, sans aucune illusion d'optique, que restera-t-il de l'Empereur, du héros, exposé à une étude plus rapprochée et plus minutieuse que celle des diplomates vénitiens, dépouillé du prestige de ses titres, brisé par l'âge et la maladie, désabusé de l'ambition, en partie par ses revers, en partie par la méditation religieuse? il restera l'âme de l'homme; et quand les circonstances le provoqueront, comme un lion qu'un imprudent irrite à travers les barreaux de sa cage, l'Empereur reparaîtra dans l'expression spontanée de son énergie, de sa passion ou de son humeur, jetant même par cette révélation involontaire une lumière retrospective sur plus d'un acte de sa vie passée, alors qu'il n'avait pour la raconter que les historiographes officiels ou les interprètes plus ou moins hostiles de sa réserve politique.

De Laredo à Valladolid, par la route que prit Charles-Quint, on compte cinquante-quatre lieues d'Espagne, trajet qu'il mit douze jours à parcourir, en y comprenant trois jours passés à

Burgos et un jour à Medina del Pomar, ne faisant que de trois à cinq lieues par étape, excepté de Celada à Palenzuela étape de sept lieues. La plupart des localités qu'il traversa offraient trop peu de ressources pour qu'un empereur, deux reines, les gentilshommes de leur maison et les gens de service, formant en tout cent cinquante personnes, pussent y trouver des logements la même nuit (1). Quixada divisa donc en deux toute cette suite, l'Empereur ouvrant la marche et les reines lui succédant à une journée de distance. Les embarras de la route, dans un pays aussi peu frayé, eussent encore augmenté si Charles-Quint ne s'était refusé à toute espèce de réception solennelle. Il avait fait recommander à sa fille de l'attendre à Valladolid et de permettre à son petit-fils don Carlos de venir à sa rencontre jusqu'à Cabezon seulement, dernière étape avant Valladolid.

Charles-Quint fit le voyage alternativement dans une litière roulante et dans une chaise à porteurs. Ses sœurs étaient aussi en litière. On chargeait les gros bagages sur des mulets. Presque tous les gentilshommes étaient à cheval, Quixada et M. de

(1) « Hay malos caminos y peores alojamientos. » Lettre de QUIXADA. — *Manuscrit Gonzalez.*

Quelques-unes des localités ne sont même pas assez importantes pour être mentionnées dans le *Handbook* de M. FORD, où nous les avons cherchées.

Voici l'itinéraire tel que M. Stirling l'a disposé, d'après des cartes encore manuscrites que lui a communiquées le colonel DON FRANCISCO COELLO :

6	octobre,	lundi,	de Laredo	à Ampuero,	3 lieues.
7	—	mardi,	—	La Nestosa,	4
8	—	mercredi,	—	Aguera,	4
9	—	jeudi,	—	Medina del Pomar,	5
11	—	samedi,	—	Pesadas	5
12	—	dimanche,	—	Gondomin, (aujourd'hui Montamin.)	5
13	—	lundi,	—	Burgos,	5
16	—	jeudi,	—	Celada,	4
17	—	vendredi,	—	Palenzuela,	7
18	—	samedi,	—	Torquemada,	4
19	—	dimanche,	—	Dueñas,	3
20	—	lundi,	—	Cabezon,	3
21	—	mardi,	—	Valladolid,	2
					54 lieues.

La Chaulx se tenaient l'un à droite l'autre à gauche de la litière impériale. En tête de toute la cavalcade, marchaient cinq alguazils que l'alcade Durango avait imaginé de convertir en gardes-du-corps. Avec leurs souquenilles un peu râpées et leurs longues baguettes d'office, ces alguazils avaient plutôt l'air d'escorter des prisonniers qu'un empereur en voyage (1). Sous l'influence de l'humeur que leur causait l'aspect inculte des Asturies, quelques-uns des Flamands en étaient scandalisés. Charles-Quint se contentait d'en sourire, disant que cette garde d'estaffiers suffisait parfaitement à sa situation nouvelle.

On coucha le premier jour à Ampuero, le second à la Nestosa. Entre ces deux étapes, on rencontra don Enriquez de Guzman et don Pedro de Pimentel. Don Enriquez était chargé d'offrir, de la part de la princesse régente, une ample provision de vivres et de conserves que Charles trouva tout-à-fait à son goût. Don Pedro était porteur des compliments du jeune Carlos dont il était le gentilhomme et il venait prendre les ordres de Sa Majesté. Charles-Quint avait retrouvé avec plaisir les melons et les pastèques d'Espagne : il pria par une lettre de Quixada qu'on lui en procurât régulièrement et commanda aussi des fenêtres à vitres portatives pour continuer sa route au-delà de Valladolid, les nuits commençant à devenir fraîches et toutes les maisons de la Péninsule n'en étant pas pourvues. Il prévenait aussi qu'il arrivait de Flandre avec des tentures et des tapisseries dont il désirait décorer l'appartement qui lui était destiné ainsi que celui des deux reines.

Il séjourna vingt-quatre heures à Medina del Pomar, retenu moins par la fatigue que par une légère indisposition pour n'avoir pu se priver d'un excellent thon frais envoyé par sa fille. Dans cette ville aussi il se vit entouré de députations des villes

(1) « Quixada y Gastelu al pintar este accompañamiento y orden de viage dicen que le parecia ir presos. » *Manuscrit Gonzalez.*

Une des litières ou palanquins de ce voyage, est une des reliques de l'*Armeria* de Madrid, « véhicule tenant le milieu, » dit M. Ford (*Handbook*), « entre un cercueil noir et le kibitka slavon. » Cette litière est exposée à côté des dix-neuf armures de Charles-Quint.

instruites de son arrivée; Salamanque, Palencia, Pampelune lui envoyaient des adresses. De nobles seigneurs se présentaient aussi, les uns avec des compliments, les autres avec des offrandes plus substantielles. Cependant Charles-Quint se félicitait lui-même d'avoir laissé un peu de côté le soin des affaires et se livrait au plaisir de deviser sur le nouveau plan de vie qui lui conviendrait à Yuste. Nous lisons, en effet, dans une lettre de Gaztelu au secrétaire d'État Vasquez, datée du 11 octobre, jour où il avait couché à Pesadas, que l'Empereur se proposait de renvoyer ses serviteurs et de ne garder que Van Male avec deux ou trois *barberos* pour soigner sa goutte « si elle vient » et panser une petite plaie de sa main droite, etc., ne voulant pas d'autre médecin que ceux des moines : il se proposait encore de garder son confesseur afin d'épargner aux moines tout prétexte de jalousie s'il en choisissait un autre parmi eux..... « Il ne veut plus d'embarras, et arrivé à deux lieues du monas» tère, il congédiera tous ceux qui l'accompagnent, afin qu'ils » retournent chez eux. Il semble à ceux qui connaissent son » caractère qu'il ne s'en tiendra pas là. » D'après le dernier paragraphe de cette lettre, Gaztelu avait cru comprendre que Charles-Quint semblait douter si c'était bien Yuste qui devait être sa résidence en Espagne, quelques personnes lui ayant dit que c'était un lieu humide en hiver, contraire à sa goutte et à son asthme. La vérité est que l'Empereur, en ce moment, écoutait un peu tout le monde sans s'expliquer sur les objections faites à son projet, ce qui paraissait à Gaztelu une réserve excessive et tenant de la dissimulation. Gaztelu était au nombre des Flamands qui avaient déjà le mal du pays.

Le 12 octobre, Charles-Quint se rendit de Pesadas à Gondomin ou Hontamin, et le 13, dimanche, de Gondamin à Burgos. Deux lieues avant cette ancienne capitale, parut don Pedro Fernandez de Velasco, grand-connétable de Castille, qui se faisait porter en litière, car c'était un octogénaire à qui l'âge et les infirmités interdisaient la monture des chevaliers. Il venait offrir à son souverain l'hospitalité de son vieux palais de

Velasco, connu sous le nom populaire de la *casa del Cordon*, à cause d'un cordon massif de l'ordre de Saint-François qui orne et protége le grand portail. Quand Charles-Quint fit son entrée dans Burgos, la ville du Cid se souvint avec reconnaissance que, quelques années auparavant, il était intervenu pour faire respecter le tombeau du héros national menacé d'être expulsé de sa chapelle sépulcrale. A son approche, toutes les cloches se mirent en branle, et la nuit les clochers s'illuminèrent, les habitants se montrant dignes de leur compatriote Juan el Cuchiller (Juan l'Écuyer tranchant), dont la statue, dans une des chapelles de la cathédrale, rappelle que ce loyal sujet de don Enrique III mit en gages tous ses habits pour offrir un souper à son roi, que l'archevêque de Tolède n'avait pas daigné inviter. Dans le palais du Cordon se rendirent les chefs de la Grandesse, l'amiral de Castille, les ducs de Medina-Sidonia, de Medina-Cœli, de Maqueda, de Najera, de l'Infantado, et, parmi eux, don Guttiere de Padilla, le frère de don Juan le martyr des libertés constitutionnelles de la Péninsule.

Le duc d'Albuquerque, vice-roi de la Navarre, présenta à l'Empereur un agent de la maison d'Albret qui venait l'entretenir d'une affaire assez délicate, que Charles-Quint aurait voulu plus qu'aucune autre abandonner à Philippe II; mais l'agent tenait à la traiter avec lui, et il alla l'attendre à Valladolid.

Le 16 eut lieu le départ pour cette capitale. Aux portes de Burgos, les alguazils de Laredo cessèrent leur service et furent relevés par un détachement de cavalerie sous les ordres de don Francisco de Beaumont. A Palenzuela, Charles-Quint, toujours gourmand de poisson, trouva un envoi de carrelets dont on lui servit les plus beaux pour son dîner. Il se plaignit le lendemain d'être indisposé et s'arrêta à Torquemada, où il passa la nuit. L'indisposition ne fut pas sérieuse; car il put, le jour suivant, faire bon accueil et à l'évêque de Placencia et à une bourriche de gibier que lui apportait ce prélat, qui lui devait sa mitre. A Cabezon, dernière étape avant Valladolid, il vit pour la première fois l'Infant don Carlos.

L'affection de Charles-Quint pour son neveu, le prince de Danemark, et ses tendres regrets lorsqu'il perdit ce jeune prince, suffiraient pour démontrer que les enfants, et surtout ceux de sa famille, pouvaient facilement toucher le cœur du grand Empereur. Si don Carlos ne fit pas sur son aïeul une impression très favorable, il devait y avoir réellement dans l'Infant quelque chose qui prévenait contre lui. Le roman, le drame et l'histoire elle-même, quand elle maudit la mémoire de Philippe II, ont fait un martyr de son malheureux fils. Nous n'avons pas à raconter ce qu'il devint lorsqu'il eut l'âge d'homme ; mais nous croyons que ceux qui jugent aussi sévèrement son enfance que sa jeunesse, ont exagéré aussi les vices de son caractère. On en fait un futur Néron étouffé à temps par son père, lorsqu'on nous le montre, d'après Strada, étranglant de ses mains de petits lapereaux pour repaître ses yeux des convulsions de leurs tortures et de leur agonie (1). Strada, qui attribue, il est vrai, cette cruauté précoce aux suites d'une chute dont il résulta une lésion au cerveau, avait trouvé cette histoire dans la relation manuscrite de Frédéric Badouaro, qui, au lieu de faire étrangler les lièvres par don Carlos, les lui fait rôtir tout vivants (2). Ce fut bien assez pour justifier le peu de sympathie inspiré par don Carlos à l'Empereur, de le faire paraître devant lui avec les défauts d'un écolier indocile et les mauvaises notes de son précepteur, qui se justifiait de ne pouvoir inspirer à son royal élève le goût des études sérieuses et surtout du latin, en racontant les actes d'une insubordination dont il devait lui garder rancune s'il est vrai qu'elle allait jusqu'à battre le digne pédagogue (3). Charles-Quint avait désigné lui-même

(1) « Ferox ac violentum Carolo ingenium malo fuit, id que statim a pueritiâ observatum ; cum oblatos lepusculos sua jugularet ipse manu eorumque aspectu palpitantium et expirantium frueretur. » F. STRADA, *de Bell) Gallico.*

(2) « Alle volte che e della caccia gli vien portato lepri o simili animali si diletta di videli arrostire vivi. » FRÉD. BADOUARO. *Manuscrit de la Bibliot. impériale.*

(3) Don Adolfo de Castro, le dernier apologiste de don Carlos, semble admettre ce fait, en citant les auteurs qui ajoutent que le jeune prince battait aussi ses domestiques et des personnes de la plus haute condition.

ce précepteur, savant Valencien nommé don Honorato Juan. C'était lui aussi qui, en signant la trève de Vaucelles, venait de le fiancer à la princesse Élisabeth de France, la fille du roi Henri II, que son étoile appelait à régner un jour sur l'Espagne, mais en épousant le père au lieu du fils. Don Honorato Juan espérait en vain ramener le jeune prince à ses *devoirs* en lui expliquant le livre de Cicéron *De officiis*, auquel don Carlos préférait les exercices que Charles-Quint lui-même pouvait bien se rappeler avoir préféré aussi, lorsqu'il avait son âge, aux auteurs que lui recommandait son maître, Adrien d'Utrecht. Aussi, la plainte de don Honorato à ce sujet n'eût pas suffi pour provoquer son jugement sévère. Charles-Quint dut enfin sourire plutôt que se fâcher de l'espèce de leçon de courage que voulut lui donner le petit espiègle. Carlos se faisait raconter par l'Empereur ses campagnes. Après le récit de la retraite d'Inspruck, il l'arrêta et dit : « Je suis assez content de ce que j'ai entendu jusque-là, mais je n'aime pas que vous ayez pris la fuite. — Et qu'aurais-tu donc fait à ma place? demanda Charles-Quint. — Je n'aurais pas fui ! — Quoi ! trahi par tes alliés, souffrant de la goutte, au risque d'être surpris et fait prisonnier ! — Je n'aurais pas fui ! » Badoüaro dit, en effet, que Charles-Quint fut charmé de cette saillie ainsi que tous ceux qui l'entendirent; mais il prétend que don Carlos finit par se familiariser un peu trop avec son grand-père, en gardant devant lui sa toque sur la tête, comme s'il eût voulu revendiquer fièrement le privilége des princes et des grands d'Espagne.

Ayant remarqué une espèce de chaufferette ou étuve portative (*stufa*) dont Charles-Quint se servait pour réchauffer ses mains goutteuses, don Carlos en eut envie et la lui demanda avec l'insistance d'un enfant peu accoutumé aux refus. Charles-Quint lui répondit : « — Pour l'avoir, tu attendras que je sois mort ! (1) » Un fait non moins puéril venait de brouiller, dit-

(1) « Que despues de el muerto, le quedaba lugar de desfructarla. » *Manuscrit Gonzalez.*

on, l'Infant don Sébastien de Portugal avec Jean III. Don Sébastien, plus jeune que don Carlos, s'étant mis à pleurer parce qu'on lui donnait à boire dans une tasse moins belle que celle du roi, son aïeul, celui-ci avait vu là un symptôme d'ambition précoce. Charles-Quint fut-il aussi susceptible? Ce n'est pas à supposer; mais il pouvait justement froncer le sourcil en entendant don Carlos faire allusion au traité de mariage qui unissait Philippe II et Marie Tudor, et dire que si les enfants qui pourraient leur survenir prétendaient hériter à la fois des Pays-Bas et du royaume d'Angleterre, il saurait bien les en empêcher. Le Vénitien qui raconte cette dernière anecdote (1), prête ici évidemment à don Carlos un propos de fils rebelle qui eût fort scandalisé Charles-Quint, lui, dont la jeunesse avait été si docile sous l'autorité de M. de Chièvres. Quoi qu'il en soit, l'Empereur finit, après l'avoir revu à Valladolid, par s'alarmer sur son avenir, et il recommanda qu'on ne ménageât pas les ver-

(1) C'est encore Fr. Badouaro, qui écrivait en 1557. Le traité de mariage avec la reine d'Angleterre était connu de tout le monde : c'était Charles-Quint lui-même qui l'avait négocié, et qui, dans son testament, rédigé à peu près à la même date, rappelle comme obligatoire, la clause qui assurait aux héritiers de Philippe II, la Bourgogne, le Brabant, la Flandre, Gueldres, la Hollande et la Zélande, *à l'exclusion de l'Infant don Carlos.* « Y el dicho serenissimo infante don Carlos nues- » tro nieto sea apartado y excluydo de la sucession de los dichos estados y seño- » rias. » Si Badouaro était bien informé, Charles-Quint devait, en effet, trouver l'Infant bien hardi.

Don Adolfo de Castro (*Historia de los protestantes españoles*, Cadix, 1851) fait de don Carlos un protestant, et réfute tout ce qu'ont écrit contre ce prince, Cabrera, Bermudez de Castro, Llorente, Ev. de San-Miguel, etc., en leur opposant le Dr Juan de Huarte, Juan M. Cordero, Salazar de Mendoza, etc. Mais il faudrait surtout réfuter Otway, Schiller, Alfieri, lord John Russell, et tous les poètes dramatiques qui en ont fait le héros populaire de la liberté de conscience.

Nous devons remarquer que dans son analyse du manuscrit d'un religieux de Saint-Jérôme à Yuste, M. Bakhuizen van den Brink, dit : « A Valladolid, il (Charles-Quint) rejoint sa fille doña Juana et son petit-fils don Carlos. » *Rien sur la prétendue mauvaise impression que produisit ce dernier sur l'Empereur.* Et plus loin : « L'Empereur se repose à Valladolid et *se réjouit* d'y voir le prince don Carlos : Y holgadose de veer su nieto el principe don Carlos. » M. Stirling n'en fait pas moins remonter au jugement de Charles-Quint sur le jeune prince, le principe de l'aversion conçue par Philippe II contre son fils. Nous hasarderons une autre conjecture, en disant que probablement dans le cœur de Charles-Quint, *aïeul et père*, il naquit une rivalité entre le jeune don Carlos et le jeune don Juan d'Autriche. Les deux jeunes princes reparaîtront dans notre récit.

ges si on voulait le corriger. « Il me paraît, dit-il à sa sœur la reine Éléonore, qu'il est bien présomptueux ; son caractère et son humeur me plaisent très peu, et je ne sais ce qu'il pourra devenir avec le temps (1), » Triste pronostic, fatalement réalisé.

Charles-Quint eut à Cabezon une longue conférence avec le secrétaire Juan Vasquez de Molina. Il partit le mardi, 21 octobre, après son dîner, pour Valladolid.

Valladolid, où résidait la cour, était alors la capitale que Madrid devait dépouiller plus tard de son titre. Ses principaux édifices dataient du règne qui allait finir, et, Philippe étant né dans ses murs, elle pouvait espérer d'être encore embellie par le fils comme elle l'avait été par le père. Charles-Quint y fit son entrée, sans pompe, priant qu'on réservât toutes les démonstrations préparées à son intention pour les deux reines qu'il précédait d'un jour. Cependant il ne voulut pas non plus tromper tout-à-fait l'attente de ses fidèles sujets en faisant un détour comme on le lui proposait, par Cégalès et la Puente-Mayor, pour atteindre le palais sans bruit et sans foule. « — Non, dit-il, je suivrai la route ordinaire, afin d'entrer par la porte de San-Pedro ; car ce serait une honte de ne pas me laisser voir à mon peuple. » Il accepta donc, avec la même bonne grâce, les acclamations populaires et les hommages de la cour. Puis le lendemain, quand les reines furent arrivées, il se rendit au bal qui leur fut donné pour couronner leur entrée triomphale.

Ce fut à ce bal qu'il retrouva le bouffon Perico de San-Erbas, celui qui l'avait souvent fait rire en appelant Philippe Señor de Todo (Seigneur de Tout). L'Empereur le salua. « — Pourquoi donc m'ôtes-tu ton chapeau ? lui demanda le bouffon. Est-ce pour me faire voir que tu n'es plus Empereur? — Non, Perico, dit Charles, cela veut dire simplement que je n'ai plus autre chose que mon salut à te donner (2). » Le bouffon eût probablement

(1) *Manuscrit Gonzalez.*

(2) *Histoire de l'empereur Charles-Quint*, par ANTOINE DE VERA, page 327 de la traduction publiée à Bruxelles, MDCLXIII.

préféré ses anciennes largesses à cette courtoisie. Perico ou Pedro de San-Erbas était un des fous en titre d'office de la cour ; on cite parmi ses collègues, Zapata, Paep Theun, Kunto-Fonder-Rosen ; car Charles-Quint avait entretenu des fous belges et allemands aussi bien que des fous espagnols, que le poète Werner a tous dépouillés de leur marotte pour en gratifier l'un des conseillers les plus sages et les plus aimés de Charles-Quint (1).

Charles-Quint séjourna à Valladolid depuis le 21 octobre jusqu'au 4 novembre. Pour lui ces quinze jours ne se passèrent pas tous en fêtes. Il en profita pour examiner la situation des affaires avec le secrétaire Vasquez et la princesse Juana, qui devait conserver la régence tant que son frère Philippe II serait retenu dans les Pays-Bas.

L'Empereur reçut à Valladolid la visite de don Constantin de Bragance, qui venait le complimenter au nom de son cousin, le roi de Portugal. Charles-Quint désirait consolider la réconciliation des deux cours, ayant d'ailleurs à conduire une négociation particulière dans l'intérêt de sa sœur Éléonore. L'agent de la maison d'Albret revint se présenter de nouveau, et l'Empereur l'ayant encore renvoyé à son fils, il ne se tint pas pour battu. Charles-Quint devait le retrouver à Xarandilla.

Quelques-uns des Flamands de la suite de l'Empereur le voyant ainsi s'arrêter à la cour de sa fille, s'imaginèrent un moment qu'il oublierait son abdication ; mais il ne faisait que l'assurer, au contraire, en cherchant à prévenir les difficultés qui pouvaient plus tard provoquer son intervention, et il écrivit dans ce sens, le 30 octobre, à Philippe II, une longue lettre où il se disait pressé de terminer les dernières formalités de sa renonciation à la dignité impériale. Il avait d'ailleurs mandé au-

(1) Voir sur le bouffon Paep Theun, page 206. Les fous de Charles-Quint ne pouvaient être oubliés par l'érudit Ch. Fr. Flogel, dans son *Histoire des fous en titre d'office*, qui forme la seconde partie de l'*Histoire du comique grotesque*.— C'est dans sa bizarre tragédie de *Luther* (Voir les Théâtres étrangers), que Werner fait jouer le rôle du fou de Charles-Quint au seigneur de Bossut, dont le nom probablement lui paraissait assez comique pour justifier ce singulier travestissement.

près de lui le prieur de Yuste et le général de l'ordre de Saint-Jérôme, fray Francisco de Tofino, avec lesquels il s'entretenait fréquemment.

Après quatorze jours passés à Valladolid, Charles-Quint résolut de se rendre à Xarandilla qui le rapprochait de trente-six à trente-huit lieues encore du terme de son voyage, et d'où il pourrait suivre les derniers travaux nécessaires à son installation dans le monastère (1). Le mardi, 4 novembre, il prit donc congé de son petit-fils, de sa fille et de ses deux sœurs, qui ne devaient pas aller plus loin, et il se remit en route après avoir dîné en public, espèce de spectacle que les rois ont long-temps donné à leurs sujets et dont Charles-Quint se dispensait volontiers depuis qu'il avait commencé à perdre ses dents. Il sortit de la ville vers trois heures et demie.

Jusqu'à la porte del Campo, une cavalcade de grands seigneurs lui fit cortége ; mais elle n'alla pas plus loin, parce que l'Empereur s'y opposa, trouvant qu'il avait assez de son escorte de Burgos augmentée de quarante hallebardiers. Il lui fallut s'arrêter bientôt pour calmer des coliques d'estomac qui cédèrent à l'application topique de quelques coussins chauds. Il passa ensuite le bac du Duero d'où, apercevant les créneaux de la forteresse de Simancas, il dit à Quixada qu'il espérait bien qu'on y avait déposé en sûreté les trente mille ducats sur lesquels il comptait pour payer ses gens. Son étape de nuit fut à

(1) Voici l'itinéraire suivi par Charles-Quint, de Valladolid à Xarandilla, tracé encore par M. Stirling, qui n'a pu calculer qu'approximativement les distances de la septième étape à la neuvième :

4	novembre,	mardi,	de Valladolid à	Valdestillas,	4 lieues.
5	—	mercredi,	—	Medina del Campo,	3 1/2
6	—	jeudi,	—	Horcajo de las Torres,	3
7	—	vendredi,	—	Peñeranda,	4
8	—	samedi,	—	Alaraz,	4
9	—	dimanche,	—	Gallegos de Solmiron,	3
10	—	lundi,	—	Barco de Avila,	3
11	—	mardi,	—	Tornavacas,	6 ou 7
12	—	mercredi,	—	Xarandilla,	6 ou 7
					36 1/2 ou 38 1/2

Valdestillas, village abrité au milieu d'une plantation de pins.

Le lendemain, à Medina del Campo, au lieu d'aller loger à l'ancienne résidence royale de Moya, où était morte Isabelle-la-Catholique, il se laissa conduire chez un riche argentier ou banquier nommé Rodrigo de Dueñas qui, pour faire honneur à son hôte et voulant en même temps se relever à ses yeux par l'étalage de son opulence, plaça dans sa chambre un brasero en or massif qu'il ne garnit pas avec de la braise de sarments, mais en y brûlant la plus fine cannelle de Ceylan. L'Empereur fut loin d'approuver ce luxe et cette ostentation. Le lendemain, quand Rodrigo demanda la faveur de lui baiser la main, il ordonna qu'on lui payât son logement comme s'il avait passé la nuit à l'auberge. Probablement Charles-Quint avait voulu être annoncé là comme un simple gentilhomme, et il ne trouva pas bien que son hôte voulût être plus prince que lui, ni qu'un banquier de petite ville imitât les Fuggers, ces opulents financiers d'Augsbourg ennoblis par Maximilien Ier. Lorsqu'à son retour de Tunis Charles-Quint avait accepté l'hospitalité dans le palais des Fuggers, non-seulement ils avaient, eux aussi, garni sa cheminée d'un fagot de cannelle, mais encore ils l'avaient allumé avec la reconnaissance d'une somme considérable prêtée par eux au vainqueur des Barbaresques avant son expédition, acquittant ainsi leur part de la dette du commerce vengé de la piraterie (1).

Le troisième jour, à Horcajo de las Torres, en voyant le paysage devenir de plus en plus agreste, Charles-Quint se félicita tout haut de laisser loin de lui les financiers vaniteux, les cités cérémonieuses, les réceptions et les embarras de la grandeur. Le cinquième jour, à Peñeranda de Bracamonte, il trouva cependant l'air de la montagne un peu vif, et envoya en avant

(1) Van Male, dans ses lettres, vante le plaisir que Charles-Quint trouvait à admirer les beaux jardins des Fuggers. — « Æstivamus in hortis Fuggericis, amænisimis quidem iis... Cæsar capitur quidem loci amœnitate, etc. » Aug. 1551. Malinæi *Epistolæ*, page 26.

un messager, pour être sûr de trouver une chambre bien chauffée à Alaraz, dans la vallée de Gamo.

Le surlendemain, à Barco de Avila, il ne fut pas fâché d'être rejoint par un courrier qui lui apportait deux couvre-pieds en soie riche garnis intérieurement d'édredon; ils lui parurent si chauds et si légers, qu'il commanda qu'on lui fît des vestes et des robes de chambre de cette étoffe et ouatées de même (1).

Ainsi muni contre le froid, il continua son chemin à travers une région pittoresque, supportant très bien la fatigue et enchanté des beautés des sites. Évitant la ville de Placencia, il parvint au point culminant du défilé de Puerto-Nuevo d'où, émerveillé du tableau qui se déroulait à ses pieds : « Ah! s'écria-t-il, c'est vraiment ici la VERA, c'est-à-dire la *vallée printanière*, la vallée par excellence » (2); et puis ayant tourné la tête vers la brèche : « Je ne passerai plus d'autre porte, » poursuivit-il; « *Yo no pasare otro puerto*, » voulant dire que c'était là pour lui la barrière du monde, auquel il renonçait à jamais, et peut-être aussi faisant allusion au dernier passage de la vie à la mort qui lui restait encore à franchir (3).

Il reposa quelque temps ses regards sur les merveilles naturelles de ce beau pays, et il arriva, avant le coucher du soleil, à Xarandilla, où le comte d'Oropèse avait mis son château féodal à la disposition de son souverain (4).

(1) « Dos colchas de pluma forradas de ricos tafetanes, lásque agradaron tanto por su delicateza y poco pezo que mando que se le hiciessen de lo mismo batas y chaquetas para su uso de camera interior. » *Manuscrit Gonzalez.* M. Stirling traduit *de lo mismo*, comme si Charles-Quint avait dit qu'il convertirait les couvre-pieds en robes-de chambre et en vestes. Le verbe *mando* indique bien qu'il n'en était pas réduit là.

(2) *Ver ibi purpureum et perpetuum,* ajoute M. Ford dans son Itinéraire.

(3) Le père Siguença lui fait dire : « No pasare yo otro en mi vida *sino el de la muerte.* » — Ces défilés pyrénéens s'appellent *collos* et *puertos* en espagnol, *cols* et *portes* en français, ou *brèches*, *hourques* et autres équivalents.

(4) Le 11, il s'était arrêté sur les bords du Rio-Xerte, et s'était donné le plaisir de voir pêcher aux flambeaux les truites qu'on lui servit à son souper.

III

CHARLES-QUINT A XARANDILLA. — MAUVAISE HUMEUR DES FLAMANDS. — AMÉDÉE VIII. — CHARLES-QUINT EN ROBE DE CHAMBRE ET A TABLE. — SA GOURMANDISE DÉNONCÉE PAR VAN MALE. — SIR ROGER ASCHAM. — LA COMPOTE D'HORLOGES. — LES RESSOURCES CULINAIRES DE L'ESTRAMADURE. — LES JAMBONS DE MONTANCHES. — LE GIBIER ET LE POISSON, ETC.

Charles-Quint passa les trois mois d'hiver à Xarandilla, jusqu'à ce que le monastère de Yuste fût en état de le recevoir ; car la toute-puissance elle-même, si l'Empereur l'avait conservée, eût encore été vaincue peut-être par la lenteur espagnole. Il eut bien ses accès d'impatience, mais il se rappela qu'il devait aussi s'accoutumer à « abdiquer » ses passions, « dépouiller le vieil homme, » et donner l'exemple à ses Flamands dont quelques-uns n'auraient pas mieux demandé que de le voir rebrousser chemin. Il s'installa donc au château des Oropèses. Le comte Fernando lui abandonna entièrement cet antique manoir et l'y laissa vivre à sa manière, après l'avoir, pendant les premiers jours, traité comme son hôte. Moyennant la construction de quelques cheminées et la réparation de celles qui existaient déjà, l'Empereur s'y trouva passablement logé. De la chambre au Midi, choisie par lui, il avait la vue d'un verger d'orangers. Là, quand le temps interdisait la promenade, il s'enveloppait des chaudes robes de chambre qu'on s'était empressé de lui confectionner à Valladolid, et le secrétaire Gaztelu lui lisait les dépêches qui arrivaient régulièrement comme une gazette quotidienne, ou il écrivait sous sa dictée. Le mois de

novembre devint pluvieux, puis brumeux : Charles-Quint se consola plus facilement de sa halte prolongée en n'apercevant plus au loin que les tristes vapeurs qui enveloppaient le monastère de Yuste comme tous les points élevés du paysage. On le berçait d'ailleurs de ces promesses qui coûtent si peu aux architectes et aux constructeurs. Le 25 novembre, il put faire lui-même, toujours en litière, une excursion jusque sur les lieux, pour inspecter et hâter les travaux par sa présence : il en revint assez satisfait de la manière dont on exécutait ses ordres, si bien qu'il semonça vertement tous ceux qui osèrent ensuite prétendre qu'on aurait pu faire choix d'un site moins humide et plus salubre. La lutte bien connue du maître contre la plainte ou les contradictions des inférieurs ne lui fut point épargnée. Elle alla quelquefois jusqu'à provoquer de ces scènes qui troublèrent, dit-on, de nos jours, la solitude bien autrement triste d'un empereur plus glorieux que Charles-Quint et moins résigné comme de raison, car l'un avait déposé volontairement le sceptre, l'abdication avait été imposée à l'autre par la fortune infidèle.

Il faut bien le dire, enfin, maître et serviteurs purent abréger quelques-unes des longues journées de cette halte sur la voie de la retraite, par certaines distractions sensuelles, et en jouir de manière à prouver que, sur ce point au moins, ils envisageaient la vie monastique comme l'avait, dit-on, envisagée, un siècle auparavant, ce duc de Savoie, fondateur de l'abbaye de Ripaille, au nom proverbial (1).

La poétique moderne n'oblige plus les historiens à tenir les rois et les empereurs éternellement drapés dans la pourpre de leur manteau, éternellement enchaînés sur leur trône comme le

(1) Amédée ou Amé VIII, premier duc de Savoie et ensuite pape sous le nom de Félix V. On sait qu'il avait fondé un couvent d'Augustins à Ripaille, près de Thonon, sur les bords du lac de Genève, et qu'il se retira là en 1434, sous le costume d'ermite, avec six chevaliers choisis parmi ses conseillers. Ce nouvel ordre séculier se consacra, tout ensemble, à la politique, à la dévotion et au plaisir. Amé, devenu pape, abdiqua aussi la papauté comme il avait abdiqué la dignité ducale, et se retira de nouveau à Ripaille.

Thésée du Tartare virgilien (1). Charles-Quint, d'ailleurs, a abdiqué franchement et sa robe de chambre est arrivée. Nous pouvons montrer Charles-Quint en robe de chambre. Nous pouvons surtout le montrer à table, puisque même à la porte du monastère, il arrive avec cette sensualité qui, vingt-six ans auparavant, nous l'avons vu, préoccupait plus son confesseur que toutes ses autres faiblesses. Malheureusement, depuis vingt-six ans, Charles, ce grand monarque qui sut toujours, par la force de son caractère, quelque effort qu'il lui en coûtât, ne faire passer qu'après les devoirs du gouvernement ses goûts, ses caprices et ses passions comme ses affections les plus légitimes, était resté homme avec les imperfections de la pauvre humanité et avec son péché favori, le péché de gourmandise. C'était en vain que sa raison, sa conscience et même son mauvais estomac furent toujours là-dessus du même avis que la théologie et la médecine. Nous avons déjà cité les remontrances et les exhortations du cardinal Loaysa (2), pour montrer combien ce vénérable prêtre avait prêché inutilement son pénitent. Voici ce qu'en 1551 écrivait Guillaume Van-Male au seigneur Louis de Praët :

« César a en lui-même la source ancienne et profonde d'une » multitude de maladies : sa gourmandise et sa maudite voracité, — à tel point que, même dans sa mauvaise santé, dans ses » plus cruelles souffrances, il ne s'abstient ni des aliments ni » des boissons qui lui sont nuisibles. Le mal empire-t-il, il » s'indigne, crie, s'emporte et contre sa propre gloutonnerie » et contre la fatale complaisance du docteur. » Van Male nous fait entendre que, de guerre lasse, l'Esculape de Charles-Quint, trahissant parfois sa conscience médicale, se laissait aller à être le flatteur (*gnatho*) de cet appétit tyrannique. « César a le dé- » goût de la viande, qu'on enlève la viande ; il aime le pois- » son, qu'on apporte du poisson ; il a soif de bière, qu'on

(1) « Sedet æternumque sedebit — infelix Theseus. »

(2) *Cartas al Emp. Carlos V escritas en los años de* 1630-32, copiadas de los autographas en el archivo de Simancas, por G. HEINE, in-8°, Berlin, 1848.

» lui en verse ; il n'aime plus le vin, qu'on écarte le vin ; il » veut boire frais, qu'on expose sa boisson à l'air de la nuit. » Enfin, Van Male, comme Quixada, maudit tous ceux qui, pour faire leur cour, envoient en don à Charles-Quint ce qu'il y a de plus contraire à sa santé. Il n'épargne pas, dans cet anathème, sa sœur, la reine de Hongrie : « Nous faisons souvent ici des » imprécations contre l'attention qu'a la reine de nous envoyer » du poisson. Qui le croirait? Dernièrement, notre grand » *ichtyophage* a, pendant deux jours de suite, bravé la plus » dangereuse indigestion en demandant des huîtres crues, des » huîtres bouillies, des huîtres rôties, des soles et tous les pois- » sons de la mer, *totam Amphitritem!* » Phrase dans laquelle le pieux César moderne nous apparaît comme le rival de ces ogres couronnés du vieil empire romain, qui dévoraient à leur dîner les impôts d'une province. Tout en faisant la part de l'exagération à laquelle l'amour de l'emphase latine entraînait le classique Malinæus, il faut bien croire que par accès, sinon régulièrement, Charles-Quint n'avait pas un appétit ordinaire (1.)

Nous venons d'entendre un témoin confidentiel ; écoutons un témoin public.

Le savant Roger Ascham, secrétaire de l'ambassadeur anglais sir Richard Morysine, envoyé à la Diète d'Augsbourg en 1550, assista au grand banquet de la Toison-d'Or, et, tout Anglais qu'il était, il s'émerveilla de voir l'Empereur manger successivement de larges tranches de bœuf bouilli, du mouton rôti, du lièvre cuit au four, puis du chapon, etc., — « arrosant le tout » pour le mieux que j'aie jamais vu ; cinq fois, il vida sa coupe » aussi bien qu'aucun des convives, ne buvant jamais moins » qu'un litre de vin du Rhin chaque fois (2). »

C'était là un dîner d'apparat, sans doute ; mais, dans son

(1) — « Vetus est in Cœsare et altissima multiplicium morborum radix venter et damnosa invisaque nobis edacitas, etc.... Nos hic sœpe imprecamur Reginæ sedulitati in mittendis piscibus. Quis credat? Nuper in tanto periculo continuavit biduo ἰχθυοφαγιας, vocabit ostrea cruda, asa, elixa, soleas ac totam Amphitritem, etc. » MALINÆI, *Epistolæ* XXXIII, page 91 et 92.

(2) *Œuvres de Rog. Ascham*, 4° Lond. 1761, p. 375, citées par M. Stirling.

régime de tous les jours, d'après d'autres relations, à moins que Charles ne fût malade, quand il s'éveillait, à cinq heures, on lui servait d'habitude, pour plat du matin, une volaille, poularde ou chapon, préparée avec du lait sucré et des épices. A midi, son dîner consistait en une vingtaine de plats au moins. Le soir, il soupait deux fois, à huit heures et à minuit, autant que possible avec du poisson frais et des anchois pour en relever le goût; il buvait sec, et, quoiqu'il préférât la bière, il ne dédaignait pas toujours les vins toniques et chauds (1).

Quelles que soient les variantes de ces divers témoins, il est impossible de ne pas classer Charles-Quint parmi les illustres gourmands de l'histoire. Telle était, hélas! l'aberration d'un estomac trop royalement nourri! la tempérance semblait à Charles-Quint une vertu si difficile, qu'il s'en prenait à sa cuisine quand il digérait mal ou que de nouveaux stimulants ne réveillaient en lui qu'un appétit factice. On a cité souvent la querelle qu'il avait faite autrefois au grand-majordome, le baron de Monfalconetto, en prétendant qu'on lui avait servi un dîner dont tous les mets étaient sans saveur et secs comme du bois. « — Sire, lui répondit le baron, nous nous sommes en vain torturé la cervelle, le chef de la bouche et moi, pour trouver quelque invention nouvelle qui plaise à Votre Majesté. Je lui proposerai donc une *compote d'horloges*, puisque c'est la seule chose dont vous ne soyez pas dégoûté (2). » Le goût de Charles-Quint pour les horloges est une tradition historique; mais nous verrons que son horloger faisait pour lui autre chose que des horloges.

La répartie de Monfalconetto amusa beaucoup l'Empereur, qui renonça, ce jour-là, à continuer la querelle... pour la remettre à une autre occasion.

Il est évident qu'un empereur qui avait toujours été à la fois si gros mangeur et d'un estomac si délicat, ne venait pas vivre

(1) *Correspondance of the Emp. Charles V*, p. 366-367.

(2) D'après une autre version, Monfalconetto aurait dit : *un potage* de pendules.

parmi les moines pour pratiquer avec eux l'abstinence cénobitique. Le petit *paradis* que son imagination faisait de Yuste, lui souriait peut-être même d'autant plus qu'il le savait situé dans un canton renommé pour ses porcs « engraissés de vipères » et ces « *petits jambons vermeils* » de Montanches, dont le duc de Saint-Simon dit dans ses Mémoires : « Ces jambons ont un parfum si admirable, un goût si relevé et si vivifiant, qu'on en est surpris et qu'il est impossible de rien manger de si exquis (1). » Charles-Quint n'ignorait pas que le gibier était parfait dans les montagnes de l'Estramadure, et que, dans les ruisseaux de la vallée, on pêchait les truites les plus fines de la Péninsule. On s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas prétendu abdiquer ses droits à une table de roi, en abdiquant tous ses autres priviléges. L'approvisionnement de son office devint donc, à Xarandilla, une affaire d'État. La correspondance du majordome et du secrétaire Vasquez en fait foi. Les truites de l'Estramadure eurent bientôt le tort de paraître un peu trop petites; aussi, outre les dépêches, le courrier des jeudis apportait de Valladolid et d'autres lieux un supplément de plus gros poissons (*pescado grueso*). L'Empereur se souvint que le comte d'Osorno lui avait envoyé, en Flandre, des perdrix de Gama, « les meilleures du monde. » On lui fit renouveler connaissance avec les perdrix de Gama. Les saucisses locales étaient excellentes, mais elles suggérèrent l'idée de les comparer avec celles qu'on servait autrefois à la pauvre reine Jeanne

(1) Voici le paragraphe textuel dont nous devons l'indication à M. Ford, p. 544 de son excellent *Handbook*.

« J'allai souper avec tous les Français de marque chez le duc d'Arcos, qui nous » avait invités... Le souper fut à l'espagnole ; on y servit aussi de petits jambons » vermeils, fort rares en Espagne même, qui ne se font que chez le duc d'Arcos et » deux autres seigneurs, de cochons renfermés dans des espèces de petits parcs, » remplis de halliers, où tout fourmille de vipères, dont ces cochons se nourrissent » uniquement. Ces jambons ont un parfum si admirable, un goût si relevé et si » vivifiant, qu'on en est surpris, et qu'il est impossible de manger rien de si ex» quis. Le souper fut long, abondant, etc. » *Mémoires du duc de Saint-Simon*, etc. édition en 40 vol., tome 37, pages 64 et 65. Le nom de *Montanches* vient des reptiles qui y abondent, *Mons Anguis*. Les porcs de Montanches, qui mangent des vipères en été, mangent des glands en automne.

d'après une recette flamande. On s'adressa donc au marquis de Denia, qui avait cette recette et qui l'envoya (1). Le comte d'Oropèse et son frère chassaient souvent, pour que le gibier ne manquât jamais à leur hôte. Un jour arrivèrent deux veaux gras de la part de l'archevêque de Sarragosse; puis, le lendemain, de la venaison, des confitures, des fruits, de la part de l'archevêque de Tolède et de la duchesse de Frias, qui renouvelèrent plus d'une fois ces offrandes gastronomiques. Aussi, Quixada et les autres fidèles serviteurs de Charles, qui, en débarquant, avaient eu peur de mourir de faim, s'effrayèrent plutôt d'une si dangereuse abondance, et le sage majordome, moins complaisant qu'autrefois l'empirique Caballo et le docteur Baersdorp, dut de temps en temps jouer le rôle du médecin de l'île de Barataria, en proscrivant certains mets par trop indigestes, entre autres un pâté d'anguilles, qu'il défendit un jour contre son maître plus efficacement que les Maures n'avaient défendu les remparts de Tunis.

On devine que les Flamands les plus antipathiques à l'Espagne durent finir par prendre leur exil en patience. Leur auguste maître ne put les plaindre beaucoup en les voyant recouvrer leur embonpoint et leurs couleurs vermeilles, tandis que lui, ce n'était qu'avec le secours de son vin de séné égyptien et de sa manne de Naples qu'il apaisait les remords de son estomac, quand il avait un peu abusé de cet appétit dont la *surexcitation* inquiétait Quixada (2).

L'Empereur voulut aussi que son voisinage profitât un peu aux moines de Saint-Jérôme. Dans le manuscrit espagnol analysé par M. Bakhuizen, nous avons « la description d'un régal

(1) « Me dixò que a la reina nostra señora (su madre), que haya gloria, le hacian en Tordesillas unas longarizas a la manera de Flandes que allá se llaman *saucisses* las quales se sabra en Tordesillas o en casa del marques de Denia mandar les hacer. » *Manuscrit Gonzalez.*

Ce serait puéril de citer le texte d'un pareil détail, si nous n'avions été induits une première fois en erreur par M. Stirling qui, n'ayant pas ledit texte sous les yeux, a imaginé que la pauvre reine Jeanne faisait ces longarizas elle-même.

(2) Il écrivait à Valladolid : « No se hacia mas que *incitar* el apetito. » *Manuscrit Gonzalez.*

» composé de plusieurs sortes de gibier, que l'Empereur vou-
» lait envoyer à ses futurs convives, pour le jour de Noël 1556.
» Heureusement, cette année-là, c'était un vendredi; l'Empe-
» reur eut la délicatesse de consulter le prieur pour savoir si,
» par exception et eu égard à la fête, ses religieux ne se dis-
» penseraient pas de faire maigre; la réponse ayant été néga-
» tive, l'Empereur remit l'envoi jusqu'au samedi, afin que le
» repas eût lieu le dimanche. »

Cette manière de rendre les moines complices de son péché de gourmandise, réussit à l'Empereur, qui renouvela l'expérience quand il fut au milieu d'eux.

Heureux les bons moines! deux fois heureux de faire des dîners d'empereur, et, grâce à leur sobriété habituelle, de pouvoir les faire sans avoir, comme l'Empereur, une attaque de goutte.

Charles-Quint en eut une très sérieuse pendant son séjour à Xarandilla, et dont l'accès le plus violent le surprit vers la fin de décembre, au moment où il se sentait mieux portant que jamais. Il avait réglé tranquillement avec Quixada les comptes des serviteurs qu'on devait renvoyer avant de se rendre à Yuste. Deux ou trois fois, par un beau soleil, il s'était armé de son fusil de chasse et il était allé tirer quelques pièces de gibier. Son pas était assez leste; il se plaignait cependant d'un peu de raideur et d'enflure dans les doigts de la main, si bien qu'ayant reçu, entre autres cadeaux de la duchesse de Frias, une ou deux paires de gants parfumés, il n'avait pu s'empêcher de dire : « Elle aurait bien fait de m'envoyer aussi des mains pour les mettre (1). » Tout-à-coup, c'est justement sur les doigts que la goutte se jette, sur les doigts de la main droite, pour monter des doigts jusqu'à l'épaule, puis sauter à la main gauche et se fixer sur les genoux. Charles-Quint se mit au lit et y resta une semaine, ne pouvant plus lever le coude pour boire ou manger, quoiqu'il prétendît n'avoir perdu ni la soif ni l'appétit, — si bien

(1) « Y mirando los guantes dixò que tambien fuera bien enviarle manos en que los truxera. » *Manuscrit Gonzalez.*

que, pendant cette même attaque, il fit encore un petit excès avec des saucisses et des olives de Perejon qui lui avaient été envoyées par la femme de son majordome. Aussi, quand il y eut un peu de rémittence, l'auguste goutteux se plaignant d'un mal de gorge qui lui rendait la déglutition difficile, Quixada ne put s'empêcher de répéter un de ses aphorismes familiers : « *La gota se cura tapando la boca.* On guérit la goutte en fermant la bouche. »

En s'embarquant pour l'Espagne, Charles-Quint n'avait emmené d'autre médecin qu'un jeune docteur nommé Mathys, celui que dans la Péninsule, où l'on espagnolise les noms les plus connus, on appela Mathisio. Cet Esculape flamand avait sous lui l'apothicaire Pierre Van Oberstraaen et son aide, sans compter deux ou trois barberos; mais Mathys, en cette circonstance, crut devoir se faire adjoindre un confrère; le docteur Cornelio, attaché à la cour de Valladolid, fut envoyé immédiatement par la régente qui manda aussi en toute hâte de Milan, Giovanni-Antonio Mole. Quand celui arriva, — en vrai docteur italien, — il commença par vouloir prohiber la bière dont le malade prit le parti en vrai Flamand; puis il déclama contre l'humidité du climat, discussion que le malade éluda en se contentant de répondre qu'*il n'avait pas encore prononcé ses vœux*, parce qu'il s'imagina que la leçon avait été faite là-dessus au nouveau docteur par sa sœur la reine de Hongrie, qui lui avait écrit pour le ramener à Valladolid (1). Bref, il ne se montra qu'à moitié docile aux ordonnances italiennes, d'autant plus que Giovanni-Antonio Mole arrivait lorsque le mal semblait déjà perdre un peu de son intensité, grâce à l'eau de gruau dans laquelle on délayait des jaunes d'œufs, ou grâce au vin de séné, à la manne de Naples, etc.

La goutte ne disparut entièrement que le 26 janvier. Privé des distractions sensuelles qui l'avaient provoquée, Charles-Quint sut utiliser les intermittences de sa maladie en donnant

(1) « Le lion n'est pas si terrible qu'il le paraît, » avait répondu Charles-Quint à sa sœur.

ses soins aux affaires d'État. Il reconnut, en effet, qu'aurait-il espéré y rester à tout jamais étranger, il ne pouvait encore réaliser une complète abdication. Déjà, depuis deux mois, de nouveaux embarras étaient suscités à son successeur, qui se trouvait trop heureux d'avoir, pour les surmonter, les conseils de l'auguste solitaire.

Le soir de son passage à Burgos, Charles-Quint, avons-nous dit, avait dû accorder une audience à un nommé d'Escurra, qui, sous les auspices du vice-roi, le duc d'Albuquerque, se présentait avec mission de lui parler des propositions d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme et roi de Navarre.

Ferdinand-le-Catholique avait annexé la Navarre à l'Espagne en 1512, partie par conquête, partie par fraude, et l'héritier du prince dépossédé n'avait jamais cessé d'en réclamer la restitution directement ou par l'intermédiaire de la France. Une première fois Charles-Quint avait entendu parler de cette affaire en 1520, lorsqu'il « parlementait » pour obtenir des Cortès de Castille le subside qui devait payer les frais de sa candidature impériale. Ce fut une des questions qu'il soumit alors aux députés des Communes, « en roi encore constitutionnel. » Aux ambassadeurs de François Ier chargés de la réclamation, il répondit qu'il ne pouvait rien contre la décision de « la représentation nationale, « comme nous dirions aujourd'hui : — les députés avaient voté négativement. La réclamation s'était renouvelée dans toutes les occasions, depuis 1520, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, toujours repoussée ou éludée. Enfin, Antoine de Bourbon, désespérant de réussir par la France, consentait à reconnaître l'annexion de ses États à l'Espagne comme définitive, si on voulait l'indemniser par une compensation. Le duché de Milan, érigé en royaume, eût été fort à son gré. Au prix de cet équivalant, il se serait déclaré le feudataire de l'Empereur, eût fourni un corps de troupes auxiliaire en temps de guerre, et, pour gage de sa parole, il proposait encore de livrer en otage son fils aîné, notre futur Henri IV, qui faillit ainsi devenir un prince italien ou espa-

gnol. A Burgos, Charles-Quint s'était d'abord refusé à donner une réponse, disant que cela regardait désormais son successeur, mais promettant de lui écrire. Escurra reparut à Xarandilla, répétant les mêmes offres; mais il avait ordre d'insister, Antoine étant décidé à ne plus attendre, prêt à s'exécuter immédiatement ou à faire la guerre, ami ou ennemi. Charles-Quint répondit encore de manière à gagner du temps, mais recommanda sérieusement l'affaire à Philippe, ne lui dissimulant pas qu'il avait des scrupules sur la légitimité de l'annexion de la Navarre (1). En effet, c'était là un vrai cas de conscience sur lequel le confesseur officiel aurait dû être consulté. Dans les instructions de l'Empereur à son fils (1548), il reconnaissait implicitement ses doutes, puisqu'en parlant de l'éventualité d'un mariage avec une princesse de Navarre, il disait que cette princesse apporterait en dot à Philippe les prétentions de la maison d'Albret, « pourvu, disait le document, qu'on pût enlever cette princesse de France (2). »

Le plus faible ennemi acquérait de l'importance au moment où le pape Paul IV défiait de nouveau la monarchie espagnole, l'insultait dans ses ambassadeurs, menaçait de l'expulser de l'Italie et lançait des bulles qui inquiétaient la conscience du clergé des Espagnes. Philippe s'était vu forcé de faire marcher le duc d'Albe contre ce pontife turbulent, et Charles-Quint conseillait de le mettre à la raison en s'emparant une seconde fois de Rome. Ce fut pour lui une vive contrariété d'apprendre que le duc d'Albe venait de signer une trêve de cinquante jours au lieu d'aller dicter la paix au château Saint-Ange. Les douleurs de la goutte ne calmèrent pas son humeur, et cette humeur, qu'il ne put pas épancher tout entière dans ses dépêches, réagit sur sa goutte, quand il apprit que les in-

(1) SANDOVAL, ROBERTSON. — Papiers d'État du cardinal de Granvelle. — Lettres de Pierre Martyr. — PRESCOTT, *Règne de Ferdinand et d'Isabelle.*

(2) « Y si esto no a lugar me-pareceria podria convenir la princesa de Albret con tanto que si tratasse de manera que se quitasse la differencia y pretension sobre el reyno de Navarra, y con medios convenientes, *y que se pudiesse sacar la dicha princesa de Francia.* » SANDOVAL, t. II, p. 486.

trigues du pape avaient appelé le duc de Guise en Italie à la tête d'une forte armée. Il ne cessait de dicter des instructions à son fils et à sa fille que lorsqu'il était contraint de s'arrêter par les redoublements de son accès, oubliant qu'à son arrivée en Espagne il eût voulut « ne plus entendre parler d'affaires (1). » Dans une longue lettre transcrite par Thomas Gonzalez, indiquant toutes les mesures à prendre sur le revers des Pyrénées et sur tout le littoral de la Méditerranée, il en recommandait l'exécution immédiate et prompte, « sans attendre le dernier moment de la nécessité, », *sin aguardar al punto de la necessitad;* il terminait par dire que sur ces côtes, la conservation d'Oran, alors menacée par les Maures, importait tant à la sûreté de l'Espagne que, « si cette ville était perdue, il espérait ne pas être en Espagne ou dans les Indes, mais quelque part où il ne pourrait l'apprendre, à cause du grand affront que le roi en recevrait et du préjudice qu'en souffriraient ses royaumes (2). »

Certes, il y avait de l'énergie encore dans cet Empereur à la précoce vieillesse, dans ce monarque goutteux, qui écrivait ainsi en vue du monastère où il aspirait à finir ses jours comme un cénobite sevré du monde.

Charles-Quint intervint aussi dans la négociation avec le Portugal à laquelle nous avons fait allusion et qui avait pour but un autre genre d'intérêt. Il s'agissait de sa nièce l'Infante Marie, et de sa sœur aînée Éléonore, qui fut veuve d'abord d'Emmanuel Ier avant de l'être de François Ier. Éléonore, alors âgée de cinquante-huit ans, venait en Espagne avec l'espoir de se rapprocher de l'Infante sa fille, qui, mortifiée par tant de mariages manqués, répondait assez froidement à son affection.

(1) « Il en est si ennuyé qu'il ne veut plus en entendre parler, — « oir solo nombrallos,» écrivait Gaztelu au secrétaire Vasquez, le 11 octobre, au moment où il débarquait en Espagne.

(2) « Il prononça bien d'autres choses entre ses dents, écrivait Gaztelu à Vasquez, disant que de l'humeur dont il était, il ne voulait pas entendre les articles de a trève.» — « Dixò otras varias cosas entre dientes y que de mohino que estaba, no quiso oir los capitulos de la tregua. » *Manuscrit Gonzalez*,

Avant que Charles-Quint pensât à sa nièce pour Philippe II, le roi son frère avait voulu l'unir à Ferdinand, le roi des Romains, puis au duc de Savoie; elle avait dû aussi épouser le Dauphin de France, Maximilien, fils de Ferdinand, et un autre des jeunes archiducs d'Autriche. Réduite au rôle de vieille fille, et entretenue dans sa rancune par un calcul de la cour de Lisbonne, elle voulait entrer dans un couvent. Éléonore désirait qu'elle vînt vivre avec elle; mais son frère, le roi de Portugal, s'y opposait, de peur qu'elle ne prît le voile en Espagne. Charles-Quint eut à ce sujet plusieurs conférences avec l'ambassadeur don Duarte Almeyda, qu'il manda exprès à Xarandilla. Nous dirons plus tard comment la mère et la fille furent un moment réunies.

IV

CHARLES-QUINT ET LES GRANDS D'ESPAGNE EN 1556. — PÈRE FRANÇOIS PÉCHEUR.

A peine l'Espagne a-t-elle appris que Charles-Quint est débarqué à Laredo et se dirige vers Valladolid, nous avons vu accourir sur son passage ou s'empresser à ses audiences de Burgos, les Grands, les nobles d'un degré inférieur, les dignitaires du clergé, les députations municipales, etc., etc. Il reçoit des présents, des adresses, de respectueux hommages. Remarquons, en passant, que les députés des villes seuls viennent à lui, comme représentant un corps, l'Ayuntamiento, sinon la cité entière. Les nobles ne se montrent qu'individuellement. Depuis la suppression de la révolte des Comuneros, Charles-Quint avait, dans deux ou trois circonstances graves, réuni les Cortès ; il avait trouvé la noblesse très respectueuse par les formes, se déclarant toujours prête au service personnel qu'exigeait d'elle son privilége même, mais résistant à toute demande d'un impôt direct, et osant répondre à Sa Majesté l'Empereur que la dispense de l'impôt, « prix du sang des aïeux, » était pour elle la double sauvegarde « de son *honneur* et de sa *liberté* (1). » Ce langage

(1) « Si uviessemos de pagar algun pecho, podriamos llamar nos ricos por tener villas y lugares, mas no cavalleros y hijos dálgo, pues perdriamos la libertad y la honra que nostros passados nos dexaron, etc. » *Discours du connétable de Castille à l'assemblée de* 1538. Le compte-rendu des débats de cette assemblée est le vrai corollaire de l'*Histoire des Comuneros.*

avait été encore tenu à Charles-Quint en 1538, lorsqu'il réunit à Tolède les trois ordres de l'État : la Grandesse, le Clergé, les Procuradores des villes. En vain il exposa les nombreuses raisons qui le forçaient d'avoir recours à une taxe générale, l'*accise* (la sisa), unanime fut la résistance, accompagnée de remontrances sur les fréquentes absences de l'Empereur. Charles-Quint dut se contenter du subside des villes, le clergé ayant fait cause commune avec la noblesse. Ce fut alors qu'il modifia la représentation nationale en la réduisant, pour l'avenir, à la députation des villes. Mais en éludant ainsi désormais toute nouvelle lutte avec l'aristocratie, il se gardait bien d'imiter les exclusions jalouses de son aïeul Ferdinand, et encore moins les rudesses presque démocratiques de Ximenès, le moine-cardinal, lorsque les seigneurs s'étaient mis en travers de leur politique. S'il ne fit jamais rien pour relever l'institution, l'être collectif, il n'en déploya que plus d'affabilité avec les personnes. Il n'avait pas peur des grands noms historiques. Nous en avons rencontré plusieurs à son service en citant les hauts fonctionnaires de sa cour, ses ambassadeurs, ses conseillers, ses généraux. Dans sa maison les pages et les gentilshommes, sous les drapeaux les jeunes officiers, appartenaient la plupart aux illustres familles de l'Espagne.

Quelques Grands boudaient dans leurs châteaux du refus que Charles avait opposé à leur prétention de le servir en seigneurs féodaux; mais c'était le petit nombre, et, ceux-là mêmes, tout en appelant indépendance leur pompeuse oisiveté, ils avaient encore le cœur assez castillan pour s'incliner devant cette gloire de Charles-Quint, dont l'Espagne avait sa part nationale. Si le monarque était revenu avec tout l'appareil de la royauté, leur vieil esprit d'opposition se fût réveillé sans doute; mais les plus orgueilleux pouvaient, sans compromettre leur orgueil, offrir un simple témoignage de respect au souverain qui se dépouillait volontairement de toutes ses prérogatives.

Parmi les bourgeois des villes, quelques-uns aussi, on doit

le croire, auraient pu justement s'étonner que l'abdication de Charles-Quint ne se fût pas accomplie solennellement en Espagne, comme en Belgique, devant une assemblée des Cortès; mais aucune réclamation ne s'éleva (1). On n'ignorait pas que Philippe II montait sur le trône avec la même partialité pour ses sujets espagnols que Charles-Quint avait montrée lors de son propre avènement pour ses sujets flamands. On savait gré au père de choisir au moins l'Espagne pour sa retraite, et d'avoir élevé son fils en roi d'Espagne. Voilà comment l'Empereur se trouvait si populaire dans toutes les classes.

Les visites que Charles-Quint reçut à Xarandilla, furent encore assez nombreuses; presque tous les hauts fonctionnaires et les grands d'Espagne se succédant pour lui apporter leurs hommages; outre ceux que nous avons nommés, vinrent le duc d'Escalone, le comte d'Olivarès, don Fadrique de Zuñiga, don Alonzo de Baesa, l'ambassadeur don Sancho de Cordova, don Luis de Avila, etc.

Ce dernier avait fait la guerre en Allemagne, en France, en Barbarie, avait représenté l'Empereur dans diverses ambassades importantes, était grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, et, depuis peu, retiré près de Placencia, il habitait le château de Mirabel, qui lui appartenait du chef de sa femme, l'héritière des Zuñigas. Don Luis de Avila figure parmi les historiens, à cause de ce récit des campagnes d'Allemagne que la critique, parfois un peu hyperbolique de son pays, a comparé aux commentaires de César (2). On prétendait en Allemagne que don Luis avait écrit plus d'un paragraphe sous la dictée de l'Empereur. On peut deviner quel plaisir eut ce monarque à

(1) « On devait assembler les Cortès, toutes les fois que les rois avaient dessein d'abdiquer ou de renoncer à la couronne, pour qu'elles pussent examiner les conditions et les motifs de la renonciation, l'accepter ou l'empêcher, etc. »

MARINA. *Théorie des Cortès*, t. II, p. 81.

(2) Le savant historien de la littérature espagnole, M. Ticknor, ne parle des *Commentaires* de don Luis d'Avila que dans une note de son troisième vol., page 142, édit. de New-York; mais il déclare son style inégal et incorrect.

s'entretenir avec celui qui était à la fois pour lui Ephestion et Quinte-Curce. Il lui avait interdit de répondre à ces princes allemands qui se trouvaient maltraités dans ses *Commentaires*, et dont un, entre autres, le margrave de Brandebourg, avait défié l'historien de soutenir, l'épée à la main, les exagérations de sa plume. Don Luis apprit à Charles que l'électeur de Cologne s'était montré plus juste appréciateur de son œuvre, puisqu'il lui avait fait présent de six têtes des fameuses onze mille vierges, reliques déposées par lui dans la riche chapelle des Zuñigas, de l'église de Saint-Vincent, à Placencia (1).

Un jour, fut introduit chez l'Empereur un religieux en robe noire, qui s'était fait annoncer comme « père François Pécheur, » et qui, en entrant, s'agenouilla humblement pour lui baiser la main. Charles reconnut dans ce père François Pécheur, le fils du duc de Gandia, un moment duc de Gandia lui-même, mais qui avait abdiqué ce titre depuis son entrée dans la nouvelle société fondée par Ignace de Loyola. Ce religieux était pour l'Empereur quelque chose de plus qu'un de ces Grands d'Espagne qui avaient le privilége de rester la tête couverte en sa présence, quelque chose de plus que le descendant du roi Ferdinand V, l'ex-vice-roi de la Catalogne : — c'était pour lui un ami... l'époux d'Éléonore de Castro, l'amie de l'Impératrice... le confident intime qui avait assisté avec lui aux derniers moments d'Isabelle, le grand-écuyer qui avait conduit son cercueil aux caveaux de Grenade, le même enfin qui, depuis, avait fermé aussi les yeux à la reine Jeanne. L'Empereur fut cependant forcé de lui commander de se relever et de lui dire qu'il ne l'écouterait qu'après qu'il se serait couvert et assis auprès de lui. Le père François Pécheur obéit ; mais il savait que l'Empereur avait des préventions contre les Jésuites, dans lesquels, juste au moment où Paul se déclarait son ennemi personnel, il voyait une milice toute dévouée à la suprématie papale. En se prosternant devant le souverain temporel, sans doute l'humble

(1) Nous empruntons ce fait à M. Stirling, qui cite l'*Histoire de la ville de Placencia*, par A. F. Fernandez, Madrid, 1667.

visiteur avait voulu, pour son Ordre et pour lui-même personnellement, montrer à Charles-Quint la déférence la plus respectueuse, — déférence qui lui coûtait peu, d'ailleurs, il faut le dire avec le respect dû à toutes les convictions ; car l'ex-duc de Gandia s'était sincèrement dépouillé de tous ses honneurs mondains : — il avait cette vertu de tous les dévouements et de tous les sacrifices qui constitue le modeste héroïsme du chrétien. Il aurait pu parvenir à de plus hautes dignités dans l'Église, il les refusa toutes, et s'il accepta plus tard le généralat de son ordre, ce ne fut réellement que par obéissance.

Conformément à ce qu'il avait dit autrefois à Charles-Quint, le père François ne s'était associé à l'œuvre de Loyola qu'après avoir perdu la duchesse son épouse, établi ses enfants et réglé toutes ses affaires mondaines. Avec la même conscience dans sa vocation religieuse, il ne s'était laissé ordonner prêtre qu'après avoir fait toutes ses études théologiques et passé quelque temps dans un ermitage. Déjà fondateur de deux colléges de Jésuites, à Alcala et à Séville, il s'occupait maintenant à en organiser un troisième à Placencia. S'il est vrai que Charles espéra, dans leur première entrevue, détacher un tel caractère de l'Ordre de Jésus pour le faire entrer dans celui de Saint-Jérôme, il s'aperçut bientôt que le père François s'était préparé à la discussion sur ce chapitre, et il dut y renoncer, sans estimer moins l'homme, mais en se fortifiant aussi dans ses préventions contre l'ordre dont le plus humble membre savait si bien résister à l'influence de son souverain et de son ami.

Forcé de respecter une vocation que le futur successeur du père Laynez représentait d'ailleurs comme le résultat d'une révélation presque miraculeuse, Charles-Quint dut porter plus volontiers l'entretien sur leurs communs souvenirs et leurs communes affections. Il dut y ramener souvent le nom de l'Impératrice Isabelle, dont les images adorées allaient entrer au couvent avec lui. « — Vous rappelez-vous, demanda l'Empereur, qu'en l'année 1542, pendant la session des Cortès d'Aragon à Monçon,

je vous confiai mon intention d'abdiquer le trône! je n'en parlai qu'à une autre personne et à vous. — Oui, sire, répondit le père François, et vous me recommandâtes le secret; je l'ai bien gardé, mais me permettrez-vous à présent de révéler la marque de confiance dont vous m'honorâtes? — Volontiers, dit Charles-Quint..... à présent que la chose est faite, ce n'est plus un secret. »

Ce fragment de leur conversation est cité par Ribadaneira qui pouvait le tenir du père François lui-même; mais les serviteurs de Charles-Quint ne purent rien entendre; car pendant les trois ou quatre jours de sa visite, l'illustre Jésuite vit toujours l'Empereur seul à seul, excepté lorsqu'il lui présenta lui-même les deux collègues avec lesquels il était venu de Placencia, le père Marcos et le père Bustamente (1).

Quand ces trois révérends repartirent pour Placencia, le père François promit de visiter de nouveau Charles-Quint à Yuste, et il tiendra parole.

Le 3 février, jour de saint Blaise, dès le matin, les cloches du couvent se mirent en branle pour annoncer joyeusement la bonne nouvelle. Tout était prêt pour recevoir l'hôte auguste des moines qui allaient devenir ses derniers gardes-du-corps. A Xarandilla, le lieutenant des hallebardiers et ses soldats, l'alcade Durango et ses alguazils étaient congédiés. On n'en gardait que huit, avec un cheval de selle, deux litières et une chaise à bras. Quatre-vingt-dix-huit Flamands allaient rentrer dans leur pays en voyageant aux frais de l'Empereur, à qui il en resterait encore cinquante-deux pour le servir. A trois heures, Charles se plaça dans sa litière Il traversa les rangs silencieux des hallebardiers qui, lorsqu'il eut passé, « jetèrent leurs hallebardes par terre, » comme si ces armes ne leur étaient

(1) Une partie de ces détails sont dans SANDOVAL. M. Stirling, qui avait d'abord adopté l'erreur de Ribadaneira et de Nieremberg (*Vidas de F. Borja*), qui disent que le père François visita, pour la première fois, son ancien maître à Yuste, a suivi comme nous la version du *Manuscrit Gonzalez*, c'est-à-dire de Quixada, qui place cette première visite à Xarandilla.

plus d'aucun usage puisqu'ils ne devaient plus les porter pour leur Empereur. Le comte d'Oropèse et les autres gentilshommes à cheval formaient le cortége, qui, en deux heures, gravit la hauteur et arriva aux portes du monastère. Là, le prieur attendait l'Empereur qui descendit de sa litière pour se faire encore transporter à l'église dans sa chaise à bras. L'église, illuminée et décorée comme pour les plus grandes fêtes, retentit soudain des sons de l'orgue pendant que les cloches carillonnaient joyeusement à grandes volées (1). L'Empereur, conduit processionnellement au maître-autel, s'agenouilla sur les marches et fit sa prière pendant que l'on chantait le *Te Deum*, puis il alla s'asseoir dans le chœur et assista aux vêpres en l'honneur de saint Blaise, le saint du jour.

Les vêpres terminées, le prieur s'avança pour débiter une harangue de félicitations. Il commençait par appeler l'Empereur Votre Paternité, lorsqu'un des pères, plus versé dans le style de l'étiquette, lui souffla tout bas qu'il devait dire « Votre Majesté. » Le prieur se reprit et poursuivit sans plus se troubler. Il demanda ensuite à présenter tous les frères qui vinrent baiser la main de l'Empereur. Au sortir de l'église, Charles vit en larmes ceux de ses serviteurs qui étaient au moment de se séparer de lui et qui ne s'en séparaient qu'avec douleur. Emu lui-même de ce dernier adieu, il franchit le seuil du couvent, accompagné du comte d'Oropèse et du prieur qui voulait tout lui montrer. Il ne rentra qu'à l'heure du souper dans la partie neuve de l'édifice réservée exclusivement à son usage, et où il aspirait depuis si long-temps à se fixer pour le reste de ses jours. — Les plus hautes volontés ont encore besoin d'une persévérance comme la sienne afin de triompher de ces petites objections, qui lassent et usent souvent le plus fier courage accoutumé à tout emporter devant lui. Mais Charles ne fit pas mentir le secrétaire Martin de Gaztelu qui, après avoir pensé comme les

(1) « Las campanas se hundian, y parece que sonavan mas que otras vezes y empedian el gozo de la Fiesta. » Manuscrit analysé par M. Bakhuizen, p. 25.

autres que son maître serait forcé de chercher une autre Thébaïde, avait fini par mieux comprendre ce caractère lorsqu'il écrivait à Vasquez de Molina : « Sa Majesté ne changera pas, elle y est déterminée, quand bien même le ciel se joindrait à la terre (1). »

(1) « Su Majestad determinado esta de no hacer mudança en ello, aunque se junte el cielo con terra. *Manuscrit Gonzalez.* »

V

INSTALLATION DE CHARLES-QUINT A YUSTE. — PERSONNIFICATION DE L'ESPAGNE. — L'ORDRE DE SAINT-JÉROME. — ORIGINE DE YUSTE. — LA MAISON DE L'EMPEREUR. — SES APPARTEMENTS. — LES JARDINS. — LE GRAND NOYER. — AMEUBLEMENT. — LA GLOIRE DU TITIEN. — TABLEAUX ET PORTRAITS. — BIBLIOTHÈQUE DE CHARLES-QUINT. — VOLIÈRE. — MÉNAGERIE. — PERROQUET. — CHATS. — RETOUR DE L'APPÉTIT. — LES MOINES DE YUSTE. — VILLACASTIN. — MUDARRA. — CORRAL. — ORTEGA. — MUSIQUE DE LA CHAPELLE. — CHARLES-QUINT MUSICIEN. — PRÉDICATEURS HIÉRONYMITES. — UNE JOURNÉE DE CHARLES-QUINT DANS LE CLOITRE.

Dans l'antique église de Poblet, en Catalogne, une de ces abbayes-forteresses dont la fondation remonte au temps des Maures, était une chapelle consacrée à la sépulture des princes du royaume d'Aragon. Plusieurs de ces monarques avaient là, sur leur monument, deux statues pour les représenter : l'une en guerrier ou décoré des insignes de la puissance royale, l'autre revêtue d'une robe de moine. On remarquait sous ces voûtes funèbres : Jayme-el-Conquistador, Alonzo II, Fernando I et ses fils Juan II et Alonzo V. La double effigie ne caractérise-t-elle pas d'une manière frappante, non-seulement la royauté de la vieille Espagne, mais encore le peuple espagnol tout entier, personnifié ainsi dans ses princes? Ce peuple, moitié moine et moitié soldat, n'a-t-il pas long-temps montré la même vénération traditionnelle pour la chevalerie dévote et l'Église militante? Ne voyons-nous pas ses rois et ses capitaines les plus illustres, aspirer à la sainteté après avoir conquis la gloire? En échange de ces chefs qui, par une transition si naturelle,

passent de la cour à la solitude érémitique, de la vie bruyante du camp à la quiétude du cloître, le ciel, ému par la piété de l'Espagne, permet à ses saints de conduire les armées espagnoles à la bataille. Dans cette même histoire, où les rois goths Andeca et Vamba, les rois de Léon Bermudo Ier, Alphonse IV, Ramiro II, meurent sous le froc, — où le roi de Léon et de Castille, saint Ferdinand III (le cousin de saint Louis de France), déserte son palais pour aller prier avec les cénobites de Saint-Facondo (1), — c'est un des douze apôtres qui rallie sous une bannière miraculeuse les chrétiens menacés par le grand nombre des Maures, et qui leur fait gagner la bataille de Clavijo; — c'est un saint évêque qui saisit le bâton de commandement à la bataille de Baeza : l'apôtre est Monseigneur saint Jacques Zebédée, resté depuis le patron et le capitaine général des Espagnes (2); l'évêque est le grand saint Isidore, l'éminent docteur de Séville (3). Et si nous n'avons pas la foi qui rend ces légendes historiques de l'autre côté des Pyrénées, rappelons-nous quels illustres ministres l'Église et le cloître donnèrent aux Rois Catholiques; rappelons-nous le cardinal Mendoce, combattant dans la mêlée à la journée de Toro; rappelons-nous Ximenès, ce Franciscain revêtu aussi de la pourpre, qui propose à Ferdinand de faire à ses frais l'expédition d'Oran, devient généralissime avec un état-major de moines, donne l'ordre de l'assaut et entre dans la ville conquise, aux accla-

(1) Quelques-uns de ces rois ont des surnoms caractéristiques, tels que Bermudo, surnommé le Diacre (*el Diacono*), Alphonse-le-Moine (*el Monge*), Ferdinand-*le-Saint*, etc. Bermudo avait été tiré du cloître pour monter sur le trône, et il y rentra après son abdication. Andeca et Vamba abdiquèrent plutôt par force que volontairement. Alphonse-le-Moine éprouva l'ennui de la retraite et essaya de ressaisir son sceptre, etc. Voir sur ces abdications volontaires ou forcées, la *Théorie des Cortès* de MARINA. — Saint Ferdinand, cousin de saint Louis, rivalisait avec lui de valeur comme de piété.

(2) *Historia del apostolo Sanct Yago Zebedeo, patron y capitan general de las Españas*, por Mauro Castella Ferrer, in-folio, cité par M. FORD, dans son *Handbook*.

(3) *Egregius Doctor*. Il y a deux saint Isidore en Espagne; le premier est l'érudit patron de Séville; le second, simple paysan, est le patron de Madrid, et il remporta aussi une victoire comme son homonyme.

mations des troupes qui le reconnaissent pour le véritable vainqueur (1).

Si Charles-Quint s'était fait réellement ermite et moine, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, cela aurait pu paraître extraordinaire à la Rome de Paul IV, sans étonner autant ses sujets de la Péninsule, — cette Thébaïde de l'Europe méridionale, presque aussi fameuse par ses ermitages et ses laures monastiques, que l'Égypte et la Syrie. Mais l'Empereur, que Paul IV déclara atteint de folie en apprenant son abdication (2), ne venait chercher dans l'Estramadure qu'une retraite chrétienne pour s'y recueillir et sans la moindre intention de prendre l'habit religieux.

Nous avons dit quel sentiment devait lui faire préférer les monastères des Hiéronymites à ceux des autres ordres. A cette époque, d'ailleurs, l'Ordre de Saint-Jérôme était le plus populaire de l'Espagne, un Ordre presque exclusivement espagnol. Le saint fondateur de la vie monastique en Orient avait toujours été vénéré dans les écoles et les églises d'Espagne ; ses images s'y étaient multipliées de manière à le populariser ; le lion qui accompagne cet Androclès de la légende, rivalisait avec le lion du Cid et ceux du blason de Léon et Castille (3). Vers la fin du XIVe siècle, saint Jérôme était apparu à sainte Brigitte, princesse suédoise résidant à Rome, pour lui révéler qu'il avait choisi l'Espagne afin d'y faire refleurir la règle des asiles créés par lui à Bethléem. Il avait même indiqué à la sainte le costume des futurs Hiéronymites. Par suite de cette révélation, dans laquelle intervint aussi la Vierge, deux ermites, qui avaient d'abord caché leur vie pieuse près de Tolède, allèrent, en 1374, se jeter aux genoux du pape Grégoire XI, alors résidant à

(1) Après sa mort, Ximenès protégea encore, par son apparition, les remparts d'Oran lorsqu'un péril les menaçait. Plus d'une fois on aperçut un moine avec son chapeau rouge, brandissant un glaive et lançant son cheval contre les escadrons ennemis : *c'était le cardinal Ximenès.*

(2) *Impos mentis.*

(3) La chronique nous dit que le Cid avait, comme saint Jérôme, un lion apprivoisé, celui dont eurent peur les enfants de Carrion. *Chrón. del Cid*, cap. 230.

Avignon, et sollicitèrent du pontife l'autorisation de fonder un ordre conformément aux statuts de saint Jérôme. Munis de la bulle papale, ils revinrent triomphants en Espagne, et les couvents hiéronymites se propagèrent rapidement dans les villes et dans les hameaux, sur les revers des montagnes et dans les plaines, partout où la protection d'un roi, la générosité d'un seigneur, le produit d'une quête, favorisèrent l'institution. Maintes fois, les prodiges vinrent à leur secours pour désigner le site de l'édifice et provoquer les donations qui en assuraient la fondation; comme, par exemple, l'abbaye de Sainte-Marie de Guadelupe, en Estramadure, célèbre par une statue de la Vierge rivale de celle de Monserrat, en Catalogne. L'architecture et les autres arts se mirent au service des moines de Saint-Jérôme, devenus de riches propriétaires agricoles : Ségovie, Séville, Valladolid, et d'autres villes, s'embellirent de leurs cloîtres et de leurs églises. Quand Ferdinand et Isabelle entrèrent victorieux à Grenade, ils intronisèrent comme premier évêque, dans la mosquée purifiée, un moine hiéronymite (1) et ils posèrent les premières pierres du superbe couvent gothique de San-Jeronimo, dont Gonzalve de Cordoue, cependant, partagea la dédicace avec le saint patron de l'Ordre (2). Charles-Quint, enfin, lorsqu'il prit possession de ses royaumes, fit sa première œuvre archifecturale en complétant le cloître de Santa-Engracia, autre couvent hiéronymite à Saragosse, commencé par son aïeul Ferdinand. A son tour, il est vrai, quelques années plus tard, l'Empereur, ayant besoin d'argent pour solder ses troupes dans la guerre contre les Turcs (1527), crut pouvoir s'adresser à l'Ordre pour en obtenir un subside, et il l'obtint : ce ne fut pas sans avoir à surmonter certaine opposition, toutefois; car, si l'Ordre était riche, en troupeaux sur-

(1) Fray Fernando de Talavera, confesseur du roi et de la reine, qui avait été pendant vingt ans prieur du monastère de Santa-Maria del Prado, près de Valladolid. Voir PRESCOTT, *Règne de Ferdinand et d'Isabelle*, tome II.

(2) Ce fut la veuve du grand capitaine qui l'acheva. Au frontispice est l'inscription : GONSALVO FERDINANDO *de Cordoba, magno Spanorum duci*, etc.

tout, il prétendait, avec quelque raison, que ses revenus étaient trop bien employés pour qu'il lui fût possible de contribuer aux frais de la guerre. En effet, c'était un Ordre hospitalier, tenant table ouverte pour les pèlerins d'un haut rang, distribuant d'abondantes aumônes quotidiennes aux pauvres, et entretenant des écoles gratuites d'où sortaient d'éminents prédicateurs et de savants écrivains, quoique la jalousie fît dire aux Dominicains et aux Bénédictins, que ces docteurs hiéronymites se gardaient bien de s'exposer au châtiment que leur patron mérita de recevoir en songe, pour avoir trop aimé l'éloquence classique de Cicéron.

L'historien de l'Ordre, le père Siguenza, a consacré plusieurs chapitres de son ouvrage au monastère de Yuste, devenu surtout fameux par le choix de Charles-Quint. Les fondateurs de Yuste avaient débuté, comme ceux de l'institution première, par la vie érémitique. C'étaient deux cénobites obscurs qui, venus de Placencia en l'année 1404, s'étaient d'abord contentés de bâtir de simples cellules dans la montagne, sous le double abri des rochers et du feuillage des châtaîgniers. De là, ils allaient de temps en temps quêter dans le village de Quacos ou à la porte des manoirs, et revenaient avec la besace pleine. Pour s'assurer le bénéfice de leurs prières, un propriétaire pieux, Sancho Martin, leur donna le petit domaine de Yuste, ainsi nommé du ruisseau qui filtre à travers les rochers et qui arrosa bientôt un petit jardin cultivé par les deux ermites (1). Au bout de quelques années, en 1408, ils eurent la pieuse ambition de convertir l'ermitage en couvent, et ils allèrent supplier l'Infant Fernand, d'obtenir pour eux, du Pape, la bulle nécessaire. Ils faisaient valoir que le site choisi avait été consacré par le sang de quatorze évêques, que la tradition prétendait y avoir subi tous ensemble le martyre lors de la première invasion des

(1) C'est ce ruisseau de Yuste qui s'est trouvé, en Espagne même, transformé en Saint-Just ou Justo, comme si le monastère était placé sous l'invocation d'un des trois saints de ce nom ; saint Justus de Cantorbéry, saint Juste de Lyon et san Justo d'Urgel. Le saint évêque de Lyon pouvait parfaitement passer pour le patron d'un monastère, lui qui quitta son siége pour se faire ermite.

Maures. L'Infant les écouta avec faveur, « comme s'il eût prévu, dit l'historien, que l'asile de Yuste serait un jour le dernier nid de cet aigle illustre et invincible, l'Empereur Charles-Quint, son descendant (1). »

Le nouveau monastère n'était qu'à moitié construit, lorsque le nid futur de l'aigle impérial fut attaqué tout-à-coup par les moines d'un couvent voisin, jaloux des nouveau-venus, et qui, ayant prévenu contre eux l'évêque de Placencia, les dépossédèrent avec violence. Heureusement, les cénobites expulsés en appelèrent à l'archevêque de Santiago, dont l'évêque de Placencia était le suffragant et qui leur donna gain de cause. Forts de cette sentence, ils appelèrent le bras séculier à leur secours et intéressèrent le riche seigneur de la Vera, don Garci Alvarez de Toledo, comte d'Oropèse, qui sortit de son château de Xarandilla avec sa bannière, résolu à faire respecter ses protégés. Le comte fit mieux encore. Un chapitre général de l'Ordre ayant été tenu à Notre-Dame de Guadalupa, en 1515, on y objectait que la maison nouvelle de Yuste n'avait pas les revenus suffisants pour être admise au rang des maisons régulières. Saint Jérôme, qui tenait à la dignité de ses fils, voulait qu'ils fissent l'aumône, et, par conséquent, qu'ils ne fussent pas réduits à mendier eux-mêmes. Le généreux comte garantit aux Hiéronymites établis dans les domaines de sa juridiction seigneuriale, la rente nécessaire à l'entretien de douze moines avec un prieur. L'édifice conventuel s'acheva à ses frais ; aussi fut-il proclamé le protecteur héréditaire du monastère, honneur dont se parait encore celui de ses descendants qui accompagna Charles-Quint le jour où l'Empereur vint s'installer à Yuste.

A la date de 1556, le monastère, sorti de toutes ses épreuves, était en prospérité depuis long-temps, et ses religieux s'en montraient dignes par leur bonne réputation. Peu à peu une

(1) « El ultimo nido de aquella clarissima y invincible aquila, el Emperador Carlos Quinto, su bisnieto. » *Historia de la orden de San Geronimo*, tome II, cap. XXIX.

culture intelligente leur avait conquis, sur le revers de la montagne, des vergers d'oliviers, des vignobles et des jardins fruitiers dont les produits garnissaient les celliers et l'office. En entrant dans l'enceinte des bâtiments, on admirait leur entretien soigné ; — en visitant le parloir, le réfectoire, le dispensaire, l'aumônerie, la maison des hôtes, etc., on reconnaissait que partout régnait cette sage administration qui, dans les communautés comme dans les familles, double la richesse. Tout récemment, au petit cloître primitif, du style gothique, avait été ajouté un cloître plus vaste, d'après la nouvelle mode d'architecture élégante et classique introduite en Castille par Berruguete (1). L'église, rebâtie et agrandie aussi, appartenait au style ogival. Ce n'était pas inutilement que, dans l'Ordre de Saint-Jérôme comme dans celui de Saint-Benoît, on étudiait la science de la construction et tous les arts qui s'y rattachent. Yuste possédait, en 1556, un excellent architecte, le frère Antonio de Villacastin qui, après avoir fait ses preuves à la Sisla de Tolède, avait pu être chargé de compléter la maison commandée par Charles-Quint, et s'en était acquitté à la satisfaction de l'Empereur, méritant ainsi d'être un jour choisi par Philippe II pour diriger les travaux de son palais de l'Escurial.

Quixada et les Flamands, toujours prévenus, trouvaient que l'habitation ne répondait pas au rang du maître qu'ils avaient servi dans ses résidences impériales, et ils souriaient quand les bons moines appelaient respectueusement *le palais* cette maison, tout au plus convenable, selon eux, pour un prieur du second ordre. Moins difficile que ses serviteurs, l'Empereur, qui en prenait possession, quoique revêtu encore de son titre, exprima plus d'une fois son contentement sincère.

Adossé au mur massif de l'Église, du côté du Midi, le bâtiment, qui n'avait qu'un *rez-de-chaussée* et un *premier étage*, présentait sa façade au jardin ; il se composait de huit pièces

(1) Ponz écrivait en 1788 : « L'architecture du couvent et du grand cloître de Yuste est sage. La forme gothique du petit cloître démontre qu'il est de la première fondation. » *Voyage de España*, 2e édit. vol. VII, page 137.

carrées de dimension égale, ayant chacune vingt pieds de largeur sur vingt-cinq de longueur; un corridor couvert traversait, de l'Est à l'Ouest, le rez-de-chaussée, et un autre l'étage supérieur, conduisant, celui d'en bas, au jardin, celui d'en haut à deux terrasses, en partie couvertes, qui furent ornées d'orangers, de citronniers, de myrtes et de fleurs odoriférantes. Les quatre chambres avaient été munies de cheminées. L'Empereur habita les deux pièces du premier étage, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin. La pièce qui devint la chambre à coucher, était contiguë à l'église et communiquait avec le chœur par une porte vitrée d'où Charles-Quint apercevait le maître-autel et pouvait assister aux offices sans quitter son fauteuil s'il était indisposé. Cet avantage était balancé, selon le majordome Quixada, par deux inconvénients : les moines qui disaient et servaient la messe pouvaient voir l'Empereur, et l'Empereur entendre de sa chambre leur psalmodie alors que cela pouvait l'importuner. C'est pourquoi on fit adapter une double porte vitrée à cette espèce de tribune (1). La pièce de l'extrémité opposée fut convertie en cabinet de travail. De la terrasse de l'Est, Charles-Quint pouvait, par un plan incliné, se transporter directement au jardin sans passer par l'escalier intérieur, et si la goutte lui interdisait la promenade, — de la fenêtre, son regard parcourait toute la pente du coteau jusqu'à la Vera, où les champs, plantés de mûriers, de figuiers, d'amandiers et d'orangers, semblaient continuer le jardin du monastère. Au milieu de ce paysage d'une verdure si variée, sa vue ne rencontrait d'autre bâtiment qu'un pavillon d'été appartenant au couvent, et, un peu plus loin, sur un rocher isolé, le petit ermitage appelé Notre-Dame de la Solitude (2).

(1) « Es inconveniente que oyendo la misa desde su cama, le vean los frayles que la dixeren y la servieren... Lo otro que pensó, nose si mi engaño, que las horas que los frayles dixeren, los oyra Su Majestad en su cama, y esto le podra desasosegar, puesto que en la ventana hay vidrieras y se hace agora otra porta ventana que iguale con el muro. » *Manuscrit Gonzalez.*

(2) Ponz dit : « Il est facile de voir que la vallée fut autrefois plus riche en verdure qu'elle ne l'est aujourd'hui. » Il vante encore la multiplicité des ruisseaux qui arrosaient ce vaste jardin.

Tel fut le tableau agreste, embaumé par les amandiers en fleurs, que Charles-Quint eut à ses pieds en se levant le matin du 4 février 1557 ; tel était l'unique domaine de ses vastes États dont il se réservait la jouissance, sans même que cette jouissance comprît à la rigueur d'autres droits que ceux de la vue et de la promenade, — heureux encore s'il pouvait y retrouver peu à peu assez de forces pour faire quelques excursions au-delà de la clôture du couvent. Le nouveau Dioclétien, après avoir mesuré du regard tout l'horizon, dut en effet se borner à reconnaître d'abord le jardin, que ses hôtes lui abandonnaient tout entier. Ils avaient transporté leur propre potager dans une pièce de terre à l'Est, derrière un rang d'ormes plantés en rideau, afin que Charles-Quint pût faire cultiver et arranger par son propre jardinier tout l'espace qui entourait le *palais* de trois côtés. Sous les fenêtres mêmes commençait le parterre, dont les sentiers étaient bordés de citronniers : au milieu s'élançait un jet d'eau, avec une gerbe retombant dans une vasque de pierre. Charles devait lui-même faire construire sur sa terrasse deux autres bassins, revêtus de carreaux de Hollande, pour y mettre en réserve des tanches et des truites, qui, grâce au périodique retour des jours maigres, ne risquaient pas d'être condamnées à une éternelle captivité. L'eau ne manquait pas, au reste, dans le monastère ; car la cour à l'aile gauche du bâtiment était ornée d'une fontaine qui, pour épancher son onde, avait une immense coquille taillée dans un seul bloc, qu'on était allé chercher à cinq lieues de Yuste et qui fut transporté à grands frais de la carrière au couvent avec l'aide de tous les villageois de Quacos. Cette cour devait s'embellir encore d'un cadran solaire, que Charles commanda à Giovanni Torriano. Du jet d'eau du parterre une allée droite conduisait à la principale porte, entre une double haie de cyprès, comme on en trouve fréquemment dans nos campagnes de la France méridionale; excellent abri dont l'ombre ne nuit pas à la végétation des arbres fruitiers plantés de chaque côté. C'était par-delà le mur de clôture que s'élevait le patriarche des arbres du monastère,

magnifique noyer, déjà surnommé *el nogal grande*, qui semblait former à lui seul l'avant-garde de la forêt voisine. Ce vieux géant avait abrité sous ses rameaux les premiers ermites; il avait vu s'élever l'édifice cénobitique, il voyait arriver le plus illustre de ses hôtes, et, debout encore aujourd'hui, « il a survécu à l'Ordre de Saint-Jérôme et à la dynastie de Charles-Quint en Espagne (1). »

Quand l'Empereur eut rempli ses devoirs religieux et fait son premier repas, pour lequel il se sentit un excellent appétit, il passa une partie de la matinée à examiner l'ameublement de sa résidence. L'inventaire minutieux qui, après sa mort, fut dressé par ses serviteurs de confiance, contredit singulièrement les historiens, qui ont prétendu « que ses appartements semblaient plutôt avoir été pillés récemment par l'ennemi que meublés pour la réception d'un si grand prince (2). » Les rideaux de son lit étaient d'une étoffe noire; les murs étaient tendus du même tissu de deuil; mais nous avons vu que telle avait toujours été la tenture de sa chambre depuis son veuvage; dans tout le reste de l'appartement, on avait utilisé vingt-quatre pièces de tapisseries, les unes en soie, les autres en laine, qu'il avait apportées de Flandres, et qui reproduisaient, avec un luxe de couleurs éclatantes, des tableaux à personnages, des paysages champêtres, des scènes militaires, des oiseaux, des animaux, des fleurs. Les fauteuils et les chaises en bois de noyer étaient recouverts de velours. Deux fauteuils étaient particulièrement réservés à l'Empereur. L'un, monté sur des roulettes, pouvait être poussé d'une pièce à l'autre sans fatigue pour lui; l'autre avait assez d'ampleur pour être garni de six oreillers ou coussins, avec une rallonge pour étendre les jambes. Sur le parquet se déroulaient des tapis de pied dont l'inventaire énumère quatre de Turquie et trois d'Alcaraz. Les

(1) Nous citons ici M. Stirling, qui a visité les lieux en 1849; mais nous avons complété sa description par celles de Ponz, de M. Ford et de l'Anonyme contemporain que M. Bakhuizen a analysé. — Un plan de la maison de Charles-Quint à Yuste est annexé au *Manuscrit Gonzalez*.

(2) SANDOVAL, tome II, copié par Strada, Robertson, etc.

aiguières, les vases et les autres ustensiles de la toilette étaient d'argent, comme les coupes, les candélabres et toute la vaisselle de table, dont il est possible que quelques pièces eussent été ciselées dans les ateliers de Becerile de Cuença ou des Arphés de Valladolid, les Cellini de l'Espagne. Charles-Quint avait même apporté une collection de bijoux, entre autres quelques bagues et quelques bracelets, les uns servant de monture à des pierres constellées; les autres, précieux gages d'une légitime et sainte affection sans doute, ou ses serviteurs, aidés de son confesseur, ne les eussent pas catalogués dans le même paragraphe de l'inventaire, avec « un reliquaire, — un fragment de la vraie croix, — le collier de la Toison-d'Or (1), — le simple crucifix de bois que l'Impératrice avait tenu dévotement sur son sein pendant son agonie, et qu'avant de déposer le corps dans le cercueil, le marquis de Lombay avait enlevé pour le remettre à son maître. »

Charles-Quint, empereur, n'avait jamais été fastueux; mais il avait un noble luxe, celui des arts. Pendant tout le cours de son règne, digne d'avoir pour contemporains les princes de la grande peinture, Léonard, Raphaël, Michel-Angé, le Titien, etc., il fut le rival de François Ier dans les ateliers des artistes comme sur les champs de bataille. Les musées de l'Espagne doivent encore quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'école italienne à ce monarque, qui ne croyait pas déroger en se baissant pour ramasser le pinceau du Titien (2), et qui cédait toujours la droite en public à l'artiste, son pensionnaire, disant à ses courtisans, s'ils paraissaient formalisés ou surpris de cette déférence : « — Je puis créer des ducs comme vous, mais je ne pourrais créer un peintre comme lui. » Charles-Quint vit avec plaisir que, conformément à ses instructions, on avait placé sur le

(1) En Angleterre, on a prétendu que ce même collier fut donné à lord Wellington par Ferdinand VII; en France, c'est aussi le collier de Charles-Quint qui a été envoyé à l'empereur Napoléon III par la reine Isabelle : — d'où il faut conclure que Charles-Quint en avait plusieurs.

(2) « Le Titien, » disait-il, « mériterait d'être servi par un Empereur. »

maître-autel de l'église le fameux tableau que le Titien avait ébauché à Inspruck, et terminé depuis.

En introduisant dans cette scène Charles-Quint et l'Impératrice Isabelle, le peintre, on doit le croire, avait certainement donné la vie et la couleur à l'idée de l'Empereur lui-même, qui est agenouillé dans l'attitude de la prière contemplative, et qu'un ange soutient en lui montrant la mystique glorification de Dieu en trois personnes, adoré par les chœurs célestes. La couronne impériale reste humblement déposée à ses pieds. Charles, encore de ce monde, voit la Trinité des yeux de la foi et de l'espérance. Mais, à côté de lui, Isabelle éprouve déjà les invisibles extases de l'éternelle béatitude, comme l'ange qui la relève doucement, — comme tout le cortége des patriarches, des prophètes et des saints, priant avec elle pour son auguste époux et son jeune fils; car, dans le tableau, figure aussi Philippe enfant, pieusement recueilli (1).

Le pendant de cette *glorieuse* toile, placé dans son cabinet même, semblait aussi avoir été conçu et exécuté à l'intention du couvent; c'était saint Jérôme priant dans sa caverne. D'autres sujets sacrés par le même artiste, sur toile et sur bois, des madones et des Christs au Calvaire, imités de Raphaël, par un artiste d'Anvers; le portrait de l'Impératrice, le portrait de l'Empereur, tous les deux encore par le Titien; les portraits de ses sœurs, de son fils le roi Philippe, de la reine Marie, femme du jeune Maximilien; de la princesse Juana, et de Marguerite, duchesse de Parme; ceux de la reine d'Angleterre et du roi de France, formaient un musée assez riche, dans ces appartements dont la prétendue nudité excite la pitié de quelques historiens, — sans parler des médaillons et de ces miniatures qui reproduisaient encore la ressemblance de l'épouse bien-aimée. En

(1) On l'appelle *la gloire du Titien*, gravé par Cort en 1566. M. Viardot (*Musées d'Espagne*) pense que ce fameux tableau du *Jugement dernier* ne fut achevé qu'après la mort de Charles-Quint, parce que l'Empereur y est vêtu de la robe de moine. M. Ford réfute cette opinion, et nous nous rangeons du côté de M. Ford. Peut-être Philippe II, en faisant transporter cette toile à l'Escurial, fit-il changer le costume laïque de son père en costume monastique.

la retrouvant toujours si belle sur les toiles du Titien, à côté de l'austère figure de Marie Tudor, par Antonio More, il est permis de supposer que Charles-Quint, aussi tendre père qu'il était tendre époux, pouvait, en effet, apprécier le dévouement filial de son héritier présomptif. Cependant, la raison d'État, au nom de laquelle il avait arrêté lui-même le mariage de Philippe II, devait l'empêcher de plaindre son fils autant que le fait le grave prélat, qui compare cet acte méritoire à la résignation d'Isaac courbant docilement la tête sous le couteau d'Abraham (1).

Charles-Quint aimait les lettres et les littérateurs, non moins que les arts et les artistes : non-seulement il récompensa souvent en roi les plumes célèbres ; mais il eut même le tort de mettre une surenchère à la plume vénale de l'Aretin pour l'enlever au roi de France. Heureusement on n'est pas forcé de lire un lâche écrivain qu'on se croit forcé de salarier, tout roi qu'on est : à en juger par le choix de livres que l'Empereur possédait à Yuste, s'il avait payé un peu cher ce bravo littéraire, il ne l'estimait pas assez pour comprendre, même parmi les ouvrages de piété, ses *Commentaires sur les Psaumes ;* car l'obscène Aretin, on le sait, avait aussi écrit pour les dévots. Charles-Quint devait compter sur la bibliothèque du monastère et s'était contenté d'extraire de la sienne une trentaine de volumes et deux ou trois manuscrits, formant un mélange assez caractéristique : entr'autres les *Consolations de Boëce* (trois exemplaires en français, en italien et en espagnol) ; — les *Commentaires de César*, en italien ; — les *Commentaires sur les guerres d'Allemagne*, de don Luis de Avila ; — quelques chapitres manuscrits des

(1) C'est très sérieusement que l'évêque Sandoval, comparant l'âge de Philippe à celui de Marie, et la bonne mine du prince à la figure triste de la reine, dit : « Si » elle était sainte, elle était vieille et laide : (*Si bien la reyna era santa, era fea y* » *vieja,*) et Philippe fut, en ceci, un second Isaac, en se laissant sacrifier pour faire » la volonté de son père et pour le bien de l'Église : *Hizó en esto lo que un Isaac* » *dexandose sacrificar por hacer la voluntad de su padre, y por el bien de la Ygle-* » *sia.* » SANDOVAL, tome II, p. 559. Je cite l'édition d'Anvers, ornée justement d'un portrait de l'impératrice Isabelle et de celui de Marie Tudor.

Chroniques de Florian d'Ocampo ; — des cartes géographiques de Flandre, d'Allemagne, d'Italie et des Indes ; les *Méditations* de fray Luis de Grenade, — la *Doctrine chrétienne* du Dr Constantino ; enfin, deux exemplaires du *Chevalier délibéré*, poème d'Olivier de la Marche (l'original imprimé et une traduction manuscrite, par don Hernando de Acuña), dont nous reparlerons quand nous ferons connaître le bibliothécaire, après avoir cité d'abord quelques-uns des livres de l'Empereur (1).

Nous nous reprocherions de ne pas apprendre aux bibliomanes que les livres de Charles-Quint étaient reliés en velours rouge, protégés aux quatre coins par de petites plaques d'argent et tenus fermés par des agrafes du même métal.

Malheureusement, l'Empereur ne pouvait plus s'entretenir avec ces amis muets que par l'intermédiaire d'un de ses lecteurs, à cause de sa vue affaiblie (2). Toute lecture, d'ailleurs, finit par tendre les ressorts des esprits réfléchis ; c'est une distraction qui ne dispense pas d'une autre. Charles-Quint ne vit pas sans plaisir, en s'installant à Yuste, qu'il pourrait se donner quelquefois un amusement qui l'avait toujours intéressé, en dépit des censeurs graves qui le trouvaient au-dessous de la dignité et des hautes pensées d'un si grand politique. Une volière contenait des perdrix et d'autres oiseaux à demi apprivoisés. Cette ménagerie, qui pouvait se passer d'un *leonero*, car elle ne ressemblait guère à celle dont il fit autrefois présent à Gand, sa ville natale (3), devait recevoir une addition importante, deux

(1) Le Manuscrit Gonzalez se termine par la transcription de l'inventaire de l'ameublement, des tableaux, des bijoux, des tapis, des ustensiles de toilette, des livres, etc., de l'Empereur.

(2) Dans l'*inventaire* des effets appartenant à Charles-Quint, nous remarquons vingt-sept paires de lunettes. Nous en concluons que Charles-Quint en faisait usage ; mais nous devons aussi faire observer que pendant long-temps on mit des lunettes, en Espagne, pour se conformer à la mode beaucoup plus que pour ménager sa vue. Dans le XVIIe siècle encore, les nobles dames elles-mêmes en portaient en guise de masque, « afin de se donner une physionomie grave. » Voir la *Relation du voyage d'Espagne*, par Mme d'Aulnoy, tome II, p. 139.

(3) Lors de l'expédition de Tunis, le journal de Vandenesse nous apprend que les galères de Charles-Quint s'emparèrent d'une embarcation de Barberousse qui

mois après, grâce à l'envoi d'un perroquet qu'on élevait exprès pour l'Empereur à Lisbonne, et qui arriva si merveilleusement instruit, qu'il est devenu un personnage historique comme le perroquet d'Auguste. L'oiseau parleur de Sa Majesté ne divertit pas moins les religieux de Yuste que l'Empereur lui-même. La reine de Portugal lui avait annoncé en même temps deux chats du Brésil d'une très petite espèce, qui furent aussi en grande faveur, sans avoir à redouter ces admirables chiens de chasse que, dans sa jeunesse active, Charles-Quint préféra à tous les animaux domestiques. Quelques-uns semblent vivre encore sur les toiles du musée de Madrid, à côté de ces nains de cour, dont la taille difforme fait ressortir leur fière beauté. En l'absence de celui que peignit le Titien et que nous ne voyons pas dans l'inventaire des tableaux apportés à Yuste, Charles-Quint dut cependant se souvenir de ses limiers, en apercevant, suspendus aux murailles de sa nouvelle demeure, son arquebuse (*arcabuz*), son arbalète et tout son équipement de chasse (*arreos y muebles de caza*). Par bonheur, il s'était réveillé si dispos, qu'il se promit du moins d'aller bientôt déclarer la guerre à des ramiers que les moines lui dénoncèrent comme se multipliant outre mesure sur les hauts châtaîgniers du bois voisin, où ils avaient établi leurs nids au grand préjudice des récoltes. L'Empereur ne dédaigna pas, en effet, avant que le mois fût écoulé, cette chasse plus digne d'un alcade de village que d'un grand empereur. Tant que la goutte n'enchaîna pas ses mains, il fut sans pitié pour les pauvres ramiers, lui dont le respect pour les hirondelles nous a été révélé par une tradition si touchante. Deux de ces messagères du printemps avaient, dit-on, bâti leur nid contre la tente de Charles-Quint qui faisait le siége d'une place forte. Quand vint le jour de lever le camp, l'Empereur aima mieux aban-

portait au sultan, « un lion, une lionesse, un léopard, et aucuns chrétiens pour *donner a mangier aux dictes bêtes* ; » (locution à double sens qui, sans doute, indique que les chrétiens étaient simplement des leoneros, à qui étaient confié le soin des animaux). Charles-Quint chargea le capitaine flamand Pierre Van Hoeick, d'aller offrir les lions et les tigres à ses compatriotes les Gantais, pour être nourris dans la *Cour des princes*.

donner sa tente que de troubler les hirondelles et leur jeune couvée.

En attendant la guerre aux pigeons, Charles-Quint fit, dès le 4 février, une première excursion toute pacifique à l'ermitage de Belem, où, voulant ménager ses forces, il se fit porter en litière, quoique la distance ne fût pas très considérable. Il revint fort content de sa première journée, et ce contentement ne fit que croître toute la semaine, comme l'attestent les lettres de Quixada et de Gaztelu, d'accord avec M. de La Chaulx, un des chambellans flamands qui ne l'avait accompagné jusqu'à Yuste que pour repartir le lendemain, chargé d'une mission. « Sa Majesté, écrivait ce gentilhomme, est ravie de sa nouvelle » résidence, et les moines sont plus ravis que lui encore de le » voir parmi eux, ce dont ils désespéraient. Plaise à Dieu que » Sa Majesté les trouve supportables ; car ils sont très enclins à » être importuns, ceux-là du moins, que, pour mon compte » j'ai trouvés bien sots et bien ennuyeux. »

Ce qui contribuait beaucoup, sans doute, au ravissement de Charles-Quint, c'est qu'il crut avoir reconquis tout son appétit, au point de déclarer à Quixada, qui s'inquiétait déjà des conséquences, « qu'il n'avait jamais si bien mangé de sa vie et ne se » sentait plus l'estomac chargé, comme naguère cela lui arri» vait habituellement après son repas (1). » On comprend donc cette autre phrase dont Quixada se servait à la même date pour accuser réception d'une provision d'anchoix : « Elles ont été » bien reçues et.... encore mieux mangées (2). » Pour peu que ce bien-être continuât, Charles eût fini par ne plus profiter des dispenses que le Pape lui avait expédiées dans le temps, afin qu'il pût, sans scrupule, communier sans observer le jeûne.

Les moines admiraient à la fois sa bonne mine et sa bonne grâce, car il encourageait volontiers cette familiarité que M. de

(1) « No se sentia nada cargado, como lo suele hacer quando acaba de comer. » *Manuscrit Gonzalez.*

(2) « Muy bien recibidas y mejor comidas. » *Manuscrit Gonzalez.*

La Chaulx prévoyait devoir finir par être importune. Quelques-uns avaient réellement besoin de ses encouragements, troublés et comme éblouis devant cette auguste présence, à l'église même où ils devaient se croire chez eux, témoin celui qui, le premier dimanche, étant chargé d'offrir l'eau bénite à l'Empereur, laissa tomber de ses mains le goupillon. L'Empereur le ramassa en souriant, — comme il avait ramassé le pinceau du Titien, — et après s'en être copieusement aspergé, le rendit au religieux confus, en lui disant : « Mon père, voilà comme il faut faire. »

Trois ou quatre Hiéronymites de Yuste, moins timides et moins simples, esprits d'élite même, devaient être une compagnie agréable pour l'Empereur : — l'architecte d'abord, fray Antonio de Villacastin, que nous avons déjà mentionné, artiste et amoureux de son art; — ensuite fray Alonzo Mudarra qui, homme du monde avant de prendre le froc, avait rempli des fonctions civiles au service impérial; et le troisième, fray Hernando de Corral, l'érudit du couvent, que ses frères consultaient comme un puits de science; mais original jusqu'à passer aux yeux des plus naïfs pour n'avoir pas la tête toujours saine, et qui, probablement, fut un de ces auteurs universels qui entreprennent tous les sujets pour n'en traiter aucun complètement. On cherche en vain son nom dans les deux répertoires bibliographiques de Nicolas Antonio. Le père Hernando de Corral était, au reste, plus jaloux de déployer sa force musculaire parmi ses contemporains que de léguer à la postérité les élucubrations de son génie. Nouveau Samson, on aurait pu trembler s'il se fût avisé de heurter les piliers de l'église ; mais il se contentait de faire une espèce de police pendant la messe et les vêpres; — ayant remarqué qu'un des célébrants se dispensait d'obéir exactement à la cloche des offices, il se leva un jour soudain de sa stalle et, allant le chercher dans la cour, il le porta dans ses bras comme une nourrice porte son marmot mutin, ou « comme le bon pasteur de la parabole porte la brebis égarée. »

A défaut d'un ouvrage où fray Hernando de Corral aurait condensé son esprit et son érudition, les bibliophiles retrouveront peut-être un jour quelques-uns de ces volumes du couvent dont les marges disparaissaient sous ses annotations. Il n'épargnait pas non plus ses propres livres, à en juger par celui que possède une des plus riches bibliothèques espagnoles d'Angleterre (1).

On peut compter parmi les moines capables d'amuser Charles-Quint, fray Juan de Ortega, ancien général de l'Ordre, déposé l'année précédente et déclaré incapable de remplir aucune fonction monacale, sans qu'il soit facile d'expliquer cette déchéance outrageante. Fray Juan de Ortega en avait appelé à l'Empereur qui, jugeant qu'il était victime d'une intrigue et ne pouvant le réintégrer malgré le chapitre, lui offrit un évêché aux Indes : mais fray Juan avait refusé, voulant, dit-il, donner l'exemple de l'obéissance en subissant toutes les conséquences de la censure, même injuste, prononcée contre lui. Prévenu en sa faveur par cette modestie, Charles, au lieu de le laisser rentrer dans le couvent d'Alba de Tormes, où il avait fait ses vœux, témoigna le désir qu'il passât quelque temps à Yuste pour y surveiller d'abord les constructions nouvelles et y résider au moins pendant quelques mois avec lui. L'ex-général est resté exposé à une accusation qu'il faut citer, non pour justifier ses juges, mais pour en conclure, chroniqueur mondain que nous sommes, qu'il devait être réellement un aimable compagnon de solitude. On lui attribuait le roman de *Lazarille de Tormes*, publié sous le voile de l'anonyme à Anvers, en 1553, lorsqu'il était encore général

(1) Nous devons ces détails sur fray Hernando (avec la comparaison de la brebis égarée) à M. Stirling qui, dans une note bibliographique, nous apprend que la belle et curieuse bibliothèque espagnole de M. Ford, contient un exemplaire de la *Chronica del rey don Alonzo el onceno*, in-fol., Valladolid, 1551, avec la phrase suivante sur le *verso* du dernier feuillet : « *En veinte y dos de Mayo del año de MDLII? Compre yo fray Hernando de Corral este libro en trugillo; costome XX reales* : Le 22 mai de l'an MDLII ? J'ai acheté moi, fray Hernando de Corral, ce livre, qui m'a coûté XX réaux. » Après cela se trouvent les dates de l'arrivée de l'empereur Charles-Quint au couvent, de sa mort et de celle des deux reines, ses sœurs.

de l'Ordre (1). La bibliographie l'a absous de ce péché ; car si c'est un péché pour un moine de lire des romans, c'en est un à plus forte raison d'en composer dans le genre satirique et picaresque, en y raillant finement les hommes de sa robe et les marchands d'indulgences, comme fait l'auteur de *Lazarille* ; mais, pour être supposé capable d'avoir composé ce joyeux roman, il fallait avoir reçu du ciel un esprit très ingénieux. Fray Juan de Ortega était certainement un moine lettré : il aimait aussi beaucoup la musique, et ce fut lui qui s'occupa de recruter des chantres pour le monastère.

L'Église catholique, qui parle plus qu'aucune autre à l'imagination de ses fidèles, a toujours considéré les beaux-arts comme un noble accessoire dans le culte. De même qu'elle confie la construction du temple et sa décoration aux architectes les plus éminents, aux sculpteurs et aux peintres dont le génie lui semble une émanation de la suprême intelligence, elle ne redoute pas la pompe du spectacle pour ses cérémonies et ses fêtes. La musique surtout est pour elle un accompagnement légitime et naturel de la prière. L'Église catholique apprécie le charme d'une voix mélodieuse pour célébrer les louanges du Seigneur ; la harpe du roi-prophète est restée un de ses symboles ; et l'orgue, ce roi des instruments, a été inventé par une sainte catholique. Plusieurs de ses martyrs sont morts, à l'exemple de sainte Cécile, en chantant, comme le cygne des poètes grecs. Ne pouvant concevoir l'idéal du paradis qu'à l'aide des sens dont Dieu nous a doués, nous faisons des anges un

(1) Le savant M. Ticknor (*Histoire de la littérature espagnole*, tom. Ier, p. 512), décide que *Lazarille de Tormes* n'eut d'autre auteur que Diego Hurtado de Mendoza, quoique celui-ci ne le reconnut jamais. M. Ticknor ne dit pas que le Père Siguenza (*Histoire de l'Ordre de Saint-Jérôme*) prétend qu'à la mort de fray Juan Ortega, on trouva dans sa cellule le manuscrit de ce roman que l'on suppose avoir été composé par lui pendant qu'il étudiait à Salamanque. M. Stirling semble pencher pour cette opinion. Nous dirions seulement, quant à nous, si nous paraissions la partager par nos inductions sur le caractère de l'aimable Hiéronymite, qu'après lui un autre moine, Andreas Perez, Dominicain, composa un roman picaresque beaucoup plus profane, *la Picara Justina*, publié sous le pseudonyme de Francisco Lopez de Ubeda ; mais franchement avoué par Perez, qui le plaçait au nombre de ses péchés de jeunesse.

chœur d'artistes sublimes qui exécutent un concert éternel autour du trône céleste.

Du temps de Charles-Quint, les empereurs, les rois et les princes séculiers, en France, en Espagne et en Allemagne, entretenaient, aussi bien que le Pape à Rome, des corps de musiciens dans les chapelles de leurs palais. Fréquemment ces musiciens voyageaient avec eux, comme un cortége indispensable. Chez Charles-Quint, plus particulièrement, l'amour de la musique sacrée était héréditaire. Les ducs de Bourgogne, ses aïeux, avaient attaché une grande importance à leur chapelle. En énumérant, d'après les ambassadeurs italiens, tous les hauts fonctionnaires de la cour impériale, nous avons déjà fait remarquer que la direction de la musique d'église était une des attributions du confesseur. Charles-Quint, sur le trône, se piquait, en sa qualité de souverain des Pays-Bas, grande école musicale alors, d'avoir les meilleurs chantres de la chrétienté. Il le disputait au Pape lui-même ; enfin, aux nombreux sujets de rivalité qui divisèrent le descendant des ducs de Bourgogne et François Ier, il faut encore ajouter celui de se disputer les maîtres de plain-chant le plus en renom (1).

Fray Juan de Ortega, pour la gloire de son Ordre autant que pour le plaisir de Charles-Quint, avait cru devoir renforcer le chœur de Yuste de douze ou quinze moines choisis parmi les plus belles voix et les plus habiles musiciens dans tous les couvents hiéronymites d'Espagne. Mais ces musiciens de chapelle eurent à satisfaire un virtuose difficile. Critiquant et louant tour à tour, Charles-Quint finit par vouloir prendre la peine de diriger en personne quelques-unes des répétitions. Bientôt il eut retenu le nom de chaque exécutant et il les distinguait au

(1) « Li paesi bassi que sono oggedi el fonte de la musica,» CAVALLI. Et sous Philippe-le-Beau, QUIRINI écrivait : « Tre cose sono di somma eccelenza : tele... in Olanda ; tappezerie,.. in Brabante ; la terza e la musica, la quale certamente si può dire que sia perfecta. » Philippe II conserva la musique de chapelle du roi son père, qui se composait de cinquante musiciens, d'après la relation de Badouaro. (*Relazione de Federico Badoaro.* Manuscrit de la bibliothèque impériale, 10,083, 2. 2. A.

timbre particulier de leur voix. La moindre dissonnance le faisait tressaillir, et il réprimandait nominativement le délinquant avec une impatience exprimée quelquefois par un de ces jurons espagnols qui échappent au courtois Don Quichotte, malgré l'élégance de langage que lui prête Cervantes, mais qui choquent moins la gravité espagnole que la pruderie française (1).

Si un nouveau-venu essayait de se joindre aux chantres de Yuste, il fallait qu'il fût bien sûr de ne pas troubler l'ensemble dont l'Empereur était si jaloux. Un professeur de chant de Placencia en fit l'expérience fâcheuse, tout professeur qu'il était. Charles distingua parfaitement une voix étrangère qui ne lui parut pas au diapason des autres, et de son autorité de maître de chapelle, sinon d'Empereur, il envoya prier cet intrus de se taire, sous peine d'être expulsé de l'église.

On cite encore une preuve de son érudition musicale. Un certain Guerrero, maître de chapelle à Séville, lui envoya respectueusement un recueil de messes et de motets de sa composition. On essaya au monastère une de ces œuvres originales; mais Charles-Quint en nia l'originalité, déclara le Guerrero un plagiaire et désigna les divers maestri qu'il avait mis à contribution. D'après cette anecdote, on peut croire à la tradition qui, selon un touriste, fit long-temps conserver précieusement à l'Escurial un orgue portatif qui avait appartenu à Charles-Quint et qui le suivait, ajoutait-on, dans ses campagnes, pour abréger les longues soirées de la tente impériale. Cet orgue ne figure pas dans l'inventaire du mobilier de Yuste : il paraît qu'heureusement l'église du monastère en avait un qui était excellent.

Au reste, Charles-Quint n'était pas seulement un hypercritique en musique sacrée, il faisait sa partie dans le plain-chant

(1) Nous renvoyons le lecteur au traité de Brantôme sur les serments espagnols. M. Stirling cite le *Voyage d'Italie et d'Espagne*, par M. Beckford, à l'appui des anecdotes qui nous montrent Charles-Quint comme ayant l'oreille plus blessée d'une fausse note que d'un juron tel que *Hideputa*, auquel il ajoutait *Bermejo*.

et il devait avoir la voix assez forte, s'il est vrai, qu'alors même qu'il ne pouvait sortir de sa chambre pour assister à la grand'-messe ou aux vêpres, sa voix franchissait la porte vitrée qui le séparait de l'église et allait retentir jusque sous les voûtes sonores (1).

Probablement pour varier les cérémonies de l'église, les saints offices durent être quelquefois célébrés à Yuste d'après le rituel mozarabique, rétabli dans quelques chapelles, en 1512, par le cardinal Ximenès : — innocente et pieuse protestation de la nationalité espagnole contre le rituel italien et gallican. — Mais ce n'est ici qu'une conjecture qu'il nous serait difficile de justifier par des détails positifs.

L'historien de l'*Ordre de Saint-Jérôme* ne nous en dit rien dans les chapitres où il raconte tout ce qu'on fit pour Charles-Quint pendant sa résidence au monastère. Il nous apprend seulement que l'Ordre voulut que son hôte pût entendre ses meilleurs prédicateurs. Les trois plus fameux furent donc envoyés à Yuste; c'étaient fray Francisco de Villalva, Hiéronymite du couvent de Montamarta, près Zamora, renommé par sa puissante dialectique et qui, ayant assisté au concile de Trente, avait formé son style à l'école des grands orateurs ecclésiastiques du siècle, — fray Juan de Açoloras, du grand couvent de Notre-Dame du Prado, près de Valladolid, éminent théologien, vanté comme un modèle de grâce, et fray Juan de Santandres, du couvent de Sainte-Catherine, à Talavera, moins énergique que fray Francisco, moins gracieux que fray Juan, mais ayant cette éloquence que donne une foi vive unie à une vie pure. Charles préférait à ces deux derniers orateurs le puis-

(1) Le lecteur français, avant de s'étonner que Charles-Quint chantât avec les moines, doit se souvenir (sans remonter jusqu'à Charlemagne) que Louis XII avait composé le cantique *O Salutaris Hostia;* — que François Ier, à l'entrevue qu'il eut avec Léon X à Bologne, voulut porter la queue de la robe du pape célébrant la messe, que Henri II et Charles IX chantaient au lutrin, etc.

Nous ne pouvons que mentionner par leurs noms quelques-uns des grands compositeurs contemporains de Charles-Quint : la famille des Lassus ou Lasso, Arkcadelt, Willaert, Jannequin, et Goudimel, maître de Nanini et de Palestrina. Voir le *Dictionnaire des Musiciens célèbres*, de M. Fétis.

sant dialecticien, comme le grand Condé préférait Bourdaloue à ses rivaux plus élégants. Aussi, fray Francisco de Villalva occupait presque toujours la chaire, excepté quand il la cédait à un prédicateur de passage, ou quand une ville sollicitait son ancien souverain de vouloir bien l'autoriser à contribuer par ses sermons à l'éclat d'une solennité extraordinaire. Saragosse, au nom de sa Vierge miraculeuse, *Nuestra Senora del Pilar*, obtint cette faveur pendant quelques semaines.

On voit que, grâce à fray Juan de Ortega et au zèle des autres Hiéronymites de Yuste, Charles-Quint qui, en vrai souverain espagnol, aimait les cérémonies religieuses, aurait bien pu imiter jusqu'au bout ceux de ses prédécesseurs qui avaient pris réellement l'habit ; mais il n'y pensait pas : « *No quiero ser frayle*, je ne veux pas être moine, » répéta-t-il plusieurs fois, et nous voyons dans les lettres de ses serviteurs intimes, que malgré son respect pour la robe des enfants de saint Jérôme, il ne la porta jamais que sur la toile du Titien. L'Empereur tenait toujours à son costume séculier, — soit au simple pourpoint noir avec lequel il est ordinairement représenté, — soit, dans son déshabillé d'invalide, à ces belles robes de chambre en soie ouatées, dont il eut bientôt jusqu'à seize dans sa garderobe, et qu'il faisait admirer quelquefois avec une certaine coquetterie à son fidèle Quixada (1).

Pour prouver que l'observance exacte des grandes fêtes du couvent s'accordait avec les habitudes régulières de sa vie précédente, nous allons faire connaître l'emploi de sa journée : chaque matin, au point du jour, Giovanni Torriano, son horloger et en quelque sorte son horloge vivante, entrait le premier dans la chambre de l'Empereur. Après Torriano, venait son confesseur pour réciter avec lui la prière quotidienne et y ajouter quelques paroles de piété. Le docteur Mathys, ou en son absence un des barberos, succédait au médecin de l'âme et précédait les valets de chambre qui aidaient Charles à se lever. A peine habillé, il réveillait son appétit par un à-compte sur le déjeuner,

(1) *Manuscrit Gonzalez.*

allait entendre la messe et revenait se mettre à table, pratique invariable qu'on prétend avoir donné lieu en Italie au proverbe : « *Della messa à la mensa* (1). » Ce premier ou second déjeuner n'empêchait pas le dîner de midi, séance assez longue, parce que la mastication était une opération difficile à Charles-Quint, mais pendant laquelle il écoutait uue lecture sérieuse qui continuait après le dessert, les fonctions de lecteur étant partagées entre le docteur Mathys, le bibliothécaire Van Male et le confesseur, selon le sujet profane ou chrétien de la lecture. Quelquefois l'Empereur faisait une heure de sieste quand la nuit n'avait pas été bonne, ou, s'il ne dormait pas, un chapitre de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Bernard, quelques pages de Thucydide ou une lettre de Pline, servaient de texte à une discussion intéressante. A trois heures de relevée, la cloche convoquait à l'église les habitants du palais comme ceux du monastère, pour entendre soit un sermon le mercredi et le vendredi, soit, les autres jours, un chapitre de la Bible et fréquemment une des épîtres de saint Paul. L'Empereur donnait encore là, sinon l'exemple de l'exactitude et de l'attention, du moins celui de la politesse, ne manquant jamais de se faire excuser s'il venait de recevoir une dépêche importante ou si sa santé exigeait une promenade par ordre du médecin.

C'était le dimanche et les jours de fête qu'on célébrait la messe à plain-chant avec plus de solennité. Enfin, outre la messe particulière de chaque matin (la messe pour la mémoire de l'Impératrice), d'autres messes se disaient, plus ou moins régulièrement, par l'ordre de Charles-Quint, — pour son père, pour sa mère, et pour les autres membres de sa famille, — ce qui a inspiré cette réflexion au moine anonyme : « Quoique nous fus-
» sions un grand nombre de prêtres, nous étions tous occupés à
» ces messes, de sorte que je ne saurais dire si, pendant son
» règne, il a mis plus de zèle à diriger ses guerres entreprises
» pour la cause de la foi qu'il n'en a montré à Yuste à se pros-

(1) Nous avons déjà cité ce dicton recueilli par les ambassadeurs vénitiens.

» terner devant les autels, s'en tenant aux prières parce que » ses infirmités ne lui permettaient plus de recourir aux ar- » mes. (1). » — Exagération de la vérité, dans ce sens que le bon Hiéronymite semblerait dire que l'Empereur, une fois à Yuste, se laissa absorber par les pratiques de la vie dévote, tandis que, par le fait, de même que Charles-Quint, au milieu des affaires nombreuses de son règne, avait trouvé le temps de remplir tous ses devoirs religieux, de même dans la retraite, où son salut devenait sa grande affaire, il sut trouver le temps de suffire aux intérêts politiques qu'il continuait de surveiller. C'est ainsi que, pendant toute la durée de sa résidence au couvent, il ne se confessa et ne communia guère plus souvent qu'il ne l'avait fait en Belgique, en Italie ou en Allemagne, c'est-à-dire tous les jours de grandes fêtes.

Une de ces grandes fêtes eut lieu vingt jours après son installation, le 24 février. C'était à la fois la fête de saint Mathias, son patron, et l'anniversaire de sa naissance; le 24 février, il avait été couronné empereur; le 24 février, il avait gagné la bataille de Pavie. Ce jour fut célébré à Yuste avec une solennité extraordinaire : l'Empereur vint s'agenouiller au pied de l'autel et y recevoir la sainte hostie avec une humilité toute chrétienne; mais en empereur cependant, paré du grand collier de la Toison-d'Or et présentant à l'offrande cinquante-sept écus, autant qu'il comptait d'années, plus un autre écu pour l'année où il venait d'entrer. Il fit enfin distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres, qui accoururent de tous les environs, et il ordonna qu'on délivrât un certain nombre de débiteurs retenus pour dettes dans les prisons de Placencia.

(1) *Manuscrit du Hiéronymite anonyme*, analysé par M. BAKHUIZEN, page 35.

VI

LES SERVITEURS DE CHARLES-QUINT A YUSTE. — LES MÉDECINS. — LE Dr MATHYS. — GAZTELU. — LE CONFESSEUR FRAY JUAN DE REGLA. — LE SECRÉTAIRE GUILLAUME VAN MALE. — LES INSOMNIES DE CHARLES-QUINT. — SES MÉMOIRES. — LES TRADUCTEURS. — LE CHEVALIER DÉLIBÉRÉ. — BIBLIOMANIE. — LE MÉCANICIEN TORRIANO. — NAPOLÉON ET CHARLES-QUINT. — FULTON ET BLASCO DE GARAY. — LE PREMIER BATEAU A VAPEUR. — LES HORLOGES. — LE MAJORDOME QUIXADA. — SOUVENIR DE LA CAMPAGNE DE TUNIS. — MYSTÈRE DE LA NAISSANCE DE DON JUAN. — LES CARROSSES EN ESPAGNE.

Avant de raconter ce qui se passa à Yuste après le 24 février, nous allons faire connaissance avec les serviteurs attachés à la personne de Charles-Quint, et dire à quels titres il les avait désignés entre tous pour partager sa retraite; ce sera compléter, par leur propre biographie, la révélation de curieux détails sur la vie privée de leur maître.

Charles-Quint ne choisit pour vivre avec lui dans sa retraite aucun des grands personnages qui avaient contribué à l'éclat de son règne par leurs services comme capitaines, ministres ou diplomates. Quelques-uns avaient été pour lui des amis, et ils eussent été heureux de partager sa solitude; mais il désirait justement que ceux-là transmissent leur dévouement à son fils, et c'était à ses yeux le plus précieux héritage qu'il pût laisser à Philippe II, qui, il faut lui rendre cette justice, ne se montra pas empressé de substituer des favoris de son choix aux hommes

recommandés par son père, trompant ainsi les prévisions du dernier ambassadeur vénitien (1). Enfin, comme ce n'était pas son intention que la *suite d'un simple gentilhomme* ressemblât à une cour, Charles-Quint ne pouvait songer à conserver auprès de sa personne aucun de ces hauts fonctionnaires dont les titres auraient été en contradiction avec la vie retirée qu'il espérait mener à Yuste. C'est très probablement cette absence de tout nom pompeux parmi les serviteurs dont l'Empereur composa sa maison, qui a induit en erreur les historiens, lorsqu'ils se sont récriés sur la modestie de son entourage. Les plus graves se sont plu à faire ressortir le contraste entre le tout-puissant Empereur de la veille et le reclus du lendemain, entre cette brillante cour dont l'entretien annuel coûtait 250,000 ducats à l'Espagne ou aux Pays-Bas (2), et les *douze domestiques* à qui Charles-Quint, selon eux, ne pouvait même payer leurs gages régulièrement. Ces domestiques n'étaient pas moins de cinquante, Charles ayant réellement congédié les deux tiers de ceux qui l'avaient suivi jusqu'à Xarandilla (3).

Charles-Quint regardait les grands médecins comme un luxe de cour, bons à être consultés dans les cas extraordinaires; pour son usage journalier, il préférait un docteur du second ordre, avec lequel il pouvait discuter, à ces archiatres qui exercent jusque sur les rois le despotisme de la science. Il n'était

(1) Cavalli avait prédit que Philippe ne conserverait ni Monseigneur d'Arras (le cardinal de Granvelle), ni même le duc d'Albe et les autres membres de la maison de Tolède, qui, au contraire, virent croître leur faveur... « la grande inclinazione » al Contestabile de Castiglia, — di modo che oltra l'ordinaria costume de figlioli, che e di non prevalersi dei servitori dei padri, questo farà che el duca d'Alba de la casa de Toledo non continuera in favore como al presente. » *Relazione de* MARINO CAVALLI.

(2) B. Navagero, dans sa *relation*, dit que cette somme était supportée par le trésor d'Espagne, quand l'Empereur était en Espagne, et par celui des Bays-Bas, quand il était dans les Pays-Bas.

(3) Robertson, qui cite ici Sandoval, Zuñiga, De Thou, etc., dit: « Dans cette humble retraite, à peine suffisante pour loger *confortablement* un simple particulier, Charles entra avec douze domestiques seulement. »

Hist. of the reign of the Emp. Charles V. Book XII.

même pas fâché de se faire de temps en temps à lui-même ses propres ordonnances (1).

Il avait donc laissé à leur clientèle, non-seulement le grand empirique Caballus et le docte Corneille de Baersdorp, mais encore l'illustre Vesale, envoyé autrefois par lui à tous ceux qu'il croyait en danger de mort (2).

Nous avons déjà vu à Xarandilla le docteur Mathys, le médecin ordinaire, et ses deux confrères, les docteurs Cornelio et Mole, qui étaient venus avec l'Empereur jusqu'à Yuste. Mais, le 4 février, leur auguste convalescent déclara se sentir si bien, sauf un léger ressentiment d'hémorrhoïdes, qu'ils repartirent à pied, voulant, disaient-ils, herboriser en chemin à son intention. Ils ne revinrent qu'au bout de quinze jours, avec des simples dont ils vantaient la vertu souveraine contre l'inflammation hémorrhoïdale ; mais Charles-Quint leur dit en souriant qu'ils revenaient un peu tard, tous les symptômes dont il s'était plaint ayant disparu d'eux-mêmes. Cependant, pour honorer la botanique pharmaceutique et avoir, une autre fois, les simples sous la main, il ordonna qu'on les plantât ou qu'on semât les graines dans le jardin. Il congédia ensuite Cornelio et Mole avec des lettres pour sa fille la régente. Peut-être regardait-il les docteurs comme les complices des recommandations hygiéniques de son fidèle majordome, qui lui répétait volontiers ce sage proverbe : « Qu'il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir à le guérir. »

Charles-Quint avait amené un directeur spirituel de Bruxelles, nommé Salamanquès, et il se proposait d'abord de le garder,

(1) « Cæsar, quamvis absente Machaone suo, tamen feliciter pergit in pristinâ valetudinè suâ ; heri ipse sibi præscripsit aliquot catapotia : res illi cessit non male. » MALINÆI, *Epistolæ*.—1552.

(2) PARUTA, tome II. Ce grand anatomiste prit le titre d'archiatre de Philippe II. C'était lui qui avait soigné Charles-Quint à Augsbourg, et l'Empereur l'avait envoyé à Bernard Navagero quand cet ambassadeur tomba malade à sa cour.

Nous avons écrit autrefois un épisode de la vie de André Vesale, intitulé : *Une autopsie* ; mais, quoique fondé sur un fait historique et cité en 1833, par M. le baron de Reiffenberg, dans les *Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, ce récit, nous le déclarons ici, n'est qu'une fiction.

de peur de rendre les Hiéronymites jaloux de celui d'entre eux qu'il aurait pu choisir, tandis qu'il se serait contenté de leur médecin (1). Ce fut tout le contraire qu'il fit, puisqu'il garda le docteur Mathys et que Salamanquès fut remplacé à Xarandilla par fray Juan de Regla, désigné sans doute par le général de l'Ordre de Saint-Jérôme comme le confesseur le plus populaire de sa robe, et qui affecta cependant une certaine défiance de lui-même quand il se présenta devant l'Empereur. « Rassurez-vous, mon père, lui dit Charles en souriant avec malice, avant de quitter la Flandre, j'ai employé cinq docteurs en théologie à alléger ma conscience, vous n'aurez donc pas la responsabilité du passé. »

Ceux qui ont peint fray Juan de Regla comme un ambitieux dont la fausse modestie dissimulait mal sa joie d'occuper un poste qui pouvait lui procurer un jour le chapeau, comme au confesseur Loaysa, mort évêque et cardinal d'Osma, ont oublié que, même avec un pareil sentiment, ce moine pouvait bien hésiter entre ce poste de cour exercé dans une solitude et les nombreuses chances de fortune qui s'offrent à un confesseur populaire. Il paraît qu'au couvent de Santa-Engracia de Sarragosse, le confessionnal de fray Juan de Regla était assiégé par les pénitents et les pénitentes de tout âge. Moins renommé comme orateur, fray Juan de Regla passait cependant aussi pour un grand théologien et avait représenté à ce titre tous les docteurs ecclésiastiques du royaume d'Aragon au concile de Trente, en 1551. A son retour, il avait été élu une première fois prieur des Hiéronymites de Santa-Engracia, et il aurait été réélu si fray Juan de Ortega ne l'avait mandé à Xarandilla. Fray Juan de Regla était né en 1500, la même année que l'Empereur, dans les montagnes de Jaen ; fils d'un bûcheron, il avait manifesté de bonne heure le goût de l'étude et reçu l'éducation des écoliers

(1) « Il ne veut pas de médecin, prétendant que les moines en ont ordinairement » de bons ; mais, afin d'écarter tout sujet de zizanie entre eux, il se propose de » garder Salamanquès comme confesseur, » écrivait Gaztelu à Vasquez de Molina, le 11 octobre 1557. (*Manuscrit Gonzalez.*)

pauvres à ce même monastère dont il devait être élu prieur. Ses études finies, et d'écolier devenu pédagogue, il avait dirigé, à Salamanque, l'éducation universitaire de deux étudiants nobles, continuant à s'instruire lui-même en instruisant ses élèves. Grand amateur de livres depuis son enfance, il avait commencé de bonne heure une collection qui fut léguée plus tard par lui à ses anciens collègues de Santa-Engracia. C'était donc un moine savant, parfaitement en état de discuter devant Charles-Quint avec le docteur Mathys et le classique Van Male; aussi finit-il par plaire à son maître plus qu'il n'aurait voulu peut-être, s'il faut en croire l'anecdote rapportée par l'Hiéronymite anonyme, Un jour, il s'était hasardé à partir pour Placencia, dans le dessein d'y visiter un de ses anciens disciples auquel il voulait aussi emprunter quelques livres dont il avait besoin. A peine Charles-Quint s'aperçut-il de cette absence, dont il n'avait pas été prévenu, qu'il dicta immédiatement un billet laconique pour sommer le vénérable déserteur de revenir au plus vite. Le courrier chargé de ce message fit diligence et arriva à Placencia presqu'aussitôt que celui qu'il avait ordre de ramener. Le père confesseur laissa en toute hâte son ancien disciple et ses livres; peut-être s'attendait-il à trouver Charles à l'extrémité, et avait-il préparé en route une éloquente consolation pour l'aider à bien mourir; au lieu d'un pénitent malade, il trouva un maître qui, parlant en empereur, lui dit : « Sachez, père Juan, que c'est ma » volonté bien arrêtée que vous ne sortiez jamais d'ici sans que » je le sache, car je prétends que vous ne me quittiez pas d'un » instant. » Si l'Hiéronymite anonyme ne faisait pas dans le même chapitre l'éloge des vertus et de la générosité du père Juan, on pourrait croire qu'il succombe ici à ce sentiment de jalousie que Charles avait craint de semer parmi les moines, lorsqu'il ne voulait pas prendre un confesseur de leur robe;— comme si le chroniqueur n'était pas fâché, en exagérant la semonce donnée par l'Empereur à son confrère, de faire voir qu'un grand honneur n'est souvent qu'une grande servitude (1).

(1) *Retraite de Charles-Quint; analyse d'un manuscrit espagnol contemporain*, par

Quoi qu'il en soit du narrateur de l'anecdote, le directeur spirituel de Charles-Quint dut, en cette circonstance, se rappeler la légende de saint Raymond de Peñaforte, confesseur du roi don Jayme d'Aragon *el Conquistador*, que ce prince retenait malgré lui dans l'île de Majorque, et qui déjoua si miraculeusement la défense faite à tout navire de le recevoir à son bord ; — mais le Dominicain saint Raymond n'avait pas laissé, même aux moines de son Ordre, le manteau qu'il n'eut qu'à étendre sur la mer pour être transporté en six heures de Majorque à Barcelonne (1).

Au reste, l'Empereur, comme empereur et comme invalide, avait de ces boutades avec les autres personnes de sa maison, quitte à faire oublier le lendemain, par sa bonhomie, son exigence de la veille. Il ne pouvait pas plus se passer de son secrétaire littéraire, Guillaume Van Male, que de son directeur spirituel. Pour s'être absenté lui aussi par hasard ou pour ne s'être pas trouvé à portée de la voix quand Charles l'appelait, Van Male fut si cruellement grondé qu'il offrit sa démission, qu'on eut l'air d'accepter ; mais après une bouderie de huit jours, une réconciliation le remit en plus haute faveur que jamais, au grand dépit peut-être des autres serviteurs, qui lui enviaient le privilége de coucher dans la chambre contiguë à celle de l'Empereur et d'être réveillé au milieu de son meilleur sommeil pour distraire les insomnies de l'illustre goutteux, en lui lisant la Vulgate, en récitant ses prières traduites en latin, ou en chan-

M. Bakhuizen van den Brink. Bruxelles, 1850, page 31. « Notre Anonyme, dit M. Bakhuizen, nous assure que, « *depuis cette semonce*, il n'y eut pas de demoiselle plus soumise à sa mère que ne le fut le frère Juan à son auguste pénitent. » M. Stirling accuse le frère Juan d'une hypocrisie jésuitique. Nous verrons plus tard s'il mérite cette accusation. Le moine anonyme prétend que le confesseur « distribuait ses quatre cents écus d'appointements annuels aux religieux et aux domestiques de l'Empereur, afin qu'ils *s'évertuassent mieux à son service.* » Au service de qui ? la phrase citée par M. Bakhuizen reste obscure.

(1) Le miracle de saint Raymond de Peñaforte est un des plus extraordinaires de l'hagiologie espagnole. Il est relaté dans la bulle de sa canonisation ; saint Raymond, qui était né en 1175, mourut en 1275, âgé de cent ans.

tant avec lui des psaumes (1). On a cru pouvoir en conclure que le pauvre Van Male, attaché de jour et de nuit à une chaîne domestique, était à la fois un favori et un souffre-douleur. Le secrétaire justifie son maître très naïvement lorsque, se recommandant à son ami, le seigneur Louis de Praët, pour une place, il lui dit qu'il est naturellement très économe de son sommeil « *Somni quoque parcissimus sum*. C'est cette qualité qui rend son service si agréable à César, qui peut sans scrupules le faire coucher dans sa chambre et appeler au milieu de la nuit un serviteur qu'il est à peu près sûr de trouver déjà réveillé. Mais parfois même César veut qu'il se repose et refuse d'abuser de cette insomnie naturelle. — « Voyez quelle est la bonté d'un si grand prince! » *Vidè quæ tanti principis* εὠιεῖκεια! s'écrie Van Male : qui a besoin d'un mot grec pour exprimer toute sa reconnaissance (2)! Est-ce le même prince que le doux Fénélon, dans ses Dialogues des morts, composés pour l'instruction de son royal élève, nous montre prenant plaisir à aller troubler le repos des jeunes novices (3)! Cependant Van Male, invalide lui-même, pouvait trouver quelquefois, il faut l'avouer, sa tâche un peu rude, étant tenu à l'assiduité pendant le jour comme pendant la nuit. Pendant le jour, Van Male devait assister aux repas de Charles-Quint, avec le docteur et le confesseur, pour lire tout haut quelque auteur classique et donner son avis sur les passages difficiles, en tâchant de se mettre d'accord avec les autres lecteurs, quand ils étaient invités à exprimer leur opinion. Van Male était

(1) « Interim sodales mei et ipsi nobiles cubicularii quod hic ludus jam esset diuturnior, et mecum Cæsar solus quotidiè ad horas plus minus quatuor de supradictis rebus prolixius ageret, cœpere ominari, invidere, mordere, etc. » MALINÆI, *Epistolæ*.

(2) « Dormio in ipso cubiculo ejus, ut enim vel naturâ et consuetâ vivendi ratione sum vigilantior, ita indicavit optimus princeps insomniam meam sibi præceteris jucundam et conducibilem. » IBID.

« Negat se assuefacere velle ne indè mihi *accersat graviorem molestiam* : vide quæ tanti principis εὠιεῖκεια! » IBID.

(3) L'insomnie de Charles-Quint et ses causeries ou ses chants nocturnes avec Van Male, ont évidemment donné lieu à la tradition sur laquelle Fénélon a composé son Dialogue, dont les interlocuteurs sont le *moine* Charles-Quint et un jeune novice.

certes plus connaisseur en latinité que le fils de Jérôme et le fils d'Hippocrate, à en juger par ses élégantes lettres, un peu trop hérissées de grec toutefois. Grâce à ces lettres, récemment réimprimées, et à la préface de leur savant éditeur, il sera possible de rétablir le nom de cette illustration belge dans les dictionnaires biographiques, où son absence constitue une lacune regrettable (1).

Guillaume Van Male était né à Bruges, d'une famille honorable, mais sans fortune, et il se rendit en Espagne pour y chercher ce patronage si nécessaire aux débuts d'un jeune homme qui n'a que sa plume ou son épée pour tout héritage. Le duc d'Albe le fit entrer dans sa maison et s'intéressa à lui, appréciant ses connaissances; malheureusement, le duc d'Albe, qui aimait les lettres et les arts, était surtout un homme de guerre. Van Male le quitta, espérant trouver dans l'Église une protection plus utile à sa vocation littéraire; il était même au moment de se faire ecclésiastique, lorsqu'ayant pesé consciencieusement les devoirs qu'il allait s'imposer il n'osa pas même prétendre à la tonsure. Encore hésitant, il connut, en 1548, don Luis d'Avila, le grand-commandeur de l'Ordre d'Alcantara, le capitaine-historien qui, tout fier de ses *Commentaires sur les guerres d'Allemagne*, lui proposa de les traduire en latin. Don Luis était bien en cour; il promettait à Van Male de le recommander à l'Empereur. Van Male entreprit cette traduction « pour compte d'auteur, » comme nous dirions aujourd'hui, et s'acquitta si bien de sa tâche que don Luis aurait pu croire de bonne foi à la flatterie de ceux qui le comparaient à César et à Quinte-Curce. Malheureusement encore, il trouva sans doute que c'était trop d'ambition à son traducteur d'aspirer à la place

(1) Les bibliophiles belges ont, depuis quatre années, concouru tous à réparer l'oubli où cet ingénieux homme de lettres était tombé, malgré l'éloge pompeux qu'en fait Juste Lipse. L'historien Snouckaert (Zenocarus) était tout fier de le citer comme son ami « et *son pays*, » *erat municeps meus Malineus. D(e vit. Caroli V*, page 292.) M. Gachard l'a loué dans les bulletins de l'Académie belge (tome XII, page 29); mais Van Male doit surtout beaucoup à l'excellente introduction publiée par le baron de Reiffenberg, en tête de ses lettres latines; Bruxelles, 1843.

d'historiographe, avec les appointements de deux cents florins par an, car il n'obtint pas cette place pour Van Male, malgré tout son crédit. Un des compatriotes de Van Male, le seigneur Louis de Praët, se montra un ami plus actif, et ce fut celui-ci qui, en 1550, le plaça dans la maison de l'Empereur en qualité de *ayuda de camera*, terme qu'on peut traduire par celui de premier valet de chambre ou second gentilhomme de la chambre.

Charles-Quint apprécia bientôt l'instruction, l'intelligence et le zèle de Van Male; mais, en vérité, les hommes de lettres ont quelquefois bien raison de ne pas être trop modestes.... on n'est que trop porté à les laisser au second rang quand une fois ils ont accepté d'y être. C'est l'histoire d'aujourd'hui aussi bien que celle d'hier. Un grand seigneur, un prince, un empereur a-t-il besoin qu'on corrige son style, il croit son secrétaire trop heureux d'asservir sa pensée à la sienne. Charles-Quint, se rappelant probablement la tiède recommandation de don Luis d'Avila, vit surtout dans Van Male un excellent traducteur, et l'utilisa comme tel. Il s'était amusé, en remontant le Rhin, à composer en français un essai de « Mémoires » et « d'esquisses de voyages; » mais il sentait lui-même que son français laissait quelque chose à désirer : comme don Luis d'Avila, il eut la fantaisie de se lire en latin, et Van Male *translata* la prose impériale dans la langue du vainqueur de Pompée. L'inventaire de la bibliothèque de Charles-Quint indique un dernier article sous le titre un peu vague de *Memorias*. Ce n'était peut-être qu'un mémorial ou un portefeuille; mais les Mémoires de Charles-Quint ayant existé, on peut croire encore que ce portefeuille en contenait le manuscrit, soit dans le français de Charles, soit dans le latin de Van Male (1). Une œuvre plus courte de l'Empereur et *translatée* encore par Van Male, nous a été transmise par l'historien Sandoval; c'est une des prières qu'il composait pour lui-même. Les

(1) L'inventaire comprend aussi un portefeuille proprement dit : « Una cartera grande de tiercepolo negro con papeles de Su Majestad que se selló, para enviar a la señora princesa. »

chapelains prétendaient que ce travail spécial aurait dû leur être confié plutôt qu'à un laïque ; mais l'Empereur ne pensait pas qu'aucun d'eux eût pu mieux réussir que Van Male, et il répétait volontiers que sa prière lui semblait plus efficace dans la version latine, tant il la trouvait bien rendue par la plume cicéronienne de son gentilhomme de la chambre. C'était assurément faire un grand éloge du latin, que de le préférer ainsi à l'espagnol pour prier. De tous les idiomes modernes nés de la langue des vieux Romains, il est certain que l'espagnol est celui qui ressemble le plus à sa mère, et cette mâle ressemblance justifie le titre de noblesse que lui décernait Charles-Quint en disant ce mot souvent cité : « Que l'on devrait parler allemand à son cheval, anglais aux oiseaux, français à son ami, italien à sa maîtresse et espagnol à Dieu ! »

Charles-Quint savait que l'historien le moins consciencieux a toujours des lecteurs quand il a du talent, et il ne dédaignait pas de réfuter une assertion inexacte ou mensongère. Si un empereur de son temps avait eu un *Moniteur* comme les empereurs du nôtre, il est évident que Charles-Quint eût rédigé ou dicté, lui aussi, quelques articles officiels. A défaut d'un pareil organe pour ses bulletins ou sa polémique, il faisait, dans l'occasion, répondre directement ou indirectement, à un écrivain par un autre écrivain, ce qui, dans le style du régime constitutionnel, pourrait être considéré comme « un hommage rendu à la liberté de la presse par une puissance couronnée. » Guillaume Van Male fut employé une fois au moins à cette guerre de plume contre Paul Jove. Quelque peu d'estime qu'il fît de la véracité de ce spirituel chroniqueur, qui disait lui-même « qu'il habillait ses héros de bure grossière ou de fin brocard, selon le prix qu'ils mettaient à l'*étoffe* et à la *façon*, » l'Empereur crut devoir relever quelques erreurs commises par Paul Jove dans une relation de la campagne de Tunis qui avait justement été traduite de l'italien en latin. Van Male lut et relut d'abord jusqu'à quatre fois la relation de Paul Jove ; puis, mettant en œuvre les renseignements fournis par son maître, il rédigea sous forme d'épî-

tre courtoise le récit authentique des faits. Charles-Quint fut ravi de cette composition plus que d'aucune autre de son classique secrétaire : le pauvre Van Male put bien espérer cette fois qu'il avait enfin travaillé pour sa petite fortune et sa renommée particulière en même temps que pour celle de César, ainsi qu'avait fait don Luis d'Avila en écrivant ses *Commentaires des guerres d'Allemagne*. Hélas ! le glorieux empereur trouva la réponse à Paul Jove si parfaite, qu'il craignit que le nom obscur de Van Male n'empêchât le public de l'apprécier : il le condamna à s'effacer, voulant que l'épître parût signée par don Luis d'Avila lui-même, et cet illustre auteur-guerrier consentit, « par ordre supérieur, » à jouer le rôle du geai de la fable. « *Sic vos non vobis mellificatis apes :* » Van Male aurait pu ajouter un vers de plus au sixain de Virgile dont le plagiaire n'avait pas eu du moins Auguste pour complice (1).

Charles-Quint et don Luis ne se crurent pas ingrats envers Van Male : on lui fit entrevoir une indemnité dont l'espoir dut le consoler, car il en avait doublement besoin. D'abord il avait un peu compromis sa santé en partageant les insomnies du conquérant de Tunis ; ensuite, profitant d'un court congé, il était allé dans le pays natal, et là, fidèle à un ancien engagement, il avait contracté mariage avec Hippolyta Reynen... Quand, à son retour, il apprit à Charles-Quint son entrée en ménage, l'Empereur le complimenta, l'approuva et lui parla de sa nouvelle destinée avec toute la bonhomie du « bourgeois de Gand : » — « Vous ne sauriez croire, écrivit Van Male à son » ami L. de Praët, avec quelle approbation César a reçu ma » communication. Plus d'une fois, quand nous avons été » seuls, il est revenu sur le même sujet en m'exhortant à la » frugalité, à l'économie et aux autres vertus de la vie do-

(1) Il faut convenir que les secrétaires anonymes sont exposés à de cruels mécomptes : à moins que les choses n'aient bien changé depuis trois siècles, il serait très possible qu'on nous en citât au moins un qui aurait contribué beaucoup à l'élection de quelque moderne don Luis d'Avila, comme membre de l'Académie.... espagnole. — La lettre de Paul Jove a été réimprimée à la suite des lettres de Van Male au seigneur L. de Praët.

» mestique (1). » Rien de plus utile qu'une bonne règle de conduite; mais l'indemnité, la gratification?... L'Empereur ne l'avait pas oubliée. Seulement le bon Van Male ne se doutait guère du présent que Charles-Quint lui réservait.

Il ne faudrait pas supposer que Charles-Quint fût de ceux qui méprisent toute traduction comme une œuvre servile. Charles-Quint était traducteur lui-même aussi bien qu'auteur. Un poème français avait eu une grande vogue dans sa jeunesse, et surtout à la cour de Flandre. C'était le *Chevalier Délibéré*, par Olivier de la Marche. Ce continuateur des anciens trouvères, long-temps au service de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Téméraire et aïeule maternelle de Charles-Quint, avait célébré dans une espèce d'allégorie chevaleresque le belliqueux rival de Louis XI. Moitié par admiration pour l'original, moitié pour s'exercer à écrire en espagnol, sa langue de prédilection mais non la langue de son enfance, Charles-Quint avait traduit dans ses moments de loisir le poème d'Olivier de la Marche. Cette traduction était en prose, et il aurait voulu la mettre en vers, pensant que la meilleure prose rend tout au plus le sens de la poésie; mais, n'osant entreprendre seul ce nouveau travail, il se donna un collaborateur. Ce collaborateur était don Fernando de Acuña, noble Portugais, quoique né à Madrid, et écrivant le pur espagnol. Don Fernando, qui avait servi avec Charles-Quint en Allemagne, en Flandre, en Italie et en Afrique, s'acquitta de sa tâche sous les yeux de l'Empereur. Traduisant de la version impériale espagnole et non du français, il se référait au traducteur primitif quand il était embarrassé ou s'il avait à proposer quelques libertés de poète. Ce fut ainsi que le *Chevalier Délibéré* se trouva métamorphosé en *Caballero Determinado*, poème composé de trois cent soixante-dix-neuf *quintillas* ou stances de dix vers, rhythme importé de la littérature italienne dans celle d'Espagne par Juan Boscan. Le manuscrit, copié et recopié par Guillaume Van Male, fut remis à

(1) « Vix credas, etc... occinit *frugalitatem*, *parcimoniam*, cœteras que virtutes œconomicæ disciplinæ. » MALINÆI *Epist.*, page 81.

Charles-Quint comme sa propriété. Charles-Quint le communiquait à ses confidents intimes, et, entre autres, à don Luis de Avila, qui déclara plusieurs fois que le poème devrait être imprimé, ajoutant que sa publication serait une excellente affaire pour un éditeur. Il n'en estimait pas les profits au-dessous de cinq cents écus d'or ! — « En ce cas, répondit Charles, il est juste que les fruits reviennent à Guillaume qui a tant sué pour planter l'arbre (1) ; » voulant parler sans doute des transcriptions de la version primitive faite par Van Male. Un matin donc, l'Empereur fit présent du *Caballero Determinado* à son gentilhomme de la chambre, à la condition qu'il serait imprimé aux frais de celui-ci, — et que dans la préface il ne serait fait mention aucune de la collaboration du donataire à ce précieux manuscrit. — Cette double condition refroidit la reconnaissance de Van Male ; car il eût préféré de l'argent comptant à une spéculation, et s'il avait cru au succès, c'était principalement parce qu'il comptait sur l'intérêt qu'exciterait un ouvrage qu'on saurait traduit à moitié par l'Empereur. Le *Caballero Determinado* est devenu excessivement rare, quoique tiré d'abord à deux mille exemplaires et réimprimé plusieurs fois ; mais cela ne prouve pas que le succès de la première édition fût lucratif pour Van Male, qui dut s'estimer trop heureux s'il fit ses frais d'éditeur, après avoir été forcé de remercier le noble auteur de sa munificence (2).

A la même époque, notre gentilhomme flamand eut à dé-

(1) « Bono jure fructus ille ad Guillelmum redeat ut qui plurimum in eo opere sudavit. » MALIN. *Epist.*

(2) Voici en quels termes Van Male établit la collaboration de Charles-Quint dans la version du *Chevalier Délibéré :*

« Cœsar maturat editionem libri cui titulus erat gallicus : *le Chevalier Délibéré.* Hunc per otium *a seipso traductum* tradidit Ferdinando Acunæ, Saxonis custodi, ut ab eo apteretur ad numeros rythmi hispanici quæ res cecidit felicissimè. *Cœsari, sinè dubio, debetur primaria traductionis industria cum non solum linguam sed et carmen et vocum significationem mire expressit.* » Épist. VI. La garde de l'électeur de Saxe, prisonnier de l'Empereur, avait été confiée à don Fernand d'Acuña ; c'est pourquoi Van Male l'appelle *Saxonis custos.*

Nous ne pouvons croire que Charles-Quint ait songé à appliquer au bon G. Van Male, ce système d'égoïsme politique que les ambassadeurs vénitiens prétendent qu'il

plorer la perte de ses bagages et se flatta vainement de l'espoir de la réparer : il était avec l'Empereur, en 1552, lorsque trahi par Maurice, l'électeur de Saxe, et presque surpris dans Inspruck, Charles s'échappa en toute hâte, au milieu d'une nuit orageuse, torturé par la goutte et porté en litière à travers des chemins impraticables. Van Male regretta surtout ses livres, pillés par les reîtres de Maurice : « Que de larmes j'ai versées, écrivait le malheureux bibliophile, sur les funérailles de ma bibliothèque (1) ! » Il dut se rappeler alors que la même infortune avait affligé son antagoniste, Paul Jove, au sac de Rome, et il prit le parti de se consoler par l'espoir que les chances de la guerre lui rendraient bientôt l'équivalent de ce qu'elles lui avaient enlevé.

Guillaume Van Male suivit Charles-Quint au siége de Metz avec cette pensée peu chrétienne, qui lui sourit, cependant, au point de chercher à en rendre complices quelques soldats, à qui il promit de racheter tous les livres dont ils pourraient s'emparer dans le pillage (2). Deux capitaines espagnols ne s'étaient pas repentis autrefois d'avoir fait main basse, au sac de Rome, sur les *in-folios* de Paul Jove, qui leur furent rachetés assez cher. L'armée impériale étant de cent mille hommes, Van Male pouvait bien rêver qu'il aurait bientôt à sa disposition tous les in-folios et les in-octavos des bibliophiles de Metz... Mais c'était le duc de Guise qui commandait dans cette ville... Au bout de deux mois, il fallut lever le siége, et les bibliophiles lorrains furent sauvés de l'invasion dont leur confrère belge les mena-

avait adopté envers ses ministres et ses généraux quand il les récompensait, « le faisant lentement, » dit Bernardo Navagero ; « les faisant long-temps attendre, » dit Marino Cavalli (*e tardissimo nel remunerare*), ce que celui-ci approuve, sous prétexte qu'ainsi il continuait d'être bien servi par ceux qui avaient peur de perdre le prix des services rendus. — Entre autres éditions du *Caballero Determinado*, nous pouvons citer celle d'Anvers, — *Édition plantinienne*, — dont un exemplaire est possédé par M. Alexis Le Go, bibliothécaire de l'École de France à Rome. La première édition avait paru aussi à Anvers, chez Jean Steels, 1555.

(1) « Nunquàm satis lugere possum excidium Bibliothecæ... Oh quot lacrymis » ac lamentis Bibliothecæ inferias dedi ! » MALIN. *Epist.* p. 90.

(2) « Magna est spes prædæ. Ego jam hispanis aliquot veteranis pactus sum prædam librariam. MALIN. *Epist.*, p. 77.

çait sans remords, s'imaginant pouvoir exercer sur eux les justes représailles du pillage d'Inspruck. Par suite de la levée du siége de Metz, Van Male fut réduit à spéculer sur la vente du *Caballero Determinado*. Or, cette vente l'avait si peu enrichi en 1556, qu'il n'hésita pas, quand Charles se retira dans l'Estramadure, à l'y accompagner avec son titre de Ayuda de Camera et trois cents florins d'appointements (1). Il est fâcheux que Van Male n'ait pas continué sa correspondance après 1552, ou qu'on n'ait pas retrouvé la suite de ces trente et une lettres latines adressées à son ami, le seigneur de Praët, remarquables par de si piquants détails sur l'Empereur en bonne santé et l'Empereur malade. Après avoir si bien mis en scène le charlatan Caballo (ce grand âne !) et le docte Baersdorp, non-seulement il nous eût donné la contre-partie de cette comédie médicale, en mettant à leur tour en scène les docteurs Mathys, Cornelio et Mole, leurs successeurs à Xarandilla et à Yuste, mais encore il eût ajouté beaucoup à ces détails d'intérieur que nous devons à Quixada et à Gaztelu.

Un serviteur non moins précieux pour l'Empereur que son confident littéraire, était l'Italien Giovanni Torriano, bien mal connu de ceux qui, d'après le Vénitien Frédéric Badouaro, ne voyant en lui que l'horloger de la cour cénobitique, se sont arrêtés à la plaisante idée qui fait de Charles-Quint un puéril amateur d'horloges. Nous remarquons plusieurs horloges et des montres portatives dans l'*inventaire* déjà cité; mais nous y remarquons aussi des compas, des quarts de cercle, une règle géométrique à compartiments, des astrolabes, un anneau astronomique, des miroirs de cristal de roche (2), et divers instruments de mathématiques, sans parler de ceux qui devaient garnir l'a-

(1) Nous devons croire qu'il s'agissait de florins d'or. Le florins pesait trois grammes deux cent vingt-cinq centigrammes, ce qui lui donnait une valeur métallique de 10 fr. 64 c. qu'il faut multiplier par cinq pour avoir la valeur relative, le pouvoir de l'or et de l'argent étant à cette époque cinq fois plus fort au moins qu'aujourd'hui. Le florin d'or valait donc environ 50 fr. de notre monnaie actuelle.

(2) « Dos astrolabios y una sortija con que se mira que hora es y se toma el sol.» *Manuscrit Gonzalez.*

telier de l'*horloger-mécanicien*. Ce serait assez pour conjecturer que l'Empereur avait le goût des sciences exactes. En effet, il était curieux d'inventions mécaniques, et dans Torriano il entretenait un ingénieur, un mécanicien, un inventeur du premier ordre, qui a pu mériter que l'historien Strada dît de lui qu'il était l'Archimède de ce temps-là (1). Après cette expression, qui grandit singulièrement le personnage, Strada ajoute que Charles-Quint s'associait par un génie naturel à ses inventions, et que quelques-uns des grands travaux tentés après 1558 par Torriano, avaient été concertés entre l'Empereur et lui dans les deux années de leur commune retraite. Strada fait allusion à la machine hydraulique que Torriano construisit à Tolède pour amener l'eau du Tage au sommet de l'Alcazar, et verser dans la ville altérée 600,000 seaux par jour; mais il se trompe : c'était en 1555 que Tolède avait reçu ce bienfait de Charles-Quint (2).

Il est une double analogie entre l'empereur Charles-Quint et l'empereur Napoléon, qui nous a frappé dans cette étude de biographie et d'histoire. Napoléon, comme Charles-Quint, avait une tête mathématique, et il aimait les sciences exactes, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer Ossian, — de même que le goût de Charles-Quint pour la mécanique et les ingénieurs se conciliait très bien avec son goût pour les poètes et son admiration de l'allégorie d'Olivier de la Marche. Tous les deux successivement, et à trois siècles d'intervalle, auraient pu s'approprier l'application de la vapeur à la navigation... Tous les deux ils négligèrent d'attacher à leur service l'ingénieur qui leur pro-

(3) *Illius temporis Archimede. De Bello belgico.* Dec. 1a. Lib. 1.

(2) C'est évidemment par suite d'une erreur typographique, qu'on lit 1565 dans le *Handbook* de M. Ford, qui dit qu'à cette date, Charles-Quint, très amateur de mécanique » (*who delighted in mechanics*) fit sonder le Tage avec la cloche à plongeur. M. Ford, qui attribue volontiers une origine moresque à tous les travaux utiles de l'Espagne, ajoute que Torriano ne fit que réparer l'ancienne *Noria* ou puits à roues. Quoi qu'il en soit, la ville devait encore à Torriano d'assez fortes sommes lorsqu'il mourut, et sa famille n'en put rien obtenir. « Le Tage, indigné, » dit poétiquement M. Ford, « endommagea fortement la machine, et Tolède en est réduite aujourd'hui à être approvisionnée d'eau par les baudets qui la portent de maison en maison. »

posait l'expérience de cette nouvelle force motrice ! On sait que Fulton ne put même faire la sienne sous les yeux de Napoléon. Ce qui est moins connu, c'est que le 11 avril 1543, Charles-Quint arrivait à Barcelonne pour y attendre la flotte de l'amiral Doria, sur laquelle il devait s'embarquer. Le 17, don Blasco de Garay, le Fulton espagnol, lançait à la mer, en sa présence, un bâtiment mû par la vapeur. C'était un ancien bâtiment de 200 tonneaux, appelé la *Santissima-Trinidad*, qui avait été disposé pour cette curieuse aventure, et qui parcourut trois lieues en une heure. Mais Charles-Quint avait pour trésorier un homme positif nommé Ravago, qui ne vit dans l'inventeur qu'un homme d'imagination, d'autant mieux que le « premier *steamer* » ne pouvait pas avoir la perfection de ceux qui, depuis cinquante ans, naviguent non-seulement sur la Méditerranée mais encore sur l'Atlantique. La découverte de don Blasco de Garay ne parut donc qu'un rêve d'ingénieur et resta oubliée pendant trois siècles des ingénieurs eux-mêmes. Si Giovanni Torriano l'*horloger* eût fait partie, en 1543, de la maison de Charles-Quint, peut-être Blasco de Garay eût rencontré en lui un rival assez généreux pour dire hardiment à l'Empereur : « Sire, croyez-vous que si votre illustre aïeule Isabelle avait livré Christophe Colomb au jugement de ses courtisans, de ses financiers et de ses bureaucrates, vous seriez aujourd'hui le maître du Nouveau-Monde (1) ? » En cette circonstance Charles-Quint fut du moins

(1) Comme l'auteur croit être le premier à signaler la singulière coïncidence qui associe dans cette étude Napoléon et Charles-Quint, il a tenu à vérifier tous les détails de son rapprochement. L'expérience de Blasco de Garay a été souvent citée. M. Ford dit qu'elle eut lieu le 17 janvier 1543 ; mais on voit par l'Itinéraire de Vandenesse, que Charles-Quint passa les mois de janvier et de février à Madrid ou dans des localités rapprochées de cette ville. Ce fut seulement le 11 avril qu'il se rendit à Barcelonne, où il resta jusqu'au 1er mai. Voir la *Collection des Anciens Voyages*, par NAVARETE. — Blasco de Garay doit être le même dont la littérature espagnole possède un recueil de lettres (*Cartas de Blasco de Garay*, voir l'ouvrage de M. TICKNOR) et dont la plus vieille édition connue est celle de Venise, 1553. Ces lettres, qui annoncent un esprit subtil, sont une espèce de pastiche dont chaque phrase forme un proverbe.

Après avoir mentionné le fait de la découverte de la navigation à vapeur par un Espagnol (en 1543), antérieurement au marquis de Worcester (en 1663), au capitaine Savary (en 1693), au Dr Papin (en 1696), et à d'autres inventeurs prétendant

plus généreux que Napoléon, car il donna à Blasco de Garay une gratification de 200,000 maravédis, pour lui prouver qu'il savait apprécier le génie d'un inventeur quoiqu'il ne pût l'utiliser.

Gabriel Naudé aurait pu faire une place à Torriano dans son *Apologie des grands hommes accusés de magie*, à le juger par ce qu'en disent les chroniqueurs, qui prétendent que ses inventions mécaniques le firent passer pour sorcier parmi les moines de Yuste. Strada est de ceux qui racontent qu'il s'exposait à être dénoncé à l'Inquisition, en fabriquant des passereaux en bois qu'on voyait soudain voler et revoler à travers la chambre. Un jour, il introduisit brusquement au milieu du réfectoire, des automates armés et agitant leurs lances, d'autres soufflant dans des trompettes, des chevaux même qui, n'ayant pas heureusement la taille du cheval de Troie, entraient et sortaient par la porte sans qu'il fût besoin de l'agrandir ou d'abattre un pan de muraille. Mais si les moines superstitieux avaient peur un moment, les moines instruits devaient, comme Charles-Quint, trouver très récréatifs ces tours du grand mé-

tous à l'idée originale, M. Ford dit que, lorsqu'en 1830, « les premiers steamers anglais naviguèrent dans le Guadalquivir, les journaux espagnols annoncèrent qu'une messe avait été célébrée avant le départ de la première de ces machines dangereuses et hérétiques. » L'épithète d'hérétique est probablement une plaisanterie anglaise de M. Ford contre la bénédiction catholique du premier bâtiment à vapeur. Nous avons vu bénir de même pontificalement les locomotives de chemins de fer. Nous avons entendu la messe à bord d'un bâtiment à voile ordinaire, avant qu'il fût lancé à la mer. Cependant on ne peut nier que la vapeur, sur mer comme sur terre, n'ait réveillé, trois siècles après Charles-Quint, une certaine superstition. Avant de sourire de la messe espagnole dite à propos des steamers du Gualdalquivir, il faudrait relire ce paragraphe, que nous trouvons justement, en mars 1853, dans le journal du Havre :

« Le 18 mars 1816, le premier bateau à vapeur qu'on ait vu en France, fit son entrée dans le port du Havre. C'était l'*Élise*, parti la veille de New-Haven, en Angleterre.

» Lorsqu'il parut en rade, les pilotes évitèrent de l'aborder, et il fut forcé d'entrer dans le port sans leur aide.

» Il sortit du Havre le 20 mars, et en Seine il répandit la terreur sur les deux rives. Les habitants, entendant la nuit le bruit des roues et voyant les étincelles sortir du tuyau, crièrent au feu et sonnèrent le tocsin jusqu'au matin. Mais le jour venu, familiarisés avec le bateau mystérieux, ils poussèrent des cris d'allégresse. »

canicien (1). Les horloges ou pendules mentionnées dans l'inventaire, au nombre de quatre ou cinq, devaient être aussi très intéressantes; c'étaient des horloges à jour dont on voyait fonctionner les ressorts dans leur boîte de cristal. La plus grande des quatre figurait dans la chambre même de Charles-Quint sur une table de noyer. Des trois autres, deux avaient un nom; l'une s'appelait le PORTIQUE, l'autre le MIROIR. L'inventaire n'explique pas quelle était celle dont parle Cardan, qui donnait toutes les divisions de la terre et toutes les révolutions des astres dans le ciel. Torriano, comme horloger, était donc encore un artiste extraordinaire pour ce temps-là, n'aurait-il fait que l'horloge de Pavie, avec ses quinze cents rouages, autre merveille de son art. Il avait d'ailleurs sous ses ordres un ouvrier secondaire nommé Balin. Avant la mort de l'Empereur, l'horloger-mécanicien mettait la dernière main à une œuvre plus compliquée, sur laquelle il avait déjà inscrit son nom et sa qualité : JANNELLUS TORRIANUS, CREMONENSIS, *horologiorum-architector*, lorsque Charles-Quint voulut compléter l'épigraphe par ces mots : *facile princeps*, lui décernant ainsi le titre de *prince des horlogers*. Encouragé par le suffrage de l'Empereur, Torriano ajouta lui-même ce défi adressé à qui voudrait en faire autant : « *Qui sim scies, si par opus facere conaberis* (2).»

Nous avons peu de détails biographiques sur le secrétaire Martin Gaztelu, celui qui écrivait sous la dictée de Charles-Quint les lettres d'affaires signées par l'Empereur, et qui entretenait, en outre, une correspondance particulière avec le secrétaire d'État Vasquez de Molina, correspondance dans laquelle

(1) « Nam sæpe a prandio armatas hominum et equorum icunculas induxit in mensam, alias tympana pulsantes, tubis aliis occinentes, ac nonnullas ex eis feroculas infestis sese hastulis incursantes. Interdum ligneos passerculos emisit cubiculo volantes, revolantesque. » STRADA, *de Bello Belgico*. » Ajoutez à ces automates les petits moulins mécaniques qu'un moine pouvait cacher dans sa manche, etc., vous avez un rival de Robert Houdin et des autres escamoteurs mécaniciens que nous admirons aujourd'hui.

(2) *Tu sauras ce que je suis si tu veux tenter un travail semblable.* On lisait sur le cadran d'une autre horloge sous verre, cette devise philosophique : *Ut me fugientem agnoscas.*

il se permet parfois quelques réflexions et quelques anecdotes qu'il n'eût pas osé soumettre à la révision de Charles-Quint. Aussi termine-t-il volontiers celles de ses communications qui lui semblent indiscrètes par la recommandation du secret. Il avait figuré antérieurement dans la secrétairerie d'État sous don Francisco Erazo (1). Les lettres de Gaztelu, très simples, sans la moindre prétention au style, contrastent avec celles du docteur Mathys, qui, vrai docteur universitaire, écrit souvent en latin et semble croire que les détails vulgaires de ses ordonnances et de leur résultat sont relevés par l'emploi d'une langue morte.

Mais de tous les serviteurs de Charles-Quint à Yuste, c'est, sans contredit, Quixada qui est le personnage le plus important par ses fonctions, par son caractère, type de l'hidalgo de ce temps-là, et comme le fidèle dépositaire du secret de son maître. Nous connaissons le confident des secrets d'État, le confident des secrets de conscience, le confident des secrets d'auteur; nous allons connaître le confident des secrets de famille, chaque serviteur de la maison ayant son département distinct, comme naguères les ministres de la couronne, au milieu desquels nous avons vu que l'Empereur se réservait de tout savoir, centralisant tout dans sa personnalité suprême.

L'expédition de Tunis, en 1535, telle que la raconte l'évêque de Pampelune, rivalise avec le siége de Grenade sous Ferdinand et Isabelle. Tous les plus beaux noms des royaumes de la vieille Espagne catholique sont inscrits dans le dénombrement des héros de cette poétique croisade (2). Les Allemands, les Belges, les Portugais et les Italiens ont là aussi une belle part de gloire. Au siècle suivant, notre Duquesne devait faire réparation à la chrétienté de l'absence de la France, réparation encore plus glorieusement complétée de nos jours. Avant que l'assaut fût

(1) *Manuscrit Gonzalez.*

(2) Un des ancêtres de l'impératrice des Français, un Montijo, y fut gravement blessé : « *Quo tempore Montegius graviter vulneratus est.* » *Ad* PAULUM JOVIUM *Epistola de Bello Tunitano.* — MALIN. *Epist.*, page 101.

livré à la Golette, un détachement de cette dernière nation disputait le poste d'honneur à un détachement de la vieille infanterie de l'Espagne, si long-temps la première de l'Europe ; ils allaient en venir aux mains, lorsque le capitaine castillan intervint et dit : « L'honneur est à tous les postes où est le cou-» rage ; le général nous a désigné ce poste et je crois que nous » saurons si bien le défendre que l'Espagne ne perdra pas, à » cause de nous, le nom que ses victoires lui ont conquis ; » mais nous ne sommes pas venus en Afrique pour avoir des » querelles avec nos amis ; nous sommes venus, au contraire, » pour les secourir en bravant la mort si l'ennemi les serrait » de trop près. Voulez-vous notre poste ? prenez-le et donnez-» nous le vôtre : on verrra, j'espère, qui nous sommes, là, » comme partout. » La querelle fut apaisée par ces paroles. Celui qui, pour éviter un conflit entre chrétiens, parlait ainsi avec un mélange d'adresse militaire et de fière courtoisie, était don Luis Mendez Quixada, second fils de don Guttiere Gonzalez Quixada, seigneur de Villagarcia, et de Maria Manuel de Villamayor. Le capitaine combattit encore mieux qu'il n'avait parlé et reçut une blessure à l'assaut des bastions. Il avait deux frères qui faisaient comme lui la campagne ; l'aîné, don Guttiere, perdit la vie au pied des remparts de Tunis ; dans une autre guerre, don Luis devait voir tomber à ses côtés le plus jeune, don Juan Quixada, tué par une arquebuse française. Plus heureux, don Luis continua de monter en grade et devint colonel. En même temps il entra dans la maison de l'Empereur comme second majordome sous le duc d'Albe, et Charles-Quint s'attacha d'autant plus facilement à lui, que le colonel Quixada avait, plus jeune, figuré au nombre de ses pages.

En 1549, Quixada épousa doña Magdalena de Ulloa, issue d'une des plus anciennes familles d'Espagne. Il était à Bruxelles, et la fiancée à Valladolid. Son service le retenant auprès de l'Empereur, il se maria par procuration ; mais, dès qu'il put obtenir un congé, il alla rejoindre doña Magdalena et passa quelque temps avec elle dans le manoir paternel de Villagarcia, dont la

mort de ses frères le rendait seul possesseur. Ce fut avant son départ que Charles-Quint lui confia le grand mystère de sa vie privée.

L'Empereur, qui connaissait Quixada depuis les premières années de sa jeunesse, ne l'avait jamais perdu de vue,—page, capitaine, colonel, majordome; — dans sa carrière militaire comme dans ses fonctions de cour, il avait éprouvé son obéissance aveugle, son dévouement sans bornes, sa discrétion. Peut-être la dernière épreuve venait-elle d'être subie par Quixada, à son insu, lorsque, le jour de son mariage étant fixé, au moment de partir pour aller recevoir la main de celle qu'il aimait et qui attendait son fiancé, Charles lui avait dit : « Restez, j'ai besoin de vous. » Quixada, aux yeux de Charles, était donc le modèle des sujets, comme aux yeux de Quixada Charles était le modèle des monarques, l'homme qui pour lui représentait Dieu sur terre. Sincèrement religieux, — quoiqu'il eût quelque prévention contre les moines, sans doute à cause d'un procès qui faisait partie de la succession paternelle et dans lequel ils avaient plaidé contre lui, — régulier dans ses mœurs, chargé, comme majordome, de maintenir la discipline et la décence au palais, Quixada, jaloux de la dignité de ses fonctions, s'honorait de les remplir dans une cour si grave, et qui à d'autres aurait pu paraître un peu triste, par l'exclusion à peu près complète de l'autre sexe. On n'y voyait plus de femmes, en effet, excepté quand l'Empereur avait auprès de lui une de ses filles ou une de ses sœurs, princesses trop sages, trop réservées ou trop occupées de la politique pour ne pas effaroucher la galanterie. La maison impériale, depuis la mort de l'Impératrice, devait ressembler beaucoup plus à un couvent qu'à la cour de la plupart des souverains contemporains, dans ce siècle qui avait vu Henri VIII et ses reines, François Ier et ses maîtresses. Chacun savait que le souvenir de sa compagne unique remplissait le cœur de Charles-Quint, et cette messe des morts célébrée chaque matin en l'honneur d'Isabelle, était comme une perpétuelle évocation qui maintenait les droits de la défunte sur le trône

et dans la chambre nuptiale éternellement tendue de deuil.

Quixada dut certainement être surpris, lui, le sévère major-dome, quand son maître lui révéla que, six ans après la mort de l'Impératrice, il avait eu à se reprocher un jour de faiblesse, et qu'un fils lui était né à Ratisbonne le 24 février 1545, anniversaire de sa propre naissance. L'enfant n'ayant plus de mère, ou du moins ne devant la connaître jamais, Charles ne pouvait l'abandonner à des mercenaires, et il priait le plus fidèle de ses serviteurs de le remplacer dans les soins de son éducation. Révéla-t-il aussi à Quixada le nom de celle qui l'avait rendu père si mystérieusement? Impossible de savoir si la confidence était utile, seule raison qui eût pu engager Charles-Quint à la faire; car s'il avait cette pudeur qui lui fit si long-temps dissimuler sa paternité, il n'avait pas moins cette chevaleresque discrétion à laquelle a droit la femme qui livre son honneur à un chevalier..... un roi doit-il être rien de plus auprès de sa maîtresse? Don Juan d'Autriche lui-même ignora toujours si c'était Barbe de Blomberg ou une autre qui lui avait donné le jour. Un des historiens qui ont voulu que ce fût elle, rend encore hommage à la constance conjugale qu'une faiblesse, peut-être unique, la seule prouvée du moins, ne put éteindre dans le cœur de Charles-Quint, lorsqu'il nous dit que Barbe de Blomberg lui avait été amenée pour adoucir par son chant sa mélancolie! « *ut mœrorem cantu allevaret* (1). » Qui ne sait tout ce qu'il y a de séduction dans la voix d'une femme qui s'inspire de notre douleur même pour nous la faire oublier?

Quoi qu'il en soit de cette partie du mystère qui, pendant si long-temps, déroba à tous les yeux le berceau de don Juan d'Autriche, ce prince, qui se nommait alors Geronimo, avait quatre ans lorsque Quixada fut chargé de le conduire en Espa-

(1) Les expressions de Strada sont remarquables et nous devons les citer à l'appui de notre opinion. « Ex quâ ad Carolum inductâ, *ut mœrorem cantu allevaret*, filium ille suscepit, jam pridem viduus, Isabellâ conjuge ante annos septem amissâ; namque eâ vivente, servasse Carolum perquam sancte conjugalem fidem, fama est. » STRADA, *de Bello Gallico*, 1re décade, page 578 de notre édition de Lyon.

gne. Il le confia d'abord à un pauvre musicien, d'autres disent à un fermier de Leganez, près de Madrid, où l'enfant se fortifia, jouant avec les petits campagnards et apprenant à lire chez le curé du village. Ce ne fut qu'en 1554 que doña Magdalena de Ulloa, n'ayant pas d'enfant elle-même, le reçut à Villagarcia et l'éleva comme si elle était sa mère, ignorant de qui il était le fils; car son mari lui avait dit simplement : « Voici un page que je vous amène, c'est le fils d'un ami illustre dont j'ai promis de taire le nom. » Doña Magdalena pensa que ce prétendu ami était Quixada lui-même qui n'osait pas lui en faire plus directement l'aveu. Elle n'en aima que plus tendrement cet enfant du mystère, qui l'appelait ma tante *(tia)* et Quixada son oncle *(tio)*. Pendant un des congés que le discret majordome obtenait de l'Empereur de temps à autre et qu'il passait toujours auprès de sa chère Magdalena et de son page, le feu prit à la maison... Il était nuit, Quixada se réveille en sursaut; il court d'abord au petit Geronimo, le met en sûreté et revient ensuite sauver celle qu'il avait semblé oublier, comme Énée oublia Creüse dans l'incendie de Troie. Doña Magdalena, qui ne doutait pas de l'affection de son mari pour elle, mais qui savait qu'elle ne passait qu'après Dieu et l'Empereur dans ce cœur de vieux chrétien et de sujet loyal, soupçonna que Geronimo devait être en effet le fils d'un ami bien illustre... mais Quixada ne lui dit rien encore qui pût confirmer ce soupçon (1).

Le seul Quixada connaissait qui était le père de don Juan. Mais, nécessairement, avant de lui confier ce jeune

(1) Ajoutons que, dans une de ses nuits d'insomnie, Charles-Quint pouvait bien avoir confié aussi à Van Male le secret de la naissance de don Juan; mais ce n'est qu'une conjecture, le secrétaire belge employant son latin le plus emphatique pour dire au seigneur de Praët, que l'Empereur non-seulement lui dicta les événements de sa vie historique, mais encore lui découvrit les plus profonds mystères de son cœur... ce qui le frappa de stupéfaction et même de terreur... aussi aimerait-il mieux périr que d'en rien révéler à personne, *excepté à son correspondant!* « Cœsar captata priùs oportunitate, occlusis cubiculi foribus, me vocat; imperat » altum earum rerum quas auditurus essem silentium incipit aperire mihi multa; » *detegit ipsa præcordia*, mentem, animum... celat nihil. Ego fere obstupui, imo » etiam nunc horresco referens, malim que perire quam earum rerum quemquam » *præter te* conscium reddere. » MALIN. *Epist.* XII, p. 31.

prince, Charles-Quint avait dû prendre ses précautions pour qu'on retrouvât les traces de l'enfant et pour ne pas le laisser abandonné s'il venait à mourir sans avoir révélé ce mystère à un serviteur éprouvé. C'est ce qui explique comment, avec son testament, il avait remis à Philippe II quatre pièces secrètes dans un pli cacheté, sur lequel Philippe avait écrit lui-même : « Pour » être remis à Sa Majesté si je meurs avant elle; — à mon fils, » si je meurs avant lui, ou à défaut de mon fils, à mon plus » proche héritier. » Dans le premier de ces documents, Charles-Quint déclarait avoir eu en Allemagne depuis son veuvage, d'une mère non mariée, un fils naturel qui se nommait Geronimo et qu'on retrouverait en s'adressant à Adrien de Bues, ou, s'il ne vivait plus, à Ogier Bodoart, portier de la chambre impériale (1). Joint à ce papier en était un autre signé par un nommé Massi, sa femme Anna de Medina et leur fils Diego, qui reconnaissaient avoir reçu un enfant d'Adrien de Bues et touché une somme de cent ducats pour frais d'un voyage en Espagne, plus une année de nourriture et de logement calculée depuis le 1er août 1550, s'engageant, moyennant cinquante ducats pour l'entretien annuel dudit enfant, à garder le plus scrupuleux secret relativement à sa famille. On trouve ces documents dans les *Papiers du cardinal de Granvelle*, tome IV, page 496. Ce fut postérieurement à leur date que Quixada reçut la confidence de Charles-Quint et se trouva chargé du jeune Geronimo, dont ni Adrien de Bues, ni Bodoart, ni la famille Massi ne connaissaient le père.

Avant de s'embarquer pour l'Espagne, en 1556, Charles-Quint avait fait prendre les devants à Quixada, qui devait faire une halte à Villagarcia et puis venir l'attendre à Laredo. L'Empereur étant arrivé quelques jours plus tôt qu'on n'avait prévu,

(1) « *Diga y declaro à que por quando estando yo en Alemania, despues que embiude, huve un hijo natural de una muger soltera, el qual se llama Geronimo.* »

Ogier Bodoart était avec Charles-Quint à Yuste et figure dans son testament comme un de ses *ayudas de camera*, valets de chambre ou aides du gentilhomme de la chambre.

le majordome était encore auprès de sa femme quand il reçut la lettre de la régente qui le pressait d'aller au plus vite rejoindre son maître (1). Ainsi, dans ces premiers embarras du débarquement qui ont motivé l'accusation de négligence envers Charles-Quint, portée par les historiens contre son fils et sa fille, le fidèle, l'exact, l'assidu serviteur était lui-même en retard : il dût bien se le reprocher et partit en toute diligence. Il était à son poste le 5 octobre. Son zèle ne se ralentit plus, quoique d'après ses lettres il est clair qu'il partagea bientôt la mauvaise humeur des Flamands contre les ennuis du voyage, contre les maisons sans tapis et sans cheminée, contre les mauvais chemins, contre le climat même, tout Espagnol patriote qu'il était. Peu à peu il reprit courage, vaincu par la persévérance de l'Empereur dont il continua seulement de déplorer les imprudences gastronomiques, osant gronder quelquefois le maître qu'il admirait, grâce au privilége des vieux serviteurs.

Quixada ne couchait pas dans l'appartement de Charles-Quint et il avait un logement particulier au village de Quacos, ainsi que le secrétaire Gaztelu, Moron, le maître de la garde-robe, Giovanni Torriano et plusieurs autres. Dans le village on avait relégué, comme de raison, le petit nombre des femmes du service, telles que les blanchisseuses. Doña Magdalena et le page don Juan devaient venir s'y établir aussi avec le majordome; mais ce ne fut qu'un peu plus tard. Évidemment, si le franc mais bon serviteur se plaignait parfois plus que son maître n'aurait dû l'attendre de cette abnégation si bien éprouvée, c'est parce qu'il aurait voulu que Charles-Quint consentît à le laisser aller chercher sa chère doña Magdalena et ce petit page anonyme dont il espérait que la naïve vivacité charmerait sa solitude. Mais, conformément à son habitude, Charles ne décidait rien sans y avoir mûrement réfléchi. Il fit donc la sourde oreille pendant trois mois à toutes les insinuations de son majordome.

Nous avons déjà dit que, pendant tout le mois de février,

(1) Voir la lettre de la régente, page 221.

l'auguste solitaire jouit de tout ce qui l'entourait immédiatement sans paraître rien désirer de plus. Il commença la chasse aux ramiers, il essaya de se passer de sa litière pour la promenade et même il osa un jour monter à cheval. — Nous ne saurions trouver que ses écuries répondissent au *luxe* du reste de sa maison. Elles ne contenaient, d'après l'inventaire, que six mules, dont une s'appelait la *Cardinale*, et un petit cheval gris... qui, dit-on, était borgne. — Borgne ou non, cette dernière monture d'un prince dont tous ses rivaux admiraient autrefois la grâce équestre, faillit détruire les bons effets de l'air des montagnes. A peine en selle, Charles-Quint se sentit saisi d'un tremblement nerveux, puis d'un vertige, et ses serviteurs n'eurent que le temps de le recevoir dans leurs bras pour lui épargner une chute funeste.

On s'étonnera peut-être que l'art de Torriano ne se fût pas exercé à inventer pour l'Empereur invalide un bon carrosse bien suspendu, que les mules auraient fait rouler sur les chemins de la plaine si pittoresque de Placencia. Malheureusement, c'étaient justement les chemins qu'on aurait dû inventer d'abord en Espagne : — les carrosses étaient connus en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne même, quoiqu'ils fussent rares. Van Male nous raconte qu'en 1551, Charles-Quint lui-même avait une voiture construite avec beaucoup d'art, une voiture de chasse dont l'essai avait failli lui faire perdre les rares dents qui lui restaient (1). Disons encore que, d'après les idées chevaleresques du temps, une voiture pour l'usage quotidien eût paru un meuble d'efféminé. Charles-Quint, la seizième année de son règne (en 1534), avait remis en vigueur, par une ordonnance, la loi de l'ancien code des partidas, qui interdisait aux caballeros de se servir de mules de selles, « *mulas de silla*, » le cheval seul devant être pour eux la monture d'honneur et d'usage, « *por honra y uso.* » Le grave évêque de Pampelune, l'historien Sandoval, n'avait pas sans doute de

(1) Voir ci-dessus, 1re partie, § V, page 93.

carrosse, tout prélat qu'il était; car, en relatant cette ordonnance de Charles-Quint, il ajoute à la date de 1681, plus d'un siècle après : « Et aujourd'hui, dans ces misérables temps, les cavaliers, comme de lâches femmes, se servent tant des coches, des carrosses, des litières et autres véhicules commodes et agréables, que nous devons craindre d'être déjà arrivés à cette époque où Dieu nous menace de châtier son peuple en lui donnant des princes semblables à des femmes (1). »

(1) « Y agora en estos miserabiles tiempos ni guardan uno ni otro, usando como flacas mugeres tanto los coches, carroças, sillas y otros regalos y galas, que, cierto, devemos temer no sea el tiempo, conque Dios amenaza que castigara a su pueblo, dandoles principes como mugeres. » SANDOVAL, tome II, page 134, édition d'Anvers.

VII

LA CHRONIQUE DE CHARLES-QUINT ÉCRITE PAR LES MOINES. — SOMMAIRE EXTRAIT DE SA CORRESPONDANCE ET DES LETTRES DE SES SECRÉTAIRES POLITIQUES. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES FINANCES DE L'ESPAGNE SOUS CHARLES-QUINT. — ÉCONOMIE POLITIQUE DE CE TEMPS-LA. — LA MAISON DE CONTRATACION. — LES FRAUDEURS DU FISC. — UNE CONFISCATION. — COLÈRE DE CHARLES-QUINT. — MISSION DE GOMEZ DE SILVA. — LES FUREURS DE PAUL IV. — APPEL AUX TURCS. — JULIE DE GONZAGUE. — CAMPAGNES EN FLANDRE ET EN ITALIE. — BATAILLE DE SAINT-QUENTIN. — LE DUC DE GUISE. — SUBSIDE OBTENU DES ÉVÊQUES. — L'ÉDUCATION DE DON CARLOS.

« Bonum est nos hic esse, quiâ homo vivit puriùs, cadit rariùs, surgit velociùs, incedit cautiùs, quiescit securiùs, moritur feliciùs, purgatur citiùs, præmiatur copiosiùs. »

« Nous nous trouvons bien ici, parce que l'homme y vit » d'une vie plus pure, tombe plus rarement, se relève plus vite, » marche avec plus de prudence, se repose avec plus de sécurité, » meurt plus heureusement, est plus facilement absous, et a pour » récompense une plus belle couronne (1). » — Tel est le tableau des avantages de la vie claustrale, tracé par saint Bernard, un des Pères de l'Église que Charles-Quint aimait à se faire lire, et ce tableau devait charmer sa pieuse mélancolie; mais, à peine établi dans le lieu de sa retraite, le solitaire de Yuste eut à se préoccuper de ces intérêts politiques dont sa conscience de souverain et de père lui interdisait de répudier complètement la responsabilité. Soit par ses conseils, qu'il ne refusa jamais quand on les lui demanda, soit en prenant même parfois l'initiative quand lui parvenait la nouvelle d'un grave évènement, il exerça donc encore du fond de sa retraite une véritable in-

(1) Sentence souvent gravée dans un lieu apparent des maisons de l'Ordre de Cîteaux.

fluence sur les affaires, sans jamais vouloir revendiquer néanmoins aucun apparat pour ce reste d'autorité personnelle; de manière qu'aux yeux du monde ce fut son fils qui sembla « régner et gouverner » seul. Comment ce rôle a-t-il été inconnu ou nié jusqu'ici dans l'histoire?... Parce que justement c'était le « secret de l'État. » L'histoire officielle ne voyait que le souverain titulaire et ne pouvait ouvrir ces dépêches et ces lettres de chaque jour qu'apportaient les courriers allant et venant sans cesse de Yuste à Valladolid, et de Valladolid à Yuste, ou de Yuste en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Portugal, en Angleterre, etc. Ces lettres et ces dépêches sont demeurées ensevelies pendant des siècles dans les discrètes archives de Simancas. Après la mort de Charles-Quint, les moines de Yuste furent ses seuls chroniqueurs; nul d'entre eux n'avait été admis à la moindre confidence politique. Ils n'avaient vu l'ex-empereur qu'à l'église ou dans son jardin, priant Dieu, mêlant sa voix au chant des offices, écoutant le sermon, cultivant ses fleurs, nourrissant ses animaux favoris, jetant des miettes de pain aux truites de ses bassins, allant tirer un ramier avec son arquebuse, causant familièrement avec ses serviteurs ou ses hôtes, etc. Pour l'honneur de leur couvent, ils se complurent à le représenter comme n'ayant d'autre pensée que celle de son salut éternel, pensée qui le préoccupait beaucoup aussi, sans doute, mais non comme pensée unique, exclusive. Il existe donc deux histoires de cette mémorable retraite du plus puissant monarque du XVIe siècle, deux histoires qui, se complétant l'une par l'autre, expliquent un caractère dont les contradictions sont celles de la nature humaine et réalisent « l'homme double » de saint Paul.

Pour qui se contenterait encore de l'histoire du séjour de Charles-Quint à Yuste, d'après l'édifiante relation empruntée par Sandoval au prieur fray Martin Angulo, que l'historien nous dit avoir transcrite presque littéralement, ou d'après celle du religieux anonyme, que nous avons plus souvent citée parce qu'elle contient plus de détails encore, toute la chronique des

évènements de cette espèce de règne posthume pourrait se réduire au sommaire suivant, — les quinze premiers chapitres ayant conduit Charles-Quint dans l'enceinte du monastère :

Le XVIe chapitre nous apprend « ce qui se passa entre Sa Majesté et fray Juan de Regla, son confesseur. »

Ch. XVII. Des aumônes que Sa Majesté fit faire dès son entrée à Yuste.

Ch. XVIII. Comment Sa Majesté, depuis sa retraite, se tint en dehors des affaires séculières.

Ch. XIX et XX. Comment Sa Majesté distribua les jours de la semaine (sermons, lecture des Épîtres de saint Paul, etc.).

Ch. XXI. Des messes que Sa Majesté faisait dire à Yuste.

Ch. XXII. Comment Sa Majesté et tous ses officiers étaient assidus à communier.

Ch. XXIII. De la fête de l'apôtre saint Mathias et des indulgences qui s'y gagnaient. (Nous avons déjà mentionné cette solennité religieuse qui se célébra deux fois à Yuste pendant le séjour de Charles-Quint. « Dès le matin, dit l'Anonyme, ses officiers se présentaient en habit de fête pour communier ; leurs femmes, qui demeuraient à Quacos, accouraient à Yuste en grande parure pour assister aux offices. On venait de quarante-sept lieues à la ronde afin de gagner l'indulgence plénière accordée par le Pape. Pour satisfaire à l'empressement de la foule, un autel et une chaire se dressaient hors du monastère ; deux offices se célébraient, l'un en plein champ, l'autre à l'intérieur de l'église, etc. »)

Ch. XXIV. De ce qui se passa entre Sa Majesté et les visiteurs de notre Ordre.

Ch. XXV. Comment Sa Majesté dîna un jour dans le réfectoire avec tout le couvent.

Ch. XXVI. Du zèle que montrait Sa Majesté dans l'observance des pratiques religieuses.

Ch. XXVII. De la manière dont Sa Majesté assistait aux offices.

Ch. XXVIII. De l'ordre que Sa Majesté donna pour le Jeudi-Saint et de l'adoration de la Croix le Vendredi-Saint.

Ch. XXIX. De la grande vénération que Sa Majesté montrait pour le Saint-Sacrement, etc., etc. (1)

Certes, sauf que le bon moine mentionne incidemment les visiteurs mondains qui venaient de temps en temps voir Sa Majesté, ne nous montre-t-il pas là Charles-Quint presque exclusivement absorbé par les pratiques de « la vie dévote? »

Mais, si nous rédigions un sommaire d'après les lettres et les dépêches de l'Empereur, de son fils le roi Philippe, de sa fille la Régente, de Gaztelu, le secrétaire politique, etc., etc., qui forment aussi un véritable journal de sa vie dans le cloître, nous pourrions résumer à peu près le contenu de cette correspondance pendant les premiers mois de l'année 1557.

24 Février. — Le jour de saint Mathias. — Ce jour-là étant l'anniversaire de sa naissance, fut consacré par l'Empereur, selon l'usage de toute sa vie, à une messe solennelle; comme sa santé (ainsi que nous l'avons dit) était excellente, il alla, un peu aidé, faire lui-même son offrande au grand autel. Le chroniqueur du couvent et le secrétaire politique font à peu près la même relation. Mais, trois jours après, —

27, — Martin Gaztelu est envoyé à Valladolid avec des instructions verbales et une lettre pour « Juan Vasquez de Molina, *mon* secrétaire et de *mon* conseil, » à qui l'Empereur disait: « Ayant fixé ce dont j'aurai besoin chaque année pour ma dépense, j'ai jugé à propos de faire partir Gaztelu, afin qu'il en instruise la princesse ma fille, et qu'on règle comment, à qui et à quelles époques, il conviendra de le fournir. » (Il ne s'en remettait pas tout-à-fait à sa fille ni à son conseil pour régler cette somme, et demandait vingt mille ducats d'or, qui seraient

(1) Nous venons simplement de copier les titres sommaires de douze à quinze chapitres du manuscrit espagnol anonyme trouvé dans un des portefeuilles des archives de la Cour féodale du Brabant, et conservé actuellement au greffe de la Cour d'appel de Bruxelles: *Historia breve y sumaria de como el Imperador Don Carlos V, nuestro Señor, trato de venirse a recoger al monasterio de San-Hieronimo de Yuste*, etc.

prélevés sur le produit des mines d'argent de Guadalcanar, plus la perception d'un droit de onze et six sur mille, sans compter une réserve de trente mille ducats d'or déposés au château de Simancas ; question financière traitée en détail dans la lettre remise à Gaztelu. Charles-Quint sachant bien qu'au temps de sa plus haute puissance, le fisc royal subissait les inconvénients de la lenteur espagnole, il voulait, autant que possible, pourvoir à son entretien personnel et répandre librement ces aumônes dont parle le Hiéronymite anonyme, d'accord avec le père Siguenza, qui dit que Sa Majesté délivra aussi des prisonniers pour dettes, dota de jeunes filles pauvres, etc. (1)

1er Mars. — Arrivée de courriers de Valladolid et de Lisbonne qui, avec les dépêches, apportent du saumon, des lamproies. Le bruit court que Charles-Quint doit se rendre de Yuste en Aragon, que son oisiveté lui pèse, etc. Quixada n'en serait pas fâché, car il ne se fait pas encore, lui, à la solitude.

8 Mars. — Retour de Gaztelu, qui a tout réglé d'une manière satisfaisante : on parle de la prochaine arrivée du comte Ruy Gomez de Silva, envoyé par Philippe à son père.

14 Mars. — M. de La Chaulx, chargé d'une mission pour l'Angleterre, est allé d'abord faire un pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupe : il vient baiser la main à l'Empereur, qui le charge de dire à la reine Marie Tudor, que, « quoique sa retraite soit le complément de ses désirs, il ne renonce pas à assurer, par ses actes et ses conseils, l'exécution des mesures que réclameraient les grandes affaires que son fils a maintenant sur les bras. »

23 Mars. — Arrive Ruy Gomez de Silva qui, le 24, « reste

(1) Les mines de Guadalcanar, découvertes en 1509, sur les hauteurs limitrophes de l'Estramadure et de l'Andalousie, étaient d'un excellent produit; elles furent affermés aux frères Fugger, d'Augsbourg, qui y augmentèrent encore leur fortune immense. — Le ducat d'or pouvait valoir 12 fr. de notre monnaie actuelle. — Il est difficile de savoir ce qu'était le prélèvement de onze et six sur mille, *once y seis al millar*, ni quels revenus de la couronne étaient affectés à cette perception, sur laquelle Charles-Quint, dans son codicille, ordonna que diverses gratifications seraient payées par le percepteur H. Lopez de Campo.

enfermé cinq heures consécutives avec Sa Majesté, et autant le jour suivant. »

(Nous verrons qu'il s'agissait d'affaires assez graves pour motiver ces deux conférences de cinq heures chacune. Ruy Gomez de Silva repart sans avoir pu obtenir ce que le fils demande au père, mais chargé d'une mission financière.)

28 Mars. — L'Empereur devine la cause de la tristesse de Quixada, et, *proprio motu*, il lui annonce que, sous peu de jours, il pourra se rendre au domaine de Villagarcia.

31 Mars. — Lettre de Charles-Quint qui a appris qu'une mesure financière de sa fille a provoqué à Séville une coupable résistance. Il ne craint pas d'exprimer sa colère.

(Il veut qu'on mette les opposants à la raison. Si son fils ne se fâche pas, il se fâchera lui-même. « Je suis bon pour le faire, dit-il, et je le ferai quand bien même j'aurais la mort entre les dents (1). » On croit entendre rugir le vieux lion de saint Jérôme dans la légende.)

A la même date arrive à Yuste un courrier anglais, qui vient se plaindre à l'Empereur qu'il est depuis quatre semaines à Valladolid, attendant la réponse d'une dépêche. Charles-Quint ne faisait pas attendre ainsi les courriers politiques; pour ne pas se fâcher encore, il a besoin de tenir compte de la proverbiale lenteur espagnole.

3 Avril. — Luis Quixada part de Yuste; il va jouir de son congé; mais l'Empereur utilise ce voyage pour l'expédition des affaires. Quixada se détournera pour aller remettre des lettres aux sœurs de Charles-Quint, les reines de France et de Hongrie; il porte aussi des instructions verbales pour la régente d'Espagne, à qui son père recommande le châtiment des rebelles de Séville.

4 Avril. — L'agent du duc de Vendôme, Escurra, vient entretenir Charles-Quint de la proposition du prétendant au sujet de la Navarre.

(1) « Soy bueno para ello, aunque tenga la muerte entre las dientes, holgare de hacerlo. » (*Manuscrit Gonzalez.*)

22 Avril. — Ruy Gomez de Silva revient avec de nouvelles lettres de Philippe II, qui supplie son père de ne pas renoncer encore à son titre d'empereur.

27 Avril. — Toujours l'affaire de Navarre ; nouvelles lettres au secrétaire Vasquez sur la négociation avec le Portugal et l'affaire de Séville. L'indignation de Charles-Quint contre les coupables de cette dernière ville, n'est pas calmée.

1er Mai. — On croit encore que l'Empereur a au moins du crédit, car on s'adresse à lui pour obtenir protection ou justice, et lui-même dicte une lettre de recommandation en faveur d'un vieux compagnon d'armes, Juan de Narvaez, qui servit dans les campagnes d'Italie, de Barbarie, de Flandre, etc., fut blessé dans un assaut, pillé par les soldats français, etc.

— Le roi Philippe écrit d'Angleterre qu'il partage la colère de l'Empereur et fera punir les coupables de Séville.

12 Mai. — Gaztelu écrit à Vasquez que l'Empereur veut qu'on confisque les biens de ceux qui ont cherché à frauder le fisc. — Charles-Quint refuse de suspendre sa renonciation à l'Empire.

— Lettres à l'archevêque de Tolède pour l'engager à prêter de l'argent au roi. Question financière traitée dans plusieurs dépêches.

19 Mai. — Charles-Quint, informé de l'hostilité croissante du Pape contre lui et son fils, le roi d'Espagne, ne craint pas de s'exprimer amèrement à son tour contre le Saint-Père. Provisoirement, il est d'avis qu'il ne faut pas laisser publier en Espagne les bulles de Rome. L'archevêque de Séville semble refuser l'emprunt qu'on lui demande. Charles-Quint veut qu'on insiste.

28 Mai. — Le secrétaire Vasquez écrit à l'Empereur pour lui faire connaître le mouvement des troupes qu'on va diriger sur l'Italie. Charles-Quint, toujours préoccupé de l'affaire de Séville, ne se livre pas à une colère aveugle, et fait les distinctions d'un vrai politique, en conseillant de fermer les yeux sur la complicité des « maîtres de navires et des pilotes » compro-

mis, de peur qu'irrités ils ne passent au service du roi de France, etc., etc.

Après cet essai de sommaire tracé ici pour être mis en parallèle avec celui de l'Hiéronymite anonyme, qui semble n'avoir pas supposé que Charles-Quint pût, à Yuste, se préoccuper d'une autre pensée que celle d'édifier le monde par sa dévotion, nous devons rentrer dans la voie de notre récit en faisant connaître chaque évènement avec plus de détails, selon la mesure de son importance.

Quand on se contente d'énumérer tous les royaumes, états, principautés et villes qui formaient l'Empire de Charles-Quint, la splendeur de son cortége aux jours des solennités, splendeur qui fait encore ressortir la simplicité personnelle de l'Empereur,—quand on le suit conduisant ses armées en Europe ou ses flottes en Afrique, il nous apparaît comme le plus puissant et le plus riche des princes de son temps, celui qui vit, dit Montesquieu, « l'univers s'étendre pour lui procurer un nouveau genre de grandeur, et mettre un monde nouveau sous son obéissance (1). » Eh bien! ce puissant et ce riche empereur, réduit aux expédients pendant tout son règne, fut presque constamment à la veille de faire banqueroute. Ni les impôts annuels et réguliers, ni les subsides extraordinaires qu'il tirait de ses peuples, ni l'argent et l'or du Mexique et du Pérou ne le dispensèrent de vivre d'emprunts et d'être la proie vivante des usuriers, après avoir aliéné successivement tous ses domaines impériaux et royaux, après avoir engagé d'avance tous ses revenus courants et tous ses *revenus futurs*. Il subissait quelquefois des intérêts de 10, de 20 et même de 30 pour 100 — (taux approuvé par les Cortès en 1552). Lorsque François Ier viola, en 1527, le traité de Madrid, Charles-Quint ne mit une armée en campagne qu'avec la riche dot de l'impératrice Isabelle. En 1529, il ne put aller en Italie qu'après avoir cédé au Portugal ses droits sur les Moluques. — Bernard Navagero, évaluant les

(1) MONTESQUIEU, *Esprit des lois.*

sommes que coûtèrent à Charles-Quint vingt années de guerre (de 1520 à 1540), estimait qu'elles surpassaient ce que tous les princes de l'Europe réunis possédaient en argent comptant. « Il y a dépensé, dit-il, outre les revenus ordinaires et » extraordinaires de ses États patrimoniaux et ce que l'Empire » lui a accordé, la dot de sa femme et celle de la femme » de son fils, les 2 millions payés par le roi très chrétien pour » sa rançon, les 1,400,000 ducats que lui a prêtés le » roi de Portugal, les 100,000 qu'il a reçus de la Seigneurie » après la paix de 1529, les 100,000 que le duc de Ferrare » lui a donnés pour l'investiture de Carpi, enfin les 100,000 » comptés par le duc de Toscane lorsque les châteaux de Flo- » rence et de Livourne lui furent remis (1). »

Débiteur ponctuel, d'ailleurs, comme le Cid lorsqu'il racheta si loyalement le gage que les Juifs exigèrent de lui, vous voyez Charles-Quint s'humilier périodiquement devant les assemblées qui tiennent les cordons de la bourse publique en Espagne et dans les Pays-Bas. Si elles lui accordent une taxe extraordinaire, ce sera parfois la cause d'une émeute, comme à Gand; mais plus souvent à peine obtient-il le tiers de la somme qu'il sollicite, comme lorsqu'en 1539 il expose en vain aux trois ordres de Castille réunis à Tolède qu'il ne peut déjà plus servir les intérêts de ses dettes (2). Situation bizarre qui explique pourquoi Charles-Quint passait, alternativement, pour le plus magnifique et le plus parcimonieux des monarques; mais qui prouve aussi, peut-être, qu'on n'a pas exagéré une grandeur conquise malgré de pareils embarras. Ce qu'il y avait de plus cruel pour lui, c'est qu'il avait seul le sentiment de la mission qu'il remplissait en s'efforçant de maintenir l'unité dans son Empire, et que chacun de ses États prétendait être sacrifié aux autres, tandis que le peuple, qui le croyait riche, l'accusait volontiers

(1) Cavallo suppute qu'en 1550, Charles-Quint avait engagé 800,000 ducats sur les 920,000 ducats des revenus ordinaires de la Castille; 700,000 sur les 800,000 de Naples, 400,000 sur ceux de Milan, c'est-à-dire toute la perception, etc. *Monuments de la diplomatie vénitienne*, page 88. — L. RANKE.

(2) SANDOVAL, tome II. *Cortès de* 1539.

de ne faire la guerre que pour reculer les frontières qu'il avait tant de peine à défendre.

Après les Cortès tenues en 1539 à Tolède, Charles-Quint s'était égaré à la chasse, comme cela lui arrivait quelquefois encore à cette date. Un cerf blessé le remit heureusement sur son chemin, à deux lieues de Madrid, et succomba au milieu du chemin même. En ce moment passait un vieux paysan qui conduisait un âne chargé de bois. « Mon brave homme, » lui dit Charles-Quint, « laisse-là ton bois et mets sur ton âne ce cerf qui te rapportera davantage. » Le paysan, sans se douter quel était son interlocuteur, engagea la conversation, et l'Empereur s'y prêta familièrement. « Quel âge as-tu, » lui demanda Charles-Quint, « et sous combien de rois as-tu vécu ?—Je suis assez vieux, « répondit le paysan, » pour avoir connu cinq rois : le roi don Juan II, d'abord, quand j'étais un garçon sans barbe... son fils, don Enrique... le roi don Fernando... le roi don Philippe, et, enfin, Carlos, que nous avons aujourd'hui. — Eh bien! quel est le meilleur ou le plus mauvais des cinq, à ton avis?—Oh! « dit le rustre, » le meilleur, il n'y a pas de doute, fut don Fernando, puisqu'on l'avait, avec raison, surnommé le Catholique; quant au plus mauvais, que vous dirais-je si ce n'est qu'assez mauvais est celui que nous avons ; car il nous inquiète en laissant là sa femme et ses enfants pour s'en aller, tantôt en Italie, tantôt en Allemagne, tantôt en Flandre. Il enlève ainsi tout l'argent de l'Espagne, et *malgré ses rentes et les grands trésors qui lui viennent des Indes, trésors suffisants pour acquérir mille mondes*, il ne fait que mettre de nouveaux impôts sur les pauvres laboureurs, ce qui les ruine. Plût à Dieu qu'il se contentât d'être roi d'Espagne, et il serait le plus puissant roi de l'univers! » Charles-Quint voyant que le paysan répétait naïvement à sa manière ce qu'on venait de lui répondre dans les Cortès, en lui refusant tout subside extraordinaire, se donna la peine de justifier l'*Empereur* de la nécessité où il était d'avoir recours aux impôts pour remplir les obligations que lui imposait le devoir de défendre la chrétienté

et de repousser ses éternels ennemis. Il ajouta que l'Empereur, qui aimait sa femme et ses enfants, ne les quitterait certes pas, s'il n'y était forcé... Il fut interrompu par la rencontre de quelques courtisans qui lui témoignèrent tant de déférence, que le paysan devina avec qui il avait causé si librement. « Ma foi, dit-il, seigneur, supposez que j'eusse parlé à Sa Majesté comme je viens de le faire, ne lui aurais-je pas dit la vérité? » Charles-Quint rit beaucoup, et l'histoire ajoute que le paysan reçut une royale gratification (1).

Si l'anecdote est exacte dans tous ses détails, elle fait voir que la noblesse féodale avait dans les hommes de la campagne des échos bien ignorants et bien dévoués, qui ne tenaient pas compte à Charles-Quint des efforts qu'il venait de faire pour décider la Grandesse à participer aux taxes, afin qu'elles ne fussent pas supportées entièrement par le laboureur. Si l'Empereur avait plus de popularité dans les villes, c'est qu'on y était mieux instruit naturellement de cette circonstance ; mais, dans les villes aussi, on était persuadé que les royaumes d'Espagne étaient les plus grevés des États de Charles-Quint, tandis que ces royaumes payaient bien moins d'impôts que les Pays-Bas, Naples et Milan, quoique les Espagnols eussent seuls droit, légalement, d'aller puiser à ces trésors des Indes *suffisants pour acquérir des mondes*, et qui, cependant, ne rapportaient à l'Empereur que 400,000 ducats annuellement. —Misérable somme, comparée à celle de deux millions et cinq cent mille qu'il tirait des Pays-Bas !

Malheureusement, c'est l'impôt que l'on paie qui paraît toujours le plus lourd, et le peuple pouvait bien avoir quelque peine à comprendre que cet impôt augmentât après les victoires comme après les revers... Fatale conséquence des guerres permanentes, justes ou non. Enfin, avec tout son génie, Charles-Quint n'était pas en avant de son siècle dans la science économique. C'est de nos jours seulement que les Clemencin, les

(1) SANDOVAL. *Ibid.*

Capmany et les autres savants théoriciens de l'économie politique espagnole, ont démontré tous les vices de l'ancien système, qui fut si funeste, pendant trois siècles, aux financiers de la Péninsule, à son commerce, à son industrie et à son administration coloniale, dont nous avons surtout à nous occuper ici.

Depuis le règne de Ferdinand et d'Isabelle, l'administration coloniale était devenue progressivement une vaste juridiction qui participait à la fois d'une haute cour de justice, d'un ministère du commerce, d'un ministère de la marine, d'un ministère des finances. Cette administration formait deux grandes divisions : — le Conseil supérieur des Indes, qui siégeait à Valladolid, et ce qu'on appelait le Bureau des affaires commerciales, la *Maison de Contratacion* (*Casa de Contratacion*), sa succursale commerciale, qui siégeait à Séville. Tout était fondé sur ce régime des monopoles, des prohibitions ou des restrictions, qui existait alors partout mais qui était exagéré encore en Espagne ; tous les détails du service tendaient à se concentrer sur un point,—espèce de centralisation administrative qui avait à la fois ses avantages et ses inconvénients ; mais dont les inconvénients l'emportaient à la longue sur les avantages, à cause du respect conservé en Espagne pour la routine ou la tradition, quelque changement que le temps apportât à ce qui avait primitivement pu être considéré comme l'organisation la meilleure et la plus simple. Ainsi, au lieu de distraire du Conseil des Indes quelques-unes des prérogatives qui lui avaient été attribuées dans l'origine de son institution, lors de la découverte du Nouveau-Monde, on laissait ce Conseil tout envahir par son patronage comme par ses pouvoirs, sans faire attention que s'il décidait toutes les questions entre la couronne et les sujets en faveur de la couronne, le Conseil faisait payer directement ou indirectement à celle-ci ses services et ses décisions arbitraires.

Quand on calcule l'abondance des richesses que le Nouveau-Monde envoyait à l'Espagne sous Charles-Quint, quoiqu'on doive rabattre beaucoup des descriptions poétiques qu'on en

faisait alors, on ne peut expliquer que par les vices de la perception, par les fraudes bureaucratiques et par l'escompte plus ou moins usuraire des banquiers, l'embarras d'un gouvernement dont le fisc prélevait le droit d'un cinquième sur tous les objets d'exportation ou d'importation, sans parler du produit direct des mines exploitées pour le compte de l'État (1). La *Maison de Contratacion* de Séville avait pour fonction spéciale d'enregistrer ou de *douaner* les articles envoyés aux Indes et les articles qui en provenaient, y compris les lingots. Le contrôle devait être facile, il nous semble, alors que Séville était par privilége le seul port de départ et d'arrivée pour tout le trafic colonial. C'était de Séville que mettait annuellement à la voile la flotte marchande dont tous les navires, enregistrés à la *Maison de Contratacion*, étaient escortés par la flotte royale des galions qui les escortait de même à leur retour : une vérification douanière avait lieu à Hispaniola, où la relâche était obligatoire pour tout le trafic du Mexique et du Pérou. « Non-seulement, » comme le dit l'historien des Rois Catholiques, « le nouveau Pactole découvert au profit de l'Espagne, au lieu de la féconder et d'y raviver les véritables sources de la prospérité nationale, ne devait que les dessécher dans l'avenir; mais déjà le souverain pouvait, au milieu de l'or des Indes, être comparé au monarque de Phrygie affamé par sa richesse surabondante. » L'or des Indes, en effet, suffisait à peine à l'entretien de la flotte militaire et à l'armement des fortifications des côtes de l'Espagne. Le revenu colonial était engagé deux ans d'avance à des banquiers étrangers, Génois la plupart; enfin, autour même de la *Maison de Contratacion*, à

(1) Selon Pierre Martyr, les mines seules d'Hispaniola rendaient annuellement cinq cent mille onces d'or. Selon Herrera, les pêcheries de perles de Cubagua valaient annuellement aussi 75,000 ducats. La couronne, outre ses droits de douane, prenait quelquefois un intérêt dans une pacotille de voyage ; quant aux fonctionnaires civils, ils revenaient généralement enrichis, pour peu qu'ils eussent su profiter de leur place, témoin le trésorier Bernardin de Santa-Clara qui, après quelques années de résidence à Hispaniola, avait amassé quatre-vingt-seize mille onces d'or. Herrera dit que ce *nouveau riche* faisait servir à sa table de la poudre d'or au lieu de sel. Voir l'*Histoire du Mexique*, de PRESCOTT, et son *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, tome III, p. 47.

Séville, la contrebande avait organisé un corps de fraudeurs appelés métadors, qui, presque publiquement, mettaient au rabais les droits de la couronne en se chargeant de faire toucher aux intéressés leurs métaux précieux, en nature ou en argent, moyennant une redevance. Cette redevance était très légère, comparée au cinquième prélevé par le fisc dont, selon toute probabilité, les agents recevaient le prix de leur complicité ou de leur tolérance. La coutume d'éluder le contrôle de la *Casa de Contratación* était si bien établie, que l'émotion fut grande à Séville, lorsqu'au moment où la flotte des Indes était attendue d'un jour à l'autre, on apprit que la princesse Régente avait ordonné, par mesure générale, que toutes les matières d'or et d'argent seraient retenues par les employés de la douane et portées à la Monnaie, le gouvernement se réservant de rembourser la valeur aux ayant-droits, soit en bons du Trésor avec intérêts, soit en indemnités sous forme de places, etc. On se récria sur cet emprunt forcé : on le traita de spoliation, et, comme les négociants de bonne foi se trouvaient lésés autant que les fraudeurs par la confiscation, tous les intéressées s'excitèrent entre eux, jusqu'à disputer à la couronne la cargaison, qui fut enlevée par la violence au moment du débarquement. On conçoit qu'à cette nouvelle, Charles-Quint éprouva l'accès de colère dont nous avons cité quelques expressions. Depuis la répression des Comuneros, l'Espagne était le plus soumis de ses États. Les Castilles, l'Aragon, la Catalogne, comme l'Andalousie, semblaient avoir oublié leur jalousie constitutionnelle, et se contentant de marchander sur les subsides extraordinaires, laissaient dormir leurs *fueros* et leurs vieilles chartes. Le peuple et la noblesse, également fiers de participer à la gloire impériale en Europe, se croyaient dédommagés de leurs priviléges, par la facilité d'aller exploiter les conquêtes du Nouveau-Monde à l'exclusion des étrangers. Et c'était une population de banquiers, de marchands, de courtiers, qui avait l'audace de se rendre justice à elle-même !... c'était Séville, enrichie et embellie entre toutes les cités par le monopole, qui bravait ainsi l'autorité royale ! Charles-

Quint, non-seulement fit éclater sa colère, mais il voulut que cette colère fût partagée par sa fille et par son fils, jusqu'à ce qu'un exemple eût terrifié les coupables. Il ne commença à s'adoucir que lorsque Philippe lui fit savoir qu'il ressentait comme lui cet affront, qui semblait d'abord moins émouvoir le monarque sur le trône que le monarque dans le cloître. Le Conseil des Indes aussi dut faire de l'indignation et s'excuser auprès de la Régente de n'avoir pas prévu l'attentat. Des poursuites judiciaires furent entamées; plusieurs individus dénoncés à la justice allèrent provisoirement en prison. La municipalité de Séville se regarda comme responsable, et, pour satisfaire le gouvernement, elle offrit de restituer la valeur des lingots par une contribution volontaire que ses envoyés vinrent déposer humblement dans le trésor de la couronne à Valladolid. Ils auraient voulu passer par Yuste et y porter leurs hommages à Charles; mais il refusa de les recevoir, avec le dédain de la majesté impériale offensée. Enfin, un des chefs de l'émeute, Francisco Tello, étant mort dans la forteresse de Simancas, où il avait été mis à la torture, quelques confiscations ayant indemnisé le fisc et au-delà sans doute, les pilotes et les maîtres de navires ayant fait mine de déserter au service de la France, l'irritation s'apaisa dans le monastère et à la cour. Mais, en dehors de Yuste, ce qui transpira de la colère de Charles-Quint, ne contribua pas peu à faire courir le bruit qu'il allait quitter sa pieuse retraite, quoiqu'il se fût contenté de dire qu'il regrettait de ne plus être assez jeune pour aller lui-même à Séville y faire juger les délinquants (1).

(1) Nous croyons avoir élucidé, par quelques recherches, l'épisode de l'affaire de Séville, dont il est question dans plusieurs des lettres du *Manuscrit Gonzalez*. Il faut surtout remarquer le rôle qu'y jouent les fraudeurs ou métadors, rôle qui explique comment les négociants honnêtes, compromis par eux, se trouvèrent forcés de s'humilier et de payer, quoiqu'ils n'eussent enlevé au fisc royal que ce qui leur appartenait légitimement, sauf les droits. M. Stirling, qui raconte comme nous cette affaire, nous semble la considérer un peu trop en Anglais libéral, presque étonné qu'un Hampden espagnol ne donnât pas le signal d'une révolution à propos d'une question de douane, non sans analogie avec la question du *ship-money* sous Charles Ier. Séville eut, dans cette affaire, la mauvaise conscience d'une ville favo-

Afin de décider Charles-Quint à rentrer dans l'exercice de l'autorité suprême, il eût fallu une raison beaucoup plus grave encore, puisqu'il résista aux instances de Philippe II. L'envoyé du monarque, Ruy Gomez de Silva, était venu à Yuste, le 23 mars, avec des instructions écrites dont voici la teneur :

« Vous vous rendrez auprès de Sa Majesté l'Empereur, et en » lui remettant ma lettre, vous lui communiquerez la situation » complète des affaires, afin qu'elle soit particulièrement in- » formée de ce qui s'est passé avec Sa Sainteté le Pape et avec » le roi de France. Vous lui direz tout ce qui est survenu en » Italie, vous lui exposerez les raisons qui m'ont fait prendre » la résolution de me transporter en Angleterre et de rassembler » l'armée, en suppliant avec la plus vive insistance Sa Ma- » jesté qu'elle veuille bien faire un effort dans cette conjoncture » pour me secourir et me venir en aide, non-seulement par ses » avis et ses conseils, ce qui est la plus haute assistance que je » puisse obtenir; mais aussi par la présence de sa personne et » l'exercice de son autorité. Que Sa Majesté daigne donc sortir » du monastère et se porter dans cette partie de l'Espagne qui » conviendra le mieux à sa santé et aux affaires, afin d'y » traiter celles qui se présenteront par les moyens qui lui cau- » seront le moins de fatigue; car de ses résolutions dépendra » le bon succès de tout. Au seul bruit que le monde aura de » cette nouvelle, je tiens pour certain que nos ennemis en se- » ront troublés; Sa Majesté les verra hésiter dans leurs projets » et leur conduite. Comme je lui écris moi-même à ce sujet, je

risée entre toutes celles de l'Espagne par ces priviléges de monopole qui la rendaient un des principaux marchés du commerce européen. Pendant les règnes suivants, le système colonial de l'Espagne ne se perfectionna nullement. Sous Philippe IV, Madame d'Aulnoy écrivait : « Il vient des Indes, tous les deux ans, plus de cent millions de livres, sans que le quart entre dans les coffres du roi. » Le même auteur parle des métadors de Cadix, où la flotte des Indes venait aussi mouiller en ce temps-là : «Lorsque la flotte vient mouiller à Cadix, il se trouve là des gens qui font profession publique d'aider à frauder les droits du roi sur les entrées de l'argent et des marchandises ; *c'est leur négoce, comme à un banquier de tenir sa banque.* » Les métadors exploitaient aussi habilement l'interdiction faite aux étrangers de faire le commerce des Indes, *sous peine d'être pendus.* Le métier de prête-nom à l'égard d'un étranger était devenu assez lucratif.

» ne vous en dis pas davantage, m'en remettant pour le reste
» à ce que vous savez de mes intentions. Mais vous deman-
» derez à Sa Majesté qu'elle veuille bien m'envoyer son avis
» sur ce qui concerne cette guerre, et qu'elle m'indique par où
» et comment il faut l'entreprendre et la pousser afin de porter
» les coups les plus décisifs (1).

Des instructions si précises expliquent les cinq heures consécutives de conférence secrète que l'Empereur eut le 24 et le 25 mars, avec l'envoyé confidentiel de son fils. Mais quel démenti donné à ces historiens qui ont prétendu que Charles-Quint se repentait de son abdication, et que Philippe II était jaloux des amers regrets exprimés par son père (2) !

Un mois plus tard, le 23 avril, Ruy Gomez de Silva revint avec de nouvelles lettres de Philippe qui suppliait Charles-Quint, puisqu'il persistait dans l'abdication de ses couronnes et refusait de sortir du cloître, de suspendre au moins l'effet de sa renonciation à l'Empire en gardant le titre d'Empereur, pour intervenir avec plus de poids dans la situation critique des affaires. Si la dernière ambition de Charles-Quint avait été de léguer à son fils ce titre d'Empereur dont il se dépouillait en sa faveur, nous avons vu qu'en se retirant en Espagne, il s'était franchement résigné à l'inflexible résistance de son frère Ferdinand. Il avait transmis à la Diète germanique, par le prince d'Orange, l'acte officiel qui transférait au roi des Romains toutes ses prérogatives impériales. Les dernières formalités qu'exigeait ce document ne dépendaient plus que de la Diète elle-même. Au lieu de rien faire pour les ra-

(1) *Manuscrit Gonzalez.*

(2) La preuve anecdotique a été long-temps la réponse de Philippe au cardinal de Granvelle, celui-ci disant au roi : « C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où votre père a abdiqué ; » et le roi répondant : « Oui, et l'anniversaire du jour où il s'en est repenti. » Déjà cependant Strada, *Bello Gallico*, lib. I, démentait ce bruit en faisant remarquer que si Charles-Quint avait eu des regrets, il avait eu la dignité de les bien cacher. « Mihi nusquam profecto vestigium ullum ejusmodi pœnitentiæ compertum est. Et decuit, vivam adeo magnanimitatis imaginem posteris non exponi pœnitentiæ panno convelatam. »

lentir, Charles-Quint, fidèle à la pensée d'une abdication complète, en pressait franchement l'expédition, et il répondit à Ruy Gomez de Silva qu'il lui tardait que ces formalités fussent accomplies ; mais que, jusque-là, il continuerait à porter les insignes impériaux et à s'intituler l'*Empereur* dans tous les protocoles ; — ce qu'il fit, en effet, jusqu'au mois de mai 1558. Quant aux conseils que le roi demandait à son expérience et à son affection paternelle, Charles-Quint était plutôt disposé à les offrir à son fils qu'à l'en priver. C'est ainsi que nous le voyons faire intervenir son influence personnelle pour obtenir du haut clergé espagnol un subside rendu nécessaire par le découvert du Trésor ; il ne cesse en même temps de rappeler à sa fille la Régente, et au secrétaire d'État Vasquez, toujours appelé *mon* secrétaire, qu'ils doivent presser l'envoi de l'argent, des armes, des munitions, des hommes et des chevaux que Philippe attend de ses royaumes d'Espagne pour faire face à la crise qui menaçait l'intégrité de l'héritage paternel.

L'histoire de la vie privée de Charles-Quint redevient ici l'histoire de l'Europe : le monastère est bien « le nid de l'aigle, » comme l'appelait le père Siguenza. Au-delà de l'horizon de sa retraite, le regard de l'Empereur voit soudain de tous côtés surgir des périls ou des difficultés dignes de sa vieille expérience et de ce courage tantôt énergique tantôt patient que son fils avait du moins la modestie d'invoquer à son aide (1).

A cette époque, Philippe II était retourné de Flandre en An-

(1) C'est l'historien écossais, Robert Watson (*the History of the reign of Philippe II*, etc.), qui a été plus loin qu'aucun de ceux qui accusent Philippe II d'avoir bientôt oublié son respect pour son père. Il nous le montre se hâtant de remplacer tous les ministres de Charles-Quint, et pour opposer entre eux le *caractère impérieux* du fils à la *faiblesse* du père, il prétend que Charles-Quint n'avait abdiqué que parce qu'il se voyait réduit à la désagréable alternative de lutter contre l'ambition de Philippe ou de lui céder volontairement la couronne. Il est temps que M. Prescott publie son *Histoire de Philippe II*, quoique le révérend Robert Watson ne soit pas un continuateur sans mérite de Robertson, son compatriote écossais. L'*Histoire de Philippe II*, par Robert Watson, fut traduite autrefois en français, par Mirabeau et Durival. Amsterdam, 1778, 4 vol. in-12. Nous ne connaissons pas cette traduction.

gleterre. En se rendant dans le royaume de Marie Tudor, ce prince ne devait plus donner occasion à M. de Noailles, l'ambassadeur français, de l'accuser d'y passer le temps à la chasse et à d'autres amusements nationaux, qu'un prince aussi sérieux que lui n'avait d'ailleurs affecté de rechercher que pour se populariser en se conciliant la noblesse anglaise. S'il allait auprès de son épouse toujours éprise, ce n'était pas non plus uniquement pour céder aux doux reproches de la tendresse conjugale. Mais, à la veille d'une guerre presque générale, il voulait que le Parlement lui accordât un corps d'auxiliaires contre la France. Quoiqu'une des conditions de son mariage eût été qu'il ne ferait point épouser ses querelles sur le continent aux sujets de la reine, il obtint ce qu'il désirait et ce qui lui était bien dû ; car, malgré les déclamations des réformés et des partisans d'Élisabeth, l'Angleterre de ce temps-là coûtait cher à l'Espagne : Philippe, au lieu de toucher une dot, en avait apporté une en bons lingots des Indes, comme si le fiancé eût été un barbon et la fiancée une jeune et belle princesse : c'était bien le moins que, dans une circonstance difficile, il eût quelques soldats pour son argent. Les catholiques d'Angleterre surtout eussent été à ses yeux des sujets ingrats, s'ils n'avaient pas secouru un prince auquel ils devaient en partie le rétablissement de quelques-uns des couvents abolis par Henri VIII,—les Chartreux à Sheen, les Franciscains à Greenwich, les Brigitins à Sion, et les Bénédictins à Westminster, etc. Charles-Quint lui-même avait consulté, dans le mariage de Philippe avec Marie Tudor, les intérêts du catholicisme encore plus que son ambition personnelle. Il savait parfaitement qu'il faudrait porter au compte du Trésor d'Espagne les frais de cette conquête pacifique. Outre les magnifiques cadeaux offerts à la reine, on avait vu entrer à la Tour de Londres vingt chariots portant de longs coffres-forts remplis de lingots d'or, — qu'il avait fallu défendre contre une bande de conspirateurs, jaloux sans doute de ces membres du Parlement et de ces dignitaires de l'Eglise d'Angleterre qui,

sans scrupule, tendaient la main à la libéralité castillanne (1).

Il est vrai que si le roi catholique avait besoin de ce secours contre la France, le Pape était justement encore le promoteur de la guerre contre celui dont le règne prolongé en Angleterre, eût peut-être conservé à Rome sa domination spirituelle sur ce royaume à la foi chancelante. Paul IV continuait à Philippe II l'animosité qu'il avait jurée à Charles-Quint : cette animosité toute personnelle (car il gardait la rancune de quelques injustices dont il avait été victime autrefois en Espagne), n'eût pas suffi, sans doute, à égarer un pontife jusqu'à le faire s'allier avec les hérétiques et les musulmans, quand il professait, d'ailleurs, sur la suprématie papale, des doctrines dignes d'un Hildebrand et d'un Innocent III ; mais Paul Caraffa y joignait le sentiment de la nationalité italienne, la haine de cette domination étrangère contre laquelle la malheureuse Italie, fractionnée matériellement par la conquête, démoralisée par les factions intestines, proteste en vain depuis des siècles, accep-

(1) Stowe et Heylin, cités par LINGARD, qui raconte la conspiration de Kingston, Throckmorton et Udal, dont le plan était de surprendre la garde de la Tour et de s'emparer du trésor apporté par Philippe en Angleterre.

Nous nous servons d'une phrase courtoise *pour la vénalité des hommes d'Etat*, parce que nous répugnons aux exagérations. D'accord avec les ambassadeurs Renard et Noailles, l'ambassadeur vénitien auprès de Marie Tudor représente les Anglais de ce temps-là comme prêts à embrasser toute espèce de religion, le judaïsme et le mahométisme aussi bien que le catholicisme (*il medesimo fariano della macometana ove della judæa*, etc.), pourvu que leur conversion leur rapportât quelque hose. *Manuscrit Barberini*, cité par LINGARD, *Hist. of Engl.* tome VII.

En 1529, Eustache Chapuys écrivait d'Angleterre à Charles-Quint : — « Une » chose fault que Votre Majesté intime de laquelle serez adverty par le sieur don » Inigo de Mendoça que n'y en a point ung autour du roy qui ne soit abreuvé de » ces pensions de France. Presque tous sont affectionnez à Votre Majesté, mais » l'affection de l'argent passe tout..... » Cette vénalité continua sous les règnes suivants : Louis XIV eut des pensionnaires dans le Parlement anglais et même parmi les orateurs de l'opposition comme en avait eu Charles-Quint. Sous Louis XV, Walpole écrivait au cardinal de Fleury : « Je pensionne la moitié du Parlement pour qu'il se tienne tranquille. Mais comme l'argent du roi est insuffisant, ceux à qui je n'en donne pas crient la guerre. Il serait donc expédient que Votre Eminence me remît trois millions pour faire taire les aboyeurs. L'or est un métal qui corrige ici toutes les mauvaises qualités du sang. Une pension de 2,000 liv. sterling rend le plus belliqueux orateur du Parlement doux comme un agneau. » *Anecdotes et discours de lord Chatam.* — Londres, 1754. — Voir dans LANZ, t. 1er, p. 129, la preuve que la vénalité des Allemands n'était pas moindre que celle des Anglais.

tant toutes les alliances, au risque de se donner de nouveaux maîtres (1).

Singulier antagonisme offert tout-à-coup par Charles-Quint et Paul IV à la chrétienté étonnée : — le prince temporel se réfugiant dans un cloître ; le prince spirituel, la veille encore moine austère, entourant le trône pontifical des pompes mondaines et de l'appareil de la guerre ; le glorieux empereur se déclarant un vieillard avant d'avoir atteint son onzième lustre ; le pape octogénaire (Paul était né en 1476) s'exaltant comme un capitaine de vingt ans, et parlant de bouleverser l'Europe, pour enlever à l'Empire, Naples, la Sicile et le Milanais ! — « Je » délivrerai l'Italie de ses dominateurs ! s'écriait Paul : les Es- » pagnols sont des schismatiques, des hérétiques, des damnés, » une semence de Juifs et de Maures, la lie du monde ; mais Dieu » a dit au chef de son Église : tu marcheras sur les serpents, » tu étoufferas les lions et les dragons. (2) » Ces invectives véhémentes s'échappaient surtout de la bouche de Paul IV, quand il était resté des heures entières à table, où il semblait s'indemniser, comme pape, de ses jeûnes monastiques, en se faisant servir jusqu'à vingt-cinq plats, avec ce vin volcanique de Naples, appelé le *Mangiaguerra !* Parfois aussi, le passionné vieillard empruntait réellement de poétiques évocations à ses souvenirs de cette Italie libre du XVe siècle, dont il était le contemporain : « Dans ma jeunesse, » s'écriait-il, « l'Italie fut un instrument à quatre cordes, parfai- » tement d'accord. Ces quatre cordes étaient Rome papale, Na- » ples, Venise et Milan : Maudites soient les âmes d'Alfonse » d'Aragon et de Ludovic-le-More qui, par leurs divisions, fu-

(1) Le cardinal Caraffa avait proposé à Solyman de renoncer à ses excursions en Hongrie pour envahir les Deux-Siciles. BROMATO, *Vita di Paolo IV*, t. II, p. 309.

(2) « Mai parlava di S. M. et della natione spagnola che non gli chiamasse eretici, scismatici, maladetti da Dio, seme di Giudei et di Mori, feccia del mondo, deplorando la miseria d'Italia che fosse astretta a servire gente cosi abjetta e cosi vile. » BERN. NAVAGERO. — Voir aussi les dépêches des ambassadeurs français dans les Mémoires de RIBIER. — *Histoire des Papes*, par L. RANKE.

» rent les premiers à détruire cette admirable harmonie (1). »

Paul IV ne pouvait donc comprendre que Venise et la France n'eussent pas répondu avec plus d'empressement à ses propositions d'alliance contre l'Empire dont il offrait de partager les dépouilles avec elles.

Depuis qu'il avait signé la trève de Vaucelles (1555), Henri II se voyait sans cesse sollicité de la violer. Le cardinal Caraffa lui montrait en perspective le royaume de Naples et le duché de Milan, ces riches dépouilles qui avaient séduit autrefois Charles VIII, Louis XII et François Ier son père. Après avoir éveillé son ambition, le Pape s'adressait à sa piété en prétendant qu'il appartenait au successeur de Clovis et de Charlemagne, d'être le protecteur de la papauté, le vengeur du sac de Rome. Henri témoignait-il quelques scrupules, le cardinal Caraffa lui exhibait les pleins pouvoirs que lui avait confiés son oncle pour l'absoudre de l'obligation de ses serments. La belle Diane de Poitiers, sa maîtresse, gagnée par le cardinal, plaidait elle-même la cause de l'Église, en admirant pieusement l'épée bénie que le cardinal avait apportée et remise au roi en grande cérémonie. Bref, Henri se voyait offrir à la fois, par le successeur de saint Pierre, les clefs du paradis et les clefs de Bologne, d'Ancône, de Paliano, de Civita-Vecchia, et même du château Saint-Ange. A de pareils arguments, quelle conscience aurait pu résister quand ils étaient répétés encore par ces représentants de la noblesse française, les Guises, cette famille de politiques et de héros, avides de nouveaux lauriers et rêvant pour eux-mêmes un établissement en Italie? L'occasion semblait trop favorable enfin, pour la laisser échapper, Charles-Quint ayant pour successeur un prince inférieur à lui, qui ne disposait plus que d'un trésor épuisé par ses succès mêmes, et qui avait perdu toute influence en Allemagne, soit auprès des princes protestants, soit auprès de ceux qui, quoi-

(1) « Infelici quelle anime di Alfonso d'Aragona e Ludovico duca di Milano che furono li primi che guastarono cosi nobil instrumento d'Italia. » L. RANKE.

que catholiques, s'étaient prononcés en faveur de son oncle Ferdinand.

La guerre fut donc décidée à la cour de France; mais, toujours sous les auspices du Pape, Henri, une fois dégagé de l'obligation de la parole jurée, ne craignit pas de se prémunir contre Philippe de deux alliances auxquelles les nécessités politiques ont fini par accoutumer la conscience des rois et des peuples, quelque scandaleuses qu'elles aient dû paraître d'abord. Ce n'était pas assez d'avoir pour soi l'Écosse, afin de balancer les secours fournis à l'Espagne par l'Angleterre, alors sa vassale; ce n'était pas assez de fomenter, en Angleterre même, les trahisons et les rébellions des partisans de la princesse Élisabeth, ce que l'ambassadeur français appelait élégamment dans sa correspondance « tenir la puce à l'oreille de la royne, ».—Henri ne craignit pas de resserrer ses liens avec les protestants d'Allemagne, quoique en France, les sectaires de la religion réformée ne fussent guère moins persécutés qu'en Angleterre (1). Enfin, Sa Majesté Très-Chrétienne, fidèle à la politique de François Ier et toujours sous prétexte de combattre l'ambition de la maison d'Autriche, comptait principalement sur le concours de la Turquie : — politique immorale qui opposait indifféremment la vérité à l'erreur et l'erreur à la vérité, l'hérésie au catholicisme et Mahomet au Christ. Soliman, néanmoins, malgré les sollicitations de la France, ne porta plus la guerre par terre au-delà des frontières de la Hongrie; mais la marine turque, et surtout les audacieux forbans de l'Afrique, ne cessèrent jamais de menacer les côtes de l'Espagne et de l'Italie. Grâce à l'alliance de la France et de la Turquie, la Méditerranée serait devenue, sans Charles-Quint, non pas un lac français, noble ambition de notre natio-

(1) « Presque au début de son règne (22 juin 1550), Henri avait confirmé par lettres-patentes « pour l'extirpation des hérésies, erreurs et fausses doctrines, » le droit accordé par François Ier à Mathieu Orry, docteur en théologie, d'exercer sans empêchement dans le royaume les *fonctions d'inquisiteur de la foi*, suivant le pouvoir qu'il en avait reçu du Pape, etc. » *Histoire des ducs de Guise*, t. Ier, p. 333.

nalité maritime, mais un lac turc. Les forbans ne se contentaient pas d'*écumer* cette mer; ils venaient aussi sur les côtes de Provence, comme sur celles de l'Italie et de l'Espagne, surprendre les villages, les hameaux et les petites villes, faisaient des *razzias* et emmenaient des captifs des deux sexes dans leurs repaires d'Afrique, d'où ils expédiaient le surplus sur les marchés de Constantinople, — à ce point, que Barberousse se vantait d'en avoir pris et vendu, pour sa part, plus de seize mille.

Tout un couvent de vierges siciliennes fut ainsi enlevé et transporté à Fez. Les châteaux fortifiés ne protégeaient pas toujours leurs habitants si la garnison négligeait par malheur sa consigne. A une époque où Roxelane n'avait pas encore fait de Solyman le plus fidèle des époux, on vantait devant le sultan Julie de Gonzague, la pieuse veuve de Vespasien Colonna, duc de Trajetto et comte de Fondi, comme la plus belle des nobles dames de l'Italie. Depuis la mort du duc, les plus riches et les plus grands seigneurs s'étaient en vain mis sur les rangs pour l'arracher à sa chaste solitude. Solyman s'enflamma à ce récit, et exprima à Barberousse le désir de posséder dans son harem cette perle de la chrétienté. L'amiral-pirate entreprit de satisfaire son maître. Julie de Gonzague vivait retirée dans le château de Fondi. Une nuit elle est réveillée en sursaut par les cris de ses femmes. La ville a été surprise par les Barbaresques, qui marchent sur le château. Julie de Gonzague s'habille à la hâte, et a heureusement le temps de s'enfuir dans les montagnes. Quelques jours après, le drapeau rouge flotta sur les remparts de Gaëte, et Barberousse ne reprit la mer qu'après avoir enlevé plusieurs jeunes filles (1).

Ne pourrait-on pas dire que, sous prétexte de limiter et de tenir en échec l'influence de Charles-Quint, l'empereur ca-

(1) Nous avons cité Julie de Gonzague parmi les chastes femmes du règne de Charles-Quint. Voir ci-dessus, page 178. Dans sa fuite, la noble veuve du duc de Trajetto eut des aventures romanesques, auxquelles Brantôme en a ajouté d'autres de son invention.

tholique, et du roi Philippe II, son fils, « *encore meilleur chrétien* » que son père, le Pape et le roi de France concouraient à peupler les harems de beautés chrétiennes et à faire ramer quelques milliers d'esclaves de plus sur les galères turques ou barbaresques? Ne risquaient-ils pas enfin de voir convertir en deux pachalicks musulmans la Hongrie et la Pologne, ces deux avant-gardes de la civilisation occidentale? Effectivement, lors de la reprise des hostilités, Solyman devait faire agir, à la convenance du roi Henri II, une armée navale forte de cent vingt galères, tandis que ses troupes de terre, sous la conduite de Méhémet-Bassa-Begberley, assiégeraient Agram et les principales places de Hongrie (1).

La guerre éclata tout-à-coup, en 1557, sans déclaration préalable, toujours avec la sanction du Pape qui, traitant le roi catholique comme il n'eût pas traité un roi barbare, dispensa Henri d'observer cette loi du code des nations, par laquelle un héraut d'armes devait dénoncer la rupture d'une trève. Les hostilités étaient reprises presque en même temps sur les frontières de Flandre et en Italie.

En Flandre, à l'amiral Coligny échut le commandement des troupes françaises, — à Coligny, capitaine brave et habile, mais qui eut à combattre le duc Philibert de Savoie, auquel Philippe devait bientôt amener un renfort de huit mille Anglais sous les ordres du comte de Pembroke, renfort qui permit aux Espagnols de prendre l'offensive et de pénétrer jusqu'en Picardie.

En Italie, le duc de Guise avait franchi les Alpes « quasi comme ung miracle, forçant le temps et la saison (2); » il était entré à Turin, avait pris d'assaut Valenza et occupé le duché de Milan, puis traversé rapidement le duché de Parme, pour se diriger par Bologne sur Rome, où il fit une entrée triomphale. A son approche, le duc d'Albe avait dû se retirer dans le royaume de Naples, manœuvre d'autant mieux indiquée que ce

(1) *Manuscrit Gaigneres*, v. 424, fol. 5.

(2) *Histoire des ducs de Guise*, par M. DE BOUILLÉ.

royaume était justement le prix de la guerre convoité par Guise personnellement. D'ailleurs, le duc d'Albe, temporiseur quand il le fallait, voulait laisser s'évaporer la *furia francese*, et il savait qu'à Rome même tous les cardinaux n'étaient pas aussi ennemis de l'Espagne que le Pape, qui, lui-même, malgré la violence de ses haines, commençait à trouver que ses protecteurs avaient interprété trop littéralement ses promesses. En effet, quand, amusé un peu trop long-temps par les honneurs qu'on lui rendit, et s'apercevant qu'il avait perdu un temps précieux, Guise se dirigea contre Naples, il n'eut pas la bonne fortune de Charles d'Anjou. Quelques faits d'armes ne purent réaliser la facile conquête dont il s'était flatté. Les neveux du Pape jouèrent avec lui un double jeu, le cardinal Caraffa aussi bien que ses deux frères, créés l'un duc de Paliano, et l'autre duc de Montebello, — titre ducal que la victoire a rendu français, titre si glorieusement porté par le Bayard de nos guerres modernes. Vainement le duc de Guise remporta-t-il un premier avantage sur le duc d'Albe à Civitella, le prince lorrain se vit bientôt réduit à rétrograder comme si c'était lui qui était le vaincu. Il écrivait en France qu'il était la dupe des « mensonges et piperies de toute cette génération des Caraffa, » et demandait son rappel ou des renforts qui lui évitassent une honteuse retraite. — Si du moins le Pape avait voulu lui livrer les places de Pérouse, d'Ancône et de Civita-Vecchia, offertes naguères en garantie des engagements stipulés; mais le Pape éludait de tenir parole, en véritable Italien non moins défiant envers ses amis qu'envers ses ennemis, et, dans une récente promotion de cardinaux, quoiqu'il eût été convenu qu'on nommerait un assez grand nombre de prélats français, pour leur assurer la majorité dans un futur conclave, deux des prélats désignés par Henri avaient seuls reçu la barrette.

A son tour, ce fut le duc d'Albe qui s'avança sur Rome, et Paul IV, plutôt que de s'exposer au sort de Clément VII, ne se servit de la présence des Français dans ses États que pour ob-

tenir une paix moins désavantageuse de ces Impériaux qu'on avait l'air de regretter dans Rome... pour les maudire encore quand ils y seraient rentrés. La Rome d'aujourd'hui est peut-être comme la Rome d'alors (1).

Cependant, la fortune souriait à Philippe II en France comme en Italie. N'étant qu'à demi surpris par la rupture de la trêve, à laquelle ils s'attendaient, les généraux espagnols avaient franchi la Meuse. Menaçant tour à tour Marienbourg, Guise et Rocroi, ils finirent par investir Saint-Quentin, ville alors très forte, dans laquelle Coligny, gouverneur de la province, crut devoir se renfermer. Il vit accourir à son secours le connétable de Montmorency, son oncle, qui livra, à la date du 10 août, cette bataille fatale pour la France, dont le désastre n'a été surpassé par la déroute de Waterloo que parce que Philippe II ne sut pas profiter de la victoire. Philippe ne se rappela de la vie de son père que sa vaine tentative contre la Provence, « où il était entré en mangeant des figues et d'où il était sorti en mangeant des racines (2). » La déroute des Français avait été complète; plus de trois mille hommes et les principaux officiers avaient péri dans quatre heures d'un vrai carnage; un plus grand nombre encore étaient prisonniers, le connétable lui-même, blessé au dos « d'un coup de pistolle dont il cuida mourir (3). » Quinze jours après, Coligny se voyait forcé de rendre son épée à un officier espagnol, et de laisser piller la ville par ses vainqueurs,— trop heureux qu'ils se contentassent de cette proie à deux ou trois journées de la capitale. On prétend que les Anglais et les Espagnols se prirent

(1) « Le bonhomme (Paul IV), » écrivait l'ambassadeur Selve à Henri II, « peult bien louer Dieu de la venue de M. de Guise, sans lequel (au gouvernement qui est icy) je crois que les ennemis auroient bon marché. » (*Manuscrit Dupuy*, v. 44.)

(2) *Histoire de Henri II*, par LAMBERT, lib. IV. *Histoire de Philippe II*, par CABRERA. Philippe II se rappela aussi que Charles-Quint avait toujours déclaré que la France ne consentirait jamais au démembrement de ses provinces. — Voir ci-dessus, page 60, la réponse de l'Empereur à Henri VIII, qui lui proposait le partage de la France. *Histoire de Philippe II*, par ROBERT WATSON.

(3) *Voyages d'Ambroise Paré.*

de querelle après la bataille, ce qui dut contribuer à rendre Philippe si modéré (1).

Charles-Quint, qui suivait sur la carte jour par jour la marche de ses armées en Italie et en France, pressait, comme nous l'avons dit, l'expédition des renforts ; car il savait que les meilleures combinaisons peuvent échouer si on ne prévoit pas les chances d'un premier revers, — la fortune des armes étant journalière et la victoire elle-même embarrassant quelquefois un général qui n'a pas les moyens de tenir long-temps la campagne. Aussi, le 5 juin, se sentant à la fois « de bonne humeur et en bonne santé, » il avait promis aux moines de dîner le lendemain avec eux dans le réfectoire ; il tint parole le 6, et se montra très gai (*muy alegre*) à table, quoiqu'il eût reçu le matin la nouvelle « de la prise de Quirasco et de Volcanera (2). » Il ne méprisait pas la fougue nationale d'une armée française commandée par le duc de Guise, mais il avait confiance dans la ténacité espagnole et la prudence du duc d'Albe.

Le mois suivant, en effet, c'est le duc d'Albe qui a pris l'offensive, et, en Flandre, le duc Philibert-Emmanuel a franchi la frontière française. Charles-Quint pense que l'on pourrait pousser la guerre un peu plus activement ; mais son fils lui écrit de Cantorbéry qu'il se rend à l'armée en personne, et Charles ne doute pas que la présence du roi ne stimule l'ardeur de son général. Dans les premiers jours de ce mois d'août, le grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara vient lui faire visite et le laisse parfaitement rassuré sur la marche des choses, ne croyant nullement qu'il soit besoin de sa présence en Navarre

(1) *Histoire Universelle* de J.-A. DE THOU, livre XIV.

(2) « Une table séparée fut disposée pour lui dans le réfectoire ; le buffet était à » côté, où se tenait Guillaume Van Male, le seul de ses gentilshommes qui l'accom- » pagnât pour découper les viandes et diriger l'ordre du service... Lorsque l'Em- » pereur se leva de table, plusieurs mets restaient intacts. — « Je ne vous en tiens » pas quitte, qu'on me les garde, » répondit-il au prieur qui s'en plaignait, et en » même temps il fit courtoisement l'éloge du bon repas qu'on lui avait servi. » Telle est la description abrégée de ce banquet, dans le manuscrit du Hiéronymite anonyme, analysé par M. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, p. 38 et 39.

où, tout en continuant d'écouter les propositions d'Escurra, il recommande au duc d'Albuquerque, le vice-roi, d'être sur ses gardes, « parce qu'il soupçonne fort le duc de Vendôme de jouer un double jeu avec l'Espagne et la France. » Ce ne fut que le 22 août, par une lettre du secrétaire Vasquez, datée du 20, que Charles-Quint apprit la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin, dont les détails, plus circonstanciés, arrivèrent successivement. Le courrier spécial que Philippe II envoyait à son père reçut une chaîne d'or et une gratification en ducats. Une messe solennelle fut célébrée le 7 septembre dans l'église du monastère, pour remercier Dieu de la victoire, et, par l'ordre de Charles-Quint, d'abondantes aumônes furent distribuées aux pauvres. Mais, tandis que sous les voûtes d'un cloître, le moine Charles-Quint, « fray Carlos, » comme l'appelait en riant le commandeur de l'Ordre d'Alcantara, demandait : « Mon fils est-il à Paris? » Philippe, sous sa tente de roi victorieux, faisait vœu de dédier à saint Laurent un édifice moitié palais, moitié couvent, qui aurait la forme du gril de ce saint martyr. Rien n'est plus propre à faire ressortir la différence des caractères de ces deux princes (1).

Ce contraste se reproduit dans l'issue de la campagne d'Italie. Charles-Quint se consolait de voir son fils renoncer à marcher sur Paris, en pensant que le duc d'Albe entrerait au moins à Rome. Aurait-il demandé une seconde fois pardon à

(1) Philippe était resté à Cambray où l'on vint lui annoncer la victoire. Faut-il en conclure, comme presque tous les historiens, que le fils de Charles-Quint s'étonnait que « son père eût trouvé tant de plaisir à la musique des balles. »

Trente ans plus tard, un officier montrait au duc de Bragance le somptueux palais-monastère de l'Escurial, et lui dit avec emphase : « Le roi l'a bâti pour accomplir le vœu qu'il avait fait au ciel, s'il pouvait être victorieux le jour de la bataille de Saint-Quentin. » — « Celui qui faisait un si grand vœu devait avoir une grande peur, » répartit vivement le duc de Bragance. Cette saillie du duc de Bragance est devenue un brevet de poltron décerné à Philippe II, dont nous nous contenterons de dire qu'il n'était pas un roi martial, quoiqu'il se soit livré sous son règne quelques-unes des plus grandes batailles de l'histoire moderne. Il eut du moins le mérite de rendre hommage à la vertu guerrière du véritable vainqueur de Saint-Quentin. Le duc de Savoie s'étant présenté pour lui baiser les mains, après la victoire, Philippe l'embrassa en lui disant : « C'est à moi de baiser les vôtres dont une si belle victoire est l'ouvrage. »

Dieu d'avoir été forcé de faire un pape prisonnier? Aurait-il ordonné des prières publiques pour la délivrance de Paul IV, comme jadis pour celle de Clément VII? On peut, certes, en douter après les provocations de Paul, et, s'il avait eu les mêmes scrupules la seconde fois que la première, ils auraient été parfaitement apaisés par une consultation des théologiens d'Espagne; mais cette consultation n'avait pas suffi à Philippe. Soit qu'il eût réellement une dévotion plus sincère pour la tiare, abstraction faite du front qui la portait, soit qu'il espérât plus d'avantages de sa générosité que de la rigueur de ses représailles contre celui qui l'avait, lui aussi, « traité plus mal qu'un hérétique, » le roi recommandait au duc d'Albe d'écouter favorablement les propositions des Caraffas (1).

Le duc signa donc le 14 septembre 1557, une capitulation qui étonna ceux-là mêmes qui se montraient si humbles après s'être montrés si outrageants. Le général de Philippe n'entra à Rome que pour fléchir le genou au nom de son maître devant le pontife, et se faire absoudre du crime d'avoir envahi les États de l'Église. Le Pape et le duc proclamèrent une amnistie réciproque, le duc restituant au Pape les places prises, à la condition, il est vrai, que les fortifications en seraient rasées. On n'osa pas révéler tout d'abord à Charles-Quint les clauses de ce traité; mais la seule nouvelle d'une capitulation signée hors de Rome, suffit pour lui faire comprendre qu'on s'était un peu trop pressé de conclure la paix. Quand il en connut enfin les articles, il s'écria que c'était une paix qui lui paraissait honteuse, et il se livra à un accès de colère, immédiatement suivi d'un accès de goutte. L'accès de goutte, qui fut un des plus violents qu'il eût ressentis, était passé que la colère durait encore : « Il ne cesse de parler entre ses dents de la paix avec le Pape ! » écrivait Quixada.

(1) Le Pape se vanta, en plein consistoire, d'avoir humilié tous les rois en la personne du roi d'Espagne. Comme il est convenu que Philippe II fut un profond politique, incapable de la moindre générosité, *même envers le Pape*, M. Stirling insinue qu'il méditait déjà d'obtenir de Paul IV la sanction papale pour la spoliation des abbayes des Pays-Bas.

Si, comme on l'a dit, il avait toujours conservé au duc de Guise une rancune du siége de Metz, Charles-Quint se voyait enlever une belle revanche ; car, selon lui, le duc d'Albe aurait dû non-seulement prendre Rome, mais y faire Guise prisonnier. Le génie de celui-ci semblait, en effet, avoir fléchi dans cette expédition, où il aurait fallu déconcerter par plus d'audace un ennemi prudent et un allié hypocrite (1). Il fut heureux de pouvoir s'embarquer sans son armée à Civita-Vecchia. Après une relâche à l'île de Corse, il reparut tout-à-coup dans la France consternée de ses récents désastres et, quoique fugitif, il se vit proclamer le héros sauveur de la patrie, l'arbitre de ses destinées. Il devait, au bout de quelques mois, causer un nouveau chagrin au solitaire de Yuste par la prise de Calais ; mais nous avons déjà trop anticipé sur la chronologie des évènements, et nous devons revenir sur nos pas.

Une des affaires les plus difficiles, menées à bonne fin par l'Empereur pendant l'année 1557, fut le subside qu'il obtint des grands dignitaires de l'Église, qui n'ignoraient pas que le Pape, leur chef spirituel, était le promoteur de la guerre. Sa Sainteté ne se contentait pas de faire gronder sur Charles, sur Philippe et même sur Marie Tudor, les foudres de l'excommunication. Par ses bulles et ses déclarations, placardées sur la Porta-Cœli de Séville (2) comme sur les poteaux à affiches de

(1) Ce n'est pas seulement l'Aretin qui appelait ce pape hypocrite ;

Caraffa ippocrita infiergardo, etc.

(*Cap. al re di Francia.*)

Paul fut hypocrite avec le duc de Guise ou ses neveux se chargèrent de l'être pour lui ; mais c'était un homme trop emporté pour être naturellement dissimulé.

(2) La *Porte du ciel* de Séville, fondée en 1450, était la porte du Faubourg Saint-Bernard, sur laquelle l'on affichait alors les bulles du Pape, et entre autres la *bulle de la croisade*, accordée par Innocent III en faveur des *croisés* et de ceux qui désirent faire gras en carême et les jours maigres, moyennant finance. En 1455, le pape Calixte III avait renouvelé la bulle de la croisade, et en 1478, les Rois Catholiques avaient obtenu de Sixte IV le droit de régulariser l'impôt des dispenses, qui devint un des plus productifs de l'Espagne, et sur lequel la cour de Rome se contentait de percevoir une rédevance. Voir le *Handbook* de M. Ford, t. Ier, p. 276.

Londres, il prétendait encore forcer les fidèles à garnir le fisc romain plutôt que celui du roi d'Espagne, réclamant à son profit exclusif l'impôt de la Croisade et autres redevances ecclésiastiques dont il ne lui revenait que la dîme. C'était beaucoup d'avoir obtenu des prélats et des théologiens de la Péninsule, que sur ces questions ils se fussent déclarés du côté de l'autorité temporelle. Pour les faire contribuer aux frais de la guerre, il fallut tout l'ascendant de Charles-Quint, son adresse courtoise avec les uns, sa volonté absolue avec les autres. L'archevêque de Tolède, Siliceo, n'eut besoin que d'une lettre impériale pour s'exécuter, et versa la somme de quatre cent mille ducats; l'évêque de Sarragosse regretta de ne pouvoir en donner que vingt mille, somme proportionnée à son moindre revenu; l'évêque de Cordoue avait fait une offre assez vague, qu'on interpréta littéralement et de laquelle Charles-Quint se hâta de le remercier de peur qu'il ne cherchât un faux-fuyant pour se dédire. Le riche archevêque de Séville, Fernando de Valdez, fut celui qui défendit avec le plus d'obstination son trésor. C'était un vieillard de soixante-quatorze ans, qui se retrancha d'abord dans les métaphores. Il ne niait pas sa reconnaissance de la faveur à laquelle, plus qu'à son mérite, il attribuait sa promotion au second siége épiscopal de la Péninsule. Il lui en coûtait d'opposer un refus à la requête qui lui était faite; mais il avait consacré ses immenses richesses à bâtir des colléges à Salamanque et à Oviédo, des institutions charitables, des chapelles, etc., une entre autres qu'il venait de fonder tout récemment, avec l'intention d'y faire dire des messes perpétuelles pour l'âme de l'Empereur et de l'Impératrice. Charles-Quint ne se laissa pas prendre à ces belles paroles, quoiqu'il eût affaire à un prélat qui cumulait avec la mitre la redoutable fonction de grand-inquisiteur. Il ne voulut pas croire qu'un si habile administrateur du *bien des pauvres*, s'exposât ainsi à être lui-même à l'aumône, faute d'une réserve pour les temps mauvais. Le prélat se réfugia dans un monastère pour garantir sa personne d'abord, et offrit de rendre ses comptes si on voulait lui envoyer

un employé du fisc. Il espérait éluder ainsi l'emprunt forcé auquel s'étaient soumis les autres prélats ; mais on avait vu arriver à son palais six mules chargées d'argent. Contre son attente, on accepta donc la vérification, et il lui fut prouvé qu'il pourrait facilement donner au roi cent cinquante mille ducats sans diminuer beaucoup ses bonnes œuvres. Il s'estima heureux de faire accepter le tiers de cette somme... qu'il prétendit emprunter à ses pauvres... Évidemment, s'il avait eu affaire à Philippe II plutôt qu'à Charles-Quint, le rusé prélat s'en fût tiré avec les messes pour lesquelles il promettait d'entretenir sept chapelains dans sa nouvelle chapelle des Asturies.

Ruy Gomez de Silva, lorsqu'il était venu la première fois à Yuste de la part de Philippe II, avait été envoyé par Charles-Quint à l'archevêque de Séville, pour que celui-ci comprît bien que le père et le fils étaient parfaitement d'accord sur la question des subsides ecclésiastiques comme sur le reste. Ce confident de Philippe II avait plu à l'Empereur, qui voulut, par exception, qu'il eût son logement dans l'enceinte du couvent et non dans le village de Quacos, comme la plupart de ses hôtes ou visiteurs. Ruy Gomez avait, dans sa première jeunesse, appartenu à la maison impériale, et Charles retrouvait en lui un des pages qui, lors de son mariage avec l'Impératrice, portaient la queue de la robe nuptiale. Il représentait la grande maison portugaise de Silva, dont la fabuleuse généalogie remontait à Silvia, cette fille du roi Numitor d'Albe-la-Longue, que le dieu Mars enleva aux autels de Vesta. D'abord mentor de Philippe et puis son favori, Ruy Gomez devait un jour pousser son dévoûment jusqu'à autoriser ce monarque à jouer auprès de la future princesse d'Eboli, sa femme, le rôle de Mars auprès de la mère de Romulus et de Rémus. Mais rien ne prouve qu'à cette époque la jalouse Marie Tudor eût pu établir ce grief contre le favori du roi qui, sérieusement préoccupé de pensées toutes martiales, fut heureux de voir arriver en Flandre Ruy Gomez presque en même temps que lui avec une troupe de braves Espagnols et une caisse militaire remplie par

les évêques. Philippe II avait aussi chargé Ruy Gomez de consulter Charles-Quint afin de savoir si, dans l'intérêt de leur commune politique, il ne serait pas utile de faire venir le jeune don Carlos à Bruxelles pour y recevoir, en sa qualité d'héritier présomptif, le serment d'allégeance des sujets du vieux duché de Bourgogne, auquel cas Ruy Gomez eût emmené ce jeune prince avec lui. L'Empereur ne fut pas de cet avis, trouvant don Carlos encore trop enfant, ou peut-être, au contraire, craignant l'impression que pourrait produire sur un caractère difficile et une ambition précoce, cette espèce d'association à la couronne qui n'était pas cependant sans exemple dans l'histoire des monarchies espagnoles.

Nous avons dit les préventions défavorables conçues par Charles-Quint contre son petit-fils, lorsqu'il l'avait vu pour la première fois à Cabezon et à Valladolid. Elles n'étaient pas dissipées par la lecture des lettres du gouverneur de l'Infant d'Espagne, don Garcia de Tolède, qui avait ordre de le tenir au courant de l'éducation de son élève. Don Garcia n'allait pas aussi loin que ceux qui accusaient don Carlos d'égorger de ses mains des lièvres et autres animaux pour repaître ses yeux de leurs tortures et de leur agonie; mais il se plaignait de son caractère farouche, ombrageux, colère, ennemi de toute application et de toute contrainte. Si encore il n'avait eu que l'antipathie des livres : c'est le malheur de beaucoup d'écoliers, nés princes ou sans naissance; mais l'Infant d'Espagne, qui avait semblé d'abord plein d'une ardeur guerrière, n'aimait guère mieux les exercices des princes de son âge que les *offices* de Cicéron : il ne mettait aucune vanité à bien monter à cheval ni à bien faire des armes; il se livrait avec la même indolence au jeu comme à l'étude, fâcheux symptômes, en effet, indication trop sûre d'un naturel peu aimable et que le gouverneur attribuait à un tempérament qui exigeait des « remèdes laxatifs; » car les gouverneurs, quand leur morale n'est pas écoutée, appellent volontiers la médecine à leur secours, afin de mettre à couvert la responsabilité de leur mé-

thode. Don Garcia proposait de conduire don Carlos à Yuste, pour dompter l'indocile Infant avec l'aide de son aïeul; mais Charles-Quint n'entendait pas tenir école dans sa retraite, comme jadis Denys de Syracuse quand il descendit du trône, d'autant plus qu'il voyait approcher le moment où il lui serait impossible de résister plus long-temps à la tristesse du fidèle Quixada, qui s'accoutumait mal à vieillir loin de sa doña Magdalena et de cet autre écolier, dont certainement le majordome donnait des nouvelles à son maître avec un langage plus paternel que celui du gouverneur de l'indompté don Carlos. (1).

(1) Voir ci-dessus, page 307.

VIII

LES VISITEURS DE YUSTE. — FRAY JUAN D'ORTEGA. — LE CONFESSEUR. — LE CHRONIQUEUR SEPULVEDA. — LE PHILOSOPHE NIPHUS. — LUIS D'AVILA. — NOUVEAUX CADEAUX. — LES PILLARDS DE QUACOS. — CHARLES-QUINT ET LE GRAND CONDÉ JARDINIERS. — ÉLÉONORE ET SA FILLE. — POLITIQUE DU PORTUGAL. — VISITE DES DEUX REINES. — PÈRE FRANÇOIS. — LES MÉMOIRES DE CHARLES-QUINT ET CEUX DE NAPOLÉON.

Charles-Quint lui-même voyait avec peine l'absence de Quixada, qui était parti pour Villagarcia depuis le mois d'avril. Le majordome fut invité, directement et indirectement, à ne pas prolonger son absence. L'Empereur, attendant la visite des reines ses sœurs, comptait sur lui pour leur réception; — « et puis, » écrivait Gaztelu, « les moines qui se sont emparés du service ne comprennent pas Sa Majesté; je crois qu'il s'aperçoit enfin qu'il s'est trompé en les croyant propres à remplacer ses serviteurs habituels. » Quixada dut être d'autant plus charmé du compliment, qu'il était, nous l'avons dit, de ces bons chrétiens qui, comme M. de La Chaulx, le chambellan belge, trouvaient les moines naturellement trop portés à abuser des priviléges de leur robe.

A tout prendre, si la présence de Quixada était nécessaire pour remettre le bon ordre dans le palais, c'était un peu la faute de Charles-Quint. L'Empereur, encourageant les familiarités de ses hôtes, devait finir par paraître moins imposant à leurs yeux que l'austère majordome. Ces familiarités ont donné dans les chroniques de l'Ordre, une espèce d'immortalité à ce

frère Alonzo Mudarra, qui avait renoncé à la gloire mondaine de ses fonctions de la vie civile pour devenir l'obscur chef de la cuisine de Yuste. Charles-Quint riait volontiers des semonces un peu brusques que frère Mudarra adressait à la fille qu'il avait eue avant d'être moine et qui venait de temps en temps saluer son père avec une toilette dont la coquetterie le choquait comme une livrée de Satan : « Ma fille, » disait-il en se parant, lui, de son plus sale tablier, « voyez quel est mon costume de » gala : je mets tout mon orgueil et tout mon plaisir dans l'hu- » milité et l'obéissance : vos belles robes de soie et vos vanités » féminines ne m'inspirent plus qu'une pitié profonde. »

Charles-Quint se préparait à faire un accueil plus gracieux aux princesses de sa famille; mais il était trop partisan de la règle en toute chose, pour approuver que les femmes eussent facilement accès à la porte du monastère. Lorsque fray Nicolas de Segura et fray Juan de Herrera, les visiteurs officiels de l'Ordre, vinrent faire leur inspection d'usage, ils s'informèrent, de la part du Général, si tout était à son gré, ou si quelque chose lui semblait requérir rémède : « Tout me paraît bien, » répondit-il, « si ce n'est qu'il vient beaucoup trop de jeunes filles recèvoir les aumônes que la maison distribue et parler avec les moines, ce qui provoque les remarques de mes gens. » Défense fut faite désormais, par une proclamation, aux mendiants de l'autre sexe de franchir la limite d'un oratoire situé à deux portées d'arbalète des murs extérieurs, sous peine de recevoir cent coups de fouet (cien azotes). — « A notre tour, dirent les visiteurs, nous formulerons quatre griefs ou recommandations à Votre Majesté : — qu'à l'avenir elle veuille bien s'abstenir : — 1° D'exciter nos frères au péché de gourmandise par quelque régal extraordinaire; — 2° De reconnaître par un don d'argent les services qu'un moine lui aurait rendu, car un moine ne doit rien posséder en propre; — 3° De jamais intervenir, soit par lui-même, soit par la recommandation de sa fille la Régente, quand un religieux a encouru une peine disciplinaire; — 4° De jamais hésiter à employer à son service un membre de l'Or-

dre, serait-ce le Général, tous étant trop honorés de lui être agréables. » — Il résulta de ces remontrances en quatre points une explication toute cordiale, et l'Empereur promit de s'y conformer, en se disant très édifié de la visite de ces inspecteurs, qui expédiaient, selon lui, leur besogne avec une conscience et une célérité dignes d'être imitées par les officiers de l'État.

Il y avait cependant, il nous semble, dans le troisième paragraphe formulé par les révérends pères, une allusion à la protection accordée par Charles-Quint à fray Juan d'Ortega, cet aimable religieux dépossédé du généralat, et que son successeur ne pouvait voir sans ombrage prolongeant son séjour à Yuste. Soit que fray Juan l'eût compris de même, soit par raison de santé, seul motif qu'il donna, il retourna dans son couvent d'Alba de Tormes. Là, il se mit entre les mains d'un empirique, et mourut, laissant dans sa cellule le manuscrit de ce roman que le licencié Perez, le bon curé de Don Quichotte, n'eût probablement pas condamné au feu s'il l'eût trouvé dans la bibliothèque du chevalier de la Manche. Charles-Quint fut très affligé de la mort de fray Juan d'Ortega, lorsqu'il l'apprit dans les derniers jours du mois d'août.

Peut-être le confesseur Juan de Regla n'aurait-il pas été étranger au départ de fray d'Ortega, si nous devions adopter l'opinion des chroniqueurs qui font de ce directeur de la conscience de l'Empereur un moine jaloux de ceux de sa robe aussi bien que des religieux de la société de Jésus. Le confesseur devait être satisfait au moins de la déférence que son auguste pénitent lui témoignait, tout en exigeant de lui, comme nous l'avons vu, une assiduité de chaque jour et de chaque heure. Charles-Quint voulait que Juan de Regla demeurât assis en sa présence, et il l'empêchait même de se lever quand entrait le chambellan de service ou un autre des officiers de sa maison : « N'êtes-vous pas mon *père* spirituel? » lui disait-il quand fray Juan hésitait à accepter tant d'honneur, — plus modeste, en apparence du moins, que Talavera, le confesseur de la grande reine Isabelle, qui, même lorsque la princesse priait avec lui,

restait gravement assis, sous prétexte que, dans ses actes de dévotion, son rôle était de représenter le Juge tout-puissant aux pieds de qui doivent s'humilier les rois de la terre (1).

Avant que fray Juan d'Ortega eût pris congé de l'Empereur, on avait vu arriver à Yuste un lettré ecclésiastique, ancien chapelain de la maison impériale, précepteur de Philippe II, et nommé depuis plusieurs années un des historiographes ou « coronistes » de Sa Majesté. C'était Juan Ginès de Sepulveda, à qui la littérature espagnole, prodigue en classiques parallèles, a décerné le titre de Tite-Live de l'Espagne. Les historiographes ou « coronistes » de Charles-Quint étaient, les uns, chargés de la chronique générale des évènements, comme Ocampo et Garibay ; les autres devaient écrire plus spécialement la chronique personnelle ou biographie du souverain, comme Guevarra, Sepulveda, Mexia et ceux dont le nom est moins connu, car le nombre en était déterminé, ce qui semblait promettre à la postérité plus de détails que nous n'en avons sur le règne du grand Empereur. Malheureusement, presque tous ces historiographes, coronistes et biographes officiels, commençant leur récit à Adam, à Noé, à Hercule, ou pour le moins aux Césars de Rome, mouraient avant d'être arrivés au César de l'Espagne. Grâces soient rendues à ceux qui, au moyen de ce qui devait leur paraître une vaste lacune, nous ont réellement fait connaître, à l'exemple de Sepulveda, quelques-uns des faits et gestes de leur héros ! Ginès de Sepulveda, qui avait alors la soixantaine, avait débuté jeune dens les lettres. Ayant fréquenté les Universités d'Italie et vécu avec leurs doctes professeurs, il aimait la polémique non moins que l'histoire. Il avait écrit sur des questions théologiques, philosophiques, politiques, militaires même,

(1) « C'est ici le tribunal de Dieu, et c'est moi qui suis son ministre, » disait Talavera. Isabelle, qui avait le sentiment de sa dignité, avait d'abord paru surprise ; mais elle se rendit à une pareille raison. Ces anecdotes rétrospectives ont, selon nous, le double intérêt de peindre les mœurs générales de l'Espagne et l'influence de la tradition de famille sur le solitaire de Yuste. Voir l'*Histoire de l'Ordre de Saint-Jérôme*, par le père Siguenza, et un dialogue manuscrit sur Talavera, cité par M. Prescott, *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, tom. Ier, p. 207.

croisant la plume tour à tour avec Erasme et Las Casas, défendant le catholicisme contre l'un et le droit de faire les Indiens esclaves contre l'autre, quoique assez tolérant d'ailleurs envers les ennemis de la foi, et ayant la franchise de déclarer aux conquérants du Nouveau-Monde, qu'on ne devait priver de la liberté une nation conquise qu'après avoir employé la douceur pour la convertir, —parce que, selon lui, la révolte seule légitimait la servitude. Bref, Ginès de Sepulveda était libéral comme on pouvait l'être en ce temps-là. Ses thèses et ses écrits lui avaient valu plusieurs bénéfices qu'il cumulait, en toute sécurité de conscience, avec sa pension de coroniste impérial, et il était allé se fixer à Pozoblanco, près de Cordoue, lieu de sa naissance, pour y rédiger ses quinze livres de *Rebus gestis Caroli Quinti, imperatoris et regis Hispaniæ*. (1). C'était bien le moins, l'Empereur se fixant lui-même en Espagne, que le peintre demandât quelques séances à son auguste modèle, d'autant mieux qu'un bénéfice de plus, à lui conféré récemment (l'archiprêtrise de Ledesma), exigeait que le nouveau titulaire fît le voyage de Salamanque pour prendre possession. Or, une fois à Salamanque, les deux tiers du chemin étaient déjà parcourus entre Cordoue et Placencia.

Van Male était pour Sepulveda un vieil ami, motif de plus pour franchir les frontières de l'Estramadure. Charles-Quint et Van Male furent également ravis de le voir; Sepulveda passa quelques jours à Yuste, s'entretenant de son histoire avec l'Empereur et de ses chers auteurs latins avec le secrétaire, son rival dans la composition des épîtres latines. Une des plus agréables de celles de Sepulveda, est consacrée à raconter à son ami son retour de Yuste à Salamanque, épisode d'une véritable odyssée, car le chroniqueur fut surpris par un orage dans les montagnes; forcé de descendre de sa mule, il marcha pendant

(1) Cette chronique de Charles-Quint était restée manuscrite jusqu'en 1780, époque où elle parut dans la belle édition des *Œuvres de Sepulveda*, 4 vol. in-4°, publiée par l'Académie d'histoire espagnole.

trois lieues à travers la boue ou la neige, et arriva dans le siége de son nouveau bénéfice avec un rhume qui faillit être mortel... mais il fut si bien guéri, grâce aux soins du chanoine son hôte, que nous voyons, dans la *Biographie universelle*, Juan Ginès de Sepulveda vivre au-delà de quatre-vingt-trois ans (1).

Remarquons, en passant, que Charles-Quint dans sa retraite méritait bien que les lettrés comme Sepulveda vinssent lui porter leurs hommages, puisque autrefois il allait les chercher lui-même, en s'exposant aux boutades de ceux qui, par orgueil ou par bizarrerie, affectaient d'être insensibles à la gracieuse courtoisie d'un empereur. Quand on lui avait dit, à Naples, que le fameux Niphus (Agostino Nifo), philosophe fameux de ce temps-là, bien oublié aujourd'hui, refusait de se présenter à la cour, quoique Sa Majesté eût exprimé le désir de le voir, Charles-Quint voulut lui rendre la première visite, se rappelant sans doute qu'Alexandre avait fait aussi les avances avec Diogène. Il trouva un Diogène italien qui joua son rôle jusqu'au bout. Il n'y avait qu'une chaise dans le cabinet du savant original et c'était lui qui l'occupait. En voyant entrer l'Empereur, Niphus ne se leva pas et il lui dit : « — Sire, puissant comme vous êtes, vous eussiez dû faire apporter un siége avec vous. Je ne cède pas plus ma chaise que vous ne céderiez votre trône; car, sachez, sire, que je suis empereur au Parnasse comme vous l'êtes dans votre cour et votre camp. » Niphus avait l'orgueil d'un

(1) Quoique le *Manuscrit Gonzalez* ne mentionne la visite de Juan Ginès de Sepulveda que dans une note à la date de mai 1558, cette visite eut lieu en mars 1557. — Sepulveda ayant surtout écrit en latin, M. Ticknor en parle très brièvement dans sa belle histoire de la littérature espagnole. Les thèses publiques que le coroniste impérial soutint contre Las Casas firent beaucoup de bruit, et il fallut que Charles-Quint intervînt pour faire plaider les deux antagonistes devant un tribunal de théologiens. Sepulveda avait traduit la politique d'Aristote et écrit une vie du cardinal Albornos. Nous remarquons, parmi ses premiers ouvrages, une allocution à Charles-Quint, pour l'exhorter à faire la paix avec toutes les puissances chrétiennes et à tourner ses armes contre les Turcs : « *Ad Carolum V cohortatio, ut factâ cum omnibus christianis pace, bellum suscipiat in Turcas.* » Bologne, 1529. Ce ne fut que cinq à six ans après cet écrit que Sepulveda fut nommé historiographe.

savant caressé par les papes et les princes. L'histoire ne nous dit pas ce que Charles-Quint répondit à cette impertinence; il dut probablement regretter de n'avoir pas amené avec lui son fou en titre d'office pour relever celui qui se croyait un sage philosophe, et qui, ce jour-là du moins (que Minerve nous pardonne!), ne fut, selon nous, qu'un sot impertinent. La philosophie, la science et la littérature doivent être polies... même envers les rois!

Don Luis d'Avila, le grand-commandeur de l'Ordre d'Alcantara, l'auteur des *Commentaires de la guerre d'Allemagne*, le *collaborateur* de Charles-Quint et de Van Male, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, habitait une résidence trop voisine de Yuste pour qu'il pût ou voulût se dispenser d'y venir aussi entretenir son ancien maître de leurs campagnes, certain, comme il l'était, d'être le bienvenu. Un jour qu'on annonçait son arrivée à l'Empereur pendant que Sa Majesté était à table et avait déjà attaqué un chapon avec son meilleur appétit: « —Qu'on garde pour le grand-commandeur ce qui reste de ce chapon, » dit Charles-Quint; « qui sait s'il y en aurait un autre à lui servir! » marque de haute faveur en même temps que de cordiale amitié, quoiqu'on l'ait citée aussi pour prouver que, rigoureux sur l'étiquette impériale jusque dans sa retraite monastique, Charles-Quint aurait cru la violer si, plus cordialement encore, il avait invité son compagnon d'armes à s'asseoir à table avec lui, comme il avait jadis invité le duc d'Albe. Dans un des entretiens qu'ils eurent ensemble à Yuste, don Luis d'Avila lui décrivit les fresques qu'il faisait exécuter dans son château de Placencia, et il cita entre autres une peinture de l'affaire de Renty, cette bataille que le duc de Guise avait livrée aux Impériaux en 1554, bravant les reîtres du comte Wolfram, qui s'étaient hideusement noirci le visage pour paraître plus terribles, et ces premiers canons tournant sur leur roues, appelés les *pistolets de l'Empereur*. Le sujet était délicat, car la victoire avait été réellement gagnée par le prince lorrain, lorsqu'une retraite inexplicable, « sonnée, » dit un pamphlet du temps,

« par le souffle de l'Envie (1), » permit à Charles-Quint de secourir la place assiégée et de se proclamer le vainqueur. L'artiste, sous l'inspiration de don Luis d'Avila, avait assez naturellement fait fuir les Français à toute bride ; mais la conscience de Charles-Quint le força de déclarer au grand-commandeur qu'il serait honnête et loyal de modifier cette fresque : « Qu'on voie, dit-il, que ce fut plutôt une honorable retraite qu'une fuite, parce qu'en vérité ce n'en fut pas une. » Pouvait-on demander davantage à celui qui avait perdu sous les murs de Renty deux de ses fameux *pistolets?* Au reste, si don Luis d'Avila relatait avec sa plume une victoire moins douteuse que celle de sa fresque, il n'y épargnait pas les embellissements de la poésie. Tout en protestant contre la simplicité de son style véridique quand il avait à célébrer les exploits « d'un Empereur supérieur à César, vainqueur des Gaules, et à Charlemagne, vainqueur des Saxons, » ne disait-il pas avoir vu, sur les bords de l'Elbe, le soleil s'arrêter dans sa course pour Charles-Quint comme jadis pour Josué?... miracle sur lequel le duc d'Albe, présent, lui aussi, à la bataille de Muhlberg, s'abstenait d'exprimer une opinion affirmative, sous prétexte « qu'il avait été, ce jour-là, si occupé de ce qui se passait sur terre, que le temps lui avait manqué pour remarquer ce qui se passait dans le ciel (2). »

La visite que fit don Luis à l'Empereur, pendant le mois d'août, paraît avoir été provoquée par ces bruits qui couraient de temps en temps sur la prochaine apparition du solitaire de Yuste à la tête d'une armée ; on l'attendait surtout en Navarre.

(1) *La conjonction des Lettres et des Armes*, etc., citée par M. DE BOUILLÉ (*Histoire des Guises*, tom. Ier, p. 311.)

(2) RUSTAUT : *Vida del Duque de Alba.* Cette anecdote a été souvent racontée : celle de la fresque de Renty est citée par don Antonio de Vera, comme la preuve de la grande modestie de Charles-Quint, « si éloigné, dit-il, de tout ce qui approchait de la moindre vanité, qu'il ne pouvait consentir qu'on fît tort à la réputation de personne. » Le dernier historien des Guises, M. de Bouillé, qui a très bien raconté le combat meurtrier de Renty, compte cette affaire au nombre de celles qui avaient pu mettre « le comble au dépit de Charles-Quint, et donner sujet à beaucoup de gens en France de dire alors, sans trop d'exagération, que c'était le duc

Pour savoir à quoi s'en tenir, don Luis venait se mettre à la disposition de l'Empereur, qui lui dit ne pas songer le moins du monde à quitter sa retraite, quoi qu'on eût pu prétendre à Valladolid et quoi qu'eût pu écrire la Régente sa fille. Comme ces bruits se reproduisaient encore, don Luis d'Avila crut devoir communiquer au secrétaire Vasquez ses doutes en même temps que l'impression qu'il avait rapportée de sa dernière visite :

« J'ai laissé *frère Carlos* très calmé, quoique ayant repris » assez de confiance dans ses forces et se croyant parfaitement » en état de sortir de sa retraite... Depuis ma dernière visite, » toutes ses idées sur ce chapitre peuvent avoir changé, et je » le crois capable de tout entreprendre pour l'amour de son » fils, moi qui connais son courage et ses anciennes habitudes, » élevé ainsi qu'il l'a été dans la guerre, comme la salamandre » dans la fournaise du verrier (horno de vidrio). La lettre de la » princesse nous a mis tous ici en émoi, et je ne pense pas qu'un » seul homme des nôtres resterait en arrière si l'Empereur en- » trait en campagne. Mais si cette *bravata,* comme on dit en » Italie, doit être réellement exécutée, je prie Dieu que ce soit » promptement, car la saison est avancée, et la Navarre, » avec ses précoces hivers, n'est pas l'Estramadure (1). »

Heureusement pour l'Espagne que, dans la guerre de 1557, le Pape et la France invoquèrent en vain le secours de Soly-man. Ce monarque se contenta de menacer les côtes par ses vaisseaux quand il aurait pu faire une diversion sérieuse par le

de Guise qui obligeait l'Empereur à se faire moine. » M. de Bouillé a eu tort lui-même d'adopter cette exagération, en répétant que Charles-Quint : « Découragé plutôt que philosophe, s'imaginait paraître véritablement Romain en échangeant le manteau impérial, qu'il ne lui était pas permis d'étendre sur le monde entier, contre le froc obscur des religieux du monastère de Saint-Juste. » *Histoire des ducs de Guise*, tom. Ier, p. 328. Ainsi, en 1849, on répétait encore dans une excellente histoire, que Charles-Quint s'était fait *moine.*

(1) Nous citons surtout cette lettre du *Manuscrit Gonzalez*, à cause de l'expression de *frère Carlos (fray Carlos)*, dont se sert le commandeur, expression plaisante et familière, qu'on pourrait prendre dans un sens littéral, si on l'isolait du reste de la lettre.

débarquement d'une armée d'invasion. En septembre même, don Francisco Bolivar, payeur de la marine, vint à Yuste informer l'Empereur que la flotte turque faisait voile pour le Levant. Cette bonne nouvelle valut à don Francisco une longue audience et le présent d'une chaîne d'or, Charles-Quint ne songeant nullement à se prévaloir de sa retraite monastique pour justifier le reproche d'avarice que lui adresse un ambassadeur vénitien, et sachant, dans l'occasion, montrer sa munificence impériale, soit aux courriers d'État, soit à ceux de ses serviteurs qu'il voulait honorer d'une faveur. Perico San-Erbas, le bouffon, avait réellement eu du malheur à Valladolid de n'obtenir de lui que son courtois salut pour prix de ses bons mots (1). Charles-Quint continua aussi à recevoir à Yuste, de la haute noblesse et du clergé, ces cadeaux en poissons, en gibier et en fruits, dont il avait été comblé à Xarandilla. Le cadeau le plus singulier, d'après l'Anonyme hiéronymite, fut celui du prieur du monastère de Guadalupe, qui envoya à Charles-Quint un frère tailleur de son Ordre, afin de lui couper une simarre de fourrure et des gants, avec une recommandation expresse de n'accepter aucune rétribution pour son travail, « attention tellement agréable à l'Empereur, que personne ne fut mieux hébergé que le prieur, les deux fois qu'il vint rendre visite à Yuste (2). » Quelques-uns de ces hommages et de ces présents

(1) C'est toujours le Vénitien Badouaro qui reproche à Charles-Quint d'avoir récompensé, avec une mesquinerie indigne de lui, les courriers, les hérault d'armes et les soldats qui se distinguaient ou lui apportaient quelque riche dépouille. Un autre Vénitien, B. Navagero, disait plus justement que l'Empereur réfléchissait avant de faire une dépense ; mais savait être libéral quand la dépense était utile. En d'autres termes, il hésitait avant d'ouvrir sa bourse pour cent ducats ; mais, une fois ouverte, il en dépensait largement cent mille. Paul Jove avait vanté son économie comme une vertu, et, lorsqu'il changea de langage, ce fut parce qu'il ne recevait pas un présent sur lequel il comptait. Les artistes enfin n'avaient pas à se plaindre de l'avarice d'un prince qui payait au Titien mille écus d'or pour chacun de ses portraits, en dehors d'une pension annuelle de deux cents écus d'or.

(2) *Manuscrit de la Retraite de Charles-Quint*, etc., p. 42 et 43.

La princesse régente avait pourvu à l'approvisionnement régulier de la maison de Charles-Quint par l'ordonnance suivante, transmise au principal fonctionnaire de Placencia :

« Notre corregidor ou juge résident de la cité de Placencia, ou votre lieutenant

étaient nécessairement moins désintéressés, comme, par exemple, ceux de la duchesse de Bejar, qui envoya son chapelain pour obtenir la restitution du duché de Placencia, sorti depuis long-temps de sa famille, et qui flattait plus la vanité aristocratique des Zuñigas que le duché de Bejar. Charles-Quint n'accorda pas cette faveur. Les Zuñigas ont depuis conquis de nouveaux titres de noblesse dans les armes et les lettres. Le moins beau n'est pas celui de figurer au frontispice de Don Quichotte, grâce à la dédicace de Cervantes. Les écrivains, eux aussi, parfois, décernent des couronnes, et quand ces écrivains s'appellent Cervantes, Shakspeare ou Molière, elles ne sont pas à dédaigner pour le plus riche blason.

Les paysans du village de Quacos avaient aussi leur part des générosités impériales, et entre autres des cent ducats qu'il faisait chaque mois distribuer en aumônes aux indigents; mais ces voisins rustiques du grand Empereur, aussi pillards que des Turcs, enhardis peut-être aussi par l'absence du majordome, faisaient des incursions dans le jardin, le verger et le potager, dérobant les fruits et pêchant les truites des réservoirs. Ils détournaient aussi les vaches de la laiterie impériale pour les traire à leur profit; ils allaient attendre les mules chargées au pied de la montagne et pillaient les provisions; bref, l'un d'eux, qui avait vendu le produit d'un cerisier au pourvoyeur de Sa Majesté, argent comptant et le double de sa valeur, le vendit encore à un autre qui, ayant payé aussi, n'attendit pas que les cerises fussent trop mûres pour les cueillir, ne laissant que les branches et les feuilles au premier acheteur. Il fallut recourir

» vous êtes déjà informé comment l'Empereur, mon Seigneur, s'est retiré dans le » monastère de Yuste, de l'Ordre de Saint-Jérôme, où se trouve Son Auguste per» sonne. Or, comme il sera besoin pour son service et pour les subsistances de sa » maison et de ses serviteurs, qu'on tire de cette cité et de son territoire beaucoup » de vivres et toutes les autres provisions nécessaires, je vous ordonne de mettre » un soin tout particulier à ce que les personnes qui se présenteront à cet effet » soient expédiées et pourvues avec beaucoup d'attention et de diligence, ainsi » qu'il convient. En cela, nous nous tiendrons pour bien servie par vous, etc. »

Lettres des *Archives de Bruxelles. — Archives de Simancas. — Manuscrit Gonzalez.*

à la justice civile. La princesse régente avait placé à Quacos un juge de paix, le licencié Murga, assisté d'un greffier (escribano), Juan Rodriguez, et d'un alguazil, Francisco de Malaguilla. Tel était le tribunal auquel la Majesté Impériale dut adresser sa plainte. Le juge verbalisa, le greffier griffonna ses procès-verbaux, et l'alguazil retroussa sa moustache ; mais les déprédateurs rustiques se montrèrent plus récalcitrants que les fraudeurs de Séville, ou la justice de Quacos moins sévère que le Conseil des Indes ; car l'ordre ne fut rétabli que lorsqu'on vit arriver don Juan de Vega, magistrat d'une plus haute cour, qui menaça le juge lui-même de le rendre solidaire. Charles-Quint finit par demander la grâce des délinquants qui avaient été arrêtés, et il ne garda pas rancune de leurs lenteurs ou de leur indulgence au licencié, au greffier et à l'alguazil, puisqu'il les recommande tous les trois par leurs noms à son fils dans son codicille. Ce qui pouvait rendre les habitants de Quacos excusables, c'est qu'il paraît que le printemps de l'année 1557 avait été mauvais pour les biens de la terre dans la Vera et dans toute la province d'Estramadure. Les offices de Yuste regorgeaient seuls de provisions au milieu de la famine, et le jardin de Charles-Quint, abrité contre les vents perfides, cultivé et soigné par un artiste que dirigeait le maître lui-même, semblait un petit Eden où l'Empereur méditait de nouveaux embellissements au milieu de ses plates-bandes (1). Parmi ses fleurs, il pouvait admirer les boutures de ces œillets dont il avait apporté lui-même en Europe une variété de Tunis, et qui étaient sa fleur favorite comme avant lui celle du roi René et depuis lui celle du grand Condé, prisonnier à la Bastille (2). Aussi,

(1) « Je soupire bien après la paix, mon cher mylord ; ballotté par la fortune, vieux et décrépit comme je suis, il n'y a plus qu'à cultiver mon jardin. » — Lettre du grand Frédéric à Mylord Maréchal.

(2) Qui ne sait par cœur les vers inspirés à Madame de Scudéry par la vue de Condé cultivant ses œillets et que M. Cousin vient de citer encore dans son histoire de Madame de Longueville :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Cultive d'une main qui gagna des batailles,

quand don Luis Quixada revint de Villagarcia au mois d'août, il trouva son maître toujours plus charmé de sa retraite, malgré les contrariétés qui avaient parfois mis sa patience à l'épreuve : « Sa Majesté, » écrivait-il à Vasquez, « est l'homme le plus content du monde, le plus heureux de son repos et le moins disposé à en sortir pour aller n'importe où, ainsi qu'il le dit (1). » Quant au majordome, revenant encore *seul* cette fois, il se fût bien gardé de dire que le monastère lui paraissait embelli, et il datait une autre lettre de Yuste le 30 de ce mois, avec cette boutade en *post-scriptum* : « De Yuste : maudit soit celui qui le construisit ici (2). »

Quixada était revenu probablement à la hâte, ayant couru la poste jusqu'à Medina del Campo, d'où il avait achevé sa route avec les chevaux ou les mules du pays. Charles-Quint, cependant, songeait à lui laisser enfin cumuler auprès de lui ses deux fonctions de majordome et de gouverneur de don Juan d'Autriche, puisque nous le voyons, dans sa correspondance, s'informer des appointements que touchait don Garcia de Tolède, en sa qualité de gouverneur de don Carlos, et de ceux dont avait joui, auprès de la reine sa mère, le marquis de Denia, son majordome (3).

Souviens-toi qu'Apollón a bâti des murailles,
Et ne t'étonne plus que Mars soit jardinier.

La conquête de l'œillet d'Afrique par Charles-Quint, est célébrée dans le poème des Jardins, du père Rapin.

Hunc primus pœno quondam de littore florem,
Dum premeret duro obsedione Tunisum,
Carolus Austriades terræ transmisit Iberæ.

Le rapprochement des goûts horticoles du roi René, du grand Condé et de Frédéric nous appartient ; mais c'est M. Stirling qui nous a rappelé, dans une note, les vers du père Rapin.

(1) « Esta el hombre el mas contento del mundo, y con mas reposo y con menos gana para salir para ninguna parte, y ansi dice. » *Manuscrit Gonzalez.*

(2) « En Yuste : mal haya quien aqui lo edifico ; à los 30 de Auguste, 1557. » IBID.

(3) C'est ici mieux qu'une conjecture, quoique les lettres du *Manuscrit Gonzalez* soient sans indication précise à ce sujet. Seulement, une note de ce manuscrit dit : « On ne sait pas s'il (Quixada) amena avec lui don Juan d'Autriche, tant cette affaire fut entourée de mystère, etc. » — « No se sabe se trajò consigo à don Juan de Austria, porque fue tal el recato con que se procedio a esto negocio, etc. » IBID.

C'était la prochaine visite des reines Éléonore et Marie qui avait causé le retour de Quixada, et peut-être aussi le nouveau retard de son établissement domestique à Quacos, où cependant la maison était prête,

Cette visite se rattachait à une affaire qui ne préoccupait guère moins l'Empereur que l'aînée de ses sœurs, la reine Éléonore, mère de l'Infante Marie de Portugal. Cette princesse souhaitait plus que jamais de revoir sa fille, laquelle ne pouvait plus objecter à cette réunion que son beau-père, le roi Jean III, y mettait obstacle. Ce monarque était mort à Lisbonne, le 15 juin, ne laissant d'autre héritier que son petit-fils don Sébastien, fils posthume de l'Infant don Juan et de l'Infante Juana à qui son père avait confié la régence des Espagnes en l'absence de Philippe II.

Si le jeune Sébastien fût venu à mourir, l'héritage de la maison d'Aviz revenait à Philippe II qui, en effet, monta sur le trône de Portugal lorsque cet évènement eut lieu. Le regard de Charles-Quint était donc toujours fixé sur un royaume qu'il regardait comme un annexe naturel de tous ceux que le mariage de son aïeul et de son aïeule, les Rois Catholiques, avaient réunis sur sa tête dans la Péninsule ; mais, justement, le même sentiment entretenait une jalouse inquiétude à la cour de Lisbonne, et les princesses espagnoles qui n'y devenaient pas franchement portugaises, se voyaient l'objet d'une défiance parfois très blessante pour elles. Ainsi la fille de Charles-Quint, l'Infante Juana, quoique mère de l'héritier présomptif, s'était vue forcée d'abandonner et sa patrie adoptive et son fils. Malgré le titre de princesse douairière du Brésil, qui lui était resté après son veuvage, et quelque preuves de capacité qu'elle eût données dans le gouvernement de l'Espagne qui lui avait été confié par son père et son frère, il était douteux que Jean II l'eût désignée pour tutrice de Sébastien et régente du Portugal, comme l'aurait ambitionné Charles-Quint. Celui-ci devait se rappeler qu'ayant proposé à son beau-frère un traité international pour l'extradition des réfugiés, Jean III avait répondu : « Où

donc mes sujets pourraient-ils attendre que je leur pardonne ! » Chrétienne et paternelle sentence, sans doute (comme Charles-Quint en prononçait aussi quelquefois (1)), mais qui, au point de vue politique, maintenait sur la frontière la démarcation des deux nationalités. Charles-Quint commanda, cependant, un grand deuil pour toute sa maison, et envoya ambassadeurs sur ambassadeurs porter à sa sœur Catherine ses compliments de condoléance, avec des instructions secrètes qui leur recommandaient de ne pas effaroucher la susceptibilité portugaise, tout en faisant valoir les droits de la mère du roi mineur. Il était trop fin politique pour faire parler trop haut ses négociateurs; il aurait pu compromettre à la fois les droits de sa fille et ceux de sa sœur, la reine Catherine, l'aïeule de Sébastien. Celle-ci fut préférée par le conseil, comme moins dévouée aux intérêts de l'Espagne que sa fille; la reine Catherine, la sœur de l'Empereur, fit bénir son gouvernement, combattit avec énergie les Maures révoltés, eut à contenir une faction turbulente, et alla finir ses jours dans un couvent, laissant les rênes de l'État à des mains moins fortes que les siennes, celles du cardinal Henri.

Quelle que fût la pensée secrète de Charles-Quint, il parut n'avoir eu d'autre but, dans sa diplomatie avec le Portugal, que de réunir l'Infante Maria à sa mère... négociation qui se prolongea encore après la mort de Jean III, parce que l'Infante n'ayant, comme nous l'avons déjà dit, renoncé au mariage que pour déclarer qu'elle voulait prendre le voile, la cour de Lisbonne, qui la considérait comme une Infante portugaise, avait peur que son douaire et le riche héritage qu'elle attendait de sa mère ne fussent laissés après elle à un couvent espagnol. On ne crut pas à Valladolid et à Yuste, que pour triompher de cette nouvelle difficulté le génie et la piété du père François Borgia

(1) Citons-en une : Lorsqu'après la rébellion des Comuneros, un courtisan vint dire à Charles-Quint qu'il connaissait l'asile d'un de ses plus mortels ennemis : « Vous feriez mieux, » répondit-il, « de lui apprendre où je suis que de m'apprendre où il est. »

fussent de trop. Mandé auprès de Charles-Quint, le noble Jésuite, après quelques conférences mystérieuses, accepta une mission politique pour Lisbonne.

En attendant, Leurs Majestés la reine Eléonore et la reine Marie de Hongrie rendaient à leur frère la visite annoncée. Le comte d'Oropèse avait mis à la disposition des deux reines son château de Xarandilla, où, par les ordres de Charles-Quint, don Luis Quixada, secondé de Van Male, prépara tout pour leur réception.

D'une santé délicate et ne supportant pas une longue route, même en litière, Eléonore, pendant son séjour au château des Oropèses, ne put aller que trois fois à Yuste; mais sa sœur, la reine de Hongrie, fit plus souvent cette excursion, car c'était toujours la robuste amazone, hardie à conduire son cheval à travers la montagne. Quand les deux reines venaient voir leur frère, elles logeaient au village de Quacos, Charles-Quint, malgré l'avis plus galant de Quixada, ne voulant pas contrevenir à la règle qui interdisait aux femmes de coucher sous le même toit que les moines. Elles passèrent dans la Vera environ deux mois et quinze jours, de septembre à la mi-décembre. La princesse régente Juana les avait accompagnées jusqu'à Placencia, où elle les avait quittées pour aller faire une retraite au couvent d'Abrojo. Par une contradiction apparente, cette princesse eût accepté la régence du Portugal, elle qui ne cessait de prier le roi, son frère, de la délivrer de celle de l'Espagne, — elle qui prouva, peu d'années plus tard, qu'elle aspirait en toute sincérité à imiter la retraite de son père.

On a prétendu que les deux sœurs de Charles-Quint auraient voulu aussi fixer leur résidence définitive auprès de leur frère, pour y fonder une abbaye de femmes; ce qui serait un autre exemple de la double vocation qui faisait hésiter entre le trône et le cloître presque tous les membres de cette remarquable famille. Nous ne voyons aucune trace d'une pareille résolution, ni de la part de la reine Éléonore, tout entière au désir de revoir sa fille, ni de la part de la reine Marie, qui, un an plus

tard, devait se trouver prête à remplacer son neveu dans le gouvernement des Pays-Bas. La vérité est que l'une et l'autre paraissaient fort indécises sur le lieu où elles se fixeraient. Elles consultèrent là-dessus leur frère, qui les dissuada de la préférence qu'elles témoignaient pour Placencia, mais qui n'eut aucune objection contre la pittoresque cité de Guadalajara, reconquise sur les Maures par Alvar Fanez de Minaya, le frère d'armes du Cid. Le vieux château mauresque avait été donné par la reine Isabelle à la famille Mendoza, dont le chef était alors le duc de l'Infantado, celui qui reçut le roi François Ier avec une magnificence royale (1); mais son héritier, moins hospitalier que son père, ou ayant à se plaindre de la dynastie autrichienne, semblait peu disposé à y recevoir les sœurs de l'Empereur. Ce fut le texte d'une correspondance entre Valladolid et Guadalajara, qui montre que quelques Grands d'Espagne se croyaient encore de vrais princes indépendants. En attendant que l'on eût arrangé cette affaire, les reines se rendirent à Badajoz, où l'infante Maria de Portugal devait enfin avoir une entrevue avec sa mère. Afin de lui faire honneur, de nobles seigneurs et des prélats, au nombre de seize, eurent ordre de se transporter sur la frontière, entre autres le duc d'Escalona et le comte d'Oropèse, les évêques de Coria et de Salamanque.

Les deux reines arrivèrent, la veille de Noël, à Badajoz, où elles trouvèrent leur réception préparée par le grand-commandeur de Castille, qui faisait aussi partie de la députation chargée d'aller au-devant de l'Infante. Dans ce voyage de Xarandilla à Badajoz, elles avaient été saluées avec les témoignages de respect dus aux sœurs de l'Empereur. On voulut leur donner une fête publique à Truxillo ; elles la refusèrent.

Le lendemain de leur départ de Xarandilla, un orage terrible éclata sur la Vera et n'épargna pas le monastère de Saint-Jérôme. Deux des cheminées *de la maison* de Charles-Quint fu-

(1) Le duc donna un tournois pour faire honneur à son hôte. Voir *Hechos de Alarcon*, 305 fol., Madrid 1665, *Historia de Pescara*, XIII, ch. 3, Zaragoza 1562, cité par M. Ford. *Handbook*, tome II, page 883.

rent renversées ; une troisième prit feu. Les rameaux des orangers et des citronniers jonchèrent le jardin ; un de ces arbres fut arraché, une maison de Quacos s'affaissa sous les ruines de sa toiture. Les paysans, effrayés, purent croire que la colère céleste déchaînait les démons autour d'eux.

Quelques jours après, le 20 décembre, arriva un saint contre lequel l'enfer semblait aussi avoir déchaîné tous les éléments : c'était le père François Pécheur, qui revenait de sa mission en Portugal. Le pieux Jésuite raconta à l'Empereur qu'une fièvre mortelle l'avait arrêté plusieurs jours dans la ville d'Evora, et que, lorsqu'il s'était mis en route, il avait failli se noyer en traversant le Tage pour se rendre à Lisbonne pendant un ouragan. Heureusement, son double titre d'envoyé de l'Empereur et de religieux déjà en odeur de sainteté, lui avait procuré les soins les plus assidus. La reine Catherine, l'Infante Maria et le cardinal Henri étaient accourus auprès de son lit de souffrance : il ne lui restait plus qu'à remercier le ciel de l'avoir sauvé de la fièvre et du naufrage. Quant à sa mission politique, elle n'avait réussi qu'à moitié ; il avait du moins, par sa prédication, fortifié la reine et l'Infante dans leurs sentiments de piété.

Charles-Quint désira que son ami le père François Pécheur se reposât quelques jours à Yuste, et le père y consentit (1). Leurs conférences furent fréquentes, et il faut s'en rapporter à ce qu'un des deux interlocuteurs voulut bien raconter du sujet de leurs entretiens. Il paraît que, pendant son séjour à Valladolid, le

(1) Quoique le chanoine Gonzalez doute de ces deux visites du père Borgia au monastère de Yuste, le récit de l'hagiographe Ribadaneira, remplit réellement une lacune du manuscrit de la Bibliothèque des affaires étrangères. D'ailleurs, Sandoval raconte aussi ces deux visites d'après la relation du prieur F. Martin Angulo. Dans le manuscrit, la régente (20 août 1551) annonce, par une lettre à l'Empereur, son intention d'envoyer le père Borgia en Portugal, et une lettre de Gaztelu à Vasquez (28 décembre) prouve qu'il avait passé par Yuste. Voici les propres termes de Sandoval : « Otras dos vezes estuvo en Yuste el Padre Francisco Borja, la una llamandole el Emperador para embiarle à Portugal a dar el pesame de la muerte del rey don Juan *y tratar certo negocio da importancia*, con la reyna dona Catalina su hermana, « la otra quando volvio con la respuesta desta embaxada. »

père Borgia avait écrit à Charles-Quint pour lui faire connaître ses observations sur les principaux personnages de cette cour. Il redemanda ses lettres qui lui furent rendues : « Vous pouvez être certain, » dit Charles-Quint à son correspondant, « que vos lettres n'ont été lues que par moi seul. » La discrétion de l'Empereur était égale à la discrétion du Jésuite. Celui-ci le savait bien : il avait pu tout dire sans craindre d'être compromis. De son côté, il montra combien il était désintéressé dans les choses de ce monde; Charles-Quint lui raconta qu'il venait d'être pris pour arbitre entre deux Grands d'Espagne qui se disputaient la propriété d'un domaine : le premier était don Alonzo de Cardona, l'amiral d'Aragon; le second, le duc de Gandia, le propre fils du père François Pécheur . « Sire, » lui dit le père François, « je ne sais pas quel est celui des deux qui a raison; mais, pour peu que l'équité soit du côté de l'amiral, je vous supplie de lui accorder aussi votre faveur. » Charles-Quint lui faisant observer que c'était là plus que de l'impartialité : « Sire, » reprit le père François, « l'amiral a plus besoin sans doute que le duc des revenus de ce domaine, et il est écrit : Faites l'aumône aux pauvres. (1) »

Charles-Quint consulta le père François sur la continuation des Commentaires ou des Mémoires militaires commencés par lui dans l'été de 1550. C'était un cas de conscience où la vanité d'auteur était tout aussi intéressée que l'histoire. « Je n'ai pas écrit, » disait-il, « pour amplifier la gloire de mes actions, mais pour rétablir la vérité que les historiens dénaturent souvent par ignorance des faits sinon par passion et prévention. Néanmoins, n'est-ce pas sacrifier à une vanité mondaine que d'écrire soi même l'histoire de ses actions? » Il est évident que cette question était dictée par un scrupule plus digne d'un

(1) Quand le père Borgia eut pris congé de Charles-Quint, en décembre 1557, l'Empereur lui fit remettre par Quixada, 200 ducats pour ses pauvres : « C'est une faible somme, » dit le majordome; « mais relativement aux revenus actuels de mon maître, c'est peut-être la plus grande générosité qu'il ait faite en un seul don. » Cette aumône est relatée dans le liv. XXXIIe de l'*Histoire de Charles-Quint*, par SANDOVAL.

moine dévot que d'un souverain politique. Les biographes de Borgia et l'historien Sandoval ont éludé de nous faire connaître sa réponse (1) ; mais évidemment elle fut de nature à rassurer l'Empereur. En 1561, pensant que ces Mémoires étaient encore dans les papiers de Van Male, qui venait de mourir, Philippe II écrivit au cardinal Granvelle d'inventorier ses portefeuilles pour s'en saisir. Le cardinal répondit au roi, le 7 mars 1569 : « Je n'ai rien trouvé dans les papiers de Van » Male, qui s'était plaint que Quixada lui eût enlevé les Mémoi- » res qu'il avait écrits avec l'Empereur, et qui, lui-même, a » détruit beaucoup de papiers avant de mourir. (2) »

C'est un malheur pour l'histoire et la biographie que la perte de ces Mémoires, dont Van Male disait dans ses lettres à son ami le seigneur de Praët :

« Pendant les loisirs de sa navigation sur le Rhin, César a » entrepris d'écrire le récit de ses voyages et de ses expédi- » tions depuis l'année 1515 jusqu'à ce jour. L'ouvrage, d'un » style admirablement poli et élégant, atteste une grande vi- » gueur d'esprit et une grande éloquence. Certes, je n'aurais » pas cru facilement que César possédât des qualités pareilles, » puisqu'il m'a avoué qu'il n'en devait rien à l'éducation » et qu'il les avait entièrement puisées dans ses seules mé- » ditations et son travail. Quant à l'autorité et à l'agrément » de l'ouvrage, ils consistent principalement en cette exacti-

(1) C'est dans le § xv de son récit du séjour de Charles-Quint à Yuste, que Sandoval mentionne cette question adressée au père Borgia ; mais rien de plus. *Historia de la vida y de los hechos d'el emperador Carlos V.* tom. II, lib. XXXII, § XV, par don fray PRUDENCIO DE SANDOVAL. Édition d'Anvers, 1681.

(2) *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. VI, p. 191. Cette lettre de Philippe II à son ministre fut probablement motivée par l'assertion de Ruscelli (l'auteur italien des *Imprese illustre*, dédiées à Philippe II), qui annonçait que les Mémoires de Charles-Quint étaient sous presse. Voir, sur les Mémoires de Charles Quint, une dissertation inédite de M. Gachard, insérée dans le bulletin de l'Académie de Bruxelles, t. XII, 1re partie. Nous rappellerons ici qu'un article de M. J. Stephen, publié par la *Revue Britannique* et attribué à M. Macaulay (année 1852, livr. de décembre), accuse le P. Borgia d'avoir dissuadé Charles-Quint de publier ses Mémoires.

» tude et cette gravité auxquelles l'histoire doit son crédit et sa » puissance. (1) ».

Plus loin, Van Male disait aussi que déjà, à cette époque, l'Empereur semblait ne pas songer à la publication de son œuvre historique, penchant même à la détruire, « sans égard pour ses serviteurs et son siècle. » « *Iniquus tamen est Cæsar et nobis et seculo, quod rem supprimi vellet et servare centum clavibus.* (2) »

S'il nous était démontré que Charles-Quint supprima réellement lui-même son autobiographie, après avoir exigé que Van Male publiât son imitation du roman d'Olivier de la Marche, nous aurions peine à lui pardonner cette espèce de suicide littéraire, comme nous ne pardonnerions pas à Napoléon s'il avait préféré la publication de *Julio, conte sentimental*, imité du *Moine* de Lewis, à celle des belles pages sur les campagnes d'Italie dictées par lui à Sainte-Hélène, et que notre poète-historien, si sévère ailleurs pour le César français, appelle les « notes épiques de sa vie, » comparables aux commentaires du César romain par l'ampleur du récit, aux histoires de Tacite par la profondeur du sens politique : — « L'historien, dans ces » notes, est égal au poète, le poète au politique, le politique au » général. L'historien, le poète, le politique, le général, n'y » sont qu'un seul homme, et cet homme est Napoléon ! » — expressions d'un style plus enthousiaste encore que celui qu'emploie le cicéronien Van Male pour parler des pages écrites par lui-même sous la dictée de Charles-Quint (3).

(1) Lettres sur la vie intérieure de l'empereur Charles-Quint, par VAN MALE, et éditées par le baron de REIFFENBERG. Bruxelles 1846.

(2) IBID.

(3) M. de Lamartine n'avait pas encore publié son ouvrage, lorsque nous fîmes, pour la première fois, ce nouveau rapprochement, qui était justifié, pensions-nous, par le magnifique prospectus d'une édition des *Œuvres complètes de l'Empereur Napoléon, en* 30 volumes in-8°, avec portraits, fac-simile, cartes et plans, sous la direction de MM. A. de la Guerronnière, Lefèvre-Deumier et Paul Lacroix, etc., dont le 3e volume contiendra « *le Roman Corse, le comte d'Essex* (inédits) et *Giulio conte sentimental.* » Mais *Giulio* (publié aussi en brochure, chez les libraires du Palais-Royal, nous est personnellement bien connu, et nous pouvons parler de son origine

napoléonnienne. Pendant que M. de Bourienne publiait ses Mémoires, l'éditeur nous consulta quelquefois et nous lui communiquâmes quelques documents d'une certaine valeur historique ; arrivé à ses derniers volumes, il eut recours encore à nous pour remplir un vide, et nous fîmes traduire d'un *Magazine* anglais le *Conte de Giulio*, dont nous dûmes franciser quelques phrases. Nous avions entendu raconter ce conte, dix ou douze ans auparavant, chez un illustre historien, depuis ministre du roi Louis-Philippe, par une autre de nos notabilités politiques et littéraires, à qui il avait été raconté par sa mère, autrefois dame du palais de l'Impératrice, qui l'avait entendu elle-même de la bouche de l'Empereur. Nous en avions envoyé le canevas au *Magazine* dont nous étions le correspondant. M. de Bourienne, quand nous lui mentionnâmes cette petite histoire, se rappela qu'il avait en effet entendu l'Empereur la raconter un soir dans son intimité ; mais, ne se fiant pas à sa propre mémoire, il adopta la version traduite de l'anglais. Ce qui amusera les bibliographes tels que M. Quérard, c'est que le même *Magazine* où nous avions retrouvé *Giulio*, le reprit dans les *Mémoires de M. de Bourienne* et le retraduisit en anglais, le nouveau rédacteur ignorant sans doute que son prédécesseur l'avait déjà inséré une première fois. Nous ne savons d'où viendra le texte de *Giulio* annoncé par le prospectus de l'édition des *Œuvres complètes de l'Empereur Napoléon Ier* ; mais puisqu'il n'est pas annoncé comme *inédit*, ce doit être le nôtre. Nous recommandons aux éditeurs et aux commentateurs cette note bibliographique, dont nous acceptons toute la responsabilité devant MM. Guizot et de Rémusat.

IX

LA PRISE DE CALAIS ET LA DISCIPLINE. — NOUVEAUX INCIDENTS DE LA VIE DE CHARLES-QUINT DANS LE CLOITRE. — RÉGIME. — LES BÉZOARDS DE L'EMPEREUR. — UN VOL AVEC EFFRACTION. — LE CORREGIDOR ET LE JUGE MURGA. — CE QU'ÉTAIT CALAIS POUR L'ANGLETERRE. — LE DUC DE GUISE. — MORT DE LA REINE ÉLÉONORE. — MORTIFICATION DE CHARLES-QUINT. — LA DISCIPLINE.

L'année 1557 laissait Charles-Quint toujours charmé de sa retraite. L'hiver n'avait pas eu pour lui de rigueurs précoces. Le 17 novembre, une lettre de don Luis Quixada nous fait voir son maître occupé à l'agrandissement de son jardin, à l'embellissement de sa terrasse, à la plantation de jeunes orangers et à la construction d'un nouvel oratoire (1). A l'accès de goutte dont il souffrit à la fin de ce mois et dans les premiers jours de décembre, succédait une convalescence qui devait d'autant mieux se consolider, que l'auguste invalide semblait converti aux préceptes hippocratiques du docteur Mathys; — le docteur écrivait le 27 décembre : « Sa Majesté ne boit ni vin, ni bière, mais de l'eau cuite et de l'hypocras (*agua cocida y hypocraz*). » Les ravages de la tempête automnale qui n'avait pas épargné les jardins de Yuste, étaient réparés et oubliés. Char-

(1) « Su Magestad salia todos los dias a ver la obra de su jardin y nuevo oratorio : que se hallaba con una salud envidiable y estremo apetito di comer. » 17 nov. 1557, *Manuscrit Gonzalez. — Archives de Bruxelles.*

les-Quint ne pouvait accuser le climat de l'Estramadure et l'air de la montagne, si son infirmité habituelle reparaissait de temps en temps. Les accès en seraient certainement devenus moins fréquents et moins douloureux, sans les soucis politiques qui venaient encore troubler le calme de sa solitude, et sans les contrariétés qui provoquaient ces mouvements de colère non moins nuisibles à la santé du corps qu'à celle de l'âme.

Le mois de janvier 1558 réservait encore à Charles-Quint quelques jours de ciel pur que signalent les correspondances de Yuste (1) ; mais les plus beaux climats ont leurs intempéries ; bientôt la vallée fut envahie par des influences moins favorables : une sorte d'épidémie multiplia tellement les malades, que le docteur Mathys dut faire réclamer à Valladolid, par le secrétaire Gaztelu, un docteur auxiliaire, afin de pouvoir se consacrer presque exclusivement à l'Empereur qui, on le devine, n'avait pas continué aussi exactement qu'il l'aurait fallu le régime de l'eau cuite ; en effet, déjà le 7 janvier, nous le voyons retenu dans sa chambre et souffrant au point de ne pouvoir donner audience ni à don Juan de Acuña, ni à l'almirante d'Aragon, venus pour le visiter.

Le secrétaire littéraire Van Male était le plus malheureux des serviteurs de Charles-Quint ; il avait fait venir sa femme, qui s'acclimatait difficilement et, pendant le mois de septembre, il avait perdu deux enfants.

Van Male finit par tomber malade lui-même, et quelques-uns des symptômes de sa maladie firent craindre qu'il ne fût atteint de la peste. Aux grands maux les grands remèdes. Il était permis de se défier de la science du docteur Mathys, quand les deux enfants de son compatriote venaient de succomber malgré ses soins, et Charles-Quint, ayant recours à sa pharmacie merveilleuse, fit remettre à Van Male un de ses bézoards orientaux. Il avait plusieurs de ces concrétions balsamiques qu'on trouve dans les intestins de l'antilope, et auxquelles, il n'y a pas

(1) 4 Janvier : Suite de beaux jours, « *Dias muy hermosos.* » IBID.

si long-temps encore, les polypharmaques attribuaient toutes sortes de vertus. Certains autres spécifiques figuraient, bien inutilement, hélas ! à côté des bézoards orientaux de l'invalide de Yuste; car on y voyait « une pierre philosophale » (mentionnée dans l'inventaire comme un présent d'un docteur Beltran), « deux pierres pour arrêter le sang, » « neuf bagues contre la crampe, » « deux anneaux en os, » antidotes pour les hémorrhoïdes, et même « une pierre bleue » (*una piedra azul*) contre la goutte ! Van Male guérit, sans que nous sachions s'il faut faire honneur de la guérison au bézoard oriental, au docteur Mathys, ou au chirurgien Muños, le praticien que, sur la demande de Gaztelu, la princesse-régente avait envoyé de Valladolid pour assister le docteur néerlandais (1).

Gaztelu tenait toujours la princesse et son collègue Vasquez au courant des moindres incidents. — Ses lettres particulières, jointes à celles que lui dictait Charles-Quint, nous font connaître toutes les affaires politiques qui se traitèrent dans l'enceinte du monastère, et que les souffrances de l'Empereur interrompaient à peine un jour ou deux.

Qui le croirait? En même temps que son génie surveillait ainsi du fond de la retraite tous les grands intérêts de la monarchie, Charles-Quint dut descendre encore dans une sphère inférieure et y faire acte de souverain pour protéger contre un

(1) Dans l'inventaire du *Manuscrit Gonzalez*, la *pierre bleue* est cataloguée en ces termes : « *Una piedra azul, con dos corchetes de oro, que dicen* que es buena para la gota : une *pierre bleue*, avec deux agrafes d'or, *qu'on dit* bonne pour la goutte. » Le doute était bien permis à un goutteux comme Charles-Quint. Les pierres pour arrêter le sang étaient aussi incrustées dans l'or. La pierre philosophale était une préparation de l'alchimie qui eut jadis la propriété de changer en or les métaux les plus communs; mais la découverte du Nouveau-Monde l'avait fait passer de mode ou reléguer dans les officines des « boticarios. » Quant aux bézoards, orientaux et occidentaux, naturels et factices, ils conservèrent assez longtemps leurs vertus alexipharmaques, pour finir aussi par passer de la boutique des apothicaires dans les cabinets des curieux. Ceux qui provenaient des intestins de la cervicapra ou capri cerva de Kœmpfer, étaient les plus estimés contre la peste et les ravages du poison ; mais on ne dédaignait pas ceux des autres cérophores, nom collectif donné par M. de Blainville aux ruminants à corne creuse, antilopes, moutons, bœufs, etc. — De nos jours encore nous avons des bagues magnétiques, etc., etc.

supérieur hiérarchique l'humble fonctionnaire qui administrait le canton de la résidence impériale, « *paupera regna.* » Jusqu'aux portes du couvent il lui fallut en quelque sorte croiser son sceptre avec la verge d'office d'un ambitieux corregidor. Le licencié Murga, son greffier et un ou deux alguazils, constituaient au village de Quacos un tribunal de police qui pouvait raisonnablement s'attribuer quelque importance, le grand Charles-Quint figurant parmi les habitants du canton. Il paraît qu'un des alguazils attachés à cette juridiction, nommé Villa, s'était permis d'instrumenter en dehors des limites de son ressort. Le 31 décembre 1557, le corregidor de Placencia, don Pedro Zapata Osorio, accompagné de son lieutenant, de deux regidors et de deux alguazils, vint arrêter le susdit Villa. Charles-Quint viola encore à ce sujet les ordonnances du docteur et les préceptes du confesseur, parfaitement d'accord pour blâmer une indignation dont la violence pouvait ressembler à la colère. Le corregidor apprit à ses dépens que l'alguazil du licencié Murga était aussi l'alguazil de l'Empereur. Suspendu de ses fonctions, il ne fut réintégré qu'après des sollicitations pressantes, sans avoir pu obtenir une audience pour faire ses excuses, et la juridiction de la petite commune de Quacos fut même non-seulement confirmée, mais encore étendue par une charte nouvelle.

Le 9 janvier, l'Empereur aurait pu chercher querelle au juge même qu'il venait de couvrir du manteau de sa propre dignité, à ce licencié Murga, qui, naguère, avait si mal protégé le verger de Yuste contre les déprédateurs rustiques. Un voleur plus hardi encore pénétra jusque dans les appartements de Charles-Quint pendant la nuit, envahit avec effraction la chambre contenant la garde-robe (*guarda-ropa*), força les serrures du coffre-fort, et emporta une somme de huit cents ducats, remise l'avant-veille par Gaztelu à Sa Majesté, pour ses aumônes ordinaires. Un pareil attentat prouve avec quelle sécurité Charles-Quint avait renoncé à tout l'appareil de son ancienne grandeur, dans cette demeure que les moines appelaient encore

le *Palais*. On devine la rumeur qui dut se faire au dedans et au dehors. Le licencié Murga mit ses deux alguazils et son greffier en campagne; mais ils ne purent rien découvrir, et les soupçons s'arrêtèrent sur la domesticité même de l'Empereur.

Le licencié Murga, qui croyait son honneur intéressé dans l'affaire, eût voulu faire donner la question à tous ceux qu'on lui dénonçait comme suspects. Charles-Quint défendit alors qu'on poussât plus loin les perquisitions, soit de peur de livrer un innocent à la torture ou à une accusation humiliante, soit, comme écrivait Quixada, qu'il craignît « de découvrir certaines choses qu'il valait mieux laisser ignorées. » La soustraction des huit cents ducats resta un mystère dans les annales de Yuste. Le voleur dut son impunité à l'indulgent scrupule de celui qui, pendant tout le cours de son règne, avait poursuivi si sévèrement les fraudeurs, les contrebandiers, les brigands et les larrons de tous étages (1). La perte à laquelle se soumit Charles-Quint ne l'empêcha pas de distribuer, le 9 janvier, deux mille ducats de gratification entre ses divers serviteurs.

De plus graves évènements devaient bientôt faire diversion tant à ce vol domestique, qu'aux luttes de prérogative entre la justice de Quacos et la justice de Placencia. Malgré l'hiver, les hostilités n'étaient pas tout-à-fait suspendues, ni en France, ni en Italie. Abattu un moment par la catastrophe de la bataille de Saint-Quentin, le courage français n'avait pas tardé à se relever. Noblesse et peuple s'excitaient réciproquement à venger l'honneur national. Sacrifices d'hommes et d'argent semblaient ne plus coûter pour tenir tête à l'ennemi de l'autre côté des

(1) Dans la riche collection d'autographes de M. le baron de Trémont, vendue en 1853 aux enchères publiques (deuxième supplément du catalogue), est une lettre adressée par Charles-Quint à don Juan de Lima, gouverneur de son château de Florence, et datée de Tolède, le 18 avril 1529 : Charles-Quint a appris qu'un certain Vincencio de Poggi, transfuge de la république de Lucques, s'était retiré sur le territoire de Florence, après avoir volé quelques ballots de soie à des citoyens et à des marchands. « *Il faut*, écrit-il, *lui faire restituer ces objets, selon toute raison et justice, et qu'à l'avenir de semblables criminels ne trouvent de refuge nulle part.* »

Alpes, où le maréchal de Brissac ne désespérait pas de reprendre l'offensive, si on lui envoyait des renforts et la solde réclamée par les quatre mille Suisses qu'il avait sous ses drapeaux; car les Suisses, comme tous les stipendiaires des armées permanentes, ne faisaient pas de longs crédits à la guerre. Charles-Quint n'ignorait pas que Henri II allait pouvoir disposer d'une contribution extraordinaire sur les trois ordres de son royaume, et qu'il avait ordonné non-seulement d'enrôler par compagnies tous les jeunes gens capables de porter les armes, mais encore de recruter quatorze mille Suisses et huit mille de ces reîtres que les princes d'Allemagne, catholiques ou protestants, louaient toujours au plus offrant. Enfin, au moment où Philippe II recevait à Bruxelles les derniers soupirs de Ferdinand de Gonzague, un de ses plus braves capitaines, le duc de Guise, arrivé d'Italie, rallumait, par sa présence seule, cet enthousiasme populaire qui répare en un seul jour les plus funestes défaites. Charles-Quint savait tout ce que vaut la confiance qu'inspire un héros. Il voyait le duc, presque fugitif la veille, investi, par une acclamation unanime, de cette dictature qui, dans les crises des États, grandit à la fois un chef et un peuple, en concentrant aux mains d'un seul l'énergie nationale. De nos jours, nous avons vu la France, tombée plus bas encore, relevée ainsi par un bras encore plus fort que celui de François de Guise (1). Or, le héros qui rendait la vie et le courage aux vaincus de Saint-Quentin, était ce même duc de Guise que le duc d'Albe aurait pu retenir à Rome, sinon faire prisonnier, s'il n'avait pas accordé au Pape la capitulation dont l'Empereur apprenait de temps en temps quelque nouvel article mortifiant pour sa politique. On comprendra que, lorsque le comte d'Oropèse et don Juan de Acuña, obtenant audience de Charles-Quint, lui apprirent que, le 10 janvier, le duc d'Albe était arrivé en Flandre, parce qu'il

(1) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer ici toutes les coïncidences qui rappellent Napoléon arrivant presque en fugitif de l'Égypte, comme Guise de l'Italie, et, comme Guise, proclamé le Dieu sauveur de la France, — le Directoire jouant, sous la République, le rôle qu'avait joué le faible Henri II sous la monarchie.

ne pensait plus que sa présence fût nécessaire à la tête de l'armée d'Italie, son mécontentement dut éclater encore. « Sa Majesté, » écrivait Quixada, « prononça quelques paroles avec plus de colère qu'il ne conviendrait à sa santé (1). » Il se contint mieux lorsque, quelques jours après, on voulut lui lire les dépêches officielles relatives à la capitulation de Rome et les clauses réservées du traité, se contentant de dire que les articles secrets ne valaient pas mieux que les articles publics. Enfin, une lettre du duc d'Albe lui-même lui fut remise le 27. Le général rendait compte de tout ce qu'il avait fait conformément aux instructions du roi, et exprimait le désir de venir baiser la main à l'Empereur. Charles-Quint ne répondit pas à cette lettre, et éluda surtout d'approuver la respectueuse visite qui lui était annoncée, ce que Gaztelû, chargé de sonder son maître, ne put laisser ignorer au duc d'Albe. Philippe II dédommagea son général de cette espèce de disgrâce, et le retint auprès de lui. Il savait bien que le duc n'avait rien fait que par ses ordres, et il ne pouvait se dissimuler tout ce que l'orgueil paternel devait souffrir de sa propre circonspection après la bataille de Saint-Quentin. On croit deviner que Charles-Quint aurait voulu pouvoir accuser tout autre que son fils, de n'avoir pas suivi plus fidèlement ses inspirations en Italie comme en France ; car vainement boudait-il le duc d'Albe du traité avec le Pape, vainement maudissait-il les Anglais de lord Pembroke, d'avoir retenu Philippe à Cambrai quand on se battait à Saint-Quentin, la vérité lui échappait malgré lui dans l'intimité de son intérieur, où, faisant écho à sa mauvaise humeur, on ne pouvait s'empêcher de dire « qu'il avait bien raison (2). »

(1) « Sobre lo que S. M. dice algunas cosas con mas colera de lo que para su salud conviendria. » Lettre de QUIXADA. *Archives de Bruxelles.*

(2) « Siente de el que no se puede cohortar de que su hijo no se hallase in ello, *y tiene razon.* Mal haya los Ingleses que le hicieron tardar ! » (*Id.* IBID.) Deux mois encore avant sa mort, apprenant que Philippe II avait donné 150,000 ducats au duc d'Albe : « Le roi d'Espagne, remarqua Charles-Quint, a fait plus pour le duc d'Albe que le duc d'Albe n'a jamais fait pour le roi d'Espagne. » Voir les *Mémoires de Ribier*, tome II. — De son côté, il paraît que le duc d'Albe n'aurait

Charles-Quint était dans cette disposition d'esprit, lorsque le duc de Guise justifia, par un exploit hardi, les acclamations dont on avait salué son retour et son titre de lieutenant-général des armées du royaume, qui le faisait plus roi que le roi.

Depuis deux siècles, Calais, *en France*, était une ville anglaise. Après en avoir pris possession en 1347, Édouard III expulsa non-seulement la garnison, mais encore tous les habitants, hommes, femmes et enfants, « excepté, » dit le chroniqueur Barnes, « un prêtre et deux autres vieillards, qui connaissaient les coutumes, lois et ordonnances de la place, les terres qui en dépendaient et les limites des héritages. » Edouard appela pour les remplacer une émigration de bourgeois de Londres et de paysans du comté de Kent, comme ses successeurs protestants firent plus tard pour repeupler les villes du nord de l'Irlande aux dépens des catholiques dépossédés. Calais, devenu un bourg anglais (*an english borough*), était représenté au Parlement du royaume. Les rues avaient des noms anglais ; le territoire suburbain de la colonie anglo-calaisienne s'étendait sur un espace de huit lieues, et, en 1520, lors du *Camp du Drap d'Or*, les deux pavillons de Henri VIII et de François Ier s'élevaient sur la frontière anglaise, entre les villes d'Ardres et de Guines. Ce fut là que les deux rois se rencontrèrent, se saluèrent, s'embrassèrent comme deux bons frères, puis joûtèrent courtoisement, sans que le roi-chevalier osât espérer que jamais le drapeau français flotterait de nouveau sur les tours de la ville

pas eu grande peine à se justifier auprès de Charles-Quint, si l'Empereur avait consenti à le voir. « Le roi, mon maître, » disait le duc, « a encouru un grand blâme. Si, changeant de condition, j'avais été le roi d'Espagne, le cardinal Caraffa serait allé à Bruxelles faire, sur ses genoux, devant Philippe II, ce que j'ai fait devant Paul IV. »

Dans une récente *Histoire des Protestants d'Espagne*, don Adolfo de Castro raconte qu'au moment où le duc d'Albe pouvait, à son choix, entrer dans Rome ou par une capitulation honorable ou par un assaut, comme le connétable de Bourbon, le Pape avait envoyé directement à Philippe II les articles du traité, s'en remettant à Sa Majesté pour les modifier, ce que fit le roi en prescrivant au duc de les ratifier et de les exécuter en toute humilité ! Le même auteur cite une lettre énergique du duc d'Albe à Paul IV. *Historia de los Protestantes*, in-8°, Cadix, 1851, cap. IV.

enlevée à Philippe de Valois. Une année avant la bataille de Saint-Quentin, un ambassadeur vénitien, Michele, écrivait encore au doge et au sénat de Venise, en parlant de Calais : « Ce » port militaire est la clef et la principale entrée des domaines » britanniques, sans lequel les Anglais n'auraient aucune issue » de leur île, ni entrée dans les autres pays, aucune du moins » si facile, si courte ou si sûre, et tellement que s'ils en étaient » privés, ils seraient non-seulement mis dehors du conti- » nent, mais encore du commerce et de la communication du » monde. »

Ainsi, c'était Calais qui reliait l'Angleterre au continent et annulait la sentence de Virgile contre les anciens Bretons (1).

« Par conséquent, » continue Michele, « en perdant Calais, » les Anglais perdraient ce qui est nécessaire à l'existence » d'une nation et deviendraient dépendants de la volonté et du » bon plaisir des autres souverains pour profiter de leurs ports, » outre qu'ils auraient à chercher un passage plus éloigné, » plus hasardeux et plus dispendieux, tandis que par la voie » de Calais, juste en face de Douvres, à une distance de trente » milles de cette ville, ils peuvent en tout temps, sans empê- » chement, même en dépit des vents contraires, entrer à leur » gré dans le port ou en sortir (telle est la hardiesse et telle est » l'expérience de leurs marins), et transporter, soit des trou- » pes, soit des armes et des munitions pour la guerre offensive » ou défensive, sans exciter la jalousie ou le soupçon. Par Ca- » lais, enfin, où ils ne sont qu'à dix milles d'Ardres, frontière » française, et pas plus loin de Gravelines, frontière impéria- » liste, les Anglais peuvent joindre l'une ou l'autre, comme il » leur plaît, et ajouter leurs forces à celles des deux puissances » dont ils sont les alliés, contre un ennemi commun.

» Pour toutes ces raisons, il ne faut pas s'étonner si, outre » les habitants de Calais, qui sont d'une fidélité inébranlable, » issus de la colonie qui y fut établie peu de temps après

(1) *Et toto divisos orbe Britannos,*

» la première conquête, le roi d'Angleterre confie la garde de » la ville à l'un de ses plus courageux barons, portant le titre » de député ou délégué du roi (*deputy*), avec une garnison de » cinq cents des meilleurs soldats de l'armée et un escadron de » cinquante cavaliers. »

Mais, à côté de son mérite comme clé militaire de la France, Calais en avait encore un pour les Anglais, dont ne se doutent guère les voyageurs qui traversent aujourd'hui ses rues mal peuplées, n'ayant de mouvement que celui d'un port de passage, où l'on ne s'arrête même guère plus d'une heure depuis les nouvelles voies de communication entre Paris et Londres.

Malgré les encouragements et les priviléges accordés par les successeurs d'Edouard III aux manufacturiers et aux ouvriers flamands pour les décider à transporter en Angleterre toutes les industries qui se rattachent à la draperie, longtemps encore les fabriques anglaises restèrent sans pouvoir consommer tous les produits des troupeaux indigènes (1). La laine brute s'exportait en quantités considérables dans les Flandres, qui renvoyaient en échange, non-seulement leurs draps fins pour les seigneurs, mais encore une partie des draps plus grossiers à l'usage du peuple. Courtray, Tournay, Lille, Valenciennes, etc., habillaient les Anglais comme les Espagnols : Ségovie voyait périr ses manufactures; Manchester, York, Kendal, etc., imploraient du Parlement des tarifs protecteurs, sinon la prohibition complète, ne pouvant encore braver la concurrence des fabricants néerlandais. Ce que ceux-ci ne débitaient pas sur le continent était d'ailleurs exporté aux pays d'outre-mer, dans le Nord et dans les îles du Levant, par les marins d'Anvers ou ceux des ports de Hollande.

Quelle que fût la prospérité de l'industrie drapière dans les Pays-Bas, le commerce de ces provinces enviait encore à

(1) Chartes en faveur du Flamand Jehan Kemp, pour le fixer à Kendal, 1331. *Lettres de protection à Williemus de Brabant et Hannekins de Brabant*, établis à York, même date. BISCHOFF, *History of wool and woollen manufacture*. Lond. 1842.

Calais les avantages de sa position qui en faisait depuis deux siècles, non-seulement *l'Estappe des laines*, mais encore le marché général de toutes les exportations d'Angleterre.

Les prévisions d'Édouard III s'étaient merveilleusement réalisées : « Édouard, » d'après Bernard, l'ancien historien de Calais, « prévoyoit bien que le nouvel établissement lui apporteroit un » gros revenu, qui augmenta tellement dans la suite, que Phi- » lippe de Comines dit que de son temps les rois d'Angleterre » faisoient de Calais leur revenu le plus fort, les marchands y » étant attirés de toute part. Il nous reste un monument du » grand commerce qui se faisoit alors, dans cet ancien et su- » perbe bâtiment que nous appelons la Cour de Guise ; c'étoit » la Bourse des marchands et le lieu de l'*estappe* pour les » laines, dont la magnifique structure et la vaste étendue nous » font voir ce que pouvoient les marchands de Calais pendant » que les Anglois y étoient les maîtres. »

A cette *estappe* ou marché privilégié, étaient conviés à se rendre par mer et par terre, non-seulement les marchands anglais, mais encore les marchands étrangers, « *pour acheter et vendre, changer et échanger avec toutes libertés et immunités*, » pourvu que le *trafic* des denrées s'effectuât conformément au tarif. La *douane* et l'*octroi* percevaient nécessairement des droits assez considérables, puisque Comines dit que le « droit d'octroi » sur les laines qui passaient par Calais pour les Pays-Bas seulement, s'élevait annuellement à la somme de cinquante mille écus. Le commandement du port était, ajoute Comines, *la plus belle capitainerie de la couronne*. Enfin, les bourgeois de Calais accroissaient leur fortune privée tout en faisant la part du monarque plus loyalement que les spéculateurs et les banquiers de Séville ne faisaient celle du fisc espagnol, si bien qu'on les voit déjà, sous Édouard IV, fournir au Trésor dix-huit mille livres sterling et mettre à la disposition du gouvernement tous leurs navires. En 1450, sous Henri VI un seul membre de la corporation des marchands de laines de Calais prêtait deux mille livres sterling à ce monarque, et, plus

tard, un autre, nommé Fermour, en récompense d'un acte pareil de patriotisme financier, fondait une des familles aristocratiques d'Angleterre, en devenant premier lord Pomfret (1).

Cependant, en 1558, la sécurité que donnaient, aux Anglais de Calais, deux siècles d'occupation et la réputation d'une ville imprenable, avait fait un peu négliger l'entretien des fortifications : ils comptaient principalement, il est vrai, pour leur défense, sur la facilité d'inonder la campagne du côté de la terre, au moyen des écluses, jusques autour de Guines et de Ham. Le gouverneur ou député du roi, lord Wentworth, fit bien quelques représentations, lorsqu'à la fin de l'automne, par mesure d'économie, on rappela, en Angleterre, une partie de sa garnison. Il déclarait qu'il serait plus prudent de lui envoyer un renfort, puisque Philippe II, se retirant du côté des Pays-Bas, laissait toutes les approches de Calais ouvertes aux Français. On oublia que quelques réfugiés protestants, par haine de ce prince, avaient, plusieurs mois auparavant, comploté de livrer la ville, qui, selon eux, avec un roi espagnol partageant le trône de leur reine, appartenait plutôt, désormais, à l'Espagne qu'à l'Angleterre. Etait-ce en hiver, d'ailleurs, que Guise oserait s'avancer sur Calais? Les préparatifs qu'il faisait ne pouvaient être dirigés que contre Saint-Quentin, si même il songeait sérieusement à entrer en campagne avant le retour de la belle saison. Guise semblait, en effet, n'avoir d'autre but que de venger l'honneur de la France sur le lieu même de sa dernière défaite ; feignant quelquefois aussi de marcher contre Arlon ou Luxembourg, puis s'avançant vers Doulens et revenant tout-à-coup à Compiègne, toutes ses manœuvres étaient calculées de manière à

(1) Les Anglais semblent avoir eux-mêmes perdu de vue ce qu'était réellement Calais sous leur domination. Pour Lingard comme pour Hume, pour Robertson comme pour M. Stirling, Calais n'était plus qu'une ville fortifiée, la *clef* anglaise de la France. Les détails que nous exhumons, *nouveaux* comme tout ce qui est oublié, nous ont paru curieux et intéressants sous plus d'un rapport : ils expliquent d'ailleurs parfaitement la double importance de Calais à l'époque où les Anglais supposaient que Charles-Quint et Philippe II convoitaient cette ville plus qu'aucune autre de France. (Voir le petit volume intitulé *Annals and legends of Calais*, etc., by Robert Bell Calton, London 1852, et *les Annales de Calais et du pays reconquis*, par BERNARD.

couvrir son dessein. Ce fut avec le plus grand secret qu'il manda aux bâtiments qui se trouvaient dans les divers ports de France, de se réunir dans la Manche pour le seconder au moment venu, en attaquant les bâtiments anglais qui pourraient chercher à débarquer des secours. Enfin, ayant tout prévu, tout préparé, tout combiné, par une dernière combinaison stratégique, le duc se trouva sous les murs de Calais la nuit du 1er janvier 1558. Il aurait pu y arriver plus tôt encore ; mais, dit-on, il avait voulu laisser finir l'année 1557, par condescendance pour la superstition qui considérait ce millésime comme funeste aux armes de la France. On a prétendu qu'il avait lui-même pénétré dans la place pour la reconnaître, déguisé en pêcheur. Selon une autre version, c'était le maréchal Strozzi qui avait fait cette expédition romanesque avec Sénarpont, le gouverneur du Boulonais. Probablement le duc de Guise avait quelques intelligences dans Calais : il faut bien l'admettre, puisque les Anglais l'avouent à la honte des leurs ; mais, capitaine audacieux autant qu'habile, quoiqu'il n'eût rien négligé pour faciliter son entreprise, il savait que le succès final dépendait du courage qu'il inspirerait à ses troupes pour s'emparer brusquement de deux postes, dont l'un, le fort de Nieullay, dominait de son feu la chaussée conduisant droit à Calais, et l'autre, le fort de Risbank, commandait le port. Ces postes furent attaqués simultanément et enlevés avec une admirable promptitude, ce qui tripla les pièces d'artillerie que le duc fit braquer immédiatement contre la porte de la rivière et contre la citadelle.

Les Anglais veulent encore que, du côté de la mer, le duc de Guise eut pour lui une tourmente qui s'opposa pendant plusieurs jours au ravitaillement de la place ; mais cette tourmente n'épargna pas non plus la croisière française. Quoi qu'il en soit, ce fut en vain que Douvres entendit gronder les canons qui entamèrent la brèche. Avant de donner le dernier assaut, il fallut combler un fossé, faire couler les eaux vers la mer, marcher à travers une fange glissante, attendre le reflux pour ne pas avoir

de l'eau par dessus la tête, et en même temps braver les décharges de l'ennemi; mais Guise, qui paya de sa personne, avait électrisé son armée : aucun obstacle ne l'arrêta; de nuit et de jour il ne cessa de combattre, jusqu'au moment où les Anglais, incapables de résister plus long-temps à cette fureur enthousiaste, demandèrent à capituler. Le 9 janvier, Calais, « le bourg anglais, » où Édouard III n'était entré qu'après un siége de onze mois (1), était redevenu en huit jours une ville française. La garnison put se retirer en Angleterre, à l'exception de lord Wentworth et de cinquante officiers, qui demeurèrent prisonniers.

Par la capitulation, les Anglais, soldats et habitants, femmes et enfants, avaient la vie sauve; mais, comme les vaincus d'Édouard III, ils laissaient, à leurs vainqueurs, la ville évacuée, intacte et pourvue de toutes ses munitions de guerre, les maisons garnies de leurs meubles, et les magasins de toutes leurs marchandises. La restitution était complète, quoique « le plomb n'eût pas nagé sur l'eau comme le liége (2). » Les compagnons d'armes d'Édouard III, lord Walter Mauny, le comte de Warwick, lord Strafford, avaient jadis eu une riche part dans le butin, et le monarque n'avait pas fait grâce de sa rançon au brave Jean de Vienne. Le butin de 1558, en or, en argent, en marchandises de prix, fut plus considérable, s'il est vrai, comme le dit l'histoire, que de simples soldats y firent leur fortune. « On trouva toutes sortes de munitions de guerre, voire » comme un magasin, dont les Anglois et le roi Philippe d'Es-

(1) La merveilleuse promptitude du duc de Guise en cette occasion, lui valut ce compliment du poète Joachim Dubellay :

« Ce que parlant de soy, César même disoit :
Cettuy-ci peult le dire à bon droict (ce me semble) ?
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, tout ensemble. »

Hymne au Roy sur la prinse de Calais.

(2) « Il sera vraysemblable que Calais on assiége,
» Quand le fer ou le plomb nagera comme liége. »

Ce distique ou l'équivalent en prose, avait, dit-on, été gravé en inscription sur la principale porte de Calais par les Anglais.

» pagne, ne furent point moins étonnés que marris (1). » Le duc de Guise dédommagea son armée du pillage sur lequel elle avait un peu compté, en répartissant entre ses officiers et ses soldats, toute cette richesse, sans se réserver rien pour lui-même, ce dont le bouda un peu « madame la duchesse, bonne ménagère. » Il fit vendre aussi des balles de laine pour cent mille livres sterling, somme qui devait contribuer aux frais du rétablissement des fortifications (2).

Il était urgent, en effet, de réparer les remparts de Calais : si le triomphe du duc de Guise exaltait en France les plus indifférents, il réveillait aussi en Angleterre de redoutables regrets. La reine Marie disait encore sur son lit de mort : « Si » on ouvre mon corps, on trouvera *Calais* gravé sur mon » cœur. » Le Parlement, assemblé par elle, accordait un subside spécialement destiné à reprendre la conquête d'Édouard III. Le clergé lui-même s'imposait une taxe pour y concourir. Un emprunt de vingt mille livres sterling versait dans l'Échiquier le montant présumé de toutes ces contributions avant leur perception. Philippe II, enfin, qui avait offert vainement, quelques mois auparavant, une garnison espagnole, proposait de fournir son contingent à une armée de siége. Ce fut peut-être encore la défiance inspirée par cette nouvelle proposition qui refroidit tout-à-coup l'ardeur de représailles dont était animée la nation anglaise

(1) *Les tombeaux et discours des faits et déplorable mort de très débonnaire et très magnanime prince Claude de Lorraine duc d'Aumale*, etc., par JEAN HELOIS DE BEAUVOISIS.

(2) *Mémoires de l'Estat de la France: — Discours de la prinse de Calais.* Tours, chez Jean Rousset, imprimeur et libraire, humble et obéissant serviteur du roi, notre sire et du sang royal, et de Messieurs de Guise, 1558. *Histoire universelle*, de M. DE THOU, et *Histoire des ducs de Guise*, par M. DE BOUILLÉ, qui raconte le siége et la prise de Calais avec tous ses détails, mais sans deviner pourquoi les Français y trouvèrent tant de laine. Le roi Henri II reconnut le désintéressement du duc de Guise en lui faisant don du palais de l'Estappe des Laines, et le Parlement de Paris, en entérinant les lettres-patentes qui lui octroyaient cette récompense, loua une modestie qui n'avait demandé « pour tout trophée et pour toute marque, qu'une maison dedans ladite ville, laquelle par luy estoit faite entièrement nostre, etc. *Mémoires-Journaux du duc de Guise*, Calais, redevenu français, cessa d'être une *ville d'étape*, terme qui signifiait ville d'entrepôt, de trafic et d'expédition pour l'étranger. — Gravelines en profita.

Les objections se multiplièrent contre une expédition immédiate, et l'on préféra annoncer l'intention de s'emparer de Brest ou de tout autre port de Bretagne, qui deviendrait l'équivalent de celui qu'on avait perdu Henri II profita de ces hésitations. Trois ans après, la nièce de François de Guise, dont le mariage avec le Dauphin avait été célébré comme une des fêtes du triomphe de son oncle, Marie Stuart, s'embarquait pour l'Écosse dans le port de Calais, et pouvait lui adresser les vers de ses adieux : « Au plaisant pays de France, *sa patrie la plus chérie.* »

Charles-Quint éprouva une vive douleur à la nouvelle de la prise de Calais, qui lui parvint le soir du 1er février. Pendant plusieurs jours, il s'entretint de cet évènement, dont les conséquences remplissaient son esprit de pressentiments fâcheux, prévoyant déjà que Thionville, Neuport et Dunkerque allaient aussi tomber bientôt au pouvoir du duc de Guise, critiquant la lenteur espagnole, suspectant la trahison anglaise, disant qu'il n'y avait plus désormais que le château de Gand entre les Français et Bruxelles, s'écriant que jamais oncques il ne ressentit plus cruel chagrin. L'expression de son humeur, de sa tristesse, et, il faut ajouter, de sa prudence caractéristique, se retrouve, soit dans la lettre qu'il écrivit à sa fille pour lui dire qu'il devenait de plus en plus indispensable d'envoyer des soldats et de l'argent à Philippe II, soit dans la correspondance particulière de Gaztelu et de Quixada, confidents de la pensée du maître : « La perte de la réputation, disait-il, est pire encore que celle de la place! (1) »

Cependant, la fâcheuse nouvelle reçue à Yuste le 1er février, n'empêcha pas l'Empereur de célébrer très dévotement le lendemain la fête de la Purification de la Vierge : il se confessa, communia, entendit la grand'messe; mais le 3, un léger ressenti-

(1) « Que la perdida de la reputacion era aun mayor que la de la plaza! » *Manuscrit Gonzalez.* — Comme pour le consoler par une compensation, à cette date on lui écrivait que l'état de la reine d'Angleterre promettait un héritier à son fils pour le trône d'Angleterre: « *la Reina doña Maria estaba embarazada*, » trompeuse promesse qui n'était qu'un symptôme d'hydropisie.

ment de goutte servit de prétexte à son secret dépit de la prise de Calais et il garda la chambre, au lieu d'honorer de sa présence une solennité moins sérieuse, à laquelle il avait promis aux moines d'assister de sa personne. En voyant approcher l'anniversaire de son établissement à Yuste, le directeur des novices avait dit en riant à l'un de ses serviteurs, Guyon de Moron, chargé de la garde-robe : « Voici bientôt une année que Sa » Majesté est ici : qu'elle y fasse attention, son noviciat sera » terminé alors, et, si elle voulait nous quitter, elle ne le pour- » rait plus. Je l'en avertis afin qu'elle le sache avant qu'il » soit trop tard. » Moron alla redire cette conversation à Charles-Quint, et l'Empereur, trouvant la plaisanterie de bon goût, fit demander au directeur des novices si le couvent le jugeait digne, en effet, de l'admettre dans l'Ordre. Moron exécuta la commission, et le directeur des novices répondit : « Señor Mo- » ron, nous serions bien difficiles si nous n'étions pas satisfaits » d'un pareil novice, dont la piété a édifié tous nos frères, sans » parler de toutes ses hautes qualités. » Charles-Quint s'informa de ce qui se pratiquait à la réception d'un novice. Le confesseur fray Juan de Regla, consulté par lui, répondit que l'Ordre de Saint-Jérôme exigeait du récipiendaire, entr'autres conditions, qu'il fît constater son origine, pour prouver qu'il avait le sang d'un vieux chrétien (*sangre azul*), pur de tout contact avec les Maures et les Juifs. Cette preuve faite, le novice était conduit processionnellement à l'église, où l'officiant lui expliquait dans un sermon les devoirs qu'il allait s'imposer en faisant ses vœux. La cérémonie religieuse finie, le reste de la journée était consacré à la promenade dans le jardin ou dans les champs, à une collation et à un repas de gala, qu'on arrosait du meilleur vin du couvent, tiré des caves en l'honneur du frère profès. « Eh bien ! dit Charles-Quint, qu'on en fasse autant pour moi. » Je désire qu'il y ait d'abord procession, messe, sermon, *Te* » *Deum*, et puis qu'on se réjouisse et se régale à mes frais. »

L'anniversaire de l'arrivée de l'Empereur parmi les moines de Saint-Jérôme fut donc célébré comme la fête qui avait lieu

pour la réception d'un véritable novice : le bruit que Charles-Quint allait prononcer des vœux dut se répandre dans le voisinage, et l'église se remplit de spectateurs endimanchés. Mais il trompa leur attente en ne paraissant ni à l'église, ni au réfectoire, ni même dans les jardins. Cependant l'on commença ce jour-là un nouveau registre des profès, « à l'éternelle mémoire de cet illustre Empereur et puissant roi, et afin que » les futurs religieux de Yuste pussent se glorifier de voir » leurs noms inscrits à la suite de son nom glorieux (1). »

Outre le chagrin de la perte de Calais, Charles-Quint avait encore celui de savoir Oran menacé de nouveau par les Turcs, sujet d'une autre lettre très pressante à la princesse régente sa fille,— trop heureux s'il ignora que, fidèle à ses rancunes malgré la modération de Philippe II, et revenu à sa partialité pour les Français depuis leur départ de Rome, le pape Paul IV affectait d'exalter l'exploit du duc de Guise, répétant que la conquête de Calais était préférable à celle de la moitié du royaume d'Angleterre, tandis que, de son côté, Solyman témoignait le regret de n'avoir pas secondé les opérations du duc en Italie, et offrait au roi de France de réparer cette faute (2).

C'étaient là des mortifications capables d'exercer toutes ces vertus chrétiennes que les moines attribuaient à leur hôte en célébrant la fin de son prétendu noviciat. Il vint s'y joindre une autre affliction, qui prouva que Charles-Quint n'avait pas, dans son asile, brisé ces attachements naturels dont l'ascétisme

(1) Un chapitre (le xxxe) de la relation du Moine hiéronymite analysée par M. Bakhuizen, est consacré à la description de cette fête et nous l'abrégeons ; mais le moine lui-même, comme le remarque M. Bakhuizen, combat ici l'opinion de ceux qui s'obstinaient à croire que Charles-Quint revêtit réellement le froc et prononça des vœux ce jour-là, tandis qu'il n'assista pas même à la cérémonie, et qu'il ne l'autorisa que pour avoir l'occasion de régaler les moines sans violer le règlement que les *visiteurs* de l'Ordre lui avaient rappelé dans leur visite d'inspection. — La cérémonie de la prise d'habit de Charles-Quint, ressemblait donc à la tragédie de *Hamlet* représentée *sans* Hamlet, ou elle pourrait presque être comparée, comme scène plus plaisante que sérieuse, à la fête qu'à pareil jour peut-être la cour de France donnait pour célébrer la prise de Calais, et où une pièce allégorique composée par Jodelle ne put être jouée, *tous les chanteurs se trouvant enroués.*

(2) *Histoire des ducs de Guise*, tome Ier, p. 435.

cénobitique n'affranchit le cœur de l'homme le plus religieux que par un effort surhumain.

Dans les premiers jours de janvier, l'Infante Marie de Portugal avait franchi la frontière espagnole, et, saluée sur les bords du Caya par les nobles cavaliers envoyés à sa rencontre, elle avait reçu enfin les embrassements de la reine Éléonore. Elle resta trois semaines à Badajoz, caressée, comblée de présents par sa mère et sa tante, qui espéraient la retenir ainsi auprès d'elles. Don Antonio Puertocarrero alla officiellement la féliciter au nom de la princesse Juana, sa cousine, et de l'Empereur, son oncle. Honneurs, présents, caresses ne purent triompher de l'engagement qu'elle avait pris de retourner à Lisbonne, ou de cette rancune de vieille fille qu'elle gardait à l'Espagne et à sa famille maternelle depuis la rupture de son mariage avec Philippe II. L'orgueil blessé l'emporte ici sur cet esprit de famille qui donnait à Charles-Quint tant d'autorité sur tous les siens. Seule, du moins, entre toutes les nièces de l'Empereur, l'Infante Marie sut s'affranchir de son influence. Les larmes de sa mère ne l'arrêtèrent pas lorsqu'arriva le jour fixé pour son départ. Elle se dispensa de faire visite à son oncle, quoiqu'elle ne manquât, d'ailleurs, à aucun égard diplomatique. Elle répondit à l'ambassade de Puertocarrero par celle de don Antonio de Melo, qui alla en grande pompe offrir ses compliments à Valladolid et à Yuste; mais l'Infante reprit le chemin du Portugal et elle ne revint point sur ses pas, lorsque, encore sur la frontière, un courrier lui apprit que la reine sa mère était tombée dangereusement malade.

Un autre courrier avait porté la même nouvelle à l'Empereur, qui voulut qu'immédiatement don Luis Quixada se rendît en poste auprès de sa sœur. C'était à trois lieues de Badajoz, dans la petite ville de Talaverilla, que la triste Éléonore, qui souffrait depuis long-temps d'un asthme chronique, avait été obligée de faire halte. Le secrétaire Gaztelu, que Charles-Quint avait envoyé pour attendre les deux reines à Truxillo, ayant

rencontré le courrier, devança don Luis Quixada, qui n'arriva que pour la voir expirer. «Je recommande ma fille à mon frère ! » avait-elle dit à Gaztelu, réunissant ainsi dans sa dernière pensée les deux plus tendres affections de sa vie. Ce lui fut aussi une douce consolation de savoir que ses yeux seraient fermés par la main de la reine Marie de Hongrie, qu'elle n'aimait pas moins que Charles-Quint. A son lit de mort, Quixada trouva aussi le grand-commandeur don Luis d'Avila, qui écrivit qu'il avait vu mourir en elle « la plus innocente et la plus douce créature qu'il eût jamais connue en ce monde, car aucune ne pourrait dire : je suis meilleure qu'elle (1). » Touchant éloge d'une femme deux fois reine.

Nous avons déjà dit quelles douces sympathies Éléonore avait fait naître autour d'elle, dans tous les lieux où elle avait vécu. A ses derniers moments, ses adieux aux affections terrestres sont les adieux d'une mère et d'une sœur : elle n'a pas, comme le feront le frère et la sœur qui lui survivent, à exprimer cet autre sentiment qu'ils ont toujours nourri dans le secret de leur âme. Éléonore a aimé aussi tendrement peut-être que Charles et Marie; mais elle n'a pu, comme eux, faire d'un premier amour l'exclusive passion de sa vie. — Le souvenir de son romanesque attachement avait dû s'effacer en elle comme un songe : deux fois épouse, deux fois elle était restée fidèle à son devoir, et, si l'on a pu dire qu'elle dut regretter, sur le trône de France aussi bien que sur celui de Portugal, de n'avoir pas porté une couronne moins brillante, celle de simple princesse palatine, sa vertu fut toujours respectée par la médisance, moins indulgente, nous l'avons vu, pour sa sœur Marie. Sans infirmer en rien l'éloge que lui décernait don Luis d'Avila, sans que le plus petit nuage vienne ternir cette douce mémoire, on a pu raconter que, lorsque Charles-Quint l'avait emmenée avec lui en Espagne, après la mort du roi Ferdinand-le-Catholique, elle s'était

(1) » Que era la mas innocente y sencilla creatura que habia tratado en el mundo y que nadie devia decir que era mejor que ella. » *Manuscrit Gonzalez.*

montrée sensible à l'amour du jeune comte palatin, frère de l'électeur Louis de Bavière. Ce prince et elle s'étaient vus enfants à la cour de Philippe-le-Beau. Au mois de janvier 1517, Charles-Quint étant encore à Bruxelles, son aïeul paternel, Maximilien, lui rendit visite. Parmi les seigneurs de sa cour, figurait Frédéric, venu avec son frère l'Électeur. Il y eut entre Éléonore et lui un échange de tendres regards. Il y eut quelque chose de plus — échange de lettres. Le vieux Maximilien, qui se rappelait ses premières amours avec Marie de Bourgogne (1), fut plus clairvoyant que son petit-fils et que son gouverneur Chièvres. Il les invita à mieux surveiller la princesse. On la surveilla si bien qu'on intercepta une lettre de Frédéric qui lui jurait d'être à elle et jamais à une autre. Cette lettre amena un interrogatoire des deux amants qui avouèrent qu'ils avaient signé une mutuelle promesse de mariage. Quoique Maximilien eût à ménager le frère du comte Frédéric, l'électeur palatin, puisqu'il préparait déjà l'élection de Charles à l'Empire, il exigea que la promesse de mariage fût annulée ; — l'annulation eut lieu pardevant un notaire apostolique, en présence de Chièvres et de trois autres seigneurs, choisis parmi les chevaliers de la Toison-d'Or, pour attester au besoin que le comte Frédéric et Éléonore avaient déclaré eux-mêmes renoncer à leur engagement. Ce fut l'année d'après qu'Éléonore épousa Emmanuel, roi de Portugal.

Quelle qu'eût été la participation de Charles-Quint dans cette rupture, Frédéric ne lui en garda pas plus rancune qu'Éléonore elle-même ; car lorsque, Maximilien étant mort, le jeune roi d'Espagne se porta ouvertement candidat à la couronne impériale, l'électeur Louis semblait d'abord gagné à la cause de François Ier ; mais son frère cadet plaida si bien auprès de lui celle de son concurrent, que cette voix fut définitivement acquise à Charles-Quint. Sans doute, à l'exemple de ses collègues (excepté l'électeur de Saxe), l'électeur ne la donna pas

(1) Voir ci-dessus notre § 1er : *les Aïeux de Charles-Quint.*

pour rien ; mais, sans Frédéric, il aurait bien pu faire comme l'électeur de Trèves. Quant à Frédéric lui-même, que nous soupçonnons de n'avoir pas été un amant aussi romanesque qu'il le paraît d'abord, Charles-Quint l'indemnisa plus tard, puisqu'il lui donna en mariage, en 1535, sa propre nièce, la princesse Dorothée de Danemark. Consolée ou non de la facile résignation de Frédéric, Éléonore était alors reine de France (1).

Quand Quixada et Gaztelu annoncèrent à Charles-Quint la perte qu'il avait faite, il versa des larmes et montra une douleur comme il n'en avait pas ressentie depuis la mort de l'Impératrice. « Il n'y avait, dit-il, entre Éléonore et moi, qu'une différence de quinze mois, et quinze mois ne se seront pas écoulés que nous serons de nouveau réunis ! » paroles qui furent rappelées comme prophétiques avant la fin de cette année. Il donna des ordres pour le deuil de sa maison, pour les aumônes à distribuer et pour les messes funèbres qu'il fit dire dans l'église du monastère, mais auxquelles il ne put assister de tout le mois, tant ses souffrances s'accrurent de son chagrin. Don Luis d'Avila vint le voir le 28 février, et l'Empereur le reçut pour s'affliger avec lui de son malheur de famille et de la prise de Calais. La reine de Hongrie n'arriva que le 3 mars, et, dans cette circonstance, elle logea quelques jours au couvent. Quand Charles-Quint la vit entrer *seule*, il fut tellement ému, que pour épargner à son frère une impression trop pénible, Marie ne renouvela ses visites qu'accompagnée de don Luis d'Avila, de l'évêque de Palencia, de Gaztelu et de Quixada. En effet, malgré cette précaution, Charles-Quint déclara à ce dernier, que, jusqu'à cette visite, il n'avait pas encore aussi vivement senti la réalité de la mort d'Éléonore. Quand la reine de Hongrie, vers le 15 mars, partit pour retourner à Valladolid, Charles-Quint gardait encore le lit. Il avait des insomnies continuelles et il ne mangeait presque plus ; tel était son dégoût, même pour ce qui naguères aiguisait

(1) Itinéraire de VANDENESSE, année 1535. — SANDOVAL, tome 1er, page 75. — *Corresp. of Charles V*, édit. de M. BRADFORD.

le mieux son appétit, qu'il imagina de demander un hareng saur, et le majordome alla en chercher pour lui à Burgos.

Il est facile d'admettre qu'à cette date le caractère religieux de Charles-Quint se soit manifesté plus qu'à aucune autre. C'est quand nous sommes à la fois éprouvés par les souffrances du corps et les peines de l'âme, que nous nous sentons disposés à nous humilier sincèrement devant la croix sur laquelle le Sauveur subit pour nous tant de tortures et d'humiliations. La prise de Calais par le duc de Guise, la mort de la reine Éléonore, cet échec si amer pour le politique et l'Empereur guerrier, cette mort qui arracha des larmes au cœur du frère, coïncidaient avec la saison que l'Église consacre à la pénitence. Un redoublement de la piété de Charles-Quint ne saurait nous surprendre. Nous ne pouvons nous empêcher de croire cependant qu'on a beaucoup exagéré, dernièrement encore, en prétendant que dans le second carême qu'il passa à Yuste, Charles-Quint poussa l'exercice des pratiques dévotes jusqu'à teindre de son sang les deux disciplines qui figuraient réellement parmi les objets curieux ou précieux inventoriés par ses serviteurs après son décès (1). Tous les vendredis du carême, dit-on, il parut régulièrement à sa place dans le chœur, et, les prières finies, éteignant le cierge qu'il tenait à la main comme les autres, il se fustigeait « avec une telle sincérité, que la discipline devenait rouge de » son sang à la singulière édification des personnes pieuses. » C'est plutôt notre respect pour la vérité historique que pour la dignité impériale qui nous dictera ici quelques observations. Nous n'oublions pas que nous avons cité nous-même la lettre d'un des anciens confesseurs de Charles-Quint empereur, qui prouve que, dans le seizième siècle, un directeur spirituel pouvait imposer à un pénitent couronné l'usage personnel d'un des instruments de la Passion. Mais la *discipline* pouvait figurer dans un oratoire entre une relique et un chapelet, sans qu'on

(1) « *Item*, — una casa con un crucifijo de bulto, con *dos disciplinas*, etc. » Inventaire à la suite du *Manuscrit Gonzalez*.

dût en conclure nécessairement que le pécheur était plus exact à mortifier sa chair qu'à réciter son rosaire. Nous croyons être sûr que Charles-Quint s'abstint d'ajouter « publiquement » cette mortification volontaire à celle que venait de lui infliger en Picardie le héros de Metz et de Calais. Non-seulement il n'en est pas dit un mot dans les lettres de ses secrétaires, mais pas un mot non plus dans la relation du Moine anonyme, qui constate le *recueillement de Sa Majesté aux offices*, — *le zèle que Sa Majesté montrait dans l'observance des pratiques religieuses*, — *sa grande vénération pour le Saint-Sacrement*, — *l'ordre qu'elle donna pour le Jeudi-Saint*, — et — *son acte d'adoration, de la sainte Croix le Vendredi-Saint*. « Ne pouvant, dit le moine, » à cause de ses infirmités, accomplir la cérémonie du lave- » ment des pieds, l'Empereur en chargea son confesseur : les » treize pauvres furent renvoyés après avoir été bien nourris, » bien vêtus et pourvus d'une bonne somme. A l'adoration de la » croix, l'Empereur suivit immédiatement les religieux et se » mit à terre à leur exemple, ou plutôt, *comme il était hors* » *d'état de se remuer*, ce ne fut qu'à l'aide de deux de ses gen- » tilshommes qui l'accompagnaient constamment, qu'il réussit » à se prosterner et à se relever (1). » On voit que, pour faire les mouvements de bras qu'exige l'exercice dévot auquel on veut que Charles-Quint se soit livré avec tant d'acharnement pendant le carême, l'aide de ses gentilshommes n'aurait pas été de trop, ce qui eût certainement répugné à ses habitudes de gravité. Au mois de juin de l'année précédente, le secrétaire Gaztelu avait raconté dans ses lettres à la cour de Valladolid, comme un exploit extraordinaire, que l'Empereur avait tiré deux ramiers sans avoir besoin d'aide pour tenir l'arquebuse (2) ; mais, en février, mars et avril 1558, entre autres in-

(1) *La retraite de Charles-Quint*. Analyse d'un manuscrit espagnol contemporain, par un religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme, à Yuste, page 39 et 40.

(2) Lettre déjà citée de Gaztelu dans le *Manuscrit Gonzalez* : « Sa Majesté a demandé une arquebuse et a tiré deux ramiers, sans avoir besoin d'aide pour se lever de son siége, ni pour tenir l'arquebuse. »

firmités, Charles-Quint avait au doigt une plaie qui se rouvrait de temps en temps, et pour laquelle il faisait usage d'une décoction de bois de brésil et de salsepareille. Il éprouvait, pendant des semaines consécutives, un pénible tiraillement dans les articulations des bras et des genoux, ce qui est relaté par le même auteur, qui veut que les disciplines de Charles-Quint, reliques monacales, aient encore conservé, le siècle d'après, les taches de son sang impérial (1).

Le fait est que ces disciplines, vierges ou non, furent transmises comme de vraies reliques à Philippe II, et édifièrent les visiteurs du palais de l'Escurial où elles furent déposées. Peut-être Philippe II en fit-il usage avec un bras plus robuste que le bras paternel, sinon avec une dévotion plus sincère. Nous devons même ajouter qu'à l'aide de la tradition elles contribuèrent à une mode qui, pendant plus d'un siècle, ne régna pas en Espagne seulement; car, sous Henri III, la cour de France eut d'énergiques flagellants (2). Mais en Espagne, sous les auspices du grand nom de Charles-Quint, la mode de se donner la discipline alla jusqu'au fanatisme parmi les galants cavaliers comme parmi les dévots. De l'autre côté des Pyrénées, l'exercice de la discipline devint un art comme le jeu de l'é-

(1) M. Ford et M. Stirling se sont laissé aller ici et dans quelques autres circonstances, au plaisir de tourner en ridicule Charles-Quint, plutôt en protestants qu'en historiens. Ils rappellent l'un et l'autre que les disciplines furent vues et maniées le siècle d'après par Gaspard Scioppius (G. Schop), qui en parle dans son livre caustique contre Famianus Strada : *Infamia Famiani*, 12°, Amsterdam 1663, p. 18. « Si c'est encore du sang de Charles que ces disciplines sont teintes, dit Scioppius, elles n'ont donc pu faire beaucoup de mal aux *épaules* des Philippes ses descendants. » P. 19. En nous montrant Charles-Quint se fustigeant jusqu'à teindre la discipline de son sang, M. Stirling oublie que, dans le même chapitre de son livre, et puisant à la même source de matériaux que nous, il a constaté l'impossibilité physique de ce qu'il accepte comme prouvé, en nous disant qu'à cette date « la goutte avait tellement paralysé les doigts de l'Empereur, qu'au lieu de signer ses dépêches ordinaires, il était forcé de les sceller avec un cachet privé ; qu'il grelotait de froid dans son lit malgré ses couvertures ouatées, etc. »

(2) Quoi de plus *espagnol* que la procession envoyée par les Parisiens à Henri III, le 12 mai 1588, pour l'engager à revenir dans la capitale après la journée des Barricades ? En tête de cette procession marchait Henri, duc de Joyeuse (frère Ange), couronné d'épines et fustigé par deux de ses compagnons, pour représenter la marche au Calvaire. Voir d'Aubigné, le *Journal de l'Etoile*, *la Satire Menippée*, etc.

vantail. Cet art se perfectionna et eut ses professeurs. Il eut aussi ses martyrs, qui ne mouraient pas tous pour gagner le ciel. Afin de rendre plus attrayantes les indulgences attachées à la discipline par les confesseurs, les señoras coquettes décoraient l'instrument dévot de rubans et de faveurs, comme leurs aïeules en nouaient aux épées de leurs chevaliers. Enfin, sous Philippe IV, pour arrêter un double abus, les disciplinants se meurtrissant jusqu'au suicide, les uns pour Dieu, les autres pour leur maîtresse, l'intervention du nonce du Pape devint nécessaire. Il fut interdit aux confesseurs d'imposer aux laïques une pénitence devenue une occasion de scandale bien plus que d'édification.

Le fameux poète dramatique Lope de Vega, hâta sa mort pour s'être donné la discipline avec une trop sincère énergie. Voir ses biographes, lord Holland entre autres, et l'*Histoire de la Littérature espagnole*, par M. Ticknor, qui dit que la chambre du poète fut trouvée tout aspergée de son sang.

Il faut lire dans la *Relation du Voyage d'Espagne* (quatrième édition, La Haye, MDCCV, tome II, page 158), la lettre sur le carême et la semaine-sainte. « C'est une chose bien désagréable, écrit Mme d'Aulnoy, de voir les disciplinants. Le premier que je rencontrai pensa me faire évanouir : je ne m'attendais point à ce beau spectacle, qui n'est capable que d'effrayer ; car, enfin, figurez-vous un homme qui s'approche si près, qu'il vous couvre de son sang ; c'est là un de leurs tours de galanterie : *il y a des règles pour se donner la discipline de bonne grâce, et des maîtres en enseignent l'art, comme l'on montre à danser et à faire des armes.* Ils ont une espèce de jupe de toile de batiste fort fine, qui descend jusque sur le soulier ; elle est pliée à petits plis, et si prodigieusement ample qu'ils y emploient jusqu'à cinquante aunes de toile. Ils portent sur la tête un bonnet trois fois plus haut qu'un pain de sucre, fait de même ; il est couvert de toile de Hollande. Il tombe de ce bonnet un grand moreeau de toile qui couvre tout le visage et le devant du corps ; il y a deux petits trous par lesquels ils voient ; ils ont, derrière leur camisole, deux grands trous sur leurs épaules ; ils portent des gants et des souliers blancs, et beaucoup de rubans qui attachent les manches de la camisole et qui pendent sans être noués ; *ils en mettent un aussi à leur discipline* ; c'est d'ordinaire leur maîtresse qui les honore de cette faveur. Il faut, pour s'attirer l'admiration publique, ne point gesticuler du bras, mais seulement que ce soit du poignet et de la main, que les coups se donnent sans précipitation, et le sang qui sort ne doit point gâter leur habit. *Ils se font des écorchures effroyables sur les épaules, d'où coulent des ruisseaux de sang.* Ils marchent à pas comptés dans les rues, et vont devant les fenêtres de leur maîtresse, où ils se fustigent avec une merveilleuse patience. La dame regarde cette jolie scène au travers des jalousies de la chambre, et, par quelque signe, elle encourage le disciplinant à s'écorcher tout vif, lui faisant comprendre le gré qu'elle lui sait de cette sorte de galanterie, etc. »

X

CHARLES-QUINT ET LES PROTESTANTS ESPAGNOLS. — LA PRINCESSE RÉGENTE ET LA REINE DE HONGRIE. — L'ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE. — RENONCIATION DÉFINITIVE AU TITRE D'EMPEREUR. — ORIGINE DE L'INQUISITION ESPAGNOLE. — UNE NOIRE AFFAIRE. — LETTRES DE CHARLES-QUINT. — SOUVENIRS DE LUTHER. — RÉFUTATION D'UNE CHRONIQUE MONACALE. — LE CODE DE LA PRESSE EN ESPAGNE. — SAINTE THÉRÈSE.

Un chagrin comme celui que Charles-Quint venait d'éprouver en perdant sa sœur Éléonore, ne pouvait que le disposer favorablement à satisfaire le vœu si souvent exprimé par son fidèle majordome de réunir sa famille dans la maison qu'il lui avait préparée dans le village de Quacos. L'Empereur fut même le premier à dire à don Luis Quixada d'aller chercher doña Magdalena à Villagarcia, en lui recommandant de faire diligence pour son retour. Quixada précéda d'un jour à Valladolid la reine de Hongrie, étant chargé, comme le serviteur confidentiel, de préparer la princesse régente à recevoir quelques conseils de sa tante, dont Charles-Quint appréciait la grande expérience autant que le mâle caractère ; car elle avait longtemps administré les Pays-Bas espagnols avec une habileté qui justifiait l'Empereur dans cette politique dynastique où nous voyons jouer un rôle si important aux princesses de sa famille. Au premier abord, nous l'avons déjà remarqué (1), il semblerait que la princesse Juana n'était pas sincère et dissimulait son ambition en priant son père et son frère de la laisser se démettre de ses hautes fonctions de régente. La nièce,

(1) Voir ci-dessus, page 360.

comme la tante, avait un de ces esprits entiers qui ne partagent pas volontiers la puissance, n'importe le titre électif ou héréditaire qui les en investit. Quoique né dans une république, le César ancien disait qu'il aimerait mieux être le premier dans un village que le second à Rome. La fille du César moderne prouva plus tard, après avoir déposé enfin son autorité entre les mains de Philippe II, qu'elle aimait mieux être la première dans un couvent que la seconde dans une cour. Sa tante Marie nourrissait sans doute la même pensée quand, lors de l'abdication de son frère, elle avait voulu le suivre en Espagne au lieu de rester à Bruxelles, disant qu'elle ne se souciait pas de recommencer à gouverner sous un jeune roi, parce qu'une reine de cinquante ans devait se contenter d'avoir servi Dieu et un maître (1). En effet, malgré les précautions délicates que prit Charles-Quint pour que sa fille consentît à profiter de la sagesse de la reine de Hongrie, la régente déclara à Quixada qu'elle voyait plus d'inconvénients que d'avantages à admettre dans le gouvernement ce droit de conseil qui finit par changer le conseiller en maître. Aucune condition de ce genre ne lui avait été faite quand elle avait accepté la régence : elle était prête à l'abandonner, elle le désirait même ; mais si elle devait la garder encore jusqu'à l'arrivée du roi, elle n'entendait pas se mettre en tutelle, ni surtout révéler aux secrétaires et aux ministres qu'il y avait deux régentes au lieu d'une. Ni Charles-Quint, ni encore moins la reine de Hongrie, si redoutée de sa nièce, n'insistèrent à ce qu'il paraît, puisque celle-ci ne fit qu'une apparition à Valladolid, et alla se fixer à Cigalès, dans un château du vallon de la Pisuerga, près de Simancas, jusqu'au jour où elle voulut bien, mais trop tard, accepter de nouveau le gouvernement provisoire des Pays-Bas.

Quixada avait porté aussi à la princesse Juana tout un plan d'impôts, qui seul prouverait que Charles-Quint savait trouver du temps pour tous les détails de l'administration, dans une re-

(1) Dom Prosper Lévesque, *Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Granvelle. — Papiers d'État dudit Cardinal*, tome IV.

traite où le secrétaire politique Gaztelu déclarait que, quant à lui, au lieu de jouir des loisirs d'une sinécure, il gagnait bien ses appointements de cent cinquante mille maravédis ou trois cent cinquante florins (1). Dans le système financier de l'Empereur, les économistes de notre temps pourraient critiquer une taxe sur le sel; mais ils approuveraient, sans doute, la vente de certains emplois honorifiques et de titres de noblesse (*hidalguias*), car il n'est pas d'impôt moins oppressif que celui qui, dans une société aristocratique, se perçoit sur la vanité. Nous mentionnerons aussi le projet de faire payer un brevet de légitimation aux enfants du clergé, — ce qui atteste que, malgré les canons du premier concile de Trente, un assez grand nombre d'ecclésiastiques espagnols se croyaient autorisés, par la coutume et les mœurs péninsulaires, à conserver chez eux une *manceba* ou concubine, réparant ainsi le tort fait à la population par l'expulsion des Juifs et des Maures (2).

La situation des affaires exigeait qu'on ne négligeât aucune source de revenu. Le mariage de Marie Stuart avec le Dauphin semblait devoir assurer à la France une des trois couronnes des Iles-Britanniques, pour contrebalancer l'influence que donnait à l'Espagne le mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre;

(1) C'est le chiffre des appointements de Gaztelu dans le codicille de Charles-Quint. Cette somme équivaudrait aujourd'hui à 3,500 fr. de notre monnaie. M. Stirling, en l'estimant à 43 liv. st. d'Angleterre, rabaisse le secrétaire politique d'un empereur au rang d'un petit commis à mille et quelques francs! Le florin d'or avait une valeur métallique de 10 fr. environ, et une valeur relative quintuple de notre monnaie actuelle, ce qui porterait les appointements de Gaztelu à 17,500 fr.

(2) Dans ses *Epistolas familiares*, l'évêque don Antonio Guevarra, un des prédicateurs et coronistes de Charles-Quint, rappelle, sans en paraître autrement scandalisé, à son collègue l'évêque de Zamora, l'anecdote comique du curé ou clerigo de Medina qui, après avoir prié en chaire pour les Comuneros, les envoie au diable lorsqu'ils lui ont bu son vin, mangé ses poules et enlevé sa *manceba*.

M. Prescott, citant Marina et Sempere, dit, dans son *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* (Introduction, p. LXVIII) : « Le concubinage était ouvertement et familièrement pratiqué par le clergé espagnol, aussi bien que par les laïques de cette époque : loin d'être réprouvé par la loi du pays, il semble avoir été légalement autorisé. » Évidemment, lorsque, au concile de 1565, l'empereur Ferdinand, frère de Charles-Quint, se fit l'interprète de ceux qui réclamaient le mariage des prêtres, il se rappelait les mœurs des prêtres espagnols.

car les Guises avaient obtenu de leur nièce, au profit de Henri II, une dotation éventuelle de son royaume d'Écosse et de tous ses droits à celui d'Angleterre, si elle venait à mourir sans enfants. Des recrues de Suisses et de reîtres arrivaient sans cesse en Picardie; le duc de Guise, après la prise de Calais, « n'était pas homme à rester en si beau chemin (1) ; » il battait monnaie par les contributions extraordinaires et les emprunts, contractait des marchés avantageux pour des provisions considérables en vivres et en munitions, faisait venir d'Auvergne quatre cents mulets afin d'activer les transports; bref, « pensoit et repensoit de faire encore quelque coup mémorable (2). »

Thionville ne tarde pas à être investie. Le 15 avril, Charles-Quint reçoit de Vasquez une lettre qui lui annonce que les Français entraient en campagne. Il insiste alors sur la nécessité de faire de nouveaux efforts en soldats et en argent. Ses recommandations sont écoutées. Si, en quelques mois, le duc de Guise a réuni une armée de quarante mille hommes sur la frontière belge, le duc de Savoie peut lui en opposer une du même nombre. Thionville succombe, mais les Espagnols triompheront à Gravelines. Encore une fois, si le trésor suffit à maintenir sous le drapeau de Philippe II ces braves de toutes nations, qui ne se battaient pas sans avoir touché les arrérages de la solde, — s'il fournit les sommes nécessaires aux galères de Gênes, qui parcouraient la Méditerranée, et aux autres bâtiments qui protégeaient les côtes de l'Italie et de l'Espagne contre le sultan et ses Barbaresques, ce fut grâce à l'ascendant de l'Empereur sur les banquiers et sur la Grandesse, sur les Universités, sur les couvents et sur la prélature. En apprenant qu'Henri VIII confisquait les biens du haut clergé et des abbayes d'Angleterre, Charles-Quint avait dit: « Mon frère Henri tue la poule aux œufs d'or (3). » L'Empereur avait toujours considéré

(1) *Mémoires de la Chastre.* — (2) Ibid.

(3) Comme pendant de cette parole de Charles-Quint, on peut citer celle de Bajazet qui, voyant arriver dans ses États une partie des Juifs expulsés par Ferdinand-le-Catholique, dit: « Est-ce donc là le roi qu'on vante comme un profond politique ? il appauvrit ses royaumes pour enrichir les miens ! »

les revenus ecclésiastiques de l'Espagne, comme un dépôt dans lequel il avait le droit de puiser pour les besoins extraordinaires de l'État (1). L'archevêque de Séville s'attendait, probablement, en cette occasion, à un nouvel appel de fonds, et il alla lui-même au devant pour racheter, moyennant finance, un service qui contrariait ses habitudes de grand dignitaire ecclésiastique. Depuis la mort de la mère de Charles-Quint, le cercueil de cette reine était resté à Tordesillas, lorsque l'Empereur voulut qu'il fût transféré à Grenade avec la pompe convenable, à côté du cercueil de son père, Philippe-le-Beau, dans l'*urne* monumentale qui fait pendant à celle des Rois Catholiques exécutée par le ciseau de Felipe Vigarny (2).

Vers la fin du mois de mars, la Régente, d'après les instructions qu'elle reçut de Yuste, invita le marquis de Comares et l'archevêque de Séville, à se mettre en marche avec le cortége funèbre. L'archevêque s'excusa, sous prétexte que ses fonctions, sans s'expliquer davantage, le retenaient à Valladolid. La princesse ne voulut pas admettre l'excuse, et insinua que l'occasion serait bonne pour le prélat de visiter à son retour son Église diocésaine, veuve depuis si long-temps de son pasteur, et, qu'en conséquence, il devait partir, en s'arrangeant de manière à revenir par Séville. Alors le prélat répondit qu'il avait des raisons particulières pour éluder une visite à Séville, les chanoines de sa cathédrale lui ayant témoigné une hostilité qui motivait son absence. Les prélats espagnols prétendaient que le pouvoir épiscopal relevait immédiatement de Dieu, prétention qu'ils opposaient tour à tour à la suprématie papale et à la souveraineté temporelle du monarque. Le refus de l'archevêque

(1) Voir, dans le recueil de LANZ, tome Ier, page 82, la lettre dans laquelle Charles-Quint indique aussi comment chaque église d'Allemagne pourrait venir au secours du trésor en donnant « au défaut d'argent monnoyé, ung meuble, joyau ou » bague, à savoir : — une église métropolitaine, un joyau ou cinq mares d'argent; une » abbaye, dix marcs; une église collégiale, un marc, et ainsi consécutivement, *se-* » *lon la qualité des églises et bénéfices*, sans nuls exceptés. »

(2) FORD, *Handbook*, tome Ier, page 388.

Valdez fut déféré au conseil du roi, qui prononça contre lui. Alors, après de nouvelles objections, il s'avisa d'écrire que si on voulait le dispenser de conduire le cortége des obsèques, il se rendrait de lui-même à Grenade, et en rapporterait cent mille ducats, prélevés au profit du fisc sur les Maures de cette ville qui étaient dénoncés à l'Inquisition. Ce dernier argument avait d'autant plus de poids, qu'il contenait la première révélation d'un grand danger menaçant l'Église et l'État. Ce danger sur lequel il éveillait tout-à-coup l'attention de la princesse régente, le grand-inquisiteur avait réellement besoin de toute sa liberté d'action pour le conjurer. L'Espagne entière, comme nous allons le voir, s'en émut aussi bien que la Régente et l'Empereur, dont l'avis allait être soudain réclamé sur ce grave sujet d'inquiétude.

Cependant, le 23 avril, le secrétaire Vasquez écrivait à Quixada (encore à Villagarcia), que la renonciation de Charles-Quint à l'empire était un acte consommé en Allemagne ; à quoi Quixada répondait : qu'il craignait bien que l'autorité de son maître en fût fatalement affaiblie dans les affaires de la Chrétienté (*cosas de la Christianidad*). — Ce fut le 3 mai seulement que cette nouvelle parvint officiellement à Yuste. Charles-Quint appela son confesseur : « A compter d'aujourd'hui, » lui dit-il, « le titre d'empereur doit être retranché de mon nom dans les prières publiques : il n'y a plus d'autre empereur que Ferdinand, mon frère... Quant à moi, le nom de Charles me suffit, parce que *je ne suis plus rien!* » C'était l'expression d'une humilité toute chrétienne, que cette déclaration faite ainsi devant le prêtre. L'ex-Empereur convoqua ensuite tous les gens de sa maison, et répéta devant eux : « Je ne suis plus rien ! » Ces paroles émurent vivement ces serviteurs dévoués qui, depuis si long-temps, ne connaissaient sur la terre aucune grandeur comparable à celle que résumait ce titre de Majesté Impériale, supérieur à toutes les dignités du monde politique. « Je ne suis plus rien ! » Aucun sermon du confesseur, qui restait là, silencieux avec les autres, n'aurait pu frapper leur imagination

comme cette simple parole, par laquelle le plus puissant des souverains de ce temps-là, proclamait la consommation de sa déchéance volontaire. D'après le chroniqueur anonyme du monastère de Yuste, la même impression se produisit sur les moines, la première fois qu'un autre nom que celui de Charles fut prononcé avec le titre d'empereur dans les offices de l'Église (1).

Charles-Quint fit répondre à Vasquez, par Gaztelu, qu'il entendait, qu'à l'avenir, on ne lui donnât plus son ancien titre en lui écrivant : lui-même il le supprima de l'intitulé de ses lettres, dans lesquelles Juan Vasquez de Molina ne fut plus appelé *mon* secrétaire et de *mon* conseil ; mais « secrétaire du conseil du roi : — *Secretario y del consejo del rey !* » Il commanda aussi qu'on lui fît faire deux sceaux pour son usage, « sans couronne, sans aigle ou sans symbole impérial. » Les deux sceaux furent exécutés selon son ordre ; on lui obéit moins exactement pour le reste : la princesse sa fille, le roi Philippe et tous ses autres correspondants, continuant d'adresser leurs lettres « à Sa Majesté sacrée, le César catholique. » — Quel contraste entre Charles-Quint, devenu si empressé à se dépouiller de son titre d'Empereur, et Napoléon « en appelant au ciel et à la terre » comme le Titan sur son roc, parce qu'on lui refuse ce titre ! Les deux empereurs avaient également abdiqué ; mais n'oublions pas que le contraste est aussi dans les situations et les circonstances. A Yuste, Charles-Quint vit dans une retraite volontaire ; à Sainte-Hélène, Napoléon est le captif qui défend contre ses geôliers la dernière prérogative de sa gloire, plutôt qu'une vaine étiquette de cour.

Mais ce n'était pas à cause de ce titre d'empereur, qu'il avait provisoirement conservé après avoir abdiqué l'Empire, que Charles-Quint était jusque-là resté l'âme invisible des conseils de Philippe II : dépouillé de cette dignité nominale comme de

(1) Le Moine anonyme consacre à cet épisode un chapitre qu'il intitule : « *De como hicieron saber a Su Majestad que y a no era Emperador.* » Voir l'analyse de cette relation, par M. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, page 43.

toutes les autres, le père continua d'être consulté par son fils pour toutes les affaires extérieures, et par sa fille la Régente, pour le gouvernement intérieur de l'Espagne. A cette date, cependant, nous avons à expliquer comment tout-à-coup une autre politique semble inspirer l'oracle et justifier en partie ceux qui n'ont voulu voir dans l'empereur cloîtré qu'un moine fanatique démentant les actes de son règne qu'un siècle plus libéral que le sien a pu louer au nom de la philosophie. Ici encore, si notre chronique paraît moins sévère que ces écrivains pour le prétendu moine, c'est parce que l'historien et le biographe doivent se placer impartialement au point de vue des rois dont ils jugent le caractère..... sans renoncer, nonobstant, à leur opinion personnelle, sans sacrifier surtout cette morale de l'histoire qui doit s'élever au-dessus des préjugés des princes comme des préjugés des peuples. Nous aussi nous approuvons hautement Charles-Quint d'avoir respecté le sauf-conduit qu'il accorda à Martin Luther, malgré ceux qui lui citaient le précepte de Machiavel et l'exemple que lui avait donné le concile de Constance en manquant de foi envers Jean Huss (1) ; nous aussi nous pensons que Charles-Quint ne cessait pas d'être un roi chrétien, lorsqu'à Spire et à Ratisbonne, il déclarait aux protestants que l'ennemi commun du christianisme, l'ennemi qui devait allier toutes les sectes, était le sultan des Turcs. Enfin, pour nous, il ne cessa pas davantage d'être l'Empereur catholique, lorsque, dans le pape Clément VII, il distinguait le souverain spirituel du souverain temporel, faisant dire des messes pour la délivrance de l'un et exigeant une dure rançon de l'autre. Nous pensons que dans cette lutte contre le Saint-

(1) « Un prince prudent, » dit Machiavel, « ne tient pas et ne doit pas tenir ses engagements, quand cela peut tourner à son désavantage et qu'ont cessé d'exister les causes qui les lui firent prendre. » MACHIAVEL, *Opere*, tome VI. *Il Principe.* On a dit que Charles-Quint avait une telle estime pour Machiavel, qu'il le fit traduire pour son usage... Or, Charles-Quint pouvait très bien lire Machiavel dans l'original, et, dans cette circonstance au moins, il ne fut séduit ni par l'exemple ni par le précepte, — en supposant que Machiavel ait réellement écrit le code de la tyrannie.

Siége, renouvelée la dernière année de son règne et continuée jusque sous les voûtes de sa retraite monastique, Charles-Quint, comme son aïeule Isabelle, fut meilleur catholique que ses sujets, en défendant ses prérogatives et en même temps la nationalité espagnole. Eh bien, il nous reste à démontrer que ce fut aussi le sentiment de cette nationalité, menacée dans son unité par l'esprit de secte, qui lui dicta les lettres qu'il écrivit, en 1558, à son fils, contre les protestants d'Espagne, trop aveuglément livrés par le pouvoir civil au tribunal occulte de l'Inquisition. Là son excuse sera, s'il a besoin d'une excuse, et non dans ses facultés affaiblies par les infirmités et les pratiques de la vie ascétique. Mais avant d'aller plus loin, nous devons jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire des opinions religieuses de l'Espagne.

Le pape Paschal II, reconnaissant des Espagnols parmi les chevaliers embarqués pour aller reconquérir le tombeau de Jésus-Christ, leur disait : « Retournez dans votre pays, vous y servirez mieux la cause de la religion qu'en Palestine. » En effet, l'histoire de la lutte des descendants des Goths contre les conquérants maures, est celle d'une longue croisade domestique dans laquelle les combattants gagnaient les mêmes indulgences que dans la croisade de Jérusalem. Le caractère religieux de cette guerre séculaire exerça une influence remarquable sur le patriotisme espagnol. Tant que les chrétiens et les Maures avaient combattu à armes égales et en ennemis de même valeur, la haine de l'Espagnol pour le Maure fut une haine chevaleresque, loyale autant que la haine peut l'être. Lorsque les Maures s'avouèrent vaincus, ceux d'entre eux qui, acceptant la honte de la défaite, préféraient la soumission sur le sol reconquis à l'émigration en Afrique, excitèrent cette aversion mêlée de défiance et de mépris, que l'oppresseur éprouve naturellement pour l'opprimé. Les vainqueurs ne voulurent pas longtemps croire à la sincérité de ceux mêmes qui se convertissaient à la religion victorieuse. Ils les flétrirent du sobriquet de Morisques ou Maures dégénérés, et leur imputèrent à tous,

non sans raison, sans doute, des arrière-pensées de révolte. De temps en temps, les Morisques se voyaient même accusés d'entretenir des intelligences avec leurs frères qui, sur la côte africaine, attendaient toujours un signal pour rentrer dans les royaumes de leurs aïeux. Les Juifs, à qui les Arabes avaient montré plus de tolérance que les chrétiens, peut-être à cause de l'origine orientale des deux races, s'étaient ralliés aux vainqueurs avec un empressement qui ne désarma pas non plus la prévention populaire, alors même que le thaumaturge Vincent Ferrier les baptisait miraculeusement, eux aussi, par milliers. Jusqu'à leur expulsion à peu près générale, Maures et Juifs formèrent, en Espagne, deux castes de suspects sans cesse dénoncés à la persécution, deux castes abjectes, dégradées, en conspiration permanente contre la religion et la nationalité des vieux chrétiens. Quelques membres de ces castes justifiaient nécessairement l'antipathie à laquelle tous étaient en butte indistinctement. Un grand nombre de Maures étaient esclaves et avaient des âmes d'esclaves. Tous les convertis juifs ou maures ne pouvaient être de bonne foi : quelques-uns, au moins, avec le masque de l'hypocrisie sur la face, gardaient dans le cœur le dernier espoir des victimes et des proscrits, l'espoir de la vengeance,—espoir plus ou moins patient qui devait les trahir quelquefois, quand ils avaient assez long-temps mangé l'agneau pascal à huis-clos et du porc en public, ou lavé dans une ablution musulmane l'onction d'un baptême forcé. Les descendants actuels de ces proscrits, confessent aujourd'hui qu'ils honorent parmi les martyrs de leur race, des Maures restés fidèles à Mahomet sous une mitre d'évêque obtenue par leur dévotion apparente, des Juifs fidèles à la loi de Moïse sous la robe des familiers du Saint-Office (1).

Quand l'Inquisition, née dans notre France méridionale,

(1) Voir les *Zincalis* de Georges Borrow, dont la *Revue Britannique* a publié plusieurs extraits. — Il existe en espagnol un beau travail sur les Juifs ; *Estudios sobre los Judios*, par M. Amador de los Rios, de l'Académie royale d'histoire de Madrid. — M. Rosseeuw-Saint-Hilaire a parfaitement résumé la question. Voir

offrit ses services à l'Espagne, la nation la plus orthodoxe de la Chrétienté, elle parut d'abord n'avoir d'autre but que d'exercer une surveillance de police à la fois préventive et repressive contre les agents secrets, Juifs ou Maures, de l'ancienne invasion musulmane, dont les Barbaresques d'Afrique n'étaient que les avant-postes. Quoique l'Inquisition se fût introduite primitivement en Aragon pour y poursuivre l'hérésie albigeoise, qui s'y était réfugiée et qu'elle y étouffa, comme en Provence et en Languedoc, il ne se trouvait peut-être pas, en 1478, dans les autres royaumes de Ferdinand et Isabelle, un seul albigeois, un seul schismatique de n'importe quelle secte, que le terrible tribunal pût alarmer pour la liberté de sa conscience. Parmi les classes moyennes et dans le peuple surtout, il n'y avait plus que de vieux catholiques, fiers de leur orthodoxie héréditaire, se prétendant plus nobles que maints *ricos-hombres* titrés, dont les pères, moins scrupuleux, avaient réparé parfois les brèches de leur fortune par une mésalliance avec les héritières des *parvenus* de la foi, — des « baptisés sur jambe, » comme on désignait dédaigneusement les convertis juifs ou maures qui avaient eux-mêmes sauvé leur richesse par la double garantie de leur baptême et de ces mariages (1).

Depuis la prise de Grenade et l'expulsion du peuple déicide

aussi l'*Histoire d'Espagne* de M. Romey. Quoique nous ne nous placions pas au même point de vue que ces auteurs, nous protestons comme eux contre la persécution, et nous l'avions déjà fait en mettant en scène un Juif dans notre *Dernier Roi d'Arles*.

(1) *Bautizados en pie*. On nommait non-seulement ainsi les baptisés adultes, Maures ou Juifs, mais encore les convertis protestants, qu'on supposait être obligés, en se faisant catholiques, de subir un baptême conditionnel. Nous empruntons cette note à un excellent article sur l'Inquisition d'Espagne de la *Quarterly Review*, volume 29, que nous attribuons à un réfugié espagnol, Blanco-White, auteur des « Lettres de don Leucadio Doblado. »

La Revue Britannique a publié, il y a quelques années, un curieux article sur le blason espagnol. Le fameux manuscrit, connu sous le nom du *Brandon de l'Espagne* (*el Tizon de España*), calomniait sans doute la noblesse castillanne, puisqu'il fut poursuivi à la fois par le gouvernement et l'Inquisition ; mais il atteste que la plus grande offense qu'on pût faire aux familles de la Grandesse, fut longtemps de leur trouver des aïeules maures ou juives. Un Saint-Simon espagnol n'eût pas médit autrement des ducs, des comtes et des marquis de la cour de Madrid,

jusqu'au règne de Charles-Quint, il n'y avait eû d'autres hérétiques en Espagne que les relaps du *judaïsme* et de l'*islamisme*. La persécution inquisitoriale n'atteignit que des Juifs ou des Maures : le peuple espagnol tout entier, dans sa haine contre ces deux races, applaudissait aux plus cruelles exécutions de Torquemada. Isabelle seule, peut-être, plaignit les persécutés, quoique le trésor royal profitât en partie des confiscations ; seule, peut-être, révoltée par la violence et les exactions du Saint-Office, Isabelle eut en Castille des scrupules que Ferdinand n'avait pas dans son royaume d'Aragon, et elle obtint du Pape l'envoi de quatre coadjuteurs chargés de tempérer le zèle du fanatique Dominicain.

Le grand cardinal Ximenès ne fut guère moins tyrannique envers les Maures que Torquemada envers les Juifs ; mais resté catholique austère sous la pourpre, il faut reconnaître qu'au moment où, en Espagne comme en Italie et en Allemagne, les mœurs relâchées des ecclésiastiques et des moines ne fournissaient que trop d'arguments au protestantisme, il prit l'initiative d'une *réforme* morale et religieuse qui, probablement, sauva le clergé et les couvents de la Péninsule malgré eux.

En effet, nonobstant la haine du Juif et du Maure, haine préservatrice de l'orthodoxie, les imaginations espagnoles devaient plus ou moins participer au mouvement intellectuel qui avait préparé l'Europe aux prédications de Luther. Lorsque Charles-Quint sortit de tutelle, la guerre civile des Comuneros lui prouva que la liberté religieuse et la liberté politique pouvaient former une alliance également redoutable au Pape et au roi, à la puissance spirituelle et à la puissance temporelle. Très heureusement pour sa politique en Espagne, son avènement à l'Empire et les grandes guerres auxquelles il intéressa l'orgueil national de son royaume héréditaire, lui fournirent bientôt les moyens de distraire à la fois les esprits des luttes de la polémique théologique et des regrets de la liberté représentative vaincue. Comment les protestants d'Allemagne, blasphémant con-

tre la Vierge et les saints, auraient-ils pu facilement trouver des adhérents parmi les « vieux chrétiens, » les catholiques au « sang *bleu*, » dont les pères avaient vaincu sous la bannière de la Vierge et avaient marché au combat commandés quelquefois par des saints? Les ennemis hérétiques du César espagnol pouvaient-ils recruter beaucoup de déserteurs dans les rangs d'un peuple qui, sous le drapeau impérial, pouvait se croire appelé à être la tête d'un empire égal, par l'étendue, à celui des Césars romains? Dans cet empire était compris tout un monde nouveau, où les Espagnols seuls avaient le privilége d'aller chercher des aventures et des trésors, comme les anciens paladins. Sans même quitter leurs foyers, ceux qui n'avaient que cette fièvre de cupidité que nous aurions mauvaise grâce aujourd'hui à reprocher aux sujets de Charles-Quint, pouvaient, par la spéculation, s'associer aux compagnons de Cortez ou de Pizarre, et, chercheurs d'or sédentaires, attendre au port l'arrivée périodique des galions des Indes, chargés de lingots, de perles, de bois précieux, etc.

Les innovations religieuses devaient difficilement, il nous semble, intéresser les esprits dans un pays où les chrétiens pratiques, ces fidèles qui observent exactement les commandements de l'Église, les observaient jusqu'à la superstition, et où les chrétiens plus indifférents ne les négligeaient que pour se livrer aux rêves ambitieux de la gloire militaire, à l'amour des aventures et aux calculs de la spéculation. Aussi quelques écrivains ecclésiastiques de l'époque semblent même plus inquiets de la tiédeur qui commençait à diminuer l'influence de l'Église en Espagne, que des efforts tentés par le prosélytisme luthérien pour répandre ses doctrines, en important sous le manteau des livres de controverse et des bibles en langue vulgaire. Les *indulgences* étaient moins recherchées que les lingots des mines d'Amérique, et les contrebandiers de la presse ne faisaient pas d'aussi bonnes affaires que les métadors de Séville (1). Cepen-

(1) Don Adolfo de Castro cite un traité sur *la Valeur et l'effet des Indulgences*, imprimé à Séville en 1548, et dont l'auteur, moine franciscain, dit qu'il n'a pris

dant, sur un avis de la cour de Rome, Charles-Quint lui-même avait fait rédiger, en 1529, par l'Université de Louvain, un *Index expurgatorius*, ou catalogue des ouvrages prohibés, pour en interdire l'entrée ou l'impression. Quoique le contrôle direct de l'imprimerie et de la vente des livres en général appartînt au gouvernement, l'Inquisition intervint alors pour examiner les publications théologiques, les approuver ou les désapprouver. L'*Index*, imprimé pour la première fois en 1546, fut modifié en conséquence dans une autre édition, à la date de 1550. Genève était la ville où s'imprimaient ces livres protestants destinés à l'Espagne. Dans les histoires des martyrs de l'Inquisition, un certain Julian Hernandez, surnommé le petit Julien, Julianello, est cité comme le plus actif et le plus adroit des contrebandiers de la presse. Déguisé en muletier, il importait des *barils* pleins de livres. Découvert par un argus de l'archevêque de Tolède, il fut jeté dans les prisons du Saint-Office et figura dans l'auto-da-fé de 1560. Cependant, jusqu'en 1558, cette propagande avait dû être bien lente. Depuis la mort de Ximenès, pendant une période de quarante années, on ne cite en Espagne qu'un très petit nombre de condamnations prononcées par le Saint-Office contre quelques prêtres, dont une seule conduisit les victimes sur le bûcher (1). Le gouvernement et l'Inquisition vivaient dans une sécurité relative, à moins qu'on ne veuille faire honneur à leur tolérance de ce fait remarquable. Certes, en entrant au monastère de Yuste, l'Empereur ne se doutait guère que quelques-uns de ceux-là mêmes qu'il avait menés avec lui en Allemagne pour y combattre la Réformation par la parole ou par l'épée, en étaient revenus

la plume que pour examiner « comment les indulgences sont si légèrement appré-» ciées de plusieurs, combien il était facile et peu coûteux de se les procurer, et » quelle grande négligence on manifestait en n'acquérant pas, à si peu de frais, » un secours si nécessaire. »

(1) Procès fait en 1545 à Francisco de San Roman et au Dr don Juan de Enzinas. Ces deux victimes n'avaient même pas prêché les doctrines de Luther en Espagne, mais l'un en Flandre et l'autre en Italie. — *Historia de los Protestantes espagnoles*, p. 41.

infectés de la doctrine du grand hérésiarque, doublement traîtres à leur Dieu et à leur souverain. Cette réflexion ne dut pas peu contribuer à l'irriter, quand l'inquisiteur Valdez sonna le tocsin de la foi, exagérant sans doute le péril, mais qui était un péril réel, soit que nous nous en rapportions aux panégyristes des victimes, soit que nous citions les historiens des bourreaux, tel que Paramo, qui nous dit : « Si l'Inquisition n'avait pas agi, l'hérésie aurait couru comme un incendie à travers l'Espagne, si disposés étaient les Espagnols de tous rangs et des deux sexes à l'embrasser (1). »

Tout concourait à frapper vivement l'esprit de Charles-Quint : le nombre des prévenus et le rang de quelques-uns qu'il devait croire aussi bons catholiques que lui. Il faut bien reconnaître qu'il n'eut pas tort de s'alarmer lorsqu'il apprit tout-à-coup que le théologien Augustin Cazella, qu'il avait autrefois mené en Allemagne en qualité de prédicateur, venait d'être arrêté avec toute sa famille, et que des poursuites étaient dirigées contre fray Domingo de Roxas, fils du marquis de Posa, plusieurs nobles dames de la famille du marquis d'Alcanizos, Pompeio Leoni, sculpteur dont il estimait le talent, fray Domingo de Guzman, Constantino Ponce de la Fuente, et divers autres personnages plus ou moins connus de lui, quelques-uns ayant fait partie de sa maison. En même temps on lui communiquait le bruit d'un soulèvement des Juifs de Murcie et d'une émigration générale des Morisques d'Aragon vers les frontières de France. Une pareille coïncidence pouvait faire pardonner au Pape la teneur du dernier bref, par lequel, répondant au grand-inquisiteur, qui lui demandait une extension de pouvoirs, Paul IV, saisissant toujours l'occasion de ressusciter les doctrines d'un autre âge, avait conféré au vieux prélat le droit de déposer les hérétiques de tout rang, « fussent-ils évêques, archevêques ou cardinaux, ducs, rois ou empereurs ! »

Charles-Quint écrivit donc à la Régente sa fille pour lui rap-

(1) PARAMO. *De Origine inquisitionis*, cité par LLORENTE et PRESCOTT.

peler que la conservation du royaume et de l'Église dépendait de la suppression de l'hérésie. Il lui recommandait en conséquence d'y apporter plus de zèle et d'activité que dans aucune affaire temporelle. Puisque les faux prédicateurs répandaient leur poison sur l'Espagne depuis une année, il y avait à craindre qu'ils n'eussent éludé la surveillance de l'Inquisition qu'avec l'aide et la connivence d'une complicité nombreuse : « — Cette » affaire, ajoutait-il, me donne un souci et une peine inexpri- » mables, voyant que, pendant mon absence et celle du roi, ces » pays avaient été si tranquilles, et que, à présent que j'y suis » revenu chercher le repos, une semblable licence s'y est intro- » duite. Si je n'avais confiance dans les mesures que vous » prendrez avec votre conseil, je ne sais si je ne sortirais pas de » Yuste pour y remédier moi-même. Il faut qu'un châtiment » exemplaire soit fait de ces Luthériens. Je ne serais pas d'avis » que, selon le droit commun, on pardonnât la première fois à » ceux qui reconnaîtraient leur faute et demanderaient grâce, » car plus tard ils pourraient recommencer ; mais je voudrais » qu'on procédât contre eux comme contre des séditieux et de » scandaleux perturbateurs de la république qui n'ont droit à » aucune miséricorde (1). »

Charles-Quint ajoutait à cette recommandation sévère : « Puisque l'occasion s'en offre, je vous dirai ce qu'il me sou- » vient qui se passa à ce sujet dans les États de Flandre, quoi- » que vous puissiez le savoir plus particulièrement de la reine » de Hongrie. Je voulais y établir l'Inquisition, afin de prévenir » et de châtier les hérésies que le voisinage de l'Allemagne, de » l'Angleterre et de la France y avaient propagées. Tous s'y » opposèrent, disant qu'il n'y avait point de Juifs parmi eux. » Et ainsi, après avoir beaucoup discuté pour et contre, on » s'arrêta à ce parti qu'une ordonnance serait promulguée dans

(1) « Contra sediciosos, scandolosos, alboratadores e inquietadores de la republica. » Cette lettre a été tirée des *Archives de Simancas* (papiers d'État, liasse n° 128), par M. Gachard, qui l'a traduite avec le texte en note. *Archives de Bruxelles.*

» laquelle il serait déclaré que toutes personnes, de quelque état » et condition qu'elles fussent, qui tomberaient dans un des cas » y spécifiés, seraient, *ipso facto*, brûlées et auraient leurs » biens confisqués. Pour l'exécution de cette ordonnance, » furent nommées certaines personnes avec mission de faire » une enquête et de découvrir les coupables pour les dénoncer » aux tribunaux dans le ressort desquels ils se trouveraient. » Les tribunaux ensuite ayant vérifié la vérité, devaient faire » brûler vifs les opiniâtres et trancher la tête à ceux qui se » réconcilieraient avec l'Église. Ainsi se sont passées et exé- » cutées les choses, quoiqu'ils en soient très mécontents, et » non sans quelque raison, vu l'extrême rigueur de pareille » sentence. Mais voilà ce que la nécessité me força de faire » dans le temps. J'ignore ce que le roi mon fils aura fait de- » puis, mais je crois que, pour la même raison, il aura conti- » nué, parce que je lui ai conseillé avec instance d'être très » sévère dans le châtiment de pareils délits. »

Charles-Quint envoya copie de cette lettre à son fils, répétant les mêmes recommandations, et terminant ce qu'il dictait à Gaztelu par ce post-scriptum de sa propre main :

« Mon fils, *cette noire affaire* qui est survenue ici me scan- » dalise autant que vous pouvez le penser et le juger. Vous » verrez ce que j'ai écrit à votre sœur. Il est nécessaire que » vous lui écriviez aussi et que vous fassiez en sorte de couper » le mal à la racine par la vigueur et la promptitude des châ- » timents. Mais comme je vous sais plein d'une volonté plus » ferme et plus ardente que je ne pourrais le dire ou le désirer, » je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Votre bon père, » CARLOS (1). »

A la marge de ce document, Philippe écrivit pour servir de texte à la réponse de son secrétaire :

« Lui baiser les mains pour ce qu'il a ordonné sur cette af- » faire, et le supplier de continuer, en lui disant que ici il

(1) *Manuscrit Gonzlaez* : « Hijo, esto negro negocio que aca se ha levantado, me tiene tan escandalizado cuanto lo podeis pensar y juzgar, etc. »

» sera fait de même et l'aviser de ce qui a été fait jusqu'à » présent. »

Encore une fois, après avoir cité ces lettres authentiques, nous ne songeons guère à dissimuler la participation de Charles-Quint à des actes qui révoltent aujourd'hui nos sentiments et notre raison, la liberté de notre conscience religieuse et notre éducation philosophique. Il n'y a dans ces lettres aucune réserve pour la clémence; le repentir, auquel la religion donne les mêmes priviléges qu'à la vertu, est exclu du pardon royal. L'Empereur accepte la responsabilité de la justice impitoyable qu'il recommande, en rappelant ce qu'il fit ou voulut faire en des circonstances analogues. Mais nous lui savons gré d'une chose : dans ce style si positif et si net, il n'introduit pas en vain le nom de la divinité offensée ; il ne cite ni les Écritures ni les Pères de l'Église, lui qui nourrit chaque jour son âme des textes saints, lui qui a les meilleurs prédicateurs de l'Espagne auprès de sa personne, et à qui son confesseur lit après les repas un chapitre de saint Augustin ou de saint Bernard. Point d'indignation dévote; Charles-Quint oublie qu'il représente Dieu sur la terre, par son titre presque égal à celui du Pape. Il semble ne considérer les hérétiques que comme des perturbateurs de l'État, des agitateurs, des séditieux, *sediciosos, alboratadores y inquietadores de la republica;* le grand-inquisiteur (que par parenthèse il doit estimer peu après avoir eu tant de peine à lui arracher un subside) semble n'être pour lui qu'un ministre de la police. On pourrait bien croire qu'il concevait l'Inquisition « comme une institution plus politique » que religieuse, destinée à maintenir *l'ordre* plutôt qu'à dé- » fendre *la foi* (1). »

Nous ne saurions donc admettre comme authentique le lan-

(1) Nous citons M. Guizot, historien protestant, qui a dit impartialement, mais sans faire aucune allusion à Charles-Quint, et d'une manière trop générale peut-être : « L'Inquisition contenait en germe ce qu'elle est devenue ; mais elle ne l'était pas en commençant : *elle fut d'abord plus politique que religieuse*, et destinée à maintenir l'ordre plutôt qu'à défendre la foi. » *Cours d'histoire moderne*, tome v.

gage que plusieurs personnes lui prêtent, d'après une relation du prieur fray Martin Angulo, qui fait dire à l'Empereur qu'il se repentait de n'avoir pas tenu sa parole à Luther, parce qu'il n'était pas obligé de la tenir quand il s'agissait de venger l'injure d'un plus grand maître que lui qui était Dieu. Nous allons citer nous-même textuellement tout ce discours, afin qu'on voie si nous nous trompons en le croyant dicté par le moine et non par l'Empereur.

« En lui resplendissait le zèle ardent de la grande foi qu'il » avait. Étant un jour avec le prieur, d'autres moines et son » confesseur (1), comme ils parlaient de l'emprisonnement de » Cazella et d'autres hérétiques, il leur dit : « Rien ne pourrait » me faire sortir du monastère que cette affaire des hérétiques; » mais, pour des pouilleux de cette espèce (*piojosos*) il n'en est » pas besoin. J'ai écrit à Juan de Vega (le président du con- » seil de Castille) qu'il y mette toute la chaleur possible, et aux » inquisiteurs qu'ils fassent toute diligence. Il faut qu'on en » fasse brûler quelques-uns, après s'être efforcé de les faire » mourir chrétiens, parce qu'aucun ne serait désormais chré- » tien véritable et qu'ils sont tous des dogmatiseurs. Ce serait » se tromper que de ne pas les brûler comme je me trompai en » ne tuant pas Luther. Je n'en fis rien pour ne pas violer le » sauf-conduit et la parole que je lui avais donnés, pensant re- » médier à cette hérésie par d'autres moyens; mais je me » trompai, parce que je n'étais pas obligé de garder ma parole, » l'hérétique étant criminel contre un plus grand seigneur que » moi, qui était Dieu. J'aurais donc dû ne pas garder ma pa- » role, mais venger l'outrage fait à Dieu. Que, si le délit avait » été commis contre moi seul, j'étais certainement obligé de » garder ma parole ; mais, pour ne pas avoir fait mourir Lu- » ther, cette erreur alla toujours de mal en pis, tandis qu'elle » se fût arrêtée si je l'avais tué. » Et, continuant son discours,

(1) Remarquons que cette conversation mémorable, « à laquelle prirent part plusieurs moines, » n'est pas citée par le Moine hiéronymite anonyme, qui entre dans tant d'autres détails.

» il dit : « Il est très dangereux d'engager des pourparlers avec » ces hérétiques, parce qu'ils usent de raisonnements si subtils » et si bien étudiés, qu'ils peuvent facilement vous séduire : » aussi, ne voulus-je jamais ouïr disputer sur leur secte.

» C'est pourquoi, lorsque nous marchions contre le land- » grave de Hesse, le duc de Saxe et les autres, quatre princes » d'entre eux vinrent à moi, au nom de tous, et me dirent : » Sire, nous ne marchons pas contre Votre Majesté pour lui » faire la guerre et lui refuser obéissance, mais pour défendre » nos opinions, puisqu'on nous appelle hérétiques et que nous » croyons ne pas l'être. Nous supplions Votre Majesté qu'elle » nous fasse la grâce de nous écouter ; nous amenons avec nous » des *lettrés*, et Votre Majesté en a aussi. Qu'il lui plaise donc » de permettre qu'en sa présence on discute notre opinion, » ensuite de quoi nous nous engageons et obligeons à en » passer par ce que Votre Majesté en décidera. Moi, je leur » répondis (continua l'Empereur) que je n'étais pas lettré, que » les lettrés pouvaient discuter entre eux, et que les miens » m'en rendraient compte. Ce que je fis, parce qu'en vérité, je » sais peu de grammaire, forcé que je fus, quand je commen- » çais à l'étudier enfant, à l'abandonner pour m'occuper des » affaires, ce qui m'empêcha de pousser plus avant. Or, si, par » aventure, il m'était entré dans l'esprit quelque faux argu- » ment de ces hérétiques, qui pourrait le bannir de mon âme ? » Voilà pourquoi je ne voulus pas les entendre, malgré leur » promesse, si je le faisais, de marcher avec toute leur armée » contre le roi de France, qui avait déjà passé le Rhin, et de lui » faire la guerre jusqu'à entrer sur ses terres et les soumettre » à mon pouvoir. »

Le Moine fait ici dénaturer l'histoire par Charles-Quint, et met en scène les princes hérétiques qui lui promettent la conquête de la France, comme Satan promit à Notre-Seigneur l'empire du monde. Afin de compléter le tableau de cette tentation diabolique, il va plus loin : c'est la conquête de Constantinople que le protestantisme offre à Charles-Quint, et que

l'Empereur se vante d'avoir refusée, oubliant les concessions faites par lui à la diète de Ratisbonne, le traité de Passau, etc.

« L'Empereur raconta encore que, lorsqu'il se retirait devant l'électeur Maurice, avec six cavaliers seulement pour » escorte, lui vinrent à la rencontre deux autres princes d'Allemagne, qui lui dirent, au nom de Maurice et des autres » princes de l'Empire, qu'ils le suppliaient de les entendre sur » leurs opinions ; que, s'il consentait à ne pas les appeler hérétiques et à ne pas les tenir pour tels, ils lui promettaient » de marcher tous contre le Turc, qui s'avançait alors contre la » Hongrie, et de ne s'en retourner à leurs domaines qu'après » être allés jusqu'à Constantinople pour l'en faire seigneur, ou » de mourir dans cette entreprise. Mais il leur avait répondu : » — « Je ne veux pas de royaumes qui me coûteraient si cher, » et je ne voudrais à cette condition, ni de l'Allemagne, ni de la » France, ni de l'Espagne, ni de l'Italie, *ne voulant que Jésus-Christ crucifié.* » — Et il donna de l'éperon à son cheval. » Plusieurs choses encore il racontait de la sorte aux religieux » de ce monastère, et l'on doit croire qu'il disait vrai, ni par » jactance, ni par vaine gloire, et ainsi se manifestait sa grande » sainteté (1). »

Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette relation la rhétorique dévote du chroniqueur monastique, qui écrit pour l'Infante Juana et flatte la piété filiale de la princesse en faisant de l'Empereur son père un saint auquel il ne manquera que la béatification romaine. Ce qui nous étonne, c'est de voir admettre l'authenticité littérale d'une semblable composition par des écrivains qui ont transcrit et traduit en même temps les lettres, dont le style et la pensée s'accordent plus exactement avec le caractère de Charles-Quint et avec les actes publics de son histoire (2).

(1) SANDOVAL, *Hist. del Emperad. Carlos V*, tome II, p. 613. — Cité par M. GACHARD, tome III des *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles. — Sur le séjour de Charles-Quint à Yuste.*

(2) Nous nous étonnons surtout de voir ce paragraphe du prieur F. Martin Angulo, accepté par M. Gachard en confirmation de la lettre qu'il a copiée lui-

Nous opposerons, à ce qu'on fait dire à Charles-Quint sur le regret qu'il avait d'avoir tenu sa parole envers un hérétique, ce qu'il écrivait à son fils dans ses instructions paternelles et politiques; instructions rédigées en 1548, au moment où il venait de signer une trêve avec les Turcs : —« Et, quant à ladite » trêve qui est ratifiée de ma part, vous aurez soin de l'obser- » ver de la vôtre, parce qu'il faut que tout traité fait ou à faire » se garde de bonne foi *avec tous, qu'ils soient infidèles ou au-* » *tres*, — et c'est ce qui convient à ceux qui règnent, comme » à tous les gens de bien (1). »

Certes, cette recommandation authentique et écrite par Charles-Quint lorsqu'il se croyait aux portes du tombeau, vaut bien l'allégation d'un moine rapportant plus ou moins exactement une conversation... s'il ne l'inventait pas par une fraude pieuse.

Si cette citation ne tranchait pas la question, — s'il nous fallait encore supposer un moment que Charles-Quint dit réellement tout ce qu'un moine lui fait dire sur les réserves mentales du

même aux archives de Simancas. Cet érudit, en traduisant Sandoval, néglige dans le dernier paragraphe la phrase de *sino a Jesu Christo crucificado*, par laquelle Charles-Quint aurait déclaré aux protestants qu'il préférait Jésus-Christ crucifié à tous les royaumes du monde obtenus au prix du péril où il mettrait son âme, rien qu'en les écoutant. C'est une de celles qui trahissent le style monastique.

Quant à M. Stirling, il s'empare, comme si elle était authentique, de la conversation entre les moines et l'Empereur, pour nous dire, en protestant de 1853, « que Charles-Quint interpréta *mal l'esprit de son temps* » (il ne l'interpréta que trop littéralement encore sans aller si loin), « et se laissa guider jusqu'à la fin par les sophismes des *guides aveugles* qui lui enseignaient que la grossière ignorance sauve la foi, comme si les hauteurs de la perfection spirituelle ne pouvaient être atteintes que par ceux qui marchaient les *oreilles bouchées* et les *yeux chaperonnés* » (*with stopped ears and hoodwinked eyes*). *The Cloister Life*, etc., p. 176. M. Stirling a eu cependant une copie du *Manuscrit Gonzalez*, car il cite ici textuellement en espagnol le post-scriptum de la lettre de Charles-Quint à Philippe II, 25 mai 1558.

(N. B. — A ce qui précède, écrit en 1853, je dois ajouter un correctif, relativement à MM. Gachard et Stirling. M. Gachard m'a dit, à Bruxelles, ne pouvoir attribuer qu'à une inadvertance l'*omission* que je signale dans sa traduction. M. Stirling m'a écrit reconnaître qu'il pouvait bien avoir exagéré un peu le zèle monastique de Charles-Quint. (Janvier 1854.))

(1) « — Se guarda de buena fè con todos, sean infideles, e otros y e lo que conviene a los que reynan, y a todos los buenos. » — *Aviso, o instruccion del Emperador al principe su hijo.* SANDOVAL, tome II, p. 475. Édit. d'Anvers, 1681.

serment et le droit de violer la parole donnée à un hérétique, — en le condamnant nous condamnons en lui l'esprit de son siècle et l'esprit du siècle qui suivit le sien. Notre arrêt n'atteint pas seulement les catholiques, mais aussi les protestants, qui devaient long-temps encore ne proclamer eux-mêmes la tolérance religieuse qu'avec des restrictions mesurées au degré de rancune qui survivait en eux à la persécution (1).

Charles-Quint, du reste, ne perdit plus de vue pendant le reste de l'été la *noire* affaire, comme il appelait le procès des Luthériens (2) ; il voulut être tenu au courant de la procédure, il écrivit au grand-inquisiteur, donna son avis sur les mesures générales et continua de se faire nommer les prévenus que le Saint-Office traduisait à son tribunal. Selon lui, en arrêtant fray Domingo de Guzman, on n'avait arrêté qu'un imbécile (jugement qui ne sauva pas ce moine de l'auto-da-fé de l'année 1560); mais quant au docteur Constantino Ponce de la Fuente : « Si celui-là est hérétique, disait-il, ce sera un grand hérétique. » En effet, ce chanoine, chapelain honoraire de l'Empereur, qui avait son traité de la *Doctrine chrétienne* parmi ses livres, est proclamé dans les diverses histoires des protestants d'Espagne, un Luther espagnol, et ses ennemis, pour le rendre aussi odieux que le réformateur allemand, répandi-

(1) M. Prescott, qui ne justifie pas plus son héroïne Isabelle que nous ne justifions son petit-fils Charles-Quint, ose dire avec franchise : « Quelque funestes qu'aient pu être en Espagne les opérations de l'Inquisition, son établissement, comme principe, n'était pas pire que maintes autres institutions qui ont passé avec un bien moindre blâme, quoique dans une civilisation plus avancée. » (*Ferdinand et Isabelle*, tome III, p. 190). M. Prescott cite les lois pénales contre les catholiques, sous la reine Élisabeth, dont M. Hallam a dit dans son *Histoire constitutionnelle :* « On établit une persécution qui égala, en principe, celle qui avait rendu l'Inquisition si odieuse. » — « Milton, ajoute l'historien, dans son *Essai sur la liberté de la Presse*, voulait exclure les catholiques de la tolérance, sous prétexte que c'était une religion dont le bien public exigeait à tout événement l'extirpation. »

(2) Nous remarquerons, à propos de l'expression de « *noire* affaire, » *negro* negocio, que l'épithète *noire* avait été appliquée aussi par Charles-Quint à l'affaire des fraudeurs de Séville : « Yo estaba para escribiros sobra esta *negra* suelta deste dinero que estaba en Sevilla, etc. » Lettre de Charles-Quint à sa fille la princesse régente. *Manuscrit Gonzalez.*

rent le bruit que, quoique prêtre, il avait été convaincu de bigamie. Le monastère de Yuste retentit de cette accusation et de maint autre bruit qui retombait principalement sur des membres du clergé. Naturellement, c'étaient les ecclésiastiques et les moines qui, en Espagne comme en Allemagne, se laissaient aller les uns à cet orgueil de la science, les autres à ces subtilités dogmatiques qui conduisent également les théologiens aux périlleuses discussions du libre examen. Des couvents entiers s'arrêtèrent à temps sur cette pente, s'il est vrai qu'il y en eut un pour lequel il fallut demander au Pape une indulgence plénière à la suite d'une rétractation générale ; non-seulement les prédicateurs rivaux s'accusaient les uns les autres, mais encore les Ordres religieux. Un jour, on venait annoncer que le couvent hiéronymite de Saint-Isidore del Campo, près de Séville, était un foyer d'hérésie ; le lendemain, c'étaient les Jésuites qui étaient des Luthériens déguisés ; un fils du père Borgia, ajoutait-on, se trouvait dans les prisons du Saint-Office. Cette dernière nouvelle affecta beaucoup Charles-Quint ; il écrivit immédiatement à Valladolid pour éclaircir la chose : on lui répondit que c'était pure fiction, et il eut des motifs de croire que l'invention remontait jusqu'aux moines de Yuste : « Les moines et les Fla- » mands, » disait Gaztelu, « remplissent de fables l'oreille de » l'Empereur, et ils ne peuvent me souffrir à cause des » nombreux mensonges dont je les ai convaincus. » Le même Gaztelu, alarmé, comme s'il eût été un Espagnol, de tous ces symptômes d'anarchie spirituelle, écrivait à la suite d'une pluie qui inonda l'Estramadure durant les vingt derniers jours de mai : « Ce mauvais temps fera bien du mal au pays... mais les erreurs de Luther lui en feront bien davantage. »

Cependant, le grand-inquisiteur déployait, dans ses formidables fonctions, une ardeur et une activité dignes de son fameux prédécesseur Torquemada. Il ne se laissait surprendre ni par ses ennemis ni par ses amis. Il fut si bien servi par la vigilance de ses espions, qu'en quelques mois plus de huit cents prévenus remplirent les prisons de Séville et de Valladolid, où

l'on avait découvert les deux foyers secrets de la contagion. En rendant compte de ces nombreuses arrestations à Charles-Quint, le grand-inquisiteur lui faisait connaître aussi le zèle populaire, — zèle qui secondait si bien les familiers du Saint-Office, qu'il pouvait croire que tous les protestants étaient sous sa main. En effet, quelques-uns à peine avaient échappé par la fuite à cette chasse aux Luthériens qui succédait à la chasse aux Juifs et aux Maures ; car le peuple espagnol, dans cette crise, se montra si fidèle à son fanatisme national, qu'il fallut défendre contre la dénonciation les innocents et même les pieux complices du grand-inquisiteur. Le bruit ayant couru que, parmi les prévenus, se trouvaient des Jésuites, le peuple, s'imaginant que tous les Jésuites étaient infectés du venin protestant, criait déjà qu'on devrait les arrêter tous. A Sarragosse, ils auraient été égorgés si des gentilshommes aragonnais ne leur avaient donné un refuge. Ils n'en persistèrent pas moins dans leurs principes et se réhabilitèrent en dénonçant eux-mêmes plusieurs victimes (1). L'Inquisition sut profiter habilement de cette disposition des esprits pour étendre chaque jour ses attributions. Charles-Quint, nous le répétons, n'était qu'un des interprètes du sentiment populaire, quand il déclarait qu'une prompte extirpation de l'hérésie naissante pouvait seule sauver l'Espagne de tous les fléaux que la révolte contre l'autorité de l'Église catholique, en matière de foi, avait enfantés dans les autres États de l'Europe chrétienne. La révélation inattendue de l'Inquisition semblait lui démontrer que, pour prévenir le danger, la police séculière ne suffisait pas ; mais

(1) L'archevêque Valdez écrivait à ses assesseurs les évêques de Tarazona et de Cuença : « Très révérends inquisiteurs, comme il a été dit que dans cette ville, à Huesca et autres parties du royaume, quelques personnes ont publié que dans la prison du Saint-Office à Valladolid, sont enfermés quelques membres de la compagnie de Jésus, etc., etc... Ce fait est contraire à la vérité, grâce à Dieu ; car les Jésuites sont des personnes qui, en général comme en particulier, sont accoutumées à mener une bonne vie et à accomplir des œuvres de vertu au service de Dieu Notre-Seigneur. Puisse-t-il leur faire la grâce de continuer, etc. » Valladolid, juin 1558. (*Vie de saint François de Borja*, par le cardinal don ALVARO CIENFUEGOS.)

nous n'en pensons pas moins qu'il eut tort de laisser subordonner la justice royale à un tribunal secret, indépendant de la loi civile, et ne devant compte de ses jugements qu'à Dieu. Ce fut une surprise; ce grand politique engagea imprudemment l'avenir, oubliant la lutte qu'il soutenait naguère encore contre les prétentions de la cour papale. Nous comprenons l'existence temporaire d'un pouvoir absolu, n'importe par qui il est exercé, que ce soit par un seul comme dictateur, ou par plusieurs comme tribunal d'exception. Mais ici, l'Inquisition allait fonder son *droit divin* pour des siècles, tenir sous sa tutelle la pensée des rois aussi bien que celle de leurs sujets, et disposer de la couronne aussi bien que de la fortune et de la vie du plus humble Espagnol. Philippe II, sans doute, n'aurait pas eu besoin des lettres de son père pour inféoder ainsi son royaume à l'Inquisition; mais ces lettres l'y encouragèrent, mais ces lettres l'avaient absous d'avance, et il put, sans remords, à un an de là, assister solennellement à un auto-da-fé où les Maures et les Juifs furent remplacés par les enfants des vieux chrétiens leurs persécuteurs.

Mais c'est anticiper sur un spectacle que Charles-Quint ne devait pas voir; car, il faut rendre cette justice au grand-inquisiteur, il instruisit lentement ce grand procès, ou plutôt le nombre des accusés retarda la sentence finale de ceux qu'attendaient les Quemaderos de Valladolid et de Séville. Nous nous contentons de signaler comme une des conséquences immédiates de la *noire affaire*, la nouvelle attribution que conquit le Saint-Office sur l'imprimerie et la librairie. Jusques alors, l'autorité civile en Espagne exerçait elle-même ou déléguait la censure, délivrait directement aux auteurs et aux éditeurs les autorisations de publier, prononçait et percevait les amendes, etc., etc. Le contrôle des inquisiteurs n'était réclamé que pour les ouvrages de controverse et les publications dévotes (1). Désormais, l'Inquisition s'empara de l'examen préala-

(1) Dans les lettres du *Manuscrit Gonzalez*, nous voyons qu'on discuta à Yuste la *nouvelle loi* sur la presse comme on pouvait la discuter dans un couvent. Nulle

ble de tous les imprimés. Les restrictions du *Code de la presse* qu'elle rédigea devinrent plus rigoureuses, et une pénalité vraiment draconnienne ne se borna plus à l'excommunication. Enfin, ce tribunal revendiqua aussi un contrôle absolu sur l'éducation laïque. Nul ne put aspirer à être maître d'école sans le certificat d'un examinateur clérical. La confession et la communion rendues obligatoires, complétèrent cette législation que, dans le style moderne, nous pourrions appeler l'*état de siége* permanent des consciences et des intelligences; mais, à laquelle, nous devons le reconnaître, l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II souscrivit sans réserve comme à l'indispensable sauvegarde de son unité nationale en ce monde et de son salut dans l'autre. Nous dirons plus : le système était trop en harmonie avec l'*opinion* populaire, pour qu'il pût avoir sur la littérature espagnole toutes les influences funestes qu'on lui attribue, et qui, d'ailleurs, ne se développèrent que plus tard. Il n'imposait guère des limites qu'à la théologie, et laissait aux poètes tout l'essor de leur imagination. Aussi, malgré l'Inquisition, l'Espagne eut non-seulement un théâtre, mais encore une école dramatique très féconde et très variée. L'Inquisition n'a point étouffé l'esprit si satirique de Quevedo, ni empêché Cervantes de produire un chef-d'œuvre qui, malgré l'arrêt de Montesquieu, n'est pas le livre unique de la patrie de Cervantes. Enfin, pendant trois siècles, elle a réellement préservé

objection ne fut élevée contre les statuts qui déclaraient illégale l'impression d'un livre sans les noms de l'auteur et de l'imprimeur, ni contre celui qui interdisait la mise sous presse et la publication sans l'autorisation du Saint-Office. Les livres étrangers ne purent être importés en Espagne qu'avec la même autorisation, et les livres espagnols imprimés hors d'Espagne devaient être totalement prohibés. Les libraires furent tenus de suspendre dans leur boutique le catalogue approuvé de tous leurs ouvrages en vente. L'infraction à ces statuts entraînait, sous la loi civile, la confiscation des livres du contrevenant, le tiers de la valeur étant réservé au dénonciateur; mais l'Inquisition pouvait trouver dans cette contravention un prétexte pour traduire le libraire à son tribunal. Quoique, avant 1558, l'Inquisition n'exerçât légalement sa censure que sur les livres de théologie et de dévotion, sa tendance à l'étendre sur tous les autres est dénoncée par M. Ticknor, qui cite entr'autres un *Traité des changes* (*Tratados de cambios*), imprimé à Valladolid, en 1541, avec l'indication au frontispice du visa inquisitorial : *Visto por los señores inquisidores.* — *Histoire de la littérature espagnole*, t. Ier, p. 462.

l'Espagne de la guerre de religion, la pire de toutes les guerres civiles... C'est un grand bienfait que l'unité de la foi, dans la vie d'un peuple. Mais, si l'Espagne en doit d'autres à l'Inquisition, nous les ignorons encore ou nous n'avons pas toute l'impartialité que nous croyons avoir en parlant d'elle (1).

Quoi qu'il en soit, l'enceinte du monastère de Yuste ne jouit d'aucun privilége contre la prohibition de tous les livres mis à l'index inquisitorial. Le docteur Mathys se trouvait posséder une petite Bible en français et sans annotations, apportée de Flandre : il craignit qu'on ne le dénonçât comme mauvais catholique, et, pour se mettre en règle, il s'adressa au secrétaire d'État Vasquez, afin d'être autorisé à garder et à lire le volume. Vasquez répondit que les inquisiteurs refusaient péremptoirement la permission sollicitée. Le Docteur fort embarrassé, après s'être ainsi dénoncé lui-même, s'empressa de déclarer qu'il avait brûlé le livre prohibé en présence du confesseur de Sa Majesté.

La Bible, traduite en une des langues vivantes, était donc définitivement proscrite dans le pays où, quarante ans auparavant, le cardinal Ximenès avait libéralement dépensé une somme considérable pour exécuter sa célèbre Bible polyglotte, disant que, de tous les actes qui avaient distingué son administration, il n'en était aucun dont il fût plus glorieux que de cette entreprise littéraire (2).

(1) Par une coïncidence qu'expliquent les fréquents rapports de Charles-Quint avec l'Italie, en même temps que l'enthousiasme s'établissait dans l'Église espagnole, la littérature italienne imposait en quelque sorte la mode de ses formes métriques et de ses sujets aux poètes influents, tels que Boscan et Garcilaso de la Vega. La plus heureuse influence de l'Italie sur l'Espagne a été celle des peintres comme Raphaël, Michel-Ange, Titien, etc., sur les écoles de Velasquez et de Murillo, etc. Mais, en peinture encore, ne reconnaît-on pas l'Inquisition et ses tortures dans ces nombreuses compilations où les saints nous épouvantent quelquefois, au lieu de nous édifier, par leurs figures souffrantes et les horreurs de leur martyre.

(2) Le savant cardinal, disent les réformateurs bibliques, ne se doutait guère qu'il préparait l'œuvre du protestantisme espagnol. Ils compareraient volontiers Ximenès à l'enchanteur qui ignore la véritable vertu du talisman qu'il a l'imprudence d'invoquer par ses conjurations. La vérité est que la Bible polyglotte, en six

Nous sommes de ces catholiques qui, distinguant la Bible proprement dite du Nouveau-Testament, notre Évangile, ne peuvent admettre que le livre sublime de Moïse doive être confié imprudemment dans une traduction naïve aux lecteurs de tous les âges. Nous en appelons aux mères protestantes elles-mêmes. Nous ne croyons pas non plus que l'*Index expurgatorius* de l'Espagne, sous Charles-Quint, ait sevré les lecteurs espagnols de beaucoup d'autres ouvrages nécessaires au perfectionnement intellectuel de l'espèce humaine. Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de plaindre une sainte religieuse, la Corinne mystique de l'Espagne, qui, pour se conformer aux scrupules de la censure inquisitoriale, dut se priver de quelques ouvrages, fidèles amis de sa solitude. Sainte Thérèse, qui avait lu beaucoup de romans dans sa première jeunesse, n'en lisait plus, sans doute, en 1558. Nous ignorons donc à quels livres elle fait allusion lorsqu'elle s'écrie, en étouffant dévotement ses rancunes contre le Saint-Office qui l'avait persécutée :

« J'éprouvai un chagrin extrême en voyant prohiber tant de » livres espagnols ; car, plusieurs d'entre eux avaient été pour » moi une source constante de consolation. Que pouvais-je lire » désormais, ignorant le latin ? Dans cette détresse, le Seigneur » me dit : Thérèse, rassure-toi, je te donnerai le livre de » vie (1). »

Le livre de vie pour sainte Thérèse, c'était la révélation verbale, la parole que Dieu lui-même lui faisait entendre dans ses visions extatiques.

Heureuses les carmélites qui, privées de ces communications directes avec Dieu, pouvaient encore entendre Dieu parler par la bouche éloquente de cette illustre contemporaine de Charles-Quint.

gros volumes in-folio, ne risquait pas d'être jamais un livre populaire. Comme toutes les réactions, celle de l'orthodoxie alarmée contre les livres, alla beaucoup trop loin.

(1) LLORENTE : *Histoire critique de l'Inquisition.* TICKNOR : *Histoire de la littérature espagnole*, tome 1er, article de BLANCO-WHITE, déjà cité, etc.

Sainte Thérèse (*Nuestra Serafica Madre santa Teresa de Jesu*), fille de nobles parents, don Alonzo de Cepeda et Beatrix de Ahumada, était née à Avila le 28 mars 1515, et elle y mourut le 4 octobre 1582, ayant ainsi vécu quarante-trois ans sous Charles-Quint. Les artistes espagnols l'ont souvent représentée qui écrit à une table, pendant qu'une colombe lui dit à l'oreille : « Nouvelles du ciel. » Nous préférons cette idée à celle du transpercement du cœur de sainte Thérèse par le dard d'un ange qui, dans la fameuse statue du Bernin à Rome, rappelle trop un Cupidon païen, — l'extase de la sainte ayant même, selon nous, quelque chose de sensuel. Sainte Thérèse, appelée quelquefois en Espagne « l'amazone chrétienne, » fut, lors de la guerre de l'Indépendance, investie du commandement des armées espagnoles par les Cortès de Cadix ; ce qui choque beaucoup M. Ford, qui aurait préféré que le commandement fût donné à lord Wellington. Nous ne voulons considérer ici sainte Thérèse que comme une sainte littéraire. Elle avait beaucoup lu et elle a beaucoup écrit, entre autres son autobiographie et des lettres souvent réimprimées dans l'original avec des commentaires.

On a dit avec esprit que pour créer une bonne bibliothèque, on n'aurait qu'à se procurer tous les livres de l'*Index expurgatorius*. Nous ne sommes nullement de cet avis, quant aux livres espagnols, en lisant dans l'appendix de *l'Histoire des Protestants espagnols* (citée ci-dessus), le catalogue ou l'*Index expurgatorius* signé par Don Gaspès de Quiroga, archevêque de Tolède et inquisiteur-général d'Espagne, à la date de 1583. Cet index doit être à peu près celui qui causa tant de regrets à sainte Thérèse : il ne contient guère que des ouvrages de théologie. Nous y remarquons, cependant, l'*Art d'aimer*, d'Ovide, en langue vulgaire; un acte (auto) de Gil Vicente sur *les Amours d'Amadis avec Oriane ;* un *Cancionero général* non épuré des œuvres burlesques ; la comédie de *Jacinthe*, et quelques autres ; les *Discours de Machiavel ; Erasme ; les Leçons de Job appliquées à l'amour profane ; la Christiade*, de Vida ; *les Antiquités juives*, de Josèphe ; *les Histoires de Justin ; Lazarillo de Tormes*, première et deuxième partie, éditions non corrigées en l'année 1573 ; *les Nouvelles de Boccace ; les Œuvres du chrétien*, par Fr. de Borja, duc de Gandie ; *Polydore Virgile ; romances tirées de l'Évangile ; la Résurrection de Lazare, le Jugement de Salomon, l'Enfant prodigue*, etc. ; *les Triomphes de Pétrarque ; une Vie apocryphe de la Vierge*, et *une Vie de l'Empereur Charles-Quint*, par Alonzo de Ulloa, n'étant ni corrigée ni amendée, etc.

XI

LES DERNIERS ACTES DE LA VIE DE CHARLES-QUINT. — L'ÉLECTION D'UN PRIEUR A YUSTE. — LA COUR DE VALLADOLID. — DON JUAN D'AUTRICHE A QUACOS. — L'ARCHEVÊQUE CARRANZA. — INSINUATION DU GRAND-INQUISITEUR. — PROPOS DE CHARLES-QUINT AVEC SON BARBERO. — DON JUAN DE REGLA. — LA MESSE FUNÈBRE. — LES ADIEUX DE CHARLES-QUINT A L'ART ET A LA NATURE. — LE PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE.

Au moment où l'Inquisition papale se préparait à empiéter sur les prérogatives du pouvoir royal, Charles-Quint refusait d'intervenir, non pas seulement par son autorité, mais encore par son influence, dans les constitutions de la société religieuse dont il était l'hôte respecté. Les Hiéronymites tenaient le chapitre de l'Ordre à Lupiana, lorsque moururent successivement le prieur de Yuste et le prieur de Cordoue qui venait d'être élu général. Avant de se séparer, les électeurs remplacèrent celui-ci par fray Juan de Açaloras, un des quatre prédicateurs attachés à la personne de l'Empereur. C'était à lui qu'il appartenait de nommer le prieur de Yuste. Les moines crurent l'occasion excellente pour réclamer le droit de choisir eux-mêmes leur nouveau prieur, et prièrent Charles-Quint de vouloir bien obtenir de fray Juan de Açaloras de renoncer à son privilége. Charles-Quint trouva cette pétition inconvenante; il refusa nettement de se mêler de choses pareilles et de tout ce qui concernait l'Ordre (1). Ce fut ainsi que du choix libre de fray Juan de Açaloras, fray Martin de Angulo, moine de Sainte-Marie de Guadalupe, devint le prieur de Yuste.

(1) « Su Majestad dice se escuso rasamente y no quiere embarazarse en niguna de estas cosas ni de su orden. » *Manuscrit Gonzalez.*

Le roi Philippe II avait pris lui-même l'initiative, quelques mois auparavant, pour une nomination plus importante dans l'Église d'Espagne. Le vieux cardinal Juan Martinez Siliceo, archevêque de Tolède, avait cessé de vivre. L'archevêque de Tolède, primat de l'Église d'Espagne et chancelier de Castille, était alors le prélat le plus considérable et le plus riche de la Chrétienté après le Pape. Les revenus de son siége s'élevaient à la somme énorme de 260,000 ducats, dont 80,000 appartenaient directement à l'archevêque, et 180,000 aux dignitaires ses subordonnés : outre le corps nombreux des suffragants, des abbés commandataires et des bénéficiers soumis à son influence hiérarchique, il avait ses vassaux laïques et exerçait une juridiction étendue sur quinze villes importantes. On comprend qu'une pareille vacance devait éveiller toutes les ambitions cléricales : mais Philippe II ne laissa pas le temps aux solliciteurs de se produire. En ce moment, revenait d'Angleterre en Flandre, le Dominicain fray Bartholomé de Carranza, qui avait professé avec éclat la théologie à Valladolid et brillé aussi, en 1546, parmi les orateurs du concile de Trente, où Charles-Quint l'avait envoyé. Philippe II l'avait emmené avec lui en Angleterre et l'avait recommandé à Marie Tudor, dont il ne justifia que trop la confiance par son zèle contre les hérétiques, s'il est vrai que, non content de confondre ou de convertir les vivants par la parole, il n'imita pas le respect de Charles-Quint pour le tombeau de Luther (1). Carranza, dit-on, exhuma outrageusement les morts, entre autres le fameux docteur Bucer, qui reposait paisiblement à Cambridge après avoir naguère, lui aussi, agité cette Université par sa violente polémique (2).

(1) C'était à Wittemberg que Charles-Quint, sollicité de détruire le tombeau de Luther, avait répondu, « Non, non, je fais la guerre aux vivants, mais pas aux morts! » SLEIDAN, *de Statu relig. et resp. lib.* XIX, cité par JUNCKER, *Vita Martini Lutheri*, in-8°, Francf. 1699.

(2) Martin Bucer, un des plus fougueux réformateurs, flottant entre Luther et Zwingle, avait été appelé par Cranmer pour professer la théologie à l'Université de Cambridge, où il mourut en 1551 et fut enseveli avec pompe dans l'église de Sainte-Marie. Son mausolée, détruit sous Marie Tudor, fut rétabli sous Élisabeth.

Quoi qu'il en soit de cet acte d'intolérance, dans lequel Carranza aurait été le complice du cardinal Pole, ce fut à lui que Philippe, satisfait de la manière dont il avait rempli sa mission, offrit le siége de Tolède. Carranza eut beau objecter qu'il avait déjà deux fois refusé d'être évêque, ce qui était vrai; il eut beau citer au roi trois hommes qu'il prétendait plus capables et plus dignes que lui de si hautes fonctions, le roi, charmé de ce désintéressement et de cette modestie, le força d'accepter. Le nouveau prélat fut consacré à Bruxelles le 27 février 1558, par le cardinal Perenot, évêque d'Arras, plus connu sous son titre de cardinal Granvelle. Il ne se mit en route pour l'Espagne que quatre mois plus tard, retenu par Philippe et comme s'il avait le pressentiment des fatales inimitiés qui lui étaient déjà suscitées par l'envie. En effet, parmi les trois rivaux qu'il avait généreusement désignés à la faveur royale, ne se trouvaient sans doute ni le confesseur de Charles-Quint, fray Juan de Regla, ni surtout le grand-inquisiteur Valdez qui, ayant déjà six fois changé de siége avant de parvenir à celui de Séville, n'aurait pas été fâché, malgré ses soixante-quatorze ans, d'en changer une septième pour devenir primat. Le confesseur et le grand-inquisiteur furent du moins d'accord dans la guerre qu'ils déclarèrent à Carranza, commençant par les secrètes insinuations qui minent sourdement celui qu'on veut détruire, jusqu'au jour où l'on ose enfin lui porter le coup de grâce. Cet épisode de l'histoire de l'Inquisition en Espagne fait parfaitement ressortir les passions personnelles qui concoururent à son établissement. Certes, ce dut être encore pour Charles-Quint un nouveau sujet de trouble et d'inquiétude, lorsque, autour de lui, il remarqua qu'on s'étonnait de voir promu à la plus haute dignité ecclésiastique des royaumes de son fils, un moine jusque-là vanté pour son orthodoxie, ses vertus et ses talents, comme s'il n'avait d'abord refusé deux évêchés que parce que son ambition attendait une mitre plus éminente encore ;—puis, tout-à-coup, ce sera de Valladolid, dans les lettres de sa fille la Régente, que lui arrivera un perfide soupçon qui tendrait à faire

considérer le nouveau primat comme un hérésiarque capable de jouer, en Espagne, le rôle de l'archevêque apostat Cranmer en Angleterre. Mais, ne devançons pas nous-mêmes les dénonciateurs; pendant quelque temps encore, ce soupçon n'est qu'un vague murmure. Carranza, toujours en Flandre, se prépare à ses fonctions épiscopales par l'impression de son commentaire sur le catéchisme, confié aux presses d'Anvers.

On ne voit point, sans quelque peine, le bon et loyal Quixada employé, lui aussi, à cette *noire* affaire de l'Inquisition : son maître sait qu'en franc Espagnol qui a fait la guerre avec lui contre les Luthériens d'Allemagne, il ne déteste guère moins les hérétiques que les Juifs et les Maures. Il lui a donc écrit le 25 mai à Villagarcia, d'où il se disposait à revenir avec tout son monde, afin qu'il aille d'abord à Valladolid voir par lui-même ce qu'on fait, et recommander en son nom, à la Régente, sa fille, une justice expéditive. Mais Quixada lui confirme, en rendant compte de sa mission, que l'affaire suit son cours régulier, « quoique plusieurs personnes doctes et, en général, tout le peuple, *à grands cris*, demandent aussi la prompte exécution des Luthériens. » Charles-Quint est forcé d'attendre comme tout le peuple, et l'Inquisition continue ses procédures secrètes, se plaignant de n'avoir pas assez de juges « et pas assez d'argent » pour aller plus vite (1).

Cependant, les beaux jours de l'été exerçaient une heureuse influence sur la santé de Charles-Quint, et il put encore, pendant les mois qui précédèrent sa dernière maladie, écrire de sa main ou dicter les instructions nécessaires au service du roi son fils,

(1) « Aunque muchas personas doctas y en general todo el pueblo lo pediana gritos, etc. » Lettre de Quixada à Charles-Quint. *Manuscrit Gonzalez.*

— C'est une chose assez curieuse que, dans sa correspondance, le grand-inquisiteur se plaigne surtout de ne pouvoir hâter la procédure *faute d'argent* et aussi parce qu'il n'y a pas un assez grand nombre de juges sur les bancs du tribunal. On trouve dans le *Manuscrit Gonzalez* un mémoire complet de Valdez, sur la découverte des conciliabules du protestantisme espagnol. Il raconte avec la satis-

soit pour ce qui concernait la guerre avec la France, soit pour bien recevoir les Turcs et les Barbaresques, s'ils exécutaient la descente dont ils menaçaient incessamment les côtes. La fortune lui réservait, comme par le passé, un mélange de succès et de revers; mais sa prévoyance ne fut jamais en défaut, tant l'activité de cet esprit, qu'on prétendait épuisé, suffit à tout jusqu'à l'heure suprême. Il est à remarquer que la fille de l'Empereur, la princesse régente, si jalouse de son autorité à l'égard de sa tante, la reine de Hongrie, s'en référait à son père non-seulement sur toutes les questions politiques, mais même le consultait sur certains détails moins graves de l'intérieur du palais. En effet, ses lettres nous révèlent de ces secrets intimes que les historiens du temps auraient, certes, bien pu négliger sans scrupule, s'ils avaient été admis à la confidence. On aime à voir, cependant, que Juana ne se trompait pas en croyant intéresser, comme fille, le cœur du solitaire de Yuste. Et d'abord, à la fin de juin, elle eut les fièvres tierces. Charles-Quint ne se contente pas de recevoir le bulletin que lui transmet le secrétaire Vasquez : il envoie aussi un courrier spécial pour avoir de ses nouvelles. Un peu plus tard, Juana se fait l'interprète des chagrins de sa sœur aînée Marie, celle qui avait épousé le jeune roi de Bohême, Maximilien, second du nom, qui devait occuper le trône impérial après Ferdinand Ier. L'histoire nous vante la valeur de ce prince, qui sut plus tard tenir tête aux Turcs comme Charles-Quint; elle vante sa sagesse, sa modération, sa tolérance religieuse, sa douceur, son équité... et elle laisse au moins supposer qu'il eut aussi toutes les vertus domestiques, en nous disant que sa femme lui donna seize enfants... Eh bien, deux lettres de Juana nous apprennent que Maximilien était un très mauvais mari, car elle supplie Charles-Quint de venir au secours de sa pauvre sœur. « Ne serait-ce

faction d'un ministre de la police, comment il envoyait de *faux protestants* aux prédications secrètes (ce qu'on appelle des *moutons* en style d'argot), lesquels venaient répéter au Saint-Office tout ce qu'ils avaient entendu et peut-être, hélas! ce qu'ils n'avaient pu entendre. Ce mémoire est intitulé : *Memoria de lo que ha pasado y se ha hecho en los negocios cerca los Luteranos*, etc.

» pas terrible, » dit-elle, « de passer sa vie avec cet homme (1) » Les impératrices et les reines ont aussi leurs larmes à dévorer sur le théâtre de leurs pompes officielles. Nous ignorons comment Charles-Quint aurait *secouru* sa fille aînée s'il eût vécu ; mais il désirait être mieux informé avant de condamner son gendre, et le nouvel archevêque de Tolède fut chargé de lui expliquer cette affaire délicate. Juana l'entretint d'un autre incident, de ceux dont les poètes font une comédie quand ils se terminent par le mariage, et auquel la princesse voulait donner le dénouement lugubre des drames. Juana imposait à ses dames d'honneur le décorum le plus sévère. Quoique veuve et mère, elle ne se souciait nullement d'être imitée sous ce rapport : — ainsi que la reine protestante Elisabeth d'Angleterre, cette princesse, si bonne catholique, n'eût pas pardonné à celle qui se fût mariée sans sa permission. Comme elle parlait toujours de son projet de fonder une maison religieuse, c'était à la suivre dans ce chaste asile qu'on devait se préparer pour lui plaire. Quelle fut donc son indignation quand une de ces dames vint se plaindre à elle qu'un jeune seigneur, après lui avoir promis de l'épouser, prétendait n'avoir tenu ce langage sérieux que pour plaisanter. Le galant seigneur était l'Adelantado, ou gouverneur, des îles Canaries. La Régente le fit arrêter et enfermer dans la tour de Medina-Celi. La charge d'Adelantado, comme celles de Connétable, d'Amiral de Castille et de quelques autres, étant le monopole des *ricos-hombres*, l'Adelantado des Canaries devait appartenir à cette haute noblesse dont la toute-puissance de Charles-Quint n'avait pu abolir tous les priviléges et les immunités. Le conseil d'État prit fait et cause pour le séducteur, prétendant qu'il ne pouvait être arrêté sans sa participation. La Régente, ne voulant pas relâcher son prisonnier, écrivit donc à Charles-Quint, insista sur l'affront fait à sa dignité, et lui demanda s'il était convenable que quelqu'un pût oser impunément se moquer de ses dames,

(1) « Terrible cosa hacer vida con este hombre ! » *Manuscrit Gonzalez.*

les amuser par une promesse si sérieuse et puis dire que ce n'était qu'une plaisanterie (1). » Ce fut malheureusement encore une de ces affaires sur laquelle l'intervention de Charles-Quint fut probablement invoquée trop tard, si toutefois il eût consenti à intervenir.

Il aurait pu consulter lui-même, soit le casuiste fray Juan de Regla, son confesseur, soit l'austère majordome Quixada. Celui-ci arriva enfin dans les premiers jours de juillet, avec doña Magdalena et son page, qui, très probablement, se croyait encore le fils orphelin d'Adrien de Bues. Don Juan aimait trop tendrement sa mère adoptive, pour s'étonner des égards que Charles-Quint ne craignit pas de lui témoigner, l'envoyant visiter de sa part, lui faisant porter des présents et l'autorisant à venir elle-même le saluer, suivie du petit page, qui eut sans doute aussi l'honneur de baiser la main de son Empereur. Mais tout semble annoncer que le page fut trouvé encore trop jeune pour être initié au secret de sa naissance : aucun des correspondants de Yuste n'y fait allusion. La tradition seule, moins discrète, prétend que les secrétaires flamands chuchotaient entre eux quand ils voyaient passer cet enfant du mystère, et qu'ils le traitaient avec une certaine considération malgré son âge. Quant à lui, insouciant écolier, profitant de l'indulgence générale sans chercher à en deviner les motifs, il eut bientôt fait connaissance avec la plaine et la montagne. Armé déjà d'une arquebuse à sa taille, il allait viser les ramiers sur leur perchoir de la forêt, et, au bruit de la détonation, quelquefois l'Empereur, de la fenêtre de sa chambre, put reconnaître en soupirant le petit braconnier qui osait chasser sur ses terres, — pendant que Quixada, autre témoin de ses exploits, conservait de son mieux la gravité de sa physionomie espagnole. La même tradition ajoute que le page

(1) « Y ya ve Vuestra Magestad si seria bueno que nadie si atreviese a burlar a mis damas con enganarlas y despues dicer que la hacen burlando. » *Manuscrit Gonzalez.* — M. Stirling, en recueillant cette anecdote, s'est permis une plaisanterie plus innocente contre la princesse ou contre le gouverneur des *Canaries*, qui, dit-il, fut *mis en cage.*

espiègle ne respectait pas plus les fruits du verger de Yuste quand ils étaient mûrs que les pigeons quand ils étaient à la portée de son arquebuse, et que même il allait en maraude dans les jardins de Quacos, d'où les paysans l'expulsèrent parfois à coups de pierres, eux qui, l'année précédente, avaient dérobé sans remords les cerises de Sa Majesté. Don Juan prenait sa distance et ripostait, — premiers combats par lesquels il préludait à ses batailles contre les Maures des Alpujaras et contre les Turcs de Lépante.

Pendant que ce futur vengeur de la Chrétienté faisait ainsi l'école buissonnière dans la banlieue de Yuste, Charles-Quint pouvait se féliciter d'avoir exigé que, sur l'avis de la réunion d'une flotte musulmane à Négrepont, on eût envoyé huit mille fantassins et quatre cents lances à Oran, et fortifié la Golette ainsi que Rosas que menaçait une escadre algérienne. Ce fut devant Mayorque que se présenta d'abord l'ennemi. Mustapha-Pâcha ayant désespéré de s'emparer de cette île, se dirigea sur Minorque, et jeta l'ancre devant Ciudadella, l'ancienne Janino du temps des Romains. Il n'avait pas moins de cent quarante voiles, et il put débarquer quinze mille hommes avec vingt-quatre pièces de canon. Sept jours durant, il foudroya la place et essaya plusieurs fois de la prendre d'assaut. Repoussé avec perte, il pensait à se retirer, quand soudain, au bruit d'une explosion épouvantable, il vit s'écrouler une partie du rempart qui avait bravé son artillerie. C'était un magasin à poudre qui sautait et lui ouvrait la brèche. Les assiégés, désespérant de se défendre, résolurent de se frayer une route, à travers les rangs des Turcs, jusqu'à Mahon, emmenant avec eux les femmes, les enfants et les vieillards. Ils y réussirent non sans laisser beaucoup de morts. Mustapha-Pacha se retourna alors sur la ville déserte et la pilla, puis il se rembarqua avec son butin. En ce temps-là, les Turcs ne faisaient sur mer que cette guerre de corsaires ; Mustapha n'en fut pas moins bien reçu dans la rade de Marseille, où il se ravitailla, comme Hariadan Barberousse avait fait douze ans auparavant.

Le sac de Ciudadella causa un vif chagrin à Charles-Quint. Presque en même temps, il apprenait que le duc de Guise était entré à Thionville, vaillamment défendue par le capitaine brabançon Jean de Caderibbe, mais plus vaillamment attaquée par le duc, Vieilleville et Montluc. Ce fut donc pour lui une grande joie, lorsque, le 30 juillet, Vasquez lui annonça la victoire de Gravelines.

Depuis le 17 mai, Charles-Quint s'attendait à des évènements importants sur la frontière de Flandre. Ce jour-là, en effet, était arrivé à Yuste le courrier de cabinet nommé Espinosa. Parti de Bruxelles le 3, il avait fait la route à pied, chargé de dépêches en chiffres qui exposaient à l'Empereur le plan de campagne de l'armée espagnole. « L'Empereur ayant bien dormi cette nuit, » écrivait Gaztelu le 18, « il a voulu interroger Espinosa, forcé de répondre à plus de questions qu'on n'en fit jamais à la *donzella Theodor*. » Ces allusions littéraires sont assez rares dans la correspondance politique de Gaztelu. La donzella Theodor était l'héroïne d'une nouvelle alors populaire, et, le siècle suivant, Lope de Vega introduisit à son tour, dans une de ses pièces, cette belle esclave d'un marchand ruiné, répondant à toutes les questions des sages ulémas de Tunis, avec une érudition si merveilleuse, que le roi maure l'acheta à un prix qui rétablit la fortune de son maître (1).

La victoire de Gravelines, si on eût suivi les instructions que dicta aussitôt Charles-Quint à son secrétaire, aurait été plus qu'une compensation de la perte de Thionville ; elle pouvait rendre Calais à l'Angleterre. En effet, le général français qui l'avait perdue était le duc de Thermes, nommé gouverneur de

(1) « Le hizò mas preguntas que se pudieran hacer a la Donzella Theodor, y de » todo dio buena razon y de lo que vio y oyo en Francia. » *Manuscrit Gonzalez.* Voir, sur la Donzella Theodor, NICOLAS ANTONIO (*Bibl. nov.*, tom. 1er), FERD. DENIS, *Chroniques d'Espagne.* — L'auteur de la nouvelle, selon M. Ticknor, s'appelait Alfonso, Aragonnais. C'est tout ce qu'on sait de lui. — Lope de Vega a fait de Theodor la fille d'un professeur de Tolède à qui son père a communiqué toute sa propre érudition. Il la conduit à Oran, à Constantinople et en Perse, où c'est au sultan qu'elle est vendue pour une somme considérable, dans le dernier acte, calqué tout-à-fait sur la *Nouvelle* originale.

cette ville par le duc de Guise. Vieux général, mais d'une ardeur toujours jeune et depuis peu maréchal de France, Thermes tenait à justifier par de nouvelles actions d'éclat ce titre qu'il ne devait certes pas à la faveur. A la tête de sa garnison et des autres corps de troupes destinés à tenir la campagne autour de Calais, il s'était avancé jusqu'à Dunkerque, l'avait pris, puis jusqu'à Bergue et l'avait pris encore, lorsque le comte d'Egmont étant survenu avec des forces supérieures, il fallut songer à la retraite : le maréchal se retirait prudemment dans la direction de Gravelines; mais il fut atteint par Egmont au moment où il avait à traverser le cours de l'Aa, et plutôt que de paraître fuir il se décida à accepter la bataille, en choisissant une position avantageuse où l'embouchure de la rivière protégeait ses derrières. Les deux armées, également animées, l'une par l'espoir de conserver son butin, l'autre par l'espoir de le reconquérir, combattirent avec un acharnement qui rendait l'issue de la lutte douteuse. Les Français avaient, cependant, toutes les chances pour eux. Tout-à-coup une batterie, masquée par le brouillard et la fumée, vomit ses boulets contre la ligne de leur corps de bataille, que Thermes croyait protégée par la la rivière. Une escadre anglaise, qui croisait le long de la côte sous les ordres de l'amiral Malin (1), avait entendu les premières détonations de la bataille et était venu à tout hasard s'embosser à l'embouchure de l'Aa. Egmont, profitant de ce secours imprévu et surtout du désordre qu'il occasionna dans les derniers rangs des Français, commanda une charge qui décida leur déroute. Plus de quinze cents furent tués sur place ou se noyèrent dans la rivière. Ceux qui crurent pouvoir se sauver en se débandant, tombèrent sous les coups des paysans accourus pour prendre part au pillage plutôt qu'au combat. L'artillerie resta au pouvoir d'Egmont, et Thermes blessé dut rendre son épée à son jeune antagoniste, plus heureux mais non plus brave ce

(1) M. Stirling, qui le compare à Neptune armé de son trident vengeur : *Deus ex machinâ*, l'appelle lord Clinton et puis l'amiral Milan, par une faute d'impression probablement.

jour-là que le vieux général. « La plaie de Saint-Quentin était rouverte avant d'être refermée, » comme s'exprime l'historien Mathieu. Aussi, jugeant la situation avec son coup d'œil et son expérience, Charles-Quint disait : « L'occasion est bonne pour marcher de Gravelines sur Calais, dont l'expédition du maréchal a dû forcément diminuer la garnison (1). » La princesse Juana elle-même, avec l'imagination d'une fille de l'Empereur, le félicitait quelques jours après en lui écrivant qu'on disait que le duc de Guise s'était à son tour laissé battre : « Ce n'est pas encore certain, ajoutait-elle ; mais je le répète à Votre Majesté parce que c'est une bonne nouvelle et une chose très possible (2). » Quixada, s'exaltant de la joie de son maître, devisait aussi des suites probables de la victoire, et, comme commentaire de la liste des principaux prisonniers, il écrivait à Vasquez qu'il en connaissait quelques-uns, entre autres M. de Villebonne, « excellente capture pour celui à qui il est tombé en partage, car on pourrait très bien en retirer une rançon de douze ou quinze mille écus, » et Quixada ajoutait qu'il avait failli, lui-même, le faire prisonnier, « mais que son espion l'avait averti deux heures trop tard (3). » Cette bonne fortune des vicissitudes de la guerre, la dernière qui réjouit l'ex-Empereur, lui permit de faire attention à une petite contrariété : une nuit froide avait gelé ses melons. — « Quel malheur ! s'écria-t-il, les semences étaient celles d'une espèce exquise (4) ! »

D'illustres visiteurs se succédèrent à Yuste jusqu'à la fin du mois d'août, ce qui prouva bien à l'ex-Empereur, qu'en se dépouillant de son dernier titre, il n'en avait pas moins conservé tous les courtisans plus ou moins désintéressés de sa solitude. Il

(1) « Y que apenas supò la jornada de Thermes dijò que era buena occasion para haber al mismo tiempo investido a Calais porque era forzozo que se hubiesse diminuido la guarnicion para reforzar el campo del Marescal. » *Manuscrit Gonzalez.*

(2) « Aunque no es cosa cierta lo dijo a Vuestra Magestad, porque es buena anuncio, y podria muy bien ser. » *Lettre de la princesse Juana*, IBID.

(3) « Hombre es que pagara doce o quince mil escudos de talla. » IBID.

(4) « Porque eran de simientes esquisitas. » IBID.

reçut entre autres ses anciens hôtes, le comte d'Oropèse, avec son frère et ses deux fils, don Luis d'Avila, l'évêque de Cordoue, don Pedro Manrique, le vieux comte d'Uruena, etc., etc. Le comte d'Oropèse résidait cet été à son château de Xarandilla; l'évêque de Cordoue venait remercier l'Empereur de sa promotion récente (1); don Pedro Manrique, qui représentait aux Cortès la ville de Burgos, venait demander et obtenir une lettre de recommandation pour le roi Philippe; don Luis d'Avila, gouverneur du château de Placencia, pouvait faire diversion au récit habituel de ses campagnes par les incidents d'un procès; — il n'aurait pas refusé sans doute, pour être plus sûr de le gagner, l'appui du César dont il était le commentateur privilégié, quoique son humeur belliqueuse eût encore préféré la faveur d'un commandement. En effet, le bruit avait couru qu'il était appelé en Flandre par le roi. Quant au comte d'Uruena, Quixada nous apprend qu'il n'avait d'autre but dans sa visite que d'obtenir l'honneur de baiser la main de Sa Majesté; mais ce courtisan, qui ne demandait rien, embarrassa un moment le majordome, en arrivant de nuit avec une suite brillante qu'on logea comme on put. Charles-Quint touché de cet hommage, malgré son ostentation et son fracas, n'eût pas voulu qu'on affligeât le vieux comte en lui faisant comprendre que tant d'apparat, dans une retraite comme la sienne, pouvait ressembler à une indiscrétion. Le comte d'Uruena repartit heureux et fier de l'accueil affable de son ancien souverain. Une réception plus gracieuse encore avait été faite, quelques jours auparavant, à don Garcilaso de la Vega, frère ou neveu du Pétrarque guerrier de l'Espagne, et qui, ambassadeur de Philippe auprès du Pape, avait été emprisonné par le violent Paul IV au mépris du droit des gens. Il demeura plus d'une semaine à Yuste, racontant à Charles-Quint les intrigues de la politique italienne. Quand il partit, ce fut avec une mission particulière pour la reine de Hongrie, que son frère désirait charger encore du gouverne-

(1) Ce prélat était précédemment évêque d'Avila; sa nomination était due réellement à Philippe II; mais il venait remercier Charles-Quint par déférence.

ment des Pays-Bas, pendant l'absence de Philippe, à qui il tardait de rentrer en Espagne. Aucun de ces visiteurs ne parut s'apercevoir que les infirmités et les austérités eussent, à cette époque, comme on l'a tant répété, affaibli la tête de Charles-Quint. Ce ne fut pas non plus l'opinion du père François Borgia, qui eut avec Charles-Quint, dans le courant de la saison, quelques-unes de ces conférences édifiantes, dont les biographes, confidents de ce saint illustre, ne nous ont malheureusement transmis que des fragments. Nous pouvons du moins, d'après eux, citer cette conversation doublement caractéristique, dans laquelle le pieux Empereur exprimait au noble Jésuite le regret de n'avoir pas une santé qui lui permît d'imiter ses continuelles mortifications. « Je ne saurais, » lui disait-il, « mon père, jeûner comme vous, ni endurer sur mon corps endo- » lori ce rude cilice qui ne vous quitte ni le jour ni la nuit.—Sire, » lui répondit le père François, « vous ne pouvez dormir avec le » cilice parce que vous avez, autrefois, trop veillé avec la cotte de » mailles. Dieu vous tiendra compte de ces veilles d'armes par » lesquelles vous l'avez mieux servi dans votre costume guerrier » que ne le servent les moines dans leur robe de bure. » Nous ne pensons pas tout-à-fait comme ceux qui n'ont vu dans cette réponse qu'une réminiscence de courtisan ou une dévote flatterie de Jésuite. Père François Pécheur, en religieux qui avait pratiqué le monde, appréciait la différence des devoirs et des sacrifices que la foi du chrétien impose à chacun selon son état et sa vocation. Pour lui, l'Empereur n'était pas un moine parce qu'il avait choisi un couvent comme lieu de retraite. Mais il nous semble surtout que cette conversation suffirait presque à réfuter ceux qui ont prétendu que Charles-Quint se croyait obligé de teindre de son sang les deux disciplines léguées depuis, avec son sceptre, à Philippe II et à ses successeurs.

Il est impossible que, dans ces dernières conférences entre l'Empereur et le noble Jésuite, il n'ait pas été question de cette conspiration luthérienne dont la découverte préoccupait alors si vivement Charles-Quint, et dans laquelle les compagnons

d'Ignace de Loyola avaient failli être compromis par des dénonciateurs plus ou moins sincères. Les révérends biographes du père François ne nous ont pas expliqué comment une des compositions dévotes de ce père « *Obras del christiano* », resta signalée comme œuvre hétérodoxe à côté du catéchisme de Carranza, dans l'*Index expurtagorius* dressé, en 1559, par le grand-inquisiteur (1). Nous oserons en tirer la conjecture que le père François ne devait pas partager la haine perfide de Valdez contre le nouvel archevêque de Tolède, qui était enfin arrivé à Valladolid et qu'on attendait à Yuste. Il est charitable de penser que le Jésuite, suspect lui-même, quoiqu'il eût offert son concours à l'Inquisition (2), dut au moins éluder de répondre, si l'Empereur lui communiqua les doutes qu'on lui avait inspirés, si même il lui fit lire le singulier paragraphe d'une longue lettre de sa fille, la princesse régente. Après avoir parlé à son père du projet de transférer la cour de Valladolid à Tolède, à Madrid, ou ailleurs, ce qui contrariait quelques vieux membres du conseil d'État, après lui avoir exprimé l'intention qu'elle avait d'aller lui rendre visite avec sa tante, la reine de Hongrie et avec le jeune don Carlos, qu'il était de nouveau question de faire élever auprès de son aïeul, dans le monastère, la princesse Juana reprenait la plume pour terminer par ce *post-scriptum :*

Post dat. « J'oubliais de dire à Votre Majesté que l'archevê-
» que de Séville (le grand-inquisiteur Valdez), m'a dit d'aver-
» tir Votre Majesté que les Luthériens disaient certaines choses
» de l'archevêque de Tolède, et que Votre Majesté devait être

(1) L'Index de 1580, que nous avons cité, reproduisait la prohibition déjà promulguée par l'inquisiteur Valdez en 1559 : *Cathalogus librorum qui prohibentur mandato illustris. et reverend.* D. D. FERNANDO DE VALDEZ, etc., in-4° de 56 pages, que nous trouvons mentionné dans l'*Historia de los Protestantes españoles.*

(2) Adolfo de Castro, dans son *Histoire des Protestants Espagnols*, cite une lettre de saint François Borgia, écrivant à Pierre de Ribadeneyra, alors en Flandre auprès du roi Philippe et lui disant : « La Société s'est mise à l'œuvre dans le cercle de ses petits moyens... de sorte que les inquisiteurs du Saint-Office savent qu'ils vont maintenant avoir une bonne assistance, ce qu'ils ont appris avec beaucoup de satisfaction. » *Historia de los Protestantes Españoles*, cap. VI.

» très réservée avec lui. Jusqu'à présent il n'y a rien de subs-
» tantiel; cependant, il m'a dit que si c'était une autre per-
» sonne, on l'aurait déjà arrêtée. Mais on y fera plus d'atten-
» tion et on en instruira Votre Majesté (1). »

Après cet avis, on comprend que jusqu'à ce que l'archevêque fût arrivé, Charles-Quint ne négligea pas de demander dans ses propres lettres qu'on voulût bien lui en apprendre davantage sur ce prélat qui venait le trouver au nom du roi, son fils, et à qui la Régente elle-même s'en référait pour expliquer en détail à Charles-Quint les chagrins domestiques de la reine de Bohême,

Le primat d'Espagne, cependant, ne se doutait pas encore de la machination qui s'ourdissait contre lui. Il avait apporté son catéchisme épiscopal, imprimé à Anvers en langue espagnole, et comme, avant d'être promu à l'archevêché de Tolède, il avait publié un traité « sur la résidence des évêques, » il avait hâte de conclure toutes les négociations dont il était chargé, pour aller consciencieusement prêcher d'exemple dans son diocèse. Tandis que Charles-Quint s'étonnait de ne pas le voir encore, ignorant que le grand-inquisiteur retenait artificieusement cette importante victime pour la surveiller de plus près, Valdez invitait Carranza à siéger dans le mystérieux tribunal, réclamait les conseils de son zèle et de son expérience, lui faisait raconter ce qu'il avait fait contre les hérétiques d'Angleterre et de Flandre, bref, prenait toutes ses mesures pour justifier l'accusation quand le moment serait venu. Ainsi enlacé dans les mailles d'une invisible trame, le primat ne put partir pour Yuste qu'en septembre, et nous verrons que Charles-Quint, déjà malade mortellement depuis vingt jours, ne put s'expliquer avec Carranza comme il aurait voulu, soit sur l'ac-

(1) Post. dat. « Olvidoseme de decir a Vuestra Magestad que el arzobispo de Sevilla me dijò que avisase a Vuestra Majestad el que estos Luteranos dicen algunas cosas del arzobispo de Toledo y que Vuestra Magestad estubiese recatado con el, cuando fuese. Hasta ahora no hay nada sustancia, mas dijò me, que si fuera otra persona, que le hubieran ya prendido. Pero que se mirara mas lo que hay y se avisara a Vuestra Magestad de ello, etc. »

cusation mystérieuse de l'Inquisition, soit sur les messages à lui confiés par son fils et sa fille.

Ce fut vers le milieu du mois d'août que le docteur Mathys reconnut que la santé de son auguste convalescent subissait de nouvelles atteintes dont quelques symptômes l'inquiétèrent sérieusement. Par suite des chaleurs, Charles-Quint ayant éprouvé de vives démangeaisons aux jambes, avait voulu s'en débarrasser au moyen de révulsifs et de bains froids qui ne les calmèrent qu'aux dépens de ses entrailles : il avait aussi dormi les jambes hors du lit et les fenêtres ouvertes pour rafraîchir l'air de son appartement. Enfin, il eut à se reprocher plus d'une imprudence, comme tous les malades qui, empereurs ou simples sujets, sont plus habitués à faire leur volonté que celle de leur médecin. Quelques pressentiments peut-être excitaient plus fréquemment ces souvenirs tristes auxquels, d'ailleurs, il avait toujours aimé à ramener de temps en temps ses pensées religieuses. La chronique du prieur Martin Angulo nous raconte qu'il causait un jour familièrement avec Nicolas Beringue, son «barbero, » vieux serviteur d'humeur joviale, à qui il dit : « Maître Nicolas Beringue, sais-tu à quoi je pense? — A quoi; » Sire? » répondit Beringue. — « Je pense, » reprit Charles-Quint, « que j'ai là deux mille couronnes d'économie, et je calcule » comment je pourrai les employer à faire mes funérailles ! — » Que Votre Majesté ne prenne pas ce soin, » répliqua Beringue ; « car si elle meurt et que nous lui survivions, nous » saurons bien les faire nous-mêmes. — Tu me comprends mal, » dit l'Empereur, « il y a une grande différence pour bien » cheminer, à avoir la lumière derrière soi ou à l'avoir de- » vant. » — Ce fut à la suite de cette conversation qu'il ordonna de faire bientôt un service funèbre pour ses parents morts et pour lui-même (1).

(1) On a fait de Nicolas Beringue un simple *barbier ;* nous remarquons que dans le codicille de Charles-Quint il est le premier des *barberos de camera* au nombre de quatre, ayant chacun deux cent cinquante florins d'appointements, — cinquante de moins que les *ayudas de camera.* Les barberos *faisaient-ils la barbe* à l'Empereur ?

Selon la chronique, cette conversation eut lieu huit jours avant que Charles-Quint s'alitât pour ne plus se lever. Le Moine anonyme (1) raconte, de son côté, une autre scène dialoguée, dont un des deux interlocuteurs était fray Juan de Regla. « — Mon père, » dit Charles-Quint au confesseur, « je me sens » bien portant et soulagé de mes douleurs. Que vous semble-» rait-il si je faisais faire un service funèbre pour mes aïeux » et l'Impératrice ? » — « Fray Juan approuva d'autant plus, ajoute le chroniqueur, que Sa Majesté pourrait cette fois assister en personne à la cérémonie ; » — d'où l'on peut inférer qu'un service avait eu lieu sans sa présence. — « Eh bien ! » dit l'Empereur, « qu'on célèbre dès demain ces obsèques. » Et il voulut, qu'outre le service commun, il fût dit des messes pour chacun des défunts en particulier. Tout s'exécuta selon ses ordres, et lui-même descendit de sa tribune pour aller s'agenouiller auprès de l'autel. « La cérémonie finie, continue le Moine, l'Empereur, s'adressant à fray Juan : « — Mon père, lui dit-il, je » désirerais bien faire également mes propres obsèques et y as-» sister... Que vous en semble? » Fray Juan, ému jusqu'aux larmes, répondit : « Que Votre Majesté vive, comme nous le dé-» sirons tous, et à Dieu ne plaise qu'elle nous annonce sa mort » avant l'heure ! — Mais, » reprit Charles-Quint, « ce service ne » serait-il pas profitable à mon âme ? — Sans doute, » dit le confesseur ; « toute œuvre pieuse et pieusement accomplie profite » à notre salut. — En ce cas, » dit Charles-Quint, « qu'on pré-» pare tout dès ce soir. »

Suspendons ici un récit qui, jusqu'à ce paragraphe, s'appuie non-seulement sur d'autres relations identiques (sauf les variantes de quelques termes), mais qui a, d'ailleurs, pour lui, tous les conditions de la vraisemblance. Les images de la tombe, les attributs du *roi des épouvantements* et les scènes funèbres des obsèques, n'inspiraient pas à Charles-Quint cette terreur involontaire

(1) *Historia breve y sumaria*, etc., page 44 de l'analyse de M. Bakhuizen van den Brink ; Bruxelles, etc., 1850.

qui est une faiblesse de beaucoup d'esprits, sérieux ou légers, et qui fut, entre autres, la faiblesse d'un grand roi, la faiblesse de Louis XIV. On sait que Louis ne pouvait apercevoir, même de loin, sans détourner les yeux, le clocher de cette royale nécropole où le cercueil de son père attendait le sien sur le seuil du sombre caveau. Charles-Quint, au contraire, avait pu se familiariser dès l'enfance avec les emblèmes et les tristes réalités de la dernière heure. Il était le fils de cette reine, l'Artémise espagnole, qui, pendant plusieurs années, prolongea les funérailles de Philippe-le-Beau et qui, jalouse du mausolée, eût voulu ne pas perdre un moment de vue le char funèbre sur lequel elle promenait de ville en ville le corps de son époux. Il avait pour bisaïeul cet empereur Maximilien qui, dit-on, pendant les quatre dernières années de son règne, ne voyageait plus qu'accompagné de sa bière, qu'on croyait être son coffre-fort, et à laquelle on l'entendait adresser quelquefois la parole, ce qui le faisait passer pour un avare amoureux de son trésor (1). Charles-Quint lui-même était personnellement en communion continuelle avec la mort, non-seulement par l'observation exacte de tous les anniversaires funèbres de sa famille et les services extraordinaires qu'il faisait célébrer pour tous les siens, mais plus encore par la messe quotidienne en mémoire de l'Impératrice. Sous les traits de cette compagne qui, depuis tant d'années, l'attendait au rendez-vous de la vie future, la mort elle-même avait naturellement à ses yeux la beauté nouvelle qui se révèle à quiconque a pu, comme Charles-Quint, pendant plusieurs heures encore après le dernier soupir, contempler le calme sublime de

(1) Voir, dans la première partie, *les Aïeux de Charles-Quint*. M. Stirling cite comme exemple d'obsèques célébrées *du vivant du mort*, celles du cardinal Erard de la Marck, évêque de Liége, qui faisait faire cette lugubre cérémonie tous les ans et y assistait en accompagnant son cercueil jusqu'au mausolée qu'il avait élevé dans sa cathédrale. Sur ce mausolée on lisait cette inscription :

Erardus a Marka, mortem habens pre oculis vivens posuit.

Nous ne savons si cet exemple, emprunté aux *Mémoires d'Amelot de la Houssaye*, aurait pu exercer une influence décisive sur l'esprit de Charles-Quint? Nous croyons que les exemples de sa famille auraient bien suffi, et nous les avons rappelés de préférence à celui du cardinal la Marck.

celle qu'on croirait volontiers transfigurée par une visitation céleste plutôt que réellement privée de la vie (1). Bref, nous ne saurions trouver aucune invraisemblance au projet attribué à Charles-Quint de recevoir par anticipation le bénéfice de ces prières mortuaires auxquelles sa foi religieuse attachait une vertu efficace. Nous croyons qu'en effet il dut donner l'ordre de tout préparer en conséquence de cette intention, et qu'il assista à l'office célébré pour le salut de son âme Mais, évidemment, Robertson a emprunté à Gregorio Leti une mise en scène théâtrale de cet office, peu d'accord avec la gravité du personnage, lorsque, d'ailleurs, il aurait difficilement pu jouer le rôle qu'on lui prête avec le peu de forces physiques que les infirmités laissaient à sa vieillesse prématurée. Dans un style plus sage que celui des copistes qui l'ont paraphrasé, l'historien écossais nous peint d'abord Charles-Quint tombé depuis six mois dans les pratiques les plus superstitieuses, ne désirant plus d'autre compagnie que celle des moines, continuellement occupé à chanter avec eux les hymnes du Missel, teignant les disciplines de son sang, et puis, comme si ces mortifications et ces prières ne lui semblaient plus suffisantes, « il conçoit la pensée de mériter plus sûrement encore la faveur du ciel par un acte extraordinaire, étrange, comme ceux qu'imaginent les cerveaux faibles et déréglés. »

« Il résolut, » continue Robertson, « de célébrer ses propres ob-
» sèques avant sa mort. Par son ordre, un catafalque fut érigé
» dans la chapelle du monastère. Ses serviteurs s'y rendirent

(1) Lord Byron, dont on connaît la belle comparaison de la Grèce avec une jeune femme qui vient d'expirer, appelle ailleurs la mort *l'Embellisseuse*, *the beautifier*. Pascal a exprimé une idée analogue au point de vue chrétien, dans l'admirable lettre à son beau-frère, M. Perrier, sur la mort de son père. Byron dit que la mort embellit, et Pascal qu'elle sanctifie le *corps* comme un temple inviolable et éternel : « Car nous savons, » dit-il, « que les corps saints sont habités par le » Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet esprit qui ré-
» side en eux pour cet effet. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques
» des morts, et c'est sur ce vrai principe que l'on donnait autrefois l'eucharistie
» par la bouche des morts, parce que, comme on savait qu'ils étaient le temple du
» Saint-Esprit, on croyait qu'ils méritaient d'être ainsi unis à ce sacrement. »

» en procession funéraire, portant des cierges noirs. Charles » lui-même suivit enveloppé d'un suaire. On le déposa dans » son cercueil avec beaucoup de solennité, puis l'on chanta » l'office des morts. Charles se joignit aux prières récitées pour » le salut de son âme, mêlant ses larmes à celles que versaient » les gens de sa maison, comme s'ils eussent célébré des funé- » railles réelles. La cérémonie se termina par l'aspersion de » l'eau bénite sur le cercueil, selon le formulaire, et, tous les » assistants s'étant retirés, les portes de la chapelle se fermè- » rent. Alors Charles sortit du cercueil et remonta dans son » appartement, rempli de ces sentiments de terreur qu'une si » étrange cérémonie était bien faite pour inspirer; mais la lon- » gueur fatigante du service et l'impression faite sur son âme » par l'image de la mort, l'affectèrent tellement, que le lende- » main il fut saisi d'une fièvre violente à laquelle sa faible » constitution ne put résister. »

Nous croyons avoir réfuté d'avance tout ce qui, dans ce récit, est en contradiction avec la fermeté d'âme conservée par Charles-Quint jusqu'à son dernier jour, — en contradiction avec son caractère, avec les habitudes de sa vie, et ses sentiments comme homme et comme chrétien sur la mort et les obsèques. Mais quelques écrivains n'ont pas trouvé encore le tableau de l'historien Robertson assez mélodramatique; ils l'ont *embelli* par une espèce de fantasmagorie, en comparant l'Empereur à un spectre épouvanté de sa propre évocation et s'élançant de son cercueil avec le délire d'une fièvre chaude. D'autres ont fait de cette scène une comédie burlesque que Charles-Quint lui-même ne prenait pas au sérieux (1). Le chroniqueur de l'Ordre de

(1) Voici une de ces paraphrases extraites d'un ouvrage estimable sur la *Monarchie Espagnole* : « Les austérités et la maladie finirent par altérer les facultés de son esprit de plus en plus assombri : Un jour, le 20 septembre 1558, dans *un accès de mélancolie noire*, il eut la funeste pensée de vouloir être témoin de ses obsèques. Les moines de Saint-Just célébrèrent, par son ordre, la lugubre cérémonie dans la chapelle du couvent, tandis que lui-même, enveloppé dans un linceul et couché dans une bière, mêlait sa voix affaiblie à celle des religieux qui psalmodiaient l'office des morts. Après l'absoute, tous les assistants se retirèrent et laissèrent seul dans l'église le monarque qui avait voulu s'éprouver à cette terrible

Saint-Jérôme nous semble être resté dans les limites de la vraisemblance, sinon de la vérité littérale, en nous disant simplement que pendant les psaumes qu'entonne le prêtre, au moment où l'on va descendre le corps dans le caveau, Charles-Quint, en grand deuil, vint remettre son cierge allumé à l'officiant qui semblait ainsi recevoir allégoriquement, au nom du Seigneur, l'âme recommandée par l'Église à la divine miséricorde (1). Il est évident pour nous que la chapelle du couvent ne vit sous ses voûtes, le 30 août 1558, rien de plus que cette simple cérémonie : s'il s'y était passé quelque scène plus extraordinaire, une scène qui eût ému Charles-Quint au point de lui causer la fièvre, ses serviteurs, qu'ils y eussent assisté ou non, l'auraient su et en auraient parlé. Ils ne dirent rien du service de ce jour, comme ils n'avaient rien dit de celui du 1er mai pour l'anniversaire de la mort de l'Impératrice. Il n'en est nullement question dans la lettre écrite le 31 août par le docteur Mathys. Charles-Quint avait envoyé ce docteur visiter de sa part le comte d'Oropèse, malade dans son château, et Mathys, étant revenu le soir, ne trouva pas l'Empereur plus agité que la veille. Il écrivit donc

image de la mort. Ses vœux étaient comblés, son être n'appartenait presque plus à la terre. Se levant *comme un spectre*, il alla se prosterner au pied de l'autel ; puis, saisi d'un *délire épouvantable* et d'une fièvre brûlante, il regagna sa cellule où il expira le lendemain. Ainsi mourut, à l'âge de 58 ans, le plus grand roi dont se glorifie l'Espagne, et l'un des souverains les plus accomplis des temps modernes. » (*Histoire constitutionnelle de la Monarchie Espagnole*, par le comte Victor Duhamel, tom. Ier, page 356.)

— « Un auteur qui a eu son rang dans la polémique libérale de la restauration, M. Cauchois-Lemaire, après avoir dit que Charles-Quint avait eu tort de ne pas se faire protestant, ajoutait qu'il n'avait rien laissé qui lui survécût. « Rien, nous nous trompons, il a laissé Philippe II... Héritier du cénobite plus que du gigantesque Empereur, *et qui prit au sérieux le rôle funèbre joué burlesquement* par Charles-Quint, lequel avait échangé la *couronne* pour *un froc*, dans un moment de satiété ou dans un accès de goût dépravé pour une célébrité bizarre, » (Introduction à l'*Histoire de la Révolution de* 1830. Paris, 1841, chez Perrotin.)

(1) Strada, en traduisant le père Siguenza, a prêté à Charles-Quint un petit discours qui est une paraphrase de la scène muette : « Donec sacrificanti propior factus, eique tradens quam gestabat accensam facem, sublatis in cœlum oculis : Ego te inquit, vitæ et mortis arbiter, oro quœsoque, ut quemadmodum hunc a me cereum sacerdos capit, sic commendatam in manus tuas hanc animam tu, quandocumque libuerit tibi, in sinum complexus que tuos benigne suscipias. » — *De bello belgico*, Decas prima.

seulement au secrétaire Vasquez de Molina, que l'Empereur avait dîné sur la terrasse du couchant, où il s'était imprudemment exposé à la réverbération d'un soleil ardent. Charles-Quint avait peu mangé et avec peu d'appétit ; il avait mal dormi la nuit, et il se leva avec une sensation de chaleur, se plaignant d'être plus altéré que de coutume. Ce jour-là encore, comme la veille, il se laissa tenter par le soleil de la terrasse et s'y assit, contemplant avec rêverie son jardin, son verger et ce paysage au-delà du couvent, dont les aspects variés le consolaient par la vue quand la promenade lui était interdite ; parfois aussi son regard, dirigé du côté de la cour, semblait interroger mélancoliquement le cadran solaire dont l'avait ornée Giovanni Torriano ; mais personne ne l'entendit faire ni ce jour-là, ni un autre jour, une de ces réflexions philosophiques qu'on lui attribue sur les horloges et les montres (1). Soit que Charles-Quint eût un vague pressentiment de l'invasion de sa dernière maladie, soit qu'elle lui fût physiquement révélée par le retour d'un nouveau frisson, avant de rentrer dans son appartement, d'où il ne devait plus sortir vivant, il ordonna qu'on lui apportât un des portraits de l'Impératrice et le contempla quelque temps ; puis il voulut revoir aussi, éclairé du même jour, deux petits tableaux de Titien, un *Christ au jardin des Oliviers* et une réduction du *Dernier Jugement*, ou le premier croquis de cette belle scène par ce grand artiste... comme s'il voulait jouir à la fois de ce qu'il avait le plus aimé et le plus admiré dans sa vie solitaire :

(1) « J'ai été bien fou de tant dépenser d'hommes et d'argent pour forcer les diverses sectes religieuses à l'uniformité, quand il est si difficile de faire marcher deux horloges ou deux montres d'accord. » — M. Macaulay, d'après M. Stirling, aurait découvert l'idée première de ce propos philosophique attribué à Charles-Quint, dans cette simple réflexion que Strada fait pour son propre compte : « Fabricandis horologiis *quorum videlicet rotas multo quam fortunæ facilius temperabat* »

A notre tour, nous croyons avoir retrouvé l'idée première, dans les lettres du secrétaire latiniste de Charles-Quint, ce bon Van Male, qui l'emprunte à Sénèque, et qui l'applique aux disputes des médecins, au lieu de l'appliquer comme son auteur aux disputes des philosophes : « *Quod Seneca tuus de philosophis, id ego de medicis aptius dici existimem :* DIFFICILIUS INTER EOS QUAM INTER HOROLOGIA CONVENIRE. » MALIN. *Epistolæ*, page 58.

l'image de sa chère Isabelle, l'art divin des peintres, et la campagne, illuminée par le soleil couchant du ciel espagnol : Laquelle de ces pures jouissances fut pour lui la plus vive? Chacun répondrait selon ses propres sensations. Le bon Moine anonyme, qui raconte ces espèces d'adieux de Charles-Quint au paysage de la Vera, au portrait de l'Impératrice et au pinceau créateur de son artiste favori, dit naïvement qu'un frisson plus violent que celui de la veille le prit pendant qu'il se recueillait, et il ajoute : « Si rien que le simulacre du jugement » dernier, représenté sur une toile, lui causa une rechute... » que dut-il éprouver lorsque, vingt jours après, il se présenta » devant le tribunal de Dieu en réalité. (1) »

Charles-Quint fut transporté dans sa chambre, où le soir, sur les sept heures, le docteur lui trouva les premiers symptômes d'une fièvre putride (*calentura putrida*) et décida qu'il le saignerait le lendemain; mais, dans la seconde lettre qu'il écrivit à Valladolid pour décrire minutieusement la maladie, ses causes et les raisons de sa thérapeutique, Mathys ne parle pas plus que dans la première, de l'exaltation qu'aurait pu provoquer la scène au moins exagérée des funérailles fictives. Il ne mentionne même pas l'émotion plus douce causée par la contemplation des traits de l'Impératrice, par le paysage de la Vera et les chefs-d'œuvre du Titien, persistant à croire, dans sa séméiotique, que la réverbération du soleil contre la muraille blanche du couvent, avait seule pu causer le violent mal de tête et consécutivement cette fièvre qu'il espérait encore conjurer par une abondante émission sanguine.

(1) *Historia breve y sumaria*, etc., page 45 de l'analyse par M. Bakhuizen. Ce fait est cité aussi par don J. Antonio de la Vera y Figueroa, dans son *Histoire de l'Empereur Charles-Quint*, page 43, traduction de Duperron le Hayer.

XII

LA MALADIE ET LA MORT DE CHARLES-QUINT. — LES BULLETINS DU DOCTEUR MATHYS. — LE DÉSASTRE DE MAZAGRAN. — TESTAMENT ET CODICILLE. — LE VIATIQUE. — LES RÉTICENCES DE QUIXADA. — LE CONFESSEUR ET L'ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE. — NOVISSIMA VERBA. — L'IMAGE DE LA VIERGE ET LE CRUCIFIX DE BOIS. — LE CRI DE DOULEUR DE QUIXADA, ETC., ETC.

Pendant vingt jours, depuis le 1er septembre jusqu'au 21, la princesse régente et le roi Philippe II furent tenus au courant de tous les moindres symptômes de la maladie de l'Empereur leur père, par la correspondance du docteur Mathys, de Gaztelu et de Quixada, triple bulletin à peu près quotidien, complété encore par les lettres moins régulières des principaux visiteurs de l'auguste malade et les relations de quelques moines ; mais aucun de ces Hiéronymites, excepté le confesseur, ne put dire avoir passé plusieurs heures chaque jour et chaque nuit dans la chambre de Charles-Quint, comme le docteur, le secrétaire politique et le dévoué majordome qui, à partir du 7 septembre, ne retourna plus se coucher au village de Quacos, résolu de ne pas perdre de vue celui qu'il servait depuis son enfance. Nous devons remarquer ici que les serviteurs proprement dits de l'Empereur s'étaient toujours montrés assez jaloux des rapports des Hiéronymites de Yuste avec leur maître. Cette jalousie se manifesta plus ouvertement encore en cette circonstance, et ils ne laissèrent approcher du lit du malade que ceux dont il réclamait lui-même l'intervention spirituelle.

Le 1er septembre, Charles-Quint, sans être beaucoup plus mal que la veille et quoique la fièvre parût moins violente, sentit la gravité de son état, puisqu'il commença à parler de régulariser un codicille déjà rédigé en partie. Cette préoccupation est traduite en symptôme de crainte par le docteur dans le post-scriptum d'une lettre à Vasquez de Molina. Mais « la crainte » de Charles-Quint était moins l'expression de ce qu'on appelle communément la peur d'un malade que celle de sa réflexion toujours prévoyante.

Le 2 septembre, il eut un long frisson et demanda souvent à boire. Quixada parla de mander un ou deux docteurs de Valladolid. Charles-Quint dit qu'il ne se souciait pas d'en avoir un trop grand nombre, et il consentit seulement à laisser écrire au docteur Cornelio qui lui avait déjà donné des soins. En attendant, le docteur Mathys lui tira neuf ou dix onces d'un sang noir.

Le 3 septembre, Charles-Quint se déclara un peu soulagé par la saignée, ce qui encouragea son docteur à la renouveler le soir en lui ouvrant la veine de la main. Il se fit lire par Gaztelu les paragraphes de son codicille qui concernaient les gens de sa maison. Il se confessa et communia.

Le 4 septembre, le mal de tête était beaucoup diminué, et le docteur l'attribuant à sa lancette, le malade et lui regrettèrent que la saignée n'eût pas été plus abondante. Quixada, peu satisfait du soulagement éprouvé par Charles-Quint, attendait avec anxiété le docteur Cornelio. Pour calmer sa soif, Charles-Quint avait exigé, en vrai malade flamand, qu'on lui permît de boire un verre de bière.

Le 5 septembre, le docteur Mathys administra des pilules de rhubarbe dont il décrivit les bons résultats à Valladolid avec tout le luxe des termes scientifiques de son art. Charles-Quint, très content de sa médication, ordonna que si le courrier qu'il expédiait à sa fille rencontrait le docteur Cornelio à moitié chemin, il l'inviterait à retourner sans aller plus loin. Quixada, chargé de cet ordre, écrivait à Vasquez : « J'aurai soin que le

courrier ne rencontre pas le docteur Cornelio, ou que ce soit si près de Yuste que le docteur ne puisse décemment se dispenser de continuer le voyage. »

Le 6 septembre, il y eut exaspération de la fièvre et un peu de délire après midi. Un exprès arriva de Valladolid avec une patente royale qui investissait Gaztelu du droit de rédiger le codicille comme l'eût fait un notaire assermenté (*escribano*). La princesse régente et les grands dignitaires de la cour exprimaient tout le chagrin que leur causait la maladie de l'Empereur, et la princesse demandait la permission de venir voir son père; mais il ne voulut autoriser ni sa fille ni sa sœur à quitter la cour en cette circonstance. Dans l'après-midi de ce jour-là, un orage épouvantable empêcha le courrier de partir et il ne put se mettre en route que le lendemain avec doubles dépêches.

Le 7 septembre, la maladie suivit son cours sans aucun symptôme nouveau.

Le 8 septembre, le docteur Cornelio arriva avec don Garcilaso de la Vega. Le docteur Cornelio ne put qu'approuver ce qu'avait fait son confrère flamand pour combattre la fièvre, qu'il se plaisait à regarder comme un effort médicateur de la nature, mais en ajoutant que le tempérament usé du malade pourrait bien ne pas résister à cet effort. Charles-Quint vit avec plaisir le retour à Yuste de Garcilaso de la Vega, et il interrogea ce diplomate avec intérêt sur la princesse sa fille ainsi que sur sa sœur. Il fut charmé d'apprendre que celle-ci n'hésitait plus à repartir pour les Pays-Bas, quoiqu'elle eût bien voulu d'abord rendre visite à son frère ; mais ce jour-là encore Charles-Quint se prononça contre cette intention. Il écouta la lecture des dépêches et s'entretint aussi avec Gaztelu qui rédigeait la formule notariée de son codicille. Dans l'après-midi, une seconde tempête ébranla tous les bâtiments du couvent et il tomba une pluie mêlée de vent qui retint encore le courrier.

Le 9 septembre, Charles-Quint n'étant ni plus mal ni mieux,

put entendre la lecture de son codicille et le signer, Garcilaso de la Vega étant l'un des témoins.

A la douloureuse inquiétude que causait la maladie de Charles-Quint aux personnes de son service, s'en joignit une autre ce jour-là par l'arrivée d'une nouvelle que nul n'osa lui communiquer, car elle eût trop assombri la dernière heure du monarque, qui n'avait cessé d'attacher une si grande importance à la conservation d'Oran sur la terre d'Afrique. C'était non loin de cette conquête, léguée à son empire par le cardinal Ximenès, qu'un chef expérimenté à la guerre venait de se laisser fatalement surprendre par les éternels ennemis du nom espagnol.

Le vieux comte d'Alcaudete, se voyant dans Oran à la tête d'une armée de dix mille quatre cents hommes, et disposant d'une artillerie de campagne, conçut le projet de marcher contre Mostaganem et de s'en emparer. Il fit un traité avec le dey de Fez, qui feignit de préférer l'alliance de l'Espagne à la suprématie du dey d'Alger, et il dirigea son expédition par la côte avec neuf brigantins chargés de munitions et de vivres. Mais l'attaque sur Mostaganem fut repoussée : le dey de Fez, trahissant sans scrupule un allié chrétien, était d'accord avec les Algériens, qui capturèrent le convoi et poursuivirent les Espagnols, dont la retraite se changea bientôt en déroute. Hassan-Pacha, fils du fameux Barberousse, commandait à la fois une armée turque et plusieurs tribus de ces Arabes nomades qui, depuis Jugurtha jusqu'à Abd-el-Kader, se prétendent les exclusifs propriétaires du sol où ils campent : — aujourd'hui encore, quoique le drapeau français flotte d'Alger à Constantine, les descendants des anciens Numides jettent périodiquement de hardis défis à nos soldats. Le comte d'Alcaudete, menacé par le cimeterre des Turcs et la lance des Bédouins, vit son armée frappée d'une panique aux portes de Mazagran. Il voulut en vain la rallier, il fut même culbuté et foulé aux pieds des fuyards, dont un petit nombre seulement put aller annoncer à Oran la mort de leur chef. Les Maures et les Arabes ne firent des prisonniers que

lorsqu'ils furent lassés d'égorger les chrétiens. Entre leurs mains tomba le fils du comte, don Martin de Cordoue, qui, ayant racheté sa liberté par une rançon, devait un jour être à son tour gouverneur d'Oran et venger son père. Quelle amertume pour Charles-Quint s'il eût pu entendre les tristes commentaires de Garcilaso de la Vega et de Quixada sur ce désastre, qui leur rappelait que dans les vicissitudes de ses guerres d'Afrique, l'Empereur, après avoir glorieusement conquis Tunis, subit lui-même un échec sous les remparts d'Alger. Heureusement pour les captifs des Maures, Charles-Quint consacrait par son testament dix mille ducats à les racheter, et de préférence ceux qui auraient été pris en combattant sous la bannière de l'Espagne.

Le 10 septembre, Charles-Quint se plaignit d'une extrême faiblesse : il se confessa de nouveau et communia, puis reçut les adieux de Garcilaso, en se félicitant encore devant lui que la reine de Hongrie consentît à aller remplacer Philippe à Bruxelles, où il aurait voulu que le docteur Cornelio l'accompagnât. Quixada écrivait cependant à Vasquez de Molina, que ce serait bien de lui envoyer des ordres en prévision de l'issue mortelle de la maladie de Sa Majesté.

Dans sa lettre de ce jour, le fidèle majordome parle du codicille qui le désignait comme un des exécuteurs testamentaires des dernières volontés de son maître. Ce document ne modifiait en rien les dispositions principales du testament que Charles-Quint avait rédigé quatre ans auparavant à Bruxelles. Il recommandait à son fils de supprimer l'hérésie luthérienne de l'Espagne, de châtier les coupables sans acception de personnes, et de prêter main-forte à l'Inquisition, chargée plus spécialement de la procédure et des exécutions de cette justice sévère ; mais quelque jugement que l'on porte d'une pareille recommandation, inspirée, nous l'avons dit, autant par une pensée politique que par une pensée religieuse, il ne faut pas l'attribuer, comme on l'a fait, à la superstition et aux austérités de la vie monacale qui auraient affaibli cette haute intelligence; car,

sauf l'allusion aux derniers évènements, le codicille du 9 septembre 1558 ne faisait que reproduire ce qui se trouvait déjà dans le testament du 6 juin 1554 contre ce que l'Empereur appelait la *dépravation* et l'*apostasie* hérétique, considérant, en effet, les réformés comme traîtres à la tradition nationale aussi bien qu'à la tradition apostolique.

Par son codicille, Charles-Quint insistait sur ce qui avait été l'une des préoccupations les plus constantes de sa pensée, « la réunion de son corps à celui de l'Impératrice dans le tombeau, comme il espérait qu'au jour de la résurrection leurs âmes seraient réunies dans le sein de l'éternité. » Le testament avait désigné pour la sépulture la chapelle royale de Grenade : « Et » qu'auprès de mon corps, » disait Charles, « soit placé celui de » l'Impératrice, ma très chère et bien-aimée épouse, que Dieu » ait dans sa gloire, etc. » Le codicille, après avoir rappelé cette disposition, la modifiait en ces termes : « Je dis et déclare » que si je meurs avant que nous nous soyons revus, mon fils et » moi, je désire que mon corps reste déposé dans ce dit monas- » tère, où c'est mon désir et ma volonté qu'aient lieu mes ob- » sèques, et qu'on y transporte de Grenade le corps de l'Impé- » ratrice, ma très chère et bien-aimée épouse, pour que nous y » soyons réunis tous les deux. »

Le 11 septembre se déclara le paroxysme de la fièvre, que les deux médecins dirent se convertir en fièvre double tierce. Don Luis d'Avila arriva à Yuste et trouva l'Empereur si sérieusement malade, qu'il voulut rester au village de Quacos au lieu de retourner à son château.

Le 12 septembre, Charles-Quint avait passé une nuit plus calme : Gaztelu et Quixada, lorsqu'ils quittaient un moment son chevet, se lamentaient tout bas sur la catastrophe d'Oran.

Le 13 septembre, après s'être presque rassurés la veille, les médecins s'alarmèrent de l'état du pouls de Charles-Quint, de ses efforts pour expectorer et d'autres mauvais symptômes. Dans de nouvelles lettres, les princesses témoignaient le désir de se rendre au monastère; mais sans pouvoir consulter à ce

sujet Charles-Quint, Quixada répondit qu'il était forcé de leur rappeler que son maître s'était prononcé très positivement contre cette visite, et il ajoutait que si l'archevêque de Tolède partait enfin, à peine s'il pourrait voir l'Empereur.

Le 15 septembre, Charles-Quint dit à Quixada qu'il se sentait bien faible, quoiqu'il fît tout ce qu'il pouvait pour résister au mal. « En effet, » écrivait le majordome à Valladolid, « sa faiblesse est extrême. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour prévenir ses désirs, et si notre sang pouvait lui faire du bien nous le donnerions volontiers. »

Le 16 septembre, en vain les deux docteurs signalaient une amélioration, Quixada et Gaztelu écrivaient à Valladolid et à Bruxelles que cette amélioration leur semblait peu de chose. Un courrier de la reine régente de Portugal vint, au nom de cette princesse, s'informer de l'état de son frère : il raconta qu'il n'était pas une église ni un monastère de Lisbonne où Catherine n'eût ordonné des prières pour son rétablissement. Elle avait fait également distribuer des aumônes dans tout le royaume à la même intention. — Par une lettre à la date de ce jour, don Luis d'Avila, trompé par quelques bons symptômes, disait à Vasquez de Molina, « que dans la situation de Sa Majesté, comparée à celle des jours précédents, il y avait la différence de la vie à la mort (1).

Le 17 septembre, une lettre du docteur Mathys récapitulait tous les symptômes du mal, en docteur qui se prépare à un pénible dénouement, et Quixada écrivait à Vasquez et au roi que tout espoir s'évanouissait. Il parlait à Philippe II du codicille, et entre autres de la recommandation au sujet de l'Impératrice. Il exprimait aussi son impatience de ne pas voir arriver l'archevêque de Tolède, puisque le prélat était chargé d'ins-

(1) « *Differencia como de vivo a muerto.* » M. Stirling, traduisant sans doute de mémoire, fait dire au grand-commandeur d'Alcantara, que Charles-Quint, malgré le diagnostic favorable des médecins, *était ce jour-là entre la vie et la mort.* Une autre lettre du surlendemain nous garantit l'exactitude de notre interprétation, ce que nous tenons à constater parce que nous croyons que M. Stirling sait certainement l'espagnol aussi bien que nous.

tructions pour le malade qui l'avait tant attendu. «L'Empereur,» disait enfin Quixada, « quand je lui ai fait observer que ce lieu ne serait pas une sépulture digne de lui, a répondu que son fils en déciderait... Il est d'autres choses qui m'ont été confiées et dont je rendrai compte à Votre Majesté. » Était-ce une allusion au secret de la naissance de don Juan? — probablement; mais, dans les correspondances de Yuste, rien ne le confirme, rien ne permet, surtout, de supposer que le confesseur fray Juan de Regla, admis à la confidence, eût osé proposer à Charles-Quint de recommander au roi Philippe, son fils naturel, comme héritier présomptif de la couronne, si Philippe lui-même décédait sans postérité. Il lui aurait plutôt conseillé de le destiner à l'Église qu'au trône, ce qui s'accordait mieux aussi avec les idées de Charles-Quint sur les enfants naturels des princes en général, et sur le sien en particulier, comme nous le ferons voir ailleurs.

Le 18 septembre, contradictoirement à une lettre du docteur Mathys, don Luis d'Avila écrivait que Charles-Quint était plutôt pire que mieux. S'il avait espéré l'avant-veille, aujourd'hui il désespérait.

Le 19 septembre, en effet, la fièvre avait redoublé de violence. Quixada ne quittait plus le chevet de son maître que pour aller écrire au roi, et il interrompait sa lettre, rappelé sans cesse auprès de Charles-Quint. Il avait cependant hésité jusqu'au soir à laisser administrer l'Extrême-Onction. «Trois fois, disait-il, on m'a demandé si ce ne serait pas le moment; mais il me semblait que c'était comme si on voulait déjà l'ensevelir et cela me déchirait l'âme. Enfin les docteurs eux-mêmes nous ont déclaré qu'il fallait se hâter! » Quixada disait combien il était cruel pour celui qui avait servi son maître pendant trente-sept ans, d'assister à son agonie; il ne demandait à la mort qu'un répit de quelques heures : « Puisse Dieu le recevoir au ciel! mais je répète que, selon moi, la mort ne viendra pas cette nuit! » Il y avait lutte, dans le cœur du fidèle serviteur, entre son dévouement de sujet pour l'Empereur et sa soumis-

sion de chrétien à la volonté de Dieu. Son unique consolation était que Charles-Quint eût conservé toute la plénitude de son jugement.

L'Extrême-Onction fut administrée le soir, avec la solennité dont l'Église entoure ce sacrement quand il est porté à un prêtre. Le Prieur était venu lui-même avec les quatre prédicateurs, assister le confesseur. Charles-Quint récita avec eux, d'une voix claire, les sept psaumes de la pénitence, une litanie et plusieurs passages de la Sainte-Écriture. En un mot, au lieu de se sentir fatigué, il sembla plutôt fortifié par cet acte suprême. L'archevêque de Tolède, annoncé par un de ses gens la veille, arriva le mardi 20 à midi, et put assister aux dernières prières. Charles-Quint exprima le regret de ne plus être en état de s'entretenir d'affaires avec ce prélat et surtout de ne pouvoir l'entendre relativement aux plaintes de la reine de Bohême sa fille, contre Maximilien. Selon le Moine anonyme, ce ne fut pas sans peine que l'archevêque obtint d'être admis dans la chambre de l'Empereur, et selon le confesseur fray Juan de Regla, quelques-unes de ses paroles trahirent des doctrines suspectes ; mais d'après les lettres de Quixada et celle que Carranza écrivit lui-même au roi, il n'y eut rien que de simple et même d'édifiant dans l'intervention spirituelle du primat des Églises d'Espagne qui venait bénir l'Empereur mourant. Nous croyons que le récit désintéressé de Quixada suffit au témoignage de l'histoire ; mais par la suite ce ne fut pas celui qu'invoqua le Saint-Office.

Charles-Quint demanda de lui-même le Viatique, et fray Juan de Regla lui ayant fait observer qu'il avait déjà reçu le sacrement la veille : « N'importe, » répondit-il, « le Viatique n'est pas de trop quand il s'agit de faire un si long voyage. » L'hostie lui fut donc encore apportée processionnellement par les moines, et Charles-Quint la reçut des mains du confesseur, répétant surtout avec ferveur le verset : *In manus tuas Domine! commendo spiritum meum; redimisti nos, Domine! Deus veritatis.* Il voulut s'agenouiller sur son lit et édi-

fia tous les religieux présents par l'ardeur de sa piété. Il avait désiré le matin être quelques moments seul avec Quixada, pour faire ses dernières confidences à celui qui avait si bien gardé tous ses secrets : « — Don Luis, » lui dit-il, « je sens que je m'en vais peu à peu, et Dieu en soit loué, puisque c'est sa volonté sainte. Vous direz au roi mon fils, que je lui recommande tous ces serviteurs qui m'ont donné leurs soins jusqu'à l'heure de ma mort. Il me fera plaisir de trouver à Guillaume Van Male un emploi... Je désire que les moines de ce monastère soient dispensés de loger des hôtes. »

« Quant à ce qui me concerne, » ajoutait Quixada dans sa lettre au roi, « je ne le répéterai pas ici ; et il est encore d'autres choses que je réserve pour l'oreille de Votre Majesté quand elle viendra en Espagne. »

Ce fut le soir à huit heures que commença la dernière scène de la vie de Charles-Quint. Deux choses lui avaient toujours paru à redouter pour celui qui espère bien mourir : c'était d'abord une mort subite (1), et puis le trouble de sa raison quand son heure aurait sonné. En se sentant de plus en plus faible, il remercia Dieu de lui avoir permis de se préparer à paraître devant lui, et sa sérénité d'âme ne se démentit pas un seul moment. Il ne cessa point de reconnaître ceux qui s'approchaient de lui, souriant aux uns, parlant le premier ou répondant aux autres. Un des deux médecins, le docteur Cornelio, qui avait eu lui-même un accès de fièvre, se retira, laissant auprès du lit le docteur Mathys qui, de temps en temps, consultait le pouls et, par un signe de tête ou un demi-mot prononcé à voix basse, communiquait aux assistants son pronostic. Le confesseur le remplaçait et murmurait des paroles saintes que Charles-Quint écoutait en mêlant sa prière à la sienne, ou en levant les yeux au ciel. Quixada et Van Male étaient toujours là présents et cherchant à deviner du regard s'ils pouvaient encore se consacrer à

(1) « Mort soudaine, seule à craindre, et c'est pourquoi les confesseurs demeurent chez les grands. » (PASCAL, *Pensées diverses.*)

son service par un dernier soin, une dernière prévenance. Les autres serviteurs allaient et venaient sans oser dépasser la pénombre de la porte. Au chevet de l'agonisant paraissaient aussi par moments le primat, le prieur, les chapelains, la famille d'Oropèse et don Luis d'Ávila. A minuit environ, Charles-Quint voulut se retourner dans son lit, et il appela Guillaume Van Male : « Guillaume ! » lui dit-il, et le compagnon de ses nuits d'insomnie — qui le comprit rien qu'en entendant son nom — s'empressa de l'aider, heureux que l'Empereur daignât une dernière fois s'appuyer sur son épaule. Charles-Quint ne put faire ce mouvement sans pousser un soupir douloureux : « *Domine, jam moritur*, il va mourir, Monseigneur ! » dit tout bas le docteur Mathys à l'archevêque de Tolède qui, cette fois, s'approcha avec fray Francisco de Villalva, le prédicateur dont Charles-Quint goûtait le plus les discours. Après avoir prononcé lui-même quelques mots, l'archevêque fit signe à fray Francisco, qui avait sans doute, de concert avec lui, préparé une exhortation : « Que Votre Majesté, » dit le prédicateur, « remercie le ciel de sa protection évidente. Il vous avait fait naître le jour de saint Mathias, ce disciple à qui le choix des autres conféra l'apostolat pour compléter le nombre douze, comme l'élection vous donna l'Empire : Dieu veut vous rappeler à lui le jour où l'Église célèbre la fête de saint Mathieu, cet autre apôtre qui, pour le Christ, abandonna ses richesses, comme pour le Christ Votre Majesté a abandonné l'Empire. Ainsi que ces deux Apôtres, vous jouirez de la gloire céleste après cette vie. » Les moines ne nous ont transmis que cette phrase d'un discours qui fut peut-être un peu plus long et que Charles-Quint interrompit en disant à Quixada : « Le moment est venu ! » Quixada, qui avait reçu ses instructions le matin, alla prendre ce Crucifix de bois que l'Impératrice baisait de ses lèvres lorsqu'elle était agonisante, et qui était resté sur son sein jusqu'au moment où elle avait été couchée dans sa bière. Il apporta en même temps une image de la Vierge, une image bénite, pour laquelle cette princesse avait eu une grande dévo-

tion. Ces deux reliques, que Charles-Quint conservait si pieusement depuis dix-sept ans, fidèle au souvenir de sa plus tendre affection comme à la religion qui l'avait consacrée, lui furent remises par les mains de son serviteur le plus intime (1). Il les contempla quelque temps, ses yeux ne s'en détachant que pour se lever vers le ciel. On l'entendit murmurer : « Je viens, Seigneur, *ya voy, Senor!* » et sa main droite ne pouvant plus tenir le Crucifix, le prélat le reprit et le lui présenta à baiser : ce fut en regardant encore ce signe révéré qu'il poussa trois soupirs, prononça le nom de *Jésus*, et... l'instant d'après il avait cessé de vivre. Ainsi expira celui que Quixada proclama, dans sa douleur, « le plus grand homme qu'il y ait eu, et qu'il y aura (2) ! » expressions de l'admiration dévouée, auxquelles nous préférons celles que le même sentiment inspira aussi à sa piété d'Espagnol catholique : « Je crois comme chrétien qu'il s'en fut droit au ciel. J'ai vu mourir la Reine de France qui mourut très chrétiennement, mais l'Empereur plus chrétiennement encore de toute manière (3). »

Ce témoignage, rendu par un serviteur enthousiaste, mais grave, est confirmé par tous ceux, ecclésiastiques et laïques, qui, comme don Luis Quixada, avaient assisté à la fin chrétienne

(1) « Un crucifijo que alli tenia y una imagen de Nuestra-Señora que eran las con que la Imperatriz Nuestra Señora murio, loscual me habea mostrado y mandado que los queria tener, cuando en aquel passo se viese. » Lettre de Quixada au roi Philippe II, *Manuscrit Gonzalez.* M. Stirling, au lieu de cette image de la Vierge, met un cierge bénit qui venait de l'autel de Notre-Dame de Montserrat. Les cierges bénits ne manquèrent sans doute pas au lit de mort de Charles-Quint; mais quoi de plus positif que ce paragraphe d'une lettre de Quixada à qui Charles-Quint, lui-même, avait montré où étaient le crucifix et l'image qu'il voulait avoir devant les yeux en mourant ? Ce détail est nouveau, mais il est surtout vrai et conforme au double sentiment qui, selon nous, remplit pendant dix-sept ans le cœur de Charles-Quint, et que nous avons dû faire ressortir, parce que les historiens précédents y ont à peine fait allusion.

(2) « Y con decir Jesu acabo el mas principal hombre que ha habito ni habra pongale Dios in cielo. » *Lettre du même.* IBID.

(3) « Creo como Christiano que se fue derecho al cielo. Yo vi morir a la reina de Francia que acabò muy cristianamente, mas S. M. le hizo ventaja en todo, etc.»

IBID.

du grand Empereur (1). N'est-ce donc pas une réponse faite d'avance à ces accusations directes et à ces insinuations calomnieuses qui attribuent encore à Charles-Quint des crimes dont le remords eût troublé son heure suprême? Est-ce avec cette calme confiance que serait mort le souverain qui aurait, jadis, violé le droit des gens et fait assassiner les ambassadeurs des rois ses rivaux (2)? La religion eût-elle été d'accord avec la raison d'État pour écarter de sa couche d'agonie les spectres de ses victimes? Non que nous voulions dire que Charles-Quint, dans la carrière de ses luttes d'ambition, fût un de ces princes qui concilient les nécessités de la politique avec les vertus des saints rois, comme son aïeul saint Ferdinand ou notre saint Louis, fils d'une mère espagnole. Nous nous contentons de nier ces grands crimes dont sa mémoire est encore flétrie par l'histoire ou la polémique de notre siècle, écho irréfléchi des protestants dont il fut l'antagoniste constant, et peut-être aussi du petit nombre de ces partisans des libertés politiques qu'il avait supprimées dans les Castilles et en partie aussi dans les Pays-Bas; mais ces libertés périssaient alors comme elles périssent encore aujourd'hui, sans laisser de remords aux princes contre lesquels elles succombent; car à leurs yeux ce sont de dangereuses abstractions, et leurs champions malheureux des rebelles, ou tout au moins des rêveurs insensés.

Par le même sentiment de justice historique, nous estimons que la fin chrétienne de Charles-Quint suffit à réfuter ceux qui lui attribuent contradictoirement ou le fanatisme sombre de son successeur immédiat, ou la mômerie imbécile du dernier de ses petits-fils. Cependant, si en ramenant sa réflexion sur

(1) Dans la chambre mortuaire ou dans la pièce voisine étaient l'archevêque Carranza, le prieur Martin Angulo, les quatre chapelains ou prédicateurs, fray Pedro de Sotomayor, le comte d'Oropèse, son frère don Francisco de Tolède, son oncle don Diego, abbé de Cabanas, don Luis d'Avila, grand-commandeur d'Alcantara, G. Van Male et Gaztelu, qui écrivirent presque tous les mêmes détails et exprimèrent les mêmes sentiments que Quixada.

(2) Nous faisons surtout allusion à l'assassinat de Rincon, employé par François Ier dans ses négociations avec Solyman.

son passé, Charles-Quint ne devait pas y trouver de ces attentats contre les lois humaines avec lesquels aucun casuiste ne réconcilie notre conscience quand nous allons comparaître devant Dieu, nous avouerons que son cœur de père et sa raison de roi auraient pu entrevoir avec épouvante une révélation prophétique de l'avenir de ses royaumes héréditaires et de sa dynastie. Quels furent, en effet, les successeurs du grand Charles-Quint, depuis Philippe II, jurant à Valladolid, le 8 octobre 1589, de consacrer son glaive royal à la défense des priviléges du Saint-Office, et se déclarant prêt à faire monter son propre fils sur le bûcher de l'auto-da-fé, jusqu'à Charles II, qui, dupe de sa superstition puérile, se fait exorciser comme ensorcelé, parodie le respect de son ancêtre pour la religion des tombeaux, et lègue par un fameux testament toutes ses couronnes à un descendant de ce prince béarnais qui mendiait en vain de Charles-Quint la restitution du petit royaume de Navarre? Ceux qui attribuent uniquement à l'influence de l'Inquisition la dégénération de la dynastie autrichienne en Espagne en même temps que la décadence du noble peuple qui avait tenu l'Europe en échec au XVIe siècle et conquis le Nouveau-Monde avec quelques aventureux soldats, regarderaient aujourd'hui, comme bien oiseuse, la question de savoir si Charles-Quint mourut catholique ou protestant... Cette question a été soulevée, cependant. Nous y avons déjà fait allusion et nous en dirons quelques mots encore en racontant comment des rapports faits au Saint-Office, sur les derniers instants de l'Empereur, sortit un des chefs d'accusation contre Carranza, l'infortuné archevêque de Tolède (1).

(1) Sandoval l'appelle el Arzobispo de Carranza *el desdichado!*

XIII

CHARLES-QUINT APRÈS SA MORT. — LES OBSÈQUES. — LES ORAISONS FUNÈBRES. — QUELQUES DISPOSITIONS TESTAMENTAIRES. — TRADITIONS MERVEILLEUSES SUR CHARLES-QUINT. — LE SPECTRE. — LE LYS. — LA CLOCHE. — LE CYGNE FUNÈBRE. — CÉRÉMONIES A BRUXELLES, A ROME ET AUTRES VILLES. — TRANSLATION DU CERCUEIL A L'ESCURIAL. — LE DEUIL DE QUACOS. — LES POÈMES ET LES LÉGENDES. — MARIE-THÉRÈSE.

Après que Charles-Quint eut rendu le dernier soupir, le docteur Mathys mit la glace d'un miroir au-dessus de sa bouche, appliqua la main, puis l'oreille sur son cœur, constata enfin le décès selon les usages, et déclara que l'Empereur avait cessé de vivre : « JAM MORTUUS EST.. » Le fidèle Quixada s'agenouilla au chevet du lit de son maître, lui ferma les yeux et s'abandonna à sa douleur. Quatre religieux désignés pour veiller auprès du corps jusqu'à ce qu'il fût enseveli, entrèrent dans la chambre et commencèrent leurs prières. Le Moine anonyme, dont nous avons plus d'une fois cité la relation, était un des quatre. Il raconte encore que, pendant que Quixada était sorti pour donner quelques ordres relatifs au service, ses collègues et lui eurent la curiosité de contempler le grand Empereur tel qu'il était dans la première heure de son dernier sommeil. Le majordome avait tiré le rideau du lit; ils l'écartèrent, non sans avoir beaucoup hésité. « Le visage du défunt était plutôt vermeil que pâle, » dit le Moine; « il était revêtu d'une de ses robes de chambre et » portait sur la tête un bonnet brodé à l'aiguille. Une étoffe de

» soie noire couvrait toute sa poitrine jusqu'à la ceinture ; sur » le cœur était le crucifix de l'Impératrice, et au-dessus de son » chevet l'image de la Vierge... » Mais déjà le bruit des pas du majordome se faisait entendre dans la galerie : les quatre religieux tirèrent le rideau et reprirent leur prière (1).

Avant les vingt-quatre heures écoulées, le corps étant lavé et embaumé, on le coucha dans un cercueil de plomb qui fut mis dans un second cercueil de bois de châtaignier. Il fallut les bras de dix personnes pour le transporter au pied du maître-autel par la porte de l'appartement qui communiquait avec l'église du monastère. L'archevêque de Tolède, le comte d'Oropèse, le grand-commandeur d'Alcantara et Quixada aidèrent les moines dans ce premier acte des obsèques. Le cercueil, décoré d'un poële de velours noir, resta exposé pendant huit jours sur un catafalque, et, jusqu'au 23 septembre, on s'occupa à tendre toute l'église. Pour cela il fallut envoyer chercher à Placencia deux cents aunes de drap noir qu'on ajouta aux tentures ordinaires qui faisaient partie de la garde-robe de Charles, et dont il se servait pour les anniversaires mortuaires observés si exactement par lui de son vivant. On y employa sans doute la réserve des deux mille couronnes dont, quelques jours auparavant, il avait parlé à Nicolas Beringue (2).

(1) Telle est la substance du chap. XXXIX de la *Relation du Religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme*, analysée par M. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, page 52.

(2) Sandoval dit positivement : « *Con las mismas coronas si comprò la cera y lutos con que fue sepultadò y si le hizieron las honras :* —Avec les mêmes couronnes, on acheta la cire et les tentures de deuil avec lesquelles il fut enseveli, et l'on fit ses funérailles. » (*Hist. del Emperad. Carlos V*, tom. II, pagé 611.)

M. Gachard, en traduisant ce passage de Sandoval, rappelle que, dans la correspondance de Martin Gaztelu avec le secrétaire Vasquez, il est fait plusieurs fois mention de 2,000 couronnes ou ducats, que Charles-Quint tenait en réserve. Ainsi Gaztelu écrit à Vasquez, le 6 décembre 1557, que « quelque puissantes que soient les nécessités de sa maison, l'Empereur ne veut pas toucher aux 2,000 ducats qu'il avait reçus auparavant. » Il lui répète les mêmes choses le lendemain. (*Sur le séjour de Charles-Quint à Yuste*, par M. GACHARD, extrait du tome XL des *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, page 22.)

Même brochure, page 19, M. Gachard cite une liasse de l'inventaire des papiers d'État de Castille à Simancas, où se trouve l'article suivant :

« N° 119, année 1557. Lettres originales de Charles-Quint, écrites du village

Tout était prêt quand arriva don Pedro Zapata Osorio, le corregidor de Placencia, celui qui avait eu un conflit d'autorité avec le licencié Murga, l'alcade de Quacos. Il venait, escorté de ses greffiers et de ses alguazils, exercer sur le corps de l'Empereur lui-même ces droits de fonctionnaire supérieur dont les empiètements lui avaient valu une disgrâce et sa suspension provisoire. Le licencié Murga se trouvait malade et il ne pouvait, quand il l'aurait voulu, renouveler une lutte hiérarchique sur le cercueil impérial. Le fier et rancuneux corregidor se mit à verbaliser, en prétendant que Sa Majesté étant décédée dans les terres de sa juridiction, c'était à lui qu'il appartenait de constater le décès et l'identité de sa personne, pour garder le corps et en répondre ou pour le confier à un dépositaire sûr. Il se proposait de choisir comme dépositaire le prieur de Yuste lui-même; mais auparavant il fallait qu'il eût vérifié si la bière contenait réellement l'auguste défunt. En vain le prieur protesta et offrit de se porter garant de l'identité du corps ; le corregidor parla au nom de la loi et de sa responsabilité ! on céda : les deux cercueils lui furent ouverts et il ne les fit refermer qu'après avoir contemplé le visage du monarque qui ne pouvait plus cette fois croiser son sceptre avec la verge d'un corregidor (1).

La cérémonie des funérailles commença alors et dura pendant trois jours, l'archevêque officiant pontificalement à la messe principale, assisté du prieur de Yuste, fray Martin de Angulo, comme diacre, et du prieur de Grenade, fray Luis de Gregorio,

de Xarandilla et du monastère de Yuste à sa fille, la princesse doña Juana, gouvernante de ses royaumes, et à Juan Vasquez de Molina, secrétaire de celle-ci, sur des affaires d'État, sur la venue de l'Infante de Portugal en ces royaumes, pour accompagner sa mère, la reine de France, et sur d'autres affaires diverses. Il y traite de toutes les affaires publiques sur lesquelles on voit qu'on le consultait ; *item des tentures de deuil qu'il chargea d'acheter pour faire ses obsèques de son vivant.* »

(1) Nous nous appuyons ici sur SANDOVAL. M. Stirling doute de cette intervention du corregidor de Placencia ; mais la vérification était tout-à-fait dans les usages. Elle avait eu lieu pour les restes de l'Impératrice, avant qu'ils fussent déposés au caveau de Grenade, où ce fut le duc de Gandie (Borgia) qui se fit ouvrir le cercueil, etc. Voir la première partie, § VII.

comme sous-diacre. Quinze autres messes basses étaient dites du point du jour à midi; mais le jeudi on chantait en plus une messe du Saint-Sacrement, en mémoire de la vénération que Charles-Quint avait toujours eue pour ce mystère. Les Dominicains et les Cordeliers de Xarandilla avaient envoyé une députation pour prendre part aux offices avec les Hiéronymites. Parmi les grands seigneurs présents, il y en eut un, à ce qu'il paraît, qui avait cru pouvoir faire placer son fauteuil dans le chœur. Quixada, qui se tint pendant trois jours debout, la tête voilée, avec les formes d'un deuil respectueux, ordonna que ce fauteuil fût enlevé, disant qu'il ne souffrirait pas que personne s'assît en présence de l'Empereur! Le commandeur d'Alcantara survint et prit parti pour son collègue, sous prétexte qu'il avait le double privilége d'être grand d'Espagne et infirme; mais Quixada invoqua son titre de majordome, et déclara qu'il prétendait exiger de tous les mêmes égards pour l'Empereur mort que pour l'Empereur vivant : qu'ainsi, quiconque ne pourrait se soumettre à l'étiquette en se tenant soit debout soit à genoux, devait s'abstenir de paraître aux offices. Ce débat n'était pas encore terminé peut-être, quand le prédicateur fray Francisco de Villalva, désigné ce jour-là pour prononcer le sermon funèbre, monta dans la chaire. Au milieu du silence d'une attention recueillie, fray Francisco eut des paroles tour à tour si touchantes et si terribles, que ses auditeurs, émus, passèrent alternativement des larmes à cette émotion « qui fait dresser les cheveux sur la tête (1). » Arrivé à sa péroraison, l'orateur sembla chercher du regard le personnage éminent à qui il devait s'adresser directement pour lui faire honneur, selon une coutume qui se retrouve ailleurs qu'en Espagne. Il pouvait hésiter entre l'archevêque-primat, le grand-commandeur de l'Ordre d'Alcantara et le comte d'Oropèse. Peut-être même, selon le Moine anonyme, quelques-uns de ceux qui avaient cru

(1) Llorente (*Histoire de l'Inquisition*, tom. 1er, p. 85), cité par M. Bakhuizen, dit que le sermon de fray Francisco *fit dresser les cheveux à tous les auditeurs*, à qui il plut tant, néanmoins, qu'ils en demandèrent copie pour Philippe II.

deviner la qualité du jeune don Juan, présent lui aussi à côté de son père adoptif, s'attendaient-ils qu'une allusion au moins appellerait sur lui l'intérêt dû au sang royal (supposition qui appartient au Moine anonyme) (1) ; mais comme si aucune des grandeurs vivantes qui assistaient au sermon ne pouvait prétendre à détourner la moindre partie de l'hommage rendu par l'orateur aux restes mortels d'un si puissant monarque, ce fut au cercueil même de l'Empereur que le moine adressa la péroraison de son discours : l'impression fut générale et profonde ; chacun s'y associa ; tous les orgueils s'humilièrent comme si le poële de velours noir recouvrait le bois doré du trône (2). Le privilége de s'asseoir pendant les obsèques de l'Empereur se trouvait ainsi aboli indirectement, si c'était réellement un privilége. En effet, lorsque, l'année suivante, le couvent reçut la visite du duc d'Albe et du cardinal Pacheco, qui y passèrent trois jours et assistèrent aux offices annuels établis en commémoration de la mort de Charles-Quint, jamais ils ne s'assirent. En entrant dans la chambre mortuaire, le duc d'Albe se découvrit, et, malgré le privilége de la Grandesse, ne remit son chapeau sur sa tête qu'en sortant. « Or, » dit le Moine à qui nous empruntons ces nouveaux détails, « en manières de cour, qui en savait plus que le duc d'Albe, proclamé le courtisan le plus accompli du monde par le duc Brancuy.

Les deux autres sermons des funérailles furent prononcés

(1) M. Bakhuizen s'arme de cette supposition du Moine anonyme, pour dire que le secret de la naissance de don Juan *était le secret* de tout le monde. Mais le Moine ne rédigea sa relation que lorsque don Juan était reconnu, comme fils de Charles-Quint, par Philippe II, et lui-même il s'exprime comme faisant une supposition. Quoique un peu plus loin il mentionne encore la présence du jeune prince à tous les offices, il l'appelle *don Juan*, et, à cette époque, le *fils adoptif* de Quixada portait le nom de Geronimo.

(2) Nous comprenons le mouvement de l'auditoire de fray Francisco, en nous rappelant ce que les contemporains de Massillon nous ont transmis de l'effet produit par l'exorde de l'oraison funèbre de Louis XIV, alors que l'orateur, après avoir lentement prononcé son texte emprunté à Salomon, « *Ecce magnus effectus sum*, » *je suis devenu grand*, » se recueillit, promena ses regards sur l'assemblée en deuil, et puis les ramenant sur le catafalque du grand roi, s'écria : « *Dieu seul est grand, mes Frères !* »

par le prieur de Grenade et par Francisco de Angulo, le prieur de San-Engracia de Sarragosse.

En présence du corregidor de Placencia se fit la lecture de l'acte authentique par lequel, conformément au codicille du 9 septembre, Charles-Quint voulait, — s'il mourait au monastère de Yuste avant de revoir son fils et si ses funérailles avaient lieu dans ledit monastère, — qu'une fondation de messes pour son âme, pour l'âme de l'Impératrice, et pour les âmes de ses père et mère fut instituée avec la rente nécessaire à ces services perpétuels, prescrivant en même temps, quant à son corps, qu'on le déposerait sous le maître-autel, avec la partie supérieure en dehors, de manière que l'officiant foulât toujours aux pieds la tête et la poitrine.

L'archevêque de Tolède quitta le monastère le samedi, après avoir préconisé lui aussi l'Empereur : il remercia en son nom le prieur et les moines de l'hospitalité qu'ils avaient accordée au souverain vivant et qu'ils continueraient au souverain mort, jusqu'à ce que le roi son fils eût fait connaître sa volonté. Avec lui partirent les Dominicains et les Cordeliers. Les Hiéronymites achevèrent seuls la neuvaine (*novenario*), observant les mêmes rites jusqu'au neuvième jour.

Pendant quelques semaines, le majordome Quixada, le secrétaire Gaztelu et le confesseur fray Juan de Regla dressèrent l'inventaire de tout ce que laissait Charles-Quint dans ses appartements de Yuste. Ils se conformèrent, pour en disposer, aux instructions de la princesse régente, qui intervint dans la distribution de divers objets et en réclama pour elle quelques-uns de peu de valeur, avec ce respect jaloux des petites choses qui pourrait paraître puéril chez une princesse si on oubliait que la Régente était la fille de l'Empereur. Ainsi, le docteur Cornelio et quelques autres serviteurs auraient désiré les mules, et le docteur Mathys le bidet borgne sur lequel Charles-Quint chevaucha pour la dernière fois; mais la Régente les réclama pour en prendre soin, comme Chimène avait pris soin du fier coursier Bavieca, après la mort du Campeador. Elle se fit en-

voyer aussi les deux chats du Brésil et le perroquet savant, qui firent le voyage de Valladolid dans une des litières dont se servait Charles-Quint et qui figure encore dans le Musée d'armes de Madrid. Sans doute, ce prédécesseur de Vert-Vert, prédestiné au cloître, amusa plus tard les sœurs Clarisses, comme il avait amusé les Hiéronymites, lorsque, quelque temps après, la Régente abandonna elle-même la cour pour le couvent (1).

Par son codicille, qu'on dirait calqué en partie sur celui de son aïeule Isabelle, Charles-Quint recommandait expressément à sa fille de faire distribuer en aumônes, principalement parmi les pauvres de Quacos, le montant des amendes encourues par les déprédateurs dudit bourg et prononcées par le licencié Murga. En aumônes aussi il avait voulu que fût réparti le surplus de son revenu du dernier trimestre de sa vie, étant prélevés les gages de ses serviteurs, auxquels il accordait en outre trois mois d'émoluments comme gratification.

(1) M. Stirling, qui est tenté de rire en voyant la Régente réclamer *minutieusement* les animaux favoris de son père, les appelle des *voyageurs incongrus* (*incongruous travellers*), parce qu'ils occupèrent la *litière* de l'Empereur. Nous nous contenterons de faire remarquer que le bidet, quoique vieux et borgne, n'en était pas moins le dernier coursier de Charles-Quint, et qu'il avait droit au privilége que les écuries des rois d'Espagne ont long-temps conféré et confèrent peut-être encore au cheval du monarque. — Après la mort du Cid, nul n'avait monté Baviéça, l'écuyer Gil Diaz lui-même ne le promenait plus qu'en le tenant par la bride.

Madame d'Aulnoy mentionne deux anciennes étiquettes de la cour d'Espagne, la première relative au cheval, la seconde à la maîtresse du roi :

« — On m'a dit que lorsque le roi s'est servi d'un cheval, personne, par respect, ne le monte jamais. Il arriva que le duc de Médina de las Torres avait acheté un cheval 25,000 écus. C'était le plus beau et le plus noble cheval que l'on eût jamais vu. Il le fit peindre : le roi Philippe IV vit le tableau et voulut voir le cheval. Le duc le pria de l'agréer ; mais il le refusa, parce que, dit-il, il l'exercerait peu, et que, comme personne ne s'en servirait après lui, ce cheval perdrait toute sa vigueur. »

» Il y a une autre étiquette : c'est qu'après que le roi a eu une maîtresse, s'il vient à la quitter, il faut qu'elle se fasse religieuse, comme je vous l'ai dit; et l'on m'a conté que le feu roi étant amoureux d'une dame du palais, il fut un jour frapper à la porte de sa chambre. Comme elle comprit que c'était lui, elle ne voulut pas lui ouvrir, et elle se contenta de lui dire au travers de la porte : « *Vaya, vaya con Dios; no quiero ser monja ;* Allez, allez, Dieu vous conduise, je n'ai pas envie d'être religieuse. » *Relation du Voyage d'Espagne*, La Haye, MDCCV.

Quant aux provisions de l'office et du cellier, au vin, aux drogues de la pharmacie et aux vases les contenant, il abandonnait le tout au couvent, sans préjudice des sommes affectées à chacun des moines et aux chapelains spécialement attachés à sa personne, en commençant par le confesseur, qui devait recevoir un legs de quatre cents ducats, plus une pension annuelle de la même somme. Le plus précieux présent fait par Charles-Quint au monastère, était le *Jugement dernier* du Titien, destiné au maître-autel de la chapelle, avec un tabernacle d'albâtre pour le Saint-Sacrement, deux statues représentant l'Empereur et l'Impératrice agenouillés, têtes découvertes, les pieds nus, les mains jointes, en habits de pénitence. Mais prévoyant que Philippe IIpourrait bien préférer, pour son tombeau, la nécropole royale de Grenade à l'église du monastère, Charles-Quint voulait que dans ce cas le roi remplaçât le chef-d'œuvre du Titien par un *retable* ou écran d'autel en peinture, comme il conviendrait à son fils et aux exécuteurs testamentaires.

Les serviteurs amenés de Flandre par Charles-Quint figurent tous nominativement dans son codicille, chacun recevant une gratification proportionnée au chiffre de ses gages annuels. Mais avant de suivre les principaux d'entr'eux aux divers lieux où la mort de l'Empereur les dispersa, ne sortons pas nous-mêmes du monastère sans mentionner quelques-unes des traditions superstitieuses que les moines de l'année 1558 transmirent à leurs successeurs, comme si le puissant prince dont ils avaient été les hôtes n'avait pu rendre son âme à Dieu sans quelques-uns de ces prodiges qui signalaient la mort des Césars du vieil Empire romain.

L'Empereur venait de passer une heure en prières dans sa chambre, où il se croyait seul, lorsqu'en levant les yeux il aperçut debout près de lui une figure silencieuse enveloppée d'un grand manteau. « Qui êtes-vous? » lui demanda-t-il trouvant un air étrange à cet inconnu. Le manteau s'écarta et

l'Empereur vit l'image d'un autre lui-même, comme s'il eût été devant une glace. C'était son spectre qui lui apparaissait, afin de l'avertir que sa dernière heure n'était pas loin et qu'il devait se préparer à mourir. Cette superstition est commune à l'Espagne et à l'Écosse (1).

Une comète se montra dans le ciel dès le premier jour de la maladie de Charles-Quint, pencha légèrement vers le Nord, s'arrêta au-dessus de Yuste et cessa d'être visible au moment de sa mort. C'était la septième comète ou la septième fois que le même météore paraissait pendant le cours de son règne, et l'on se souvint qu'une comète chevelue, précédée d'une éclipse, avait prédit aussi, au printemps de l'année 1539, la mort de l'Impératrice.

Dans le jardin, sous la fenêtre même de Charles-Quint, une tige de lys avait eu, au mois de mai, deux touffes de boutons : une seule s'épanouit ; les pétales de l'autre restèrent closes, quoique ni l'eau ni le soleil ne lui fissent défaut. Mais tout-à-coup, au bout de trois mois, la nuit où expirait le monarque, la touffe tardive fleurit comme la première et exhala la suave odeur qui caractérise le lys. Les religieux, pleins d'admiration, la coupèrent avec respect par l'ordre de l'archevêque de Tolède : ils l'attachèrent au crêpe qui voilait de deuil le tabernacle du maître-autel, où elle brilla plusieurs jours encore de tout l'éclat de sa blancheur et mêla son parfum à celui de l'encens, — offrant à tous l'emblême de l'âme qui, délivrée de sa prison mortelle, s'épanouissait sans doute dans le sanctuaire de la miséricorde céleste.

A Vililla, dans le royaume d'Aragon, était une fameuse cloche douée de propriétés merveilleuses, — parce que, selon les

(1) Cette apparition est rapportée dans l'*Histoire des faits et gestes héroïques et plaisants de l'Empereur Charles-Quint* (Bruxelles 1699), dont nous avons donné un extrait dans notre première partie. Le spectre enveloppé du manteau (*el capotado*), se retrouve dans un drame espagnol que citait souvent le poète Shelley. En Écosse, on l'appelle le *Bodha glass*, ou le *Wreath*. Walter Scott l'a évoqué dans son *Waverley*. Pour les lecteurs de Plutarque et de Shakspeare, le spectre espagnol pourra ressembler plutôt au spectre de César, venant donner à Brutus le fatal rendez-vous de Philippes.

uns, un ange en avait été le parrain, ou selon les autres, parce qu'au moment de sa fonte, le Juif-Errant ou tout autre personnage mystérieux qui passait par là, avait jeté, dans le métal en ébullition, une des trente pièces d'argent données à Judas Iscariote pour prix de la vente du Sauveur. La cloche prophétique de Vililla sonnait d'elle-même, quand un roi d'Aragon quittait cette vie. Elle avait sonné pour la mort de Ferdinand-le-Catholique. Elle sonna pour la mort de l'Empereur son petit-fils (1)

La nuit du 27 septembre, celle qui complétait la septième depuis la mort de Charles-Quint, au moment où se levait la lune, le prieur fray Martin de Angulo entendit un jappement. S'étant figuré que c'était un petit chien appartenant aux serviteurs flamands, il sortit de sa cellule et aperçut dans la galerie du cloître plusieurs moines penchés sur la rampe : « Mes frères, » leur dit-il, « ce chien va nous importuner toute la nuit si nous ne le chassons dehors ; mais les moines : « Père, » lui répondirent-ils, « ce n'est pas un chien ; c'est cet oiseau que vous pouvez voir sur la toiture de la chapelle et qui est venu du côté du Levant. Il a déjà poussé cinq cris avec un intervalle de l'un à l'autre. » Le prieur étonné, regarda et vit l'oiseau... il était gros comme un cygne, noir de la tête au milieu du corps et blanc du milieu du corps à la queue. Il demeura là encore quelques moments, puis s'envola vers Gargenta-la-Olla ; on le voyait comme en plein jour, tant il faisait un beau clair de lune. Les moines se séparèrent et allèrent se coucher sans plus rien dire ce soir-là. Mais le lendemain, le même oiseau revint de la même direction, se posa encore sur le toit de la chapelle, juste au-dessus du lieu où était la bière de Charles-Quint, poussa les mêmes cris étranges et puis s'envola comme la veille. Il revint une troisième fois, une quatrième, une cinquième, et il ne reparut plus. Les moines furent tous d'accord

(1) Don Juan de Quinones : *Discurso de la campana de Vililla.* Madrid, 1625. Volume cité par M. Stirling dans sa troisième édition.

pour déclarer que jamais oiseau pareil ne s'était montré dans le pays. L'évêque de Pampelune, Sandoval, qui raconte cette apparition d'après le prieur Martin de Angulo, met en discussion si c'était un oiseau étranger ou un oiseau merveilleux : il incline pour l'oiseau merveilleux, à cause de ses cinq apparitions régulières et de sa disparition ; le Moine anonyme, qui l'avait vu et entendu aussi, n'hésite pas à croire au prodige, d'autant plus qu'un autre moine lui apprit depuis que ce cygne, moitié noir et moitié blanc, apparut une seconde fois lors de la mort de la reine de Hongrie. Il conclut en disant que le ciel par la comète, la terre par la touffe de lys, et l'air par l'oiseau, célébrèrent concurremment la mort de l'Empereur (1).

Des services funèbres en l'honneur de l'illustre défunt eurent lieu dans toutes les églises de l'Espagne, et d'abord, à Valladolid, dans l'église royale de Saint-Benoît, en présence de la princesse régente. Ce fut père François Pécheur, qui prêcha sur ce texte du Psalmiste : *Ecce, elongavi fugiens et mansi in solitudinem?* « Voici que j'ai fui au loin et je suis resté dans la solitude (2). » L'ex-duc de Gandie loua surtout le monarque, dont il avait été le serviteur et l'ami, d'avoir sagement quitté le monde avant que le monde ne le quittât : il aurait pu citer là-dessus son propre sacrifice, — si c'en est un, aux yeux des saints, de renoncer aux grandeurs de la terre pour s'assurer les grandeurs du ciel, — si c'en est un de sortir du temps avant l'heure pour entrer plus tôt dans l'éternité. Mais l'orateur de la Société de Jésus s'effaça naturellement pour ne parler que du triomphe remporté sur le monde par le glorieux Empereur et proclamer, comme la plus belle de ses victoires, l'acte par lequel il avait mis toutes ses couronnes aux pieds du divin Sauveur : il réjouit enfin le cœur pieux de la princesse sa fille, en racontant que Charles-Quint lui avait dit à lui-même que,

(1) Voir sur cette apparition, SANDOVAL, tom. II, p. 619.

(2) « Et dixit : quis dabit mihi pennas sicut colombæ et volabo et requiescam,— ecce elongavi, fugiens, et mansi in solitudinem. » *Liber psalmorum*, LIV, versets 7 et 8.

depuis l'âge de vingt et un an, il n'avait jamais passé un jour sans adresser au Seigneur quelques paroles d'oraison mentale.

Père François Pécheur était trop bon théologien pour affirmer que, malgré sa piété et cette pratique dévote de toute sa vie, Charles-Quint était monté tout droit au paradis; mais, plusieurs années après, pour dissiper tous les doutes, on publia la révélation faite à un frère mineur du monastère de Saint-François de Guatemala, de laquelle il résultait que l'Empereur aurait pu se dispenser de faire pénitence sur terre ou de passer par le purgatoire, puisqu'il n'avait commis de péchés que par l'ordre de Dieu et comme ministre de sa justice divine. Ce bon moine racontait à son lit de mort, qu'ayant toujours aimé l'empereur Charles-Quint, il n'avait jamais oublié de prier matin et soir pour le salut de son âme. Probablement, avant d'aller se faire capucin au Mexique, il avait vu le tableau du Titien. Dans sa vision, les personnages principaux de ce chef-d'œuvre s'animèrent. Les démons vinrent accuser Charles-Quint au tribunal de la Trinité : les anges et les saints tremblaient; Charles-Quint, moins humble que sur la toile du peintre, releva la tête et en appela à Dieu pour qu'il attestât la vérité. Dieu non-seulement le justifia, mais encore, tendant la main à l'Empereur, l'admit auprès de lui à la participation de sa gloire. Il est seulement fâcheux pour l'histoire que la vision ne spécifiât pas quels étaient les péchés pour lesquels le prévenu avait été transféré « dans un lieu d'où le révérend capucin le vit sortir plus mécontent que repentant, comme d'une grande prison. »

A l'exemple de père François Pécheur, les orateurs qui firent l'oraison funèbre de Charles-Quint, à Bruxelles devant Philippe II, à Rome devant le Sacré-Collége, se montrèrent plus discrets, tout en exaltant bien haut les vertus de l'Empereur, quoiqu'il eût combattu à la fois le Pape et le Sultan. La cérémonie de Rome, d'après la relation explicative d'un témoin oculaire, rappelait peut-être encore plus l'apothéose païenne

que la canonisation chrétienne, quoique quelques emblèmes de la foi y fussent associés avec les symboles de l'allégorie classique, expression assez générale de l'art au siècle de la Renaissance. La corne d'Amalthée pour signifier l'abondance, le caducée de Mercure pour signifier l'amour de la paix, y figuraient à côté de la Piété avec sa cigogne, de la Religion avec son pélican, de la Foi avec son calice, etc., etc. Les ornements d'architecture appartenaient à l'ordre dorique, parce que, dit le narrateur qui cite Vitruve, le *dorique* était, chez les anciens, l'ordre dédié à Minerve, à Mars et à Hercule (1) : — Or, « qui mérita mieux que Charles-Quint d'être comparé à Mars et à Hercule? — Si Hercule vainquit les Centaures, Charles-Quint vainquit les hérétiques ; si Hercule tua le lion de Némée et se para de sa peau, Charles-Quint vainquit les Turcs et para ses soldats de leurs dépouilles ; si Hercule délivra Alceste de Cerbère, à qui il trancha ses trois têtes, Charles-Quint vainquit le roi François Ier, qui avait pour têtes d'armée, l'Écosse, la Navarre et la France ; si Hercule dompta le dragon, Charles-Quint dompta Barberousse ; si Hercule terrassa Cacus, Charles-Quint réprima les corsaires et les voleurs, etc., etc., etc., » ainsi de suite, en énumérant tous les travaux du fils de Jupiter et d'Alcmène, sans oublier le service qu'Alcide rendit à Atlas, en soutenant pour lui le ciel sur ses épaules, ce que fit Charles-Quint en soutenant la religion et ses ministres. Il est à présumer que quelques-unes de ces métaphores mythologiques auraient pu se retrouver dans le discours latin que prononça le sermonaire Giovanni-Paulo Flavio, de Naples, lecteur public des écoles de Rome, qui fit admirer à tous sa propre éloquence cicéronienne en même temps que les exploits du dernier César (2).

Non moins éclatante fut l'oraison funèbre prononcée en français, à Bruxelles, par François Ribelot, suffragant de l'évêque d'Arras, éminent prédicateur belge, qui devait porter plus tard

(1) « Minervæ et Marti et Herculi œdes doricæ fient : his enim diis propter virtutem sine deliciis ædificia constitui decet. »

(2) Sandoval, *Historia*, etc., appendix, p. 627.

la mitre épiscopale; mais à Bruxelles, ce qui excita surtout l'admiration, fut le spectacle de la rue, la procession funèbre, vraiment digne d'un Empereur, où l'on vit Philippe II, à pied et revêtu d'une robe de pénitent (1), conduire le deuil avec le duc de Brunswick à sa droite et le duc d'Arcos à sa gauche, suivi du duc de Savoie, seul représentant des princes du sang. Le marquis d'Aguilar portait le sceptre impérial; le duc de Villahermosa, le glaive; le prince d'Orange, le globe; don Antonio de Tolède, la couronne. Toute la maison de Sa Majesté, au nombre de plus de deux mille serviteurs, et douze cents pauvres vêtus à ses frais, les Grands d'Espagne, les gouverneurs de provinces, les hérauts et les rois d'armes, les porte-étendards, les chevaliers des divers ordres, etc., etc., formaient un cortége qui, du palais à Ste-Gudule, mit deux heures à défiler. Les provinces des Pays-Bas ont conservé encore et entretiennent la tradition de ces pompes, qui ressuscitent un siècle. Une énorme machine avait été inventée pour représenter un des deux éléments sur lesquels Charles-Quint obtint une partie de ses triomphes. C'était un navire avec tous ses gréements pavoisés, sur les côtés duquel on avait peint la double conquête de la Nouvelle-Espagne et du Pérou, de la Goulette, la prise de Tunis, de Modon et de Coron, les batailles navales gagnées sur les Turcs, etc., exploits sommairement rappelés en lettres d'or sur la grande voile de soie noire. Au gouvernail se tenait la Charité, vêtue d'une robe écarlate; au grand mât, la Foi, en robe blanche, la croix d'une main, le calice de l'autre, et à la proue, l'Espérance, qui s'appuyait sur l'ancre. Sous les ordres des Trois Vertus théologales, un équipage invisible mettait en mouvement la nef impériale à travers les vagues d'une mer de théâtre, d'où sortaient de petites îles pour figurer les Indes! Deux colonnes, avec la devise impériale (*plus ultrà*) étaient peintes sur un étendard emblématique qui, à Bruxelles comme à Rome, faisait de Charles-Quint « l'Hercule chrétien, dompteur des monstres de son temps:

(1) *Loba*, espèce de tunique ou de soutane.

» JURE TIBI HERCULEAS SUMPSISTI SIGNA COLUMNAS,
MONSTRORUM DOMITOR TEMPORIS IPSE TUI (1). »

De tous les mérites attribués à Charles-Quint par ces divers emblèmes et par ces devises ou inscriptions en son honneur, celui qui nous touche le plus est la délivrance de vingt mille esclaves des bagnes de Tunis et de Tripoli,

« QUO UNDE VIGINTI MILLIA EO BELLO LIBERATA IN PATRIAM REDUXERIT. »

Nous aimons à nous persuader que quelques-uns de ces malheureux captifs, rendus à leurs foyers et à leurs familles par le puissant Empereur, étaient dans le cortége ou parmi la foule des spectateurs, et bénissaient sa mémoire en versant ces larmes que l'Ange de la Miséricorde divine aime à voir tomber sur le registre où l'Ange de la Justice inscrit les erreurs et les actes coupables de ceux à qui est confié le gouvernement des hommes.

Le même sentiment nous fera traduire le paragraphe final de la relation de la cérémonie funèbre de Bruxelles : « Au mo-
» ment de l'Offrande, ceux qui avaient amené les coursiers ca-
» paraçonnés, les bannières et les insignes, les introduisirent
» sous les voûtes de l'église, avec un roi d'armes devant chaque
» insigne et devant chaque coursier. Lorsque passa le cheval
» recouvert d'une draperie noire (qui était le dernier, et qu'on
» appelle le coursier du deuil), un des chevaliers de la Toison-
» d'Or se jeta à genoux et resta prosterné pendant un quart
» d'heure, pleurant abondamment. » — C'était le grand-écuyer, M. de Bossu, qui avait été un des camarades d'enfance de l'Empereur, et qui, devant peut-être la vie au généreux élan de son amitié, n'avait jamais cessé d'être son ami.

(1) Le duc de Guise, après la levée du siége de Metz, donna l'occasion de parodier le *plus ultrà* de Charles-Quint par la substitution de *non ultrà Metas*, et les Parisiens, toujours goguenards, prétendirent qu'il fallait changer les colonnes d'Hercule en pattes d'écrevisse, en mettant *plus citra* au lieu de *plus ultrà*. Le Moyne, *de l'Art des Devises*, in-4°, Paris, 1666.

Heureux les vainqueurs couronnés qui peuvent, à leurs obsèques, faire répandre les larmes de la reconnaissance et les larmes non moins rares de l'amitié! (1)

Des services funèbres en l'honneur de Charles-Quint furent célébrés, non-seulement dans les grandes cités de ses États, comme Naples, et dans celles où régnaient des membres de sa famille, comme Lisbonne, mais encore dans les capitales des rois qui avaient presque continuellement guerroyé avec lui ou qui avaient renoncé à l'alliance espagnole. On en célébra un à Paris, où Henri III se rapprochait peu à peu de Philippe, et un autre à Londres, où la reine Élisabeth dissimulait encore en partie la réaction qui se préparait contre le catholicisme de sa sœur qu'elle remplaçait depuis peu sur le trône de leur père Henri VIII : l'abbaye de Westminster, deux semaines après les funérailles de Marie Tudor, entendit chanter un *Requiem* pour l'âme de Charles-Quint. — On fit le calcul que plus de trois mille églises en Europe célébrèrent un service funèbre à son intention, avec une dépense totale de six millions de ducats (2).

Ces cérémonies se renouvelèrent en Espagne lorsque, douze ans plus tard, Philippe II, sans attendre que l'édifice, voué par lui à saint Laurent le jour de la bataille de Saint-Quentin, fût terminé, y fit transférer les corps de son père et de sa mère, interprétant ainsi, sans scrupule, le codicille de l'Em-

(1) Voir dans le § II de notre première partie, p. 29, ce que nous avons raconté de M. de Bossu-Longueval. — L'amitié de Charles-Quint et de M. de Bossu nous a remis en mémoire ce que raconte M. Macaulay de l'affection qui unissait depuis leur première jeunesse le duc de Portland (Bentinck) et Guillaume III, si longtemps représenté comme incapable de tout sentiment tendre. — *History of England.*

Sandoval a reproduit la description seulement de la cérémonie funèbre de Bruxelles, qui fut imprimée avec des planches curieuses, par les fameuses presses de Plantin d'Anvers : — *La magnifica e somtuosa pompa funerale*, fatta in Brusellas, el di XXIX di decembre MDLVIII, nell' essequie dello invitissimo Carlo-Quinto, fol. Anversa, 1559.

(2) GREGORIO LETI, *Vita di Carolo V.* Amsterd. 1700 (T. IV, p. 412), citant un récit de la vie et de la mort de l'Empereur par le père Regla, dit que Regla calcula que le chiffre de ces services s'élevait à 37,000, tandis que Saavedra n'en comptait que 24,000. M. Stirling remarque que Leti cite ce récit du père Regla sans dire où il l'a trouvé. Nous croyons que Leti cite un récit qui n'existe pas.

pereur, qui lui laissait seulement le choix entre le caveau royal de la cathédrale de Grenade et la chapelle de Yuste. En 1570, le roi, qui méditait déjà cette translation, était venu faire un pèlerinage au monastère hiéronymite et y avait passé deux jours, refusant, par respect pour la mémoire de l'Empereur, de coucher dans la chambre où il était mort, et se contentant du petit cabinet y attenant, quoique ce cabinet fût si étroit qu'il y avait à peine la place pour y mettre un lit-de-camp (1). Avant de franchir la porte principale, Philippe avait lu cette inscription gravée sous les armoiries impériales :

DANS CETTE SAINTE MAISON DE SAINT-JÉROME DE YUSTE,
VINT SE RETIRER, POUR Y TERMINER SA VIE,
CELUI QUI L'AVAIT CONSACRÉE TOUT ENTIÈRE A LA DÉFENSE DE LA FOI
ET AU MAINTIEN DE LA JUSTICE,
CHARLES-QUINT, EMPEREUR, ROI DES ESPAGNES.
LE TRÈS CHRÉTIEN ET L'INVINCIBLE.
IL MOURUT LE 21 SEPTEMBRE 1558.

Les moines montrèrent aussi à Philippe II cette autre inscription sur le mur de la grande terrasse du Couchant :

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR, DON CHARLES V, NOTRE SEIGNEUR,
ÉTAIT ASSIS A CETTE PLACE
QUAND SA MALADIE LE PRIT, LE 31 AOUT,
A QUATRE HEURES DE L'APRÈS-MIDI.
IL SUCCOMBA LE 21 SEPTEMBRE, A DEUX HEURES DU MATIN,
ANNÉE DE NOTRE-SEIGNEUR, 1558 (2).

Pour dédommager les moines de Saint-Jérôme, Philippe II leur fit présent d'une coupe d'or et de quelques reliques, d'une copie exacte de la *Gloire du Titien*, d'un nouvel autel et de

(1) « Guardando el respecto al aposento en que murió su padre, non queriendo dormir sino en el retrete del mismo aposento, y tan estrecho que apenas cabe una cama pequena. » Citation d'un vieux registre montré à M. Ford, lors de sa visite à Yuste.

(2) Ces inscriptions sont rapportées dans le *Handbook* de M. Ford, tome Ier, page 552, et dans le *Viage de España*, de Ponz, tome VII, page 138.

quelques décorations sculpturales auxquelles Philippe III devait plus tard ajouter, entre autres embellissements, les statues de la Prudence, de la Justice, de la Valeur et de la Modération; mais le monastère et même le village de Quacos ne se résignèrent pas à l'enlèvement de l'illustre mort, sans protester par l'expression allégorique de leurs regrets, comme si pour eux l'Empereur ne mourait réellement que ce jour-là. Lorsque l'évêque d'Alcala, l'évêque de Jaen, don Luis Manrique et le secrétaire Gaztelu, vinrent pour présider à l'exhumation et escorter le corps jusqu'à l'Escurial, ils virent, à l'entrée de Quacos, une peinture représentant la Solitude et le Village personnifiés : la Solitude, les mains croisées sur la poitrine et les yeux en larmes, interrogeait en vers élégiaques l'autre figure, triste comme elle :

LA SOLITUDE. — Que viens-tu faire ici, Village affligé?

LE VILLAGE. — Nous venons pour pleurer nuit et jour, dans ce désert, la perte de notre souverain bien-aimé. Nous ne demandons qu'à égaler le peuple troyen par nos gémissements et nos pleurs; car notre perte est plus grande que la sienne.

LA SOLITUDE — Que personne ne pleure cette mort ni ne se lamente : au lieu de perte et de malheur, elle est plutôt un triomphe et un évènement heureux dans l'éternité. L'Écriture-Sainte nous enseigne que celui qui a été vainqueur de tant d'infidèles ne meurt jamais, mais jouit de la vie véritable en abandonnant la vie terrestre qui n'est que fragile et éphémère (1)

Le couvent proclama ses sentiments par une apostrophe plus directe. Un des religieux, celui-là probablement qui avait fait les vers du Village, adressa ces adieux à l'ancien hôte de Yuste : « Quoique tu ne sois qu'un corps sans vie, ayant laissé dans ce » sépulcre tout ce que tu avais de mortel pour aller jouir, » comme nous le croyons, de la gloire de Dieu, nous remercions » Ta Majesté Césaréenne de la faveur qu'elle a accordée à Yuste

(1) C'est le *Moine anonyme* qui nous donne ces détails et cite les pièces allégoriques à la suite de sa relation.

» et à notre Ordre tout entier. Nous sommes fermement per-
» suadés que tu as ici, en un an et huit mois, conquis plus de
» renommée que pendant tout le cours de ton règne. Quelque
» glorieuses et héroïques qu'aient été tes actions, dont l'histoire
» consacrera le souvenir, ce que tu as fait vers la fin de ta vie
» les surpasse toutes. Ainsi sont faits les hommes : autant ils ai-
» ment à s'élever eux-mêmes au-dessus de leur niveau, au-
» tant ils admirent ceux qui en descendent de leur propre mou-
» vement.

» La douleur de te voir enlever à nous, que tu chérissais
» comme les tiens, me ferme la bouche. Nous resterons toujours
» tes serviteurs dévoués, tes chapelains fidèles ; mais nous ne
» saurions nous empêcher de craindre qu'un jour ne vienne,
» où dans ce lieu même on négligera ta mémoire, comme si tu
» n'étais jamais entré ici, comme si tu n'avais jamais demeuré
» avec nous... Ah ! si tu avais su, ô mon seigneur, ce que nous
» éprouvons, jamais tu n'aurais voulu nous quitter... Mais,
» hélas ! impossible de retenir les bras de ceux qui t'emportent
» loin de nous. Une prière nous reste : élève-nous bien vite à ce
» royaume de béatitude où Dieu Notre-Seigneur t'a fait en-
» trer... Que ces mots soient la péroraison de mon discours et
» le sceau de notre amour : — A tout Dieu a assigné une me-
» sure, au firmament, à la terre, à la mer ; à l'amour seul il a
» permis d'être à tout jamais sans limite. »

Cette tendre allocution semblait évoquer Charles-Quint lui-même, qui répondait au moine-poète par cette consolation dévote :

« Mes bien-aimés, consolez-vous en Dieu : l'heure de partir
» a sonné pour moi ; ne pleurez pas, je vous en prie. Que je ne
» vous voie ni tristes ni affligés à cause de mon départ. Déjà
» ma femme et mes enfants doivent être arrivés ; comment
» pourrais-je ne pas les rejoindre ? J'espère en Dieu. La foi en
» sa miséricorde fait ma béatitude ; car, en contemplant
» Dieu dans sa grandeur, je sens que tout ici-bas n'est que
» misère. »

Cependant, le cercueil impérial commençait sa procession funèbre de la simple chapelle de Yuste à ce monument gigantesque, où se rendaient, de différents points, les corps de l'Impératrice Isabelle, de la princesse doña Juana et des princes don Fernand et don Juan, ses enfants morts en bas-âge, — le corps de la reine Éléonore de France; le corps de la reine Marie de Hongrie, sœurs de Charles-Quint, ceux de la reine Jeanne, sa mère, et de Philippe-le-Beau, son père. Le corps de l'Empereur n'arriva qu'au bout de dix jours, le 4 février 1572, ayant été retenu à chaque relais par quelque cérémonie solennelle. Sa réception fut pompeuse, et les obsèques, faites selon les rites observés pour un religieux hiéronymite, durèrent plusieurs jours. Fray Francisco de Villalva, l'ancien prédicateur attaché au *palais* de Yuste, eut une seconde fois la gloire de remporter la palme de l'éloquence par son oraison funèbre, sans être troublé par le roulement de la foudre; car la solennité fut accompagnée d'une tempête comme celles qui avaient ébranlé le monastère de Yuste pendant la maladie de l'Empereur.

Selon son vœu, Charles-Quint fut enterré à côté de l'Impératrice, sous le maître-autel, dans la position indiquée par le codicille du 9 septembre 1558. Son épitaphe s'adressait à ses descendants et leur disait :

HUNC LOCUM, SIQUIS POSTERUM CAROLO V
HABITAM GLORIAM RERUM GESTARUM
SPLENDORE SUPERAVERIS,
IPSE SOLUS OCCUPATO; CŒTERI
REVERENTER ABSTINETE.

« O toi qui, entre tous les petits-fils de Charles-Quint, seras » parvenu à surpasser par tes actions plus éclatantes la splen- » deur de sa gloire, seul tu pourras occuper cette place! Que » les autres s'en écartent respectueusement. »

Philippe, en construisant l'Escurial, « palais, monastère et tombeau, » comme on l'appelle si souvent, avait eu la double pensée de le dédier au saint du 9 août et aux cendres de son

père : aussi y avait-il établi une congrégation de Hiéronymites de préférence à tous les autres ordres religieux. Il considérait l'édifice entier comme le mausolée paternel, et, dans son plan, le caveau primitif devait contraster par sa simplicité avec le reste (1). Son fils Philippe III conçut l'idée du *Panthéon* actuel, crypte octogone décorée des marbres et des bronzes les plus riches, qui ne fut complétée que par Philippe IV, le 16 mars 1654, jour où la translation des corps de toute la dynastie autrichienne fut l'occasion d'une dernière solennité funèbre dont Philippe II, surnommé le *Salomon* du *temple* espagnol, partagea les honneurs avec le grand ancêtre de sa race. Le prédicateur fray Juan de Avenellada avait pris pour texte ce verset d'Ézéchiel : *Vaticinare de ossibus istis et dices eis : ossa arida, audite verbum Domini.* « Tu prophétiseras sur ces os et tu leur diras : Vous, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur (2). » Sa péroraison fut la paraphrase du verset suivant : *Hæc dicit Dominus ossibus his : ego intromittam in vos spiritum et vivetis :* « Le Seigneur dit à ces os : Voici, j'introduirai en vous un souffle, et vous vivrez ! » Comme si Philippe II était déjà glorifié dans le sein de Dieu, fray Juan invita sa postérité à vivre chrétiennement ainsi que lui, afin d'obtenir le bénéfice de son intercession auprès de la toute-puissance céleste.

L'église étincelait des clartés d'un millier de cierges. Chaque cercueil fut descendu au Panthéon par trois Grands d'Espagne et trois moines de Saint-Jérôme. Le premier contenait les restes d'Isabelle de Bourbon, première femme de Philippe IV. Celui de Charles-Quint ferma la marche, porté par le premier ministre don Luis de Haro, le marquis d'Abrantès et le marquis d'Aytona. Avant qu'il occupât l'*urne* ou sarcophage de marbre noir qui lui était destiné, Philippe IV fit ouvrir le double cercueil. On eût pu croire que la vision d'Ézéchiel allait se réaliser

(1) Ce que nous répétons ici ne nous semble pas en contradiction avec ce que dit M. Gachard, dans un mémoire lu en 1854 à l'Académie royale de Belgique, et dans lequel cet érudit semble douter du vœu fait par Philippe II après la bataille de Saint-Quentin.

(2) *Ezéchiel*, chap. XXXVII, IV.

littéralement pour le grand Empereur, tant sa conservation était parfaite ; mais le *souffle* ou l'*esprit* attendait une parole plus puissante que celle du prédicateur de la cour : *Spiritum non habebat*. On prétend seulement que quelques brins du thym qui avait été mis par les Hiéronymites de Yuste, quatre-vingt-quinze ans auparavant, dans les plis du linceul, exhalaient encore le parfum des montagnes de l'Estramadure. Après avoir contemplé en silence le visage du fondateur de sa race, Philippe IV se tourna vers son ministre et lui dit : *Cuerpo honrado! don Luis* : « Corps honoré ! don Luis. » — Très honoré, *muy honrado!* répondit don Luis de Haro, « ne pouvant qu'appuyer sur la réflexion par laquelle Sa Majesté, » dit l'historien de l'Escurial, « exprimait brièvement le sentiment auquel peut s'élever la piété chrétienne devant un spectacle semblable (1) ! »

Charles II, le fils de Philippe IV, dans son exagération superstitieuse de ce culte des morts, transmis héréditairement à tous les descendants de Jeanne-la-Folle, fréquenta plus qu'aucun autre le Panthéon de l'Escurial, aimant à y méditer sur les *urnes* qui avaient déjà leurs habitants et sur celle qui l'attendait, lui, le dernier héritier de leur palais funèbre (2). Les

(1) « Exprimiendo Su Magestad en breves palabras todo aquel sentir a que se puede alargar la piedad christiana en caso semejante. » Los Santos : *Descrip. del Escorial*, p. 156. — Ford's *Handbook*.

(2) Dans ses Mémoires historiques sur les rois d'Espagne de la maison de Bourbon, le Dr Coxe, qui a peint Charles II d'après les dépêches du duc d'Harcourt au ministre Torcy, les papiers d'État d'Hardwicke et les Mémoires du maréchal de Tessé, raconte la scène de l'exorcisme et de la consultation d'une sorcière. Il ajoute :

« L'infirme monarque quitta la capitale pour l'Escurial en 1700, afin d'échapper à la persécution de ceux qui l'importunaient pour qu'il nommât son successeur... Dans cette retraite, il parut recouvrer ses forces et son courage ; mais l'inquiète curiosité naturelle aux malades le fit recourir à une superstition commune en Espagne, et à laquelle son père s'était aussi livré. Il descendit dans le caveau du Panthéon pour y visiter les cadavres de sa famille, espérant que l'intercession de leurs âmes arrêterait les progrès de sa maladie. Le cercueil de sa mère ayant été ouvert, ce spectacle fit peu d'impression sur lui ; mais le corps de sa première femme lui apparut avec peu de signes de décomposition et le roi fut frappé de revoir son visage presque aussi vermeil que pendant sa vie. Ces traits autrefois bien-aimés, qui triomphaient de la mort, lui inspirèrent l'horreur ; il recula en s'écriant : « Je serai bientôt avec elle dans le ciel, » et il sortit précipi-

Bourbons, ses successeurs, avaient dans les veines du sang de cette Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, à qui Anne d'Autriche ayant demandé ce qu'elle pensait de sa réception au Louvre : « Je pense, » lui répondit-elle, « à cette autre pompe qui doit un jour m'accompagner aux caveaux de Saint-Denis. » Les Philippe, les Charles et, après eux, Ferdinand VII, descendaient donc volontiers aussi aux deux Panthéons de l'Escurial ; car, à côté de celui des rois et des reines, il en est un autre, le Panthéon des Infants, communément appelé le *Podridero* (le Pourrissoir) (1).

S'il en fallait croire une anecdote posthume, un riche Anglais, touriste et romancier à l'imagination originale, amoureux de l'architecture grandiose et de la belle peinture, M. Beckford, l'auteur de *Vatheck*, aurait pu obtenir du roi Charles III la faveur de vérifier si, dans son sarcophage et après deux siècles de sommeil, Charles-Quint ressemblait toujours aux portraits par lesquels le Titien lui a donné une seconde vie sur ses toiles magiques. La duchesse d'Hamilton, la fille de M. Beckford, déclare que, pour satisfaire la curiosité de son père, l'*urne* de Charles-Quint sortit de sa niche, le double cercueil s'ouvrit, et M. Beckford, comme Philippe IV, reconnut le front pâle, le nez légèrement aquilin, la lèvre autrichienne et la physionomie pensive de ce visage dont la main du fidèle Quixada avait fermé les yeux après la mort. Le thym de l'Estramadure conservait aussi son odeur de la montagne (2).

Puisque nous venons de citer un homme d'imagination, supposons un moment que l'empereur Charles-Quint, comme ses prédécesseurs Charlemagne et Barberousse dans les légendes

tamment du caveau. L'effet de cette émotion terrible sur une santé altérée, fut profond et irrémédiable. Son imagination morbide entretint en lui l'idée continuelle de la mort, et il se persuada que l'aspect vermeil de la reine défunte présageait sa fin prochaine. » (*Memoirs of the kings of Spain*, etc., tôme Ier, p. 57.)

(1) Voir dans le *Handbook* de M. Ford, la belle description de l'*Escurial*.

(2) M. Ford, en citant cette anecdote, regrette qu'elle ne soit pas fondée sur des documents plus authentiques. M. Stirling semble avoir en vain écrit en Espagne pour obtenir des renseignements plus positifs que le souvenir de la duchesse.

germaniques, pût de siècle en siècle interrompre son dernier sommeil, — il respirerait au moins en se réveillant ce parfum agreste qui, mille fois préférable à tous les baumes prodigués au corps des rois, lui rappellerait le paysage où il avait espéré trouver, au déclin de ses jours, ces joies de la solitude... si douces à l'esprit désabusé de celui qui a passé par les agitations de la guerre et de la politique (1).

Au reste, un archevêque Turpin anonyme a fait aussi de Charles-Quint le héros de cette légende, populaire dans les Flandres, où nous le voyons, tantôt vaillant champion de la Chrétienté, comme le fils de Pépin, vaincre son rival Solyman devenu un autre roi Agraman, tantôt visiter en bon bourgeois de Gand, les plus humbles de ses sujets. Dans cette légende, ses prouesses de paladin l'égalent au Cid; ses bons mots charment les esprits rustiques avec lesquels il ne dédaigne pas de plaisanter familièrement, comme les chroniques monacales et les correspondances intimes de Yuste nous le montrent s'entretenant avec Nicolas, son barbier, à qui il confie le projet de faire faire ses obsèques de son vivant; avec Adrien, son cuisinier, à qui il reproche de ménager la cannelle dans ses ragoûts, et avec Pelayo, le boulanger, à qui il recommande de faire le pain un peu moins dur pour ses dents ébranlées.

La muse épique de l'Espagne ne pouvait, pas plus que la légende flamande, négliger le grand Empereur. Malheureusement les trois poètes qui l'ont chanté sont inférieurs à don Alonzo d'Ercilla, quoique deux des trois fussent à la fois soldats et poètes, comme l'auteur de *l'Araucana* et l'auteur de *Don Quichotte*. La *Carolea*, de Hieronimo Sempere, n'a pas moins de trente chants et s'arrête cependant au couronnement de Charles-Quint à Bologne en nous promettant la conquête de Tunis. Le

(1) Mme d'Aulnoy, qui avait elle-même fait des contes de fées, raconte en ces termes sa visite au Panthéon souterrain de l'Escurial. — « L'on descend par un degré de jaspe. *Je me figurais entrer dans quelqu'un de ces lieux enchantés dont parlent les romans et les livres de chevalerie.* Le tabernacle, l'architecture de la table d'autel, le degré par où on y monte, le ciboire fait d'une seule pièce d'agathe, sont autant de miracles, etc. » (*Relation du Voyage d'Espagne*, tome III,

Carlos famoso, de Luis de Zapata, en a cinquante, dont le cinquantième n'est plus qu'un résumé rapide, le poète s'apercevant enfin qu'il lui en faudrait rimer cinquante autres s'il voulait parcourir une carrière trop vaste pour le souffle de son Pégase (1). Mais ce n'est ni dans la *Carolea* de Sempere, ni dans le *Carlos famoso* de Zapata, ni dans le *Carlos victorioso* de Hieronimo Urrea, que nous trouverions une couronne poétique digne du plus puissant monarque du XVIe siècle, grand dans le gouvernement et grand dans la guerre, qui, ayant à lutter sans cesse contre des ennemis presque aussi puissants que lui individuellement et toujours prêts à se liguer pour l'attaquer, montra le même sang-froid dans la bonne et la mauvaise fortune, suffit pendant trente ans, par son génie actif, à combattre et à négocier sans cesse, choisissant avec un tact parfait les généraux et les diplomates les plus capables, supérieur à tous s'il agissait par lui-même, passant pour heureux, mais n'attendant rien du hasard, accusé enfin d'une ambition insatiable, et « à l'âge où l'ambition des autres hommes est dans toute sa force, » comme le dit Voltaire, prouvant par son abdication qu'il avait été sincère quand il disait préférer à toutes les joies bruyantes de la grandeur et de la gloire les loisirs occupés d'une champêtre et sainte retraite.

Mais hier encore les poètes pouvaient-ils soupçonner cette sincérité! Charles-Quint n'était-il pas pour eux le froid calculateur, le politique flegmatique, l'ambitieux au cœur de marbre? Comment arracher de cette figure impassible les larmes qui nous intéressent à la colère d'Achille? Comment supposer ce dominateur égoïste susceptible d'admirer une belle

(1) Le critique allemand Boutterweck semble accuser Charles-Quint lui-même d'avoir trahi ses *poètes* par son caractère peu intéressant.

Voir, sur Sempere et Zapata, l'*Histoire de la Littérature espagnole* de M. TICKNOR, tome II, pages 455 et 456. Boutterweck cite un *Charles Victorieux* d'Urrea; mais M. Ticknor n'en parle pas, à moins que ce soit l'épisode du *Dialogue sur le véritable Honneur militaire*, où le poète raconte le duel proposé par François Ier à Charles-Quint.

Sempere était un marchand, Zapata et Urrea étaient hommes d'épée; Urrea avait traduit, comme Charles-Quint lui-même, le *Chevalier délibéré* en espagnol.

nature, un beau tableau, un beau poème ? Comment deviner enfin qu'au lieu de la sombre tristesse de l'ambition désappointée, ce souverain, moitié homme du Nord et moitié homme du Midi, nourrissait cette mélancolie rêveuse où se plaisent les âmes tendres qui se sont vouées aux souvenirs et aux regrets d'un vertueux amour ? Voilà ce dont ne se doutaient guère non plus ceux qui, voyant dans l'addication de Charles-Quint le premier symptôme de l'affaiblissement de son intelligence, ont eu d'autant moins de peine à croire que cette haute raison avait fini par s'égarer dans les pratiques superstitieuses du cloître, où cependant l'ex-Empereur se montre avec toute la vigueur de son génie et toute la délicatesse de ses sentiments. Sa correspondance avec son fils et sa fille, les lettres de ses secrétaires et celles de ses serviteurs intimes donnent un démenti à toutes ces histoires qui, inconséquentes elles-mêmes, font de Charles-Quint, dans la même page, un philosophe et un idiot, un sage et un comédien au cerveau fêlé (1).

(1) « Détrompé de tout, parce qu'il avait tout éprouvé, il renonça à ses couronnes et aux hommes à l'âge de cinquante-six ans, c'est-à-dire à l'âge où l'ambition des autres hommes est dans toute sa force, et où tant de rois subalternes, nommés ministres, ont commencé la carrière de leur grandeur. — On prétend que son esprit se dérangea dans la solitude de Saint-Just. En effet, passer la journée à remonter des pendules et à tourmenter des novices, se donner dans l'Église la comédie de son propre enterrement, se mettre dans un cercueil et chanter son *De profundis*, ce ne sont pas là les traits d'un cerveau bien organisé. Celui qui fit trembler l'Europe et repoussa le vainqueur de la Perse, mourut donc en démence. » (VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs et l'esprit des Nations.*)

Cette folie, que Voltaire faisait dater du séjour de Charles-Quint dans le cloître, remontait plus haut, selon d'autres historiens. En 1843, M. Mignet, citant GALUZZI (*Storia del gran-ducato de Toscana*) et L. RANKE, disait, dans son introduction à l'*Histoire de la succession d'Espagne* : « Cet homme si actif, dont une partie du monde attendait les ordres, ne *donnait plus sa signature qu'avec humeur*; *il s'enfermait des heures entières dans un appartement tendu de noir et éclairé par sept torches*, etc. » (*Notices et Mémoires historiques*, tome II, p. 428.) M. Mignet a dit, depuis, comme nous : « *Charles-Quint finit sa vie comme il l'avait passée, simplement, avec une noble piété et une grandeur naturelle !* » Nous sommes donc étonné qu'après avoir consulté et mis ingénieusement en œuvre les mêmes documents, M. Stirling ait pu dire encore : « Une fois dans les murs de Yuste, il prit toutes les passions, les préjugés et les superstitions d'un moine : *Once within the walls of Yuste he assumed all the passions, prejudices and superstitions of a friar.* » *Cloister Life of emp. Charles V*, troisième édition, page 261.

Nous croyons avoir interprété le vrai sens de quelques actes invoqués jusqu'ici pour déclarer Charles-Quint atteint d'aliénation mentale. En signalant surtout, et en faisant ressortir cet amour fidèle et ce culte du deuil que, jusqu'à son lit de mort, Charles-Quint associa dans son cœur à sa dévotion chrétienne, nous ne pouvons qu'être surpris que personne n'en ait été frappé avant nous : ce sentiment caractéristique donnerait seul la clef de certaines particularités qui étaient connues avant les nouveaux documents que nous avons eus à notre disposition. Ce sentiment, que Charles-Quint tenait héréditairement de sa mère, semble, il est vrai, méconnu par son fils, si jaloux continuateur des traditions paternelles, et qui les exagéra quelquefois. Philippe II épousa successivement quatre femmes, et ses descendants directs s'écartèrent plus ou moins de l'exemple de leur grand ancêtre. Dans la branche autrichienne, Maximilien II, nous l'avons vu, donnait un exemple opposé, — au grand désespoir de Marie, sa femme; mais, dans la dernière princesse de la lignée impériale, nous retrouvons à la fois la reine Jeanne, mère de Charles-Quint, Charles-Quint lui-même et sa sœur la reine de Hongrie. Cette princesse fut Marie-Thérèse, dont l'histoire nous dit — qu'elle survécut quinze années à son mari, mort à Inspruck (1765), et que, pendant ces quinze années, elle s'entourait des emblêmes de son deuil. Non-seulement Marie-Thérèse n'oublia jamais, le 18 de chaque mois, de descendre dans le caveau des sépultures impériales, pour y arroser de ses larmes l'objet de sa fidèle tendresse; mais encore, le mois d'août tout entier était consacré par elle à célébrer ce triste anniversaire. Elle conservait un portrait de François, représenté tel qu'elle l'avait vu au moment d'être enseveli, et elle aimait à le contempler ainsi. L'Impératrice elle-même avait fait faire secrètement son propre cercueil et avait tissu de ses mains sa robe mortuaire; enfin, lorsque l'heure dernière arriva pour Marie-Thérèse, on l'entendit plusieurs fois répéter : « Je viens à toi ! »

ÉPILOGUE ET APPENDIX

HISTORIQUE ET BIOGRAPHIQUE

PRINCIPAUX PERSONNAGES DE LA CHRONIQUE DE CHARLES-QUINT. — CHARLES-QUINT ET SAINT LOUIS. — LES HOMMES D'ÉGLISE. — L'ARCHEVÊQUE CARRANZA. — L'INQUISITEUR VALDEZ. — PRÉDICATEURS ET CHAPELAINS. — VILLALVA. — AÇALORAS. — VILLACASTIN. — SANTANDRÈS. — VELASCO. — SALINAS. — LE PÈRE FRANÇOIS PÉCHEUR, ETC.

Dans le cours de cette chronique, nous avons, soit par allusion, soit plus directement, indiqué quelques analogies entre Charles-Quint et divers monarques ou grands hommes de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne, Dioclétien; Frédéric II, Napoléon, etc. Sous l'impression des derniers adieux de Charles-Quint au monde et de sa fin chrétienne, nous pourrions trouver encore quelques traits de rapprochement entre l'empereur catholique et le plus saint de ses aïeux, dans cette noble maison de France dont il se glorifiait d'être issu. Pour un tel parallèle, il faudrait accepter littéralement ces légendes monacales dont nous avons mis le sommaire en relief, et encore Charles-Quint ne serait pas un saint comme les moines auraient voulu en faire un, comparé au plus vertueux prince qui ait jamais obtenu la canonisation de Rome. Mais, en parcourant récemment un résumé critique de la vie de saint

Louis, roi de France, par Le Nain de Tillemont (1), il nous a semblé y reconnaître le type que se proposaient le Hiéronymite anonyme, le père Siguenza et surtout fray Martin Angulo, le prieur de Yuste, lorsqu'ils nous représentent Charles-Quint comme un héros de la vie dévote. Considérant le saint roi successivement « comme simple particulier, chargé du soin de » son âme; — ensuite comme père et chef de famille chargé du » soin de sa femme, de ses enfants et de ses domestiques, — et » enfin comme roi, chargé de la conduite de tout un peuple et » obligé de se conduire en prince chrétien à l'égard de ses su- » jets et des étrangers, » l'historien de Louis IX groupe quinze ou seize chapitres dont voici les sommaires, curieux à mettre en regard de ceux que nous avons cités dans le § VII de la seconde partie de notre chronique : — « Piété de saint Louis. » — De son dormir et de son lever : (Il se levait la nuit pour prier, » le corps et la tête prosternés jusqu'en terre). — Comment saint » Louis passait ordinairement la journée. — Saint Louis va » nu-pieds, porte la haire, reçoit la discipline. — Mortification » de saint Louis dans ses repas. — Des jeûnes de saint Louis. » — Prières particulières de saint Louis. — Respect de saint » Louis pour les reliques. — Quelques dévotions particulières » de saint Louis. — Comment saint Louis passait le Vendredi- » Saint. — De l'humilité de saint Louis, etc. »

A ce point de vue déjà tout l'avantage est sans doute au saint roi de France qui, menant cette vie ascétique et pénitente au milieu de la cour et des affaires, trouvait le temps de s'y livrer à des pratiques dévotes pour lesquelles « la solitude de l'ermitage et le loisir du cloître » semblent si nécessaires à son moderne historien. Cependant les pieux légendaires des « faits, gestes et paroles » de Charles-Quint à Yuste, n'oublient pas de nous dire que toute sa vie, il avait, lui aussi,

(1) Voir dans le *Journal des Savants* (Janvier 1854), un excellent article de M. AVENEL, sur la *Vie de saint Louis*, éditée par M. J. de Gaulle. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire quelques phrases de M. Avenel, un de nos plus érudits critiques.

accompli rigoureusement ses devoirs de chrétien, et qu'entre autres, il s'imposait l'obligation de passer deux heures par jour en oraison. Si de nouveaux documents doivent plus tard nous convaincre que Charles-Quint se donnait réellement la discipline, il manquera peu de chose à l'analogie que nous venons d'indiquer entre lui et saint Louis.

Après avoir été édifiés par le récit que l'historien de saint Louis nous fait des vertus domestiques du saint roi, — de son respect filial, — du soin qu'il prenait lui-même de l'éducation de ses enfants pour les former à la piété, — du bonheur qu'il aurait eu de voir trois d'entre eux portés vers l'état monastique (bonheur qui fut accordé à Charles-Quint), — de la part d'affection qu'il réservait à ses serviteurs, voulant qu'il n'y eût parmi les siens que des personnes « dont la vie et les mœurs fussent honnêtes et réglées et dans une entière pureté, » nous trouverions encore matière au parallèle dans la vie politique et guerrière des deux princes, quoique ici, comme dans la vie privée, la supériorité reste au saint roi. On s'y attend sans doute; mais il n'en est pas moins vrai que voici quelques traits communs à l'un et à l'autre: « Tillemont » (nous citons son critique), « rappelant les actions guerrières de saint Louis, et la révolte des princes abattue, et le puissant empereur Frédéric II » mis à la raison, et les Anglais défaits à Taillebourg, et l'héroïsme du pieux monarque dans les revers comme dans les » succès, et ses expéditions d'Orient, ajoute: Toutes ces choses » se peuvent faire par une vaillance humaine; mais il faut » avoir tout ensemble et le courage naturel d'un héros et la » grâce du martyr pour pouvoir témoigner la fermeté et l'intrépidité qu'eut saint Louis dans sa prison. »

Si Charles-Quint, lui aussi, se montra héroïque dans les revers comme dans les succès, ce fut surtout contre les infidèles et sur cette terre d'Afrique où il ne fut pas moins admirable après la catastrophe d'Alger que lorsqu'il s'était élancé, à la prise de Tunis, un crucifix à la main en guise d'étendard.

« La libéralité chez les rois est souvent un vice ruineux;

» chez Louis IX ce fut une vertu féconde ; ses mains, qui s'ou-
» vraient largement pour les pauvres, se fermaient volontiers
» à l'avidité des princes et des courtisans. Aussi, tandis que
» le peuple bénissait ses largesses, les grands et les heureux
» du siècle lui faisaient le reproche d'avarice. » Ici nous nous permettrons de croire que le peuple ne bénit pas toujours les largesses de saint Louis, ou ce prince fut réellement plus heureux que l'empereur Charles-Quint, accusé souvent par le peuple comme par les grands, alors qu'il eût voulu faire peser les charges plutôt sur les seigneurs que sur les classes laborieuses ; mais du reste, comme saint Louis, nous l'avons vu, dans les relations vénitiennes, tour à tour vanté à cause de sa munificence et traité de parcimonieux, sinon d'avare.

Mais il est un paragraphe sur saint Louis qui serait d'une application plus exacte à Charles-Quint :

— « Sa raison était si ferme, que dans les choses mêmes où
» ses sentiments intimes avaient sur lui le plus d'empire, il ne
» sacrifiait rien de ce qui lui semblait la justice, l'intérêt de
» l'État, la dignité et l'intégrité du pouvoir royal, à ses pen-
» chants les plus respectables et les plus sacrés. Aussi il témoi-
» gna en diverses rencontres, que le respect qu'il avait pour
» l'Église ne l'empêchait pas de maintenir les droits de sa cou-
» ronne contre les usurpations des ecclésiastiques. »

Nous ne poursuivrons pas ce parallèle, car nous arriverions bientôt aux contrastes, et nous avons voulu surtout rapprocher d'un historien de saint Louis « qui, » dit M. Avenel, « admire plutôt qu'il ne juge » ces bons moines qui, soit pour l'honneur de leur Ordre, soit pour flatter la fille de Charles-Quint, auraient volontiers fait un saint du grand monarque dont notre impartialité doit se contenter d'avoir relevé le caractère moral, si rabaissé par quelques-uns de ceux qui ont le plus exalté son génie politique. Si nous approfondissions le parallèle (on en a établi de plus problématiques depuis Plutarque), nous dirions que, malgré cette familiarité qui lui conserva les sympathies flamandes, cette aimable souplesse van-

tée par un des ambassadeurs vénitiens, cette affabilité qui charmait les artistes et cette bienveillance du maître pour ses serviteurs reconnue par le secrétaire Van Male comme par le majordome Quixada, Charles-Quint ne pouvait avoir, dans l'expression de ses meilleurs sentiments, cette douceur facile de saint Louis si bien peinte par Joinville et que le fils de la reine Blanche devait certainement à la longue influence exercée sur lui par sa mère. L'éducation maternelle avait manqué au fils de l'infortunée Jeanne-la-Folle. Pour les enfants des rois, comme pour les autres, rien ne supplée à cette tendre autorité de la mère qui nous rend meilleurs si nous naissons avec des instincts de bonté, qui adoucit nos aspérités naturelles si nous sommes moins heureusement doués.

Mais il nous reste à raconter ce que devinrent, après la mort de Charles-Quint, les principaux personnages de cette chronique, en commençant par ceux dont Charles-Quint porte la robe dans le tableau du Titien... ce qui nous a probablement inspiré l'idée de la comparaison que nous aurions voulu faire entre lui et celui de nos rois qui porta le cilice monacal sous sa robe royale. Nous parlerons d'abord du dernier venu, l'archevêque de Tolède, justement parce que sa visite au lit de mort de Charles-Quint fut un des textes de la dénonciation qui le conduisit aux prisons du Saint-Office.

De Yuste même, l'archevêque de Tolède écrivit à Philippe II pour lui rendre compte des derniers moments de son père. Sa lettre est d'accord avec le récit de Quixada; mais le Moine anonyme, dont la relation ne fut évidemment rédigée qu'après le procès de Carranza, raconte un peu différemment les choses. Selon lui, le prélat (qui s'était fait trop attendre à Yuste) n'aurait pas reçu de Charles-Quint un accueil très cordial. Le Moine ignorait les préventions semées dans l'esprit de l'Empereur par les insinuations perfides du grand-inquisiteur, et voici son récit :

« De retour des Pays-Bas, l'archevêque arriva à Yuste la » veille même de la mort de l'Empereur. Dès que celui-ci en

» fut averti, il lui donna permission d'entrer, et après s'être » informé de la santé de son fils, il dit au prélat qu'il n'était » pas disposé à parler d'affaires. Le prélat retourna à Quacos » avec sa suite, quoique le prieur eût mis le monastère à sa » disposition. Après avoir dîné, il revint une seconde fois, vers » le soir, mais il dut se tenir dans l'antichambre, l'Empereur » ne l'ayant pas admis. En attendant, don Luis d'Avila, le » comte d'Oropèse et Quixada furent successivement intro- » duits auprès de l'Empereur (1). Chacun d'eux fit des efforts » pour que l'archevêque pût jouir de la même faveur. Ils n'ob- » tinrent aucune réponse, mais seulement un signe de tête » qui équivalait à un refus. A la fin, Quixada interpella le » confesseur : « — Que Votre Paternité déclare ce qui en est, » dit-il ; tout le monde ici est d'avis que c'est elle qui détourne » Sa Majesté de recevoir l'archevêque. — Seigneur don Luis, » répondit le confesseur, plût à Dieu que tous les prélats de » l'Espagne fussent ici présents, rien ne me serait plus agréa- » ble. Mais Sa Majesté, à ce que j'entends, ne veut pas de ce- » lui-ci, et nous devons nous conformer à ses désirs, surtout » dans ce moment suprême. » Comme on continuait néanmoins » à croire que c'était lui qui s'opposait à l'entrevue, il offrit de » solliciter l'entrée de la chambre pour l'archevêque en pré- » sence de d'Avila et de Quixada. Mais, quoiqu'il s'adressât à » son maître, celui-ci ne répondit mot, et fixant sur lui un re- » gard troublé, sembla lui dire : Et vous aussi, mon père! » Après cette épreuve, on resta convaincu qu'il n'y avait au- » cune intrigue de la part du confesseur, mais que l'Empereur, » dans ces instants, ne voulait pas écouter chose qui ne tou- » chât au salut de son âme. Quelque temps après, le bruit se » répandit que Sa Majesté était à l'extrémité ; l'archevêque, » sans en avoir demandé la permission, entra avec les autres » seigneurs ; s'étant approché du lit, il dit, *entre autres choses*, » à l'Empereur : « Tout est fini ! » et se mit à expliquer le

(1) Quixada n'avait pas besoin d'être *introduit* ; il faudrait lire : *entrèrent.*

» psaume *De Profundis*. Ensuite il se retira dans l'intérieur » du couvent, et laissant l'Empereur avec son confesseur et » un autre religieux, il leur recommanda de l'avertir lorsque » le dernier moment serait venu. Après son départ, le malade » se tourna vers son confesseur : « — Avez-vous entendu, dit- » il, comment l'archevêque a dit : *Tout est fini !* » — Dès lors, » le mal s'accrut d'heure en heure, et à minuit le religieux » jugea convenable de faire avertir l'archevêque. Ce prélat ac- » courut immédiatement, accompagné des autres seigneurs ; » mais ils trouvèrent l'Empereur déjà à l'agonie. Le prélat se » mit à le consoler, mais d'une voix si forte que Quixada dut » le prier de parler plus doucement, et d'avoir égard aux an- » goisses dans lesquelles se trouvait leur maître. Il s'éloigna » donc du lit et se plaça contre une fenêtre de l'apparte- » ment. »

Il faut remarquer, dans ce paragraphe, l'intention de justifier le confesseur fray Juan de Regla d'avoir prévenu l'esprit de Charles-Quint contre l'archevêque de Tolède, — la répugnance pour lui attribuée à l'Empereur, — et surtout la manière dont celui-ci relève ces mots : *tout est fini !* qui lui ont été adressés par Carranza.

Après la mort de l'Empereur, le prélat se retira dans son diocèse, où pendant le reste de cette année et les six premiers mois de l'année suivante, il s'occupa exclusivement de ses fonctions épiscopales. Là, s'il entendit dire qu'on mettait en doute que Charles-Quint était mort en catholique orthodoxe, ce bruit absurde ne put que le faire sourire. S'il sut qu'on ajoutait tout bas à ce bruit une variante d'après laquelle il aurait lui-même exprimé, au lit de mort du pieux Empereur et devant son confesseur, des propositions mal sonnantes, propositions hérétiques selon les uns, athées selon les autres, il dut sourire encore. S'il avait dit réellement à Charles-Quint : *tout est fini*, comment aurait-il pu penser que devant un tribunal quelconque ces paroles seraient paraphrasées de manière à lui faire dire : « *Tout est fini*

» *après la mort ;* il n'y a pas une autre vie : c'est le néant qui » nous attend dans le gouffre de la tombe ; à quoi bon s'inquié- » ter de ce que deviendra notre âme ? » Un écho de Yuste ré- pétait cependant aux échos du Saint-Office l'équivalent de ces paroles avec tous les commentaires les moins charitables ; mais il eût été difficile de bâtir une accusation en règle sur ces pa- roles seules, malgré le témoignage de fray Juan de Regla. Malheureusement, le primat d'Espagne avait fourni d'autres armes à ceux qui conspiraient sa perte. Quand Job, sur son fumier, s'écriait : *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei ? quis mihi det ut exarentur in libro ?* (1) « Qui me procurera de » quoi écrire mes discours ? Qui me donnera les moyens de les » transcrire dans un livre ? » le patriarche de la douleur ne se doutait pas qu'il ne manquait peut-être que d'avoir été *auteur* pour que le démon ajoutât une persécution nouvelle à toutes celles qui avaient déjà éprouvé sa patience. L'Inquisition s'empara du Catéchisme espagnol, imprimé à Anvers par Carranza, et que l'archevêque croyait si orthodoxe, qu'il disait, dans sa dédicace au roi : « En ces temps dangereux où les hé- » rétiques sont si empressés à propager l'erreur, il convient » aux catholiques de faire quelques efforts pour la cause de la » vérité. A la requête de plusieurs Églises d'Espagne, j'ai donc » composé cet ouvrage en espagnol pour l'usage des simples » fidèles, et je le traduirai bientôt en latin pour en faire profiter » d'autres pays, l'Angleterre spécialement. » Il est vrai que dans la préface le prélat disait aussi :

« Autant que je l'ai pu, j'ai cherché à ressusciter ici l'anti- » quité (*antiguedad*) de nos pères de la primitive Église, parce » que c'était la plus saine et la plus pure. » Or, ce retour aux doctrines de la primitive Église n'était-il pas aussi prêché par les Luthériens et les autres réformateurs ? Dans le corps du catéchisme de Carranza, les censeurs du Saint-Office trouvèrent jusqu'à seize propositions hérétiques, et dénoncées par les expres-

(1) Job, ch. xix, v. 23.

sions mêmes dont se servait le prélat, expressions qu'on retrouvait dans les écrits de Luther, d'Œcolampade, de Melanchton et autres apôtres de l'hérésie, comme si le Protestantisme et le Catholicisme pouvaient parler une autre langue que celle de la Bible et de l'Évangile. Une fois les seize propositions suspectes trouvées dans le catéchisme, la Régente ne douta plus qu'en effet Carranza, atteint en Angleterre par la contagion protestante, n'eût prononcé, au lit de mort de son père, des paroles qui avaient scandalisé tous les assistants. Elle se prêta à la machination de Valdez, qui, n'osant pas faire arrêter l'archevêque dans son diocèse, lui fit dire, par un courrier spécial, que la Régente l'invitait à venir à Valladolid, pour y voir le roi qu'elle attendait prochainement. Carranza avait reçu quelques avis qui auraient dû le mettre sur ses gardes; mais il pensa que ses amis exagéraient le péril, et il répondit à l'un d'eux qu'il rencontra en route : « C'est la princesse elle-même qui m'appelle, et qui m'a envoyé courtoisement don Rodrigue de Castro. » Or, ce don Rodrigue de Castro, qui l'accompagnait pour lui faire honneur, avait ordre de ne plus le perdre de vue, et d'introduire l'alguazil du Saint-Office auprès du primat, quand ils seraient au dernier relai avant Valladolid ; ce qu'il fit le matin, au point du jour, en s'agenouillant auprès du lit, et en lui demandant pardon d'exécuter l'ordre par lequel Carranza devait terminer son voyage comme prisonnier de l'Inquisition. Don Diego Ramirez, président au tribunal de Tolède, qui avait suivi son archevêque, se présenta alors. Non moins respectueux que don Rodrigue, ce magistrat exprima les mêmes regrets, versa comme lui des larmes, mais tira de sa soutane la copie d'un bref récent du Pape, qui investissait l'inquisiteur Valdez des pouvoirs les plus étendus. Carranza, conduit à Valladolid, en appela en même temps au Roi et au Pape. Philippe II dédaigna de s'intéresser à l'homme qu'il avait promu lui-même naguère à la première dignité ecclésiastique de ses royaumes, en faisant violence à sa modestie. Antonio Perez prétendait connaître un secret qui expliquait cette disgrâce dont Carranza don-

nait peut-être une raison suffisante, lorsqu'un jour qu'il se rendait devant ses juges accompagné de l'évêque de Lérida et d'un autre conseiller du Saint-Office, il leur dit : « Je vais au tribunal entre mon meilleur ami et mon plus grand ennemi » L'évêque de Lérida, qui se sentait atteint par cette réflexion, ayant prié le primat de s'expliquer : « Vous ne m'avez pas compris, » reprit Carranza, « mon meilleur ami, c'est mon innocence ; mon plus grand ennemi, c'est l'*archevêché* de Tolède. » Les trois papes qui se succédèrent pendant son procès, Pie IV, Pie V et Grégoire XIII, en jugèrent ainsi, quoiqu'aucun des trois n'osât complètement l'absoudre. En vain le concile de Trente *approuva* le catéchisme de Carranza, comme enseignant, selon son titre, la doctrine catholique, et en vain Pie V se déclara prêt à l'approuver par un acte *de propriò motu ;* en vain ce même pontife enleva la cause à l'Inquisition d'Espagne pour la porter à l'Inquisition de Rome, et en vain celle-ci rendit une sentence d'acquittement ; — comme Pie V mourut avant que cette sentence fût promulguée, le procès recommença sous Grégoire XIII. Ce ne fut qu'au bout de seize ans, dont l'accusé passa huit dans les prisons de Valladolid et huit au château Saint-Ange, qu'il fut mis en liberté, d'après une sentence qui, tout en le reconnaissant innocent, le condamnait à cinq ans de retraite dans le couvent de la Minerve, et le suspendait, pendant ce temps-là, de l'administration de son diocèse. Carranza s'humilia chrétiennement devant une décision qui révoltait toute la population romaine. Lorsqu'il dit pour la première fois la messe, après son abjuration, un concours immense d'assistants lui prouva qu'il avait pour lui de vives sympathies ; lorsqu'il visita les Sept Églises, pour accomplir une des pénitences imposées à son absolution, il fut suivi d'un cortége si nombreux, qu'il semblait parcourir les stations d'un triomphe. Il ne survécut que seize jours à sa délivrance, et mourut en protestant de la pureté de sa foi, quoique, — docile encore à une absurde sentence, inspirée probablement par la peur d'affaiblir l'influence morale de l'Inquisition, — il répétât

qu'il abjurait tout ce qui pouvait paraître suspect dans ses écrits. Ses obsèques furent célébrées comme celles d'un saint; toutes les boutiques de Rome se fermèrent en signe de deuil, le Pape lui-même fit son épitaphe, et aujourd'hui encore il est considéré comme un des plus dignes prélats du siége de Tolède. Il est même des protestants qui, lui pardonnant son zèle contre les hérétiques d'Angleterre, le réclament comme un des leurs, au risque de justifier l'Inquisition d'Espagne d'avoir persécuté celui qui aurait imité, dans le sens de la Réforme, saint Paul se déclarant pour le Christ après avoir gardé les manteaux des bourreaux de saint Étienne (1).

L'archevêque de Séville, le vieux Valdez, avait devancé Carranza dans la tombe, poursuivant jusqu'au bout son œuvre de grand-inquisiteur. Sous Philippe II, on le pense bien, il n'eut plus à contribuer aux charges publiques sur ses revenus épiscopaux, quoique Philippe fût quelquefois forcé aussi de s'adresser au clergé comme son père dans les crises du trésor (2).

Tel était le mystère des procès d'Inquisition, qu'on peut charitablement supposer que le confesseur de Charles-Quint, fray Juan de Regla, quels que fussent ses griefs contre l'archevêque Carranza, ne fit pas éclater la haine acharnée qui lui est imputée par quelques-uns, — haine de théologien, haine de moine, haine d'envieux qui se voyait supplanté dans son

(1) C'est l'opinion du señor don Adolfo de Castro dans son *Historia de los Protestantes Españoles*, où le procès de Carranza est raconté avec beaucoup de détails curieux dont nous avons profité, mais sans adopter ses conclusions tout-à-fait improbables et dont l'improbabilité est démontrée par la protestation *in extremis* de l'archevêque de Tolède. M. Stirling n'adopte pas davantage le jugement du señor don Adolfo.

(2) Le haut clergé espagnol n'était pas plus juste que la Grandesse, quand il semblait croire que Charles-Quint s'adressait plutôt à lui qu'aux ecclésiastiques de ses autres États. Voir dans le Recueil de LANZ, tome 1er, page 82, la lettre déjà citée de Charles à son frère, pour lui exposer la nécessité où il est de faire contribuer aussi les Églises d'Allemagne : « J'ay aussi délibéré de, avec l'autorité de notre » saint père le Pape *ou de la mienne seule*, si faire se pouvoit et que bon vous sem- » blât, requerir, imposer et exiger ayde et secours des Églises subjectes à moy et au » sainct Empire, sans toutefoys les vouloir grever ni esforcer, mais les traicter le » plus doulcement que sera possible. »

ambition épiscopale. On a dit que, comme Hiéronymite, il ne détestait guère moins le Jésuite dans le père Borgia, que le Dominicain dans Carranza. Après la mort de son auguste pénitent, fray Juan se rendit à Valladolid, où il attendit Philippe II qui l'accueillit gracieusement, fixa sa pension sur les revenus de la couronne, et plus tard, comme son père, lui confia la direction de sa conscience. Il fut aussi élu prieur du couvent hiéronymite de Madrid, quand la cour se transporta dans cette nouvelle résidence, adoptée finalement comme capitale. Le confesseur de Philippe II abusa-t-il de l'immense crédit que devait lui donner un tel poste? déploya-t-il un insolent orgueil ou une fausse humilité? se montra-t-il avare? compromit-il son sacré caractère dans les intrigues de cour? A en croire le Moine hiéronymite anonyme et le père Siguenza, l'historien de son Ordre, le dénonciateur de l'archevêque de Tolède fut presque un saint, tant il fit bon usage de sa faveur et de ses revenus ; il renvoyait tous les solliciteurs à leurs juges, il distribuait le quart de sa pension annuelle aux pauvres et le reste à ses frères les moines de Sarragosse ; il n'avait enfin qu'une innocente passion, la bibliomanie. Il mourut en 1574, dans le palais de l'Escurial, léguant toutes ses collections à la Bibliothèque de Santa-Engracia, souvenir reconnaissant de ses premières années, alors qu'il ne possédait d'autres livres que ceux du pieux asile où il avait reçu une éducation gratuite.

L'année suivante (1575), mourut le prédicateur favori de Charles-Quint, fray Francisco de Villalva, devenu aussi un des chapelains de Philippe II, qui l'avait souvent consulté sur les matières ecclésiastiques. Fray Francisco avait prêché devant le roi quelques jours avant sa mort.

Le second prédicateur, fray Juan de Açaloras, dont nous avons mentionné l'élection comme général de l'Ordre de Saint-Jérôme en 1558, conserva cette dignité jusqu'en 1591 et accepta plus tard l'évêché des îles Canaries.

Le troisième, fray Antonio de Villacastin, qui avait dirigé la

construction du *palais* de Yuste et qui était réellement doué d'un talent naturel pour l'architecture, devint le directeur surveillant des travaux de l'Escurial. Il remplit ces fonctions pendant quarante ans avec un zèle et une intelligence qui charmaient Philippe II. Le père Siguenza, premier prieur du monastère, l'y trouva déjà vieux, mais toujours actif, et il raconte que fray Antonio eut un bras enflé avec les symptômes qui, selon le chirurgien, rendaient l'amputation indispensable. Il s'était couché, et dans son insomnie il croyait subir déjà les premières douleurs d'une opération deux fois cruelle pour un architecte comme lui qui aimait à manier la truelle. Deux mains palpaient son bras; mais bientôt, au lieu d'y appliquer le fer, elles le frictionnèrent si doucement qu'il éprouva un soulagement immédiat. Il se leva plein d'espoir et il guérit, ne doutant pas que saint Laurent lui-même ne fût venu le toucher miraculeusement. Le père Siguenza partagea cette pieuse idée. Fray Antonio, qui vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans, put voir la partie de l'Escurial appelée le Temple (*el Templo*) terminée, et il posa pour une des figures à fresque dont Luis Cambiasso décora le dôme. Mais la dernière année de sa vie ses yeux se voilèrent d'une cataracte. Il désira être enterré sous le seuil de sa cellule, voulant, lui aussi, avoir sa place dans ce pompeux mausolée dont il avait été un des architectes.

Le quatrième chapelain de Charles-Quint, fray Juan de Santandrès, alla s'enfermer dans son couvent de Talavera, où le père Siguenza prétend qu'il lui fut donné de prédire le jour et l'heure de sa mort.

Parmi les autres religieux qui s'étaient rendus agréables et utiles à Charles-Quint, nous ne pouvons que nommer fray Bernardino de Salinas, un de ses lecteurs, frère du célèbre docteur Velasco, docteur lui-même de l'Université de Paris, et qui, admis au nombre des moines de l'Escurial, était consulté souvent par Philippe II; — fray Lorenzo de Lossar, qui avait été chargé de l'achat des provisions de bouche; — fray Juan de Villamayor, venu du monastère del Parral de Ségovie pour

diriger la musique de la chapelle; — fray Antonio d'Avila, organiste, et fray Marcos de Cardona, contre-basse, entre lesquels, pour suivre les instructions de son maître, Quixada répartit une gratification de 1,190 ducats, à laquelle participèrent les parents du maître de chapelle, mort trois mois avant l'Empereur, les ténors, les basses, contre-basses, et autres chantres dont nous perdons la trace après cette mention dans le *Manuscrit Gonzalez*. N'oublions pas non plus le moine lettré et bibliomane, fray Fernando de Corral, qui fut un des Hiéronymites de Yuste à qui le corregidor de Placencia confia le dépôt du corps de Charles-Quint jusqu'au jour où le roi Philippe II aurait fixé le lieu de sa sépulture définitive.

Le plus illustre des pieux personnages qui visitèrent Charles-Quint à Yuste, est le père François Pécheur, comme il s'appelait humblement, ou le grand saint François Borgia, comme l'appellent ceux qui, non sans raison, trouvent un double sujet d'édification dans un nom, grand parmi les grands du monde, non moins grand parmi les saints du ciel, s'il est une aristocratie sur les degrés du trône de l'Éternel. Mais quel que soit son rang là haut, fuyant les honneurs sur la terre, l'ex-duc de Gandie, lorsqu'il eut prononcé l'oraison funèbre de Charles-Quint, dut obéir cependant à la Régente qui lui confiait une nouvelle ambassade secrète pour le Portugal. A son retour, il se rendit à Rome auprès du père Laynez, successeur de Loyola au généralat de la compagnie de Jésus; il fut deux fois nommé vicaire-général, et féconda la pensée du fondateur par ses inspirations personnelles comme par l'intelligence avec laquelle il exécutait les missions diverses dont il était chargé, — multipliant les maisons de l'Ordre, maintenant ses règlements ou y suppléant par des règlements nouveaux, s'intéressant surtout au progrès de l'enseignement, prêchant lui-même et écrivant sur l'art de prêcher. Les Jésuites se proclamaient les soldats de la foi par excellence; dans les métaphores du père François, soldat avant d'être moine, on retrouve tout naturellement les réminiscences de sa première profession, comme lorsqu'il dit :

« Que le prédicateur se persuade qu'il est une pièce d'artillerie » dont Dieu se servira pour battre en brèche et renverser les » remparts superbes de Babylone; mais qu'il se défende de » tout orgueil dans cette guerre; car il n'est que le canon, le » boulet ou la poudre, matière lourde et froide, poussière noire » et sale, qui n'est d'aucune efficacité jusqu'à ce qu'elle soit » enflammée par une étincelle du feu divin (1). » Brûlant lui-même de ce feu sacré, il avait refusé une première fois d'être Général de l'Ordre; mais, à la mort du père Laynez, en 1565, on triompha de sa répugnance, et ce fut lui qui le remplaça dans le généralat. Cette dignité ne ralentit pas son zèle, et, malgré ses travaux comme chef de son institut, fidèle à la loi d'obéissance, il ne résista pas au désir que lui témoigna le Pape de l'attacher à la légation de son neveu, le cardinal Alexandrin, qui allait en Espagne, en Portugal et en France, solliciter auprès des princes chrétiens une ligue contre les Turcs. Cette mission était digne de l'ancien compagnon d'armes de Charles-Quint. Le père François, en débarquant à Barcelonne, en 1571, put reconnaître que l'absence est quelquefois un excellent correctif du proverbe qui veut que nul ne soit prophète dans son pays. Les soupçons contre l'orthodoxie de son Ordre étaient bien oubliés. On le reçut comme un saint; le roi et le cardinal Espinosa le saluaient par lettres autographes dont un de ses fils était le porteur; une foule de dévots s'agenouillaient sur son passage, implorant sa bénédiction. A Valence, son fils aîné, le duc de Gandie, l'attendait aux portes de la ville avec toute la noblesse valencienne. A Madrid, Philippe le suppliait de tenir un Infant sur les fonts baptismaux. De son côté, il offrit à Philippe, de la part du Pape, un fragment de la vraie croix pour ce reliquaire de l'Escurial qui devait bientôt surpasser le trésor de Saint-Marc de Venise. En Portugal, mêmes hommages à la cour et

(1) *Tratado para los predicadores.* Cet ouvrage a été traduit en latin par le père Deza, sous ce titre : *De ratione concionandi seu de predicatione evangelica libellus.*

chez le peuple, le cardinal Henri réclamant la faveur de regarnir lui-même la garde-robe de cet ex-prince, que le voyage avait usée; car le père François ne se dépouillait pas toujours la nuit de ses vêtements du jour. En France, enfin, Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, allèrent au-devant de lui. La reine-mère lui demanda son chapelet, comme persuadée que la Vierge se montrerait doublement propice à des prières récitées avec le rosaire de celui qui mettait un zèle si ardent à la propagation de son culte.

Le père François Pécheur repassa les Alpes avec une santé minée par les fatigues et les austérités : sa piété envers la mère de Dieu, lui avait fait faire le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette; rien ne put l'en détourner; mais il fit une halte à Turin, puis une autre à Ferrare, et il fut ensuite forcé de prendre une litière pour continuer sa route jusqu'à Rome. Pie V étant mort on pensait à l'élire au trône pontifical : on n'y renonça qu'en voyant qu'il n'avait lui-même que peu de temps à vivre. En 1617, le cardinal duc de Lerme, son petit-fils, premier ministre de Philippe III, obtint du Pape la translation de son corps dans l'église des Jésuites de Madrid, où son intercession fit un si grand nombre de miracles, qu'en 1624 Urbain VIII le béatifia. Les miracles s'étant multipliés, Clément IX le canonisa en 1671.

LE PAPE PAUL IV ET LA FAMILLE DE CHARLES-QUINT. — FERDINAND ET MAXIMILIEN. — DON CARLOS ET PHILIPPE II. — LE DUC D'ALBE. — LA REINE MARIE DE HONGRIE ET LA PRINCESSE JUANA. — DON JUAN, QUIXADA ET DONA MAGDALENA.

Si, pendant la lutte de Charles-Quint et de Paul IV, les pieux personnages que nous venons de mentionner, durent quelquefois, à cause de leur robe et de leur nationalité, hésiter entre l'Empereur et le Pape, ceux d'entre eux à qui il fut donné de leur survivre, pouvaient-ils long-temps s'empêcher de reconnaître que la politique du chef spirituel du catholicisme avait été plus

fatale à l'Église romaine elle-même qu'au chef temporel qu'il menaçait de frapper de ses foudres? Paul vécut et régna jusqu'au 15 août 1559. Au bout de ses quatre ans de pontificat, non-seulement Rome catholique avait perdu l'Angleterre et l'antique Scandinavie; mais encore Genève et Wittemberg l'emportaient sur Rome dans les États germaniques et lui disputaient les Pays-Bas. La haine irréfléchie de Paul contre Charles-Quint l'avait déjà bien mal inspiré dans ses relations avec Marie Tudor. Quand à cette reine ultrà-catholique succéda Elisabeth, un autre sentiment dicta la conduite du Pape envers la seconde fille de Henri VIII, qui, avant d'abjurer la religion que lui avait imposée sa sœur, avait intérêt à ménager les catholiques de son royaume et tenait à être reconnue par le Saint-Siége. Jamais « la prudence du serpent et la douceur de la colombe » n'auraient été plus nécessaires au successeur de saint Pierre. Au lieu d'imiter la modération religieuse que Charles-Quint avait recommandée à Marie Tudor, lors de son avènement, et à son fils, lors du mariage, Paul, emporté par son caractère et l'orgueil de sa prérogative, insulta Elisabeth qu'il aurait dû flatter adroitement, et contribua ainsi à la réaction protestante. Les prétentions absolues de la suprématie papale effrayèrent cette princesse, jalouse elle aussi de ses droits, mais que tous ses instincts de reine despote devaient tenir en garde contre l'esprit démocratique de la Réforme.

Il en fut de même en Allemagne. Là, si le successeur de Charles-Quint n'eût été son frère, s'il n'eût pas été impossible en quelque sorte qu'un petit-fils de Ferdinand-le-Catholique se déclarât protestant comme la seconde fille d'Henri VIII, Paul IV risquait de faire incliner l'empereur Ferdinand vers les doctrines de Luther, et il le força pour le moins à une alliance plus intime avec les ennemis déclarés de Rome.

Sous prétexte que la résignation de Charles-Quint était nulle, n'ayant pas été faite entre les mains du Pape, *son suzerain*, que trois électeurs sur sept devaient être déchus du droit d'élire, étant devenus Luthériens, et que le roi des Romains était à bon

droit soupçonné d'hérésie à cause de ses complaisances envers les co-signataires du pacte de Passau, Paul IV déclara s'opposer à la transmission de la couronne impériale sur la tête de Ferdinand. C'est depuis cette époque que les Césars germaniques renoncèrent au sacre papal.

Le sacre papal, sans doute, avait pour les Césars l'avantage de leur conférer une grande autorité morale, mais pour l'Église il avait aussi celui de constater devant le peuple la suprématie pontificale. Vingt-sept fois, depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint, les Césars du second Empire d'Occident avaient fléchi le genou et courbé le front sous la main qui se vantait de pouvoir donner et ôter la couronne impériale. Lorsqu'un troisième empire fut fondé par Napoléon, les treize successeurs de Ferdinand s'étaient volontairement passé de l'onction du chef spirituel de la Chrétienté. Les plus pieux se souvenaient sans doute que, pendant les trente-six ans de son règne, Charles-Quint avait vu se succéder au Saint-Siége sept papes dont aucun n'avait été constamment son allié, et à deux desquels il avait été contraint de faire une guerre à outrance, — ces pontifes se laissant égarer jusqu'à faire plus que des vœux contre lui dans sa lutte contre les Turcs et les protestants (1).

Nous avons déjà dit comment l'impolitique antipathie de Paul IV servit à la popularité de Ferdinand. Ce prince dut reconnaître que son frère aîné lui avait toujours tenu parole, lorsque, obligé de l'écarter une première fois du trône des Espagnes, une seconde fois de la couronne impériale, il lui promettait en dédommagement d'être pour lui un frère dévoué.

(1) Au moment de l'élection à l'Empire, Léon X se prononça en faveur de Charles-Quint; mais la veille encore il avait fortement recommandé François Ier. Adrien, quoique ex-précepteur de l'Empereur, ne fut pas d'abord très bien disposé pour lui; car, tout en lui écrivant qu'il serait heureux de le voir arriver à Rome pour le sacrer de ses mains, il commençait par lui refuser de créer, à sa recommandation, trois cardinaux nouveaux, sous prétexte qu'il y en avait déjà trop; Clément VII le força à lui faire la guerre; Paul III intrigua avec les protestants d'Allemagne; Jules III lui montra peu de bonne grâce (Marcel ne régna pas un mois); Paul IV se déclara son ennemi mortel.

Ferdinand régna jusqu'en 1564, laissant neuf filles et trois fils dont l'aîné lui succéda sous le nom de Maximilien II.

En 1580, le couvent des Royales-Déchaussées de Madrid vit arriver dans sa paisible enceinte la fille aînée de Charles-Quint, l'impératrice Marie. Cette veuve de Maximilien II emmenait avec elle une des jeunes archiduchesses, la princesse Marguerite, qui devait y prendre le voile. Probablement l'impératrice Marie avait fini par pardonner à son époux ces torts domestiques à propos desquels elle avait porté plainte à son père. Charles-Quint, on se le rappelle, ne s'était pas pressé d'interposer son autorité dans ce ménage princier. C'était lui qui avait choisi Maximilien pour son gendre, et Maximilien semblait jusque-là justifier tous les augures d'un tel choix. Il s'en montra plus digne encore par la suite comme empereur sinon comme mari. On retrouve le portrait de Charles-Quint, lui-même, dans ce que disent de Maximilien II les historiens allemands. D'après les documents contempoains, Maximilien comme Charles-Quint « parlait les langues des diverses nations de l'Europe; il connaissait leurs usages caractéristiques, leurs vertus, leurs défauts, leur littérature, leurs proverbes, leurs dictons plaisants, et il avait l'art d'adapter ses manières à celles de chaque individu, selon sa nationalité: —affable avec les Italiens, franc avec les Allemands, d'humeur facile avec les Bohémiens, vif avec les Hongrois, grave avec les Espagnols, gagnant tous les ambassadeurs et les princes étrangers par les grâces de sa personne, le charme de sa conversation et la fine expression de sa physionomie, quoique quelques-uns prissent son amabilité naturelle pour de la duplicité politique. » Maximilien II avait enfin le goût des arts; il cultivait la botanique dans son jardin, faisait des expériences en métallurgie, et entretenait la meilleure musique du temps dans sa chapelle (1)

(1) Dans un article de Revue périodique: « *Historisch politische Zeitschrift*, » M. L. Ranke fait ce portrait de Maximilien, et cite le journal turc de Garlach (*Turkisches Tagebuch*), et *l'Autriche Luthérienne*, de Raupach (*Evangelisches Oestreich*),

Ferdinand son père avait oublié son éducation espagnole pour se faire Allemand en toute sincérité ; Maximilien poussa plus loin que lui encore le dévouement à la nationalité germanique ; espérant rétablir l'unité de l'Empire par la tolérance religieuse et rallier tous les princes et tous les États contre les Turcs (autre pensée de Charles-Quint), il se serait peut-être laissé aller jusqu'à adopter le culte protestant, qui était devenu celui de la majorité de ses sujets, lorsqu'il reconnut que les protestants d'Allemagne étaient déjà divisés en deux grandes sectes se haïssant entr'elles plus que les premiers Luthériens n'avaient haï les Papistes... Il comprit alors pourquoi Charles-Quint avait eu tant d'objections contre le protestantisme, et non-seulement il resta catholique, mais, trahi dans son zèle pour les intérêts allemands, il se rapprocha de Philippe II, séduit d'ailleurs par une alliance matrimoniale qui lui offrait la chance de réunir sur la tête d'un prince de sa race les couronnes de Charles-Quint (1).

La fortune réservait à Maximilien la gloire d'opposer une barrière à la dernière invasion de Solyman ; mais s'il avait été plus franchement soutenu par les princes allemands, il ne se fût pas contenté d'arrêter les Turcs en Hongrie. Plus heureux du moins que Charles-Quint en cette circonstance, il put voir sous son étendard un concours de chevaliers de toutes les nations qui se ral-

qui semblent avoir eux-mêmes traduit la relation du Vénitien Micheli. « Questo ha tan gracia in tutte le attioni e cosi bel procedere, e belle maniere da affettionarsi ogn'uno, che e cosa marivigliosa, con una gravità e dolcezza contemperata ensieme mediante una allegreza che demostra nell'esteriore, accompagnata de una tal vivezza d'occhi che non si puo desiderare cosa nè più viva nè più amabile; benche alcuni prendono questa prontezza a ridere con ciascheduno per duplicita. *Relazione di Micheli*, 1564.

(1) Melanchton, qu'on a appelé le Fénélon de la Réforme et qui eut des adversaires protestants plus durs que Bossuet, disait en mourant : « O mon âme, tu vas entrer dans la gloire céleste, tu vas voir Dieu et le fils de Dieu ; tu vas être délivrée de toutes les tribulations et de la haine implacable des théologiens. » — « Multas amaras quasi potiones hausit Philippus Melanchton et concoxit tacendo et tolerando » (*Camerarius de vita Melanchtonis*, chap. LXXXVI). Voir l'*Essai historique sur l'époque de Ferdinand Ier et de Maximilien II*, par le professeur RANKE (*Historisch politische Zeitschrift*, 1832), traduit en anglais par sir Alex. and lady Duff Gordon.

liaient enfin dans la haine commune des Turcs. Maximilien entrait en campagne avec le jeune duc de Guise et d'autres nobles français, avec les ducs de Mantoue et de Ferrare, avec des capitaines anglais et entr'autres John Smith, l'aventureux voyageur. La Diète lui avait accordé un subside libéral. Deux habiles généraux, le comte de Salm et Schwendi l'attendaient avec deux armées à Comorn et à Caschau ; un troisième, le comte Zrini, était à la tête des Hongrois dans les plaines de Raika ; mais, à l'approche de l'ennemi, ce chef intrépide se jeta dans la place importante de Szigeth, dont les Turcs voulurent s'emparer d'abord. Solyman n'était plus jeune; affaibli par l'âge, souffrant de la goutte comme son ancien rival, il se faisait porter en litière : il n'en conservait pas moins toute la fougue et toute l'impatiente irritabilité de sa jeunesse. Il fut bientôt maître de toutes les fortifications extérieures et fit donner un premier assaut à la citadelle, puis un second, le 29 août 1566, anniversaire de la bataille de Mohacz. Quatre jours après les Janissaires avaient pratiqué une mine qui fit une explosion terrible. Zrini, ne voyant pas arriver le secours qu'il attendait, se prépara à mourir en héros... il s'élança au milieu des Turcs et tomba blessé. On le porta vivant sur l'affût d'un canon pour lui trancher la tête. Solyman ne put être accusé de cet acte de cruelle vengeance... il avait cessé de vivre pendant la nuit, entre le troisième assaut et le dernier. Son visir avait soigneusement caché cette mort subite du Sultan, qui fut ramené sur un char funèbre à Constantinople et inhumé sous les voûtes de la grande mosquée de Souleimaneih, où, depuis 1558, reposait Roxelane la Russe.

Lorsque Maximilien reçut la tête du brave comte Zrini, que lui envoyait le grand-visir, il aurait éprouvé un vif remords de la lenteur de sa marche, s'il n'avait vu autour de lui des chefs mécontents, et s'il n'avait appris tout-à-coup qu'on préparait à Vienne, en son absence, une sédition, d'accord avec le fameux Wilhem Grumback. Ce capitaine de condottieri allemands, rappelait Franz de Sickengen qui, lors de l'élection de

Charles-Quint à l'Empire, fit payer son influence aux deux candidats tour à tour, à l'exemple des électeurs de l'Empire. Se croyant menacé sur ses derrières par la guerre civile, Maximilien ne put donc profiter même de la mort de Solyman et de la retraite des Turcs ; il conclut une trève après avoir continué faiblement la guerre jusqu'en 1570.

La fin tragique de l'Infant don Carlos ne fut pas sans influence sur le revirement de politique qui se manifesta chez l'empereur Maximilien. L'héritier présomptif de Philippe II n'avait pas trompé non plus les pronostics de son aïeul. On dit cependant que Maximilien était très prévenu en faveur de l'Infant, qui devait épouser sa fille Anna, lorsque Carlos fut arrêté et périt *fatalement* dans sa prison.

Il n'entre pas dans le plan de cet appendice de raconter ni les évènements qui appartiennent à l'histoire connue du fils et du petit-fils de Charles-Quint, ni même ces épisodes de l'histoire secrète dont les romanciers et les poètes dramatiques se sont emparés. Quant à Maximilien, il mourut en 1576, laissant avec sa veuve huit enfants des seize qu'elle lui avait donnés, et dont l'aîné, Rodolphe, fut son successeur.

Veuf de Marie Tudor, Philippe aurait voulu épouser la reine Élisabeth, qui lui laissa croire pendant quelque temps qu'elle ne repoussait pas ses prétentions. Philippe finit par deviner cette coquetterie politique et se retourna du côté de l'Infante de Portugal, sa cousine ; mais il la laissa de nouveau à sa vie solitaire pour demander la main d'Élisabeth de Valois, fille d'Henri II, déjà fiancée à son fils don Carlos. Ce fut le duc d'Albe qui alla épouser, en son nom, la princesse française. A son arrivée en Espagne, Élisabeth put assister à l'auto-da-fé de Valladolid, cet auto-da-fé qui donna, dit-on, à Philippe, l'occasion de prononcer devant don Carlos, son fils, les paroles fanatiques si souvent citées : « Si mon propre fils était un » hérétique comme vous, » dit-il à don Carlos de Cesa, une des victimes, qui implorait sa grâce en passant sous le balcon réservé au roi et à la cour pour ce spectacle, « je

» mettrais moi-même le feu au bûcher sur lequel il serait » monté. » — Remarquons seulement qu'il était assez difficile que le roi parlât ainsi à l'un des condamnés du haut de son balcon.

Veuf une troisième fois, Philippe épousa, en quatrièmes noces, Anna, fille de son beau-frère Maximilien II, au refus de Marguerite sa sœur, dont il avait demandé d'abord la main et qui préféra se renfermer dans un cloître. En épousant sa nièce, Philippe II remplaçait pour la seconde fois son fils auprès de sa fiancée. Anna lui donna entre autres enfants son successeur Philippe III. Il vécut lui-même jusqu'en 1598. Comparé à Tibère par les protestants, ce monarque devra du moins à notre chronique, — sévère aussi, mais impartiale pour lui, — une vertu que ses historiens les moins défavorables lui refusaient comme les autres, l'amour filial. On ne dira plus qu'il força son père d'abdiquer en le menaçant de le détrôner, ni qu'après l'abdication de l'Empereur, jaloux encore de ses prétendus regrets, il hâta sa mort par une horrible ingratitude.

A côté de la figure du sombre et inflexible Philippe II, l'histoire place celle du duc d'Albe, dont la vie militaire et politique appartient moitié au règne de l'Empereur et moitié à celui du roi d'Espagne. Conseiller des mesures sévères et toujours prêt à les exécuter avec une rigueur qui allait jusqu'à la cruauté, le grand capitaine parut plus grand sous le fils que sous le père, car sous Philippe II aucune gloire guerrière ne pouvait plus se comparer à la sienne. Agé de soixante-treize ans, retiré de la cour, exilé même ou du moins en disgrâce, il répondit sans hésiter à l'appel de son maître, quand fut ouverte la succession de l'aventureux don Sébastien, en Portugal : trois semaines suffirent pour lui conquérir ce royaume, dont un dernier prince de la maison d'Aviz disputait la couronne au fils de Charles-Quint et de l'impératrice Éléonore. La catastrophe de don Sébastien avait donné aux Portugais un roi-cardinal, don Henrique, et Philippe avait attendu tranquillement le décès de ce prince sans postérité. Il eut moins de

patience quand fut proclamé don Antoine, prieur de Crato (1). Catherine, sa tante, n'était plus depuis 1577. Cette reine avait fini ses jours dans un cloître, où nous avons dit qu'elle s'était rétirée après sa régence. Un an après la conquête du Portugal (1582) le duc d'Albe cessa de vivre.

La seconde sœur de Charles-Quint, Marie de Hongrie, mourut à Cigalès le 28 octobre 1558, au moment où, pour remplir les intentions de son frère, elle se préparait à aller reprendre le gouvernement des Pays-Bas, qui fut alors confié par Philippe II à Marguerite d'Autriche. Son cercueil attendit, sous les voûtes du couvent de Saint-Benoît de Valladolid, la pompe funèbre qui devait la conduire à l'Escurial.

Le testament de Marie de Hongrie renfermait une clause qui nous frappe vivement encore après tous les traits caractéristiques des femmes de sa famille que nous avons fait ressortir dans nôtre récit. Elle laissait un legs considérable à sa nièce Juana ; elle n'oubliait pas ses dames d'honneur et ses femmes de chambre ; mais, entre tous ses bijoux, il en était un dont elle disposait en ces termes :

« Ayant porté depuis la mort du feu roi mon mari, à qui Dieu » fasse paix, un cœur d'or qu'il a aussi porté jusques à sa fin, » —j'ordonne que ledit cœur, avec la chaynette où il pend, » soit fondu, et donné ce qui en viendra aux pauvres ; car, » puisqu'il a fait compagnie jusques au dernier aux per- » sonnes qui, ores de si long-temps ont été séparez de présence » mais ne l'ont été d'amour et affection, c'est raison qu'il se con- » somme et change d'espèce, comme les corps des justement » aimants ont fait et feront (2). »

Nous croyons inutile de réfuter ceux qui ont prétendu que don Juan était le fils de Marie de Hongrie, et que le secret de cet

(1) Le prieur de Crato était fils de l'Infant don Luiz, fils du roi Emmanuel et de Violante Gomès, surnommée la Pélicane, dame humble par sa naissance, mais d'une rare beauté, et qui mourut professe dans le monastère d'Almoster. *Le Portugal*, par Ferd. Denis, page 295.

(2) *Papiers du cardinal de Granvelle*, tome IV.

inceste fut révélé au cardinal de la Cueva par l'Infante Isabelle, fille de Philippe II, qu'il ne faut pas confondre avec Isabelle, la sœur de Charles-Quint. Celle-ci était morte en 1526 à Gand, où elle était avec son mari proscrit (le roi Christian de Danemark), laissant des dettes que l'Empereur paya, et des enfants dont il prit la charge en bon oncle.

La princesse du Brésil, doña Juana, se démit de la régence du royaume d'Espagne entre les mains de Philippe II en 1560, et, quoique âgée seulement de vingt-trois ans, elle ne fit rien qui pût autoriser Brantôme à supposer qu'elle eût voulu, en 1570, épouser Charles IX, qui avait quatorze ans de moins qu'elle. Mais Brantôme répétait volontiers tous les commérages de cour et en inventait au risque de se contredire lui-même. Il ne lui en coûtait pas plus d'imputer à la fille de Charles-Quint l'ennui de son veuvage, qu'à Charles-Quint, son père, le dépit de ne pas avoir pu se faire élire pape, ce qui l'avait réduit à se faire moine (1) ! Ce fut Élisabeth, petite-nièce de doña Juana et fille de Maximilien II, qui devint reine de France. L'ex-Régente d'Espagne était à cette époque déjà renfermée dans le couvent des *Descalsas Reales* (*Déchaussées-Royales*) de Madrid, dont, par les conseils du père François Pécheur, elle avait recruté les premières religieuses dans le couvent de Sainte-Claire de Gandia. Elle ne fit pas de vœu, mais elle n'en observait pas moins toutes les règles de la maison, ne s'accordant d'autres distractions que d'entretenir un orchestre de musiciens dont elle se faisait suivre quand elle allait respirer l'air de la campagne au palais du Pardo. Elle brodait des écharpes qu'elle vendait aussi cher que possible aux visiteurs du couvent, pour en distribuer le prix aux pauvres. Quant à ses revenus particuliers, Juana en consacrait une partie à de bonnes œuvres et une partie à son goût espagnol pour les reliques. Elle en faisait venir de tous les pays du monde et elle en enrichit la chapelle de la maison (2). Son

(1) M. Stirling, en citant cette plaisanterie de Brantôme, se contente de dire qu'on ne sait pas jusqu'à quel point il disait la vérité. (BRANTOME, *Œuvres*, 8 vol. in-8°, Paris, 1787, tome II, page 541.)

(2) Philippe II avait, comme elle, *la reliquomanie*, mot trouvé par M. Ford.

oratoire devint, dit son biographe, « l'Aranjuez de ses plaisirs pieux, le Pardo de ses délices spirituelles. » Certes, il fallait toute cette exaltation de la vie dévote à une mère, pour ne pas se sentir exilée loin du fils qu'elle avait laissé en Portugal. Doña Juana mourut cinq ans avant que don Sébastien, ce fils devenu roi, allât combattre les Maures de Barbarie et, captif ou blessé, disparaître mystérieusement dans la bataille.

Elle fut ensevelie dans le couvent qu'elle avait fondé, doté et gouverné, « plus heureuse là, » disait-elle, « que sur les trônes d'Espagne et de Portugal. » Aussi, peu de temps après sa mort, une vision (semblable à celle qui révéla au moine de Guatemala que Charles-Quint était délivré du Purgatoire), réjouit un saint personnage qui disait une messe pour son âme. Ce saint personnage, fray Nicolas Factor, capucin et peintre célèbre à Valence, avait été le confesseur des religieuses de Sainte-Claire et en même temps celui de doña Juana. On dut le croire, quand il assura qu'au moment de consacrer l'hostie, il avait vu la dévote princesse suivie de sainte Marie-Madeleine, de sainte Inès et de sainte Dorothée. Avec un pareil cortége, elle ne pouvait que venir du paradis ou du moins elle s'y rendait directement (1).

Malgré cette révélation d'un saint, nous croyons pouvoir maintenir notre précédente insinuation sur le caractère de doña Juana qui, vraie fille de César, voulait *dominer et régner* seule dans un cloître comme dans une cour. Elle s'était donc laissé conduire par la politique paternelle, lorsqu'à la mort du roi de Portugal Jean III, Charles-Quint avait pu penser qu'elle avait plus de titres que sa tante Catherine à la régence du royaume et à la tutelle de l'Infant Sébastien. Mais, si à cette époque elle put être accusée d'un accès d'ambition, il faut faire

(1) M. Stirling, à qui nous devons une partie de ces détails, cite une *vie de Nicolas Factor*, par CHRIST. MORENO, Barcelonne, 1618, p. 178. Voir aussi F. JUAN CARILLO, *Relacion historica de la real fundacion del monasterio de las Descalzas de Santa-Clara de Madrid, de las vidas de doña Juana de Austria, su fundadora, y de la imperatriz Maria su hermana*, etc., in-4°, Madrid, 1616. — GER. DE QUINTANA, *Histoire de Madrid*, in-folio, Madrid, 1629, f. 412.

la part de son amour de mère pour le jeune roi. Conséquente d'ailleurs dans ce dernier retour aux pensées mondaines, de même qu'elle avait quitté son fils plutôt que de rester auprès de lui sans autorité, elle ne songeait à le revoir qu'à la condition d'être sa seule tutrice et la seule régente. Tel doit être le vrai sens d'une lettre qu'elle écrivit à Charles-Quint pour lui faire entendre qu'elle avait plus de partisans que la reine Catherine en Portugal, et qu'elle ne se souciait pas d'être désignée par cette reine à lui succéder, « aimant mieux attendre ses chances naturelles (1). »

Au nombre des personnes qui vinrent, en 1571, à Madrid, demander la bénédiction de père François Pécheur, il reconnut doña Magdalena de Ulloa, la femme de don Luis Quixada, qu'il avait vue lors de sa dernière visite à Yuste, et qui, déjà Castillane pieuse, n'avait pu entendre le saint Jésuite sans puiser dans ses entretiens les sentiments d'une dévotion plus profonde encore. Veuve depuis une année, elle venait recommander à ses prières l'âme de Quixada et le jeune prince qui partageait avec le souvenir de son mari toutes ses affections terrestres. Après la mort de l'Empereur, pendant que le majordome remplissait ses fonctions d'exécuteur testamentaire, doña Magdalena était allée en pèlerinage à l'abbaye de Notre-Dame de Guadalupe avant de ramener son fils adoptif au manoir de Villagarcia. Quixada vint les rejoindre et attendit les ordres de Philippe II. Jusqu'à l'arrivée du roi, il ne se croyait pas autorisé à s'affranchir de sa discrétion. Le secret de Charles-Quint serait resté à jamais enseveli dans la tombe impériale et dans le cœur de Quixada, si Philippe l'avait voulu; car le bruit public ne pouvait suffire pour constituer un titre à celui que, ni le roi, ni le confident de son père, ne reconnaissaient comme le fils de l'Empereur. Quixada avait écrit de Yuste au roi : « On discute beaucoup la chose ; mais j'ai toujours nié et je

(1) Cette lettre, qu'on trouve dans la collection des *Archives de Bruxelles* et dans le *Manuscrit Gonzalez*, fut écrite par doña Juana, lorsque père François Pécheur alla sonder le terrain à la cour de Lisbonne.

» continuerai à tenir le même langage. Votre Majesté peut » être assurée que le secret est en sûreté, quoique j'aie donné » à l'enfant l'éducation convenable à son origine. » En effet, en vain Vasquez, au nom de la Régente, lui avait deux fois demandé confidentiellement ce qu'il devait croire de ce qu'on disait de la naissance du jeune Géronimo. A Vasquez et à la Régente elle-même, Quixada avait répété deux fois la même histoire : « Il était vrai qu'il avait dans sa maison un jeune enfant, qu'un ami, dont il ne pouvait dire le nom, lui avait confié; mais de quel droit oserait-on le supposer fils de l'Empereur, quand l'Empereur n'en avait parlé, ni dans son testament, ni dans son codicille? »

Enfin, Philippe II revint en Espagne dans le cours de l'année 1559, et fit prévenir Quixada qu'il eût à se trouver avec son jeune pupille près du monastère de San-Pedro de la Espina. Quixada, avant d'obéir, déclara pour la première fois, à doña Magdalena, toute la vérité sur leur fils adoptif, lui demandant pardon de la lui avoir célé si long-temps. Puis, à la tête de ses vassaux, il alla au rendez-vous du roi. Philippe était en équipage de chasse : il rencontra Quixada et don Juan dans un carrefour du bois de Torozos, regarda beaucoup le jeune compagnon du majordome tout en parlant à celui-ci, fit quelques questions à don Juan lui-même, lui dit de qui il était fils, et, pour montrer qu'il était content, il ajouta : « La chasse est terminée; je n'ai jamais rencontré un gibier qui m'ait fait tant de plaisir. »

Ce fut à compter de ce jour-là que l'orphelin impérial prit le nom de don Juan d'Autriche. Il fut désormais élevé avec le fils de Philippe II. Charles-Quint avait exprimé le désir que son fils naturel fût élevé pour l'état ecclésiastique, « *à moins toutefois qu'il n'en eût pas la vocation.* » Cette vocation ne se manifesta pas. Don Juan ne rêvait que batailles et gloire. Il fit ses premières armes contre les Maures, qui s'étaient révoltés dans les Alpuxarras, et Quixada, nommé grand-écuyer du prince royal, président du conseil des Indes et pourvu de trois riches

commanderies dans l'ordre de Calatrava, accompagna comme gouverneur militaire son ancien élève avec le rang de général d'infanterie. Don Juan n'avait jamais cessé de le vénérer comme un père, ni d'appeler du nom de mère doña Magdalena. Il ne serait point parti pour l'armée sans être allé prendre tendrement congé d'elle. Doña Magdalena ne put retenir ses larmes, recommandant au vieux soldat de modérer le courage de leur cher enfant; mais, si les larmes de doña Magdalena exprimaient un triste pressentiment, c'était le vieux soldat que le danger menaçait. Quixada voulut faire en personne la reconnaissance de la forteresse de Seron; une brusque sortie des Maures jeta quelque confusion dans les rangs de sa troupe; Quixada la ralliait lorsqu'une balle ennemie l'atteignit à l'épaule. On le transporta à Canilles; une balle bossua aussi le casque de don Juan qui protégeait sa retraite. Doña Magdalena accourut de Madrid pour soigner le blessé, qui expira dans ses bras le 25 février 1570. Don Juan prit le deuil comme s'il avait perdu un père, et fit déposer Quixada dans l'église des Hiéronymites de Baza, en attendant qu'on pût l'inhumer dans son manoir de Villagarcia. Il eût mérité un tombeau dans le Panthéon de l'Escurial, à côté de celui du maître qu'il avait servi, aimé et admiré depuis son enfance.

Don Juan n'en témoigna qu'une affection plus tendre à la veuve du vieux chevalier. Il sut trouver le temps de lui écrire, même en campagne, et ce passage d'une de ses lettres prouve que sa famille adoptive lui avait inspiré des sentiments dont Charles-Quint eût pu être jaloux :

« Don Luis est mort comme il devait mourir, combattant » pour la gloire, combattant pour sauver son fils et couronné » d'un honneur immortel. Quoi que je sois, quoi que je puisse » devenir, c'est à lui que je le dois, à lui par qui je fus élevé ou » plutôt mis au monde par une seconde naissance plus noble que » la première. Pauvre veuve affligée, mère chérie, je vous reste » seul et je vous appartiens à double titre, moi, pour qui don » Luis est mort, vous qui êtes si cruellement atteinte par ce

» malheur. Contenez votre douleur avec votre sagesse ordi-
» naire. Que ne suis-je près de vous pour sécher vos larmes
» ou mêler les miennes aux vôtres. Adieu, chère et honorée
» mère! Priez Dieu de vous renvoyer votre fils pour être serré
» sur votre cœur (1).

Doña Magdalena ne se contentait pas de prier Dieu pour don Juan. Par un de ces soins jaloux qui charment les cœurs de mère, elle ne voulait pas que d'autres mains que les siennes fissent le linge de corps de son héros bien-aimé, et lui, toujours fils tendre et attentif, ni l'ambition, ni la gloire, ni les amours de sa jeunesse romanesque ne lui firent négliger doña Magdalena. Au retour des combats, sa première visite était pour elle. Il s'intéressait à ses fondations dévotes, comme elle à ses trophées de victoire. En souvenir du pèlerinage qu'il avait fait avec doña Magdalena à Notre-Dame de Guadalupe, don Juan fit suspendre, parmi les riches lampes de ce sanctuaire, un fanal détaché d'une des galeries musulmanes. Enfin, lorsque doña Magdalena, fidèle à une promesse qu'elle avait faite au père François Pécheur, voulut instituer un collége de Jésuites à Villagarcia, don Juan écrivit de sa main au Pape, pour obtenir les licences ecclésiastiques exigées de l'évêque. « Je ne désire rien tant au monde, disait au Saint-Père le vainqueur de Lépante, que de contenter les vœux de celle que je regarde comme ma mère. »

L'année suivante, 1577, don Juan, selon son usage, prit congé de doña Magdalena avant de se rendre dans les Pays-Bas. Philippe II lui confiait le commandement de ses armées. En cette circonstance encore, don Juan vit couler les larmes de celle qui recevait son adieu filial. C'était le même pressenti-

(1) Cette lettre est traduite d'une vie manuscrite de don Juan d'Autriche en latin : *Joannis Austriaci Vita*, auctore Antonio Osorio, que don Pascual de Gayangos a transcrite pour M. Stirling, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Nous craignons, si elle est authentique, que la phrase latine ne lui ait prêté une certaine forme de rhétorique qui n'existait probablement pas dans le texte espagnol. Tous les autres détails sur doña Magdalena et don Juan, sont empruntés à une biographie de doña Magdalena de Ulloá, par don Juan de Villafane.

ment qu'elle avait éprouvé lorsqu'il était parti avec Quixada pour sa première campagne, et qui ne l'avait point attristée, au même degré du moins, quand le jeune prince était allé battre les Turcs sur les flots d'Actium et relever l'étendard espagnol sur les ruines de Carthage. De nouveaux lauriers attendaient cependant le fils de Charles-Quint dans les Pays-Bas; mais la mort devait aussi l'arrêter au moment où peut-être il aurait pu aspirer à les changer en une couronne royale. On a dit que, trompé dans son ambition d'épouser Marie Stuart, il avait un moment eu le projet d'aller ensevelir, dans un cloître, ses espérances déçues. Mais ce point historique n'est pas encore parfaitement éclairci. Avant d'expirer, il exprima le dernier vœu de son ambition, qui était de reposer dans le même caveau que Charles-Quint. Sa perte fut pleurée par l'armée. Les soldats aimaient à comparer la vie du fils à celle du père, rappelant que, comme Charles-Quint, don Juan fut constamment vainqueur à la guerre et, comme lui, le champion de la Chrétienté contre l'Islamisme. Nul ne doutait qu'il n'eût conquis un nom égal à celui de l'Empereur, si le ciel lui eût accordé le même nombre d'années. L'histoire a répété ce parallèle et raconté les exploits du fils naturel de Charles-Quint. Nous avons préféré faire voir que, malgré son éducation princière et les ambitieuses espérances qui auraient pu lui faire oublier ceux qui cultivèrent son enfance obscure, il les honora et les chérit d'un amour filial.

Don Luis de Zapata, dans son prosaïque *Carlos Famoso*, prétend que Charles-Quint appela don Juan avant sa mort, *dont il eut le pressentiment comme un cygne*, et lui révéla sa naissance :

« Carlos que como cisne su fin siente,
Al niño don Juan de Austria ante si llama
Y le dice quien es, y de alli ausente
Se le encomienda al rey que tanto el ama, etc. »

Dans sa conscience, Charles-Quint faisait une distinction entre la faute commise avant le mariage et la faute commise

après, — entre Marguerite et don Juan; la naissance de don Juan, qui avait eu lieu pendant son veuvage, devait lui paraître encore une infidélité à la mémoire de l'Impératrice.

Nous pensons que la reconnaissance tardive de don Juan pourrait bien avoir créé l'étiquette espagnole qui interdisait aux enfants naturels du roi d'Espagne, même reconnus, de se présenter à la cour du vivant de leur père. Le second don Juan, fils de Philippe IV, fut élevé à Ocana, à quelques lieues de Madrid, où son père l'allait voir, mais sans lui permettre de franchir lui-même les portes de la capitale.

Doña Magdalena, qui vécut encore jusqu'en 1598, adopta Anna, la fille naturelle de don Juan, qui prit le voile dans un couvent de Madrid. Dans l'église du collége fondé par elle à Villagarcia, on montrait comme deux saintes reliques, deux crucifix qui lui avaient appartenu, et dont l'un était un trophée arraché par Quixada aux Maures des Alpuxarras au moment où ils allaient le jeter au feu (1).

(1) Don Juan de Villafane. *Historia de doña Magd. de Ulloa*, etc. — Vanderhammen : *Vida de don Juan de Austria*, in-fol. — Osorio, manuscrit latin cité par M. Stirling ; — Alexis Dumesnil, *Histoire de don Juan d'Autriche*, Paris, 1827. — Ce dernier ouvrage est rempli d'inexactitudes. Le Jésuite Strada (*de Bello Belgico*, Decas prima) a recueilli, sans les discuter, les conjectures romanesques dont se composent les vies de don Juan. — *Historia de Nuestra Señora de Guadalupe*, por Gabriel de Talavera, Toledo, 1597. — M. Stirling prépare une *Histoire de don Juan d'Autriche*. Si nous terminons notre histoire de la lutte de Charles-Quint contre Solyman, il entre dans notre plan de raconter comme épilogue la guerre de don Juan contre les Maures et la grande victoire de Lépante, par laquelle le fils de l'Empereur couronna, en quelque sorte, la politique paternelle. Ce jour-là, don Juan fut ce qu'avait été son père, le champion de la Chrétienté.

NOTICE ANECDOTIQUE SUR LES SERVITEURS DE CHARLES-QUINT A YUSTE. — LE CAPUCIN ALIS. — GUYON DE MORON. — MATHYS ET CORNEILLE BAERSDORP. — GAZTELU. — VAN MALE. — TORRIANO, ETC. — LES DERNIERS VISITEURS DU MONASTÈRE. — CONCLUSIONS.

Nous allons réunir, dans un même tableau, le personnel du service de Charles-Quint pendant son séjour à Yuste, avec le titre spécial de chacun.

Le colonel don Luis Quixada, majordome.

Le docteur Henri Mathys, médecin.

Guyon ou Guillaume de Moron, gardien de la garde-robe, etc.

Jean Esterçh, garde-joyaux sous les ordres de Moron.

Martin de Gaztelu, secrétaire politique.

Guillaume Van Male, gentilhomme de la chambre de Ire classe et secrétaire littéraire.

Charles Prevost, Ogier Bodoart, Martin Donsart } gentilshommes de la chambre (*ayudas de camera*).

Giovanni Torriano, mécanicien-horloger.

Jean Balin, Georges de Dinan } ouvriers sous les ordres de Torriano.

Nicolas Beringhem, Guillaume Wykersslooth, Dirk, Gabriel de Suet } gentilshommes de la chambre de 2e classe ou *barberos*.

Pierre Van Oberstraaten, apothicaire.

Pierre Quillem, aide-apothicaire.

Tous ces serviteurs de Charles-Quint figurent dans son codicille avec le chiffre de leurs gages que l'Empereur convertit en pensions viagères en y ajoutant une gratification extraordinaire pour chacun d'eux et une recommandation expresse à son fils de tenir les promesses de places qui leur avaient été faites. Don Luis Quixada est plus particulièrement recommandé

que les autres, Charles-Quint rappelant que ledit Quixada est venu auprès de lui pour le servir *avec sa femme et sa maison*.

Aucun des serviteurs subalternes n'est oublié, ni le pannetier André Platineque et son aide Van Wocis, ni le sommelier de la cave Bougion, ni H. Banderhesen qui faisait la bière, ni le tonnelier Imbreschsid, ni le cuisinier Adrien et ses trois aides, ni le pâtissier Cornelio Gutiman, ni Hans Fait, chargé du poulailler (galinero), ni Juan Balestero, le chasseur, ni le jardinier Pascal Gomez, ni Juan Gaetan, le cirier (*ayuda en la cereria*), ni les trois Espagnols chargés de la literie, ni enfin les deux blanchisseuses, Hippolyta et Isabelle Plantin.

Presque tous ces gens de service étaient Flamands. Un capucin de la Flandre, nommé frère Jean Alis, avait été appelé à Quacos pour les confesser et leur administrer les sacrements, à raison, dit le codicille, de quatre réaux par jour pour lui et pour son compagnon (probablement le sacristain qui lui servait la messe). Charles-Quint, dans son codicille, lui attribuait une pension annuelle de quatorze mille six cents maravédis par an, plus vingt mille maravédis une fois donnés.

La plupart des noms des personnages mentionnés, même des plus connus, furent très mal orthographiés par le copiste espagnol de l'acte testamentaire, et l'imprimerie les a défigurés encore : par exemple, Giovanni Torriano se trouve transformé en *Juan el Lotoriano*. Il en résulte qu'on a pu faire de Guyon de Moron ou *Moaron* le même individu que Guillaume de Moron, seigneur de Terny et de Beaumont, lequel, à son retour dans le duché de Bourgogne, son pays natal, aurait eu une grave querelle avec les frères du cardinal de Granvelle accusés par lui de malversation. Le cardinal se serait débarrassé du dénonciateur en le dénonçant lui-même à l'Inquisition ; en Espagne, Guyon de Moron aurait renouvelé ses attaques. D'accord avec les seigneurs ligués contre la famille influente des Perrenot, l'Inquisition aurait condamné à un silence éternel ce fidèle serviteur... peut-être en faisant de lui le voleur domestique échappé aux perquisitions, du licencié Murga, de son

greffier et de son alguazil Villa, nommé ailleurs Malaguilla ; — singulière destinée d'un des serviteurs de Charles-Quint, si cette histoire était parfaitement authentique, ce qui est douteux à cause de la confusion des noms (1) ; ajoutons cependant que ce qui nous paraît douteux ne paraît nullement improbable quand on a lu les détails du ténébreux procès intenté par Philippe II à Floris de Montmorency, baron de Montigny et de Leuze, enfermé pendant dix mois dans la forteresse de Ségovie sans savoir les motifs de son arrestation, condamné à Bruxelles, transféré au château de Simancas et étranglé de nuit par le bourreau, quoiqu'on ait pu croire pendant trois siècles qu'il était trépassé dans son lit... Cette exécution mystérieuse frappait un seigneur qui, comme Moron, avait servi Charles-Quint en qualité de gentilhomme de sa maison et était membre de l'Ordre de la Toison-d'Or (2).

Nous avons peu de choses à dire sur le secrétaire politique de Charles-Quint, Martin de Gaztelu. Puisqu'il figurait à la pompe funèbre de 1574, on peut conjecturer que, comme les autres serviteurs de l'auguste solitaire de Yuste, il trouva faveur auprès de Philippe II ; mais on ignore l'emploi qu'il occupait, soit à la cour, soit ailleurs.

Le docteur Mathys dut retourner en Flandre avec sa gratification et sa pension, quoique Philippe lui eût conservé le titre de médecin de Sa Majesté. La *Biographie des Hommes remarquables* de la Flandre occidentale, nous apprend qu'il avait composé un commentaire des *Aphorismes d'Hippocrate*. Il se maria ; car sa pierre tumulaire, dans l'église de Ste-Gudule,

(1) G. Groen van Prinsterer : *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, vol. 1er, in-8°, Leyde, 1835. M. Stirling, qui aurait fait cette découverte, nous renvoie à une lettre du comte Louis de Nassau, p. 277. Nos propres conjectures nous sont venues du Mémoire de M. Gachard sur la mort du baron de Montigny.

(2) C'est M. Gachard qui nous a révélé le mystère de la mort du baron de Montigny, d'après les pièces de son procès, extraites des Archives de Simancas. On trouve ces pièces dans la *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de España*, tome IV, § V, sur lesquelles M. de Vielcastel a fondé une dramatique narration du même fait.

mentionne sa femme et ses enfants. Il mourut du moins de sa mort naturelle, plus heureux que son confrère Corneille qui, après avoir traduit du grec en latin un livre sur l'art de guérir, succomba des suites d'une chute de cheval qu'il fit dans le cours de sa pratique (1).

Grâce à ses compatriotes, les archéologues et bibliographes belges, nous pouvons suivre l'excellent Guillaume Van Male jusqu'à la tablette tumulaire de l'église de Sainte-Gudule, qui relatait, dans le style des épitaphes, sa probité et son érudition, ainsi que la prudence et la piété d'Hippolyta Reynen, sa femme. Le codicille de Charles-Quint rappelait au roi que la réversion de la place de concierge du palais de Bruxelles était promise à Van Male et que, jusqu'à ce qu'elle fût vacante par la mort du titulaire, il avait droit à une pension de cent cinquante florins. Nous ne savons si cette conciergerie équivalait à une autre place qui avait autrefois séduit l'ambition du bon secrétaire, quand, au milieu d'une de ses épîtres latines à son ami le seigneur de Praët, il glissait cette phrase en français : « Je suis » adverty que la Chambre des comptes est une chose qui me » duiroist. Si d'aventure vacast quelque office d'icelle, Mon- » sieur, je vous supplie très humblement de m'avoir pour re- » commandé en quelque occasion qui vous semblera. » Van Male faisait cette confidence à son protecteur pendant une de ces heures de veille nocturne et de liberté qu'il consacrait au commerce épistolaire, au lieu de réparer ses forces par le sommeil.

Charles Van Male, le fils de cet homme de lettres *vigilant et laborieux*, entra dans la diplomatie, et, nommé ambassadeur en France, fut, en 1598, un des négociateurs du traité de Verviers au nom de l'Infante Isabelle : Aurèle-Auguste, fils de Charles, mourut à Madrid en 1662, membre du conseil suprême des Pays-Bas.

Dans le labyrinthe de gothiques maisons dont se compose la

(1) *Cloister Life*, 3e édition. — GACHARD : note lue à l'Académie de Bruxelles,

ville impériale de Tolède, « cette couronne de l'Espagne, ce » phare du monde, cette ville libre depuis le temps des Goths, » — comme l'appelait Padilla, le martyr de ses libertés, — est une petite rue qui se nomme *la calle del Hombre de Palo*, « la rue de l'Homme de Bois. » La tradition dit qu'en 1559, profitant du répit que l'Inquisition laissait aux Maures, aux Juifs et aux sorciers, pour poursuivre les Luthériens espagnols, un homme de bois partait tous les matins de cette rue pour l'archevêché, et, ayant salué respectueusement l'archevêque, en revenait chargé d'un panier de provisions qu'il rapportait fidèlement à son maître. Ce maître était Giovanni Torriano, de Crémone, le mécanicien de Charles-Quint et son horloger, qui, après les funérailles de l'Empereur, vint s'établir à Tolède et y amusa les curieux par ses pièces de mécanique. Torriano se proposait un but plus sérieux; il avait autrefois, par ordre de Charles-Quint, et en exécution de ses idées, réparé ou refait, d'après un nouveau système, la machine hydraulique qui, du temps des Maures, distribuait l'eau du Tage aux réservoirs de la ville. Il mûrissait un autre projet : c'était de rendre le fleuve navigable jusqu'à la mer, et de relier ainsi Tolède et Lisbonne. L'exécution d'une entreprise pareille exigeait malheureusement une somme assez considérable que Philippe II préféra employer à la construction de l'Escurial. Il fut renouvelé en 1641 par deux autres Italiens, Julio Martelli et Luigi Carduchi; mais Philippe IV, auquel il avait souri, ayant perdu le Portugal, ne comprit pas qu'il pouvait le reconquérir par cette voie fluvio-marine (1).

Non-seulement le Tage ne fut pas rendu navigable, mais il finit par ne plus obéir à la machine hydraulique négligée, et Torriani alla creuser des puits à Madrid. Il revenait cependant volontiers à Tolède, et il y mourut en 1585, laissant une fille. Les Tolédans honorèrent sa mémoire en lui érigeant un buste en marbre qui orne encore le cabinet d'histoire naturelle dans l'archevêché, et une médaille dont le revers représente une

(1) FORD'S *Handbook*.

fontaine jaillissante, dont les vieillards altérés entourent la naïade, avec cette inscription : « *Virtus nunquam deficit*, » devise favorite du mécanicien (1). Son portrait est aussi dans le petit cloître de l'Escurial. Peut-être Tolède eût-elle mieux fait de doter la fille que de multiplier les images du père; car le mécanicien ne lui laissa que sa devise, devise bien stérile, hélas ! quand elle s'applique à la vertu des filles sans dot.

Moralès, dans ses *Antiquités d'Espagne*, après avoir loué comme un chef-d'œuvre de science hydraulique la Noria de Tolède, dit qu'on avait voulu ériger sur ce merveilleux *artificio* la statue de l'artiste, et qu'un poète en avait fait le sujet d'une pièce de vers latins dont voici les deux derniers :

« Aerias rupes jubet hunc transcendere ; paret, —
Atque hic sideribus proximus ecce fluit. »

Rien ne peut arrêter l'artiste audacieux :
« Sur ce roc aérien monte, » dit-il au Tage...
Des sables du rivage,
Le Tage obéissant s'élance jusqu'aux cieux.

Quevedo, esprit volontiers plaisant et épigrammatique, a parlé de Torriano dans une autre style :

« Flamenco dicen que fue,
Y sorbedor de lo puro;
Muy mal con el agua staba
Que en tal trabajo la puso. »

« Juanello fut un Flamand, dit-on,
Qui buvait sec, l'ennemi de l'eau pure...
Aurait-il pu s'y fier ? certes, non,
Lui par qui l'eau fut mise à la torture.

Il nous reste à dire quelques mots des vicissitudes subies depuis trois siècles par le monastère de Yuste.

En 1638, le *palais* de Charles-Quint avait été réparé par or-

(1) Ponz. (Viage I) a fait graver cette médaille.

dre de Philippe IV, qui avait consacré six mille ducats à cette dépense devenue nécessaire.

En 1750, le voyageur archéologue Ponz fit une excursion à Yuste, et y passa deux jours. Le couvent et l'église « sans magnificence particulière, » dit-il, « n'ont dû leur renommée qu'à la retraite de Charles-Quint. » Ponz décrit l'autel avec la copie de la *Gloire du Titien* placée entre quatre colonnes corinthiennes et l'écusson aux armes impériales. Il ajoute que sous cet autel on conservait le cercueil en châtaignier dans lequel la bière de l'Empereur était restée renfermée jusqu'à sa translation à l'Escurial. Dans la nef de l'église (*el cuerpo de la iglesia*), le voyageur remarqua aussi deux tableaux représentant deux scènes de la Passion du Christ, qu'on attribuait à un peintre qui avait accompagné en Espagne la reine Marie de Hongrie. Nous avons fait usage ailleurs des descriptions de Ponz, qui déplore l'aspect désolé de la vallée dont la culture était si soignée du temps de Charles-Quint (1).

Dans les premières années de ce siècle, M le comte de Laborde visita aussi Yuste, et il en parle dans son *Voyage pittoresque et historique d'Espagne.*

En 1809, l'Estramadure fut occupée par l'armée du maréchal Soult, et un premier détachement logea à Yuste sans y commettre le moindre dégât. Malheureusement, quelque temps après, le 9 août, deux cents dragons ayant trouvé un soldat français mort près de la porte du monastère, y mirent le feu et le saccagèrent. La bibliothèque et les archives furent la proie des flammes, excepté un volume de documents, écrit en 1620 par fray Luis de Santa-Maria, que, par hasard, le prieur avait pris pour le consulter sur certains droits disputés par les paysans de Quacos, et qu'à l'approche des Français il jeta dans un buisson. M. Ford, qui raconte l'incendie et l'incident du volume, croit qu'il doit être aujourd'hui perdu. L'église fut sauvée de

(1) Nous avons souvent consulté Ponz: Notre exemplaire de son voyage avait appartenu à Llorente, l'historien de l'Inquisition.

la destruction par l'épaisseur de ses murailles et sa toiture en voûte. Les moines revinrent, après la guerre, se loger dans une partie du cloître et dans le *palais* de Charles-Quint resté debout. En 1813, ils avaient pu donner l'hospitalité à un noble touriste anglais qui devait devenir le premier ministre de son pays, qui, encore aujourd'hui, est un des membres du cabinet de la reine Victoria ; mais qui, alors, faisait, en Espagne, un pèlerinage plus poétique que politique, préparant sans doute sa tragédie de *Don Carlos :* ce touriste était lord John Russell (1).

La guerre de l'Indépendance avait évoqué contre Napoléon cette liberté politique proscrite de la Péninsule depuis le martyre de Juan de Padilla. Trois siècles après la bataille de Villalar, l'étendard des *Comuneros* se déployait de nouveau, et un moment, en 1820, il parut victorieux. Malheureusement les Constitutionnels de 1820, comme ceux de 1520, eurent à combattre les exagérations de leur parti en même temps que les traîtres. Ils ne se contentèrent pas d'abolir l'Inquisition, ils expulsèrent les moines de leurs couvents et les Hiéronymites de Yuste ne furent pas épargnés. Quelques-uns de ces libéraux ou de ces chrétiens progressistes qui pensent que la liberté ne doit pas être condamnée au régime du brouet noir de Sparte, et qui se meublent volontiers avec les reliques de la superstition, ne respectèrent pas les débris de l'ancienne richesse du monastère impérial : un apothicaire patriote s'empara pour sa pharmacie des vases de la *boticaria* que Charles-Quint avait légués aux moines de 1558, et la copie de la *Gloire du Titien* fut transférée à Texada. A quoi bon laisser un beau tableau dans une église convertie en écurie? La chambre à coucher de Charles-Quint, dépouillée de tout ce qui pouvait y rester depuis 1809, devint une *magnanerie* où les vers de la Chine, après avoir dévoré la feuille des mûriers des Hiéronymites, filèrent la soie de leurs

(1) Lord John Russell venait du camp de lord Wellington. Il ne recueillit que des phrases insignifiantes des moines de Yuste, d'après ce qu'il a raconté lui-même à M. Stirling, qui visita à son tour le monastère en ruine dans l'été de 1849.

cocons. Les moines, dispersés, se rallièrent encore une fois quand l'armée française eut rendu à Ferdinand VII la plénitude de son autorité; mais l'abolition définitive des ordres monastiques en 1837 devait bientôt les disperser de nouveau.

M. Ford, qui visita Yuste en 1833, y avait trouvé fray Alonzo Cavallero, Hiéronymite octogénaire qui habitait le couvent depuis le 17 août 1778. Ce religieux se souvenait du voyageur Ponz. M. Ford remercie, dans son Guide descriptif, fray Antonio et ses frères de l'hospitalité qu'il reçut d'eux. Ils l'accompagnèrent dans ses excursions, lui firent admirer le grand noyer sous lequel Charles-Quint s'était mis à l'ombre, et lui offrirent, à la table frugale de la communauté appauvrie, un souper que l'Empereur, dans ses heures d'appétit, eût trouvé probablement un peu trop cénobitique. « Après le repas, » dit l'ingénieux et érudit touriste, « les fenêtres avant été ouvertes pour admettre la brise fraîche du soir, parfumée du thym de la montagne, ma vue put s'étendre sur toute la vallée; bientôt, par une belle lune d'été, je m'abandonnai à ma rêverie en écoutant les rossignols qui chantaient dans les orangers du jardin, où le sombre bassin, réfléchissant les étoiles scintillantes, semblait un tapis de velours brodé de diamants. Combien de fois Charles-Quint dut contempler cette même scène d'où il me semblait qu'il était seul absent! Quand j'eus souhaité le bonsoir à mes hôtes, j'allai me coucher dans la même chambre où l'Empereur rendit le dernier soupir. Bientôt tout devint silencieux autour de moi, et l'esprit seul du grand prince régna dans son ancienne retraite..... » Un obscur voyageur, fatigué par son excursion, n'a pas une longue insomnie, même dans la chambre de Charles-Quint. « Je dormis, » poursuit M. Ford, « jusqu'à ce qu'un moine vînt me réveiller pour la messe que le prieur avait commandée à mon intention. Il n'était pas jour encore. Je descendis à la chapelle, imparfaitement éclairée, où s'agenouillèrent à mes côtés mon muletier et un mendiant vagabond à qui le couvent avait offert, comme à moi, le gîte de la nuit. La messe dite, nous saluâmes tous l'autel sur lequel

s'était fixé le regard de Charles-Quint mourant; je fis mes adieux aux bons Hiéronymites et je me remis en route au moment où l'aube matinale commençait à blanchir le ciel. Je m'éloignai de Yuste avec un recueillement solennel, et ce ne fut que lorsque le soleil était presque à la moitié de sa course que le chant joyeux de quelques jeunes filles, dissipant mes graves réflexions, renvoya le spectre de Charles-Quint dans les sombres pages de l'histoire. »

Ce n'est pas sous les voûtes royales de l'Escurial que nous voudrions, nous aussi, évoquer ce grand génie autour duquel gravitèrent toutes les puissances de son siècle. C'est vers la Vera de l'Estramadure que nous dirigerions notre pèlerinage; c'est à Yuste que nous irions interroger les ruines de la retraite que l'auguste solitaire avait choisie pour y compléter chrétiennement l'abdication de ses grandeurs, en s'humiliant devant Dieu et en lui rendant grâces de l'avoir désabusé des vanités de la gloire humaine.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

CANDIDATURE ET ÉLECTION DE CHARLES-QUINT A L'EMPIRE.

Le lecteur comprendra que les notes marginales du texte me dispensent de grossir mon volume par des pièces justificatives.

Lorsque j'ai écrit mon chapitre sur la candidature et l'élection, je n'avais pas reçu un document qui prouve que je n'ai pas eu tort de prétendre que Charles-Quint présenta franchement ses titres devant le collége et sans chercher à ruser avec François Ier, quoiqu'il continuât à lui montrer la déférence due à son âge. Ce document se trouve dans le premier volume des *Monumenta Hapsburgica*, publiés à Vienne par le docteur Karl Lanz. C'est le texte des instructions données par Charles-Quint au seigneur Poupet de La Chaulx, qu'il envoyait au roi de France en mai 1518; — « S'il est parlé de l'Empire, sera dit que le Roy Catholique a bien » cause d'y penser plus que nul autre, tant pour ce qu'il est yssu et » descendu de la lignée des empereurs, comme pour ce que l'empereur » présent, son seigneur et grand-père, l'en a pieça fait solliciter; avec ce » qu'il est tellement qualiffié et si puissant roy que pour bien régir et » gouverner ledict Empire, à l'onneur de Dieu, exaltacion de la foy » chrestienne et au grand bien et honneur d'iceluy saint Empire; et ne » se doibt personne émerveiller, mais plustôt de ce que princes d'autre » nacion vouldroient tirer ledict Empire hors de la nation d'Allemagne » où il y a beaucoup moindre apparence. » (Page 61.)

LETTRES DE CHARLES-QUINT ET D'ISABELLE.

J'ai poussé peut-être un peu trop loin le scrupule en ne me servant pas de quelques lettres de Charles-Quint et d'Isabelle, tout-à-fait favorables à mon système (qui n'est pas un système, j'espère), parce que l'*authenticité* de toutes les expressions ne m'en a pas été démontrée encore en l'absence du texte. On trouve ces lettres dans *François Ier et la Renaissance*, tableau d'histoire tracé par M. Capefigue avec sa verve brillante, mais que quelques inexactitudes ne permettent pas de citer toujours. Ces documents étant de l'époque de l'expédition de Tunis, j'y aurai recours plus tard. Je me contenterai d'un extrait qui prouverait que, dans leurs lettres, Charles-Quint et sa femme bien-aimée s'écrivaient dans les termes les plus tendres :

A la date du 17 janvier, Charles-Quint avait écrit à Isabelle une lettre que Sandoval cite en entier, sauf cette première phrase : « Ma » très chère et bien-aimée femme, après avoir baisé ce papier avec la » même tendresse et la même ardeur que je baiserais vos lèvres si j'é- » tais près de vous, je vous écris que les avis que j'ai du côté des Turcs » diffèrent depuis quelques jours de ceux que j'avais ci-devant re- » çus, etc. »

C'est à cette lettre que semble répondre Isabelle à la date du 3 mars suivant, d'Alcala :

« Au très invincible et très puissant empereur Charles, empereur des » Romains, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile, de Jérusalem, etc. Isa- » belle, qui a le bonheur d'être servante et épouse d'un si glorieux » prince, lui souhaite salut et longue vie pour le bien de la chrétienté et » de ses États, et un heureux retour entre ses bras.

» Mon très cher et très honoré seigneur et époux (après avoir mille » et mille fois baisé votre très aimable lettre), contentez-vous, mon » très honoré seigneur et époux, que votre Isabelle, qui a pour vous la » plus forte et la plus tendre passion, vous remercie de la dernière ex- » pression de votre lettre par laquelle vous daignez, par un effet de » votre bonté, m'assurer que vous me conservez pure et entière cette foi » que vous m'avez donnée et qui m'est infiniment précieuse : mais qui » pourrait jamais, mon bien-aimé empereur et seigneur, tomber dans une » assez grande incrédulité pour la révoquer en doute? Vous qui êtes si » religieux observateur de votre parole à l'égard des étrangers, comment » pourriez-vous violer au mien la foi conjugale, et manquer tant soit » peu à ce que vous avez promis à une personne qui fait tant d'état de

» votre amour, qui vous adore et qui a le bonheur d'être réciproquement » tant aimée de vous, etc., etc. »

Les deux lettres suivantes ont été traduites de l'espagnol par M. Gachard (Voir l'Avant-Propos). Je n'y ai introduit que la variante de quelques mots.

Lettre de l'archevêque de Tolède (Carranza) à la princesse doña Juana.

«Très haute et très puissante dame, ayant appris en route que la maladie de l'Empereur s'aggravait, je me hâtai, et Dieu voulut que je vinsse à temps, pour traiter avec lui l'affaire la plus importante : celle de son salut. J'arrivai ici mardi matin, et tout de suite je me transportai au monastère. Je trouvai l'Empereur dans tout son bon sens, et parlant aux personnes qui l'entouraient. Je fus avec lui un instant; puis, sur son ordre, j'allai me reposer. L'après-dîner, je retournai auprès de lui. Quoiqu'il sût qu'il allait mourir, nous le lui répétâmes, et il se réjouit beaucoup de l'entendre.

» Je l'entretins ainsi de temps en temps sur ce sujet, jusqu'à huit heures du soir, qu'il commença à défaillir. Il conserva néanmoins son sens entier, prononçant toujours quelques paroles, jusqu'à plus de deux heures après minuit; il ordonna qu'on allumât les cierges bénits qu'il avait; il me demanda ensuite un crucifix que je tenais et avec lequel était morte l'Impératrice, notre souveraine; il le prit, et le plaça deux fois en travers de sa poitrine. Quand je m'aperçus qu'il faiblissait, je le lui repris pour le mettre devant ses yeux. Il expira en le regardant, entre deux et trois heures, entouré de quelques-uns des religieux de cette maison, qui l'assistaient, du comte d'Oropesa, du grand-commandeur d'Alcantara, de Luis Quijada, de ses domestiques, de don Francisco et de don Diégo de Tolède.

» Il avait reçu tous les sacrements avec une grande piété, et néanmoins il voulut communier de nouveau la veille de sa mort. Il étonna et consola tous ceux qui étaient présents, par les sentiments religieux, la tranquillité et le contentement qu'il montra jusqu'à son dernier soupir. Je dis cela, parce que, l'ayant plusieurs fois interrogé là-dessus, il me répondit ainsi, le faisant par des signes de tête, lorsque la parole lui manqua; et je le dis à Votre Altesse, afin que la douleur qu'elle ressentira justement de la perte de son père, soit adoucie par la pensée qu'il est

mort si chrétiennement et avec tant d'espoir de son salut, espoir que partagèrent ceux qui furent témoins de ses derniers instants.

» Je demeurerai en ce lieu jusqu'à ce que nous ayons déposé son corps, ainsi qu'il l'a ordonné, et trois jours ensuite, pendant lesquels on dira trois messes avec solennité, et autant de messes basses qu'il sera possible. Si, dans cet intervalle, Votre Altesse a des ordres à me donner, je les attendrai pour les remplir.

» L'Empereur avait voulu d'abord être enterré ici, et qu'on y apportât le corps de l'Impératrice; mais, depuis, il remit ce point à la volonté du roi notre seigneur; et ainsi on le déposera, jusqu'à ce que Sa Majesté ait fait connaître ses intentions.

» Il convient que Votre Altesse expédie tout de suite un courrier au roi pour l'informer de cet évènement, dont il importe que Sa Majesté ait connaissance dans le plus bref délai possible, quelque malheureux qu'il soit; qu'elle en donne de même avis en Portugal, et qu'elle ordonne de faire dans tout le royaume ce que nous sommes obligés et avons coutume de faire en des cas semblables.

» Pour le moment, je ne veux rien dire de plus à Votre Altesse, sinon qu'elle reçoive cette affliction, que Dieu lui a envoyée, avec la constance que tous nous nous promettons de ses sentiments religieux. Notre Seigneur la lui donne comme je le désire. — *Amen.*

» Du monastère de Yuste, le jour de Saint-Mathieu 1558, à cinq heures du matin.

» Serviteur et chapelain de Votre Altesse, dont il baise les mains,

» Fb. B., Archevêque de Tolède.»

Lettre de Luis Quijada à Philippe II.

« Sacrée, Catholique et Royale Majesté, le 21 de ce mois, au point du jour, j'informai Votre Majesté de la mort de l'Empereur, qui est au ciel. Peu de jours auparavant, j'avais adressé à Votre Majesté une relation succincte de ce qui était arrivé jusqu'au 17 du même mois, m'en remettant à celle qu'envoyaient les docteurs Cornelio et Mathys. Ainsi, tout ce que j'aurai à dire sur la maladie de l'Empereur, c'est que, depuis qu'elle éclata, elle alla toujours en augmentant; et, quoique les médecins prétendissent que quelquefois la fièvre le quittait, je crois qu'il n'en fut pas libre un seul instant. S'il avait pu prendre des aliments, ou du moins quelques bouillons ou autres choses substantielles, nous l'eussions conservé plus long-temps; mais telle était la violence du mal, qu'elle ne le lui permit pas, et son dégoût fut extrême jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

» Votre Majesté a de grandes obligations à Dieu, pour la faveur qu'il a faite à son père de le laisser mourir avec tout son bon sens : car c'était une chose que l'Empereur craignait toujours de s'en voir privé à cette heure suprême; et cela je le sais, parce que souvent il m'en parlait, disant qu'il n'y avait rien qu'il appréhendât davantage, et que, si une fièvre lui survenait, il se confesserait, recevrait le Saint-Sacrement, et ferait les dispositions qu'il avait à faire. En effet, aussitôt après que la première fièvre l'eut quitté, il se confessa, communia, et, le même jour, il ordonna la rédaction du codicille que Votre Majesté trouvera joint à la présente. La fièvre étant devenue quarte, il lui sembla qu'il n'en serait jamais délivré, et dès lors sa maladie fit de tels progrès que, le lundi, à midi, les médecins voulurent qu'on lui administrât l'Extrême-Onction. Je crus que c'était trop tôt, parce que l'Empereur avait encore bon visage, et qu'il aurait pu en être troublé. Je n'y consentis donc pas; mais, à neuf heures du soir, les médecins l'ayant presque exigé, l'Extrême-Onction lui fut administrée par son confesseur; il la reçut avec la connaissance qu'il conserva jusqu'à la fin, et avec une dévotion exemplaire.

» A partir de ce moment, son confesseur et fray Francisco de Villalba, prédicateur de ce monastère, qu'il écoutait avec plaisir, ne le quittèrent plus : ils lui parlaient comme il est d'usage de le faire en de pareilles circonstances, et lui récitaient des oraisons et des psaumes. Lui-même le leur demandait, disant : « Récitez-moi tel psaume, ou telle prière : » c'étaient ceux auxquels il avait le plus de foi. Alors ils les lui récitaient, et, quand il s'offrait quelque passage qui fût applicable à la situation, ils s'y arrêtaient, pour l'interpréter. Ils lui récitèrent aussi la Passion, en s'arrêtant de même sur les endroits convenables : ce qu'il écoutait avec beaucoup d'attention et de contrition, joignant les mains, tournant ses regards vers le ciel, ainsi que vers un crucifix et une image de la Vierge, que l'Impératrice, notre souveraine, avait eus à l'instant de sa mort : il me les avait montrés, et m'avait fait connaître sa volonté de les avoir, quand il arriverait à ce moment suprême. Et ainsi se passa toute la nuit.

» Le jour suivant, il se confessa et communia de nouveau. Comme je l'avertis que l'hostie sainte ne pourrait peut-être point passer, il me répondit que si, et il ordonna qu'on la lui apportât du tabernacle, de crainte que la messe ne tardât trop pour qu'il pût la recevoir alors. Ce fut avec peine, en effet, qu'il parvint à la prendre; mais son sens était si entier, qu'il ouvrit la bouche de lui-même pour qu'on s'assurât que rien n'en restait en dehors. Plus tard, il entendit la messe avec la plus grande piété, se frappant la poitrine quand on disait les *agnus*. Pen-

dant toute la journée, il agit de cette manière en prince très chrétien.

» A midi, arriva l'archevêque de Tolède : ce prélat lui tint un discours approprié à la situation où il se trouvait. Il écoutait les uns et les autres avec une componction extrême, et il conservait tellement son bon sens, qu'un peu avant la nuit il me demanda si j'avais là quelque cierge bénit. Je lui répondis affirmativement; et, bien que quelquefois il fermât les yeux, il les ouvrait et se montrait attentif dès qu'on l'entretenait de Dieu.

» Lorsqu'il me parut que son dernier moment approchait, je fis appeler l'archevêque de Tolède, qui était dans sa chambre. Le prélat vint et lui adressa quelques paroles qu'il entendit. A deux heures du matin, on lui mit le cierge bénit dans la main droite, que je lui tenais, tandis qu'il étendait le bras gauche, pour prendre de l'autre main le crucifix, en disant : « Il est temps; il prononça encore le nom de Jésus, et il rendit son âme à Dieu, sans plus faire d'autre mouvement que de remuer deux ou trois fois les lèvres.

» Votre Majesté doit remercier Dieu d'une telle fin; car, certes, jamais on ne vit personne mourir avec plus de connaissance, ni plus de dévotion, de contrition et de repentir. Je crois, comme chrétien, qu'il est allé droit au ciel. J'ai vu mourir la reine de France : sa fin fut très-chrétienne; mais l'Empereur l'a surpassée en tout, car je ne le vis pas un seul instant craindre la mort, ni s'en inquiéter, quoiqu'on lui en parlât assez souvent.

» Le mardi, avant de recevoir le Saint-Sacrement, il m'appela, et fit sortir de sa chambre son confesseur, ainsi que les autres personnes qui y étaient. M'étant agenouillé devant son lit, il me dit : « Luis Quijada, » je sens que je m'en vais peu à peu, et j'en rends grâces à Dieu, puis-» que c'est sa volonté. Vous direz au roi, mon fils, que je le prie d'avoir » soin de tous ceux généralement qui m'ont servi ici jusqu'à ma der-» nière heure; d'employer Guillaume Van Male en ce à quoi il le trou-» vera propre, et de ne permettre que personne loge dans cette maison.» En ce qui me concerne personnellement, je ne veux pas, comme intéressé, répéter ce qu'il me chargea de déclarer à Votre Majesté. Il m'ordonna encore de dire à Votre Majesté d'autres choses que je lui dirai, lorsqu'elle reviendra en Espagne; plaise à Dieu que ce soit avec le bonheur que tous nous lui souhaitons! Quant à ce qui touche l'enterrement et le dépôt du corps, j'en envoie le détail à Eraso, qui en rendra compte à Votre Majesté.

» L'Empereur regretta beaucoup de n'avoir pu entretenir du fait du roi de Bohême, l'archevêque de Tolède, à qui Votre Majesté avait donné ses instructions sur ce point; il était déterminé à envoyer un personnage

de qualité audit roi, pour lui faire savoir ce qu'il pensait de sa conduite; mais le retard que l'archevêque mit dans son voyage fut cause que la chose en resta là. Je réserve, pour quand Votre Majesté arrivera, ce qu'il m'a dit de plus touchant le même point, et sur ce que Votre Majesté sait que j'ai à ma charge.

» Je terminerai, en suppliant Votre Majesté de me pardonner la longueur de cette lettre, et la peine qu'elle lui causera, puisque je ne pouvais me dispenser de l'instruire de ce qui s'était passé.

» J'envoie au secrétaire Eraso la liste des dépêches qui nous manquent encore pour licencier les gens de la maison de l'Empereur, en conformité de ce qui est déclaré dans l'état nominatif arrêté; et, quoique je sois assuré que Votre Majesté fera exécuter les intentions de son père, néanmoins, pour obéir aux ordres de l'Empereur, je ne puis laisser de l'en entretenir, et de la supplier qu'elle fasse expédier les provisions nécessaires; car la plupart desdites gens, ayant peu de moyens, souffriraient, s'il y avait du retard dans cette expédition.

» De moi, je ne veux pas en importuner Votre Majesté : je me borne à la supplier de vouloir se ressouvenir que j'ai servi, le mieux que j'ai pu, pendant trente-sept ans, et que j'aurais servi de même pendant le reste de ma vie.

» Notre-Seigneur garde la Sacrée, Catholique et Royale personne de Votre Majesté, comme tous nous le désirons!

» De Yuste, le 30 septembre 1558.

» De Votre Sacrée, Catholique et Royale Majesté, le vassal (1),

» Luis Quijada. »

L'INQUISITION A NAPLES.

En citant l'*Historia de los Protestantes españoles*, j'ai fait toutes réserves contre la passion qui me semble entraîner un peu trop loin l'auteur, surtout lorsque ses invectives ne s'adressent pas exclusivement à Philippe II.

Il est un épisode des annales de l'Inquisition qui mériterait un chapitre à part. C'est l'histoire de la tentative faite par le vice-roi don Pedro

(1) Le docteur Cornelio, cité dans cette lettre, serait, d'après M. Gachard, Corneille de Baersdorp. Suivant d'autres indications, ce serait un second docteur Corneille Mathys (homonyme de Corneille-Henri Mathys), médecin belge de la reine de Hongrie. J'ai dit que l'orthographe espagnole défigure les noms propres et expose à confondre deux personnages en un, ou à en supposer deux quand il n'en existe qu'un seul. Ici la confusion est provenue de la ressemblance des noms.

de Tolède pour introduire l'Inquisition à Naples, et de la résistance qu'y opposèrent les habitants de toutes les classes réunies dans un même intérêt. Charles-Quint, on ne peut le nier, était indirectement solidaire de la tentative ; mais il est juste de reconnaître qu'à Naples comme en Allemagne, il sut céder à propos, — ce que le fanatisme aveugle qu'on lui attribue ne fait guère en général. En effet, il était à Nuremberg quand on vint s'en référer à lui : sa décision fut que les insurgés devaient déposer les armes et qu'il oublierait d'autant plus facilement la révolte que son intention n'avait jamais été d'introduire l'Inquisition à Naples. — Voir Scipione Micio, *Vita di don Pietro di Toledo*, Florence, 1846. — Antonio Parrino, *Teatro eroico e politico*, etc., Naples, 1730. — Ag. Gervasio, *l'Historia d'Italia nell anno* 1547, etc., Naples, 1839. — Palermi, *Narrazioni e documenti, etc., dall' anno* 1522 *al* 1667, etc. — Alfred de Reumont. *Naples sous la domination espagnole.*

TABLEAU DE LA DESCENDANCE ESPAGNOLE DE CHARLES-QUINT ET D'ISABELLE DE PORTUGAL.

Philippe II, né en 1527, mort en 1599.
Philippe III, né en 1579, mort en 1621.
Philippe IV, mort en 1665.
Charles II, mort en 1700.

DESCENDANCE AUTRICHIENNE.

Maximilien II, neveu de Charles-Quint, avait épousé Maria sa fille, qui le rendit père de Rodolphe, son successeur en 1564.

Rodolphe II, mort en 1576.
Mathias, mort en 1612.
Ferdinand II, mort en 1619.
Ferdinand III, mort en 1637.
Léopold, mort en 1658.
Joseph Ier, mort en 1705.
Charles VI,
Marie-Thérèse, qui, en épousant François Ier, fonda la maison d'Autriche-lorraine.

Marguerite d'Autriche, la fille naturelle de Charles-Quint, eut de son second mari (Octave Farnèse, duc de Parme), Alexandre, duc de Parme, etc.

DON JUAN ne laissa qu'une fille, dont on perd la trace dans l'histoire.

Disons enfin qu'on a attribué à Charles Quint deux autres enfants, une fille (Juana) et un fils (Piramo-Conrado); mais les mères étant restées inconnues, il est fort douteux que les enfants aient existé. Un savant numismate nous a parlé d'une maîtresse de Charles-Quint nommée Catherine de Riva, dont la tête aurait figuré sur une médaille. Impossible de savoir quelle était cette Catherine de Riva, qui disputerait à Barbe de Blomberg le titre de mère de don Juan d'Autriche.

EXTRAIT DE L'INVENTAIRE DES JOYAUX, ARTICLES DE GARDE-ROBE ET MEUBLES DE LA MAISON DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT A YUSTE, TEL QU'IL FUT DRESSÉ APRÈS SA MORT PAR FRAY JUAN DE REGLA, MARTIN DE GAZTELU ET LUIS QUIXADA.

— Un sac de soie contenant trois portraits de l'Impératrice sur vélin, et deux tableaux du Jugement dernier.

— Sacs contenant des portraits de la duchesse de Parme, de l'Empereur enfant, et du roi de France avec sa généalogie.

— Un coffret de maroquin noir garni de velours rouge, contenant quatre bézoards montés en or, dont un fut remis par ordre de l'Empereur à Guillaume Van Male, son *ayuda de camera*, lorsqu'il tomba malade, soupçonné d'avoir la peste.

— Divers quarts de cercle, astrolabes et instruments mathématiques.

— Un sablier monté en ébène avec sa boîte.

— Vingt-sept paires de lunettes.

— Trente-neuf paires d'agrafes d'or et d'émail pour être portées à la toque.

— Un camée monté en or

— Cure-dents en or.

BIBLIOTHÈQUE.

— Le *Chevalier délibéré*, en français, avec des figures enluminées.

— *El Caballero determinado* (même ouvrage en espagnol), manuscrit avec des peintures.

— BOETHIUS, *de Consolatione*, trois exemplaires : en italien, français et espagnol.

— *Commentaires des guerres d'Allemagne,* par le grand-commandeur d'Alcantara, don Luis d'Avila (1).

— Un grand volume en vélin contenant dessins et enluminures.

— Plusieurs missels et livres d'heures.

— La *Doctrine chrétienne*, par le docteur Constantino.

— Les *Méditations*, de fray Luis de Grenade.

— La *Doctrine chrétienne,* par fray Pedro de Soto.

— Les *Commentaires de César* (en italien).

— Commentaire sur le psaume *In te Domine speravi*, manuscrit par fray Tomas de Puertocarrero.

— *Astronomicon Cœsaris,* de Pedro Appiano.

— *Ptolémée.*

— Deux portefeuilles avec quelques cahiers manuscrits des histoires de Florian d'Ocampo et autres.

[Florian d'Ocampo, né à Zamora, un des historiographes de Charles-Quint, avait déjà publié, en 1544, les cinq premiers livres de sa *Coronica general de España*, réimprimée plusieurs fois. (La plus belle édition est celle de Madrid, 1803.) Il était chanoine comme Sepulveda. On est incertain sur la date de sa naissance et sur celle de sa mort. Dans une lettre de Gaztelu à Vasquez (30 mai 1558), on voit que Charles-Quint désirait que la Régente prît des précautions pour obtenir la possession des manuscrits de Florian d'Ocampo s'il venait à mourir, *étant si vieux, estando tan viejo.* Il est vrai qu'une seconde lettre (9 juillet) indique les mêmes précautions à prendre pour les papiers de Sepulveda que pour ceux de son collègue, sous prétexte encore *de leur âge avancé.* Or, Sepulveda, qui mourut nonogénaire en 1573, n'était pas encore si vieux en 1558.]

— Deux livres de méditation.

— *Commentarii paraphrastici in psalmos* (Titelman), 2 vol. Anvers, 1552.

— Un livre de *Memorias* avec une plume d'or.

— Cartes d'Italie, de Flandre, d'Allemagne et des Indes.

— Grand portefeuille de velours noir contenant des papiers et scellé pour être remis à la princesse régente.

(En tout environ trente-un volumes reliés en velours rouge avec fermoirs d'or.)

(1) M. Stirling nous apprend que cet ouvrage fut traduit en anglais, et publié en 1553, à Londres (lettres gothiques), Le traducteur s'appelait John Wilkinson.

— L'arquebuse dont se servait Sa Majesté.

— Diverses arbalètes (*ballestas*), carquois (*carcajas*), et autres instruments de chasse (*arreos y muebles de caça*).

ARGENTERIE ET VAISSELLE.

ARGENTERIE DE LA CHAPELLE.

Divers calices, chandeliers, crucifix, etc.	Du poids de 100 marcs.

ARGENTERIE DE LA CHAMBRE.

Tasses, bassins, aiguières, vases, carafes, flambeaux. Une bassinoire avec son manche (*calentador con mango*). Un vase de nuit (*pizpote*). Bassin en forme de tortue dans lequel Sa Majesté se rinçait la bouche. — (*Fuente a manera de galapaso in que S. M. se lavaba los dientes*). Une salière à la mauresque (*caja para sal labrada a la morisca*).	Du poids de 150 marcs.

ARGENTERIE DE L'OFFICE.

Une grande salière avec son couvercle. Six tranchoirs dorés aux armes de Sa Majesté. Réchauds pour tenir les plats chauds sur la table. Tasses, cuillers, couteaux, fourchettes.	Du poids de 70 marcs.

ARGENTERIE DU CELLIER.

Une pièce d'or pour mettre toute brûlante dans l'eau ou le vin à l'usage de Sa Majesté, pesant plus de 5 onces et demie. (On attribuait des vertus astringentes particulières au liquide dans lequel on éteignait un morceau d'or incandescent.) Jarres, pots, flacons, etc. (*Jarros, tarros, frascos, cubiletes.*) Pièces de bouche (*brocales con tornillos*) pour visser sur des bouteilles de chasse. Tubes (*añutos*) avec lesquels buvait Sa Majesté quand elle avait la goutte, cuillers.	Du poids de 400 marcs.
A reporter.	720 marcs.

Report . . . . . 720 marcs.

ARGENTERIE DE LA TABLE.

Deux grands plats.
Trente-six plats moyens.
Trente-six plus petits.
Deux plats pour servir des cochons de lait (*lechones*).
Saucières.
} Du poids de 650 marcs.

ARGENTERIE DU DISPENSAIRE.

Tasses, pots, fioles, boîtes.
Boîtes pour mettre de l'écorce de citron ou de l'écorce de pomme candie.
} Du poids de 65 marcs.

ARGENTERIE DE LA CIERGERIE.

Six chandeliers ciselés. | Du poids de 26 marcs

Le poids total en marcs, environ 1,461 marcs, ou. . . . 12,488 onces.

ARGENTERIE ET JOYAUX CONFIÉS AUX SOINS DU GARDE-JOYAUX.

— Un reliquaire plein de reliques.
— Un fragment de la vraie croix.
— Un autre fragment monté en croix d'or.
— Plusieurs aspergeoirs à parfum (*almarras*).
— Deux bracelets, deux bagues d'or et une en os contre les hémorrhoïdes.
— Une pierre bleue avec deux agrafes d'or contre la goutte.
— Rosaires, chaînes, plusieurs paires de lunettes.
— Le grand Ordre de la Toison-d'Or avec un collier et plusieurs autres de moindre dimension.
— Un petit tableau de la Vierge, sur panneau, monté en argent, qui appartenait à l'Impératrice.
— Un coffret contenant un crucifix de bois, le même que Sa Majesté et l'Impératrice avaient dans leurs mains lorsqu'ils expirèrent,
— Deux disciplines.
— Un cachet de calcédoine avec les armes impériales gravées.
— Dix-huit limes pour limer les dents de Sa Majesté.

CRUCIFIX, TABLEAUX, AUTRES ARTICLES.

— Un tableau de la *Trinité*, sur toile, par le Titien.

— Un grand tableau sur bois : *Jésus portant sa croix*, la Vierge, saint Jean et sainte Véronique, par Maître Michel (Michel Cock, d'Anvers).

— Tableau sur bois, un crucifix qui est placé sur le principal autel de l'église du couvent avec un piédestal doré.

— Le *Christ battu de verges*, par Titien.

— Une Sainte-Vierge, par Maître Michel.

— Le *Christ portant sa croix*, par Maître Michel, et une autre de la Sainte-Vierge, sur pierre, qui y est réuni, par Titien.

— Une Sainte-Vierge, sur bois, par Titien.

— Une Sainte-Vierge avec Notre Seigneur dans ses bras, sur toile, par Titien.

— Portraits de l'Empereur et de l'Impératrice, sur bois, par Titien.

— Portraits de l'Empereur en armure, par Titien.

— Un portrait en pied de l'Impératrice, par Titien.

— Un portrait de la reine d'Angleterre, sur bois, par A. More.

— Tableau avec quatre figures, portraits des enfants de la reine de Bohême.

— Tapisserie, or, argent et soie, représentant l'*Adoration des Mages*.

— Pièce d'autel à compartiments, la Sainte-Vierge et l'enfant Jésus, l'*Annonciation* avec neuf médaillons d'or, portraits de l'Empereur, de l'Impératrice, du roi Philippe II, de la reine d'Angleterre, de la reine de Bohême, de la princesse de Portugal.

— Sujets sacrés, sans les noms des maîtres.

— Trois larges volumes avec des dessins d'arbres, de fleurs, de figures, etc., des Indes.

— Grande horloge faite par Maître Januelo avec sa boîte et la table de noyer couverte d'un tapis, sur laquelle cette horloge est placée dans la chambre de l'Empereur.

— Une autre horloge en cristal, par ledit Januelo (Giovanni Torriano).

— Une autre appelée le *Portique*.

— Une autre appelée le *Miroir*.

— Autres rondes et petites pour la poche (*Montres*, et en espagnol *reloxes*).

— Six pièces de tapisseries, paysages.

— Sept animaux et paysages.

— Douze avec feuillages.

— Six pour couvrir des fauteuils.

— Douze pièces de tenture de drap noir fin pour les appartements de Sa Majesté.

— Quatre portières en drap noir.

— Sept tapis (*affombras*) dont quatre de Turquie et trois d'Alcaraz.

— Dais de beau velours noir.

— Une quantité de linge.

CHAMBRE DE SA MAJESTÉ.

— Deux lits.

— Six couvertures blanches.

— Quatorze coussins de plumes

— Trente-sept oreillers avec les accessoires de toile de Hollande.

— Six fauteuils en velours noir.

— Le fauteuil de Sa Majesté avec six coussins et un tabouret de pied.

— Fauteuil dans lequel on portait Sa Majesté.

— Douze chaises en noyer.

GARDE-ROBE.

Seize robes de chambre doublées d'édredon, d'hermine, d'agneau de Tunis ou de velours.

— Six burnous, dont l'un est un cadeau que Sa Majesté reçut à Tunis.

ÉCURIE.

— Quatre mules de bât, dont l'une nommée la *Cardinale*.

— Un cheval gris.

— Deux autres mules.

CHAMBRE DES HARNAIS.

— Une litière garnie en velours noir.

— Une autre plus petite avec un siége intérieur, doublée de serge noire, recouverte de cuir en dehors.

APPENDIX AU § II DE L'AVANT-PROPOS.

Les Mémoires redeviennent à la mode. Je vais donner ce qui pourrait être l'introduction de mon autobiographie, encouragé par ce que disait Addison en commençant son *Spectateur* : « J'ai remarqué qu'un » lecteur lit rarement un ouvrage avec plaisir avant de savoir si celui » qui l'a écrit est brun ou blond, d'un caractère doux ou irritable, marié

» ou célibataire, et autres particularités de même nature qui contribuent » beaucoup à faire comprendre un auteur. »

Le grand-père de mon père était un petit bourgeois qui vivait *noblement*, c'est-à-dire qui avait les loisirs qu'une médiocre fortune imposait autrefois au plus mince bourgeois de notre cité, moitié aristocratique et moitié démocratique. Il fréquentait beaucoup le monastère de Montmajour, où il avait un frère cadet amoureux des vieilles chartes et des documents héraldiques; ils composèrent ensemble, en s'aidant de divers documents, une espèce de légende généalogique de laquelle il résulte que le bombardier ou artilleur qui avait tiré le canon sauveur d'Arles en 1536, était un *Franciot* (un *Français*), nommé Jean-Baptiste Petit, que le seigneur de Porcelets avait enrôlé dans sa compagnie, et dont le nom, traduit en provençal, est, en effet, synonyme du nôtre. D'après la relation des deux frères, le seigneur de Porcelets (comme font encore beaucoup de capitaines), s'était attribué le mérite des coups de canon et, prétendant avoir pointé la pièce lui-même, il avait reçu, non-seulement les éloges du comte de Bonneval, qui commandait dans la ville au nom du roi, mais encore diverses faveurs du monarque lui-même. Toutefois, si le digne seigneur avait interdit au simple canonnier de paraître et de réclamer, il avait cru devoir lui donner, à titre de dédommagement ou de récompense, une certaine somme avec laquelle Jean-Baptiste Petit s'était établi et marié à Arles. Comme il n'a jamais existé à Arles qu'une seule famille de ce nom (soit en français soit en provençal), mon arrière grand-père et son frère ne rencontrèrent personne pour leur disputer cette origine. Ils possédaient d'ailleurs deux témoignages irrécusables selon eux : une lettre du seigneur de Porcelets et une des pièces de monnaie dont avait été gratifié l'auteur du coup de canon. Cette pièce, convertie en médaille commémorative avec une monture d'argent, fut léguée à ses descendants, et je la possède à mon tour. Le temps seul peut donner une valeur aux plus nobles généalogies. Celle-ci était moins ambitieuse qu'on ne pourrait le croire; car, dans la famille même, elle a toujours trouvé des contradicteurs, qui, avec ce sentiment de patriotisme local que j'ai personnifié dans l'un des héros de mon *Dernier roi d'Arles*, répudiaient une origine *étrangère* et soutenaient, malgré quelques documents notariés, que quoique notre nom eût été traduit quelquefois en français, ce nom existait à Arles dans l'idiome arlésien bien avant Charles-Quint, quelque humble et obscur que pût être celui qui l'avait porté le premier.

En dépit de cette protestation, mon père, qui avait reçu au baptême le prénom de Jean-Baptiste (lequel est aussi un de mes noms), me transmit la médaille avec toutes les légendes à lui-même transmises, et

mon premier jouet fut un canon, un canon de petit calibre, mais un vrai canon, qui, long-temps encore après que je n'étais plus d'âge à avoir des jouets, a retenti dans notre maison paisible du Plan de la Cour, jusqu'à exciter quelquefois les alarmes des voisins. Je dénonce comme les fréquents complices de ces canonnades mes deux bons amis, Honoré Clair, le plus pacifique des archéologues d'Arles, et Pierre Bourdelon, chargé aujourd'hui, en sa qualité d'adjoint au maire, d'apaiser tous les bruits intempestifs de la cité. — Certes, ceux qui ont connu mon père, diront que jamais homme ne fut moins enclin que lui à se faire illusion sur son mérite personnel ou à se parer d'une généalogie quelconque. Il n'avait certes pas lu la phrase du père François Borgia sur le canon et les canonniers (1) ; mais il serait né marquis, il l'eût je crois oublié... par un tout autre motif que le marquis de Lafayette ou que le marquis d'Antonelle, car je dois citer de préférence un marquis arlésien. Mon père fut bien surpris dans la révolution (me disait-il avec son sourire de fine bonhomie), lorsqu'après avoir été presque ruiné comme *marchand* par le maximum, il se vit précipité dans le Rhône et puis mis en prison comme *aristocrate*. Il ne parlait donc que très modestement de son ancêtre l'artilleur ; il fallait même un grand à-propos pour qu'il y fît allusion. La première fois que cela lui arriva, à ma souvenance, fut lorsque M. de Montravel, ancien émigré et *officier d'artillerie* avant la Révolution, vint ouvrir un pensionnat à Arles. Je devins son premier élève pour être préparé à entrer au collége de Juilly, et mon père crut me créer un titre à sa bienveillance particulière, en lui racontant devant moi l'histoire de l'artilleur Jean-Baptiste Petit, quoique, selon sa coutume, il eût la précaution oratoire d'ajouter qu'il n'en faisait pas un article de foi.

Par cette précaution oratoire, mon père se mettait en règle envers deux contradicteurs qu'il croyait devoir ménager, — sans parler de ma mère, à qui la tradition souriait peu, à cause de certaines légendes superstitieuses qui s'y rattachent et qui semblaient peu orthodoxes à sa piété. — L'espèce de memorandum généalogique transmis aux descendants du bombardier de 1536, avec la médaille, constate que par une espèce de charme cabalistique, chaque génération de la famille n'a jamais pu et ne pourra jamais compter qu'un fils capable de la reproduire, les fils cadets et les filles devant renoncer à avoir des enfants, même en se mariant, à moins d'*un mariage étranger* (expression ambiguë, — comme le sont en général toutes les expressions fatidiques). Cette singulière sentence, qui condamne nos cadets et nos sœurs au céli-

(1) Voir ci-dessus, p. 501, cet extrait de sermon, que je ne pouvais me dispenser de citer en terminant la notice de ce saint Jésuite.

bat ou au couvent, expliquait à mon père pourquoi nous n'avions à Arles ni cousin-germain, ni cousin issu de germain, ni aucune famille de notre nom. Il avait lui-même un frère cadet et une sœur. Le frère était justement le plus grand contradicteur de la tradition, sous prétexte de défendre l'origine purement arlésienné de notre race, mais au fond, à cause de la légende, qui attribuait au droit d'aînesse dont son aîné était investi, un privilége tout-à-fait anormal, que ne justifie aucune loi ni coutume. Son humeur s'exhalait même contre la médaille : exerçant l'art de Benvenuto Cellini, il en critiquait la monture d'argent, qui porte sa date, et, je l'avoue, qui n'a pas d'autre mérite. Il avait toujours déclaré qu'il se marierait, et il se maria en effet ; mais refusé par une des plus jolies Arlésiennes, qui, peut-être, avait ouï parler de la légende malgré toute la discrétion de mon père, il finit par en épouser une dont l'âge, selon toute apparence, conspira avec la superstition, car il ne fut jamais père, et quoique survivant à sa femme, il n'osa pas tenter une seconde expérience. Je me souviens parfaitement de lui, à cause de ma part dans son héritage qui fut une perdrix rouge apprivoisée, dont je fis long-temps mon plus agréable passe-temps, ayant eu toujours, comme Charles-Quint, le goût d'élever les perdrix. Ma tante Thérèse, qui fut sa principale héritière, avait sans doute honorablement averti tous les prétendants à sa main de la destinée qui lui interdisait d'avoir une postérité directe, si elle épousait un de ses concitoyens. Elle ne se maria donc que fort tard, et lorsqu'enfin se présenta le docteur Portalez, qui venait de Méze en Languedoc. C'était bien un mariage *étranger*, et ma tante l'accepta ; mais elle attendit en vain cette bénédiction dont Sarah se croyait privée à jamais quand elle autorisa elle-même Abraham à jeter un regard favorable sur Agar. Devenue veuve trop tard pour donner un successeur au Dr Portalez, ma tante devait, au fond du cœur, m'en vouloir d'être son héritier malgré elle, car nous découvrîmes à sa mort qu'elle avait tout vendu à fonds perdu, excepté sa maison d'habitation. Il faut que, par mariage étranger, la tradition entende un mariage à l'étranger, un établissement hors la ville, condition qui fut remplie par celle de mes arrière-grand'tantes, que M. Viennet de Béziers vint épouser à Arles, mais qu'il emmena à Béziers. M. Viennet, de l'Académie française, dont je me trouve ainsi l'allié (1), possède une miniature que je ne puis voir dans son cabinet sans me rappeler ma tante Thérèse... Dieu fasse paix à son âme ! Il ne reste plus une pierre de la maison qu'elle me laissa ! J'avais bravement

(1) M. Viennet qui, par parenthèse, fut officier d'artillerie avant d'être un des quarante, publie en ce moment un tableau de la cour de François Ier, et Charles-Quint figure dans le prologue.

défendu cette maison contre son noble voisin le baron de Chartrouse qui, sans le savoir, a joué, une fois ou deux dans ma vie, le rôle que joua le seigneur de Porcelets dans la vie de Jean-Baptiste Petit; mais je ne pus la défendre contre une menace d'expropriation forcée pour cause d'utilité publique. Je n'ai pu défendre la maison de ma tante... mais, au besoin, je défendrais son honneur comme Charles-Quint l'honneur de la sienne, la reine Catherine d'Aragon (1).

On sait maintenant pourquoi, dans mon introduction historique *au Dernier roi d'Arles*, j'ai paru très peu respectueux pour le grand nom de Louis XIV et pour ceux qui crurent devoir lui faire leur cour, en sacrifiant à Sa Majesté, non-seulement nos plus belles sculptures antiques, mais encore les bouches à feu qui garnissaient nos remparts. Y a-t-il, en vérité, beaucoup d'amertume dans le paragraphe un peu ironique que j'écrivis à ce sujet :

« Sans doute, ce fut par suite d'une mesure générale, et non par au-» cun motif de défiance, que M. Lenoir, commissaire d'artillerie en la » citadelle de Marseille, vint au nom du roi demander remise de toute » l'artillerie et armes qui étaient au pouvoir de la commune. « *Le conseil* » *délibéra*, » disent les Annales d'Arles, « *d'accorder à Sa Majesté tout ce* » *qu'elle désirait*. On transporta au fort Saint-Jean de Marseille, sur » des alléges, ces canons, dont un seul boulet avait forcé à la retraite » le général de Charles-Quint, et qui, depuis, n'avaient fait d'autre bruit » que celui des décharges en l'honneur de l'entrée du roi Louis XIII. » — Ah! du moins, quand Charles-Quint enleva aux Gantois leur fameuse bombarde appelée *Dulle Grute* (*Marguerite l'enragée*), ce canon monstrueux avait vomi contre lui sa mitraille de pierre; quand il fit casser leur cloche *Roland*, cette cloche avait sonné le tocsin de l'insurrection (2).

(1) Lorsque Henri VIII négociait en cour de Rome son divorce, il crut se débarrasser de l'opposition diplomatique de Charles-Quint, en lui faisant offrir une somme d'argent s'il voulait se désister. Charles-Quint répondit : « Me croit-il un marchand d'honneur, qu'il me propose de lui vendre celui de ma tante. »

En ce qui me concerne, je fais allusion à la part que j'ai prise dans la première inhumation du maréchal Brune, sur le domaine du baron de Chartrouse. (Voir une note du *Dernier roi d'Arles* de l'*Essai historique*, page 69.) Comme j'ai eu une autre querelle avec le baron à propos de maison abattue, j'aime à déclarer ici, qu'en général, les démolitions de cet ardent protecteur des arts ont enrichi notre musée et répandu au loin le culte de nos monuments.

(2) Voir ma dernière note sur l'insurrection de Gand, page 208. Charles-Quint laissa même aux Gantois un morceau de la cloche « qui produisait un son rauque et désagréable, afin de rappeler aux habitants la punition de leur révolte. » Jos. D'ORTIGUE. *Dict. liturgique, historique et théorique de plain-chant et de musique d'église*, article *Cloche*.

— Quant à Louis XIV, je crois avoir articulé des griefs plus sérieux que le désarmement de nos communes. Je développerai plus tard ma thèse en prouvant que le grand roi, par ses sympathies turques, fut infidèle à la politique de son aïeul Henri IV.

Cette récrimination, je l'avoue, m'était inspirée par une rancune de cet ancêtre généalogiste, qui avait follement regardé l'enlèvement des canons de sa ville natale comme un affront personnel. Pour mon compte, j'en rirais volontiers, si on pouvait rire d'une tradition de famille qui, vraie ou fictive, peut, grâce à certaines coïncidences plus ou moins fortuites, exercer à la longue une influence réelle sur l'imagination, et par suite, sur la destinée des descendants à qui elle est transmise. Je déclare que, pour ce qui me concerne, l'influence de celle-ci a produit autre chose que cet ouvrage sur Charles-Quint, dont le premier chapitre expose sommairement un système complet sur l'hérédité de certains traits physiques et de certaines dispositions morales que développe plus ou moins l'éducation domestique.

J'accepte donc mon nom et son origine, en demandant pardon à deux ou trois miens parents, appartenant au corps de la noblesse, de n'avoir pas à proclamer pour ancêtre le seigneur de Porcelets (1), plutôt que l'artilleur qui servait sous ses ordres. Ceci s'adresse surtout à mes cousins maternels Blain y Cervantes, qui portent à la Havane le plus beau nom espagnol que puisse envier un homme de lettres, le nom de l'auteur de Don Quichotte... Quant à mes enfants, je désire leur léguer, avant tout, l'exemple des obscures vertus de mon père. Qu'ils n'honorent pas moins cette sainte et modeste mémoire que celle de leur aïeul maternel, le général Hurault de Sorbée, qui mourut couvert de glorieuses cicatrices.

Non-seulement dans notre noblesse arlésienne, mais encore parmi nos bourgeois, il n'est guère de famille qui n'ait ses traditions, et quelques-unes plus originales, certes, que celle dont je viens de tracer une simple esquisse, — au risque de rappeler la prétention qu'avait Benvenuto Cellini, d'avoir tiré le coup d'arquebuse dont fut atteint le connétable de Bourbon et puis le coup de canon qui tua le prince d'Orange. Il est dans l'*Ivanhoë* de Walter-Scott, un personnage qui m'a toujours

(1) Dans l'*Essai historique* qui forme l'introduction *au Dernier roi d'Arles*, pages 50 et 51, j'ai raconté l'origine légendaire des Porcelets et de leur blason à armes parlantes « *d'or, à un pourceau passant, de sable.* » — Je rappellerai seulement ici qu'ils avaient pour glorieux ancêtre le Guillaume de Porcelets qui fut seul épargné du massacre des *Vêpres Siciliennes* en considération de sa vertu. Une pareille illustration peut faire envie aux plus nobles races. Quant à l'origine mythologique des Porcelets, j'élude de la citer de peur de me laisser aller à citer aussi une des variantes de la tradition de notre médaille, qui passa quelquefois pour un talisman. Sa composition métallique, sa forme et son empreinte ont embarrassé quelques numismates et semblent donner raison aux superstitieux ; quant à moi, tout sceptique que je suis, je répète avec mon épigraphe :

No se
Ni que tengo de creer
Ni que tengo de dudar.

paru doublement comique : c'est Hubert, l'archer du roi Jean, qui, chaque fois qu'il va lancer une flèche, ne manque pas de dire : « Mon grand-père avait un fameux arc à la bataille d'Hastings. »

MANUSCRIT GONZALEZ.

Je vais répéter la notice bibliographique que j'ai déjà publiée sur le *Manuscrit Gonzalez*. — M. Stirling, membre du Parlement, auteur des *Annales des Artistes en Espagne*, bibliographe et critique distingué en fait d'art, étant allé reconnaître les vestiges du séjour de Charles-Quint chez les moines de l'Estramadure, apprit que c'était à Paris que se trouvait le plus curieux des manuscrits à lui indiqués par M. Ford, l'auteur de cet admirable itinéraire d'Espagne (*Handbook*) où sont inventoriés tous les trésors artistiques et archéologiques de la Péninsule (1). Il vint donc à Paris pour le consulter. C'est grâce à ce manuscrit que sa narration, primitivement restreinte aux proportions d'un article de Revue, prit l'étendue et l'importance d'un livre. Ce livre avait déjà paru quand M. Mignet, à son tour, commença, dans le *Journal des Savants*, sa publication, fondée sur les documents dont il a été accusé, à tort, de vouloir se réserver l'usage exclusif. J'ai moi-même trouvé aux archives des affaires étrangères, sous M. Mignet comme sous son prédécesseur, M. le comte d'Hauterive, un accueil trop libéral pour que je ne saisisse pas volontiers l'occasion de repousser cette insinuation désobligeante de la *Revue Trimestrielle*. Je vais démontrer que M. Mignet, M. Stirling et les autres explorateurs du précieux manuscrit, en me comprenant dans le nombre, ne ressemblent pas mal à ces mineurs qui, à l'époque où l'or se cachait un peu plus profondément sous le sol qu'en Australie et en Californie, creusaient concurremment chacun sa galerie souterraine pour aboutir presque simultanément au même gîte aurifère.

M. Stirling, dans sa préface, déclare que le manuscrit espagnol des affaires étrangères lui avait été signalé par le *Handbook* de M. Ford. On lit, en effet, dans cet itinéraire, après la description du monastère de Yuste : « Philippe II, qui craignait que son père ne se *repentît* de son abdication et ne désirât ressaisir la couronne, entretenait ici un espion qui

(1) Le *Handbook* de M. Ford, *à l'usage des voyageurs en Espagne et des lecteurs chez eux*, est un livre presque indispensable à ceux qui veulent écrire sur la Péninsule. La première édition de l'ouvrage est épuisée ; l'abrégé ne le remplace pas. Sous le rapport historique, je ne suis nullement d'accord avec M. Ford, qui n'a pas su s'affranchir des préventions protestantes, et qui, relativement à Charles-Quint, n'avait consulté aucun des documents récents lorsqu'il publia son livre.

écrivait chaque jour au secrétaire Vasquez les circonstances les plus minutieuses. Les lettres originales, autrefois aux Salesas de Madrid (1), furent incorporées par Thomas Gonzalez dans un ouvrage sur cette *retirada* qui, malheureusement, n'est pas encore imprimé. »

J'avais été frappé, comme M. Stirling, de cette indication de M. Ford, qui parle encore de Thomas Gonzalez et de son frère Manuel, dans son chapitre sur les archives de Simancas. Pendant un séjour que je fis, il y a cinq ans, à Bruxelles, j'exprimai toute ma curiosité à l'homme qui pouvait le mieux la satisfaire, M. Gachard. Le savant archiviste du royaume de Belgique ajouta à ses communications verbales, répétées dans une aimable lettre dont je le remercie encore ici, l'envoi de son rapport sur Thomas Gonzalez et sa compilation espagnole. Ce rapport avait été motivé par l'article d'un critique allemand qui, dès 1843, s'était servi du manuscrit Gonzalez pour rectifier les inexactitudes de Robertson. Ces critiques allemands sont aussi d'industrieux pionniers bibliographiques, et les critiques belges avaient reproché à leur Académie royale de s'être laissée prévenir par eux sur cette question, quoiqu'un de ses membres, M. Gachard lui-même, eût fait le voyage de Madrid exprès pour y recueillir toutes les pièces inédites capables de jeter de nouvelles lumières sur le règne de Charles-Quint. M. Gachard n'eut pas de peine à prouver à ces critiques qu'ils manquaient de mémoire; car, à son arrivée de Madrid, il avait justement annoncé à l'Académie son intention de publier « des documents fort curieux, recueillis à Simancas, » concernant le séjour et la mort de Charles-Quint au monastère de » Yuste, etc. (2) ; » — « quant au manuscrit de Gonzalez, » ajoutait-il, « je » puis en parler avec quelque certitude, car je l'ai eu entre les mains. »

Lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône, la mise en ordre des archives de Simancas, un peu bouleversées pendant la guerre, fut confiée à don Thomas Gonzalez, chanoine de Placencia, qui avait le goût des compilations historiques. Le premier travail de don Thomas, en ce genre, pourra être utile à M. Prescott, qui s'occupe d'une histoire nouvelle de Philippe II. C'était un mémoire sur les relations de ce monarque avec Elisabeth d'Angleterre (3). Le second était intitulé : « *Retraite, séjour et* » *mort de l'Empereur Charles-Quint au monastère de Yuste; relation his-*

(1) *Las Salesas*, immense couvent bâti en 1758 par Barbara, femme de Ferdinand VI, à l'imitation du Saint-Cyr de Madame de Maintenon. C'est cet édifice énorme, sans goût et dispendieux, qui fut caractérisé par cette critique espagnole: *Barbara Reina, barbara obra, barbaro gusto, barbaro gasto !*

(2) *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, tome XII, p. 36.

(3) *Apuntiamentos para la Historia del rey don Felipo segundo de España*, por lo tocante a sus relaciones con la reyna Isabel de Ingleterra, desde el ano 1558, hasta el 1576.

» *torique appuyée sur des documents* (1). » Cette relation se composait de deux cent soixante-six feuillets d'écriture, plus le supplément. Don Thomas avait extrait des archives de Simancas tout ce qui se rapportait de près ou de loin, directement ou indirectement, à l'abdication de l'Empereur, entre autres les pièces relatives au mariage de Philippe II avec Marie Tudor et à ses noces, celles qui concernaient l'établissement du gouvernement établi en Espagne pendant le voyage matrimonial de ce prince en Angleterre, et les embarras suscités à Charles-Quint par la cour de Romè. Mais il est difficile de déterminer jusqu'à quel point il a pu insérer tout ou partie du journal de ce prétendu espion de Philippe dénoncé à M. Ford, et que nous eussions préféré voir reproduire comme pièce principale, curieuse à comparer soit avec le journal tenu par un moine anonyme, qui a été découvert dans un portefeuille des archives de la cour féodale de Brabant et soigneusement analysé par un savant hollandais, M. Bakhuizen van den Brink (2), soit avec la relation officielle du prieur fray Martin de Angulo, que Sandoval a fondue dans son récit, soit avec les *Lettres de Van Male sur la vie intérieure de l'Empereur Charles-Quint*, publiées en 1843 par le baron de Reiffenberg. Notons aussi en passant, d'après M. Gachard, que le secrétaire Juan Vasquez de Molina, remplissant l'office de secrétaire d'État des royaumes d'Espagne, résidait à Valladolid auprès de la Régente, et que le secrétaire particulier de l'illustre reclus était Martin Gaztelu, qui instruisait Juan Vasquez de tout ce qui se passait à Yuste, concurremment avec Luis de Quixada, son majordome. L'espion de M. Ford n'était autre probablement que Martin Gaztelu.

Revenons à Thomas Gonzalez. Au moment où il avait préparé une belle copie de sa relation pour la presse, il mourut, et ses papiers passèrent aux mains de son frère don Manuel, qu'il s'était fait adjoindre de son vivant comme garde des archives, et qui, ayant perdu son emploi à la suite de la révolution de la Granja, imagina de tirer parti du manuscrit sur la retraite de Charles-Quint. Il l'offrit successivement aux gouvernements de France, de Belgique, de Prusse, d'Angleterre, des États-Unis, etc., qui tous trouvèrent ses prétentions exorbitantes. Don Manuel demandait deux mille piastres (un peu plus de dix mille francs), en se réservant le droit de le publier en Espagne, ou trois mille piastres

(1) *Retiro, estancia y muerte del Emperador Carlos Quinto en el monasterio de Yuste*, relacion historica documentada.

(2) *La Retraite de Charles-Quint*, analyse d'un manuscrit espagnol contemporain, par un religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme, à Yuste, par M. Bakhuizen van den Brink. Bruxelles, chez M. Hayez, imprimeur de l'Académie royale de Belgique, 1850. M. Stirling n'a connu ce document que lorsqu'il a publié sa troisième édition. L'Académie de Bruxelles en a voté la publication prochaine.

si cette dernière condition n'était pas admise. Le manuscrit n'avait pas trouvé d'acheteur lorsque M. Gachard arriva à Madrid, et M. Gachard, après en avoir pris connaissance, en parla généreusement au gouvernement espagnol. Le gouvernement espagnol ne pouvait estimer à un si haut prix un manuscrit qui n'était qu'une copie de pièces dont il possédait les originaux dans les archives de Simancas. Don Manuel finit par comprendre lui-même qu'il était temps de rabattre quelque chose de ses prétentions. Ayant su que M. Mignet faisait transcrire pour son usage divers documents aux archives espagnoles, il s'adressa directement à lui. M. Mignet, achetant au nom du gouvernement français, ne crut pas pouvoir offrir plus de quatre mille francs du manuscrit, et don Manuel le lui céda sans nulle réserve à ce prix-là. Nous présumons, non sans quelques motifs qu'il serait difficile de formuler à moins d'indiscrétion, que don Manuel garda une copie de l'ouvrage.

Quoi qu'il en soit, M. Stirling ignorait encore où pouvait être la relation de l'ancien chanoine de Placencia, lorsqu'à la suite d'un pèlerinage qu'il avait fait à Yuste en 1849, ayant consulté Sandoval, Antoine de Vera, la vie de F. Borgia par Ribadeneira, et la seconde partie d'un manuscrit intitulé : *El perfecto Desengaño*, qu'il croit être une transcription du journal de fray Martin Angulo, il rédigea en anglais une relation de la résidence de Charles-Quint parmi les Hiéronymites de Yuste, qui parut dans le *Fraser's Magazine* (numéros d'avril et de mai 1851). Dans l'intervalle, ayant enfin eu recours, comme moi, à M. Gachard, il avait découvert où était le manuscrit de don Thomas Gonzalez. Il pensa d'abord qu'il pouvait s'adresser tout simplement à la bibliothèque des affaires étrangères. Là, M. Stirling trouva M. Louis Dumont, un des plus érudits et des plus obligeants bibliothécaires du monde, qui ne m'en voudra pas si je le dénonce comme officiellement jaloux des trésors confiés à sa garde... vrai disciple, sous ce rapport, de l'excellent comte d'Hauterive. En l'abordant, M. Stirling dut s'imaginer avoir affaire au farouche dragon des Hespérides : car, pour en triompher, il crut avoir besoin d'une haute protection (1). Il se fit donc recommander au président de la République lui-même, par lord Normanby, son ambassadeur. Lord Normanby rappela au président que jadis son glorieux oncle n'avait fait aucune difficulté de laisser pénétrer l'illustre Fox dans les archives des affaires étrangères. Le président parla au ministre, et M. Stirling fut enfin introduit au sanctuaire. Mais là, toutes ses protections échouèrent,

(1) Tout en reproduisant ce passage, je dois dire que dans la lettre qu'il a bien voulu m'adresser, M. Stirling déclare n'avoir point voulu désigner M. L. Dumont, et il ajoute que dans ses dernières visites aux archives il a reçu de tous les employés l'accueil le plus aimable.

à ce qu'il paraît, contre les réserves imposées à la communication qui lui fut faite. J'ai souri au récit de son désappointement, qui m'a rappelé que lorsque M. d'Hauterive, d'ailleurs si plein de bienveillance pour ma jeunesse, me permit de consulter les mêmes pièces soumises, sous le Consulat, à M. Fox, pour son histoire des Stuarts, ce fut en m'enfermant dans son cabinet, avec la précaution de n'y laisser ni encre ni plume. M. Stirling aurait dû, comme moi, y porter son papier et des crayons. Il est vrai aussi qu'on lui interdit de rien copier, sous prétexte que le gouvernement se proposait de publier lui-même le manuscrit Gonzalez. Le gouvernement en aurait bien le droit, puisqu'il l'a payé ; mais j'ai appris, depuis, que jamais le gouvernement n'avait eu un pareil projet.

Le Manuscrit Gonzalez m'a été très libéralement communiqué, et j'en remercie M. le ministre ainsi que M. le garde des archives, et mon vieil ami, le savant bibliothécaire, M. Louis Dumont. Mais si, par hasard, ils pensaient avoir été moins discrets que ne le veut la consigne de leur département, tout en leur témoignant ma reconnaissance, je puis leur dire que non-seulement je possédais depuis plusieurs années, par extraits, les principaux documents recueillis par les deux archivistes espagnols, mais encore que, grâce à M. Gachard, les archives de Bruxelles possèdent les mêmes pièces beaucoup plus complètes, quoique classées dans un ordre différent. Je l'ai pu vérifier moi-même au mois d'août 1853 (1).

(1) La plupart de ces documents vont être édités à Bruxelles par M. Gachard, qui a d'abord publié et traduit lui-même littéralement les deux plus importantes des lettres sur les derniers moments de Charles-Quint à Yuste : la lettre de l'archevêque de Tolède à la princesse Juana, et celle de Quijada à Philippe II. On peut voir quel usage j'ai fait de cette précieuse correspondance dans ma narration.

TABLE DES SOMMAIRES

DE

LA CHRONIQUE DE CHARLES-QUINT.

PREMIÈRE ET SECONDE PARTIES.

Avant-Propos pour servir à l'histoire du livre, du héros et de l'auteur, § I, page I. — § II, page V. — § III, page X. — § IV, page XIII.

PREMIÈRE PARTIE

§ I. — Les aïeux de l'empereur Charles-Quint. — Charles-le-Téméraire. — Marie de Bourgogne et Maximilien Ier. — Isabelle et Ferdinand. — Philippe-le-Beau et Jeanne d'Aragon, etc. . . . . 1 à 24

§ II. — L'enfance et la jeunesse de Charles-Quint. — Charles-Quint roi constitutionnel. — Naissance de Charles. — Ses parrains et marraines. — Son gouverneur et ses précepteurs. — M. de Bossu. — Ximenès. — Armerstorff. — Les Cortès de Castille, d'Aragon et de Catalogne. — Les Comuneros, etc. . . . . 25 à 36

§ III. — Candidature et élection de Charles-Quint à l'Empire. — François Ier et Henri VIII. — Les électeurs. — Manifestes des candidats. — Leurs promesses. — Intrigues électorales. — Discours au Collége. — L'archevêque de Mayence et l'archevêque de Trèves. — La continence de Charles-Quint. — Le grand intérêt de l'élection. — Frédéric de Saxe. — La majorité du Collége. — Le cardinal Wolsey. — Lettres inédites du cardinal. — Le conclave. — Léon X. — Adrien VI, Clément VII, etc. . . . . 37 à 50

§ IV. — Charles-Quint empereur. — Le couronnement et le sacre. — Solyman Ier. — M. de La Chaulx. — Lettre à Ferdinand. — Rancune de François Ier. — Ses accusations contre Charles-Quint. — Expédition de Tunis. — Les captifs chrétiens délivrés. — Le démembrement de la France proposé à Charles-Quint. — Expédition de Rome. — Charles-Quint à Bologne. — L'absolution et la consécration papales, etc. . . . . 51 à 64

§ V. — La cour et le cabinet de Charles-Quint. — Activité et ubiquité de l'Empereur. — Son costume avant et après son veuvage. — Les grands fonctionnaires de la cour. — Le fou et le nain. — Le confesseur. — Les relations vénitiennes. — Portraits de Charles-Quint aux diverses époques de sa vie. — La lèvre autrichienne. — Les ambassadeurs de la Seigneurie. — Quirini. — Contarini. — Tiepolo. — Navagero. — Cavalli. — Badouaro, etc., etc. — Les infirmités de Charles-Quint et ses deux péchés mortels. — Correspondance avec son confesseur. — Les mortifications et la sensualité. — Les exigences de la vie dévote. — Monuments de la diplomatie vénitienne. — Van Male, le secrétaire. — Le seigneur L. de Praët. — Les médecins Caballo et Corneille de Baersdorp. — Mécanique, etc. . . . . 65 à 94

§ VI. — L'Empereur dans les Pays-Bas. — Ses sympathies flamandes. Prospérité de ces provinces. — Popularité de Charles-Quint. — Beuckels. — Les fêtes. — Marguerite Vangest. — Marguerite d'Autriche. — Industrie et commerce dans les Flandres. — Cosme de Médicis. — Octave Farnèse. — Marie de Hongrie. — Récapitulation chronologique . . . . . 95 à 104

§ VII. — Les fiancées de Charles-Quint. — Sa sœur Éléonore. — Éventualités du Portugal et de l'Espagne. — Mariages entre les deux dynasties. — Isabelle de Portugal. — Le mariage. — Les fêtes du mariage. — Délivrance de l'Impératrice. — Naissance de Philippe II. — Les autres enfants de Charles-Quint et d'Isabelle. — Naissance et mort de l'Infant Fernando. — Le neveu de l'Empereur. — Les derniers moments de l'Impératrice. — Ses funérailles. — Le marquis de Lombay. — La cérémonie funèbre de Grenade. — Le veuvage de Charles-Quint. — Premières pensées d'abdication et de retraite monastique. — L'hospitalité des couvents. — Charles-Quint et Henri IV chanoines de Saint-Jean-de-Latran. — L'Empereur chez les moines de Grœnendaël. — Le monument du héron. — Charles-Quint à Alcala. . . . . 105 à 122

§ VIII. — Charles-Quint et Philippe II. — Point culminant de la puissance de l'Empereur. — Éducation de Philippe II. — Son premier mariage. — Parallèle entre le père et le fils. — Avènement de Marie Tudor au trône d'Angleterre. — Négociations de Simon Renard. — Prétendants à la main de Marie. — Conseils de Charles-Quint à Marie. — Décision de la reine. — Oppositions au mariage espagnol. — Un esprit frappeur du seizième siècle. — Philippe II à Southampton et à Winchester. — Le mariage. — Les antipathies anglaises. — Préludes de l'abdication de Charles-Quint. . 123 à 138

§ IX. — Charles-Quint et Ferdinand. — Les rapports des deux frères. — Ferdinand en Espagne et en Allemagne. — Jugements et opinions des envoyés de Venise. — Transformation de Ferdinand. — Brouille des deux frères. — Plaintes de Charles-Quint à sa sœur la reine de Hongrie. — Son humeur et son irritation. — Les protestants allemands. — Maurice de Saxe. — Concessions de Charles-Quint à la Réforme. — Une lettre de Melanchton. — Une dédicace de Luther. — Une lettre de Ferdinand à sa sœur. — Le traité de Passau. — La tolérance et l'intolérance, etc. . . . . 139 à 152

§ X. — La femme sous l'Empire de Charles-Quint. — Régénération de la société romaine par le mariage chrétien. — La femme en Grèce et à Rome. — Lois d'Auguste pour ramener les citoyens romains au culte du foyer domestique. — Le célibat et la continence au point de vue chrétien. — La femme chez les Osmanlis. — La terreur des Turcs. — Solyman. — Les odalisques de la cour de Constantinople et les maîtresses de la cour de France. — La politique du sérail. — Les Janissaires. — Le recrutement des enfants chrétiens. — Roxelane et la duchesse d'Étampes. — Les femmes d'Etat sous Charles-Quint. — Les sœurs et les tantes de l'Empereur. — La reine Éléonore. — La reine Marie. — Isabelle de Danemark. — La princesse Juana. — Catherine d'Aragon. — Les femmes illustres de la France au XVIe siècle. — François Ier et Louis XIV. — Les veuves chastes de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal et de l'Allemagne. — Les femmes savantes sous la reine Isabelle. 153 à 180

§ XI. — L'abdication de Charles-Quint. — Le projet de retraite à Yuste. Guerre en Italie et en France. — Henri II. — Négociations de Vaucelles. — Paul IV. — Mort de Jeanne d'Aragon. — Un chapitre de la Toison-d'Or. — États-généraux des Pays-Bas. — L'orateur des États. — L'assemblée du 25 octobre. — Discours de Charles-Quint. — Péroraison. — Le syndic d'Anvers, la reine Marie,

Philippe II, — L'Empereur dans le pavillon du parc de Bruxelles. — Ratification de la trêve de Vaucelles. — Les envoyés du roi de France en Flandre. — Coligny. — Le fou Brusquet. — Ancêtres français de Charles-Quint. — La légende flamande de Charles-Quint. — Son héroïsme enfantin. — Son souper chez un confrère de saint Crépin. — La botte couronnée. — Le bûcheron de la forêt de Soignes. — La journée aux balais. — Le fils d'Adam. — Les deux cassettes. — Le sifflet et les voleurs. — L'épicier de Bruxelles. — Le fou Paep Theun. . . . . 181 à 210

Récapitulation des principaux évènements du règne de Charles-Quint depuis l'année 1596 jusqu'en 1556.—L'insurrection de Gand. . 211

DEUXIÈME PARTIE.

§ I. — Départ de Charles-Quint pour l'Espagne. — Lettres de Charles-Quint à son frère et au prince Doria. — La Bertendona. — La traversée. — Le débarquement. — Lettre de Philippe II à sa sœur Juana. — La suite de l'Empereur. — Laredo. — Lettre du jeune Infant. — Lettre de doña Juana. — Le majordome. — Les lutrins aux aigles. . . . . 211 à 222

§ II. — Itinéraire de Laredo à Valladolid. — La suite de l'Empereur et des deux reines. — L'alcade Durango. — Députations des villes. — Humeur des Flamands. — Juan el Cuchillero. — Les Grands d'Espagne. — Le vice-roi de Navarre. — Don Carlos. — Souvenir d'Inspruck. — L'entrée à Valladolid. — Perico de San Erbas. — Les fous à titre d'office. — Don Constantin de Bragance. — La visite des moines. — Rodrigo de Dueñas. — Les Fuggers. — Le dernier passage. . . . . 223 à 235

§ III. — Charles-Quint à Xarandilla. — Le duc Amédée de Savoie. — La gourmandise impériale. — Un dîner d'apparat. — Le régime quotidien. — La compote d'horloges. — Les jambons de Montanches. — Le poisson. — Les perdrix de Gama. — Le régal des moines. — Les docteurs et la goutte. — L'agent du duc de Vendôme. — Négociation avec le Portugal. — L'infante Marie. . . 236 à 248

§ IV. — Charles-Quint et la Grandesse. — Don Luis de Avila. — Un présent de l'archevêque de Cologne. — Père François Pécheur. — Les trois Jésuites. — Le jour de saint Blaise. — La harangue du prieur. — Le comte d'Oropèse. — L'entrée au couvent. 249 à 256

§ V. — Installation de Charles-Quint à Yuste. — Personnification de la vieille Espagne. — L'ordre de Saint-Jérôme. — Origine de Yuste. — La maison de l'Empereur. — Ses appartements. — Les jardins. — Le grand noyer. — Ameublement. — La gloire du Titien. — Tableaux et portraits. — Bibliothèque. — Volière. — Ménagerie. — Le perroquet. — Les chats du Brésil. — Retour de l'appétit. — Les moines de Yuste. — Villacastin. — Mudarra. — Corral. — Ortega. — La musique de la chapelle. — Charles-Quint musicien. — Prédicateurs hiéronymites. — Une journée de Charles-Quint dans sa retraite claustrale. — La fête de saint Mathias. — L'offrande de cinquante-sept écus, etc. . . . . 257 à 281

§ VI. — Les serviteurs de Charles-Quint à Yuste. — Les docteurs Mathys, Corneille de Baersdorp (Cornelio) et Mole. — Le confesseur fray Juan de Regla. — Saint Raymond de Peñaforte. — Guillaume Van Male. — *Sic vos non vobis.* — Les Commentaires du moderne César. — Epître de Paul Jove. — Le *Chevalier Délibéré*. — Conseils de ménage. — La bibliothèque pillée. — Représailles d'un bibliophile. — L'horloger-mécanicien Giovanni Torriano. — Napoléon et Charles-Quint. — Fulton et don Blasco de Garay. — Ravago le bureaucrate. — Le premier navire à vapeur. — Eraso. — Gaztelu. — Vasquez de Molina. — Souvenir de l'expédition de Tunis. — Don Luis Quixada. — Barbe de Blomberg. — Le secret de Charles-Quint. — Doña Magdalena de Ulloa. — Confidence faite à Van Male. — Adrien de Bues, Bodoart et Massi. — Les mules et le cheval borgne. — Les carrosses en Espagne . . . . . 282 à 309

§ VII. — La chronique de Charles-Quint écrite par les moines. — Un sommaire de la correspondance politique de Yuste. — Coup d'œil rétrospectif sur les finances de l'Espagne. — Charles-Quint endetté. — Le retour de la chasse. — Le pire roi d'Espagne. — Economie politique du XVIe siècle. — Le monopole du commerce des Indes. — La douane de Séville. — Les fraudeurs du fisc. — Le conseil des Indes. — La Maison de Contratacion. — Une confiscation. — Colère de Charles-Quint. — Mission de Ruy Gomez de Silva. — Charles-Quint supplié par son fils de remonter sur le trône. — Les fureurs du Pape. — Appel aux Turcs. — Julie de Gonzague et Hariadan-Barberousse. — Campagnes en Flandre et en Italie. — Bataille de Saint-Quentin. — Le duc d'Albe et le duc de Guise. — Un dîner au couvent. — Subside obtenu des évêques. — L'éducation de don Carlos . . . . . 310 à 344

§ VIII. — Les visiteurs de Yuste. — Fray Juan d'Ortega. — Indiscrétion des moines. — Sepulveda l'historien. — Le confesseur de la reine Isabelle et le confesseur de Charles-Quint. — Le Diogène italien. — Les fresques de l'affaire de Renty. — Les pistolets de Charles-Quint. — Le duc d'Albe à la bataille de Muhlberg. — Don Luis d'Avila. — Charles-Quint appelé fray Carlos. — Don Francisco Bolivar. — Le cadeau d'un prieur. — Parcimonie de Charles-Quint. — Ses générosités. — Le cerisier. — Les pillards de Quacos. — Charles-Quint, le grand Condé et le grand Frédéric jardiniers. — Mort du roi de Portugal. — La reine Éléonore et l'Infante sa fille. — Deux nobles paroles. — Un ouragan. — Visite de père François Pécheur. — Les mémoires de Charles-Quint et ceux de Napoléon. — Note pour les bibliographes. . . . . 345 à 366

§ IX. — La prise de Calais. — Le régime de l'Empereur. — Derniers beaux jours. — Epidémie. — Maladie de Van Male. — Les *bézoards*. — Les talismans de Charles-Quint. — Bagues magnétiques, etc. — Le tribunal de Quacos. — Le licencié Murga et le corregidor de Placencia. — Un vol avec effraction. — Lettre sur un voleur. — François de Guise en France. — L'Empereur boude le duc d'Albe. — Calais depuis 1347. — Son importance pour les Anglais. — L'estappe des laines. — L'industrie drapière en Angleterre, en Espagne et dans les Pays-Bas. — Le duc de Guise à Calais. — Ce qu'on eût trouvé gravé sur le cœur de Marie Tudor. — Douleur de Charles-Quint. — Fête de la Purification. — Anniversaire de l'entrée de l'Empereur au couvent. — La fin du noviciat. — Le registre de Yuste. — L'infante Marie en Espagne. — Le lit de mort de la reine Éléonore. — Souvenir de sa jeunesse. — Son éloge, par don Luis d'Avila. — Affliction profonde de Charles-Quint. — Dernières visites de la reine de Hongrie. — Les disciplines de l'Escurial. — Réfutation. — La mode des disciplinants. . . . . 367 à 392

§ X. — Charles-Quint et les protestants espagnols. — Départ de Quixada pour Villagarcia. — La Régente et la reine de Hongrie. — Plan d'impôts. — Les mancebas sacerdotales. — Thionville. — La poule aux œufs d'or. — L'archevêque de Séville. — Renonciation de Charles-Quint au titre d'empereur. — Ses abdications consommées. — Yuste et Sainte-Hélène. — Origine de l'Inquisition espagnole. — Les Maures et les juifs. — Les indulgences et les lingots. — *L'Index expurgatorius*. — Le contrebandier de livres. — La Bible en Espagne. — Lettre de Charles-Quint. — Deux foyers de sédition religieuse. — La noire affaire. — Conversation apocryphe entre

Charles-Quint et le prieur de Yuste. — Les Jésuites. — Le grand-inquisiteur Valdez. — La Bible du docteur Mathys. — Les regrets de sainte Thérèse. — Les livres à l'index. . . . . 393 à 422

§ XI. — Les derniers actes de la vie de Charles-Quint. — Election d'un prieur à Yuste. — Nomination de Carranza au siége de Tolède. — Les chagrins domestiques de la reine de Bohême. — L'adelantado des Canaries. — Arrivée de don Juan. — Le petit braconnier. — Ciudadella. — Les Turcs à Mahon. — La donzella Théodor. — Le duc de Thermes. — Gravelines. — Derniers visiteurs. — Père François Pécheur. — Le cilice. — Insinuation de l'archevêque de Séville. — Les pressentiments de Charles-Quint. — Conversation avec le barbero Nicolas au sujet de ses obsèques. — La beauté de la mort. — Récit de Robertson. — La vérité sur la cérémonie des funérailles de Charles-Quint. — Le père Siguenza. — Adieux de *Charles-Quint* à tout ce qu'il a aimé. — Réflexion philosophique sur l'accord des horloges. — Le Jugement dernier. — Le portrait de l'Impératrice. — La fièvre. . . . . 423 à 445

§ XII. — Le journal de la maladie de Charles-Quint. — Les bulletins du docteur Mathys. — La déroute de Mazagran. — Le codicille. — Message de la reine de Portugal. — Affliction de Quixada. — L'extrême-onction. — *Novissima verba*. — L'archevêque de Tolède. — Allocution de fray Francisco de Villalba. — L'image bénite et le crucifix de bois. — *Je viens, Seigneur !* — La fin chrétienne de Charles-Quint. — L'exclamation de Quixada. — Les descendants de Charles-Quint en Espagne. — Derniers doutes sur l'orthodoxie de Charles-Quint. . . . . 446 à 459

§ XIII. — Charles-Quint après sa mort. — Le Moine anonyme. — La curiosité des quatre Hiéronymites. — Exposition du cercueil. — Les premières obsèques. — Intervention de Zapata Osorio. — Les assistants. — Le sermon. — L'étiquette. — Lecture du codicille. — La neuvaine funèbre. — L'inventaire. — Le cheval de Charles-Quint et celui du Cid. — La gloire du Titien. — Les prodiges de la mort. — Le spectre au manteau. — La comète. — Le lys du jardin. — La cloche de Vililla. — L'oiseau merveilleux. — L'oraison funèbre du père François. — La vision de Guatemala. — Les services funèbres des capitales. — La cérémonie de Rome et celle de Bruxelles. — La translation du cercueil impérial au Panthéon de l'Escurial. — L'oraison funèbre. — Les incriptions. — Le culte des morts. — L'ouverture de l'*urne* de Charles-Quint. — Le thym de

l'Estramadure. — Légendes populaires. — Poèmes épiques. — Le vrai caractère de Charles-Quint. — L'impératrice Marie-Thérèse. . . . . 460 à 486

ÉPILOGUE ET APPENDIX.

— Principaux personnages de la chronique de Charles-Quint. — Saint-Louis. — La vie dévote à la cour. — L'éducation maternelle. — La fatale destinée de l'archevêque de Tolède. — Un procès d'Inquisition. — Fray Juan de Regla. — Les prédicateurs. — L'architecte Villacastin. — Les chapelains. — Saint François Borgia. 487 à 502

— Le Pape Paul IV et la famille de Charles Quint. — Les conséquences de la rancune papale. — Renonciation au sacre. — Ferdinand Ier. — Maximilien II. — Siége de Szigeth. — Mort de Solyman. — Grumbach et Sickengen. — Don Carlos. — Les mariages de Philippe II. — La dernière campagne du duc d'Albe. — Catherine de Portugal. — Testament de Marie de Hongrie. — Doña Juana et le roi Sébastien. — La reliçomanie. — Quixada. — Doña Magdalena et don Juan d'Autriche. . . . . 502 à 518

— Notice anecdotique sur les serviteurs de Charles-Quint à Yuste. — Le capucin Alis. — Guyon de Moron. — Une exécution secrète. — Mathys et Corneille de Baersdorp. — Gaztelu. — Van Male. — Torriano. — Pèlerinage aux ruines de Yuste. — Conclusion. . . . . 519 à 528

— Pièces justificatives et notes diverses. — Sur la candidature et l'élection à l'Empire. — Lettres de Charles-Quint et de l'Impératrice Isabelle. — Lettres de l'archevêque Carranza et de Quixada. — Descendance espagnole de Charles-Quint. — Descendance autrichienne. — L'Inquisition à Naples. — Extrait de l'inventaire dressé après la mort de Charles-Quint. — Extrait d'une introduction à l'autobiographie de l'auteur. — Le manuscrit Gonzalez. 529 à 552

323.—PARIS.—IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET Ce, RUE Ne-DES-BONS-ENFANTS, 3.

00100104

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 11 March, 2020